This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE.

Digitized by Google

DÉPOSÉ.

La reproduction des articles est interdite, à moins d'une autorisation spéciale.

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

..... La Muse aime la jeunesse,
Elle peut venir parmi nous.

3me ANNÉE. — 2me SÉRIE.

TOME Ier.

UNIVERSITY

BRUXELLES,
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE D. RAES, ÉDITEUR,
RUE DE LA FOURCHE, 36.

1848.

Digitized by Google

OHIO STATE
UNIVERSITY

Digitized by Google

A NOS LECTEURS.

Depuis trois ans que la *Revue de Belgique* existe, elle a fait naître des sympathies dont nous avons le droit d'être fiers; nous n'osions pas, à notre début, espérer de rencontrer partout un appui si bienveillant; la faveur qu'on nous a témoignée, nous impose naturellement de plus grands devoirs. Nous l'avons compris et tous nos efforts ont eu pour but de parvenir à réaliser, le plus promptement possible, tout ce qu'on est en droit d'attendre de nous.

Aujourd'hui que le nombre de nos abonnés est doublé, nous nous trouvons à même d'accomplir la plus grande partie de nos promesses.

Nous n'avons pas à faire ici de profession de foi ; on nous a vus à l'œuvre ; on sait qu'en descendant dans l'arène, nous n'avons été poussés par aucune idée mercantile ; toute espèce de spéculation nous a toujours été étrangère ; nous n'avons pris la plume que pour défendre deux choses sacrées, l'art et la liberté.

A défaut de talent, les convictions les plus sincères, une foi inébranlable nous ont soutenus dans la carrière.

827113

Digitized by Google

Un grand nombre d'écrivains distingués ont bien voulu répondre à notre appel ; d'un autre côté, nous avons été assez heureux pour livrer à la publicité des œuvres de mérite signées de noms encore inconnus.

Nous entendons plus que jamais attirer autour de nous les jeunes gens auxquels est refusée une tribune.

La *Revue,* en agrandissant son format, donne des développements importants à la partie artistique.

Nos livraisons seront souvent accompagnées d'une lithographie ou d'une gravure représentant un tableau, un dessin ou une statue remarquables.

La musique ne pouvait être oubliée par nous.

Nous offrons aujourd'hui à nos abonnés la première romance qu'ait laissé publier Mme Pleyel, la célèbre pianiste, et une planche due à l'élégant crayon de M. J Schubert, qui s'est chargé de reproduire le tableau exposé au Louvre par M. Édouard Hamman, un de nos jeunes compatriotes établi à Paris.

M. Étienne Soubre nous a promis une mélodie inédite.

Dès aujourd'hui nous sommes en mesure de publier plusieurs œuvres importantes du prochain salon de Bruxelles ; nous pouvons annoncer à nos abonnés qu'ils recevront, pendant les mois d'août, de septembre et d'octobre, des planches d'après les tableaux de MM. Gallait, Portaels, Tavernier, Paul Lauters, etc., etc.

La lithographie est confiée à M. Gustave Simonau.

La maison G. et J. Meynne s'est chargée de la gravure de la musique.

Digitized by Google

LOCKMAN ET LA PERLE.

A***.

Eh quoi ! toujours le monde, — et c'est là ton envie,
De courir nuit et jour ses stériles plaisirs !
Tu lui jettes en proie et ton âme et ta vie,
Et t'en remets à lui de tes moindres désirs.

Songes-tu qu'à traîner jusque-là ses entraves,
Qu'à ployer sous le joug, sans révolte et sans cris,
Tu subiras le sort qu'il offre à ses esclaves :
Le dédain quelque temps, et plus tard le mépris ?

De quels tableaux si doux te charme-t-il la vue ?
Que t'apprend de si beau son futile jargon ?
Voilà qui flatte l'œil, l'aspect d'une cohue !
Le docte enseignement que des bruits de salon !

S'agiter sans dessein, vivre selon la foule,
S'amoindrir la pensée et se glacer le cœur,
Se former sur autrui, passer au même moule :
Ah ! c'est d'un goût parfait et du ton le meilleur.

Bientôt poursuivras-tu des lardons à la mode,
Mots charmants dérobés à l'argot le plus vil,
Celui qui, dédaignant l'ordinaire méthode,
S'impose loin du monde un volontaire exil ?

Digitized by Google

Va! décoche à ton gré sur l'amour pour l'étude,
Sur les vers du poëte et l'œuvre du penseur,
Sur le calme des bois, la douce solitude,
Le brocard le plus vif, le trait le plus moqueur.

Moi, je m'en tiens au mot que cite un philosophe,
Homme assez peu du monde et n'en valant que mieux;
Son dire m'a fourni ma moins méchante strophe :
Puisse-t-il excuser mon épître à tes yeux!

— « Qu'as-tu fait qu'on t'admire et si pure et si belle? »
Fut la demande, un jour, que près des flots amers
Fit le sage Lockman à la perle des mers :
— « J'ai vécu seule, » — lui dit-elle.

ÉDOUARD D. L.

Digitized by Google

ÉCRIVAINS MODERNES DE L'ESPAGNE.

MESONERO ROMANOS.

Le romantisme et les romantiques (1).

Si l'on pouvait résumer dans un seul écho toutes ces voix de la génération européenne actuelle, il est hors de doute que le mot romantisme (2) semblerait prédominer depuis le Tage jusqu'au Danube, de la mer du Nord au détroit de Gibraltar.

Cependant, chose étrange! ce mot si à la mode et si élastique tout à la fois, que nous approprions aux choses et aux personnes, aux vérités de la science aussi bien qu'aux élans de l'imagination, ce mot adopté par toutes les plumes, reproduit dans toutes les langues, n'a pas encore une définition qui en précise le véritable sens.

Que de discours, que de controverses les savants ont prodigués pour trancher cette question! Et dans tout cela quelle diversité d'opinions! combien de systèmes bizarres!... « Qu'est-ce que le romantisme? » a demandé le public, et les savants ont répondu chacun à sa guise. Les uns ont dit : tout ce qui est idéal et romanesque; d'autres, au contraire, que ce ne pouvait être que l'histoire strictement suivie; ils ont pensé voir dans le romantisme, qui la nature dans toute sa vérité, qui l'imagination toute mensongère; les uns ont soutenu qu'il était propre à décrire le moyen-âge, d'autres l'ont trouvé applicable à l'époque moderne; ceux-là l'ont assujetti à la religion et à la morale, ceux-ci ont rejeté l'une et l'autre : tantôt

---

(1) Bien que la question ne soit plus à l'ordre du jour, nous pensons que l'originalité de ce travail ne manque pas d'intérêt. M. Mesonero Romanos est plus connu sous le pseudonyme du *Curieux parlant* (El curioso parlante).

(2) Lors de sa vogue.

Digitized by Google

ont prétendait lui imposer des règles, tantôt on voulait que le caractère du romantisme. en fait de règles, fût de n'en avoir aucune.

En somme, la génération actuelle, maitresse de cette prétendue découverte, de ce talisman magique, indéfinissable et fantastique, s'empara de tous les objets qu'elle crut à sa portée, et non contente d'y comprendre la littérature et les beaux-arts qui, par leur caractère, permettent plus de liberté à l'imagination, elle voulut embrasser dans sa doctrine les préceptes de la morale, les vérités historiques, la sévérité de la science : on alla jusqu'à ranger sous cette nouvelle enseigne toutes les extravagances morales ou politiques, scientifiques ou littéraires.

L'écrivain audacieux qui blâme la démoralisation de la société. pendant que ses écrits la corrompent davantage ; le politique, exagérant tous les systèmes qu'il combat et dénature, dans sa prétention d'amalgamer la féodalité et la république : l'historien poétisant l'histoire ; le poëte créant une société fantastique et dont il se plaint après, parce qu'il désavoue son œuvre ; l'artiste voulant exagérer la nature ; toutes ces manies qui ont dû exister à toutes les époques et qui, dans d'autres siècles, ont pu être taxées d'aberrations ou de faiblesse humaine ; toutes ces manies, dis-je, le siècle présent, plus avancé que les autres, les a mises sur le compte du romantisme.

« La sottise se gagne, » a dit un auteur célèbre. Ce n'est point affirmer que ce qu'on nomme aujourd'hui romantisme soit une bévue ; mais que toute exagération devient impertinence, et sous cet aspect la romanticomanie se gagne également. Elle se gagne, et qui plus est, à l'inverse des maladies contagieuses qui s'affaiblissent dans leur marche, elle acquiert par l'inoculation un tel développement que ce qu'on aurait regardé comme sublime à sa source, dégénère par la suite en ridicule : telle chose est considérée chez cet auteur comme une étincelle de génie qui chez d'autres n'est que démence.

Voilà comment un enfant, nommé Victor, fils du général français Hugo, qui, en 1811, demeurait à Madrid, rue St-Matéo, découvrit le romantisme là où il s'y attendait le moins, au séminaire des nobles. L'enfant malin apprécia ce que nous avions mésestimé et enseveli depuis deux siècles avec Calderon. Hugo, de retour à Paris, exportant notre matière première, la confectionna à la française. Se délivrant un brevet d'invention, comme c'est l'habitude, il ouvrit boutique et dit : « Me voici, je suis le Messie de la littérature qui viens la racheter des règles. » Alors les novateurs y accoururent avec empressement, et le troupeau servile des imitateurs (*imitatores servum pecus,* d'après Horace) s'efforça de surpasser en exagération. Les poëtes transmirent la nouvelle maladie aux romanciers, les romanciers aux historiens, ceux-ci aux politiques, ces derniers au reste des hommes, les hommes à

Digitized by Google

toutes les femmes ; enfin, le virus, déjà dénaturé, déborda la France, parcourut l'Europe, vint en Espagne et gagna Madrid, d'où il était sorti en toute pureté. De plume en plume, de cerveau en cerveau, il s'infiltra dans celui de mon neveu. Le germe s'emparant de lui, était devenu tel que ni V. Hugo ni le séminaire des nobles n'auraient su le reconnaître.

La première application que mon neveu jugea devoir faire de cette importante trouvaille fut sur sa propre personne. Il s'efforça donc de la poétiser au moyen du romantisme appliqué à sa toilette.

— Car, disait-il, la façade d'un romantique doit être gothique, ogivale, pyramidale et emblématique.

— Dans ce but il déterra des tableaux et de vieux bouquins, et étudia les coutumes du temps des croisades. Toutes ses fatigues étaient compensées du moment que, dans un livre moisi et jaunâtre, il trouvait une figure servant d'initiale à un chapitre ou crayonné en marge par une main inhabile. Puis il s'accoutrait d'après ces portraits du moyen-âge.

Par suite de ces épreuves, il parvint bientôt à être considéré comme le type le plus romantique de Madrid, et servit de modèle à tous les jeunes gens aspirant à cette science ou à cet art, à votre choix. Franchement, le changement de mon neveu n'était point blâmable par rapport à la dépense, car simplifiant son costume, il le poussa à une telle rigueur ascétique qu'un trappiste aurait donné plus d'ouvrage aux Otrilla et Rouget (1). D'abord il élimina l'habit, comme appartenant à la décadence et, non sans scrupule de conscience, adopta la redingote, pour plus de simplicité. Puis, il supprima le gilet tant soit peu inutile ; puis, les cols de chemise comme incongrus ; puis, la chaîne, la montre, les boutons et les épingles, tout cela entraînant des soins trop minutieux ; ensuite, les gants fort gênants ; après, les parfums, les brosses, le vernis des bottes, les rasoirs et mille autres objets indispensables pour nous qui n'atteignons pas à la perfection romantique.

Toute sa toilette se composait donc d'un pantalon collant, dessinant avec hardiesse ses jambes musculeuses ; une redingote aux pans raccourcis, boutonnée impitoyablement jusqu'au menton ; une cravate noire, nouée avec négligence autour du cou, et un chapeau de forme mystérieuse enfoncé avec force jusqu'au sourcil gauche. Par-dessus le chapeau et latéralement se détachaient deux grosses mèches de cheveux noirs, bouclés, et terminant leur courbure au-dessous des oreilles qui disparaissaient ainsi au regard du spectateur. Les favoris, l'impériale

---

(1) Tailleurs en vogue.

Digitized by Google

et les moustaches formant un tout compacte, laissaient à peine paraître les joues pâles, la bouche livide, le nez effilé, les yeux noirs, grands, sombres et le front triangulaire et fatidique. Telle était la *vera effigies* de mon neveu. Sa tristesse uniforme avait quelque chose de sinistre et de mort, ensorte que lorsque, les bras croisés et la barbe collée sur la poitrine, il s'abîmait dans ses noires réflexions, j'ai parfois douté si c'était lui ou plutôt son costume accroché à un porte-manteau : souvent encore m'est-il arrivé de lui adresser la parole par le dos, croyant le voir de face, ou de lui donner une tape sur la poitrine, m'imaginant la lui appliquer sur les reins.

Ayant romantisé sa personne, il porta toute son attention à romantiser ses idées, son caractère et ses études. D'abord il refusa net d'embrasser les carrières que je lui proposai, en m'assurant qu'au fond de son cœur il trouvait quelque chose de volcanique et de sublime incompatible avec l'exactitude mathématique ou avec les formes du barreau. Enfin, comme conséquence de nos longues discussions, il conclut que la mission la plus analogue aux circonstances, était celle de poëte, la seule, à son avis, qui mène au temple de l'immortalité. Avide d'inspirations sublimes, dans le but, sans doute, de former son caractère sombre et sépulcral, il parcourut nuit et jour les cimetières et les écoles d'anatomie ; se lia d'amitié avec les fossoyeurs ; apprit la langue des orfraies et des hiboux ; grimpa au sommet des rocs escarpés et s'égara dans les forêts épaisses ; il interrogea les ruines des monastères et des hôtelleries isolées qu'il prenait pour des castels gothiques ; il examina l'action vénéneuse des plantes, essaya sur quelques animaux le tranchant de son couteau et étudia les convulsions de la mort. Je lui avais recommandé la lecture de Cervantes, de Saavédra, de Solis, de Quevédo, de Melendez, de Moratin, etc. Il échangea ces chefs-d'œuvre contre ceux de Hugo, de Dumas, de Balzac, de Sand et de Soulié : il entassa dans sa tête les fantaisies échevelées de lord Byron et les tableaux lugubres de d'Arlincourt ; il ne négligea ni le moindre avorton théâtral de Ducange, ni les contes fantastiques de Hoffman : et dans des moments moins mélancoliques, il se livrait à l'étude de la phrénologie de Gall ou des ruines de Volney.

Affermi dans ces idées, il crut se trouver en état de laisser courir la plume et griffonna quelques douzaines de fragments en prose poétique, et plusieurs contes en vers prosaïques. Tous ces ouvrages commençaient par des points et se terminaient par — *Damnation!* Tous étaient remplis de *formes étranges,* de *spectres sinistres,* de *géants,* de *créneaux élevés,* de *profonds ravins,* de *vautours carnassiers,* de *coupes fatales,* de *rêves prophétiques,* de *voiles transparents,* de *mailles d'acier,* de *fougueux coursiers,* de *fleurs jaunes* et de *croix funéraires.* En général, toutes

Digitized by Google

ces compositions *fugitives* portaient des titres non moins vagues et incompréhensibles qu'elles-mêmes, tels que : *Que sera-ce!!!* — *Non!!!* — *Plus loin!....* — *Un jour!* — *Quand?* — *Peut-être...!* — *Oremus!*

Voilà pour la forme de ses compositions : quant au fond de ses pensées, mon neveu me semblait tour à tour un grand poëte et un fou à lier : tantôt ses stances au suicide, ses doutes sur l'immortalité de l'âme me faisaient frémir ; tantôt je l'admirais comme un saint homme dépeignant le divin sourire des anges, ou apostrophant avec tendresse la mère de Dieu. Je ne sais trop ce qu'il pensait de tout cela ; le plus sûr, c'est qu'il ne pensait rien du tout, ne se comprenant pas lui-même.

Cependant mon neveu, par ses élans, réussit à se faire admirer d'une foule de prosélytes insensés qui l'écoutaient ébahis, lorsque, d'une voix caverneuse, il leur récitait ses compositions. Ses amis vantaient toujours les passages les plus extravagants, en tiraient des copies, les apprenaient par cœur et, s'efforçant de les imiter, reproduisaient les défauts et nullement les beautés qui auraient pu recommander l'original.

Tous ces éloges, toutes ces flatteries satisfaisaient peu l'ambition de mon neveu, qui ne visait à rien moins qu'à captiver toute l'attention, tout l'enthousiasme du pays. Il était persuadé que pour parvenir au temple de l'immortalité, Madrid étant le point de départ, il fallait absolument passer par la rue du Prince, c'est-à-dire présenter une pièce au théâtre. Le voilà donc ramassant toutes ses forces intellectuelles, appelant à son aide son étoile fatidique, ses souvenirs, ses lectures ; évoquant les ombres des trépassés pour éclaircir quelques doutes ; humant la poussière des archives ; interpellant sa muse fiévreuse, s'élançant avec elle dans les régions aériennes, siége des orages romantiques, et de là, planant sur la société humaine qu'il apercevait au loin comme un grain microscopique, il appliqua son œil gauche à la longue-vue romantique, qui grossit et décompose tout ; alors son imagination phosphorique prit feu et créa un drame.

Jour de Dieu ! que je serais aise de procurer à mes lecteurs le plus exquis des plaisirs, en transcrivant ici, *in extenso,* cette production sublime, réalisation du système romantique où, comme dans l'homéopathie, il cherche à corriger le crime par le crime. Mais, ni le hasard, ni mon neveu ne m'ont enrichi d'un pareil trésor ; la mémoire seulement, dépositaire infidèle de ces secrets, n'a retenu que le titre et les personnages du drame. Les voici :

« ELLE!!!..... ET..... LUI!!! »

Drame romantique, naturel, emblématico-sublime, anonyme, synonyme, fatidique

Digitized by Google

et spasmodique ; original, en différentes proses et vers, en six actes et quatorze tableaux. Par..... Ici une note disait : « Quand le public demandera le nom de l'auteur ; » et plus bas :

Siècles IVe et Ve. L'action se passe dans toute l'Europe pendant cent ans.

PERSONNAGES.

La femme (toutes les femmes, toute la femme).
Le mari (tous les maris).
Un homme sauvage (l'amant).
Le doge de Venise.
Le tyran de Syracuse.
Un page.
L'archiduchesse d'Autriche.
Un espion.
Un favori.
Un bourreau.
Un apothicaire.
La quadruple alliance.
Le crieur de nuit du quartier.
Chœur de religieuses carmélites.
Chœur des pères trappistes.
Un homme du peuple.
Un peuple d'hommes.
Un spectre qui parle.
Un autre idem qui accroche.
Un quêteur.
Un juif.
Quatre fossoyeurs.
Des musiciens et des danseurs.
Comparses : soldats, sorcières, blanchisseuses.
Bohémiens, moines, bas peuple.

Voici les titres des journées, car chacune avait le sien comme les chapitres des romans : 1re, *Un crime ;* 2e, *Le poison ;* 3e, *Trop tard !* 4e, *Le Panthéon ;* 5e, *Elle !!* 6e, *Lui !* — Ensuite les six décors de rigueur dans tous les drames romantiques, savoir : salon de bal, la forêt, la chapelle, un souterrain, l'alcôve et le cimetière.

C'est de ces beaux éléments que mon neveu confectionna son admirable composition. S'il m'était permis d'en rapporter une seule scène, je craindrais trop pour le système nerveux de mes lecteurs. La renommée nous l'offrira peut-être un jour dans toute son intégrité ; jour différé à dessein par l'auteur attendant que les masses (les masses, c'est nous) se trouvent (ou nous nous trouvions) en état de digérer ce mets un peu trop lourd, comme disait modestement mon neveu.

Il marchait ainsi vers l'immortalité par le sentier de la mort. c'est-à-dire accomplissant ce qu'il nommait *sa mission sur cette terre.* Cependant, les veilles et la lutte de ses sentiments hyperboliques avaient douloureusement affecté son cerveau. Chaque jour je craignais de le voir consumé par les flammes de son feu céleste.

Un soir, par malheur pour sa cervelle malade, il aperçut à travers les grilles de son balcon une certaine Mélisandre, âgée de dix-huit printemps, plus pâle qu'une

Digitized by Google

pâle nuit aux reflets de la lune, les cheveux longs et tressés à la valencienne, sa robe blanche et flottante comme la Stranièra, les manches à la Marie Tudor, sa ceinture à l'Esmeralda et sa croix d'or au cou comme l'orpheline d'Onderlach.

Elle était alors pensive, les yeux levés vers le ciel, la main gauche sur sa joue décolorée et soutenant à peine de la main droite un livre ouvert. Ce livre, d'après son enveloppe jaune, son format et ses proportions, ne pouvait être que *Han d'Islande* ou *Bug-Jargal*.

Il n'en fallait pas davantage pour que l'étincelle électro-romantique traversât instantanément la rue et jaillit du balcon de la vierge sentimentale à la fenêtre de mon neveu, dont le cœur s'enflamma soudain. Ils se regardèrent et crurent se deviner; puis ils se parlèrent et finirent par ne point s'entendre, c'est-à-dire par se livrer à ce sentiment vague, idéal, vaporeux, frénétique que je ne saurais définir à moins de le qualifier de romantisme tout pur.

Le héros était donc mon neveu et le bel objet de ses rêves une demoiselle, fille d'un brave voisin, mon ami, et du reste classique à outrance. Je n'étais pas mécontent de voir mon jeune homme s'attacher à la demoiselle, toujours avec de sages intentions. Voulant le détourner de ses labeurs mélancoliques, je le présentai chez mon voisin et encourageai (Dieu me le pardonne!) le développement de ses amours.

A mon avis, le dénouement devait être naturel et spontané, car la famille de la demoiselle partageait mes sentiments; mais un soir je restai étonné du retour subit de mon neveu qui, tout effaré, s'enferma dans sa chambre en s'écriant à tue-tête : Assassin! Assassin! Fatalité! Damnation!

Que diable a-t-il? J'accours dans sa chambre; il s'est enfermé et ne répond pas. Me voilà d'un bond chez mon voisin afin de connaître la cause de cette scène : toute la famille est dans l'alarme. Qu'est-ce que tout cela, messieurs? Qu'arrive-t-il? — Voulez-vous le savoir? me répondit le brave voisin; c'est le diable, incarné dans la personne de votre neveu, qui s'est introduit chez moi. Voyez, voyez quels sont ses projets et ses idées sur l'amour et la religion... Et il me présenta des papiers qu'il avait sans doute pris au couple amoureux. — D'un coup d'œil, je reconnus ces poëmes où l'on n'épargne ni la tombe, ni le flambeau, poëmes auxquels mon neveu m'avait habitué. Il y disait avec tendresse à sa fiancée qu'il fallait mourir pour être heureux; qu'elle devait se tuer, alors il irait couvrir de fleurs son tombeau; qu'à son tour il mettrait fin à son existence pour qu'on les enterrât tous deux sous la même pierre... D'autres fois, il lui proposait de fuir cet homme (cet homme, c'est moi! disait mon pauvre voisin); qu'elle devait suivre son amant au fond des bois ou sur mer; qu'ils iraient demeurer parmi les bêtes fauves, ou se

Digitized by Google

faire pirates ou contrebandiers. Tantôt, la supposant morte, il lui chantait le *de profundis* en beaux quatrains; tantôt il lui lançait des imprécations parce qu'elle lui avait fait goûter le poison de l'amour... « Dans tout cela, ajoutait le père, rien de mariage, aucun désir d'avoir une place pour l'avenir... Voyez donc... ça doit être par là... voyez quelles sont ses pensées là-dessus... Là, dans ces couplets, chansons, ou comme vous voudrez les nommer... où il dit ce qu'elle doit attendre de lui...

Dans un si cruel esclavage
Je n'offre à l'objet de mon choix
Qu'un soupir... une pâle image. .
Un souffle... une tombe... une croix...

» Tout le mal n'est pas là. Ma fille devient aussi folle que lui. Mademoiselle ne parle que de cercueils et de litanies. Mademoiselle dit qu'elle n'est plus qu'une fleur étiolée, une tige sans vie, et mille autres sottises à me casser la tête. Elle nous épouvante tous les soirs, s'éveille en sursaut et parcourt de haut en bas la maison en criant qu'elle est poursuivie par un certain Astolphe ou Ingolphe l'Exterminateur : elle nous appelle, sa mère et moi, des tyrans, et dit cacher un poison, je ne sais trop si c'est pour elle ou pour nous. En attendant, on ne coud pas les chemises, on néglige la maison, et les livres maudits absorbent mon capital.

— « Calmez-vous, mon voisin, calmez-vous. » — Et le prenant à l'écart, je lui expliquai le caractère de mon neveu, le modifiant de telle sorte qu'il se décida à marier sa fille avec le pauvre fou.

Satisfait du résultat, je gagnai ma demeure pour apaiser le jeune amant; mais là m'attendait aussi une nouvelle scène de *contraste* que je n'hésite pas à nommer romantique, tant elle était bizarre.

Mon neveu, tourmenté par ses remords, me cherchait partout; ne me trouvant pas, il se livrait à toute la fougue du désespoir. Quel excès n'aurait-il pas commis s'il eût été seul! Mais en passant devant la chambre de la domestique, grosse et sournoise paysanne, un soupir de celle-ci lui fit connaitre qu'il y avait là un être humain. Elle entrebâilla la porte et, adoucissant sa voix éraillée, parvint à tirer du larynx un son, medium entre le croassement du canard et les clappotements de la caille. — Monsieur, Monsieur... qu'avez-vous? Entrez... vous faut-il un cataplasme pour les dents ou un emplâtre pour les reins...?

Alors le galant inspiré, mettant un genou en terre, leva d'un geste pathétique les bras et commença à déclamer :

Spectre fatal de celle qui m'est chère,
Je sens mon cœur sous le poignard s'ouvrir...

Digitized by Google

Je vois déjà la couche funéraire
Qui doit, mourants, tous deux nous recueillir!!
Sur ton visage, oh! je lis l'agonie...
La mort s'assied sur tes membres bleuis,
Elle réclame et tes jours et ma vie...
Le monde, hélas! ne nous a point compris!!...

— Jésus Maria! dit la domestique, en faisant le signe de la croix. Que je me damne si je vous comprends... Saint patron! si vous voulez une couche, voilà mon lit, couchez-vous et laissez les morts en paix.

Mais l'amoureux poëte, sans l'écouter, poursuivit sa tirade et en continuant dans un autre style, il s'écria :

Par l'enfer, sois maudite, oh femme!
Ton souffle est fatal, corrompu...
S'il faut, demain, perdre ton âme,
Pourquoi donc hier m'aimas-tu?
Par l'enfer, sois maudite, oh femme!

— Maudit vous-même et la mère qui vous mit au jour... Ingrat! Est-ce que je ne vous porte pas le chocolat au lit tous les matins? Ne vous ai-je pas préféré au domestique Juan et à Benoît le marchand de carottes?...

« Mourons ensemble, voici l'heure!
» Fuyons ce monde où tout pleure,
» Ange si beau!
» Aux champs des morts, qu'il t'en souvienne,
» Mon âme errante attend la tienne
» Dans son tombeau!! »

— Allons, monsieur, c'est trop fort! ou vous êtes fou ou je ne suis qu'une cruche. Allez avec mille diables aux champs des morts ou dans votre chambre avant que je n'appelle votre oncle, pour qu'il vous garrotte.

Il me sembla convenable de mettre fin à cette scène plaisante. J'entrai donc rejoindre mon neveu haletant et le renfermai sous clef dans sa chambre. Au moment de retirer les objets qui auraient pu lui nuire, je trouvai sans date et à mon adresse une lettre tirée de la Galerie funèbre, et conçue dans des termes si alarmants qu'elle me fit craindre sérieusement pour ses projets et pour l'état moral de mon neveu. Je reconnus qu'il fallait à toute force le détourner de ses lectures, de ses amours, de ses réflexions et lui faire entreprendre une carrière active, dange-

Digitized by Google

reuse et variée : aucune ne me parut plus convenable que celle de soldat pour laquelle il penchait jadis. On lui accorda le grade de sous-lieutenant, et je le vis rejoindre avec joie les drapeaux.

Un an s'est écoulé : il n'y a que peu de jours que je l'ai revu. Qu'on juge de ma joie à le retrouver gai, robuste, devenu lieutenant, une croix sur la poitrine, fredonnant des chansons à boire, et n'ayant pour toute bibliothèque, dans sa malle, que l'ordonnance militaire et le guide des officiers en campagne.

Le voyant hors de danger, je lui remis la clef de sa chambre. Il fallait entendre ses éclats de rire pendant qu'il relisait ses funèbres stances. Pour me prouver sa conversion, il voulut les jeter au feu ; mais, dans l'intérêt de sa renommée future, loin d'accéder à ses désirs, je me contentai de faire un examen consciencieux de ses écrits et de les partager, non pas en classiques et romantiques, mais en bons et mauvais, en vantant ceux-là et rejetant ceux-ci. Quant au drame, il fut impossible de le retrouver : mon neveu l'avait prêté à un jeune poëte, celui-ci le confia à plusieurs autres débutants et, l'ayant adopté pour modèle, ils se partagèrent les beautés dont la pièce était pétrie et s'approprièrent les applaudissements ou les coups de sifflets réservés à mon neveu en publiant par fragments le squelette d'une composition gigantesque.

Enfin, les vers rappelèrent au jeune militaire sa divinité vaporeuse. Il m'en demanda des nouvelles avec intérêt, et je soupçonne même qu'il la croyait volatilisée par l'amour ; mais je le rassurai en lui disant que l'Ariane délaissée, soumise à son sort et, qui plus est, adoptant le genre classique, avait donné sa main et son cœur peut-être à un brave épicier. O ingratitude des femmes ! Il est vrai que, de son côté, mon neveu m'avoua avec franchise ne lui avoir fait que quatorze ou quinze infidélités pendant l'année. Ainsi finirent des amours qui, livrés à leur cours ordinaire, auraient pu fournir aux Shakespeare en herbe un sujet sublime pour un nouveau Roméo.

Liége, juin 1848. ANTONIO LOPEZ.

Digitized by Google

RÉVEIL DU PRINTEMPS.

Il faisait froid et sombre, et le vent dans les plaines
Dispersait bruyamment ses rapides haleines.
La nature semblait un immense tombeau.
Ce n'était plus l'hiver, et son tapis d'hermine ;
La pluie au loin frappait le val et la colline,
Sur les sentiers boueux flottaient des torrents d'eau.

Les arbres frissonnants, aux branches désolées,
Rendaient plus triste encor l'aspect de nos vallées,
Noirs, ils se dessinaient sur le pâle horizon ! —
Et pas un seul bourgeon qui fut prêt à paraître !
Chaque matin, le jour semblait craindre de naître ;
Nul oiseau dans les prés ne disait sa chanson.

Combien on implorait la bonté souveraine
De revêtir nos bois, de reverdir la plaine ;
De ramener bientôt ce soleil créateur,
Dont les tièdes rayons, parcourant l'hémisphère,
Rendraient aux cieux, voilés, leur beauté, leur lumière,
Et banniraient aussi l'hiver de notre cœur.

Digitized by Google

Le Seigneur écoutant notre voix suppliante
Nous rendit le printemps ! — La terre renaissante
Voit les bois se couvrir de rameaux gracieux.
Le buisson semble fier de ses branches fleuries,
L'herbe revit épaisse au sein de nos prairies,
Et le ciel a repris son éclat radieux.

Sur le sentier l'insecte erre libre et rapide,
Ou se laisse flotter sur le ruisseau limpide,
Tout au bord de son nid l'oiseau chante gaîment ;
La voix du rossignol pendant la nuit s'élève,
Et module ses airs, qui, berçant notre rêve,
Font descendre dans l'âme un vague enchantement.

Les fleurs s'ouvrent, les fleurs ! — En tressant des guirlandes
Bien des petits enfants s'en vont joyeux, par bandes,
En cueillir dans les champs, en cueillir dans les bois ;
Et leurs éclats de rire, et leur joie enfantine,
Font retentir souvent l'écho de la colline,
Qui s'éveille et répond à leur bruyante voix.

La nature sourit ! — l'existence est légère ! —
Tout semble s'inonder de parfums, de lumière,
Tout semble heureux, depuis le splendide horizon
Et le cerisier vert qui sème ses fleurs blanches,
Jusqu'aux petits oiseaux qui chantent sur les branches,
Et les enfants jouant au seuil de la maison !

Louïsa Stappaerts (Mme Ruelens).

Digitized by Google

CYCLES POÉTIQUES DES PREMIERS SIÈCLES.

LE ROMANCERO GALLOIS.

La science, dans sa division des hommes, nous montre une grande race qui, partie de l'Orient en diverses migrations, envahit toute l'Europe et s'y partage en deux classes de peuples bien distinctes. Les uns s'établissent en Grèce, se répandent dans le midi et portent la civilisation antique à ce beau degré de culture qui a eu tant d'influence sur l'ère moderne ; les autres, pendant les siècles antiques, forment comme une ceinture mouvante de *barbares* aux nations civilisées, grande réserve d'hommes qui semble attendre son heure pour fonder la vie moderne. Cette race est la race Indo-Germanique ; ses peuples partent de l'Orient en chantant la guerre et emportant avec eux des lambeaux de traditions indiennes qu'ils appliqueront dans leurs mythologies, et des dialectes identiques puisés à une même source. C'est surtout cette analogie du langage qui a éclairé la science et qui rapproche à ses yeux des nations dont la parenté se perd dans les ténèbres de leur origine.

Tandis que les peuples du nord de l'Europe laissaient leurs idiômes se transformer d'après mille influences et s'éloigner de plus en plus de leur racine, quelques hommes émigrés dans l'Islande conservaient à travers les siècles leur langue primitive, et le Scandinave est pour nous la branche la plus rapprochée du tronc oriental qui nous aide à y rattacher les rameaux des langues du nord. — Le même phénomène se répète à l'autre extrémité de l'Europe. Les Bretons, Cambriens et Logriens, de race cimbrique, après avoir laissé dans l'Armorique une de leurs peu-

Digitized by Google

plades dont ils ne doivent jamais oublier la parenté, se fixent dans cette île de *Miel,* à laquelle un de leurs chefs donnera son nom, et possèdent et défendent la Grande-Bretagne pendant des siècles, jusqu'à ce que les Angles unis aux Saxons fondent sur l'île et détruisent leur indépendance. Vaincus alors, sans se soumettre jamais, es uns cherchent un refuge chez leurs frères du continent, les autres, traqués de contrée en contrée, se réfugient dans cette province stérile qu'on a nommée le pays de Galles. Là, confinés, persécutés, bientôt engloutis dans l'organisation des nouveaux conquérants de l'île, ce que l'isolement avait fait pour les Scandinaves, le fanatisme de la résistance le fit pour eux; puisant dans cet état de continuelle défense un sentiment de nationalité toujours plus vif, une force de vitalité croissante avec les revers, ce faible reste d'un grand peuple conserva, malgré tous les obstacles, son existence à part, et le trésor de ses traditions et de son langage. — « Tu as beau faire, criait Taliesin au vainqueur, tu as beau faire! tu ne détruiras » notre nom ni notre langue! » — Prédiction qui s'est réalisée à demi; car, tandis que l'anglo-saxon, altéré par la langue des Normands vainqueurs, subissait l'influence générale des études latines, et que l'anglais naissait de ce triple élément, le breton-gallois est resté le même, parlé à peine, souvent prêt à s'éteindre, méprisé comme un patois informe, mais conservé intact pour le jour où les préventions tombent. Ce jour est venu, il n'y a plus de vaincus aux yeux de la science; la langue des bardes se relève aussi importante que celle de l'Edda et, tout porte à le croire, aussi rapprochée qu'elle de la source orientale; de sorte que si le bardisme, qui était surtout le dépositaire des trésors de ce peuple, a perdu son sacerdoce de religion et de politique, il garde au moins un ministère de science et d'histoire, et l'héritage qu'il nous transmet mérite une première place dans cette résurrection scientifique des peuples qui est un des caractères de notre époque.

Un grand nombre de documents poétiques et historiques des Gallois recueillis par Owen Myvyr, ont été publiés en Angleterre sous le titre de Myvyrian archœology of Wales. Le premier volume, consacré à la poésie, contient les chants des bardes à partir du 5me jusqu'au 13me siècle. Les principaux et les plus anciens bardes sont Aneurin (510-560), Myrddin (l'enchanteur Merlin) (530-600), Taliesin (520-570) et Llywarch-Hen (550-640). Plus de 70 pièces portent le nom de Taliesin. Les plus remarquables sont: L'histoire de sa naissance et de ses transformations, — La bataille des arbres, — La consolidation d'Elphin,—L'initiation du jeune barde, — Le grand monde, — Le petit monde, chants mystiques; Un dialogue entre Taliesin et Myrddin, — Les destinées de la Bretagne, — L'Élégie d'Uthyr Pendragon, — Le premier chant de Taliesin, — Ses oracles, — Sa confession, — Le jour du jugement, — et nombre de prophéties et de chants de

Digitized by Google

guerre. -- Llywarch-Hen et les autres comptent beaucoup moins de poésies. — Aneurin a surtout le long poème moral et historico-mystique sur la bataille de Kat-Traez, intitulé le Gododin. — Le poëme des Pommiers est le plus remarquable de ceux de Myddin. Outre ces quatre premiers bardes, ce volume contient beaucoup de chants de bardes des premiers siècles, les uns d'auteurs connus, les autres anonymes. Une autre partie est consacrée aux bardes du moyen-âge non moins nombreux et non moins importants. — Chants de guerre et d'amour, chants historiques, mystiques, cosmogoniques, religieux, chrétiens, nationaux et étrangers, rien n'y manque (1).—Le second et le troisième volume sont consacrés à la prose et sont tout historiques ; ils contiennent : des triades historiques, espèces de formules qui consacrent, trois par trois, le souvenir de faits ou de personnages remarquables, -- une généalogie des saints Bretons, -- des chroniques de rois et de princes, Bretons et Saxons, -- des systèmes de lois et de musique, -- et enfin deux recueils très-remarquables de lois et maximes des bardes et du bardisme.

« L'ensemble de ces publications, dit M. Fauriel, forme, entre les riches et nombreux monuments de la culture des peuples européens, comme un groupe nouveau, nettement distinct de tous les autres, mais qui semble devoir s'y rattacher par des rapports communs qu'il s'agit désormais de constater et de faire ressortir. »

C'est de la poésie de ce nouveau *romancero* que j'ai à m'occuper aujourd'hui. Le premier cycle poétique des nations est lyrique et populaire; la poésie vient du peuple, elle est son premier cri d'existence ; il jette au ciel ses chants d'admiration et de superstitions, ses cris de guerre et d'amour, même avant que l'idée d'une patrie ait pu lui apparaître. -- Il est à regretter que le recueil que Charlemagne avait fait faire des anciens bardits saxons ne nous soit pas parvenu ; chaque peuple exhume aujourd'hui ses chants populaires : l'Allemagne, la Hollande, la Suisse, l'Islande et ses runes, la Bohême et ses chants publiés par la bibliothèque Stanka, la Finlande;--le Lapon et le Groenlandais même chantent sous leurs neiges. Les chants des bardes gallois remontent aussi haut que les Sagas, avec lesquels ils ont de grandes analogies, et offrent d'autant plus d'intérêt qu'ils sont moins connus. Mais ce qu'ils ont de remarquable et d'unique, c'est que nous trouvons ici, non pas des chanteurs isolés, mais toute une institution de poëtes, un ministère établi, une corporation sacerdotale et privilégiée qui transmet ses traditions et ses lois par voie

---

(1) Les plaies d'Egypte par Taliesin, tome 1, page 40. — La Verge de Moïse, par le même, ibidem, p. 41. — Les merveilles d'Alexandre, par Taliesin, ib., p. 45.—Élégie des Mille Saints, Taliesin, p. 169. — La Journée de la vie, chant moral, Llewoed, p. 154. — Dialogue religieux, Bysilib., p. 162.

Digitized by Google

d'initiation, un bardisme enfin, partie inhérente et indispensable au mécanisme social, comme au système religieux de ce peuple. Il y a des études aussi curieuses qu'importantes pour l'histoire, à faire dans ces recueils des lois du bardisme telles qu'elles nous sont conservées, rédigées deux fois à un siècle de distance par les ordres de Moel-Mud, et d'Hoel-Da.

Les bardes passaient, dès les premiers temps, pour originaires de la Grande-Bretagne; ils sont frères des Druides, leur caractère est religieux et national; la poésie est la forme naturelle et primitive de leurs chants; c'est celle qui frappe le plus l'imagination et se grave le mieux dans la mémoire des peuples. A une époque où les souvenirs ne se transmettaient que par tradition orale, les bardes trouvaient dans le vers un moule d'airain qui éternisait leurs maximes et leurs récits. Leur association remonte à la plus haute antiquité. — « Trois premiers Bardes, disent les Triades, Plennyz, Alon et Gurin; ils inventèrent les priviléges et règlements du bardisme, et c'est pour cela qu'ils sont nommés les trois premiers; néanmoins il existait avant eux des bardes et un bardisme, mais sans rien de fixe ni de reconnu dans des lois. »

Depuis ces temps reculés jusqu'à nous, l'institution a existé avec des destinées diverses; longtemps en lutte avec le christianisme, les bardes finirent par l'adopter, mais ils l'adoptèrent comme ont fait d'abord tous les peuples, en le faisant entrer dans leurs systèmes, en lui donnant la forme de leurs idées; les bardes conservèrent leurs fonctions sacerdotales et furent prêtres de droit. — Quand les siècles et la puissance bien assise du christianisme amenèrent la réforme, les uns l'acceptèrent franchement, les autres se rejetèrent dans leurs traditions antiques et s'attirèrent des persécutions sans nombre. Les persécutions politiques s'y mêlèrent et les continuèrent longtemps. On sait avec quelle barbarie le roi Édouard Ier s'efforça d'extirper jusqu'au nom des bardes. Ce n'était plus au nom de la foi qu'on les décimait; ce qu'on voulait frapper en eux, c'était la nationalité galloise et cette protestation continuelle du vaincu qui persiste à conserver en secret ses vieilles institutions et son langage. Le bardisme fut à deux pas de sa perte. Vers les premières années du xvie siècle, il était réduit à tel point que dans la prévision de sa ruine prochaine, par un effort suprême de cet esprit de corps qui est la force vitale des institutions, pour qu'il ne périt pas tout entier, les bardes réunirent pour la première fois par écrit leurs doctrines que la tradition avait suffi jusqu'alors à propager. Réduite à deux membres, l'institution pourtant ne périt pas, elle s'est conservée jusqu'à nos jours; chaque année encore, *un synode populaire de fraternité et d'union,* comme disent les lois de Moel-Mud, s'assemble, et, en 1838, les bardes gallois offraient une grande fête à leurs frères d'Armorique avec lesquels ils ont

Digitized by Google

gardé à travers tant de siècles des rapports de langage et de parenté de race.

« Les anciens Bretons vivaient de poésie, dit M. Augustin Thierry, et cette expression n'est pas trop forte, car dans leurs axiômes politiques conservés jusqu'à nos jours, ils placent le poète-musicien à côté de l'agriculteur et de l'artisan, comme l'un des trois piliers de l'existence sociale. »

Le bassin bardique est aussi célèbre chez les Gallois que la coupe poétique d'Odin chez les Scandinaves. « Ce vase inspire le génie poétique; il donne la sagesse ; il découvre à ses adorateurs la science de l'avenir, les mystères du monde, le trésor entier des connaissances humaines. » (*Taliesin.*) Le barde a une haute idée de sa mission et de ses devoirs : -- « Lorsqu'un barde est présent et qu'il n'a pas chanté, ce qu'il a à chanter, qu'on le lui laisse chanter et quand il aura fini, le sorcier (jongleur) peut venir. » (*Taliesin.*) — Comme les premiers chefs des peuples, le barde se dit prophète : — « Toutes les sciences du monde, dit encore Taliesin, sont rassemblées dans mon sein ; je sais ce qui a été et ce qui sera dans l'avenir. » — « Je connais, dit-il ailleurs, le Régulateur suprême du ciel et de la terre. » — « Si vous êtes les bardes de la foi, crie-t-il aux faux prêtres du bardisme, si vous êtes les ministres de l'œuvre du Ciel, annoncez à votre roi ses destinées et ses malheurs. »

L'amour et les mariages sont chantés par les bardes. — « Les bardes, dit une loi de Moel-Mud, célébreront dans leurs chants les mariages des Cambriens. » — Les devoirs violés attirent leurs anathèmes ; une grande moralité les inspire : — « Nul n'est poète de talent s'il ne prie le Créateur, nul n'est barde parfait s'il n'invoque le Père ! » (*Taliesin*) (1).

De nombreux vestiges du paganisme restent dans les chants des bardes. Comme la Volupsa scandinave, leur mythologie trahit une origine indienne que mentionnent positivement leurs triades ; le dogme de la métempsycose, origine et type primitif des initiations païennes, était une de leurs doctrines. Taliesin raconte les transformations successives qu'il a subies avant d'être le barde qui chante son histoire ; le plus ancien des chants armoricains recueillis par M. Villemarqué (*Barzas-Breiz*) dit positivement : « Il faut que tous meurent trois fois avant de se reposer enfin. » Parmi les nombreux chants attribués à Taliesin, le *Myvyrian*

---

(1) « Nid cerzawr celvyz.
» Ni molwy Zovyr.
» Nid cywir eeiriad.
» Ni molwy Tâd. »

Digitized by Google

archœology nous en offre un bien remarquable, parce qu'on peut y voir le chant de la victime des sacrifices druidiques. — (*Elegy on Uthyr Pendragon.*)

« Hu puissant! toi dont les ailes fendent l'air! O toi dont le fils était le protecteur des grands priviléges, le hérant bardique, le ministre! O père de l'abîme!

Ma langue dira mon chant de mort au milieu du cercle de pierres qui enferme le monde!

Soutien de la Bretagne, Hu dont le front rayonne, régulateur du ciel! ne rejette pas ma prière!

C'est la fête autour des deux lacs; un lac m'environne et environne le cercle, le cercle un autre cercle ceint de douves profondes. Une belle retraite est devant, de grands rochers la recouvrent.

Le serpent s'avance en rampant vers les vases du sacrificateur, du sacrificateur aux cornes d'or.

Les cornes d'or dans sa main, sa main sur le couteau, le couteau sur ma tête!

Gloire à toi, victorieux Beli! et à toi, Roi Manogan, qui défends les franchises de l'île de Miel de Beli! »

Le long poëme des *pommiers* de Myrddin est une allégorie mystique du culte bardique; il y chante la beauté de ses pommes et de la jeune fille qui les garde; c'est le *cantique des cantiques* du barde :

« ..... Fut-il jamais fait par l'homme un présent semblable à celui qui fut fait à Myrddin! sept pommiers et six-vingt et plus, de même âge, de même hauteur, de même grandeur, de la plus grande beauté!.....

Ils s'élèvent sur le versant de la montagne; leurs branches sont couvertes de feuilles verdoyantes; l'ombre en est aussi douce que les fruits..... Une jeune fille les garde, une jeune fille charmante aux cheveux flottants; ses dents brillent comme les gouttes de la rosée..... »

O Pommier, cher arbre, je suis inquiet pour toi; je tremble que les bûcherons ne viennent!..... Pommier délicieux, arbre qui ne dois pas vieillir, puisses-tu être en paix pendant 400 ans !... » (*Myrddin, tome 1, p. 150 et suivantes.*)

Bientôt s'élève le cri de la foi nouvelle, la lutte commence. Le recueil des chants de la Bohême renferme un chant de guerre contre des conquérants chrétiens qui doivent avoir été des Francs. — « Pommiers superbes, s'écrie aussi Myrddin, Pommiers dont j'aime l'ombre et les fruits, les princes cherchent mille prétextes pour profaner notre verger; ainsi font les moines gloutons et méchants, ils se jettent avec avidité sur vos pommes, pensant qu'elles leur feront prédire les exploits des rois. » — Un chant breton d'un des premiers siècles signale la lutte avec une énergie farouche : — « Comme j'étais endormi dans ma froide tombe, j'entendis l'aigle appeler au milieu de la nuit; il appelait ses aiglons et tous les oiseaux du ciel, et il leur disait : Levez-vous vite! ce n'est pas la chair de chien ou de brebis, c'est la chair des chrétiens qu'il nous faut! »

Mais bientôt tout se confond; —« Dieu seul est devin! dit le même Taliesin qui se vantait de posséder toute la science. »—« Merlin! Merlin! il n'y a de devin que

Digitized by Google

Dieu, » crie à l'enchanteur avec les mêmes mots à peu près, une voix inconnue dans les chants armoricains.—Souvent l'une et l'autre traditions se mêlent, comme on voit dans *le chant du soleil* les idées chrétiennes confondues aux mystères odiniques ; bientôt la foi triomphe et l'on rencontre à chaque moment dans le livre, des odes religieuses signées par des bardes des premiers siècles.

L'amour de la patrie est la corde d'or des bardes : -- « Quand Ghéraint naquit, les portes du ciel s'ouvrirent, le Christ accorda ce qu'on lui demanda : beauté et gloire à la Bretagne!» (*Llywarch-hen, tome* 1, p. 101.) Un des plus beaux chants de Taliesin, un de ses thèmes favoris est la destinée de la Bretagne.

Cet amour du pays s'exhale en de vigoureux chants de guerre ; nombre de poésies des Gallois rappellent ce beau cri de mort de Ragnar Ladbrok que Chateaubriand a immortalisé dans les *Martyrs :* Nous avons combattu avec l'épée!

— « Dans ma prison souterraine, les genoux liés d'une chaîne de fer, moi, Aneurin, je chanterai l'hydromel écumant dans les coupes à la bataille de Kat-Traez! Les convives se ruaient en foule, ils bondissaient; une fois enivrés, ils vécurent peu; avant d'être tués, ils tuèrent. Pas un ne revint chez lui. Trois seulement ont échappé à la mort par la vaillance de leurs coups, les deux chiens de guerre Aeron et Kenon l'intrépide et moi, tout couvert de sang, que la muse a sauvé. » (Aneurin, le Gododin).

Voici deux récits de combats par Taliesin. traduits ici pour la première fois en français :

1. La Bataille de Gwenystrad.

« Chante les hommes de Kat-Traez qui marchèrent avec leur chef victorieux, Urien, vieillard renommé, le pilier des Rois, d'une valeur sans égale et d'une grande puissance.

» Les hommes de Bretagne vinrent en corps à Gwenystrad, présenter la bataille; ni les plaines ni les bois ne protégèrent l'ennemi, quand ils arrivèrent dans toute leur furie, semblables à la vague mugissante s'élançant dans toute sa puissance pour couvrir la plage.

» J'ai vu de braves hommes en armes, et après la bataille, au matin, les chairs déchirées; j'ai vu le lieu où s'éleva le cri de guerre, et où trois rangs d'hommes sont tombés, et le sang caillé a couvert le sol.

» A Gwenystrad, j'ai vu un fort assailli par le laborieux travail des guerriers; dans la route du fort, j'ai vu des hommes couverts de sang, et le sang avait teint leurs armes.....

» Ils tombèrent ensemble perdant la vie; leurs mains tenaient un crucifix, l'horreur était sur la figure des guerriers morts, et le sang sur leurs vêtements.....

» Je les ai vus ensanglantés, vivants et furieux, pleins de confiance dans le combat; ils supportaient vaillamment les travaux guerriers; là où il n'y avait point de flèches, ils s'élançaient à l'attaque. — J'ai admiré le courage du chef!

» J'ai vu le front d'Urien, couvert de fureur, quand il bravait l'ennemi... Et sa colère s'est

Digitized by Google

satisfaite; il portait des coups mortels dans les rangs ennemis; son bouclier s'élevait pour sa défense.

» Puisses-tu être avide de combats! Puissé-je jusqu'à ce que je devienne vieux et qu'il me faille mourir, n'avoir jamais de joie si je ne chante Urien (1). »

2. La Bataille d'Argoed.

» Le samedi matin eut lieu une grande bataille qui dura depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. L'Homme de feu s'avança avec quatre légions pour combattre les soldats de Goddeu et de Rheged; elles s'avancèrent d'Argoed à Arfynydd, mais ne vécurent qu'un jour.

» L'Homme de feu (2) appela bruyamment avec promptitude : Veulent-ils donner des ôtages? Sont-ils prêts? — Owein, brandissant sa lance, répondit : Ils ne donneront pas d'ôtages; ils ne sont point prêts, ne le seront jamais! Et Cenau, fils de Coel serait semblable à un lion affligé avant de donner des ôtages à qui que ce soit.

» Et le prince Urien, entouré de ses hommes vigoureux, cria à haute voix : Nous frères, nous unirons nos forces et nous planterons notre bannière sur les hauteurs. Nous nous soutiendrons et nous élèverons nos fronts au-dessus des armées, et nous lancerons nos flèches sur la tête des hommes, et nous chercherons l'Homme de feu dans son armée et nous le frapperons lui et les siens.

» Et à cause de la bataille d'Argoed, les champs furent couverts de cadavres, les ravins prirent la couleur du sang des hommes, et le peuple courait partout en répandre les nouvelles.

» Je prédirai les années qui ne sont pas prospères, et je méditerai que je deviens vieux et que je dois un jour mourir. Puissé-je ne jamais sourire si je ne chante pas la gloire d'Urien! » (3).

Chanter l'histoire est un des premiers devoirs du barde. — « Il conservera le souvenir de toute chose digne d'éloges concernant l'individu et la race, et de tout événement contemporain, » disent les lois bardiques (tome 3, p. 291). — Depuis les vaines conquêtes des Césariens, comme ils appellent les Romains, jusqu'à la grande lutte contre les Saxons et les Angles, ils chantent les destinées de leur patrie et les exploits de leurs chefs; et, au sein des plus cruels revers, ils célèbrent l'immortalité de leur race.

Arthur et Gwennivar (genièvre), leur dispute, l'arrogance et le crime de l'épouse bien punie, le séducteur Medrod et la vengeance qu'en tire le roi, la bataille de Camlam, la disparition d'Arthur et l'annonce de son retour pour sauver son peuple, la cour du héros, les exploits de Tristan, l'éloquence de Gwalmai à la bouche

---

(1) Myvyrian..... T. 1, page 52.

(2) Flamddwyn, général saxon mentionné dans les Triades, 56. C'est à cette coutume des Saxons de donner le nom d'*Homme de feu* à leurs chefs que les Flamands doivent leur nom sans doute.

(3) Tome 1, p. 53.

Digitized by Google

d'or, Myrddin et Vivlian (Merlin et Viviane), toute cette race guerrière et rude qui deviendra la chevalerie, remplit les chants des bardes jusqu'à ce cri de mort au milieu d'atroces persécutions : « Je crierai jusqu'à toi, Seigneur ! pourquoi l'Océan n'engloutit-il pas le monde? Pourquoi nous laisses-tu plus longtemps torturer dans les angoisses? »

Dans ces récits et ces poëmes est la source première d'un des cycles de romans de chevalerie; là se retrouvent, ainsi que l'a démontré M. De la Villemarqué, sous la forme rude et barbare en rapport avec le temps, les thèmes originaux qu'ont reproduits, sous des couleurs raffinées et romanesques, les troubadours et les poëtes anglo-saxons, Marie de France, maître Wace, Chrétien de Troye; de là sont issus les romans qui ont pour héros les chevaliers de la table ronde. C'est ainsi que Sigurd et les Volsungs des Sagas scandinaves ont fourni aux chroniques saxonnes leur Siegfried et le cycle de Niebelungen.

Le chant précède la légende et souvent, entre le chant lyrique et le poëme légendaire, il y a le récit en prose latine ou dans une des langues modernes encore à leur naissance. Des chroniques latines racontent l'histoire d'Arthur et des rois bretons, et bientôt, rédigées en gallois, deviennent des contes chevaleresques, comme on les appela alors. L'Armorique a aussi un recueil de ces contes populaires. C'est ainsi qu'après avoir parcouru toute l'Europe et disputé l'attention des peuples aux romans d'Alexandre et de Charlemagne, la gloire du roi Arthur et de ses chevaliers, avec la nouvelle forme, le caractère et même des noms nouveaux que les poëtes ont donnés à la primitive histoire, revient altérée et presque méconnaissable au lieu de sa source. La même chose se voit en Allemagne et en France. Sigurd à la peau cornée et les quatre fils Aymond sont restés populaires jusqu'à nos jours sous la forme la plus simple de récits en prose.

Les poésies des bardes sont écrites en langue celte cimbrique, dialecte qui se rapproche du celte armoricain, lequel, de son côté, peut rappeler, quoique de loin, l'ancien celte gaulois dont il différait déjà du temps de Strabon. Le style en est simple et vigoureux quand le mysticisme et la prophétie dont le caractère n'est pas la clarté, n'y jettent pas de nuages. Simplement imagée d'abord, plus on avance dans les siècles, plus la poésie devient obscure à force de recherches et de métaphores, semblable en cela à ce que M. Marmier dit des poésies scandinaves. — Le rhythme de ces chants a plutôt pour base l'allitération que le nombre. Il ressemble souvent à celui des troubadours : des rimes suivies, souvent plusieurs fois répétées, parfois un vers sans rime; — jamais de cette recherche matérielle qui se joue avec les difficultés comme nous le voyons dans les sonnets, rondeaux, virelais, dans les rimes fraternisée, annexée, équivoque, couronnée, que sais-je? — aucune appa-

Digitized by Google

rence de rimes féminines, — quelquefois les rimes se mêlent; le Canu Cyntaf (*premier chant*) de Taliesin (page 76) donne l'exemple de strophes de quatre vers dont trois rimes semblables et une isolée qui trouve son écho dans la strophe suivante. Quelques pièces sont monorimes, ou le sont aux derniers vers près, comme Voltaire l'a fait quelquefois, tel est le Kanu y medd, *Invocation pour la délivrance d'Elphin* (page 22). Quelquefois il y a gradation descendante dans le nombre de rimes semblables, gradation dont chaque pas semble redoublé; *le petit monde,* par exemple, Canu y bid bychan, commence par deux fois quatre rimes, descend à deux fois trois et continue par des rimes deux à deux. En général le barde a son allure libre dans ses inspirations; ces répétitions de rimes semblent moins des difficultés qu'un laisser-aller entièrement subordonné à sa convenance et à ses idées. Les vers sont souvent de dix pieds et descendent à huit et à six, jusqu'à cinq. Les vers de cinq syllabes semblent le rhythme favori des bardes et de Taliesin en particulier. C'est pour en montrer un exemple que j'ai cité plus haut quatre vers du texte; je donnerai, dans une autre citation, un modèle de vers de dix syllabes et de rimes répétées à volonté.

La poésie, avons-nous dit, vient du peuple; elle retourne à lui! elle est la seule voix d'en haut laissée dans son cœur. Il y a bien une phase où elle est détournée de son véritable but, soit par le despotisme qui a intérêt d'étouffer ou de gagner à lui cette voix de justice et de vérité, soit par les raffinements d'un luxe aristocratique qui ne méritent qu'à demi le beau nom de civilisation et ne sont que la civilisation au profit d'une classe privilégiée; mais la poésie conserve son antique lignage et sa vie dans le cœur des peuples; quand les oppressions tombent, quand la civilisation rentre dans sa véritable voie, elle redevient l'aliment du peuple et si elle ne vient pas de lui, c'est à lui qu'elle s'adresse, c'est pour lui qu'elle chante. C'est là la tendance de notre époque, et c'est peut-être ce qui explique ces fouilles savantes et empressées dans les mines du passé et cette ardeur à relever les chants primitifs de toutes les nations, comme si avant de faire retourner la poésie au peuple on voulait apprendre comment elle est sortie de lui.

Dans toute phase poétique, deux sources d'inspiration se présentent aux poëtes. Les uns s'adressent aux nobles instincts, et forcent, avec l'aiguillon sublime de la poésie, l'âme du peuple à s'élever aux nobles pensées. Les autres parlent aux sens, loin d'élever le peuple descendent jusqu'à ses passions et cherchent dans les instincts les plus bas un élément de succès d'autant plus facile qu'il est plus immoral. De tous temps les poëtes spiritualistes se sont élevés avec vigueur contre ces abus d'une des plus belles prérogatives de l'homme. M. Marmier nous a fait entendre quelle part Odin laisse sur la terre aux mauvais poëtes, lorsqu'il emporte

Digitized by Google

la coupe poétique au ciel, satire violente et expressive du Dieu! Giraud Riquier et Pierre Vidal en France, réclamaient avec une indignation excessive contre ces vagabonds qui changeaient les nobles habitudes des troubadours en misérables farces.

Car entr'els le meilhor
Non an de noms honor.

(*Giraud Riquier.*)

Taliesin s'emporte aussi contre les *clercs* dont le talent n'a pas reçu la consécration bardique, et l'on n'est pas peu surpris de trouver chez le barde ancien une satire qui ne serait pas inapplicable de nos jours.

« Les vicieuses coutumes, ils les suivent; les mélodies sans art, ils les vantent; la gloire de faux héros, ils la chantent; des nouvelles, ils ne cessent d'en forger; les commandements de Dieu, ils les violent; les femmes mariées, ils les flattent dans des chansons perfides, ils les séduisent par de tendres pensées; les belles vierges, ils les corrompent; et toutes les solennités qui ont lieu, ils les fêtent; et les honnêtes gens, ils les dénigrent; leur vie et leur temps, ils les consument inutilement; fainéants, ils vaguent sans rien faire; ils fuient l'église; ils fréquentent la taverne; de misérables gueux forment leur société; nul propos pervers qu'ils ne tiennent, nul péché mortel qu'ils ne chantent, nulle frivolité qu'ils n'aiment. Ils se moquent des commandements de la Trinité, ne respectent dimanches ni fêtes, et s'inquiètent peu de la mort.....

.... » N'outragez pas parmi vous l'enseignement, ne profanez pas l'art des vers! misérables faussaires qui usurpez le nom de Bardes! » (1)

---

(1) Voici la pièce entière :

DYMNA FUSTL Y BEIRDD.

Cler o gam arfer a ymarferant
Cathlau aneddfol fydd eu moliant
Clod orwas ddiflas a ddatcanant
Calwydd bob amser a ymarferant
Gorchmynau deddfau duwa dorant
Gwraggedd priodol wrih ei moliant
Drwy feddwl dry gbwyll a fawr dwyllant
Morwynion Gwynion mair a lygrant
A goelio id dynt a gwilyddiant
A gwirion ddynion a ddyfalant
Ai hoes ai hamser yn ofer y treuliant
Y nos y meddwant y dydd y cysgant
Segur heb lasur yr ymborthiant
Yr eglwys a gasthantar Dafarn agyrchant
A lladron ffeiliion y cydsyniant

Digitized by Google

Cette satire, Taliesin l'appelle le fléau, la gale des poëtes, *Dymna fustl y beirdd.*

M. Charpentier a publié des traductions du Romancero espagnol et des chants du nord, d'autres éditeurs y ont ajouté les chants de l'Allemagne, de la France, de la Suisse, de la Bretagne, de la Finlande ; ce que j'appelle le Romancero gallois, n'a pas encore eu de traducteur. L'intérêt ne manque pourtant pas à ces poésies, auxquelles on pourrait joindre la traduction des lois du bardisme, et le public ne peut faire défaut à une publication qui compléterait le monument de la culture intellectuelle des peuples modernes à leur naissance. Un des principaux caractères

---

Llysoedd a gwleddoedd a'mofynant
Pob parabl dibwyll a gry bwyllant
Pob pechod marwol a ganmolant
Pob pentre pob tre pob tir a dreiglant
Pob salwedd ofer a ymarferant
Gorchmynau y Drindod a ddifrodant
Gwiliau na suliau nis addolant
Am ddyddiau angau nis gofalant
A phob glothined nis ardedant
Gormod o fwydydd i diod ydd afynant
Degwm ag Offrwm teulwng nis talant
Dedd folion ddynion a ddyfalant
Adar a hedant gwenyn a felant
Pysgod a nosiant prysed a' mlysgant
Pob bath a ymdaith i gynull i borthiant
Ond cler ag oedion a lladron difwyniant
Ni chabla i'ch mysg dysg no cherdwrcaeth
Can's duw ai rhoes gloes ar gyllaeth
Ond sawl syn arser o gam arfaeth
Am watwar Jesu ai wasanaeth
Tewh chwi Bosfeirrddion ffeilsion anhylwydd
Ni wyddoch i favnu rhwng gwira chelwydd
Odych brifeirdd ffyd owaith Duw ofydd alin Ddoffyd
Dywedwch i'ch Brenin beth fyd ei dramgwydd
Myfi sydd Dewin a phrif fardd cyffredin
A wyr bob gorsin yugwlad eich Brenin
Mi a ryddhaf Elphin o fol twr meinin
Ay a ddywedai i' ch Brenin bethe i gyffrin
Feddau pryf rhysedd iâr Forsa Rhianedd
I ddial anwiredd ar Faelgwn Gwgnedd
Ai flew ai ddanedd ai lyged yn eurwedd
A hwanw a wna ddial ar Fallgwn Gwgnedd.

Digitized by Google

des cycles poétiques de notre ère, c'est que tout se mêle et que les uns donnent et prennent des sujets aux autres, de sorte qu'à part les nuances du génie des peuples et de leurs destinées, on peut dire que, comme il n'y a qu'une civilisation européenne, il n'y a qu'une vie poétique en Europe dans diverses langues. Les chants de guerre et d'amour ont des analogies frappantes qui font dire : c'est toujours l'homme, l'homme partout! Le même passage du paganisme au christianisme se retrouve partout. — Les héros, les guerriers ont mêmes vertus, mêmes passions, mêmes craintes superstitieuses; les poëtes poursuivent en tous lieux les mêmes vices et les mêmes ridicules. Ils personnifient de même les éléments; partout des nains et des fées. Partout c'est le même amour paternel, partout la même naïveté d'amour de la fiancée. — Il y aurait sur ce dernier sujet de curieux rapprochements à faire; que l'on analyse l'expression naïve de ce sentiment délicat, dans ses aveux pudiques ou les tristesses du silence, dans ses joies ou ses fureurs. Non-seulement les héros ont les mêmes passions, mais ils sont souvent les mêmes; chaque héros fait aussi dans chaque langue le tour de l'Europe. Chaque peuple ne considère pas pour domaine poétique son histoire particulière, mais prend partout ses inspirations; chaque poésie n'a pas sa religion propre, mais la religion est commune à toute l'Europe. -- C'est que la vie moderne vient d'une même source, est nourrie des mêmes aliments. C'est que ces peuples sont frères et chrétiens; et qu'avec diverses chances de retard ou de progrès, de succès ou de revers, nous marchons tous vers une même civilisation; c'est surtout au cœur de cette civilisation que doit se sentir et s'apprécier la fraternité des peuples unis par la pensée qui doit aboutir à leur solidarité dans l'ordre social! (1).

Ch. Potvin.

---

(1) Dans un second article, nous étudierons ce que ces monuments antiques ont de précieux pour l'histoire et en particulier pour l'histoire de la Belgique.

Digitized by Google

LES MAITRES DE RUBENS.

Quoique le seizième siècle ne fût pas demeuré inactif et eût conquis certains résultats nécessaires au développement ultérieur de l'art, il est manifeste qu'il avait perdu sous d'autres rapports et que vers la fin de cette mobile époque, la peinture ne montrait plus ni élan, ni originalité. Après avoir cherché d'abord son salut dans la manière de Raphaël, dont elle n'avait que très-imparfaitement saisi la grâce, puis dans la verve audacieuse de Michel-Ange, dont la grandeur lui avait échappé à son tour (1), elle ne savait plus quelle direction prendre et, faisant quelques pas sur toutes les routes, n'en suivait délibérément aucune. Si cette indécision s'était prolongée, elle aurait anéanti l'école flamande : ses traits caractéristiques se seraient effacés l'un après l'autre. Mais pour la tirer de cette dangereuse situation, il fallait qu'un grand homme, un homme énergique, vînt lui servir de chef et de guide. La destinée le lui octroya et elle reprit, pendant un demi-siècle, une force nouvelle. On doit désirer savoir comment débuta ce rédempteur et quels maîtres lui enseignèrent les éléments de la peinture : l'éducation de Pierre Paul Rubens ne peut être une chose indifférente.

Tobie Verhaegt, peintre de paysage, lui donna les premières leçons. Né à Anvers

(1) Cette distinction a été faite par Schnaase dans ses *Lettres néerlandaises* (p. 249); le style de Raphaël, que la première génération du seizième siècle adopta, fut surtout accueilli dans le Brabant; Michel-Ange, modèle de la seconde, eut ses principaux sectateurs dans la ville d'Anvers.

Digitized by Google

en 1566, il avait onze années seulement de plus que son élève. C'était un homme remarquable, selon le témoignage de Van Mander et l'éloge versifié de Cornille de Bie. La famille de Rubens ne l'eût pas d'ailleurs, selon toute apparence, confié à un individu sans talent. Cornille loue ainsi ses ouvrages : « Comme chaque objet s'adoucit dans le lointain ! Comme les arbres sont bien touchés, sont peints d'une manière vivante! Quels terrains légers et faciles! Quel air sauvage ont les rameaux entrelacés ! » L'adresse de Tobie Verhaegt lui acquit l'estime et la faveur du grand duc de Florence. Il n'obtint pas un moindre succès à Rome : on y admira beaucoup une Tour de Babel, où il avait prodigué la patience et les détails. Charmé de la sensation causée par ce tableau, il peignit le même sujet trois ou quatre fois. Une des variantes ornait l'église de Lierre ; Sébastien Franck avait exécuté les personnages. Le seizième siècle, époque de trouble et de révolutions, aimait cet épisode de l'ancien testament, symbole du désordre auquel il était lui-même en proie. On ne sait rien de plus concernant Tobie Verhaegt, sinon qu'il termina ses jours dans l'année 1631.

Adam van Oort, le second maître de Rubens, excite par ses étranges habitudes un assez vif intérêt : il personnifie toute une classe d'hommes. On trouve dans les pays du nord des individus qui en sont la représentation fidèle : le climat produit sur eux les mêmes effets que sur la nature. Ce sont des caractères orageux comme les mers septentrionales ; des esprits sombres comme le jour qu'un ciel terne laisse pénétrer sous les branches des sapins ; des âmes pleines d'humeurs farouches, que tourmentent de brusques variations, pareilles aux caprices de l'atmosphère boréale. Quand on les approche, elles vous causent une sorte de malaise ; on sent que la discorde qui règne au dehors parmi les éléments règne aussi entre leurs facultés, leurs passions, leurs projets. Sans pouvoir dire ce qu'on éprouve, on devient triste, comme pendant l'hiver, sur un sol blanchi par la neige, lorsque le soleil a disparu, que des nuages aux tons cuivrés brillent à travers les rameaux dégarnis des bois, qu'une troupe de corbeaux tourne dans la lumière mourante avec des cris funèbres. Un petit vent glacé, monotone, se lamente sans repos dans les buissons flétris ; une brume violette monte du fond des vallées, où reposent immobiles les étangs captifs. L'ombre vient, morne et tragique ; il semble que tout va périr et que la campagne soit un grand cimetière.

Adam van Oort fut un de ces hommes moroses, qui ont une si chagrinante influence. Triste et sauvage, il recourait au vin pour dissiper sa mélancolie ; le vin lui procurait une gaieté factice, qui éclairait un moment son âme indomptable et s'éteignait d'elle-même après les orages de l'ivresse. Quand il n'avait pas bu, il maltraitait tout le monde ; son talent, affaibli au milieu de ses colères, devenait,

Digitized by Google

pour ainsi dire, la proie de sa mauvaise humeur. Un tel maître ne convenait pas à l'esprit lucide et tranquille de Rubens. Jacques Jordaens, Van Baelen, Sébastien Franck supportaient mieux ses accès farouches. Le premier avait une raison très-forte pour montrer de la patience : il aimait la fille de l'artiste, et quand le père le brutalisait, un sourire, une douce parole de la gracieuse enfant lui rendaient le courage. Il épousa sa consolatrice.

Adam van Oort était né en 1557, à Anvers. Il prit les leçons de Lambert van Oort, son père, qui avait reçu le jour à Amersfort, en Hollande, vers l'année 1520. Ce dernier possédait du talent comme peintre et comme architecte. On voit de lui, au musée d'Anvers, quelques toiles passables (1). En 1547, il fut reçu membre de l'Académie. Les ouvrages de son fils sont si rares qu'on lui attribue seulement deux morceaux, l'un, placé dans la galerie de Darmstadt, représente la femme adultère devant le Christ, l'autre, conservé dans l'église St-Michel à Gand, a pour sujet un malade guéri par l'intercession de la Vierge. Le flatteur Cornille de Bie, dont le livre est un panégyrique perpétuel, ne marchande point les éloges, quand il s'occupe d'Adam van Oort. « Il a si bien cultivé l'art et d'une manière si belle, qu'une foule de personnes en restent surprises. L'or de Crésus ne saurait être comparé aux magnifiques dons qu'il a reçus du ciel. » Un témoignage plus important, c'est celui de Rubens : il disait *que ce peintre aurait surpassé ses contemporains, s'il avait vu Rome et s'il avait étudié les bons modèles* (2). Il jouissait d'ailleurs d'une grande réputation et fut chargé d'entreprises considérables, pour lesquelles on le paya libéralement. La nature s'était montrée bienveillante à son égard, sous le rapport de l'imagination et des autres facultés d'artiste, mais il fit preuve d'ingratitude envers elle. Détournant peu à peu sa vue des formes qu'elle lui présentait, il l'oublia et méconnut sa puissance. Son châtiment fut de tomber dans la manière, dans l'incorrection des lignes, de composer avec un moindre goût qu'auparavant. La débauche finit d'ailleurs par l'abrutir ; la soif du gain remplaça l'amour de la perfection. Il ne travailla plus que pour obtenir les moyens de continuer ses orgies. Une exécution facile et une bonne couleur furent bientôt les seuls avantages qui lui restèrent. Son portrait, gravé deux ou trois fois, est l'emblème de la rudesse et de la grossièreté.

On espérait que le mariage adoucirait son humeur intraitable, mais il ne fit que le rendre plus quinteux et plus violent. Toute société lui devint odieuse.

---

(1) Ils figurent la résurrection de Jésus-Christ et plusieurs Sibylles.

(2) Descamps, t. Ier, p. 229. J'ignore où il a trouvé cette opinion : c'est pourquoi je le cite, malgré son manque habituel d'exactitude.

Digitized by Google

Adam van Oort mourut à Anvers, en 1641. Il était âgé de quatre-vingt-quatre ans et avait vu briller autour de son élève toute une constellation de grands hommes.

Puisque nous avons parlé de ce peintre farouche, nous nous sentons entraîné, malgré nous, à dire quelques mots d'un autre artiste un peu antérieur, dont le caractère eut avec le sien la plus frappante analogie. Karel d'Ypres ayant été le maître de Pierre Vlerick, de Courtray, et celui-ci ayant donné des leçons à Van Mander, l'historien a pu recueillir sur le premier des détails aussi vrais qu'intéressants. Comme le soucieux Van Nort, Karel devenait fréquemment la proie des mauvais génies. La tristesse et la colère se disputaient alors cette nature souffrante. Il ne ménageait pas plus ses élèves que le second maître de Rubens. Lorsque Pierre Vlerick était chez lui en apprentissage, il voulut un soir montrer ses tableaux à des personnes qu'il venait de traiter : il mit le flambeau entre les mains de son disciple. Mais le jeune homme ne le tenant pas comme il le désirait, il lui asséna un coup de poing si terrible que le néophyte roula dans un coin de l'atelier, tandis que le luminaire tombait dans l'autre. Le lendemain, Pierre le quitta sans lui faire ses adieux. Ce fut ainsi que se terminèrent ses années d'épreuve.

On disait que, marié en Italie et ayant abandonné sa femme, Karel ne pouvait éloigner de lui le remords, quoiqu'il eût épousé dans son pays une autre femme, d'une grande beauté. Son humeur en était devenue plus sombre. Un incident futile acheva de le plonger dans le désespoir. Comme c'était un homme de talent, on oubliait sa rudesse et on lui montrait une généreuse bienveillance. Étant donc venu à Courtray, les peintres de l'endroit l'accueillirent et le fêtèrent de leur mieux. Pendant qu'ils se livraient à la bonne chère, la gaieté s'accrut de rasade en rasade, le bruit augmenta dans la même proportion et ils finirent par se railler l'un l'autre. mêlant d'ailleurs aux discours malins qu'ils se lançaient leurs femmes et leur lignée, car les hommes réunis ont l'habitude de traiter légèrement la plus sérieuse de leurs passions. Il fut alors demandé à Karel s'il avait des enfants. Un convive répondit que sa femme était très-belle, mais qu'il n'avait pas su en tirer parti. Cette observation provoqua un rire unanime et un autre peintre s'écria : « Messire Karel, vous n'êtes pas digne de vivre, puisque vous ne rendez pas mère une si charmante créature. » Le propos n'était pas des plus acérés, mais il blessa au cœur le malheureux artiste : il devint morne et taciturne. Quoi qu'on fît pour le distraire, quels que fussent ses propres efforts, il ne put oublier l'imprudente parole, ni songer à autre chose. Après le repas, on alla se promener dans les champs, sur les bords de la Lys ; le temps était magnifique et la chaleur extrême. Comme ils longeaient la rivière, dont les flots sont très-purs en cet endroit, Karel dit tout à coup d'un air sombre : « Que ne suis-je au fond de cette eau limpide! » On crut que

Digitized by Google

l'ardeur du jour l'incommodant, il avait envie de se baigner, de chercher un abri contre les feux du soleil. Le soir, ils rentrèrent à l'auberge et continuèrent leurs libations. Karel demeurait toujours sombre, pendant que les autres s'excitaient à la joie. Enfin un des artistes lui adressa la parole.

— Mon cher, lui dit-il, tu as décidément un air funèbre; allons, secoue un peu la tristesse. Pour te donner l'exemple, je bois à ta santé.

Puis ayant vidé son verre, il ajouta :

— Allons, que veux-tu? du vin blanc ou du vin rouge?

Karel avait saisi un couteau, qu'il tenait sous la table. Il se leva tout à coup, se l'enfonça dans la poitrine, de manière que le sang jaillit sur la nappe, et dit avec une expression pleine d'amertume :

— En voici, du rouge!

Les spectateurs furent saisis d'étonnement et de crainte : une semblable catastrophe au milieu d'une paisible réjouissance bouleversa tous les esprits. Les convives abandonnèrent leurs siéges en tumulte et se pressant autour du blessé, lui demandèrent quelle folie subite s'était emparée de lui.

— Ne m'avez-vous pas déclaré tout à l'heure que j'étais indigne de vivre ? Eh! bien, vous aviez raison : je me suis fait justice.

Les lois contre le suicide étant alors très-sévères, l'Église maudissant cette dernière ressource du malheur comme le plus grand de tous les crimes, les peintres s'attendaient à voir mourir leur confrère et tremblaient que la police ne fût instruite de son action désespérée. On eût enlevé le cadavre, puis on l'eût pendu au gibet de la ville comme celui d'un malfaiteur; la honte en fût retombée sur la corporation entière. Profitant donc de l'obscurité, ils portèrent le malade hors de la ville, le mirent dans un bateau et remontèrent silencieusement la Lys jusqu'au prieuré de Groeninge, qui était un lieu de refuge. Ayant examiné la plaie, ils trouvèrent qu'elle n'était pas mortelle; le couteau avait heureusement glissé sur les côtes. Ils la pansèrent de leur mieux et tâchèrent après de consoler le pauvre monomane. Il y avait des instants où ils semblaient réussir, où Karel paraissait plus tranquille et, regrettant sa fureur, disait d'un air triste : « Quelle sottise ai-je faite? » Puis sa folie le reprenait; il demandait du papier, le couvrait de dessins épouvantables, de squelettes, de fantômes, et répétait sans cesse : « Je suis damné, oh! je suis damné! » Par intervalles, il tombait dans des accès de frénésie; les peintres demeurés près de lui pour le garder avaient alors toutes les peines du monde à le tenir; il luttait contre eux avec une sorte de rage et à chaque fois sa blessure s'ouvrait. Plusieurs jours, plusieurs nuits se passèrent au milieu de ces

Digitized by Google

effrayantes alternatives. Le mal empirait cependant et Karel finit par rendre l'âme (1).

Mais revenons aux maîtres de Rubens et occupons-nous du dernier, du plus important, du seul qui eut peut-être sur lui une action véritable.

Quand on se promène dans le musée de Bruxelles, dans ce musée qui devrait faire naître l'admiration de l'Europe entière et qui désappointe le voyageur, on aperçoit un portrait plein d'élégance, à moitié caché par une ombre injuste. C'est l'image d'un homme sur le retour, une figure extrêmement régulière, encadrée d'une large fraise. L'ensemble et les détails en sont pleins de finesse et de distinction. Quoique l'âge ait blanchi la barbe et les cheveux, cette tête possède encore une beauté peu ordinaire et même une certaine fraîcheur juvénile. L'expression est grave, douce, réfléchie, un peu mélancolique. Elle décèle une âme bienveillante, adroite, comprenant la poésie et le monde, s'élevant à l'idéal et sachant manier les affaires. Ce sont les traits caractéristiques d'Otho Venius, le maître de Rubens. Le tableau a été peint par Gertrude, fille de l'artiste et nous intéresse doublement, comme souvenir d'un homme fameux d'abord, puis comme preuve du talent qu'il avait légué à sa fille.

L'histoire écrite sur son visage n'est point une histoire mensongère. Il a réuni les qualités dont sa figure est, pour ainsi dire, la promesse. Il fut un peintre habile, un esprit sage et un aimable cavalier. Ces mérites de diverse nature semblaient plutôt le destiner à être le père que l'instituteur de Rubens. A défaut de liens matériels, il y eut entre eux une véritable parenté d'âme et de talent.

Othon van Veen qui, en latinisant ses deux noms, se fit appeler Otho Venius, reçut le jour dans la ville de Leyde en 1556. Son père y exerçait les fonctions de bourgmestre; il était en outre seigneur de Hogeveen, Desplasse, Vuerse, Drakenstein, etc. Par son aïeul, Jean van Veen, enfant naturel de Jean III, duc de Brabant, il descendait d'une maison souveraine (2). Corneille, le père d'Otho, se montrant fidèle à sa galante origine, procréa douze enfants. Quelques-uns jouèrent dans le monde politique un assez beau rôle; Pierre aima mieux étudier la gravure que pratiquer les hommes; Ghisbrecht et Otho, saisissant la palette, cherchèrent la gloire dans ce qui lui ressemble le plus, dans les images sans réalité de la peinture. Le dernier, selon la généalogie de leur maison, était un des grands

---

(1) En 1563 ou 1564.

(2) La jeune personne qui avait eu des complaisances pour le duc, s'appelait Isabeau van Veen; elle transmit son nom à sa postérité.

Digitized by Google

officiers de la couronne (1). Leur mère appartenait à une des meilleures familles d'Amsterdam. Il avait quatorze ans déjà et une instruction assez étendue, lorsqu'on le mit sous la discipline du peintre Swanenburg, père du célèbre artiste de ce nom. Sur les bancs de la classe et devant la toile, il montra une double aptitude, mais c'était à l'art qu'il donnait la préférence. Les guerres des Pays-Bas vinrent troubler son calme juvénile et suspendre ses progrès. Corneille van Veen, exerçant une autorité publique, fut forcé de prendre un parti et de le prendre ouvertement. Il eut la sottise de se déclarer pour les Espagnols, de se dévouer même pour ces ineptes dominateurs; les États de Hollande lui retirèrent ses charges, confisquèrent ses biens et le bannirent du pays. Il alla chercher un refuge près d'Ernest de Bavière, évêque de Liége et prince électeur de Cologne, qui le reçut favorablement et s'attacha son fils en qualité de page. Sur les bords de la Meuse, Otho rencontra Lampsonius, élève de Lambert Lombart et son biographe. Outre la peinture, ce nouveau maître lui enseigna la poésie, les mathématiques, le blason et l'histoire naturelle (2). Au milieu de ces travaux, il atteignit l'âge de dix-huit ans. Il fallut bien alors qu'il allât voir l'Italie : un artiste qui n'eût pas fait ce voyage eût passé pour un homme sans valeur et même sans conscience, puisqu'il aurait négligé l'occasion de s'instruire et de se perfectionner. Tandis que Corneille se rendait en ambassade auprès de Rodolphe II, son fils prit le chemin de Rome, emportant des lettres de recommandation adressées par l'évêque de Liége au cardinal Madruccio.

Le jeune homme dut éprouver une poétique émotion, quand il entra dans la ville éternelle. Le dignitaire de l'église lui fit le meilleur accueil. Frédéric Zucchero (3) fut le maître qu'il choisit. A cette école, il se fortifia et dans l'art d'exprimer sur la toile les rêves de l'imagination, et dans les sciences dont il avait franchi seulement le péristyle. Bientôt, il passa pour un grand érudit, pour une des plus vigoureuses intelligences de son siècle. On n'avait pas une opinion moins bonne de ses talents d'artiste.

Il demeura sept années en Italie, intervalle considérable et d'une extrême importance à l'âge où il se trouvait. Un peu plus et il serait devenu un peintre italien,

---

(1) M. FélixStappaerts, qui a publié un extrait de cette généalogie, ne nous enseigne point où elle se trouve et ne donne pas d'explications suffisantes relativement au grade que Venius occupait dans le Brabant. Officier de la couronne est une désignation trop vague.

(2) Houbraken, t. 1er, p. 38.

(3) Houbraken, Weyerman et De Jonghe écrivent son nom de cette manière, mais d'autres l'appellent Zucchari.

Digitized by Google

comme Denis Calvaert. Il fit alors un grand nombre de travaux que personne n'a recherchés, ni décrits, ni jugés. L'histoire de la peinture flamande et hollandaise ressemble aux vastes bruyères de la Campine (1). Égaré sur ces landes incultes, on aperçoit à peine de loin en loin quelque poteau isolé; il faut faire des lieues pour découvrir le toit d'une chaumine et rencontrer un paysan qui vous apprenne où vous êtes. Faute de travaux préparatoires, nous ne pouvons donc caractériser le style du peintre hollandais à cette époque. Il est probable qu'il étudia de la manière la plus patiente les harmonieux tableaux du Corrège (2).

D'Italie, Venius passa en Allemagne, où l'empereur essaya inutilement de le fixer à sa cour. Il abandonna ce prince pour l'électeur de Bavière et l'électeur de Bavière pour l'archevêque de Saltzbourg. Mais le Danube et ses bords magnifiques ne purent eux-mêmes l'arrêter; il n'y voyait ni la coupole de saphir du ciel italien, ni le dôme d'opale qui s'arrondit au-dessus des plaines néerlandaises. Il regagna donc son pays et entra au service du prince de Parme. Alexandre le nomma ingénieur en chef et peintre de la cour, Jost van Winghen ayant résigné ces dernières fonctions (3). L'illustre capitaine se prit d'amitié pour l'artiste et lui montra une faveur si grande que tous les courtisans recherchèrent ses bonnes grâces (4), car dans ces hautes régions, la servilité descend du maître à ses créatures. Il ornait le château du prince, lorsque celui-ci mourut d'épuisement et de fatigue, le 3 décembre 1592.

Othon van Veen transporta son chevalet de Bruxelles à Anvers, où il déploya une courageuse activité. Prodiguant les œuvres de sa main, il embellit les monuments pieux, les hôtels de la noblesse et les demeures bourgeoises. La plupart de ces tableaux subsistent encore soit dans les chapelles des églises, soit dans les salles du musée. Ils permettent d'apprécier le talent du peintre, talent qui le fit nommer, en 1594, chef de l'académie.

Otho Venius n'est guère connu hors des Pays-Bas; la France ne possède pas un seul tableau de sa main; partout ailleurs ses ouvrages sont très-rares. Mais la Belgique en renferme un grand nombre, et, sans sortir d'Anvers, on peut exactement juger la manière de ce peintre. Six morceaux dont il est l'auteur décorent le musée, sept la cathédrale, un autre l'église Saint-André, six volets et un panneau

---

(1) Immenses plaines stériles, à l'orient d'Anvers.

(2) Bullart, *Académie des sciences et des arts*, 1682. In-folio. — Rathgeber, *Annalen*, etc., page 290.

(3) Vers l'année 1584.

(4) Campo Weyerman, t. 1er, page 217.

Digitized by Google

central l'église Saint-Jacques (1). Son style, quoique d'un mérite secondaire, a une originalité aussi grande que celui de Martin de Vos : on reconnaît sur le champ les tableaux qui leur appartiennent. Dans ceux d'Otho Venius, les défauts et les qualités se balancent. La composition en est fort habile au point de vue matériel : si l'on n'y discerne aucune idée ingénieuse, aucun de ces effets qui annoncent le penseur et électrisent le public, on ne peut nier que l'espace ne soit rempli avec une extrême adresse. Nulle fraction du tableau n'est ou vide ou sacrifiée ; partout l'œil découvre une égale quantité d'objets en saillie et en retraite.

La corrélation des lignes n'est pas ménagée avec un moindre soin, et elles forment un harmonieux ensemble. La vue passe de l'une à l'autre sans difficulté, ne trouvant que de sinueux détours.

L'ombre et la lumière, les tons des couleurs présentent le même équilibre. Aucun endroit ne sollicite l'attention au détriment des autres ; sur quelque point que se porte le regard, il est satisfait.

Et non-seulement les couleurs sont distribuées d'une manière savante, mais l'artiste en a patiemment adouci les transitions. Ses ouvrages ont, sous ce rapport, la même finesse que ceux du Titien et du Corrège. Ses teintes se fondent l'une dans l'autre par une suite de dégradations imperceptibles. L'ombre et la lumière sont associées avec une égale délicatesse. Venius est le premier peintre de la Néerlande qui ait étudié aussi profondément le clair-obscur et en ait tiré d'aussi beaux effets. Peu d'artistes l'emportent sur lui à cet égard ; ses petits ouvrages spécialement bravent les comparaisons. Le coloris en est d'une chaleur, d'un éclat, d'une intensité vraiment admirables (2). Il faut dire encore à sa louange qu'on ne trouve pas dans ses tableaux d'ombres dures et opaques ; elles y restent diaphanes au contraire, plus diaphanes que dans la nature, comme chez tous les peintres supérieurs.

Si l'on examine tour à tour ses productions et celles de Rubens, en un lieu qui permette le parallèle, comme la cathédrale ou le musée d'Anvers, on remarque sur le champ qu'ils ont employé le même système de composition pour les lignes, la lumière et la couleur. Dans la première salle du musée, deux tableaux de Venius se trouvent placés à droite et à gauche d'une fameuse page de Rubens, *le Christ entre les larrons ;* sur le mur opposé brille une Adoration des Mages, par

---

(1) Le musée de Bruxelles renferme un triptyque d'Otho Venius. Gand possède un bon nombre de tableaux peints par lui.

(2) Nous recommandons surtout aux amateurs ceux de Notre-Dame d'Anvers.

Digitized by Google

le violent dessinateur. Eh! bien, la force des tons, l'harmonie du clair-obscur et jusqu'à un certain point la beauté des nuances sont presque égales chez le maître et le disciple. D'où il faut conclure que l'un a eu envers l'autre des obligations essentielles, dont on n'a pas tenu compte. Seulement Venius ne posséda jamais la touche audacieuse et ferme de son élève. Sous son pinceau, les teintes prennent comme un aspect métallique et font par moment songer aux laques chinoises. Il a aussi pour l'amaranthe un goût prononcé que l'on ne trouve pas chez Rubens.

Mais s'il se montre habile dans la partie matérielle de son art, il est d'une grande faiblesse dans la partie morale; l'expression, la vie, l'ardeur lui échappent toujours. Une insignifiance habituelle émousse ses types ; point de caractère, point de lignes vigoureuses, point de ces belles physionomies où respirent la volonté, la force et la passion. Les attitudes ont le même calme léthargique ; les draperies semblent dormir sur les membres engourdis. Quant à l'âme, quant aux émotions qui agitent les traits, il n'en faut point parler : les plus terribles événements ne troublent pas le flegme de l'indolence de ses personnages. Il n'a, sous ce rapport, aucune similitude avec son fougueux élève.

Tous les tableaux d'Anvers justifient les remarques qu'on vient de lire et nous les ont inspirées : deux toiles seulement suggèrent d'autres observations. Le paisible Otho Venius s'est animé deux fois dans sa vie et ces moments d'enthousiasme lui ont fait produire deux petits chefs-d'œuvre. L'un a pour sujet la résurrection de Lazare. Les peintres qui ont figuré cet épisode se sont préoccupés en général des circonstances matérielles, voulant surtout faire ressortir ce qu'avait d'étrange le retour d'un mort à la lumière. Quelques-uns ont poussé le trivial jusqu'à mettre auprès du jeune hébreux des individus qui se bouchent le nez avec un air de dégoût. Otho Venius a compris ce drame d'une plus noble manière et ses sentiments délicats lui ont porté bonheur. Lazare s'élance du tombeau, comme ranimé soudain par la voix toute-puissante de son maître. Il était plongé dans l'engourdissement de la mort ; le Christ a parlé ; le voilà vivant et plein d'espérance. Il attache sur Jésus son profond regard ; au moment où il sort de la fosse avide, ce n'est pas le bonheur de renaître qui exalte son âme, mais une ardente reconnaissance. Il ne cherche et ne voit que son sauveur et son ami. Par son attitude, ses gestes, son expression, Madeleine témoigne au Christ une gratitude moins vive, mais aussi bien rendue. Le fils de l'homme les regarde l'un et l'autre avec un affectueux intérêt : une douce majesté brille sur sa figure. Pour l'exécution, c'est un morceau que les plus grands peintres auraient été joyeux de signer ; je ne crois point que l'on puisse mieux composer, et la couleur a une finesse, une vivacité, un éclat qui font songer aux pierres précieuses. On essayerait inutilement de surpasser la vigueur des

Digitized by Google

ombres. Les tours de force entrepris à notre époque n'ont point donné de plus merveilleux résultats.

L'autre tableau, moins complet, montre Jésus ressuscitant le fils de la Veuve. Le jeune homme était porté à sa dernière demeure sur une civière, quand l'homme-Dieu a interrompu la marche du convoi. L'adolescent se lève à demi et, joignant les mains, parait secouer avec peine les langueurs de la mort. La surprise, la reconnaissance et la joie se disputent ses traits. Pour Jésus, qui vient d'ordonner au tombeau de lâcher sa proie, il en garde une secrète émotion qui augmente sa beauté. Son visage est plein de noblesse et d'harmonie. Près du brancart, la mère consolée essuie ses pleurs et une femme lève les yeux au ciel. Une vue assez poétique de Jérusalem forme la perspective du tableau. Ces peintures décorent une chapelle de l'église Notre-Dame, à Anvers.

La Cène, grande composition qui orne le même monument et passe pour le chef-d'œuvre de l'artiste, n'est qu'une production habile et insignifiante, comme ses travaux ordinaires.

Lorsque l'archiduc Albert fit son entrée solennelle à Anvers, on chargea Otho Venius de diriger la construction des arcs de triomphe que l'on élevait pour exprimer la joie publique. Il déploya une rare habileté; le luxe de ses inventions fut digne de l'enthousiasme populaire. Le prince lui-même en conçut de l'artiste une si bonne opinion, qu'il l'appela bientôt à Bruxelles et le nomma surintendant des monnaies, sachant d'ailleurs qu'il ne trouverait personne de plus estimable pour remplir ces fonctions (1). Quoiqu'elles absorbassent une grande partie de ses journées, il resta fidèle à sa palette. Au nombre de ses meilleurs ouvrages furent les portraits en pied d'Albert et d'Isabelle que les princes envoyèrent à Jacques Ier, fils oublieux de Marie Stuart (2). Louis XIII ayant voulu lui faire quitter la Néerlande, Otho rejeta ses propositions; il refusa même de tracer des modèles de tapisserie pour le Louvre, quoiqu'on essayât de l'y déterminer par de belles promesses. En lui commence, pour ainsi dire, la brillante destinée de Rubens et de l'école chevaleresque. Il noue ces grandes relations qui devaient mêler aux puissants de la terre les peintres du XVIIe siècle. L'artiste ne fut plus désormais un humble serviteur de l'idéal, on ne se contenta plus de payer ses travaux. On reconnut enfin que les talents forment une aristocratie naturelle, qu'ils peuvent

(1) Campo Weyerman, t. Ier, p. 218.

(2) « Abhinc in servitia Alberti archiducis admissus, ejusdem et archiducissæ conjugis conficiebat effigies optimas, quæ deinde ad Jacobum Angliæ regem transmittebantur. » *Sandrart*, p. 279. — Voyez aussi Houbraken et Weyerman.

Digitized by Google

marcher de pair avec l'opulence, la noblesse de la race et les priviléges politiques. Quand on augmente l'estime des hommes pour eux-mêmes, on leur inspire une dignité de sentiments que, par une action contraire, l'oppression et le malheur détruisent. La tête se relève, l'attitude prend une sorte de calme fierté, les gestes deviennent d'une élégance imposante, l'air, l'accent, le regard ont une expression magistrale. Elles sont bien loin les heures de détresse, où le génie était une inquiétude, où il n'osait se considérer lui-même sans effroi ! Nul ne met en doute ni sa haute origine, ni les témoignages de respect qui lui sont dus. Le serf intellectuel est désormais affranchi, aux acclamations de la multitude. Un grave changement s'opère et, à l'avenir, tout annonce dans l'homme prédestiné la conscience de sa valeur. Il semble même que la joie de son âme ait de l'influence sur ses traits, que son corps s'embellisse à mesure que son esprit s'élève et se tranquillise. Les nobles, les charmantes têtes que celles de Rubens, Van Dyck, Gaspard de Crayer, Van Uden, Rombouts, François Hals, Quellyn, Rembrandt, Philippe de Champagne et tant d'autres ! Un peintre dont les mœurs ne furent certes pas distinguées, mais qui appartenait à la même époque, Adrien Brauwer a lui-même un visage plein de finesse, avec de longs cheveux bouclés et une moustache héroïque.

Vers l'année 1591, Otho épousa une riche et noble demoiselle, qui lui donna sept enfants, parmi lesquels se trouvaient deux filles. Venius leur enseigna lui même l'art de peindre. Charmante occupation pour un père que de guider sur la toile le pinceau de deux élèves bien-aimées, qui terminent la leçon par des caresses ! L'une, appelée Cornélie, devint la femme d'un riche négociant d'Anvers ; l'autre, qui se nommait Gertrude, demeura libre, comme Marguerite van Eyck, pour se donner tout entière à la peinture. Ce fut elle qui exécuta le portrait d'Otho Venius, portrait plein d'une grâce féminine. Il a été reproduit plusieurs fois par le burin, notamment dans l'ouvrage de Sandrart (1).

Le peintre musqué partagea une singulière manie de son époque. On dessinait alors une foule d'allégories, à peine plus sérieuses que nos rébus : on les gravait sur bois ou sur cuivre, et on les publiait accompagnées d'un texte. On nommait cela des *emblèmes* : c'était une distraction, un plaisir pour les dames de suivre, en feuilletant l'opuscule, tous les développements de ces ingénieuses fadaises. Les estampes représentaient aussi quelquefois des événements historiques : on y voyait se dérouler ou les circonstances extraordinaires d'une légende, ou la biographie d'un saint, ou un épisode célèbre dans les fastes d'une nation. Otho Venius raconta

(1) Sur une de ces gravures se trouvent de détestables vers latins, que tous les auteurs ont réimprimés, quoiqu'ils ne méritassent pas la moindre attention.

Digitized by Google

de la sorte la vie de Saint-Thomas d'Aquin, la tradition populaire des sept enfants de Lara, les luttes des Bataves contre César et les forces romaines. Horace fut commenté par lui d'après cette méthode. Il composa une suite d'images ayant pour titre : *amorum emblemata,* et pour explications des vers latins, italiens, français et flamands. Juste-Lipse approuva un si utile travail et l'auteur le dédia à l'infante Isabelle. L'archiduchesse lui en fit ses remerciements ; elle trouva ces subtilités admirables, mais, comme une vraie bigote, elle pria Otho Venius d'exécuter une œuvre pareille sur l'amour divin. Il crayonna donc un sermon théologique en différentes scènes escortées de madrigaux (1).

Le 5 mai 1615, la princesse ayant abattu d'un coup d'arbalète le *papegay* fixé sur la tour de Notre-Dame des Victoires, au Sablon (2), voulut perpétuer le souvenir de son adresse et octroya à la grande confrérie des arbalétriers une pension annuelle de cinq cents livres durant sa vie et une rente perpétuelle de deux cents cinquante livres après sa mort. Elle chargea en outre Otho Venius de peindre un tableau qu'elle désirait leur offrir ; le milieu représentait saint Georges, on voyait sur les ailes son image et le portrait de l'archiduc. Ce travail fut payé à l'artiste 1,200 livres. Six années plus tard, il reçut mille livres pour deux toiles où les nobles personnages étaient figurés avec le costume des ermites.

Otho Venius garda toujours sa position près d'Albert et d'Isabelle : il eut la fidélité de la reconnaissance (3). Rubens, son élève, atteignit de son vivant les

---

(1) Nous donnons les titres de ces livres bizarres, pour ceux qui voudraient y jeter un coup d'œil.

1. *Vita sancti Thomae Aquinati,* 31 planches.
2. *Historia hispana septem infantium Larœ, cum* 40 *iconibus.*
3. *Bellum Batavorum cum Romanis ex C. Tacito,* libri IV et V, 40 planches.
4. *Horatii Flacci emblemata, cum notis latinè, italicè, galicè et flandricè,* 103 planches.
5. *Amorum emblemata,* pourvus aussi d'inscriptions en quatre langues.
6. *Amoris divini emblemata,* contrepartie du précédent ouvrage.
7. *Conclusiones physicæ et theologicæ notis et figuris depositæ.*

Le goût des emblèmes dura très-longtemps; le plus beau livre de cette nature que je connaisse fut publié à Amsterdam en 1624, par Jean de Brunes.

(2) Place de Bruxelles.

(3) L'article suivant, extrait du compte de la recette générale des finances de 1615, en est la meilleure preuve : « A Octavio Veen, garde et wardain des monnaies de LL. AA. à Bruxelles, 250 livres, en vertu des lettres patentes des archiducs, données à Bruxelles, le 9 octobre 1615, par forme de mercède et *adjuda de costa,* en considération des petits gages qu'il avait à cause de son dit estat, et qu'on lui avoit osté un tiers de l'entretenement qu'il avoit eu; mesmes pour avoir monstré le zèle et affection que tousjours a eu au service de sa majesté et de leurs altesses, ayant

Digitized by Google

hautes cimes de la gloire et entraina derrière lui toute une légion d'hommes robustes. Van Veen fut comme un aïeul qui voit prospérer ses enfants et ses petits-enfants. Sa noble postérité le suivit bientôt dans la tombe. Il mourut à Bruxelles en 1634, âgé de 78 ans. Le siècle d'or et la grande école de Rubens étaient déjà sur leur déclin.

ALFRED MICHIELS.

---

laissé des conditions et services honorables, et la pension de quatre cens escuz par an, que le roy de France et aultres princes luy avoient offert, et de s'employer en œuvres grandes, au moyen de quoy il se pouvoit en peu de temps enrichir. » Au compte de 1619, on trouve encore un payement de 150 livres fait à Octavio van Veen, en considération de ses petits gages et du travail extraordinaire que lui a imposé son titre de garde des monnaies. Gachard, *Particularités inédites sur Rubens.*

Digitized by Google

SALON DE PARIS.

(3me ET DERNIER ARTICLE (1).)

A M. J. Portaels, directeur de l'Académie de Gand.

Permettez-moi, monsieur, avant de reprendre cette revue de la dernière exposition du Louvre, de vous prier, vous et tous ceux qui veulent bien me faire l'honneur de me lire, de recourir à l'erratum pour comprendre mon second article dont les compositeurs ont fait un véritable logogriphe, grâce sans doute à mon affreuse écriture. Cette précaution prise, je reviens à mon compte-rendu.

Vous m'excuserez si je passe de l'histoire au genre, du genre au paysage, pour revenir peut-être ensuite à l'histoire; en fait d'ordre, je suis obligé d'imiter le jury chargé du placement, c'est-à-dire de n'en suivre aucun; il est fort probable que j'oublierai plus d'une œuvre de mérite, mais il est impossible qu'il en soit autrement au milieu d'un tohu-bohu sans précédent, d'un pêle-mêle inimaginable; j'en fais d'avance mes excuses à qui de droit, mon silence est forcé; si je n'ai souvent ni éloge, ni blâme à décerner, c'est que je n'ai pu parvenir à découvrir la toile que me promettait le livret; c'est ainsi que j'ai vainement cherché *la Tentation* de Gallait. Heureusement que j'espère retrouver ce tableau au Salon de Bruxelles.

Parmi les tableaux destinés aux galeries de Versailles, on remarque *le serment du Jeu de Paume* par M. Aug. Couder, un peintre de grand talent qui a eu le tort de refaire le beau dessin de David, que la gravure de Jazet a rendu populaire. La toile de M. Couder pèche par l'abus des tons violets.—*Les funérailles du Titien* avaient placé M. Alex. Hesse au premier rang. Depuis lors, cet artiste est entré dans une voie malheureuse où il semble vouloir persévérer; ses tableaux ressemblent à des pétrifications, on dirait du marbre; sa *Prise de Baruth par Amaury II* est exécutée d'après ce déplorable système. Il est juste cependant de reconnaître que cette œuvre se distingue par une grande exactitude de costumes et que certaines parties sont fort bien traitées; c'est l'ensemble surtout qui prête à la critique. Les *Paysans romains* du même peintre sont très-supérieurs à son tableau officiel.—M. Schnetz est vraiment méconnaissable; si quelque chose peut rappeler le talent de l'ancien directeur de l'école française à Rome, ce n'est certes pas la *Bataille d'Ascalon*

---

(1) Voyez *Revue de Belgique*, 1re série, 3e année, tome VI, pages 184 et 283.

Digitized by Google

mais bien peut-être les *Funérailles d'une jeune martyre dans les catacombes.*— M. Ziégler a exposé une seule figure qui nous a vivement impressionné. Il a voulu représenter *Charles-Quint recevant, après avoir préparé ses funérailles, un portrait qui le représente avec le manteau impérial.* Couvert d'un froc grossier, le moine de Saint-Just contemple son image brillant de l'éclat de la toute-puissance. Au fond de la cellule, on distingue le cercueil dans lequel il va s'étendre tout à l'heure pour jouer à la comédie de la mort. Cette toile de moyenne dimension est pleine de pensée; l'opposition de ce splendide passé et de cet humble présent est admirablement rendue. L'exécution n'est pas inférieure à la composition; M. Ziégler, on le voit, a sérieusement étudié l'école espagnole.

La sanglante *Défaite d'Attila*, tel est le sujet qu'a voulu représenter M. Hippolyte Debon. Il ne pouvait faire un choix plus en rapport avec sa nature fougueuse, avec son talent qui ne recule devant aucune hardiesse. Les mots sont impuissants à peindre cet affreux carnage; la bataille de M. Debon fait trembler; c'est le meilleur éloge qu'on puisse lui adresser, aujourd'hui que nos peintres d'histoire ont pris l'habitude de ne plus nous représenter que les préparatifs ou les suites d'un combat, ce qui est beaucoup plus aisé à rendre que la lutte elle-même. — *La rencontre* de M. Louis Duveau, n'est pas moins saisissante, pas moins dramatique que la *défaite d'Attila.* La scène se passe en mer; des émigrés qui fuient les côtes de la Bretagne, viennent d'être rejoints par une embarcation républicaine. La lutte a commencé entre un noble seigneur, — un des héros des fêtes de Trianon, — et un homme du peuple qui le premier s'est élancé à l'abordage. Il y a parmi les fugitifs de jeunes femmes, pour qui l'on se sent tenté de dire une prière, car l'issue de la lutte n'est pas douteuse; la hâche de 93 est suspendue sur la tête du marquis. M. Duveau mérite un peu le reproche d'imitation que j'ai déjà adressé à M. Ad. Leleux.

Un jeune homme, M. Henry Picou, s'est sans doute souvenu des vers de Corneille : « Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître, etc., etc. » Pour son coup d'essai, il a osé interpréter un rêve de poëte; il nous a représenté *Cléopâtre et Antoine sur le Cydnus*, c'est-à-dire, quelque chose d'impossible, car jamais le pinceau ne réalisera tout ce qu'il y a dans ce mot : Cléôpâtre! La perfide maîtresse de César et d'Antoine, mais c'est la beauté, la richesse, la volupté, le luxe arrivés à des proportions surhumaines! Une nouvelle de M. Théophile Gautier, intitulée *Une nuit de Cléopâtre*, a seule peut-être tracé une esquisse presque ressemblante de la Vénus égyptienne. Dans sa lutte avec l'impossible, M. Picou n'a pas été vaincu; il a le droit d'en être fier, le public de son côté est en droit d'attendre beaucoup de ce jeune homme. Après avoir vu cette tentative hardie, le poëte de *La comédie de la Mort* a dit dans son langage pittoresque : « Cléopâtre sur le Cydnus, pour en venir à bout, ce ne serait pas trop de Paul Véronèse, de Titien, ou de Giorgione tordus ensemble! »

La folie de Haïdée de M. Charles-Louis Müller, est un des meilleurs tableaux du Salon. Tout le monde connaît le touchant épisode du quatrième chant de *Don Juan;* le peintre a traduit avec bonheur la scène où Lambro, ému pour la première fois, essaie vainement de distraire la pauvre délaissée, tandis qu'un grec aux traits fins et rusés, cherche à l'arracher à son délire, en jouant quelque mélodie aimée. Le dessin et la couleur de M. Müller méritent l'un et l'autre nos éloges.

Me voici naturellement amené à parler des peintres de genre, et je m'aperçois d'un oubli qui du reste me servira de transition. M. Luminais a exposé une *Déroute des Germains après la bataille de Tolbiac*, où il n'y a pas moins de mouvement que dans la composition de M. Debon, mais le faire me paraît un peu lourd. Un petit tableau breton, *le Soir*, me plaît davantage.

Digitized by Google

Puisque j'ai parlé de la Bretagne, j'examinerai ici les œuvres de quelques-uns de ses enfants et de deux ou trois artistes qui, par leur manière se rattachent à la pléiade armoricaine. M. Armand Leleux a fait de grands progrès; un de ses tableaux semble annoncer l'intention de modifier sa manière. Si le *Cazador Andaluz*, la *Hiladora Pasiega* et le *Mozo de Mulas* sont toujours peints avec une brosse pour ainsi dire trempée dans le bitume, il n'en est pas de même de *La fenaison*, scène champêtre, prise dans les environs de la Forêt-Noire. M. Armand Leleux paraît réconcilié avec le soleil, il reconnaît son existence, et celui-ci n'a pas à s'en plaindre. *La fenaison* est une bonne toile, bien comprise et en général bien exécutée. Certaines parties du feuillé sont un peu opaques. Quant à M. Edmond Hédouin, il est décidément, comme Adolphe Leleux, infidèle aux types qui lui ont valu ses premiers succès. L'Algérie l'a séduit, lui aussi; mais plus heureux que son ami, il n'a pas été puni de sa passion subite pour le changement. Son *Café nègre* est un affreux taudis d'un aspect très-pittoresque; cela est original. Le *Moulin arabe* me plaît moins; l'aspect toutefois en est également étrange. M. Hédouin aime les splendides empâtements, les vigoureux coups de brosse. Il y a je ne sais quoi de robuste dans sa peinture; tout ce qu'il entreprend a un caractère de vérité saisissant.—M. Félix Haffner réclame avec raison une place à côté des frères Leleux et de M. Hédouin; il a exposé cinq tableaux et un portrait. Le premier rang appartient à sa *Halte de Gitanos;* l'*Intérieur de la ville de Strasbourg, la Mendiante,* et la *Bergerie des Landes* pèchent par un même défaut; les ombres sont trop poussées au noir. Je ne crois pas devoir m'occuper du *Passage du Rhin par les Romains;* ce n'est vraiment qu'une esquisse; M. Haffner eût sagement fait, en ne l'envoyant pas au Salon.

Si M. Jean-Baptiste Guignet, — un portraitiste de grand talent, — semble sculpter ses modèles sur la toile, M. Adrien Guignet a le tort d'être souvent l'imitateur trop fidèle de Decamps, — je ne cesserai de le répéter : soyez original avant tout, l'imitation tue. — M. A. Guignet a d'éminentes qualités, mais pour s'être contenté d'étudier les maîtres au lieu d'interroger la nature, il en est arrivé à avoir un mérite tout de convention. M. Jean-Baptiste pétrifie la nature et M. Adrien la voit uniformément rousse.

La recherche de la pierre philosophale est, selon moi, un sujet moins heureux que *Molière chez le savetier de Pézenas;* mais comme peinture, l'œuvre de M. H. Vetter révèle de notables progrès. — Tony Johannot est toujours l'artiste à la touche facile, au faire élégant et spirituel; il avait au moins dix tableaux au Louvre. — Que je n'oublie pas M. Penguilly, une des natures les plus heureusement douées que je connaisse. Son *Combat contre les moulins à vent* et le *Retour de Don Quichotte* ont obtenu un légitime succès. Mais je préfère les *Écueils de l'île de Batz par une marée basse de l'équinoxe.* L'imagination farouche de l'artiste, son esprit un peu sauvage sont là tout entiers; il est impossible de rien voir de plus désolé que cette solitude sans fin; on se sent terrifié devant cette sombre immensité.

Faut-il parler de Diaz et des trois ou quatre jeunes gens qui le copient? A quoi bon dire à ces derniers qu'ils font fausse route; on le leur a cent fois répété inutilement. Le maître a certes une large place dans nos sympathies, et cependant comment le louer? — Est-ce sa *Diane-Pompadour* qui lui vaudra nos éloges? — Nous sommes trop de ses amis pour le tromper à ce point. — *Vénus et Adonis* n'ont nullement troublé le repos éternel de Prud'hon; l'illustre mort n'a pas un seul instant eu à craindre de se voir détrôner. La *Promenade,* les *Bohémiens* et la *Meute,* tout cela est deint et dessiné comme Diaz s'obstine, hélas! à dessiner et à peindre depuis quelques années.

MM. Henry Baron et Célestin Nanteuil sont deux frères en poésie; *Un Printemps en Toscane* et

Digitized by Google

SALON DE PARIS. 1848.

ED. HAMMAN PINX.

LITH. DE SIMONAU.

SCHLOBERT DEL.

Digitized by Google

Digitized by Google

l'*Enfant vendu par des pirates* ont pour auteur le premier; le second a fixé sur la toile *Un rayon de soleil*, ravissante inspiration qui nous montre un jeune homme rêvant sur la mousse, au milieu d'un délicieux paysage; le soleil scintille à travers les rameaux verts, et dans ses rayons se joue tout un monde de fées, de divines créatures qui sourient au rêveur. La palette de M. C. Nanteuil est très-riche; M. H. Baron a un peu modifié la crudité de tons qu'on lui reprochait.

Les fêtes d'octobre à Rome, de M. Charles-Frédéric Müller, nous ont rappelé les vers d'Alfred de Musset :

« ... Qui, dans l'Italie
» N'a son grain de folie?
» Qui ne garde aux amours
» Ses plus beaux jours?..... »

M. Müller a choisi un cadre trop grand pour son sujet; les lignes de ses figures sont d'une extrême dureté; l'ensemble de la composition est heureuse; les groupes bien disposés.

M. Émile Wattier continue à exposer des pastiches de Watteau; Eugène Lepoittevin est toujours cet artiste dont la grâce, l'adresse, l'élégance, l'esprit font excuser, sinon oublier les défauts. — Meissonnier reste sans rival. Ses petits panneaux, ses toiles microscopiques occupent une des plus grandes places du Salon. Meissonnier a sur Mieris et Metzu l'avantage de l'esprit; c'est lui donner le pas sur les deux célèbres Hollandais. La *Partie de boule*, les *Soldats*, les *Trois Amis* sont des chefs-d'œuvre. Une seule tache dépare le dernier tableau; les accessoires sont trop petits par rapport au plan qu'ils occupent. — A la suite de Meissonnier, il convient de citer MM. J. Fauvelet et Jeanron, et surtout M. Steinheil dont *Le matin* est une gracieuse idée, rendue avec infiniment de bonheur.

M. Auguste Debay, le sculpteur du *Berceau primitif* qui réunit à l'un des derniers Salons tous les suffrages, a envoyé trois tableaux, parmi lesquels on distingue *Le premier et le dernier quartier de la lune de miel*. L'artiste a réuni sur la même toile les deux parties du sujet; il a eu le bon goût d'éviter tout ce qui pouvait rendre scabreux ces chapitres de la vie conjugale.

Avant d'arriver au paysage, citons les beaux portraits de MM. Hippolyte Flandrin et Amaury-Duval, et félicitons Mlle Rosa Bonheur de la victoire qu'elle vient de remporter sur tous ses *rivaux*. Brascassat seul pourrait entrer en lice avec cette jeune femme dont le talent est vraiment extraordinaire. Un mot suffit pour expliquer le triomphe de Mlle Rosa Bonheur: elle se contente simplement de transporter la nature sur ses toiles. Tous ses ouvrages sont également à louer; on a l'embarras du choix entre les *Bœufs et taureaux du Cantal*, les *Moutons*, le *Pâturage de bœufs de Solers*, etc. — La *Basse-cour* de Philippe Rousseau est un petit cadre plein d'animation; la touche est ferme; la couleur chaude et bien empâtée.—Les animaux de M. Louis Coignard méritent une mention très-honorable.

Les frais ombrages, les vertes forêts, les campagnes odorantes, les bosquets parfumés nous appellent. Hâtons-nous de respirer les senteurs embaumées du printemps, de saluer d'un dernier adieu le feuillage jaunissant de l'automne.

Les artistes français sont toujours les rois du paysage. Ils progressent tous les ans; à chaque exposition on voit grossir les rangs de la phalange où brillent les Cabat, les Corot, les Aligny, les Jules Dupré, les Théodore Rousseau, les Flers, les Troyon. Parmi les guerriers les plus vigoureux de cette noble armée, nous avons à citer MM. Paul Huet qui a mis à profit ses nombreux voyages, —Ch. Hoguet qui s'est contenté de demander des inspirations à Montmartre, — Ch. Leroux, l'amant

Digitized by Google

des vastes ombrages, — Hostein, aux horizons sans bornes, — J. Palizzi, dont les immenses toiles sont traitées avec une facilité, avec une puissance étonnantes, — Émile Lapierre, le poétique interprète de ces vers de Th. Gautier, qui ont inspiré à Jules De Glimes une délicieuse mélodie :

» Sous nos pieds égrenant les perles
» Que l'on voit au matin trembler,
» Nous irons écouter les merles
» Siffler. »

— Achille Benouville, qui a envoyé de Rome une *Vue du Parc-Chigi*, — J. Achard, que recommandent quatre sites pris à Crémieu (Isère), — Aug. Anastasi, qui ne manie pas moins habilement le pinceau que le crayon lithographique, — L. Français, le peintre du *Lac de Némi* et du *Couvent de San-Thomasso*, — Gaspard Lacroix, dont le style est chaque année plus noble, plus élevé. — MM. Chacaton, Th. Frère, Couveley, l'ami d'Alphonse Karr, A. Borget, Wyld, ont enrichi le Louvre de toiles fort remarquables, produits de longs voyages.

Diday avait au Louvre une vue du *Mont-Blanc, par un effet de soleil couchant*. Le grand artiste génevois n'est pas apprécié en France, comme il mérite de l'être.

La miniature reconnaît toujours la souveraineté de Mme de Mirbel, et le pastel a dans Mlle Nina Bianchi, une fervente prêtresse. — Avant d'aborder l'examen des œuvres de mes compatriotes, je féliciterai M. Yvon, au sujet de ses dessins ; il serait difficile de tirer du fusain un parti plus avantageux.

Hélas ! trois fois hélas ! mes pauvres artistes belges ne sont guères brillamment représentés à Paris. Si je dois dresser une liste de ceux qui ont attiré l'attention des peintres et des amateurs, la besogne sera courte : « Il en est jusqu'à deux que je pourrais nommer. » Et ceux-là ne seront certes pas MM. P. Dumortier, H. Decoene, Verwée, Eeckhout, Verlat, etc. On reconnaît le mérite de MM. Van Eycken, J. Stevens, A. Roberti, C. Wauters ; on loue la distinction des tableaux de genre de Decaisne, tout en ne trouvant pas sa toile officielle à la hauteur de sa réputation ; seuls MM. Gallait et Édouard Hamman ont eu le bonheur d'exciter vivement l'intérêt. La *Revue* s'est occupée du *Couronnement de Baudouin*, lors de l'exposition de ce tableau à Gand. Nous sommes, comme nous l'avons dit en commençant, forcément obligé d'ajourner au Salon de Bruxelles notre appréciation de *La tentation*. Les éloges que nous avons entendu faire de cette composition, augmentent nos regrets de ne l'avoir point vue. *Un moine* est une de ces admirables études, où Gallait met toute son âme. Cela est trois fois beau : — comme pensée, — comme dessin, — comme peinture.

Les abonnés de la *Revue* auront la bonne fortune de pouvoir apprécier en partie eux-mêmes l'œuvre de M. Hamman, que M. Schubert a eu l'obligeance de transporter sur la pierre.

Je l'ai déjà dit, M. Édouard Hamman est une de ces natures privilégiées que l'on ne perd point de vue, dont on tient à suivre la marche intelligente dans la route du progrès. Tous ceux qui ont le sentiment de l'art, ont pensé, en examinant avec sévérité, il y a six ans, à Bruxelles, le *Zurbaran à l'hôpital*, que le jeune homme qui débutait de la sorte, était riche d'avenir, que celui qui, sorti de l'école d'Anvers, ne s'était pas laissé influencer par l'atmosphère de tabagie, par les fumées de la bierre, par les parfums distingués des omelettes au lard, par les plaisirs de kermesse, par toutes les grosses farces trop chères aux rapins anversois, que celui-là était vraiment digne du nom d'artiste, digne des encouragements, des sympathies les plus vives de ses compatriotes ; il comprenait en effet que tout homme qui tient un pinceau, un ciseau, un burin, un archet ou une

Digitized by Google

plume, exerce un sacerdoce et doit constamment se souvenir que l'Art est d'essence divine, que le laisser ramper, que l'avilir enfin, c'est se rendre coupable de sacrilége.

Le Dante à Ravenne a tenu toutes les promesses du *Zurbaran;* le peintre s'était inspiré d'un poëte. Auguste Barbier avait trouvé un noble interprète. En 1847, M. Hamman enrichit le Louvre de ses *Étudiants espagnols* et du *Réveil de Montaigne enfant*, et dans ce Paris où l'on ne parvient guères à se faire un nom sans recourir à la réclame, le jeune artiste sortit de son obscurité par la seule valeur de son talent. La presse entière constata ses progrès. Aujourd'hui M. Ed. Hamman a pris rang parmi les peintres pour lesquels la critique n'a que des jugements flatteurs. La *Lecture pantagruélique*, — à ce titre seul, on s'attend à voir quelque sujet d'une gaîté bien épaisse, d'un sel peu attique; on est promptement détrompé. M. Hamman a parfaitement compris le caractère du célèbre curé de Meudon; où le vulgaire ne voit qu'un prêtre déhonté, qu'un esprit cynique, une sorte de paillasse en froc, il a reconnu le philosophe dont le scepticisme se moque des vanités de son siècle, l'homme de génie dont le bon sens prenant le masque de la folie, attaque sans pitié les ridicules, les vices, les infâmies des grands. Aussi voyez quel cachet de distinction l'artiste a su donner à son œuvre; rien qui soit trivial, rien qui puisse prêter au gros rire malheureusement encore en faveur parmi nous.

Au milieu de la scène Rabelais est assis devant un pupitre sur lequel sont ouverts ses immortels écrits. A droite, au premier plan, une des maîtresses de François Ier, nonchalamment étendue, semble ne prêter aucune attention à la lecture; cette femme a la beauté, la sotte fierté de ces créatures sans intelligence qui ne seraient rien, sans leur corps; elle a l'air de n'avoir qu'une pensée : « J'ai pour amant un roi ! » Et par cette unique pensée, elle croit dominer tout ce qui l'environne, écraser la cour entière; — insensée qui oublie que François a pour devise :

Souvent femme varie
Bien fol est qui s'y fie !

ce qui l'oblige à varier très-souvent pour s'éviter le désagrément d'être trahi.

Au-dessus de la favorite et s'inquiétant très-peu d'elle, le roi couché sur une estrade contemple les traits fins et spirituels de l'ex-secrétaire de S. E. le cardinal Duperron; le roi se caresse la barbe, le roi s'amuse !... Au fond, un groupe où l'on conte fleurette en présence d'un enfant, le dauphin de France, qui doit être un jour l'époux de Catherine de Médicis. Entre le groupe et Rabelais, un vieillard, type de noblesse et de génie, Léonard de Vinci en un mot, qui comprend le plus profondément maître Alcofribas. A gauche, un des braves capitaines de Marignan, un *maître mire,* puis le cardinal de Lorraine, et, presque contre le cadre, Triboulet, furieux d'être éclipsé, dit quelque méchanceté au négrillon placé devant lui. Le rusé conteur, centre des regards, les attire, les domine et se moque intérieurement de toute l'assemblée à laquelle il lit peut-être le fameux chapitre XIII du premier livre. Nous y renvoyons nos lecteurs et laissons nos lectrices libres d'agir comme bon leur semblera, c'est le seul moyen de rester à leurs yeux un modèle de morale et d'éviter de nous ériger en censeur.

On connaît la palette de M. Ed. Hamman, on sait combien elle est riche; il est donc inutile de vanter son coloris. Sa touche, disons-le cependant, a gagné en fermeté, en vigueur. Nos éloges sont trop sincères, la part de la louange est trop grande pour que nous songions à abdiquer les droits de la critique. A notre avis, la composition de la *Lecture pantagruélique* deviendrait irréprochable si l'artiste fesait disparaître le groupe placé derrière Léonard, et dont les personnages son

Digitized by Google

tout-à-fait étrangers à la scène; l'attention du spectateur resterait concentrée sur Rabelais; comme l'a désiré l'auteur, rien ne viendrait la distraire. Cette réserve faite, adressons de nouveau à M. Hamman nos félicitations les plus sincères, et espérons qu'il enverra à Bruxelles son œuvre en nombreuse compagnie.

Nous voici bientôt arrivé à la fin de notre tâche : la sculpture n'offre guères de noms nouveaux. C'est toujours M. Clésinger avec une seconde édition de sa *Femme piquée par un serpent* (prononcez *Volupté*); cela s'appelle aujourd'hui *la Bacchante*. J'ai l'intime conviction que le genre un peu scabreux adopté par le statuaire, est pour beaucoup dans les ovations qu'on lui décerne. Je ne vois pas précisément ce que l'art gagne à ce succès de pose plastique, et pour ma part je préfère à toutes les bacchantes possibles, les bustes de M. Clésinger, malgré une certaine mignardise qu'on est en droit de leur reprocher. Il est une sorte de triomphe qu'il ne faut pas ambitionner deux fois; le gendre de George Sand agirait sagement en travaillant à quelque œuvre sérieuse, ne serait-ce que pour se faire pardonner sa figure de la République, — *monstrum horrendum!* — qui a trop longtemps eu la prétention de décorer le Champ-de-Mars. Les gens de goût, les esprits élevés qui comprennent la chaste nudité de l'art, n'ont point trouvé très-heureux le morceau de draperie servant de feuille de vigne à la *Bacchante*. — Pradier, le matérialiste triomphant, a coulé en bronze une *Sapho*, admirablement drapée; il a aussi taillé dans le Paros le plus pur l'héroïne d'un conte de Th. Gautier, qui, cette année, a le privilége d'inspirer peintres et statuaires. La *Nyssia* du *Roi Candaule* est un marbre remarquable, mais ce n'est pas encore cette Nyssia rêvée par la poétique imagination du romancier, « dans l'éclat radieux de sa blancheur étin- » celante, sans ombre importune, sans draperie jalouse, telle que la nature l'a modelée de ses » mains dans un moment d'inspiration qui ne reviendra plus. » — M. Bonassieux enrichit le jardin du Luxembourg d'une *Jeanne Hachette* pleine de grandeur, de noble fierté. — MM. Maindron et Daumas ont adopté des proportions colossales, le premier pour son groupe d'*Attila arrêté par Sainte-Geneviève* (les draperies de cette belle composition ont quelque chose de petit, de mesquin, qui atténue l'effet grandiose de l'œuvre), le second pour sa *Victorina*, une Pallas gauloise, au type à la fois hardi et austère. — La *Rêverie* de M. Jouffroy est une ravissante figure de jeune fille, digne de l'auteur du *Premier secret confié à Vénus*. — La mythologie a trouvé d'habiles interprètes, dans MM. Oudiné et Lescorné; *Psyché* et *Clytie* revivent sous le ciseau de ces artistes. — *Une heure de la nuit*, statue en plâtre par un de nos compatriotes, M. Pollet qui a suivi l'exemple de M. Hamman et s'est établi à Paris, est incontestablement une des belles choses du Salon M. Pollet a le double mérite d'être parvenu à rendre l'idée la plus poétique en se jouant d'une difficulté pour ainsi dire insurmontable. « Le mot impossible n'est pas français » a dit Napoléon. M. Pollet est de cet avis, et il a réussi à faire voler une figure sculptée; il n'y a là aucune exagération : l'Heure de la Nuit vole bien réellement, et sans quelques franges d'une draperie qui effleurent encore la terre, elle paraîtrait ne toucher à rien, comme le tombeau de Mahomet. Lorsque M. Pollet habitait la Belgique, on a constamment nié son talent; aujourd'hui il a une magnifique occasion de se venger; à sa place je ne la laisserais pas échapper; j'enverrais ma statue à l'exposition de Bruxelles.

Quand j'aurai mentionné une coupe de M. Vechte et un cadre de M. Lechesne, représentant la vie d'un oiseau, j'aurai accompli ma tâche, et il ne me restera qu'à prendre congé des lecteurs de la *Revue* jusqu'au mois d'août ou de septembre.

L. Van Roy.

Paris, 20 juin 1848.

Digitized by Google

REVUE DU MOIS.

CHRONIQUE MUSICALE ET DRAMATIQUE.

Les théâtres défunts et les théâtres moribonds. — Insurrection musicale du 5 juillet. — Appréciation du talent de M. Duprez, par un abonné éclectique. — Un dernier mot à Mlle Julien. — Le VAUDEVILLE *et Mlle Rose Chéri. — Les* GALERIES *et Mlle Déjazet. — Les pensionnaires de M. Quélus. — A propos des* BOEUFS, *de l'Académie royale des Beaux-Arts et de ses quarante-deux opéras.*

Qui de sept paie, — ou plutôt, — ne paie pas trois : reste quatre ; voilà le bilan de nos théâtres. Les Nouveautés n'ont ouvert leurs portes que pour les refermer bien vite; le Cirque national et le théâtre du Vaudeville ont suivi l'exemple de leur confrère de la banlieue. Le Parc, assisté de quelques amis fidèles *in extremis*, chante d'une voix plaintive et dolente les prières des agonisants, et les psalmodies mélodramatiques de MM. Anicet, Maillan, Dupeuty, Foucher, Alboize et lamentable compagnie. Quant au vieux patriarche de la Monnaie, il semble parfois être abattu et terrassé par la main fatale qui l'étreint et le brise; cette torpeur glacée, ce lourd sommeil présentent si bien les apparences de la mort, que ses meilleurs amis n'osent interroger les pulsations de ce cœur à moitié éteint : puis un bel accès de fièvre lui rend quelques forces ; il s'agite, encourage tout le monde de la voix et du geste ; l'affiche se fait brillante : un nom aimé, un talent célèbre y étalent leurs majuscules pompeuses et leurs titres glorieux ; le public se réveille à son tour, et la salle étonnée voit surgir à chaque couloir des figures non moins étonnées de se revoir dans ces lieux abandonnés et déserts. Après ces heures de surexcitation fiévreuse, tout retombe dans un affaissement complet, et, pour surcroît d'infortunes, voilà que des symptômes d'irritation se manifestent dans les régions de l'orchestre, — un des organes les plus importants de l'économie théâtrale.

Muse — le feuilleton a-t-il sa muse au vallon sacré? — bah ! il doit en avoir une ; — Muse, dis-moi le récit de ces discordes instrumentales, de ces guerres sourdes et intestines qui sont venues jeter le désordre et l'effroi dans des intelligences harmoniques si bien faites pour s'entendre. Dis-moi, comment un hautbois, un mélancolique hautbois, ce tuyau jusqu'ici inoffensif, leva, — lui, le chantre des pastorales, — l'étendard de la rebellion ! Comment, — la flûte, sa jeune voisine, aux accents si purs et si doux, se jeta des premières dans les rangs des révoltés, et comment un violon solo fit chorus avec les mutins ! Comment, — un basson aigri par les souffrances, un second violon inconnu qui se croit méconnu, deux violoncelles réduits à manger leur colophane, une contrebasse prête à se pendre à sa plus belle corde filée, trois cors aux abois, trois trombones et un ophycléïde altérés..... — de vengeance, — se sont unis pour jeter le cri d'alarme. Dis-moi, comment, — à cet appel, les trompettes se levèrent comme un seul piston, et, mécontents de tout le monde, — on le leur rend bien, — sonnèrent la retraite avec tant d'énergie, que ces sauvages accords eurent bientôt dispersé les fauteurs de l'insurrection.

On fit relâche.

Le lendemain quelques repentirs sincères, et surtout des réflexions prudentes ramenèrent plus d'un conjuré. On chercha à pourvoir au remplacement des Achilles qui boudaient sous leur tente.

De quel côté est le bon droit et la justice? Messieurs les artistes demandent à recevoir leur traitement en entier, sans retenues ni emprunts remboursables. Le directeur voudrait bien leur donner cent francs par mois, mais ne possédant que quarante-cinq francs, il se voit dans la nécessité de leur en offrir cinquante, se réservant de payer l'arriéré sur les premiers bénéfices nets de la saison d'hiver.

Les artistes ont pour eux leur traité qui cote à prix fixe les torrents d'harmonie qu'ils doivent nous verser

Digitized by Google

par mois; le directeur invoque la sagesse des nations qui répond pour lui : « *A l'impossible, nul n'est tenu.* » Les artistes ripostent : « On ne se fait pas directeur d'un théâtre quand on n'a pas soixante mille francs à jeter dans le gouffre de la saison d'été. » A quoi M. Duprez ne pourrait répliquer qu'en disant : « Mon Dieu! pourquoi se fait-on directeur; et que suis-je allé faire dans cette galère capitane, où le capitaine est à la merci du plus petit, du plus mince de ses quatre-vingt rameurs, et peut à la première bourrasque être jeté comme une victime expiatoire aux flots courroucés, qu'il ne sait, hélas! — ni maîtriser, ni apaiser! »

Si l'on doutait de la pénurie de la caisse, nous enverrions les incrédules au théâtre de la Monnaie, et nous les ferions assister à ce spectacle affreux d'un directeur regardant par le trou du rideau la salle vide, les loges désertes, et

> Comptant avec effroi ses rares spectateurs,
> Bien moins nombreux, hélas! que ses acteurs.

L'arrivée de Duprez, les reprises de la *Juive* et des *Huguenots* ont cependant attiré le public qui est venu d'assez bonne grâce épousseter les bancs poudreux du parterre et rompre les trames délicates ourdies par les araignées mélomanes dans les stalles d'orchestre.

Arrêtez au détour du péristyle un bon abonné qui va au théâtre entre sa partie de dominos et sa partie de whist; il s'est fait une petite opinion — à lui — sorte de mosaïque dont ses voisins lui ont fourni les éléments disparates. Nous devons vous dire avant de l'interroger que c'est un écho plus fidèle qu'intelligent; vous pouvez croire que tout ce qu'il vous dit — blanc ou noir — ses voisins le pensent; les contradictions ne le gênent pas et il se mordrait dix fois la langue plutôt que d'y mettre du sien.

— Vous allez au théâtre, sans doute : Duprez chante ce soir. Eh bien! qu'en dites-vous?

— Heuh! (Cette exclamation, accompagnée d'une moue de la lèvre inférieure, d'un clignement d'yeux et d'un hochement de tête bien léger, vous indique déjà que votre homme est encore irrésolu dans son appréciation et qu'il flotte indécis entre le voisin de droite, qui ne pardonne pas à la direction d'avoir laissé partir M. Laborde, et le voisin de gauche, vieil amateur qui a joué jadis de la flûte et qui, grâces à l'aplomb avec lequel il devise de l'art, s'est fait dans son quartier une réputation de connaisseur et d'artiste. C'est assez vous dire que celui-ci applaudit Duprez, même dans les faux pas que tout son art et toute son habileté ne peuvent pas toujours lui faire éviter.)

— Mais enfin, quelle est votre opinion?

— « Ma foi s'il faut vous dire *mon* opinion, je vous dirai que c'est toujours un *admirable* chanteur, monsieur, le roi des ténors, en un mot. (Ici le voisin de droite surgit.) Il n'a plus de voix, ce n'est plus un ténor, c'est un baryton, monsieur, un vrai baryton, et je ne sais pas pourquoi on ne lui conseille pas d'aborder cet emploi. Mais (nous revenons à gauche), il est impossible de chanter avec plus d'art et d'adresse. Il dit le récit d'une manière *admirable;* il fait mal à entendre parfois; un de mes amis (il s'agit du voisin de droite) a dû sortir au beau milieu des *Huguenots*. *Mais* quelle puissance au 4e acte, dans la grande scène — vous savez — avec Valentine — quand il chante : *Ah! quel éclair et quel...* Je ne me rappelle pas très-bien la phrase, mais enfin, c'est *admirable* de passion et d'énergie. Quel dommage que cet homme ait perdu sa voix. Eh bien! voilà ce que deviennent tous les ténors. Il n'y a que ce petit Laborde qui ait pu résister à ce répertoire fatigant. On a beau dire que sans intelligence on ne fait pas un bon chanteur; je demanderai à mon tour ce que sera un chanteur sans voix. Vous verrez — (ici il baisse la voix et vous parle à l'oreille) — vous verrez qu'on sera content de reprendre Laborde, je l'ai toujours dit (lisez : entendu dire — à droite). Après tout, Duprez est un chanteur *admirable*, un artiste de talent, et je l'attends (c'est-à-dire; — nous l'attendons) à *Jérusalem*, qui a été écrit pour le peu de voix qui lui reste. — Ici notre homme vous quitte précipitamment pour rejoindre son voisin de gauche, qui avec force gestes démontre au cercle qui l'écoute respectueusement que Duprez est plus beau que jamais et qu'il est sublime et charmant, précisément dans ces passages scabreux, où sa voix comme un cheval usé et fourbu se dérobe et fléchit sous le cavalier habile qui le maintient des genoux, de la bride et de l'éperon.

J'espérais bien vous parler aujourd'hui de cette *Jérusalem* tant promise; mais, par une fatalité à laquelle du reste nous sommes, vous et moi, habitués depuis longtemps, la première représentation de l'œuvre de Verdi est fixée du 12 au 15 du présent mois; donc, au mois prochain — ce que nous pourrons vous dire de la partition et du chanteur.

Mlle Rose Chéri... Mais, pardon; avant de quitter l'opéra pour le vaudeville, nous avons à déplorer les exagérations anti-rhythmiques et anti-dramatiques de Mlle Julien. Mlle Julien a chanté *Valentine* avec un succès que justifiaient pleinement la voix, la méthode et le talent de la cantatrice. Toutes les grimaces et les contorsions de *Rachel* sont oubliées quand on applaudit l'air de la *Favorite*, qui permet à Mlle Julien de déployer toutes les richesses de sa voix et ce style

Digitized by Google

large et soutenu qu'un travail incessant et des conseils habiles lui ont donné. Cette part faite à l'éloge, nous pourrons, sans être taxé de partialité et de prévention, dire à Mlle Julien qu'au dernier acte de la *Favorite*, elle est mauvaise, très-mauvaise chanteuse; que ses hoquets, ses phrases boiteuses, son rhythme chancelant forment l'ensemble le plus bouffon qui se puisse entendre : parodie ridicule, gâchis déplorable que nous condamnons sévèrement chez une artiste de mérite, et que Mlle Julien condamnerait plus sévèrement encore, s'il lui était donné d'entendre chez une de ses camarades ces hurlements, ces piaulements et ces extravagances de style qui estropient et mutilent sans pitié les chants les plus gracieux et les mélodies les plus suaves.

Mlle Rose Chéri, la comédienne fêtée et choyée par les feuilletons parisiens, est venue apporter à l'administration des théâtres royaux l'appui de son nom déjà célèbre parmi les plus illustres.

Le dirai-je, — cet enthousiasme universel, cet hosannah délirant, ces triomphes, ces dithyrambes avaient à peine ému notre public, qui se demandait en voyant l'affiche — ô vanité et néant des feuilletons d'ici-bas! — « Rose Chéri! — D'où vient-elle? — Ah! oui, du *Gymnase.* » — Et le public allait se promener.

Mlle Rose Chéri a joué deux fois devant les banquettes.

Puis la petite salle du Vaudeville s'est remplie d'une foule curieuse, mais froide, presque inintelligente; puis les yeux se sont ouverts, les cœurs ont battu des plus douces émotions, et les malheureux retardataires, exilés dans les corridors et les couloirs, ont entendu la salle retentir des applaudissements et des bravos enthousiastes. Le théâtre de la Monnaie a enfin ouvert ses portes aux admirateurs de l'adorable artiste, et aujourd'hui on ne se demande plus seulement : « Que joue Déjazet? » Mais on ajoute : « Avez-vous vu Rose Chéri? »

Bienheureux ceux qui ont applaudi *Geneviève, La protégée sans le savoir, Le marchand de jouets d'enfants*, et cet horrible et détestable drame — *Clarisse Harlowe*, — dont les sifflets feraient bonne justice si Mlle Rose Chéri n'en voilait les honteuses laideurs.

Dieu nous garde de vouloir esquisser une analyse de ce talent si fin, si gracieux et si noble. C'est une tâche au-dessus de nos forces, et nous en indiquerons seulement les principaux traits. Le *naturel* le plus parfait, la vérité la plus saisissante, unis à toutes les qualités que l'art, le travail et l'étude ont pu développer chez cette vive intelligence, voilà ce qui distingue la charmante artiste des *talents* un peu minaudiers, larmoyants et pleurnicheurs; — morceaux de strass admirablement taillés qui pâlissent devant l'éclat de ce diamant pur et limpide.

Il y a chez Rose Chéri des accents d'indignation, des gestes, des draperies et des plis de robe qui rappellent Rachel; des cris du cœur, des sanglots et des larmes, aussi vrais, aussi *nature* que les cris, les sanglots et les larmes de Dorval. Il y a enfin de ces mots ineffables, doux murmures sortis d'une âme qui s'ignore elle-même; des yeux brillants d'un feu chaste et pur, des sons de voix ravissants qui bégaient les premiers mots d'un langage passionné, premiers chants d'amour que la pauvre jeune fille sent mourir dans son gosier tremblant, sous la mystérieuse étreinte d'une émotion inconnue et indéfinissable.

Et pendant qu'on répand là-bas de douces et charmantes larmes, Déjazet continue aux *Galeries* le cours de ses exploits et de ses prodiges; elle tient pendant deux mois une ville entière enchaînée sous le charme de son esprit et de sa verve malicieuse, et l'artiste, le directeur et le public ne semblent pas songer à rompre le traité qui amuse l'un, réjouit la caisse de l'autre, et fournit aux fleuristes reconnaissantes un débouché incessant pour leurs bouquets et leurs couronnes.

Nous serions des ingrats si nous ne payions pas ici un juste tribut d'éloges à M. Léon Mutée qui seconde Déjazet dans toutes ses piquantes créations. M. Mutée a un masque délicieux, il est bête sans être stupide, ridicule sans tomber dans la *charge*, et comique sans bouffonnerie; il fait rire et ne rit pas, et se contente d'être amusant sans viser au grotesque. Ce sont des qualités précieuses qui ont valu à M. Mutée des succès, des bravos et des éclats de fou-rire, — le plus bel applaudissement que puisse ambitionner un comique.

Par exemple, M. Breton ne nous fera jamais rire et nous attendons encore qu'il veuille bien faire place à moins ennuyeux, si on ne peut trouver plus amusant. Mme Liot Langeais modère les éclats stridents de sa voix un peu aigre et se renferme dans les rôles de son emploi, où elle est au moins convenable.

Mlle Rafron a débuté dans les *amoureuses;* nous lui demanderons un peu moins de mignardise et de minauderies; Mlle Rafron a assez d'intelligence et de goût pour apprendre à se passer de ces petites mines plâtrées et fardées. Il y a bien encore Mme Provence — *mère noble* — dont je devrais dire quelques mots; mais je n'oserais vous raconter tout ce que j'en pense, car je vous l'avouerai tout bas... elle me fait peur. M. Jolly fait des progrès, beaucoup de progrès, et le public lui en tient bon compte. A la bonne heure!

Digitized by Google

Puisse M. Francisque, jeune amoureux bien timide, se rappeler souvent que le travail et l'étude ont seuls donné à son chef d'emploi des succès auxquels — disons-le franchement — nous ne l'aurions jamais cru destiné.

Le Caprice de Musset a hérité des bravos qui accueillaient la *Porte ouverte ou fermée*.

Il ne faut jurer de rien est en répétition; le succès est sûr avec des interprètes comme MM. Monrose, Quélus et Mlle Corès.

M. Désiré, ce petit comique *blond* si vif et si joyeux, M. Mortreuil, artiste intelligent, qui se laisse aller malheureusement à des accès de négligence, se sont chargés d'abréger par des chansonnettes les longueurs de l'entr'acte (vous voyez déjà que cet entre-filet n'est qu'un prétexte peu adroit pour arriver à nous plaindre à M. Quélus de la longueur démesurée de ces temps d'arrêt). Et voilà que le nom de M. Mortreuil nous remet en mémoire certaine chanson rustique que le public a écoutée d'abord avec surprise, puis bientôt avec un vif sentiment de plaisir. Nous voulons parler des *Bœufs*, cette poésie à la fois large, gracieuse et riante, ces accents mâles et sévères, qui sont venus révéler à la France un poëte et un musicien de plus. Ce poëte, ce musicien, c'est Pierre Dupont, qui — comme Bérat — chante lui-même sur un mode naïf et simple les inspirations de sa muse. Pauvre ouvrier littéraire, poëte inconnu, enfant obscur de la grande Bohême artistique, la couronne que l'Académie Française avait décernée à son poëme — *Les deux Anges* — n'avait pas fait surgir de la foule ce nom qui devait bientôt être connu de la France entière. Pierre Dupont se dit : « Ce qu'on n'ose — ou — ne peut faire imprimer, on le chante. » Et il se met bravement à chanter dans un salon sa chanson des *Bœufs*. On l'applaudit, on le fête, Paris n'a plus qu'une voix pour chanter *les Bœufs*, pour demander au poëte-musicien des œuvres nouvelles, et Pierre Dupont publie successivement *Les Paysans et les Paysannes*, *Le braconnier*, *Les louis d'or*, *La Mère Jeanne*, *La musette*, et tout récemment encore la *Chanson des prés*.

Chez Pierre Dupont, le poëte l'emporte incontestablement sur le musicien; sa mélodie est simple, sans prétention, et rachète par la naïveté et la grâce ce qui lui manque en originalité. La couleur calme et tranquille adoptée par l'auteur, renferme son harmonie dans des limites si restreintes, qu'elle n'est pas toujours exempte d'un cachet de monotonie, inévitable à la vérité dans les conditions où le compositeur s'est placé. Quant au poëte, nous ne pouvons mieux le faire apprécier qu'en citant quelques fragments de ses différentes *manières*. Voici deux couplets de la *Chanson des prés* :

Entendez-vous au creux du val
Ce long murmure qui serpente?
Est-ce une flûte de cristal?
Non, c'est la voix de l'eau qui chante.
Et ces gémissements, partis
De ce feuillage de noisette?.....
(Ne touchez pas à ses petits),
C'est la chanson de la fauvette.

Voyez derrière ce buisson
Luire ce jupon d'écarlate :
Écoutez bien cette chanson,
Comme une fusée elle éclate.
Cette bergère au teint hâlé,
Sous le charme de sa roulade,
Va vous tenir ensorcelé
Tant que durera sa ballade.

Et ce tableau, — digne de Brascassat, — digne de Paul Potter,

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux;
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx.
C'est par leurs soins qu'on voit la plaine,
Verte l'hiver, jaune l'été;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils ne m'ont coûté.

Les voyez-vous les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid.
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Voltiger les petits oiseaux.

Aujourd'hui, Pierre Dupont se tait; poëtes, musiciens et fauvettes, le canon a effarouché tous les chantres du printemps et des douces amours; Paris musical monte sa garde, et veille à la porte des théâtres fermés par l'état de siége.

Si Paris ne chante plus, Bruxelles ne chante guère, et c'est dommage; M. Stadfelt nous doit un *pendant* à sa ravissante mélodie : *La voix inconnue*; M. Huberti ferme son portefeuille, M. Soubre se tait, et, si nous n'avions à recommander à nos pianistes une piquante *Redowa* de M. Solvay et un *Morceau de salon sur Haydée*, écrit par M. Meynne avec le talent ferme et sage qui le distingue, notre chronique musicale serait réduite au silence le plus absolu. Mais non, — il nous reste à signaler deux mélodies de M. C. Wytsman : *Dolor, la Fille de Golconde*, et à annoncer à nos abonnés qu'ils recevront avec la présente livraison la romance dont Mme Pleyel a bien voulu leur réserver la primeur. Il ne nous appartient pas de faire l'éloge de la char-

Digitized by Google

mante artiste : c'est un soin que nous laissons à nos lecteurs.

Le cadre étroit de la romance n'a pas permis à Mme Pleyel de reproduire toutes les strophes de la poésie que nos abonnés de la première année n'ont pas oubliée. Nous avons voulu la relire et nous n'avons pu résister au désir de la rétablir ici en entier. Ancienne ou nouvelle connaissance, nos lecteurs nous sauront gré de leur rendre la douce et charmante *Chanson du matin* de M. Ed. D. L.

Là-bas, l'horizon se colore,
L'oiseau gazouille : — c'est le jour.
Tu me souris, ma jeune aurore ;
Mon âme chante : — c'est l'amour.

L'aube pleure ; la fleur s'éveille.
Embrassons-nous, ma chaste fleur !
A la rose vole l'abeille ;
A tes lèvres vole mon cœur.

Deux tourterelles ont ensemble
Dans le chêne caché leur nid.
Qu'un même asile nous rassemble
Comme un même espoir nous unit !

L'hiver fera fuir la palombe ;
Le ramier, comme elle, fuira.
Toi, si tu pars, ô ma colombe,
Ton vol partout me guidera.

Un jour, au bonheur sans mélange
Si Dieu te convie avant moi,
Parmi tes sœurs garde, mon ange,
Là haut, ma place auprès de toi.

— Grande nouvelle, — bonne nouvelle ; — l'Académie royale des Beaux-Arts qui gémissait de son oisiveté, l'Académie royale des Beaux-Arts qui continuait à n'avoir rien à faire, si ce n'est à chercher un aliment au besoin d'activité qui la consumait, — l'Académie royale des Beaux-Arts s'est constituée en jury solennel chargé du soin délicat de proclamer le meilleur poëme d'opéra en deux actes, fabriqué en Belgique, en l'an de grâce 1848. C'est ainsi qu'un gouvernement, — libéral et éclairé, — répond à ses détracteurs, en encourageant l'opéra-comique, ce produit vigoureux et vivace des grandes époques littéraires, — le livret d'opéra, — ce dépôt sacré des grandes doctrines, l'arche sainte de notre jeune littérature. Outre les artistes musiciens de la section harmonique et melodique, le jury compte dans son sein deux représentants de cette littérature que l'on va enfin remettre en honneur : M. Van Hasselt, auteur des *Récits de l'Ancien Testament*, des *Primevères*, des *Belges aux Croisades*, etc., et M. Alvin, auteur de plusieurs tragédies, qui auraient pu réussir, si des coteries jalouses ne les avaient fait tomber à plat, — auteur de ce vers qui en dit plus qu'il n'est gros :

« Le sceptre dans sa main n'est pas un petit poids. »

Ce concours est grand ; grand par les illustrations qui émaillent son jury, grand par la noblesse du but et l'importance du sujet, grand — surtout — par le nombre des concurrents ; les susdits livrets d'opéra sont au nombre de QUARANTE-DEUX.

Heureux jury, qui va se repaître de cette nourriture saine et abondante !

Heureux poëtes — qui, en entrant dans la carrière où leurs aînés ont succombé, recevront les palmes et les couronnes triomphales des mains de ces vétérans glorieux et vénérés.

12 Juillet 1848.

BULLETIN ARTISTIQUE.

Restauration de l'église des SS. Michel et Gudule. — Un nouveau piédestal de M. Suys. — La prise de Rhodes et M. le baron Wappers. — MM. Paul Lauters, Kuhnen et Fourmois. — Discours de M. Gallait au Cercle littéraire et artistique. — La commission directrice du Salon de 1848. — Les monnaies de M. Wiener. — M. Cluysenaer, le marché de la Madeleine et les bas-fonds de la rue Royale. — Encore un petit scandale !

Depuis plusieurs années on s'occupe de la restauration de notre principale église ; dès qu'il a été question de commencer les travaux, d'innombrables réclamations se sont élevées contre l'existence des affreuses bicoques adossées au noble édifice ; on a aussitôt annoncé leur prochaine disparition : nous espérions chaque jour voir réaliser cette belle promesse, mais nous avions compté sans le conseil communal, sans la commission des monuments, sans une foule d'autres institutions intelligentes. Les maisons qu'on devait abattre sont aujourd'hui parfaitement restaurées, admirablement rebadigeonnées ! — Du reste, en matière d'art rien ne nous étonne à Bruxelles ; nous sommes préparé à tout ; aussi n'avons-nous nullement jeté les hauts cris, en voyant s'élever l'interminable masse de pierre bleue au haut de laquelle M. Suys prétend installer le Godefroid de Bouillon de notre grand statuaire. Une première fois, lorsqu'il s'est agi de Charles

Digitized by Google

de Lorraine, M. Suys a eu la faiblesse de soumettre au jugement du public un simulacre de ce qu'il lui plaît d'appeler un piédestal. Il a juré qu'on ne l'y prendrait plus, et désireux de ne pas entendre de nouveau crier au bastion, il s'est contenté de soumettre le plan de son second chef-d'œuvre à quelques personnes plus compétentes que ce méchant public, à l'excellente commission des monuments, par exemple, dont M. le comte de Beaufort et autres artistes non moins sérieux ont l'honneur de faire partie. Ces messieurs qui avaient en général été enchantés de la légèreté élégante du premier essai de M. Suys, ne trouvèrent pas assez d'éloges pour la tentative nouvelle. On s'empressa d'approuver avec une touchante unanimité le bastion n° 2, on le déclara même tres-modeste : il permettait de distinguer encore un peu l'accessoire de bronze qui le doit couronner.

Pour avoir une idée de la légèreté, de l'élégance du gigantesque piédestal, élevé par M. Suys au milieu de la Place Royale, il suffit, en arrivant de la Montagne de la Cour, de se placer au pied du lourd édifice de pierre bleue; l'hôtel de Flandre et la plus grande partie de l'église disparaissent immédiatement. Que sera-ce lorsque l'œuvre de M. Suys sera surmontée d'une statue équestre?

M. Wappers, — pardon, c'est M. le baron Gustaf Wappers que nous voulions dire, — a terminé depuis quelque temps *la prise de Rhodes* qui lui avait été commandée par l'ex-roi des Français. Le gouvernement provisoire a décidé que tous les ouvrages terminés ou sur le point de l'être, pour le compte de l'ancienne liste civile, seraient acceptés, moyennant exposition au Louvre, comme cela avait lieu avant la République. M. le baron s'est moins que jamais senti l'envie de subir la critique parisienne; il ne livrera pas son tableau; bien plus, il ne l'enverra même pas au Salon de Bruxelles. Amis et ennemis de l'artiste sont cette fois enfin parfaitement d'accord; il n'y a qu'une voix sur cette œuvre. Nous n'en dirons pas davantage, nous savons respecter un homme qui a rendu d'incontestables services à l'école belge, services qu'ont malheureusement exagérés de coupables flatteurs ; ce sont ces courtisans qui ont encouragé M. Wappers dans la voie déplorable où il marche aujourd'hui. L'isolement auquel se condamne le directeur de l'Académie d'Anvers, nous ne pouvons que l'approuver, nous qui, de tout temps, avons marché parmi ses loyaux adversaires; aussi croyons-nous devoir l'avertir d'un bruit qui prend chaque jour plus de consistance; on l'accuse hautement de vouloir vendre à l'État la toile que lui-même ne juge pas digne de figurer à Versailles. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que c'est là, à nos yeux, une méprisable calomnie.

Nous avons vu le mois dernier de fort beaux pastels de Paul Lauters. L'habile paysagiste a récemment publié les premières planches d'un *Cours de dessin élémentaire, paysages, figures, intérieurs*, etc.

Ces belles lithographies n'ont besoin d'aucune réclame; le nom de Lauters est la meilleure de toutes les recommandations. Ce n'est pas seulement à l'excellent professeur de l'école royale de gravure que le duc d'Aremberg a demandé un tableau qui sera exposé au mois d'août; MM. Fourmois et Kuhnen ont reçu semblable commande. On ne peut qu'applaudir à ce noble usage d'une grande fortune.

La *Revue* a une vieille dette à acquitter envers M. Gallait. Le discours prononcé par le peintre de l'*Abdication de Charles-Quint*, au Cercle artistique et littéraire, où tous les artistes, habitant la Belgique, avaient été convoqués en assemblée générale, ce discours mérite sous tous les rapports de fixer l'attention. Animé par la plus légitime indignation, Gallait a exposé dans une improvisation brillante, les nombreux griefs des artistes contre le gouvernement ; il a montré l'indifférence toujours croissante des ministres qui se sont succédé au pouvoir depuis 1830, et a protesté de toutes ses forces contre le favoritisme, contre les honteux encouragements de la direction des beaux-arts, à laquelle il a attaché cet éternel stigmate : *Bureau de mendicité !* Le mot restera. Il a été accueilli par un tonnerre d'applaudissements, quoique plus d'un auditeur se sentît atteint en pleine poitrine; mais ceux-là même qui ont prélevé sur le budget une large part pour des travaux dont nul n'oserait se glorifier, se sont montrés le plus empressés à renier tout rapport avec l'administration et les hommes si justement mis en accusation. Gallait a déclaré rougir de voir dicter des lois aux artistes par des gens dont l'ignorance est avérée ; de quel droit, en effet, les ouvrages de nos peintres, de nos sculpteurs, sont-ils *inspectés* par des personnages très-respectables sans doute, mais dont tout le mérite consiste à posséder une grande fortune, un bon cuisinier et des châteaux, où l'on est reçu avec tout le comfortable possible? Est-ce que par hasard les connaissances, le talent négatifs, tout cela serait compensé pour M. le ministre de l'intérieur, par ce seul fait que la place n'est pas rétribuée, que le fonctionnaire a la générosité de ne pas nous demander d'argent, de se contenter de la gloire? Ce serait là un triste genre d'économies. La renommée de notre école a de tout temps été notre premier titre aux yeux du monde civilisé ; c'est manquer au pays que d'y laisser décroître une branche quelconque de l'Art auquel nous devons les Rubens,

Digitized by Google

les Van Dyck, les Duquesnoy, les Grétry. Réalisez de larges économies sur les budgets de la guerre, des affaires étrangères, de la marine, épurez votre armée de fonctionnaires grands et petits, mais hâtez-vous de tripler, de quadrupler le budget des arts et des lettres ; hâtez-vous, car depuis bientôt vingt ans vous avez laissé distancer l'école flamande par l'Europe entière; voyez la France, la Bavière, toute l'Allemagne, la Suisse, le Danemarck et l'Angleterre eux-mêmes, prodiguer leur or pour avoir le droit de s'enorgueillir d'un chef-d'œuvre. Au lieu de gaspiller vos fonds, au lieu de donner des subsides au premier venu, au lieu d'encourager des spéculateurs (1), des industriels, des mendiants enfin, et non des artistes, commandez de grands travaux dont la patrie puisse se glorifier, léguons des monuments à l'avenir, en un mot, ne permettons pas à nos descendants de nous accuser d'avoir dégénéré.

Les artistes s'étaient réunis au Cercle afin d'arracher à notre ministre de l'intérieur ce que M. Ledru-Rollin s'était empressé de leur accorder le lendemain de son arrivée au pouvoir : un jury nommé par les exposants eux-mêmes.

Sur la proposition de M. Gallait, un article renfermant un blâme formel contre la direction des beaux-arts, a été ajouté à la pétition. Ici nous avons à expliquer l'abstention de plusieurs personnes qui partagent entièrement les opinions de M. Gallait et qui cependant ont cru de leur devoir de ne pas signer la requête. Quelques phrases échappées à l'orateur dans la chaleur de l'improvisation, firent croire à plusieurs membres de la réunion à des accusations personnelles contre M. Navez; dès lors les élèves de ce dernier s'abstinrent : on ne peut que louer leur conduite. Mais ils se trompaient; M. Navez est un des admirateurs les plus sincères de M. Gallait ; si les tendances artistiques du directeur de notre Académie, ne sont pas à l'abri de la critique, sa conduite comme homme n'a jamais eu à craindre un reproche, et il n'a pu venir à la pensée de M. Gallait de mêler le nom de M. Navez aux tripotages de tout genre signalés dans son discours. On s'est étonné de voir signer des artistes dont les travaux ont été digne ment rétribués par le gouvernement; nous ne croyons pas qu'une commande de l'État à un homme de talent, enlève jamais le libre arbitre et doive le moins du monde empêcher, peintre ou statuaire, d'exprimer hautement son opinion dans une question où l'avenir de l'art est en jeu. Leur silence serait coupable. Notre étonnement, notre indignation, nous les réservons pour ces hommes, — véritables sangsues du budget, — qui ont orné nos places publiques de chefs-d'œuvre contestables, enrichi nos musées de toiles dont le placement leur était devenu impossible et qui cependant n'ont pas hésité à signer eux-mêmes leur acte d'accusation. De ceux là il faut faire justice; si personne n'y songe, nous nous en chargerons. Il y a à publier une revue rétrospective des plus curieuses; nos mystères artistiques sont à tous égards édifiants; le pays les ignore ; il est temps d'apporter la lumière au milieu des ténèbres que les intéressés désireraient plus épaisses encore.

M. le ministre de l'intérieur a été obligé de céder aux réclamations relatives au jury, qui désormais sera élu par les exposants. Cependant pour ne point trop affliger les membres de l'ancien aréopage, on a nommé une commission directrice (*sic*), laquelle est chargée de recevoir les colis, comme disent les employés du chemin de fer. Il y a dans cette commission un secrétaire-général d'un département quelconque, un bourgmestre, un greffier au conseil des mines et même un peintre. Ce dernier est M. Navez; nous le voyons à regret figurer en aussi savante compagnie. Les choses se passent beaucoup plus simplement à Paris : M. Jeanron, directeur du Musée du Louvre, est chargé de la réception et du renvoi des objets exposés; pourquoi n'avoir pas simplement délégué M. Navez qui est l'un des directeurs de notre Musée? Quant à l'employé de la direction des beaux-arts chargé du secrétariat et de la comptabilité, c'était près du jury qu'il fallait l'installer. Les artistes et non une commission nommée par le gouvernement, restaient ainsi chargés d'un contrôle qui les intéresse directement ; car, à notre avis, toute somme provenant de l'Exposition, qu'elle soit le produit de la souscription ou du droit d'entrée, doit servir à l'achat des œuvres de mérite qui figureront au salon. Ces acquisitions, il faut les faire sans distinction d'école ; Belges et étrangers, tout le monde est obligé de s'incliner devant la suprématie du talent. De cette façon on enrichira le Musée moderne que nous attendons toujours, d'ouvrages qui pourront être un sujet d'études pour les débutants, et on sera venu en aide aux artistes à une époque difficile dont ils sont les premières victimes.

---

(1) Voici un fait que nous sommes à même de certifier : à chaque renouvellement de ministère, un peintre faisait hommage au ministre de l'intérieur d'une collection de pitoyables eaux-fortes, et le priait d'examiner si son département pouvait souscrire pour quelques exemplaires. M. de Theux seul ne s'est pas laissé prendre à cette manœuvre; c'est vraiment fâcheux; le gouvernement aurait fini par posséder tous les exemplaires.

Digitized by Google

Le 15 novembre 1847, notre confrère M. L. Van Roy publiait les lignes suivantes au sujet du concours pour les monnaies : « Ce qu'il y a de plus clair, c'est » que ce triste concours coûtera au moins 5,500 fr. » à l'État; c'est payer cher, très-cher dix modèles » *qui, de l'aveu des juges eux-mêmes, sont inacceptables. Le pays apprendra par cette glorieuse lutte, qu'il ne possède pas un graveur capable de faire une pièce de monnaie, et il y a certes là de quoi se réjouir.* Nous portons le plus grand intérêt à » toutes les questions d'art, mais nous n'admettons » pas un genre de protection qui consiste à consoler » messieurs les graveurs de leurs erreurs, en donnant à l'un trois cents, à l'autre mille francs. L'argent des contribuables doit servir à rétribuer des » œuvres de mérite, et non à payer les écoles de ces » messieurs. Pour nous, voici notre dernier mot sur » ce concours : *il était mauvais, le jury le proclame » lui-même, donc il fallait l'annuler. Les encouragements donnés à des médiocrités sont de coupables » encouragements* (1). »

Il va sans dire qu'on a trouvé ces observations fort déplacées; aujourd'hui les faits sont venus donner gain de cause à notre collaborateur. Des pièces de 2 fr. 50 et de 25 fr., d'après le modèle de M. Wiener, viennent d'être mises en circulation; on ne peut rien imaginer de moins ressemblant que l'effigie du roi; nous pouvons dire sans exagération que personne ne reconnaîtrait ce portrait s'il était dessiné sur une simple feuille de papier, et si l'on oubliait de l'entourer de la légende qui nous apprend que M. Wiener a eu l'intention de représenter S. M. Léopold Ier. Ce n'est point tout : le coin du revers des pièces de 25 fr. représentant les armes de Belgique, s'est brisé. on n'en a pas moins frappé la nouvelle monnaie! C'était décidément bien la peine de finir par découvrir que la gravure de M. Braemt ne valait rien, pour nous donner l'œuvre M. Wiener qui nous force bon gré mal gré à regretter son prédécesseur.

Les prédictions de M. L. Van Roy (2) à propos de l'affaire des bas-fonds ne se sont pas moins promptement réalisées, en dépit des injures que l'*Indépendance*, avec son bon goût habituel, avait adressées à la *Revue*, moyen commode de répondre à des arguments dont on ne pouvait détruire la justesse.

C'est l'*Indépendance* elle-même qui s'est chargée de donner raison à M. Van Roy. Nous n'insisterons pas sur ce qu'a d'étrange cette petite palinodie : une de plus, une de moins, cela ne fait rien à l'affaire. Voici comment s'exprime le journal de M. Perrot :

« Nous avons annoncé que les travaux des bas-» fonds de la rue Royale avaient été suspendus, en » exprimant le regret que les nombreux ouvriers qui » y étaient employés se trouvassent tout à coup » privés de leurs moyens d'existence. Nous igno-» rions la cause de cette suspension. Les renseigne-» ments que nous avons recueillis nous permettent » de l'expliquer. Le devis du marché de la Made-» leine *ayant été dépassé de plus du double* (1) *et » l'administration communale ne voulant plus s'engager dans des dépenses hors de proportion avec » ses ressources, il a été décidé que tous les travaux » seraient arrêtés jusqu'à ce que les entrepreneurs » eussent pris l'engagement formel de ne pas dépasser » le chiffre des devis primitivement fixés. MM. les » architectes ont la mauvaise habitude de ne tenir » aucun compte des estimations sur lesquelles est » basée l'exécution des plans qu'ils présentent. Que ce » soit imprévoyance ou* CALCUL *de leur part, ils n'en » sont pas moins* COUPABLES *vis-à-vis des particuliers » ou des administrations qui placent en eux leur con-» fiance.* »

Nous ferons remarquer que jamais nous ne nous sommes permis de laisser planer sur M. Cluysenaer des soupçons du genre de ceux que M. Perrot dirige contre lui. Dans le cas en effet où un architecte *ne tiendrait* PAR CALCUL *aucun compte des estimations sur lesquelles est basée l'exécution des plans qu'il présente*, il deviendrait tout simplement un..... Le mot est trop gros pour que nous l'écrivions, nous préférons en laisser la responsabilité à l'*Indépendance*.

Nous ne serions pas fâché de savoir quelle figure a dû faire l'honorable M. Blaes en lisant l'article de notre *Journal des Débats*.

Du reste, les yeux commencent à se dessiller; on finira par connaître la vérité dans cette ténébreuse affaire des bas-fonds. La presse se décide, un peu tard, il est vrai, à suivre l'exemple donné par la *Revue*. Nous lisons dans la *Nation* les lignes suivantes :

« Tout a réellement été insolite et extraordinaire » dans cette affaire des bas-fonds. Un concours gé-» néral est ouvert par la ville : l'un des concurrents » obtient le prix, et puis voilà tout à coup que c'est » un architecte qui n'a pris aucune part au concours, » qui obtient l'exécution des travaux sans que le pu-» blic soit admis à visiter et à discuter ses plans.

(1) Revue de Belgique. 1re série, 2e année, t. V, p. 197.

(2) Revue de Belgique, 1re série, 2e année, t. V.

(1) Qu'en pensent les honorables défenseurs des devis au rabais de M. Cluysenaer?

Digitized by Google

» Les projets devaient être accompagnés d'un devis » estimatif détaillé; ce devis n'est soumis à aucun » contrôle si ce n'est à celui du bureau des travaux » publics de l'Hôtel-de-ville, bureau dont les contri- » buables bruxellois et les habitants ont eu plus » d'une fois l'occasion d'apprécier la capacité et l'in- » telligence. On commence les travaux sans savoir » si l'on a assez d'argent en caisse et tout à coup on » s'aperçoit que l'on a fait fausse route, qu'il faut » vérifier les plans et les devis et compter si l'on a » assez d'argent en caisse.

» En vérité, les Bruxellois sont bien indulgents.»

Oui, certes, les Bruxellois sont bien indulgents. Ne viennent ils pas d'assister avec une magnifique insouciance, à un nouveau scandale qui laisse bien loin derrière lui, tous ceux qui l'ont précédé. Il s'agit de la fontaine Rouppe pour laquelle un concours a été ouvert il y a quatre ans. Le plan de M. Deman a été couronné; cette fois encore on vient de confier à un autre l'exécution du monument, mais après avoir laissé commencer les travaux par l'architecte couronné. Nous reviendrons le mois prochain sur cette affaire : nous avons déjà entre les mains un grand nombre de documents que nous publierons textuellement; nous nous occupons à en rassembler encore, et bientôt les pièces du procès seront soumises au public, juge en dernier ressort de la manière d'agir du conseil communal à l'égard des artistes.

T. Decamps.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Dix-huit lettres de Frédéric-Guillaume de Brandebourg, surnommé le Grand Électeur, *précédées d'une notice sur la vie de ce prince, par le baron de* Stassart, *de l'Académie royale de Belgique et de l'Institut de France*. Bruxelles et Leipzig, C. Muquardt, 1848, in-8° de 31 pages.

« Des pièces d'une importance réelle pour l'his- » toire du XVIe et du XVIIe siècle, provenant des ar- » chives de la maison de Bourgogne, furent vendues » à Anvers, en 1837, » dit M. le baron de Stassart. « Parmi celles qui lui échurent en partage, se trou- » vent dix-huit lettres adressées par Frédéric-Guil- » laume, électeur de Brandebourg, pendant la cam- » pagne de 1674, au duc de Bournonville, général » en chef de l'armée impériale. » Comme le fait fort bien observer l'auteur, après avoir donné en partie l'interminable liste des titres de l'adversaire éternellement malheureux du grand Turenne, « les hon- neurs, les dignités manquaient moins à M. de Bournonville que les talents nécessaires pour s'en rendre digne. »

M. de Stassart qui possède une des collections d'autographes les plus remarquables que nous connaissions, a pensé que les richesses dont « un heu- » reux hasard l'avait rendu possesseur ne devaient » pas rester enfouies dans son portefeuille ; il a » considéré comme un devoir d'en faire jouir le pu- » blic. » Il est impossible de se montrer plus gracieux, de ressembler moins à ces propriétaires égoïstes dont le cabinet est une sorte de sanctuaire inviolable, confié à la garde d'un cerbère incorruptible, chargé d'éconduire l'étranger désireux de s'instruire. Nous espérons que M. de Stassart ne bornera pas ses communications aux lettres du Grand Électeur; on lui sait gré de cette première publication, mais l'intérêt qu'elle excite, rend exigeant, et déjà on voudrait pouvoir prendre connaissance de quelques autres pièces choisies parmi les innombrables richesses que renferment les portefeuilles de notre spirituel fabuliste.

La notice sur Frédéric-Guillaume est écrite avec une élégante concision ; les quelques pages consacrées au fils de George-Guillaume, résument parfaitement la vie de ce prince, « le véritable fondateur de la monarchie prussienne, bien qu'il n'ait point porté le titre de Roi. »

Le fait suivant est un de ceux qui l'honorent le plus : après la révocation de l'édit de Nantes,—l'acte le plus odieux du règne de Louis XIV, — « une gé- » néreuse hospitalité fut offerte au nom du Grand » Électeur à tous les Français condamnés à l'exil. » Déjà quelques familles étaient venues, dès 1661, » s'établir à Berlin, dit M. de Stassart. Le nombre » s'accrut avec une promptitude merveilleuse à par- » tir de 1685 ; et la déclaration toute paternelle du » Grand Électeur, en date du 8 novembre (29 octo- » bre, ancien style), était bien propre à leur inspirer » une confiance sans bornes. » Nous reproduirons ici le préambule et les deux premiers articles de cette pièce que l'on trouvera tout entière dans la brochure dont nous nous occupons; cette citation permettra à nos lecteurs d'apprécier le noble caractère du bisaïeul de Frédéric le Grand.

« Frédéric-Guillaume, *par la grâce de Dieu, mar-*

Digitized by Google

grave de Brandebourg, archi-chambellan et prince électeur du Saint-Empire.

» Comme les persécutions et les rigoureuses procédures qu'on exerce depuis quelque temps en France contre ceux de la religion réformée, ont obligé plusieurs familles de sortir de ce royaume et de chercher à s'établir dans les pays étrangers, nous avons bien voulu, touché de la juste compassion que nous devons avoir pour ceux qui souffrent malheureusement pour l'Évangile et pour la pûreté de la foi que nous confessons avec eux, par le présent édit signé de notre main, offrir aux dits Français une retraite sûre et libre dans toutes les terres et provinces de notre domination, et leur déclarer en même temps de quels droits, franchises et avantages, nous prétendons les y faire jouir, pour les soulager et pour subvenir en quelque sorte aux calamités avec lesquelles la Providence divine a trouvé bon de frapper une partie si considérable de son Église.

» Art. 1. Afin que tous ceux qui prendront la résolution de venir habiter dans nos États, puissent trouver d'autant plus de facilité pour s'y transporter, nous avons donné ordre à notre envoyé extraordinaire auprès de messieurs les États-Généraux des Provinces-Unies, le sieur Diest, et, à notre commissaire dans la ville d'Amsterdam, le sieur Romswinckel, de fournir, à nos dépens, à tous ceux de ladite religion qui s'adresseront à eux, les bâtiments et vivres dont ils auront besoin pour faire le transport de leurs personnes, biens et familles, depuis la Hollande jusques dans la ville de Hambourg, dans laquelle ensuite notre conseiller d'État et résident au cercle de la Base-Saxe, le sieur de Gericke, leur fera fournir toutes commodités dont ils auront besoin pour se venir rendre dans telle ville et province de nos États qu'ils trouveront bon de choisir pour lieu de leur demeure.

» Art. 2. Ceux qui seront sortis de France du côté de Sédan, Champagne, Lorraine, Bourgogne ou de provinces méridionales de ce royaume, et qui ne trouveront pas à propos de passer la Hollande, n'auront qu'à se rendre à Francfort-sur-le-Mein et s'y adresser au sieur Mérian, notre conseiller et résident dans la dite ville, ou au sieur Léti, notre agent, auxquels nous avons commandé aussi de les assister d'argent, de passe-ports et de bateaux pour les faire descendre la rivière du Rhin jusque dans notre duché de Clèves, où, notre régence prendra soin de les faire établir dans les pays de Clèves et de la Marck, ou en cas qu'ils voulussent passer plus avant dans nos États, la dite régence leur donnera les adresses et les commodités requises pour cela.

Deux billets du grand Frédéric adressés au chevalier de Saint-Péravi, sont insérés à la suite des lettres de l'Électeur. Le portrait de ces princes et le fac-simile de leur signature accompagnent l'intéressante brochure que vient de publier M. Ch. Muquardt.

G. N.

CHRONIQUE.

Nous avons le regret d'annoncer à nos lecteurs que les nombreuses occupations de M. Alex. Wauquier le forcent à se retirer de la Direction de notre recueil.

— Un nouveau journal semi-hebdomadaire vient de paraître à Liége; il est intitulé l'*Ouvrier*, est fait pour les ouvriers, et écrit par des ouvriers. Ce journal est à la portée de tous: le prix de l'abonnement est de 50 centimes par mois. Nous avons reçu le premier numéro et nous y lisons ce qui suit :

« Qu'on nous permette, à nous, parias de la société, » de plaider notre cause, non pas avec cette éloquence, » cette érudition qui n'appartiennent qu'aux privilé» giés, à qui aucun enseignement n'a fait défaut, mais » avec ce simple bon sens qu'heureusement on n'a» chète pas à prix d'or.... » — Et plus loin :

« L'exploitation du pauvre par le riche cessera, le » capital qui maintenant nous écrase, nous donnera le » nécessaire et le bonheur, sans que toutefois nous » voulions le partage : non, que les riches se rassurent ; » pour tout le mal qu'ils nous ont fait, nous ne voulons » rien retrancher de leurs jouissances; nous voulons » être heureux aussi, nous voulons notre place au » soleil, rien de plus. »

Voilà des paroles simples et dignes. Il est à souhaiter que l'acte posé par les ouvriers liégeois trouve des imitateurs : il est temps que l'education politique du peuple se fasse, et nul ne peut mieux la faire que ses enfants les plus intelligents; nul n'est plus capable de défendre ses intérêts que lui-même.

— Un jeune peintre liégeois, M. Soubre, vient de terminer une toile dont on s'accorde à faire l'éloge; l'artiste se propose de l'envoyer au Salon de Bruxelles. Le gouvernement lui a commandé un tableau.

— Nous rappelons aux artistes que les objets destinés au Salon de Bruxelles seront reçus au Musée de peinture et de sculpture jusqu'au 31 juillet à minuit. Ce délai ne sera prorogé sous aucun prétexte.

— M. Victor-Hilaire Joly vient de publier un *Commentaire sur la nouvelle loi de la garde civique*, et M. Léon Wocquier un Mémoire sur le conflit qui s'est élevé entre le conseil académique de l'Université de Louvain et les étudiants. La librairie scientifique et littéraire (30, rue des Carrières) mettra en vente, vers la fin d'août, le quatrième volume de l'*Histoire de la Peinture flamande et hollandaise*, par M. Alf. Michiels.

— M. A. Michelot, notre habile professeur, a écrit une série d'*Études sur les gammes;* nous les recommandons vivement à nos pianistes.

Digitized by Google

CHANSON DU MATIN,

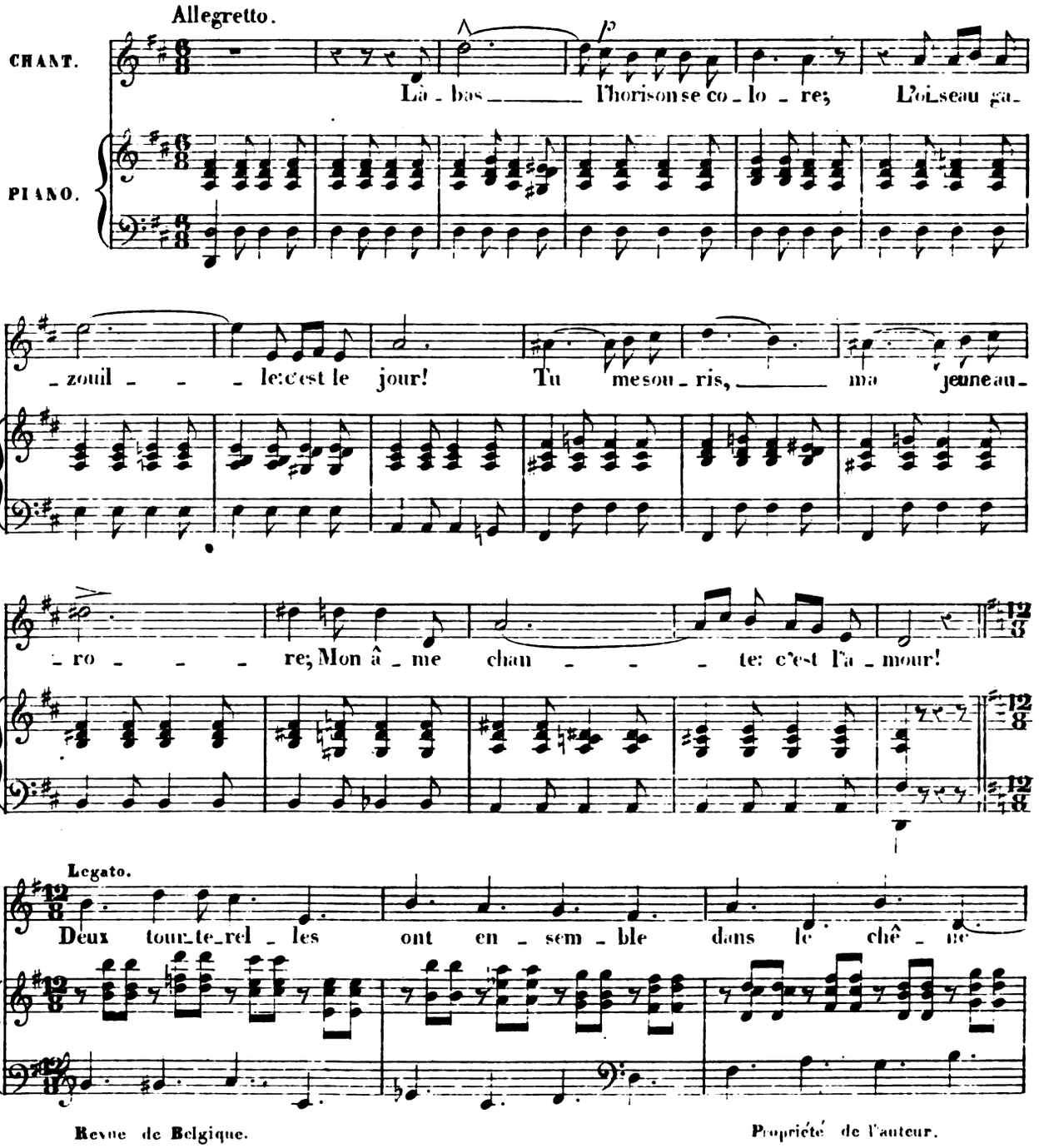
Composée et Dédiée

à Mademoiselle Hortense De Linge.

Par

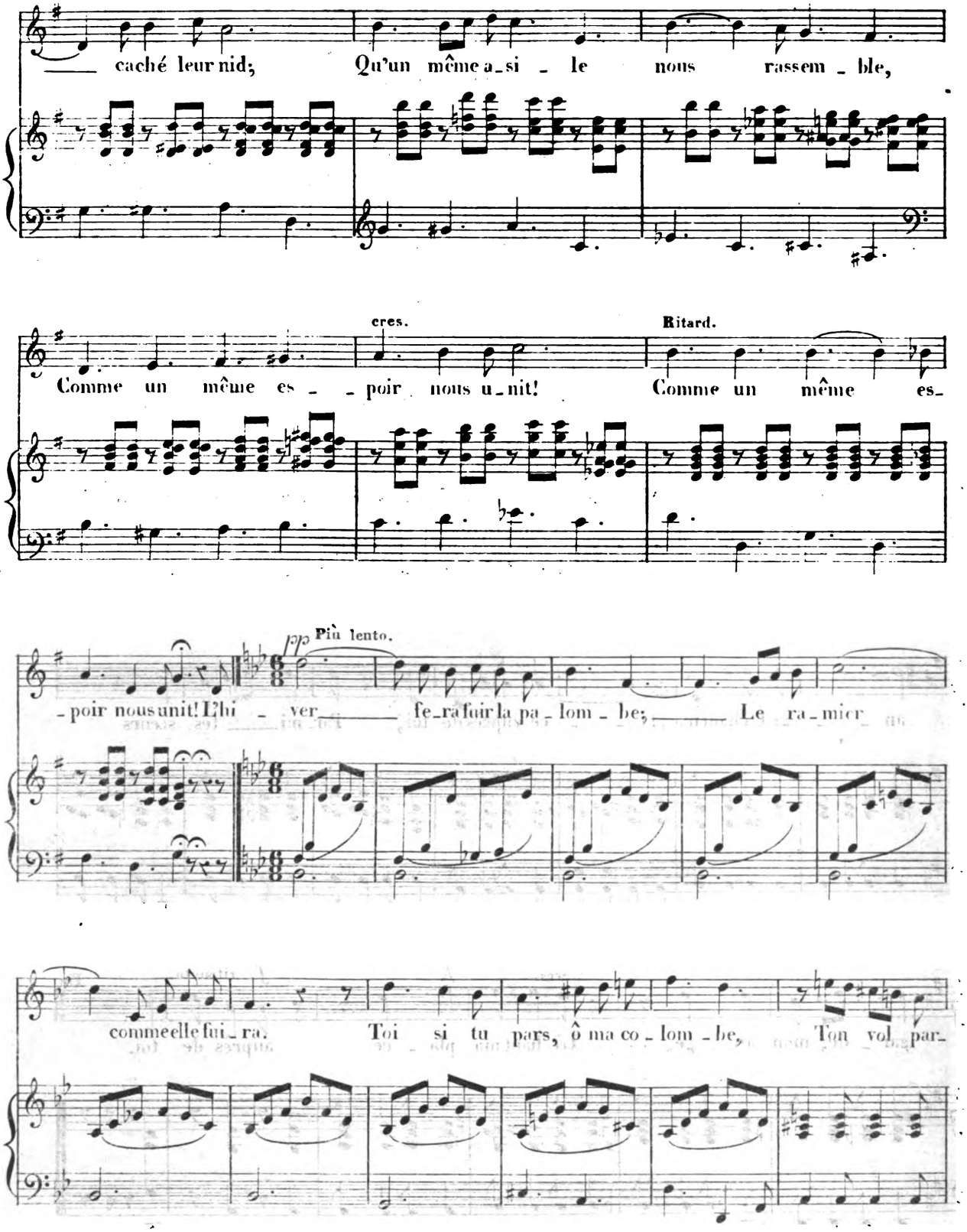
Mme MARIE PLEYEL.

Paroles de Mr Edouard D. L.

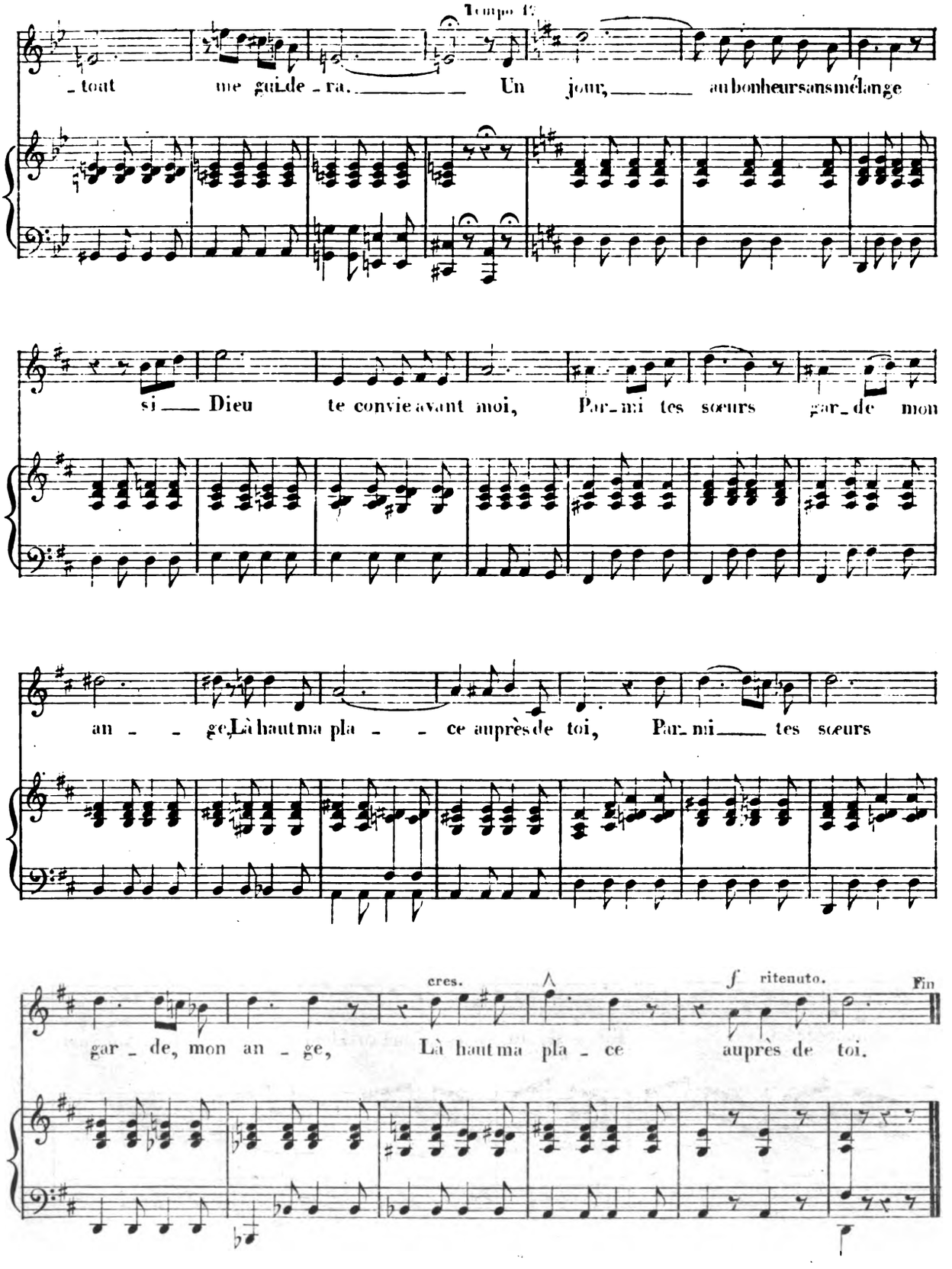


Propriété de l'auteur.

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

POËTES POLITIQUES DE LA FRANCE.

LEBRUN ET LES DEUX CHÉNIER.

« Chercher les lettres dans les temps d'orage, c'est demander un abri à ces vallées paisibles que les poëtes placent au bord de la mer ; mais si l'on est mené par quelque génie heureux dans ces retraites, d'autres esprits vous poussent au milieu de la tempête et des flots (1). » Voilà ce que dit, dans son langage plein de poésie et de raison, l'homme illustre que vient de perdre la France : et il semble conclure de là que les époques de rénovation sociale sont funestes aux lettres. On pourrait lui objecter que le *Paradis perdu,* la *Divine Comédie* du Dante, et plusieurs chefs-d'œuvre de l'esprit humain, depuis Homère, sont éclos au milieu des troubles politiques. Sans doute, lorsque toutes les intelligences sont à l'action, on n'écoute plus que d'une oreille distraite ces cygnes qui se bercent sur des lacs limpides, dans ces paisibles vallées dont parle le poëte. Le temps des luttes est pour le génie le temps des épreuves. Ces siècles, véritables époques d'enfantement de l'humanité, préparent à de futures générations de poëtes des matériaux nouveaux dont s'enrichiront les domaines littéraires. Tout ce qui n'est point doué de cette volonté de fer, de cette énergie de conviction qui élève une vocation d'artiste à la hauteur d'une mission sociale, doit inévitablement se briser alors contre d'innombrables écueils. Mais le véritable génie devance l'âge même qu'il domine,

(1) Chateaubriand, *Essai sur la littérature anglaise.*

Digitized by Google

et glane déjà les richesses promises à l'avenir ; il porte un regard hardi sur les convulsions de la société ; il puise, dans les idées qui surgissent de toutes parts, des ressources inattendues, et élargit ainsi le champ de l'imagination. Ses contemporains peuvent le méconnaître, les enfants d'un autre siècle le salueront comme un des leurs, et reliront avec amour ses œuvres encore toutes brillantes de jeunesse.

Cependant, en dessous de ces sphères sublimes où s'élèvent de rares génies, les hommes de cœur et de talent trouvent des sujets magnifiques dans les douleurs et dans les espérances du monde en travail, pourvu que leur cœur s'ouvre à toutes les souffrances humaines : et quel égoïste oserait se dire poëte? — Les peuples ne se lèvent qu'au nom de liberté, et il y a encore dans ce seul mot mille poëmes inédits. Soit que le poëte, se laissant inspirer par son inépuisable amour pour ses frères, répande au loin des chants de concorde et de paix ; soit qu'il foudroie de sa parole les pervers et les lâches, ses accents ne manqueront pas d'échos. La poésie peut attaquer de front la corruption, ce monstre qui ronge le corps social ; elle peut le poursuivre en haut et en bas, sur la place publique, dans les palais, et jusque dans les temples ; car sa voix retentit au pied des trônes, au seuil des églises ; elle flagelle les mauvais rois et les mauvais prêtres. Quand la liberté n'est plus qu'un leurre, quand le droit des gens n'est plus qu'un mot, elle épouse la cause *du peuple* et la cause *des peuples ;* et quand un peuple, à son tour, se fait tyran, elle ose atteindre de sa parole hardie ce tyran le plus terrible de tous, parce qu'il est le plus fort. Elle arrache chaque masque ; elle montre à nu chaque visage ; lorsque la peur arrête tous les bras, lorsque les uns aident au crime et que les autres laissent faire, elle pleure sur une population qu'on égorge, et appelle la vengeance divine sur ses bourreaux. Telle est la poésie des révolutions, tantôt étincelante comme l'ode, tantôt déchirante comme le drame ou mordante comme l'ïambe d'Archiloque.

On me demandera ce que deviennent la fraicheur, la rêverie, la grâce, tous les plus doux parfums de la fleur de poésie? Des inspirations plus mâles n'étoufferont-elles pas cette virginité de la pensée, qui s'évanouit si vite, et que rien ne peut remplacer? Je répondrai que chaque époque a sa poésie à elle ; mais je suis loin d'en déduire que le poëte doive, en aucun temps, renoncer à ses rêveries les plus intimes, les plus fugitives ; se transformer, ce serait s'anéantir. Il ne faut pas qu'il se laisse entraîner par le courant des événements, mais bien qu'il plane haut au-dessus comme l'aigle, afin que son regard ne perde jamais de vue l'infini des cieux : il faut enfin qu'il sache s'isoler souvent, et se recueillir en lui-même, pour écouter les secrètes voix de son cœur. C'est ainsi que de grands poëtes ont immortalisé cette terre d'Allemagne, si fertile en chants patriotiques ; tantôt leur parole ani-

Digitized by Google

mait, exaltait les combattants, tantôt elle les reposait mollement et les attendrissait en leur prodiguant les fraîches guirlandes cueillies au pays des rêves : tandis qu'après eux, et bien au-dessous d'eux, l'école d'*Herwegh* se fourvoyait à suivre jour par jour la marche des événements secondaires, et à faire en quelque sorte un journal en vers, que l'incontestable talent de ses auteurs n'a pu sauver de la vulgarité.

Il s'en faut de beaucoup que la France soit aussi féconde en poëtes politiques. Jusqu'au temps des philosophes qui préparèrent la révolution, la poésie fut la courtisane des trônes. La satire elle-même n'atteignait que les vices bourgeois, et pliait les deux genoux devant les abus d'un pouvoir illimité. Le *vaudeville* populaire avait seul l'audace de s'attaquer aux *grands,* comme on les appelait alors : le peuple se vengeait d'eux par un gai refrain, et — « tout finissait par des chansons. » — La véritable poésie politique s'éveilla en France au bruit des trônes qui s'écroulaient. La *Marseillaise,* cet hymne immortel, conduisit alors, comme aujourd'hui, les peuples contre les rois.

En ce temps-là vivaient à Paris trois poëtes, unis d'une de ces amitiés saintes qu'on aime tant à trouver chez les hommes de lettres; leurs vers nous ont transmis le souvenir touchant de cette union qui dura jusqu'au tombeau. J'ai nommé Lebrun et les deux Chénier. Tous trois étaient déjà frères de cœur et de pensées; ils le furent aussi d'opinions. — C'est ici le lieu de rappeler l'indigne calomnie dont on a voulu flétrir la mémoire du jeune Chénier, en l'accusant de s'être lié avec les hommes qui ont immolé son frère! N'a-t-on pas été jusqu'à insinuer qu'une basse envie l'animait contre la gloire naissante d'André?... Cette odieuse imputation est tombée, Dieu merci; mais elle empoisonna les dernières années de Marie-Joseph, et il s'en plaint amèrement dans son beau *Discours sur la calomnie :*

« J'entends crier encor le sang de leurs victimes,
Je lis en traits d'airain la liste de leurs crimes.
Et c'est eux qu'aujourd'hui l'on voudrait excuser!
Qu'ai-je dit? On les vante, et l'on m'ose accuser!
Moi, jouet si longtemps de leur lâche insolence,
Proscrit pour mes discours, proscrit pour mon silence,
Seul attendant la mort, quand leur coupable voix
Demandait à grands cris du sang et non des lois!
Ceux que la France a vus ivres de tyrannie,
Ceux-là même dans l'ombre armant la calomnie,
Me reprochent le sort d'un frère infortuné

Digitized by Google

Qu'avec la calomnie ils ont assassiné !
L'injustice agrandit une âme libre et fière.
Ces reptiles hideux, sifflant dans la poussière,
En vain sèment le trouble entre son ombre et moi :
Scélérats, contre vous elle invoque la loi.
Hélas ! pour arracher la victime aux supplices,
De mes pleurs chaque jour fatiguant vos complices,
J'ai courbé devant eux mon front humilié :
Mais ils vous ressemblaient, ils étaient sans pitié.
Si, le jour où tomba leur puissance arbitraire,
Des fers et de la mort je n'ai sauvé qu'un frère
Qu'au fond des noirs cachots un monstre avait plongé,
Et qui deux jours plus tard périssait égorgé,
Auprès d'André Chénier avant que de descendre,
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins et son doux souvenir,
Et sa gloire et ses vers dictés pour l'avenir. »

Cette calomnie, en effet, était aussi absurde que cruelle. Le tribun, pour venger la mort de son frère, se joignit aux *modérés,* ennemis de Robespierre, qui préparaient le neuf thermidor et qui ne réussirent qu'avec le concours des *brigands* (1).

Les vers de Marie-Joseph Chénier font André plus célèbre qu'il ne l'était de son temps : c'est que Joseph était dans le secret des inspirations et des travaux solitaires de son frère ainé. Caprices étranges de la renommée ! Celui des trois amis qui fut le plus obscur, est aujourd'hui le plus illustre : celui qu'on lit le moins, et dont les œuvres semblent tombées dans un injuste oubli, est celui-là précisément à qui ses contemporains promettaient l'immortalité ; c'est Lebrun, qui portait de son vivant le surnom glorieux de *Pindare français.*

Lebrun, plus âgé de trente ans que les Chénier, et déjà parvenu au faite de sa renommée, était à la fois pour eux un maître et un ami. Les œuvres d'André sont dans toutes les mains, et l'on sait quelle est son admiration pour le poëte lyrique ; il semble ignorer sa propre supériorité. De son côté, Marie-Joseph adresse à Lebrun ces vers enthousiastes :

---

(1) « Tout est perdu, les *brigands* triomphent ! » — C'est ainsi que Robespierre et ses amis appelaient les disciples de Marat et les partisans de Tallien.

Digitized by Google

« O Lebrun, sous tes doigts tout Pindare respire!
Émule de Rousseau, peut-être son vainqueur,
A peine mes regards mesurent ta hauteur :
Mon âme en ce moment sur tes pas élancée
Ne voit plus que par toi, ne suit que ta pensée ;
Et ne pouvant me perdre avec toi dans les cieux,
Je t'applaudis du moins et du geste et des yeux (1). »

La poésie lyrique française, qui de nos jours a brillé d'un si vif éclat sous la plume des Béranger, des Lamartine et des Hugo, était bien pauvre et bien timide alors : le fond de cette poésie, l'enthousiasme, faisait défaut à ceux qu'on était convenu d'appeler les rois de la lyre. J.-B. Rousseau était regardé comme le maître du genre ; et cependant rien de plus froid, de plus compassé, de plus vide que l'emphase de ce versificateur. Le travail lui tient lieu d'inspiration ; chez lui la pompe des vers remplace la fraîcheur et la hardiesse des images. Pour ma part. je l'avoue, je lui préfère Lebrun avec ses nombreux défauts et malgré le fatras mythologique dont il enveloppe souvent sa pensée. Ce dernier a du moins cette chaleur du cœur, cette émotion réelle sans laquelle il n'est point de vrais poëtes ; il possède en outre, et à un haut degré, le mouvement, l'harmonie, le *nombre*. Lebrun a de magnifiques éclairs qui percent les nuages de son Olympe suranné. Il faut, du reste, se transporter au temps où il écrivait ; la nomenclature mythologique était de mode.

André Chénier lui-même, qui a sur ses contemporains l'avantage immense d'avoir chanté les dieux en véritable poëte antique, n'est pas exempt du mauvais goût de son époque et tombe parfois dans cet abus des noms mythologiques, qui appartient plus au XVIIIe siècle qu'au monde païen (2). A la vérité, il restera bien peu de chose des œuvres volumineuses avec lesquelles le *Pindare français* croyait se présenter devant la postérité ; mais il suffit qu'un souffle de génie ait animé ses

---

(1) Épître à M. Lebrun.

(2) Un écrivain dont les critiques ont autant de profondeur que d'élévation, M. Alfred Michiels, a prouvé ce que j'avance dans un travail que la Revue de Belgique a publié (IIe année. *Les premières années de la Restauration*). Mais je ne puis partager le jugement si sévère qu'il porte sur Lebrun. Quant à André Chénier, si ses œuvres publiées après sa mort contiennent çà et là de pâles essais et de grossières ébauches, la faute en est aux éditeurs qui auraient dû rejeter tout ce qui était indigne de ce beau génie : l'auteur de *La Jeune captive*, de l'*Aveugle*, de *La Liberté*, du *Mendiant*, du *Jeune Malade*, du *Jeu de Paume*, des *Iambes*, de l'*Ode à Charlotte Corday*, etc., n'en restera pas moins l'un des premiers poëtes de la France.

Digitized by Google

chants pour qu'il ne périsse point tout entier; quelques strophes sauveront sa mémoire de l'oubli.

Avant la chute de la monarchie, Lebrun avait déjà publié la plus grande partie de ses odes et de ses poëmes. Son talent est fougueux, inégal, et ses poésies offrent de nombreuses taches, mais aussi d'incontestables beautés. Son *Ode à Buffon,* sur ses détracteurs, passe pour la meilleure : c'est du moins celle qui offre le moins d'imperfections, et l'on ne voit guère à en retrancher que ses *vils Procustes mutilant les fils d'Apollon,* et son *Zoïle outrageant Montesquieu.* Il y a plus d'enthousiasme et de désordre poétique dans ce début de l'*Ode sur la ruine de Lisbonne :*

L'orgueilleux s'est dit à lui-même :
Je suis le roi de l'Univers.
Mon front est ceint du diadême,
J'enchaine à mes pieds les revers, etc. »

Mais ce magnifique exorde n'aboutit qu'à la narration des vulgaires infortunes de deux amants imaginaires, devant les ruines d'une ville célèbre qu'un volcan venait d'engloutir ! Le poëte *Pindarique* a-t-il été effrayé de la grandeur du sujet qu'il avait embrassé, et n'a-t-il point osé l'aborder de front?... La plupart de ses odes, qui parurent alors, ont pu être applaudies de ses contemporains, mais elles sont indignes de fixer l'attention d'une génération nouvelle, habituée à une plus forte poésie. La pensée du poëte y est presque toujours étouffée sous une foule d'ornements parasites. Plus tard, dans quelques chants patriotiques, moins goûtés de son temps et plus oubliés du nôtre, il parvint à se débarrasser de son lourd bagage mythologique et sut retrouver le laconisme et la vigueur de l'expression, grâce à l'énergie du sentiment qui l'animait.

Disciple de la philosophie de Voltaire, comme André Chénier et Lebrun, ennemi comme eux de la superstition et de la tyrannie, et comme eux républicain de cœur et de raison, Marie-Joseph Chénier se consacra tout entier, dans ses livres et à la tribune, à la défense de ses convictions. Sa poésie manque de lyrisme; elle se distingue par une raison inflexible et par une élégance un peu trop uniforme. Son talent est à l'aise dans l'épître, dans la satire et dans le dialogue. Ses meilleures tragédies, *Tibère, Charles IX, Gracchus,* etc., sont les œuvres d'un républicain ; la politique et la philosophie sont au fond de tous ses écrits ; et cependant il n'y a guère dans son recueil que trois ou quatre pièces auxquelles on puisse donner proprement le nom de *poésies politiques.*

Son frère André, alors âgé de 26 ans, se reposait de quelques années de voyages et d'aventures ; il écrivait dans la solitude ces élégies gracieuses et ces inimitables

Digitized by Google

idylles qui devaient plus tard le placer au premier rang des poëtes français, après qu'une révolution littéraire eut renversé de leur piédestal presque toutes les idoles de son siècle. André n'avait rien publié alors ; il fallait le réveil de la liberté pour le tirer de son silence ; jusque-là, il travaillait pour la postérité ; ses vers, son frère l'a dit, étaient *dictés pour l'avenir*. Cet avenir est venu : les œuvres d'André Chénier semblent nées d'hier, tandis que les odes de Lebrun ont vieilli, subissant la loi commune. Ce dernier sut du moins pressentir la gloire future de son jeune ami, et ces vers qu'il lui adressait en font foi :

Oui, l'astre du génie éclaira ton berceau!
La gloire a sur ton front secoué son flambeau, etc.

Lebrun et Marie-Joseph Chénier, initiés aux travaux d'André, les comprirent et les admirèrent, mais ils n'eurent point l'audace de se frayer avec lui des routes nouvelles. André Chénier avait puisé dans l'étude des poëtes antiques une jeunesse éternelle ; il était original et vrai comme eux. Bientôt ses études solitaires devaient être interrompues par le bruit d'une société qui tombait en ruines, et par le souffle de la liberté qui en dispersait la poussière : il prêta l'oreille à cette grande rumeur et salua la déesse d'un chant enthousiaste, en même temps qu'il foudroyait « *ces nobles insensés ensevelis dans leurs ancêtres* (1) : »

. . . . . .
De quoi rit ce troupeau d'eunuques du palais?
Riez, lâche et perfide engeance!
D'un roi facile et bon corrupteurs détrônés,
Riez ; mais le torrent s'amasse ;
Riez; mais du volcan les feux emprisonnés
Bouillonnent. Des lions si longtemps déchaînés
Vous n'attendiez plus tant d'audace!
Le peuple est réveillé. Le peuple est souverain.
Tout est vaincu. La tyrannie en vain,
Monstre aux bouches de bronze, arme pour cette guerre
Ses cent yeux, ses vingt mille bras,
Ses flancs gros de salpêtre où mugit le tonnerre :
Sous son pied faible elle sent fuir la terre,
Et meurt sous les pesants éclats

(1) *Le Jeu de Paume.*

Digitized by Google

Des créneaux fulminants, des tours et des murailles
Qui ceignaient son front détesté.
Déraciné dans ses entrailles,
L'enfer de la Bastille à tous les vents jeté
Vole, débris infâme, et cendre inanimée;
Et de ces grands tombeaux la belle Liberté
Altière, étincelante, armée,
Sort!.....

Le jeune poëte qui se révélait, nourri du génie antique, atteignait à une hardiesse d'enjambements que le romantisme n'a point dépassée. La France s'étonna de ce langage nouveau pour elle. Quelque temps après, le public s'émouvait encore à ces accents qui, empreints d'une ironie sanglante, et revêtant cette fois le mode ïambique, flétrissaient le triomphe réservé aux Suisses de Collot-d'Herbois;

Ces héros que jadis sur les bancs des galères
Assit un arrêt outrageant,
Et qui n'ont égorgé que très-peu de nos frères,
Et volé que très-peu d'argent!

Son frère Marie-Joseph ne resta pas en arrière, et son amour de la liberté l'éleva jusqu'au lyrisme. Qui ne connaît le *Chant du Départ?* Dans cet hymne guerrier qui naguère encore retentissait si haut, le jeune tribun fait parler tour à tour les combattants, leurs fils, leurs mères, etc., et, d'un bout à l'autre, ce n'est qu'une suite de nobles pensées exprimées en vers admirables de simplicité. Les mères disent à leurs fils :

Tous vos jours sont à la patrie;
Elle est votre mère avant nous.

Les vieillards ajoutent :

Venez fermer notre paupière —
Quand les tyrans ne seront plus.

Les épouses s'écrient :

Nos voix chanteront votre gloire,
Et nos flancs portent vos vengeurs.

Le *Chant des Victoires,* du même auteur, est bien inférieur au *Chant du Départ;*

Digitized by Google

mais il renferme une belle image de l'équipage héroïque du *Vengeur* disparaissant sous les flots :

D'où partent ces cris déchirants?
Quelles sont ces voix magnanimes?
Les voix des braves expirants
Qui chantent du fond des abîmes.

Lebrun aussi avait célébré les marins du *Vengeur,* dans une ode où il est malheureusement question de Calliope, de l'Hélicon, d'Éole, des Pléïades et des Cyclades, mais où se trouvent les strophes suivantes en compensation :

Mais des flots fût-il la victime,
Ainsi que le *Vengeur* il est beau de périr;
Il est beau, quand le sort vous plonge dans l'abîme,
De paraître le conquérir.

. . . . . .

Plus fiers d'une mort infaillible,
Sans peur, sans désespoir, calmes dans leurs combats,
De ces républicains l'âme n'est plus sensible
Qu'à l'ivresse d'un beau trépas.

Près de se voir réduits en poudre,
Ils défendent leurs bords enflammés et sanglants.
Voyez-les défier et la vague et la foudre
Sous des mâts rompus et brûlants.

Voyez ce drapeau tricolore
Qu'élève en périssant leur courage indompté.
Sous le flot qui le couvre entendez-vous encore
Ce cri : Vive la liberté!

Ce cri!... c'est en vain qu'il expire,
Étouffé par la mort et par les flots jaloux.
Sans cesse il revivra répété par ma lyre.
Siècles! il planera sur vous!

Le besoin de mériter cette épithète ambitieuse de *Pindare français,* fut peut-être ce qui perdit Lebrun. Je ne puis résister au désir de transcrire ici quelques pages où il se montre tel qu'il était réellement, et où la noble simplicité de son

Digitized by Google

langage est en harmonie avec les sentiments qui l'animent. Les rhétoriciens pourraient trouver un modèle de période dans ce début :

Si j'osai, quand le sceptre arma la tyrannie,
D'un vers républicain épouvanter les rois;
Si de la liberté l'indomptable génie
Sut toujours enflammer et mon cœur et ma voix;

Si, malgré la Bastille et ses tours menaçantes,
Proclamant cette fière et sainte liberté,
J'osai poursuivre alors de mes rimes sanglantes
Et l'abus du pouvoir et son impunité;

Si de l'indépendance avançant la conquête,
Dans le sein des tyrans je plongeai le remord,
Si la palme civique, en ombrageant ma tête,
La dévoue à la gloire et peut-être à la mort :

Français, dont j'éveillai les langueurs léthargiques,
O roi des nations trop longtemps détrôné,
Non, tu ne craindras pas mes accents énergiques;
Tu prêteras l'oreille à qui t'a couronné.

Il s'adresse ensuite aux Hébertistes, qui voulaient proscrire Dieu lui-même. Il ne faut pas oublier que Lebrun était déiste et réclamait le culte de l'Être suprême :

Atôme d'un instant, poussière fugitive,
Homme né pour la mort, parle! as-tu fait les cieux?
As-tu dit à la mer : Brise-toi sur la rive?
As-tu dit au soleil : Marche et luis sous mes yeux?

C'est un Dieu qui l'a dit! ce Dieu de la pensée
N'a pas besoin d'autels, de prêtre ni d'encens;
Mais quelle ingratitude orgueilleuse, insensée,
Oserait lui ravir tes vœux reconnaissants?

. . . . . .

Ces astres que tu vois, ce globe où tu respires,
Tes jours, ta liberté sont l'œuvre de ses mains,
Il tient du haut des cieux les rênes des empires,
Et veille avec amour sur les frêles humains.

Digitized by Google

Fuis, superstition ! tu l'armais d'un tonnerre,
Ton ministre insensé lui prêtait sa fureur.
Qui fait parler le ciel, ment toujours à la terre :
Et la terre encensait l'imposture et l'erreur.

. . . . . .

Non, Dieu n'existe pas s'il n'est pas dans notre âme ;
C'est là que retentit son immortelle voix ;
Il habite les cœurs ; c'est là qu'en traits de flamme
Lui-même a su graver nos devoirs et ses lois.

Son culte est la vertu : le juste est son image.
D'hypocrites mortels l'ont trop défiguré.
Ah ! pourvu que des cœurs il reçoive l'hommage,
Qu'importe sous quel nom ce Dieu soit adoré ?

A ce grand Créateur qui te nourrit, qui t'aime,
Tu ne réserves point un oubli criminel.
Pour régner sur les rois, sers bien ce roi suprême,
Tombe avec l'univers aux pieds de l'Éternel.

Du monarque éternel les nations sont filles :
Est-ce pour les tyrans qu'il créa l'univers ?
Est-ce à leur fol orgueil, est-ce à quelques familles
Qu'il voulut asservir tant de peuples divers ?

Le cèdre du Liban s'était dit à lui même :
Je règne sur les monts, ma tête est dans les cieux ;
J'étends sur les forêts mon vaste diadême,
Je prête un noble asile à l'aigle audacieux.

A mes pieds l'homme rampe ; et l'homme qu'il outrage,
Rit, se lève, d'un bras trop longtemps dédaigné,
Fait tomber sous la hache et la tête et l'ombrage
De ce roi des forêts de sa chute indigné.

Vainement il s'exhale en des plaintes amères,
Les arbres d'alentour sont joyeux de son deuil ;
Affranchis de son ombre, ils s'élèvent en frères ;
Et du géant superbe un ver punit l'orgueil.

Digitized by Google

Voici encore quelques strophes où respirent les sentiments les plus ardents du poëte républicain ; c'est à sa patrie qu'il s'adresse :

L'orgueil au désespoir, la rage fanatique,
Tenteront d'ébranler tes nouveaux fondements.
Pour vaincre de cent rois l'active politique,
C'est peu de tes amis, il te faut des amants.

Il te faut de ces cœurs dont la brûlante ivresse
Au devant des périls s'empresse de courir ;
Et fière de lancer la foudre vengeresse,
Sois fidèle au serment de vaincre ou de mourir !

Oui, consacrons nos mains dans le sang des perfides :
Pour venger son pays tout Français est soldat ;
Mais laissons aux tyrans les poignards homicides,
Et d'un peuple égorgé le vaste assassinat (1)

Ah ! de sang et de pleurs soyons du moins avares ;
Vengeons-nous justement d'un injuste pouvoir :
Est-ce à des malheureux à devenir barbares ?
Hommes ! soyez humains, c'est le premier devoir.

. . . . . .

Tout empire sans doute a des moments extrêmes
Où la nécessité commande la rigueur :
Sauvez le peuple alors ; voilà nos lois suprêmes.
Mais il faut que le fer soit juste en sa fureur.

. . . . . .

Amis, ah ! si jamais nous foulons avec gloire,
D'un pied libre et vainqueur, les trônes abattus,
Songez qu'il faut encore absoudre la victoire
Par le bonheur du peuple et d'austères vertus.

Il n'est point sans vertus de juste indépendance.
De notre liberté généreux conquérants,
Sauvons-la des forfaits de l'atroce licence :
Est-ce aux vainqueurs des rois d'imiter les tyrans ?

---

(1) La Saint-Barthélemy.

Digitized by Google

Que leur âme perfide apprenne à nous connaître,
Et que de nous corrompre ils s'épargnent le soin (1),
Si Tarquin renaissait, un Brutus va renaître!
Qu'il vienne un Porsenna ! Scévola n'est pas loin.

. . . . . .

Une mâle vertu fonde la république;
Le despotisme affreux pour base a la terreur.
Entre ces deux pouvoirs, le pouvoir monarchique
S'élève sur un trône appuyé par l'honneur.

L'honneur! et qui peut donc honorer des entraves?
Un monarque est bientôt despote impunément;
En vain il adoucit le joug de ses esclaves :
Rien n'est plus dangereux qu'un despote clément.

Octave eût succombé sous les traits de la haine;
Auguste pour Octave implora le pardon;
Sa clémence égorgea la liberté romaine :
Il fut aux vrais Romains plus fatal que Néron.

La Liberté, sans doute, est jalouse, ombrageuse,
Cette fière déesse éprouve ses amants.
Mais d'un républicain la vertu courageuse
Aux caresses des rois préfère ses tourments.

Les conseils du poëte ne furent point écoutés. Les mauvais jours de la République étaient venus. La Terreur pesait sur la France, et les voix les plus généreuses se taisaient sous la hache. Mais les trois amis devaient rester inaccessibles à la peur; ils ne brisèrent point leur plume, au moment où tout cri du cœur était un acte de courage. Marie-Joseph Chénier, dont on étouffait la voix à la tribune, parlait ainsi à la France :

Vois-tu, le fer en main, le meurtre dans les yeux,
Grandir l'anarchie aux cent têtes?.....

. . . . . .

(1) Pitt prodiguait l'or pour corrompre la France. — La politique de l'Angleterre n'a point changé.

Digitized by Google

Le génie indigné baisse un front abattu
Sous l'ignorance qui l'opprime :
Du nom de liberté le meurtre est revêtu ;
Et l'audace de la vertu
Se tait devant celle du crime (1).

Lebrun, dans une de ses meilleures odes (2), s'écriait :

Prends les ailes de la colombe,
O mon âme, fuyons, fuyons dans les déserts!

Mais rien n'égale les imprécations sublimes d'André Chénier : sa mort prochaine devant les yeux, il chante du fond d'une prison. — Il a osé applaudir à Charlotte Corday : « O vertu ! » s'est-il écrié, —

O Vertu! le poignard, seul espoir de la terre,
Est ton arme sacrée, alors que le tonnerre
Laisse régner le crime et se vend à ses lois.

En vain ses amis le conjurent-ils de garder le silence, de se laisser oublier ; il méprise toute prudence comme une lâcheté :

. . . . . A sa vie ajoutées,
Au prix du déshonneur, quelques heures de plus
Lui sembleraient trop achetées (3).

Dans les horreurs de la captivité, un pied déjà sur les degrés de l'échafaud, il ne tremble pas, il ne faiblit pas, il rêve, il espère, il aime!.. Oui, c'est dans les *cavernes de mort,* qu'il adresse à Mlle de Coigny son chant le plus achevé, le plus gracieux : *La jeune Captive.* — Puis, l'heure venue, il s'achemine vers la guillotine, calme et fier, sans daigner jeter un regard à la foule ; il récite encore des vers, et va poser sa tête sur le billot. . . . . .

A partir de ce moment, la santé de Marie-Joseph s'altéra de plus en plus ; il mourut à l'âge de quarante-six ans, après avoir conduit à leur dernière demeure les restes de son vieil ami Lebrun, et s'être fait sur cette tombe l'interprète des regrets de la France et des pleurs de l'amitié.

---

(1) Ode sur la situation de la République, etc.
(2) Chant d'un philanthrope pendant les horreurs de l'anarchie.
(3) Ode II.

Digitized by Google

Depuis lors, il n'est presque pas de poëte français qui n'appartienne, par quelque côté, à la poésie politique. Les hymnes populaires de Béranger retentissent dans toute l'Europe. Les *Messéniennes* de Delavigne consacrent les triomphes de la France; Lamartine chante les douleurs et les espérances de l'humanité, tandis que Victor Hugo, le poëte de la fantaisie, tourne souvent ses regards vers le monde réel, et *ajoute à sa lyre une corde d'airain* (1). — Après eux, nous trouvons Barthélémy et sa *Némésis,* A. Barbier, l'auteur de *La Curée,* etc.

Quelle mission remplira désormais la poésie? De nationale qu'elle était, se fera-t-elle sociale et humanitaire, maintenant que l'humanité se lève et que les problèmes sociaux surgissent après les questions politiques? Le poëte ne doit-il pas marcher résolument vers l'avenir, et n'est-il pas le défenseur naturel de tout opprimé?

Mais à quoi bon ces questions? qui songe à présent aux poëtes?

EDOUARD WACKEN.

---

(1) Épilogue des *Feuilles d'Automne.*

Digitized by Google

INVOCATION.

O source de la vie, Esprit né de toi-même!
L'humanité t'invoque en ce moment suprême,
Toi dont la main sema tant de globes vermeils
Réflétant les rayons d'innombrables soleils;
Qui des mondes pervers, en détournant ta face,
Rejettes l'astre-roi dont ils suivaient la trace
Éblouissante alors, et l'éteint pour jamais
Comme un follet funèbre errant sur les marais;
Toi, dont le doux regard fit germer la nature,
Donna la vie à l'homme, auguste créature;
Le fit roi de la terre, affranchit du tombeau
Son âme qui lui sert, ici-bas, de flambeau;
Dans ces jours orageux où le monde frissonne,
Où le trône chancelle, où se rompt la couronne,
Où le sceptre se brise en tombant dans le sang,
Où le peuple se lève et devient tout-puissant,
Descends du haut des cieux, viens calmer les tempêtes
Dont les sanglants éclairs électrisent nos têtes :
Trop de mortels, hélas! par la foudre touchés,
Sont encor palpitants dans la tombe couchés.
Esprit consolateur, dissipe les ténèbres
Où se trament sans bruit tant de complots funèbres;
Illumine les fronts des hommes consacrés
A défendre les droits des peuples éclairés,
Et que ta flamme sainte, embrasant leur poitrine,
Les soutienne pendant leur mission divine;
Étouffe parmi nous l'intérêt personnel
Et rallume le feu de l'amour fraternel,
Pour que la vérité de nos lèvres bénies
Coule dans tous les cœurs en torrents d'harmonies
Et, ranimant partout le culte de l'esprit,
Renverse les autels du veau d'or qui sourit.

J.-J. Radoux.

Digitized by Google

ÉCRIVAINS MODERNES DE L'ALLEMAGNE.

CONTES DE LA FORÊT NOIRE,

PAR

BERTOLD AUERBACH.

Bertold Auerbach est un des jeunes auteurs le plus justement estimés en Allemagne. Après avoir débuté par quelques écrits de moindre importance, il publia, en 1843, une suite de contes dont le théâtre est la Forêt-Noire, cette vaste contrée qui ne se compose en quelque sorte que d'une chaîne de montagnes couvertes de forêts de sapins et qui, longeant le Rhin, traverse en partie le grand-duché de Bade et le royaume de Wurtemberg. Personne n'a mieux que Bertold Auerbach étudié le caractère passionné et simple, aimant mais singulièrement opiniâtre des habitants de cette partie de l'Allemagne. Personne mieux que lui n'a su rendre le pittoresque de leurs mœurs, de leurs costumes, de leurs paysages. Cependant il ne faut chercher dans ces contes, écrits d'ailleurs dans un style naïf, coloré, extrêmement simple, qu'une esquisse des mœurs de ces paysans au milieu desquels l'auteur a longtemps vécu, dont il a étudié la physionomie originale avec une singulière prédilection, et que dans ses récits il fait agir dans toute la simplicité de leur cœur, et parler leur dialecte à la fois étrange et gracieux.

Malgré l'âpreté de ces natures un peu sauvages, il réussit souvent à les faire aimer, et à mesure que le lecteur s'initie davantage à l'étude de ces hommes, le livre acquiert un intérêt qu'on était peut-être loin de lui trouver au premier abord, et qui, les dernières pages lues, le fait quitter à regret.

De nombreuses éditions attestent le succès légitime et la grande popularité des *Contes de la Forêt-Noire*. La Nouvelle, dont nous offrons aujourd'hui la traduction, a paru l'une des plus touchantes; quoique privée des charmes du style, des particularités du dialecte et par conséquent des ressources de la couleur locale, nous espérons qu'elle donnera une idée suffisante de la nature du talent d'Auerbach. En nous efforçant de rendre la grande simplicité de la narration, en laissant aux noms propres toute leur bizarrerie, nous avons cherché plutôt à con-

Digitized by Google

server à l'œuvre de l'auteur allemand le caractère qui lui est propre, qu'à satisfaire aux justes exigences du lecteur français. Placé entre deux écueils, nous avons préféré la route qui nous éloignait le moins de l'écrivain que nous désirons faire connaître aux lecteurs de la *Revue de Belgique*.

VEVELE.

I.

Bien peu de lecteurs sauront à quelle sainte du calendrier attribuer le nom qu'ils viennent de lire, et pourtant il est généralement connu dans le Schwarzwald (1). Ce nom y rappelle le sort de celle qui le porta et qui n'eut que trop de ressemblance avec sa patronne, sainte Geneviève.

La maison la plus considérable du village, et dont on voit la façade s'élever au-dessus des arbres et des enclos qui bordent la grand'route, appartenait jadis au père de Vevele. Les deux maisons qui se trouvent à droite lui servaient de granges. Le père est mort ; — la mère est morte ; — les enfants sont morts. Les granges, parfaitement restaurées, sont devenues des habitations. Vevele a disparu sans laisser de traces.

La grande maison seule est restée telle qu'elle était à l'époque où se passe cette histoire. Dans tout le village on la nomme encore la maison du fermier du château. — « Le fermier du château » était le nom qu'on donnait au vieux Zahn, le père de Vevele. Natif de Baisingen, petit bourg des environs, il était venu s'établir au village. Baisingen fait partie de cette contrée de la Forêt-Noire, si fertile en grain et nommée Strohgau par les paysans, qui, par une sorte de dérision, appellent encore les habitants de Baisingen — « les batteurs de paille »— parce que, dans presque tout le bourg, les rues sont couvertes de paille. Cet usage existe sans doute pour dispenser les villageois de les nettoyer, peut-être aussi pour se procurer par là du fumier, car les habitants de Baisingen, riches propriétaires, n'en ont jamais assez pour fumer leurs nombreuses terres. Le fermier du château habita

(1) La Forêt-Noire.

Digitized by Google

pendant trente ans le village, et chaque fois qu'il était en querelle avec les paysans on le nommait le batteur de paille de Baisingen, et sa femme, — « la contrefaite Baisingeoise. » — Cependant la femme Zahn n'était pas contrefaite, au contraire elle était, même dans sa vieillesse, une belle femme, bien droite et bien élancée; seulement son pied gauche, un peu plus court que l'autre, la faisait boiter légèrement.

Cette difformité était une des causes de sa richesse, extraordinaire pour ces contrées. Son père, qui avait nom Stauffer, avait dit un jour, au cabaret, que le pied trop court de sa fille ne faisait rien à l'affaire, que, comme dot, il mettrait, sous ce pied défectueux, un boisseau rempli de couronnes, et alors, ajoutait-il, on verrait si cela ne rendrait pas sa fille droite.

Le vieux Stauffer tint parole et lorsque Zahn épousa la jeune paysanne, il fit venir un boisseau qu'il chargea de couronnes, puis prenant son bâton, il en racla les bords et dit à Zahn : — Tiens, ce qui est dedans t'appartient. Par plaisanterie la jeune fille dût poser son pied sur les couronnes, qui figurèrent ensuite sur un plat pendant le repas de noces.

Avec cet argent Zahn acheta le château et les biens du comte de Schleitheim; voilà pourquoi on le nommait le fermier du château. Plus tard il se fit bâtir sa belle et grande maison. Des neuf enfants qu'il avait eus, il lui en restait cinq, trois fils et deux filles. Vevele était la plus jeune de ses filles. Belle et d'une complexion délicate, elle était si frêle que, moitié par ironie, moitié en convenant de son air distingué, les paysans la nommaient la demoiselle. — Quand il était question d'elle, on ne manquait pas d'ajouter d'un air à la fois compâtissant et joyeux que pourtant elle était *distinguée,* — car elle avait hérité du défaut corporel de sa mère. Par cette expression les paysans du Schwarzwald ont l'habitude de désigner les roux, les bossus, les borgnes et les boiteux. Ils veulent dire par là que Dieu les a distingués des autres hommes, parce qu'ordinairement ils sont dangereux et méchants. Et comme ils sont ironiques et souvent même défiants envers ces malheureux, ceux-ci deviennent presque toujours haineux et perfides ; et le préjugé, injuste d'abord, est la cause première de ces vices dont on se sert ensuite pour justifier le préjugé.

Vevele cependant ne faisait de mal à personne; elle était, au contraire, douce et bonne envers tout le monde; mais la haine que le village entier vouait au fermier du château, s'étendait aussi à ses enfants.

Depuis dix-huit ans, le fermier était en procès avec toute la commune. Il élevait des prétentions aux priviléges seigneuriaux, et exigeait la jouissance de tous les droits du ci-devant propriétaire de ses biens. Il disposait également de cinquante

Digitized by Google

voix à l'élection du maire. Ce n'est qu'avec la plus grande colère, ce n'est qu'avec des malédictions et des blasphèmes, que les paysans payaient leurs redevances ordinaires.

Tels sont les hommes! Ils auraient tout payé sans murmures à un comte, à un baron ou seigneur. Mais chaque grain donné à l'un des leurs, était accompagné d'une imprécation. Il fallait se venger! et alors on allait, la nuit, faucher les blés encore verts du fermier du château. C'était là un dommage qui retombait sur eux-mêmes. Plainte était portée par le fermier à la justice, et comme on ne pouvait découvrir les coupables, les pertes devaient être subies par la commune. — Ensuite il fallut un garde champêtre pour lui seul, et dont la moitié de la solde fut également à la charge du village.

Il y avait donc guerre continuelle entre les paysans et le fermier! Un nouvel avocat vint s'établir dans les environs et le procès recommença de plus belle.

Le village, ainsi qu'une grande partie du Schwarzwald, appartenait encore alors à l'Autriche; le grand baillage avait son siége à Rottenbourg, la cour d'appel à Fribourg dans le Prisgau; un grand procès pouvait être mené plus loin encore. Avec une juridiction aussi compliquée, il n'était pas bien difficile de différer la solution d'un procès jusqu'au jugement dernier.

Bientôt la querelle du fermier et de ses voisins du village, devint une cause d'inimitié entre les villageois de Baisingen et ceux de Nordsetten. Partout où ils se rencontraient, soit à la ville, soit aux marchés, un sujet de dispute était bientôt trouvé. On commençait par des plaisanteries, un mot en amenait un autre, on riait, on raillait se traitant toujours — en bons amis; — mais bientôt les propos devenaient plus piquants, puis plus grossiers, et en moins d'un moment on en venait aux mains, et des coups aussi nombreux que vigoureusement appliqués étaient l'issue ordinaire de cet assaut d'esprit. La chose arriva, pour la première fois, au marché d'Ergenzingen, et, depuis ce moment, les habitants des deux villages ne pouvaient plus se trouver ensemble sans se frotter convenablement. Les jeunes gens se rencontraient à une noce ou à la fête de quelque village éloigné; ils buvaient d'abord et dansaient tranquillement ensemble, puis la journée était terminée par des coups de bâtons, distribués à la plus grande gloire des deux villages.

Cependant le fermier du château vivait comme dans un désert. Personne ne lui souhaitait le bonjour, personne n'allait le voir. Quand il entrait dans un cabaret tout le monde se taisait tout à coup. Il lui semblait alors que l'on était précisément en train de parler de lui. Il déposait sa blague remplie de bon tabac sur la table, mais on se serait plutôt brisé les dents que de demander une pipe de tabac au fermier.

Digitized by Google

Quoiqu'il fût un peu rigide, la nature l'avait doué d'un bon cœur; aussi chercha-t-il, au commencement, à dissiper par de la douceur et de l'amabilité une haine qui ne lui semblait que le résultat d'une espèce de convention entre les paysans. Mais voyant qu'il en était pour ses procédés, il répondit par du mépris à leur aversion et s'attacha plus opiniâtrement que jamais à la conservation de ses droits.

De jour en jour il chercha à s'isoler davantage ; il fit venir ses journaliers d'Aldorf, village qui se trouve à une demi-lieue de là, et pour n'être pas même à l'église en communauté avec ses voisins, il allait à la messe à Horb. Il faisait plaisir à voir lorsque, le dimanche, il se mettait en route. Large d'épaules et trapu, il paraissait plus petit qu'il ne l'était en effet; il posait son chapeau à trois cornes un peu crânement sur l'oreille gauche, et comme la partie large du tricorne était tournée vers le front, l'ombre qui tombait sur son mâle visage, lui donnait quelque chose de sévère et même de sombre. Quand il marchait ainsi de son pas ferme et rapide, on entendait sonner les larges boutons d'argent de son habit bleu contre ceux qu'il portait en rangs serrés à son gilet rouge; on aurait dit un carillon.

Sa femme et ses enfants, mais surtout ses deux filles, Agathe et Vevele, souffraient le plus de cette séparation de la commune. Souvent, quand le père restait tard au cabaret pour causer avec son avocat, elles allaient s'asseoir ensemble, se plaindre et pleurer sur leur sort. La haine des paysans allait si loin, que même les pauvres n'osaient accepter les aumônes de la maison du fermier. La mère et les filles ne se laissaient pas rebuter. Rien ne pouvait les faire renoncer à l'exercice d'une pieuse bienfaisance, que pourtant il fallait envelopper d'un double mystère; car elles étaient obligées de soustraire leurs bonnes actions aux yeux du père, comme elles les cachaient aux paysans, et souvent à voir leur terreur en portant du grain, de la farine ou des pommes de terre dans le potager du château où les pauvres les attendaient, on aurait dit qu'il s 'agissait de commettre un vol et non un acte de charité.

La mère n'y pouvant plus tenir, alla un jour chez son père lui conter ses douleurs. Le vieux Stauffer était un homme prudent et réfléchi ; il voulait bien agir, mais, avant d'agir, il voulait savoir quelles étaient les chances de succès. Il commença donc par envoyer son voisin, le juif Marem, à Nordsetten , afin que celui-ci cherchât secrètement à connaître les principaux instigateurs du procès, et s'il n'était pas possible d'entrer en arrangement avec eux. Marem, plus adroit que le vieux Stauffer, bien que celui-ci fût maire depuis quinze ans, fit répandre le bruit que, à la suite de démarches faites par le fermier, une commission impériale devait se rendre à Nordsetten, y faire une enquête sur l'affaire, et séjourner dans le village, aux frais des perdants, jusqu'à ce que le procès fût définitivement jugé. Ensuite il

Digitized by Google

alla se présenter aux meneurs de la chose, et leur dit que moyennant une récompense, il se faisait fort, bien que cela fût très-difficile, d'amener un accord entre eux et le fermier du château. De cette manière il s'assurait une rétribution de chaque côté.

Mais à quoi servent les détours et les ruses chez des hommes dont la brutalité, toujours prête à éclater, déjoue les calculs les mieux combinés.

Le vieux Stauffer vint et Marem avec lui. Accompagnés du fermier, ils entrèrent dans le cabaret où leurs adversaires s'étaient assemblés.

Bonjour, monsieur le maire, — dirent les paysans aux survenants, en ne faisant attention qu'à l'homme qu'ils venaient de saluer. Le vieux Stauffer fit venir deux bouteilles de vin et versant un verre à chacun, il prit le sien et but à l'assemblée. Mais le maréchal Ludwig lui dit : — Grand merci, nous ne boirons pas, avec tout le respect possible pour vous, monsieur le maire; chez nous c'est l'usage de ne boire le vin que quand le marché est conclu ; peut-être en est-il autrement chez les riches paysans de Baisingen.

Le maire posa son verre sur la table et soupira. Il commença la discussion avec calme et chercha à faire comprendre aux paysans assemblés que l'on ne devait pas jeter ses biens si difficilement acquis — à ces sangsues d'avocats ; — que chaque procès était, en quelque sorte, un convive incommode, venant s'asseoir à votre table avec vous pour écrémer vos plats, et il finit par dire qu'un pas fait d'un côté et un pas fait de l'autre conduiraient à la paix.

Chaque partie exposa ses prétentions ; elles étaient bien opposées. Marem se donna toutes les peines du monde pour les rapprocher. Prenant à part tantôt l'un, tantôt l'autre, parlant à l'oreille de chacun, il hasardait des propositions de son propre chef qui étaient aussitôt désavouées. Cherchant à diminuer les exigences de chacun, il poussait tout le monde à la conciliation. Peine inutile! Bientôt le fermier, impatienté de la modicité des offres de la partie adverse, se leva et dit : — Non! plutôt que de prendre une misère comme celle-là, je préfère vous en faire l'aumône, affamés que vous êtes.

— Quoi, quoi! dit le maréchal Ludwig, on ne te parle pas à toi, batteur de paille!

— Prenez bien garde! — reprit le fermier, — vous ne battrez pas de la paille, vous autres. Je vais vous préparer une litière qui ne vous laissera pas même de la paille pour y reposer votre tête. Dussé-je y perdre femme et enfants et ne me restât-il plus un bout de terre large comme la main, je ne vous tiendrai pas quittes d'un rouge liard! J'aurai raison de vous, me fallût-il pour cela demander justice à l'empereur lui-même. — Attendez! — Et il se redressa en grinçant des

Digitized by Google

dents; il n'y avait plus à songer à un arrangement. Il commença même à chercher querelle à son beau-père, et enfin il s'en alla rejetant la porte avec fracas derrière lui.

Rentré chez lui, son visage en dit assez : — sa femme et ses filles éclatèrent en sanglots comme si quelqu'un était mort dans la maison; les passants s'arrêtaient dans la rue, ne sachant à quoi attribuer ces clameurs Les prières des enfants et celles de la mère ne firent aucune impression sur le vieux paysan; il s'en tint à sa décision. Stauffer retourna chez lui sans revoir sa fille; il lui fit seulement dire adieu par Marem.

Ce triste état de choses continua donc; — le vieux fermier et sa femme ne vivaient pas toujours dans la meilleure intelligence, mais Vevele rétablissait la paix partout. Le père avait une sorte de saint respect pour l'enfant : — l'enfant était le nom qu'on donnait dans toute la maison à Vevele. Elle avait la physionomie d'une douceur angélique, et une voix si séduisante qu'elle n'avait qu'à prendre son père par la main et lui dire, en le regardant avec ses grands yeux bleus : — Mais cher papa! — pour le réduire au silence et réveiller tous les bons sentiments en lui. Cet homme si fort, si opiniâtre, se laissait apaiser par sa fille comme si elle avait été un être supérieur. Jamais, en sa présence, il ne prononçait une parole dure, et, hormis sa réconciliation avec les ennemis qu'il avait au village, il faisait toutes ses volontés.

Et pourtant, malgré toute l'assurance et toute la fermeté dont le fermier faisait montre, il se passait en lui une lutte bien étrange. De grand cœur il aurait tendu la main à ses ennemis; mais, honteux d'être aussi faible, comme il disait, il pensait que la chose ayant été trop loin, il y allait de son honneur de ne pas reculer. Quand il était question de son honneur, son orgueil élevait la voix et il s'imaginait être quelque chose de mieux que les autres paysans. Il était encore confirmé dans ces idées par ses avocats qui ne cessaient de lui parler de son intelligence extraordinaire et de sa fortune seigneuriale. Peu à peu, s'apercevant que les habitants de la ville n'étaient vraiment pas plus intelligents que lui, il finit par se croire au-dessus des paysans par son esprit, et, sans se l'avouer, il s'habitua à la société de ces gens qui le flattaient en se laissant régaler d'une bouteille vin, et de désagréables qu'ils lui étaient d'abord, ils lui parurent aimables parce que sa vanité y trouvait son compte.

Ainsi vont les choses. Le fermier vivait en désaccord avec lui-même, avec ses femmes, avec ses voisins, avec tout le monde, parce qu'il ne voulait pas s'humilier, parce qu'il ne voulait renoncer à aucun des droits ou plutôt des abus seigneuriaux, et cependant leur abandon n'aurait eu aucune influence sur sa fortune plus

Digitized by Google

que suffisante pour ses besoins; le trouble entra dans ses pensées et dans son cœur; et il se perdait, lui et les siens, au lieu de vivre heureux, en paix avec tout le monde.

De temps en temps, quelques vieux paysans, cherchant à échapper aux querelles de leurs femmes, ou évitant un domicile mal chauffé, vinrent visiter le fermier dans les soirées d'hiver. Mais blessé d'être recherché de ceux-là seulement et pas des notables du village, il les reçut fort mal. Les visiteurs ne revinrent plus.

La mère allait quelquefois, avec ses filles, passer un jour ou deux à Baisingen chez son père. Celui-ci était brouillé avec son gendre qui ne le revit que sur le lit de mort.

Au village la vie devenait toujours plus triste. Il est bien pénible de se promener dans les champs, sans que personne vous parle ni même vous donne le bonjour. Le fermier était obligé de s'entretenir avec son gros chien Sultan, et il faut avouer que c'est là une pauvre conversation.

Les mauvais temps qui passèrent sur l'Europe à la suite de Napoléon, ne firent pas même grâce à la chaumière solitaire du paysan de la Forêt-Noire. Strasbourg n'était pas bien loin, et les gens qui avaient les oreilles particulièrement fines prétendaient avoir entendu les coups de canons tirés dans cette ville à l'occasion des victoires de l'armée française. Selon eux, c'était là un présage des temps de douleurs et de pénurie qui devaient fondre sur le pays. A la vérité, il n'était pas bien difficile alors de prophétiser que tout irait sens dessus dessous.

Tout se préparait pour la campagne de Russie. Les deux fils du fermier, Philippe et Caspar furent aussi de la levée. Le père aurait préféré aller lui-même à la guerre, car la vie lui était à charge; il prit congé de ses deux fils avec une apathie, une indifférence complètes; sa physionomie semblait dire : — Que m'importe maintenant ce qui peut arriver!...

On n'entendit plus parler de Philippe et de Caspar; selon toute probabilité ils auront péri sous la neige; seulement le général Hugel doit avoir raconté qu'à la retraite de Moskou, il avait vu un soldat qui restait en arrière et auquel la faim ou le froid, peut-être aussi le mal du pays arrachait d'abondantes larmes, qui lui coulaient le long des joues. Le général poussa son cheval vers lui et lui demanda avec intérêt : — D'où es-tu mon garçon ?

— Je suis le fils du fermier du château dans la Forêt-Noire, — de là-bas! répondit le soldat en indiquant de la main un côté de l'horizon, comme si la maison de son père n'avait été qu'à une portée de fusil. Le vieux général rit de tout son cœur de la réponse du soldat qui, dans ses pensées, se trouvait si près de la

Digitized by Google

maison paternelle; il en rit jusqu'à ce que les larmes lui descendirent aussi le long des joues, pour rester suspendues en petits glaçons à sa moustache grisonnante.

Voilà tout ce que dit l'histoire de la vie et de la mort des deux fils du fermier.

Cependant, à la maison, la joie avait ses jours comme la douleur. Quand un malheur dure trop longtemps, l'homme finit par en prendre son parti, et si la santé lui reste, la vie réclame bientôt ses droits; il abandonne le chagrin pour renaître au plaisir, à la gaîté. Dans les villages on faisait noces et kermesses, tandis qu'au loin des centaines de proches parents s'endormaient du sommeil de la mort.

Agathe, la fille aînée du fermier, était devenue la fiancée de l'aubergiste du *Cheval Noir* à Eutingen. Le fermier, en inimitié avec tout le monde dans son village, devait marier ses filles à des étrangers.

Vevele était charmante le jour des noces de sa sœur: entièrement vêtue comme elle, c'était sa seule compagne — la famille ne voyant personne dans le village. Elle était coiffée de la chappe — espèce de diadème de rubans d'argent, particulier aux filles de la Forêt-Noire; les deux longues tresses qui lui descendaient le long du dos presque jusqu'à terre étaient entrelacées de rubans de soie rouge. C'est là un ornement singulièrement précieux, car il est particulier aux vierges; la jeune fille dont la réputation est pure, peut seule porter des rubans rouges dans ses cheveux, la fille qui a fait un faux pas — n'ose entremêler les siens que de cordons de coton blanc. Vevele avait autour du col un quadruple rang de grenats dont la sombre couleur faisait encore ressortir la blancheur mate de sa peau. Sa taille élégante et frêle était serrée par un spencer écarlate, maintenu des deux côtés par des agraffes et des chaînettes en argent. De ce spencer sortait un large et frais bouquet qui venait s'épanouir sur une blanche chemisette de dentelles. Enfin ce costume tout national était complété par le jupon bleu, à moitié couvert par un de ces tabliers blancs dont les larges plis se réunissent autour de la ceinture; partout, aux épaules comme aux manches, flottaient de longs rubans rouges. Les souliers ornés de hauts talons en bois donnaient à la démarche de Vevele quelque chose d'encore plus mal assuré qu'à l'ordinaire, et cependant, quand, à côté de sa sœur, elle entra dans l'église au son de la musique et au bruit des coups de pistolets, tout le monde la trouvait si attrayante qu'on l'eût volontiers prise pour la fiancée.

Qui sait où se trouvaient les fils du fermier, lorsque celui-ci, joyeux au milieu de siens, buvait gaiement au repas de noces? Personne ne songeait à eux.

Vevele seule parut absorbée pendant longtemps par une pensée qui ne lui permettait plus de prendre part à ce qui se passait autour d'elle; on aurait dit que son regard perçait les murs, pour aller, à la recherche de deux images, se perdre dans

Digitized by Google

l'immensité, — elle pensait à ses deux frères qui faisaient la campagne de Russie.

A peine deux mois plus tard, Melchior, le troisième fils du fermier épousa la fille de l'hôte de l'*Ange d'Or,* à Ergenzingen. Melchior, l'aîné de Vevele d'un an, était encore très-jeune, mais on hâta son mariage craignant qu'il ne dût aussi partir pour la guerre. Melchior quitta donc le village, et Vevele resta seule à la maison. La mère dépérissait : une douleur inavouée rongeait sa vie. Tous les jours elle suppliait son mari de vendre leur maison et leurs biens, et de se retirer chez un de leurs enfants. Mais le fermier l'accueillait si mal qu'à la fin elle n'osait plus revenir à ce projet. Vevele passait bien tristement son temps. Elle avait toujours à céler, à réconcilier. L'état infirme de la mère, la rendait plus irritable et plus difficile; elle disait souvent que, si son père vivait encore, elle quitterait son mari, pour se réfugier chez lui. Ces gens voyaient déjà la seconde génération issue de leur mariage, et ils ne pouvaient encore s'habituer l'un à l'autre; plus ils avançaient en âge, plus ils semblaient chercher à se contrarier, à s'abreuver d'amertume. A la vérité, Vevele savait toujours rétablir la paix, et alors elle se montrait contente et gaie; mais dans la solitude, la pauvre fille versait souvent des larmes amères sur le sort de ses parents et sur le sien, et alors elle faisait vœu de ne jamais se marier. D'ailleurs ne connaissant personne à qui elle aurait voulu vouer sa vie; elle voyait chaque jour combien sa présence était nécessaire dans la maison paternelle, pour éviter une guerre incessante. Il est écrit : « Dieu punit les fautes des pères dans les enfants. » C'est surtout dans un mariage mal assorti, dans une union malheureuse que toute la vérité de ces paroles se fait jour. Le cœur qui n'est pas réchauffé par l'amour s'abandonne bientôt à la tristesse ou à des préoccupations d'une autre nature.

Bientôt la femme du fermier alla rejoindre son père dans la tombe, et lorsqu'elle ne fut plus, le vieux paysan commença seulement à sentir tout ce qu'il perdait, et combien il lui restait encore, au fond du cœur, d'amour pour la compagne de sa destinée. C'est avec une douleur poignante qu'il se reprochait de ne pas lui avoir témoigné plus d'égards et d'avoir si souvent douté de la réalité de ses souffrances et de sa maladie. Le souvenir de chaque parole acerbe qu'il lui avait dite devint un remords pour son cœur et le fermier aurait donné tout ce qu'il possédait pour rappeler sa femme à lui. Ainsi va le monde! Au lieu de s'entr'aider, de se soutenir les uns les autres dans la vie par une affection continuelle, une sollicitude de tous les instants, la plupart des hommes s'attristent quand il est trop tard, quand la mort a arraché de leurs côtés ceux que la providence avait destinés à être les compagnons de leur existence. Voilà pourquoi il faut aimer ceux dont les jours s'écoulent à côté des nôtres, il faut s'aimer tant

Digitized by Google

que dure la vie, car chaque heure passée dans la haine est une heure stérile, une heure irrévocablement perdue pour soi et pour les autres.

Le fermier n'allait plus, le dimanche, à la messe en ville; il allait à l'église du village; car à côté de l'église était enterrée sa femme. Il faisait un détour afin de passer par le cimetière; on aurait dit qu'il voulait obtenir le pardon de sa femme par la visite qu'il faisait le dimanche à sa tombe.

Dans la maison tout était tranquille maintenant; on n'entendait plus une parole prononcée à haute voix; semblable à l'ange de la paix, Vevele accomplissait chaque chose dans le calme et dans le silence. La paix était en effet dans la maison, mais la joie n'y était pas; on eût dit que quelqu'un y manquait et qu'on l'attendait avec tristesse.

Peu à peu pourtant, le vieux fermier se sentait si bien, sous la douce influence du ménage de sa fille, qu'il semblait revivre; il ne faisait rien que du consentement de l'enfant. — Il la laissait disposer de toutes choses, et si quelqu'un manifestait un désir, il répondait toujours avec douceur :—Il faut demander cela à ma Vevele.

Ils vécurent longtemps ainsi. Vevele avait dépassé la moitié des plus beaux jours qui séparent la vingtième année de la trentième. Beaucoup de prétendants à sa main se présentèrent les uns après les autres, mais elle répondait toujours qu'elle ne voulait pas se marier; son père lui donnait raison. Puis il disait : Vevele tu es trop bien pour un paysan; si je gagne mon procès nous irons nous établir en ville, je te donnerai aussi un boisseau rempli de couronnes et alors tu pourra choisir parmi les messieurs.— Vevele riait, mais dans le fond du cœur elle était de l'avis de son père. Elle se disait que jamais elle ne voudrait d'un paysan pour mari. Sachant combien ils étaient vindicatifs, ayant eu beaucoup à en souffrir, elle avait pour eux une aversion qui tenait du préjugé. Elle s'imaginait qu'à la ville où les hommes sont plus polis, ils doivent aussi être meilleurs. Elle avait supporté toutes les douleurs avec résignation parce que jugeant les gens qui l'entouraient trop grossiers, elle se croyait incomprise. Ayant toujours l'esprit occupé de l'infériorité des paysans, elle finit par se croire non-seulement meilleure que les autres, mais encore au-dessus d'eux par sa position et son rang. —Ce fut là un grand malheur.

II.

On se trompe singulièrement si l'on croit pouvoir vivre libre et isolé à la campagne. Cela peut se faire dans une grande ville, où les hommes vivent les uns

Digitized by Google

à côté des autres sans s'en apercevoir, où l'on coudoie tous les jours un homme sans savoir qui il est ni ce qu'il fait, et où il passe à côté de vous sans que vous songiez à le saluer ou à lui jeter un regard ; mais à la campagne, dans un village où le petit nombre des habitants se connaissent les uns les autres, on doit en quelque sorte rendre compte de toutes ses actions à chacun, et il n'est pas possible de ne vivre que pour soi. Dans le Schwarzwald, le salut même se modifie suivant l'occupation dans laquelle on vous trouve ; si vous descendez d'une montagne, le paysan qui vous rencontre vous dira : — Allez-vous là bas? — Si vous la montez, il dira : — Eh bien, grimpez-vous? — Si vous chargez une voiture, le passant ne manquera pas de s'écrier : — Prenez garde de surcharger ! — Enfin si le soir il vous trouve assis devant votre porte, il vous demandera : — Eh bien, vous avez fini votre journée ! etc.

Dans l'expression de cet intérêt pour toutes les actions des autres, se trouve le sentiment d'une certaine communauté dans les choses de la vie qui a bien de la douceur, mais qui malheureusement ne manque pas non plus d'inconvénients. Si un homme a des raisons particulières pour disposer de sa vie de manière à blesser les habitudes et les mœurs généralement admises, il est exposé aux contradictions et aux railleries de tout le monde ; ainsi un vieux garçon et surtout une vieille fille sont toujours des sujets de gaieté pour le paysan, soit que la pauvreté ou toute autre raison les ait fait persévérer dans le célibat.

Plus Vevele s'approchait de la triste époque où elle allait passer pour vieille fille, plus on se permettait des plaisanteries sur la demoiselle du fermier. Un dimanche Vevele passait par le village. Devant la mairie se trouvait un groupe de jeunes garçons : Tralle, un lourdeau presque muet, était des leurs. En voyant arriver la fille du fermier, l'un d'eux s'écria : — Tralle, voici ta fiancée ! — Tralle grimaça un sourire. Ils l'engagèrent alors à donner le bras à sa fiancée, et comme il ne voulait pas se prêter à leur jeu, ils l'y poussèrent ; Tralle s'avança donc lourdement vers la pauvre fille et lui prit le bras, en accompagnant son action d'horribles grimaces. Vevele tourna vers les jeunes paysans des yeux qui exprimaient tant de douleur et de reproches que l'un d'eux fut sur le point de venir à son secours. On n'entendit pas ce qu'il dit, les garçons riant aux éclats. Heureusement le secours arriva d'ailleurs ; Mohrle, le gros chien de Vevele, l'avait suivie, en deux bonds il fut près d'elle, en un troisième il était sur le dos de Tralle, et le prenant au collet il le renversa. Vevele eut alors fort à faire pour apaiser son chien et lui arracher sa proie ; à peine le garçon fut-il debout qu'elle s'éloigna rapidement. Mohrle, chien de la plus forte race, devint dès ce moment une puissance redoutée dans le village ; mais cet accident causa beau-

Digitized by Google

coup de chagrin à Vevele et lui fit prendre les paysans encore plus en aversion.

Elle alla passer quelques semaines chez son frère Melchior à Ergenzingen, mais là aussi le chagrin la poursuivait, car son frère avait une femme dure et avare qui lui donnait à peine de quoi manger.

Le maire d'Ergenzingen, veuf et père de trois enfants, vint un jour chez Melchior lui demander la main de Vevele. Celle-ci était presque décidée à lui accorder sa demande; elle n'avait aucune inclination pour le maire, mais fatiguée d'une vie isolée et inutile, elle eût accepté avec joie le rôle de mère de ces trois enfants qui avaient perdu la leur. Mais le fermier du château survint et lui dit que le maire était un homme brutal qui avait maltraité sa première femme. Le maire reçut donc un refus. Malheureusement sa demande avait été ébruitée dans le bourg; les jeunes gens, très-heureux de pouvoir jouer un tour à cet homme qui, plus d'une fois, leur avait fait connaître toute sa sévérité, semèrent de la paille par une belle nuit depuis sa maison jusqu'à celle de Melchior. Depuis ce temps, le maire prit Melchior et Vevele en haine. Bientôt le fermier revint avec sa fille dans sa solitude.

Pauvre Vevele! que ne suivit-elle son inspiration à l'égard du maire! — mais elle devait accomplir sa triste destinée.

La vie du fermier semblait devoir finir avant son procès. Cet homme, autrefois si fort, était maintenant toujours malade; son chagrin et ses regrets longtemps concentrés avaient miné sa constitution. On le voyait passer des journées entières dans son grand fauteuil sans dire un mot, si ce n'est quelques paroles à peine articulées, que de temps en temps il adressait à son chien Mohrle; celui-ci, la tête appuyée sur les genoux de son maître, fixait sur son visage ses gros yeux intelligents.

Vevele ne pouvait pas toujours être près du fermier, et maintenant, infirme et chagrin, le vieux paysan éprouvait toute la tristesse de son isolement. C'est ainsi qu'on voit beaucoup d'hommes, tant qu'ils jouissent de la santé et du bonheur, vivre au jour le jour sans accorder une pensée à celui qui leur donne ces biens, et dès que la maladie et l'adversité commencent à peser sur leur destinée, on les voit relever au fond de leur cœur des autels brisés depuis longtemps et souvent même leur vouer un culte superstitieux. Il en était de même de notre fermier: pendant les années de jeunesse et de santé, il avait vécu séparé des hommes et s'était peu occupé d'eux; maintenant il aurait été enchanté si quelqu'un, — n'importe qui, — s'était trouvé pour partager sa chambre bien chauffée, quand ce n'eût été que pour s'offrir réciproquement une prise de tabac. Souvent il se mettait à la fenêtre et toussait si quelqu'un venait à passer; mais personne ne le saluait, personne ne venait. Il fermait alors tristement la fenêtre.

Digitized by Google

Deux jours avant le nouvel an, Vevele était allée à la fontaine pour chercher de l'eau; elle s'imposait ce rude travail, parce qu'au village on la disait trop fière pour le faire. Elle venait de remplir le seau, lorsque sa servante lui dit: — Voyez celui-là, avec ses quatre yeux, c'est sûrement le nouveau chirurgien. — En effet, un jeune homme, vêtu à la mode, des lunettes sur le nez et les mains dans les poches de son habit, sortait du village. Au moment où il passait près des jeunes filles, Vevele qui cherchait à placer son seau sur sa tête glissa sur la glace, tomba tout de son long et pour comble de malheur se mouilla du haut en bas. Comme elle cherchait à se relever, le jeune homme lui présenta la main, la remit debout et lui demanda avec intérêt si elle ne s'était pas blessée, ajoutant qu'elle devait avoir fait une chute terrible. Il y avait tant de bonté dans le son de sa voix que Vevele en fut touchée; elle le remercia et répondit qu'elle ne s'était pas fait grand mal. Là dessus, elle quitta la fontaine, mais le jeune étranger l'accompagna: — Vous boitez, lui dit-il, vous vous êtes peut-être donné une entorse?

— Non, mais j'ai un pied trop court, — dit Vevele, et quoiqu'elle grelottât de tous ses membres, elle sentit que sa tête était brûlante, car tout son sang refluait vers ses joues. Elle se couvrit le visage de son tablier comme si elle voulait l'essuyer, mais son tablier était trempé. Le jeune homme fit la remarque qu'elle ne boitait qu'imperceptiblement. Vevele sourit, un peu pour exprimer son incrédulité, un peu parce qu'elle était flattée. Il lui parut bien étrange que ce jeune homme traversât ainsi tout le village à ses côtés, et la reconduisit jusqu'à sa maison. Arrivé là, il entra avec elle, lui faisant quelques excuses à la vérité, mais sans attendre sa réponse. Mohrle sauta vers l'étranger, et l'aurait sans doute déchiré si le fermier n'était survenu. Le jeune homme ordonna toutes sortes de précautions pour Vevele, afin qu'elle ne prit pas un refroidissement; elle devait se coucher, prendre du thé, etc.

En attendant l'étranger, ou plutôt pour lui donner son nom, Édouard Brönner, s'était établi près du fermier, causant familièrement avec lui; il n'y était pas d'une heure qu'il connaissait toute l'histoire du fermier. Celui-ci prit tout de suite monsieur le chirurgien en affection, mais il lui parla tant des lunettes, lui demandant souvent si elles lui étaient toujours nécessaires, que Brönner vit bientôt combien ce savant instrument lui était désagréable. Il ôta donc ses lunettes, et le fermier lui fit un signe amical de la tête en disant qu'il pouvait bien mieux parler à cœur ouvert à un homme qui ne mettait pas la lumière de ses yeux dans une lanterne; il commença là-dessus à lui faire l'histoire de ses douleurs corporelles, Brönner prit une mine très-savante; il regretta qu'il eût été jusqu'à présent traité d'une manière complétement fausse et il lui donna un remède spécifique.

Digitized by Google

Depuis lors Brönner vint chaque jour chez le fermier. Chacun se réjouissait en le voyant venir, Mohrle seul conserva sa haine ; il n'écoutait plus personne et il fallait le mettre à la chaine quand Brönner arrivait. Un jour celui-ci en s'en allant jeta un morceau de pain au chien, mais l'animal ne fit aucune attention au lopin et sauta après celui qui le lui donnait comme pour le déchirer. Ainsi le proverbe — qu'un chien n'acceptait rien de sa main — s'accomplissait à la lettre à l'égard de Brönner.

Vevele écoutait ses flatteries et ses belles paroles. Quand la servante prétendait que Brönner n'avait qu'un habit puisqu'il venait les dimanches et les jours de la semaine toujours vêtu de même, elle grondait la servante, la traitant de sotte et lui disant que c'était ainsi l'usage chez les messieurs. Souvent Vevele allait s'asseoir près de son père, quand Brönner causait avec lui, et elle se réjouissait du fond du cœur, quand les manières de voir de Brönner plaisaient à son père et qu'il leur trouvait du sens. Le fermier se portant par hasard un peu mieux après le remède ordonné par Brönner, celui-ci se vantait souvent d'être meilleur médecin que le docteur diplômé ; mais la loi, disait-il, lui défendait de pratiquer. Puis il se mettait à invectiver ces messieurs qui s'imaginent que les livres font tout le savoir. C'était la pratique, disait-il, qui faisait les maîtres.

Bientôt Brönner fut aussi consulté relativement au procès ; il fortifia le fermier dans son projet de faire comme la partie adverse et d'avoir recours à la corruption, il eût même l'habile idée d'offrir de l'or, là où la partie adverse n'avait donné que de l'argent. Car alors, — dans le bon vieux temps, — on ne pouvait terminer une contestation sans corruption, et les employés mendiaient effrontément.

Un soir que Brönner sortait de chez le fermier, Vevele le reconduisit jusqu'à la porte ; ils restèrent quelques instants ensemble ; Brönner prit la main de Vevele et lui dit : — Parole d'honneur, Vevele, vous êtes une fille charmante, vous ne ressemblez en rien à une paysanne ; parole d'honneur, vous avez autant d'esprit et autant d'éducation que la première demoiselle de la ville.

Vevele répondit, à la vérité, qu'il se moquait d'elle, mais dans le fond de son cœur elle ne pouvait s'empêcher de lui donner raison. Il lui baisa la main et prit congé d'elle en ôtant courtoisement son chapeau. Vevele resta longtemps, les yeux tournés vers le ciel, absorbée dans la contemplation des étoiles ; un sourire angélique brillait sur son visage. Les manières bonnes et polies de Brönner lui allaient au cœur. Elle remonta le grand escalier, et comme elle laissa tomber la cuiller en servant la soupe à son père elle se mit à rire comme une folle ; — tout lui semblait si gai ce soir-là ! elle ne pouvait voir un visage chagrin. Elle alla bien tard, en cachette, chercher une bouteille de cidre dans la cave pour régaler les

Digitized by Google

domestiques; elle voulait les voir gais une fois au beau milieu de la semaine.

Les rapports entre Brönner et Vevele firent de rapides progrès.

Un nouvel incident, inattendu en quelque sorte, parce qu'on le désirait depuis trop longtemps, ramena un peu de joie et de vie dans la maison du fermier. La nouvelle du gain du procès arriva enfin. Bien que le fermier du château ne put sortir, il endossa son habit de dimanche, s'assit joyeusement dans son fauteuil et fit verser un pot de lait dans la soupe de Mohrle. Il envoya un messager à Melchior et à sa fille Agathe, afin qu'ils vinssent se réjouir avec lui. On ne lui avait pas dit qu'Agathe était à la mort. On envoya également chercher Brönner, et ce fut le seul invité qui vint au festin. Le vieux fermier but jusque bien avant dans la nuit ; son humeur, pourtant, s'assombrissait au milieu des plaisanteries et des éclats de rire ; il souhaitait que — sa vieille — eût vécu assez longtemps pour pouvoir se réjouir avec lui de cette nouvelle, et il but un verre tout entier à sa mémoire. Il fallut emporter dans son lit le vieillard surexcité, déjà endormi sur son fauteuil.

Il était bien tard quand Brönner s'apprêta à partir; Vevele l'éclaira pour descendre. Ils étaient tous les deux fort animés et s'embrassaient avec transport. Cédant enfin aux prières et aux serments de Brönner, Vevele dit à haute voix : — Bonne nuit. — Brönner en fit autant, puis prenant la clef il ouvrit la porte et la refermant avec violence il fit tourner la clef dans la serrure. Mais il n'était pas sorti ; il remonta à pas de loup l'escalier et entra avec Vevele dans sa chambre. Personne dans la maison ne s'en aperçut; Mohrle seul qui était attaché dans la cour aboya toute la nuit comme si un voleur s'était glissé dans la maison.

Cette nuit là, l'ange de la vie et l'ange de la mort se partagèrent le domaine de cette maison; le matin on trouva le vieux fermier mort dans son lit; il avait été frappé d'un coup d'apoplexie foudroyante.

Personne ne comprit pourquoi Vevele se laissait aller à une douleur inconsolable, furieuse, lors de l'enterrement de son père ; elle toujours si douce, si résignée, on ne pouvait la tranquilliser, elle ne voulait pas entendre raison.

Le bien seigneurial fut de nouveau vendu à un baron et les paysans lui payèrent les droits comme ils l'avaient fait auparavant, sans murmures et sans contestations.

III.

Vevele se rendit chez son frère Melchior, à Ergenzingen. Hormis son chien Mohrle, personne du village ne l'avait accompagnée. La mort de sa sœur Agathe

Digitized by Google

suivit de près celle du père, et les gens disaient que Vevele épouserait son beau-frère. C'était là une chose impossible. Brönner allait plusieurs fois par semaine à Ergenzingen; il devait s'être procuré de l'argent quelque part: son costume était toujours superbe, et dans ses manières envers Vevele, il laissait percer une assurance extraordinaire et même de la supériorité. Il donna à entendre qu'à l'avenir on devait le nommer — Monsieur le docteur. — Vevele ne savait trop à quoi s'en tenir; mais la pauvre fille ayant fait part de l'état dans lequel elle se trouvait, elle devait maintenant tout subir avec résignation.

Melchior avait un domestique du nom de Wendel, homme fort et laborieux qui partageait toutes les affections et toutes les antipathies de Mohrle; il aimait le chien parce que, comme lui, il avait de l'inimitié pour Brönner, il l'aimait doublement parce qu'il était si attaché à Vevele. Brönner lui avait un jour adressé la parole à la troisième personne (1), et Wendel qui cherchait depuis longtemps une raison pour le détester, lui voua, dès ce moment, une haine implacable. Toutefois, son aversion cédait bien facilement à la moindre prière de Vevele; maintes fois il se laissait envoyer chez Brönner; souvent, quand la nuit était déjà fort avancée, la jeune fille n'avait qu'à lui dire : — Wendel, veux-tu bien me faire l'amitié? — et Wendel ne connaissait plus de distance; il allait détacher le chien et, accompagné du fidèle animal, il portait une lettre de Vevele — au docteur. Souvent, quand Wendel avait conduit la charrue toute la journée, et qu'il était enfin rentré plus fatigué que ses chevaux, Vevele n'avait qu'à lui donner une bonne parole et il attelait la petite voiture pour reconduire M. Brönner dans la nuit et par les temps les plus rudes.

Un samedi soir, Vevele alla près de Wendel qui était dans la cour, et lui dit : —N'est-ce pas, Wendel, tu auras la bonté d'atteler demain de très-bonne heure, et d'aller à Horb chercher le docteur? — C'est donc vrai, dit Wendel, que vous allez vous fiancer ensemble?

— Oui.

— Si j'ai un conseil à vous donner, n'en faites rien; il y a encore assez d'honnêtes paysans. —Vevele lui répondit : — Tu ne peux souffrir Brönner parce qu'il t'a offensé un jour. — Elle voulut en ajouter davantage, mais craignant de blesser Wendel, elle se tut. — Elle pensait que ces paysans étaient pourtant singulièrement opiniâtres et singulièrement sots.

---

(1) Manière méprisante, en usage dans quelques parties de l'Allemagne.

(*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

Malgré sa réplique, Wendel était avec sa voiture sur la grand'route, longtemps avant le jour.

Vevele et Brönner se fiancèrent publiquement; le monde en glosa beaucoup, on se disait même à l'oreille que Brönner avait donné une potion au fermier, parce que celui-ci n'avait pas voulu consentir au mariage de sa fille avec le docteur; on ne savait expliquer autrement cette mort arrivée dans un moment si opportun pour Brönner. C'est ainsi que le monde dépasse souvent le but, dans ses suppositions par trop sagaces.

Le premier changement que Vevele eut à subir fut fort triste pour elle. Brönner lui envoya, un jour, une couturière de la ville, afin de lui faire faire des robes selon la mode. Vevele se regarda comme une recrue obligée de mettre le premier uniforme venu, parce qu'elle a été désignée par le sort pour faire partie de tel régiment; toutefois, elle laissa la couturière prendre mesure sans se plaindre. Mais lorsque, le dimanche suivant, elle fut obligée de mettre ses habits neufs, elle pleura en prenant congé de chacune des pièces de son costume national; en les quittant l'une après l'autre, il lui semblait qu'elle renonçait à tous ses souvenirs. Ce fut avec une douleur particulière qu'elle prit congé de sa jupe courte. C'était un cadeau de sa mère, qui l'avait brodée et la lui avait donnée le jour de sa confirmation; elle en était vêtue, lorsqu'elle s'était confessée pour la première fois, elle l'avait encore mise lorsque, pour la première fois, elle s'était approchée de la sainte table, et sa mère lui avait dit qu'elle devait la porter le jour de ses noces. Un des inconvénients des robes de nos dames, c'est qu'il faut encore quelqu'un qui vous aide à les mettre, à les agraffer. Vevele tressaillait quand la couturière tournait autour d'elle et la touchait. Ses cheveux furent réunis en une tresse et fixés sur la tête par un peigne, et quand Vevele eut complété son attirail, la pauvre fille ne put s'empêcher de rire en se regardant au miroir; puis prenant une mine sérieuse, elle se fit une profonde révérence. Brönner était enchanté en voyant entrer Vevele timidement dans la chambre; il la trouvait, disait-il, dix fois plus jolie. Vevele répondit que tous ces habits de la ville ne valaient rien pourtant, et que le moindre costume de paysanne avait bien plus de valeur que tous ces chiffons. Brönner fit une longue figure et dit que c'était là de sots propos de paysans. Vevele se mordit les lèvres, les larmes lui vinrent aux yeux et elle sortit pour pleurer.

Vevele n'osait presque plus se montrer hors de la maison; elle rougissait d'être ainsi déguisée, comme elle disait; il lui semblait que tout le monde devait la montrer au doigt. Dans le village il n'y avait qu'une fille qui portât des habits de mode, cette fille avait été élevée chez la vieille Ursule et on ne connaissait pas son origine.

Digitized by Google

Vevele passait de tristes jours chez son frère marié à une méchante créature et qui ne mettait au monde que des enfants morts-nés, en sorte qu'on le disait si gonflée de venin que ses enfants en mouraient. Souvent Melchior et sa sœur se mettaient dans la grange, faisant semblant de peler des navets et de les manger par plaisanterie, mais c'était la faim qui les poussait; Vevele se donnait bien des peines pour engager son frère à la docilité. Elle avait eu l'expérience de la paix troublée dans une maison, et maintenant elle cherchait à la conserver ici malgré les privations; heureusement que le bon Melchior était toujours prêt à céder en toutes choses.

Tous les efforts de Vevele tendaient maintenant à engager Brönner à hâter le mariage. Celui-ci vint lui faire part d'un nouveau plan. Il voulait émigrer en Amérique pour y exercer la médecine qu'il connaissait aussi bien que le docteur de l'endroit, mais que malheureusement il ne pouvait pratiquer dans le pays. Vevele se jeta à ses genoux, le conjurant de renoncer à ce projet; elle avait assez de fortune, disait-elle, pour vivre sans s'occuper de médecine. Brönner resta inébranlable, il dit à Vevele qu'elle était une sotte enfant de village qui ignorait qu'il y eût encore des gens par delà les monts. Une pensée terrible traversa alors l'âme de Vevele et terrassa la pauvre fille, la pensée qu'elle serait méprisée et éternellement malheureuse : Brönner le comprit probablement, il alla à elle, la releva, l'embrassa et lui dit quelques paroles douces et affectueuses, en sorte que Vevele oublia tout et lui accorda ce qu'il voulait; elle l'eût suivi jusqu'au fond de l'enfer, tant il avait fasciné son cœur et son esprit.

Brönner avait tout préparé, la fortune de Vevele fut réalisée en or pour être plus facile à transporter. Vevele la gardait près de son trousseau. On devait publier les bans à l'église, mais les papiers de Brönner, natif de Hohenlohe, n'arrivaient pas. Un jour, il entra avec précipitation dans la cuisine où Vevele préparait sa lessive et lui dit : — Vevele, je dois retourner chez moi chercher mes papiers moi-même. Dans la rue, il y a un de mes amis avec sa voiture, il m'offre une occasion d'aller à Tubingen. Je ferai en même temps signer notre passeport par l'ambassadeur, en sorte que nous pourrons partir à l'arrière-saison. — J'aime mieux que ce soit aujourd'hui que demain, dit Vevele.

— A propos, ajouta Brönner, je n'ai justement pas d'argent, peux-tu par hasard m'en donner?

— Voici la clef, répondit Vevele, prends-en là haut; tu sais où il est, dans l'armoire à gauche près des chemises neuves, celles qui sont liées ensemble avec un ruban bleu. — Brönner monta et revint quelque temps après; Vevele essuya sa main pour la lui donner, celle de Brönner tremblait. Vevele

Digitized by Google

voulut l'accompagner un petit bout de chemin, mais il la pria de rester et descendit l'escalier en courant. Vevele s'attrista de ce que Brönner ne lui permettait pas même de l'accompagner jusqu'à la porte. Il lui vint l'idée que peut-être il rougirait d'elle devant son ami; en réfléchissant sur ce que sa destinée pourrait devenir un jour, des larmes amères roulèrent dans sa lessive. Elle monta pourtant à sa mansarde, afin de pouvoir au moins suivre de l'œil la voiture de Brönner; mais quel fut son étonnement en voyant qu'au lieu de prendre la route de Tubingen, elle suivait celle qui conduit à Herrenberg, c'est-à-dire une direction entièrement opposée. Elle ouvrait déjà la bouche, il lui sembla qu'elle devait lui crier qu'ils prenaient une fausse route; mais après un peu de réflexion, elle se dit que sans doute elle avait mal entendu ou que Brönner s'était trompé.

Huit jours se passèrent, puis quinze, Brönner n'arrivait pas et ne donnait point de nouvelles; Vevele se chagrinait souvent en pensant qu'elle s'était donnée pour la vie à un homme qui ne paraissait pas beaucoup la respecter; elle n'était pas fière, mais pourtant elle se rappelait comment chacun dans le village, même le maire, se serait trouvé honoré d'obtenir sa main. Mais souvent aussi elle pensait à Brönner avec le ravissement le plus exalté, et du fond de l'âme elle lui demandait pardon du mal qu'elle avait pensé de lui. Elle se le représentait alors tout vivant devant elle, et il lui apparaissait si aimable, si supérieur aux autres hommes qu'elle ne lui trouvait plus un seul défaut. Il en est toujours ainsi : quand nous sommes éloignés de ceux que nous aimons, nous ne voyons plus de vices, nous ne voyons plus que leurs vertus. — Si Brönner en avait seulement eu une seule !

Un jour Vevele s'abandonnait à ses tristes pensées, elle avait regardé par la fenêtre de sa mansarde si Brönner n'arrivait pas, mais comme d'ordinaire, elle n'avait rien vu. Alors elle voulut se faire un innocent plaisir, et pour se consoler elle ouvrit son armoire afin de contempler son trousseau ; mais quelle fut sa stupeur au spectacle qui frappa ses regards ! Tout y était dans un désordre épouvantable, tout s'y trouvait déplacé, tiraillé comme si les sorcières y avaient tenu leur sabbat; involontairement elle porta la main vers le sac d'argent, — il n'y était plus. Elle laissa échapper un cri déchirant et, tout à coup, avec une rapidité effrayante, mille pensées semblables à des flèches acérées traversèrent son esprit, une lumière terrible se fit en elle. Elle s'expliquait tout, et la fausse route que Brönner avait prise, et le tremblement de sa main en prenant congé d'elle, enfin sa longue absence. — Vevele courut à la fenêtre pour se précipiter sur le pavé, mais une main vigoureuse la saisit par la taille, et l'empêcha d'exécuter son projet. C'était Melchior qui était accouru au cri de sa sœur. Vevele se jeta à genoux, et tout en

Digitized by Google

sanglotant elle lui raconta tout ce qui s'était passé. Melchior hurlait de rage, il voulait partir, appeler tous les tribunaux à son aide. Vevele alors se laissa tomber le visage contre terre et lui fit la confession de sa faiblesse et de sa honte. Melchior se jeta à genoux et pleura avec elle. Longtemps le frère et la sœur restèrent dans cette attitude, par terre, appuyés l'un contre l'autre, sanglotant sans proférer une parole et n'osant pas même se regarder.

Celui qui connaît les hommes et les particularités du caractère des paysans, saura apprécier la conduite de Melchior qui n'adressa pas un mot de reproche à sa sœur Vevele. Il chercha au contraire par de douces caresses et des paroles consolantes à ranimer ses esprits anéantis. La plupart des hommes se payent tout de suite de leur compassion, en donnant cours à leur amicale colère on à leurs sages admonestations ; mais chez les malheureux qui sentent le trait qui les frappe, il est déraisonnable sinon cruel, de le remuer encore dans la blessure, au lieu de chercher à l'en tirer avec les précautions les plus délicates et tous les ménagements qu'inspire une sollicitude vraie.

Melchior tint conseil avec Vevele sur ce qu'il y avait à faire ; ils tombèrent d'accord qu'avant tout il fallait éviter le bruit et chercher à agir avec la discrétion la plus complète. Plein de fermeté et comme s'il eût été un autre homme, Melchior demanda de l'argent à sa femme, prit sa petite voiture et se mit immédiatement en route à la recherche de Brönner. Vevele voulait aller avec lui ; en songeant qu'elle devait rester à la maison, sans rien faire, sinon attendre et pleurer, elle s'abandonnait de nouveau à tout son désespoir. A la prière de Melchior, cependant, elle se décida à le laisser partir seul.

Des jours et des semaines se passèrent dans l'engourdissement de la douleur. Quiconque avait connu Vevele aurait été effrayé du changement qui s'opérait dans tout son être. Mais elle se cachait à tous les yeux, elle vivait d'une vie sans volonté, dans une inertie complète. Elle mangeait et buvait, dormait et se levait, mais elle ne voulait rien, elle ne savait rien de tout ce qui se passait autour d'elle ; elle regardait vaguement au loin comme une folle, elle ne pouvait plus pleurer. Privée de pensée, son âme entière semblait sommeiller ; on eût dit un état de léthargie ; elle voyait le monde agir autour d'elle, elle le comprenait bien ; mais elle ne pouvait se comprendre elle-même.

Quand Melchior revint sans avoir découvert la moindre trace de Brönner, Vevele écouta le récit de son voyage avec une indifférence déchirante ; elle semblait préparée à tout. Seulement lorsqu'elle entendit que Brönner était poursuivi par la justice, elle laissa échapper un cri de douleur. Il lui parut que mille bouches allaient maintenant de par le monde, proclamer sa honte et sa misère, — et

Digitized by Google

pourtant, — l'amour va jusque-là, — elle pleurait encore plus le sort de Brönner qu'elle ne pleurait sur elle-même.

Cependant la triste destinée de Vevele n'était pas encore accomplie. Lorsque sa belle-sœur apprit sa grossesse, sa dureté envers elle devint révoltante ; elle la poursuivait et la maltraitait de toutes manières. Vevele souffrait en silence ; elle se voyait appelée à porter la croix la plus lourde et elle obéissait sans murmurer. Ce qui se passait en elle paraissait lui donner une force morale surnaturelle. Mais lorsqu'elle entendit sa belle-sœur faire des reproches à Melchior et maudire le jour où elle était entrée dans une famille déshonorée, le cœur de la malheureuse saigna. Elle allait donc devenir la cause de la honte et du malheur de son frère ! C'était là une pensée qui dépassait ses forces.

La vie de Vevele s'était presqu'entièrement passée à côté d'hommes méchants, en proie aux plus noires passions. Cela l'empêcha de reconnaître les hommes de bien, dont le caractère était formé des qualités les plus nobles. Comme il arrive souvent, elle les méconnut parce qu'il est dans la nature de leurs vertus modestes de ne pas trop se faire valoir, et peut-être aussi parce qu'ils ont le droit de se faire rechercher avant de s'offrir.

Vevele pleurait un jour dans la cuisine où elle était assise sous la cheminée. Wendel entra et lui dit : Il ne faut pas pleurer, je vous l'ai dit l'autre jour, il existe encore assez d'honnêtes hommes chez les paysans, bien qu'ils ne sachent pas faire de courbettes.

Surprise de ce discours, Vevele le regarda avec des yeux remplis de larmes, mais elle ne répondit rien et Wendel reprit après quelque temps :

— Oui, regardez-moi bien ; ce que je dis est aussi vrai que si le curé le disait du haut de la chaire. — Il s'approcha de Vevele et lui prit la main en continuant : — Oui, et pour ne pas dire beaucoup de paroles, je sais où en sont les choses, mais vous êtes pourtant meilleure que beaucoup d'autres, et si vous dites oui, nous ferons la noce dans quinze jours et votre enfant sera le mien.

Vevele retira vivement ses mains et s'en couvrit les yeux, puis elle se leva et dit la figure couverte de rougeur : — Sais-tu bien aussi que je suis pauvre, que je suis réduite à la mendicité ? n'est-ce pas que tu ne savais pas cela ?

Wendel se tut quelque temps, la colère et la compassion luttaient dans son cœur comme sur son visage, — il avait honte et pour Vevele et pour lui des paroles qu'il venait d'entendre ; enfin il dit : — Oui, je sais tout, et si vous étiez restée riche, je n'aurais soufflé mot de ma vie ; ma mère possède un petit bien, et moi j'ai mis quelques petites choses de côté, puis nous pourrons travailler et vivre avec honneur.

Digitized by Google

Vevele leva les yeux au ciel et joignit les mains, puis elle dit: — Pardonne-moi, Wendel, je n'ai pas voulu te blesser, je ne suis pas si méchante, mais le monde entier me paraît tel ; pardonne, Wendel.

— Eh bien, dites-vous oui? demanda celui-ci.

Vevele secoua la tête en signe de refus et Wendel frappa la terre du pied. — Et pourquoi pas? demanda-t-il encore.

— Je ne puis beaucoup parler, dit Vevele respirant avec peine, — mais pardonne-moi, je ne le puis; Dieu saura récompenser la bonté de ton cœur ; mais, n'est-ce pas, nous ne dirons plus un mot de cela?

Wendel s'éloigna, mais avant la fin de la journée, il alla avertir Melchior qu'il le quittait à la Saint-Martin.

Enfin le comble du malheur allait s'étendre sur Vevele. Le maire du village avait appris l'état dans lequel elle se trouvait, et cet homme au cœur dur et vindicatif donna cours à sa vieille rancune. Il fit dire à Vevele, par le garde champêtre, qu'elle eût à quitter le village pour retourner au lieu de sa naissance, parce que si son enfant naissait à Ergenzingen, il pourrait y faire valoir des droits de bourgeoisie.

Vevele ne souffrit pas que l'on fît des démarches pour s'opposer à cette barbarie, et par une nuit orageuse elle monta dans la petite voiture avec Wendel et alla à Seedorf. Chemin faisant, Wendel cherchait encore à la consoler autant qu'il le pouvait. Ils ne purent trouver d'abri à Seedorf, Vevele en parut presque contente. Wendel la pria, la conjura de venir avec lui chez sa mère à Bohndorf, mais elle n'écouta pas ses prières, elle le renvoya dans la matinée et continua sa route, seule et à pied, vers Tubingen. Mohrle était venu avec eux, on ne put le séparer de Vevele, Wendel fut obligé d'attacher le chien avec une corde sous la voiture.

Le vent chassait la pluie qui tombait par torrents, les chemins étaient si trempés que Vevele glissait à chaque pas dans sa marche vers Rottenbourg. Elle portait son costume de ville, un mouchoir rouge autour du cou et sous le bras elle tenait un petit paquet. Une vieille chanson qu'elle avait presque oubliée, lui revint tout à coup en mémoire. C'était la ballade de *la Jeune Comtesse séduite;* et sans ouvrir la bouche, elle répéta souvent mentalement cette strophe :

De tes aïeux pleures-tu l'héritage?
Pleures-tu ta chaste fierté,
Ou ta jeunesse, ou ta beauté,
Ou ton honneur, ton plus bel apanage?
Oui, l'honneur, perdu désormais,
Que rien ne te rendra jamais.

Digitized by Google

Elle était à peine à cent pas de Seedorf, que tout à coup elle vit sauter quelque chose à côté d'elle. Elle tressaillit d'effroi au premier moment, mais bientôt un doux sourire passa sur sa figure, c'était Mohrle, il avait au cou un bout de la corde qu'il avait rompue, il faisait mille sauts joyeux autour de Vevele, elle ne pouvait réussir à l'apaiser.

L'orage était si violent que l'on aurait dit qu'il se livrait quelque grande lutte dans la nature; on croyait entendre tout autour de soi le frôlement de gigantesques draperies dont quelque esprit malfaisant cherchait à vous couvrir afin de vous étouffer. Vevele avançait péniblement; — tout à coup — sans qu'elle sût pourquoi — l'idée lui vint que Brönner était sur mer en ce moment. De sa vie elle n'avait vu l'image d'une tempête que dans l'Évangile, et maintenant elle en avait une devant les yeux; elle se trouvait elle-même au milieu de cette tempête, elle voyait les vagues sombres et hautes comme des montagnes, élever sur leur crête humide un vaisseau et le précipiter dans l'abime. Elle vit Brönner un instant suspendu aux bords du navire, les mains étendues vers le ciel. Malheur! Vevele étendit, elle aussi, les bras, sa bouche s'ouvrit, mais le cri expira sur ses lèvres; elle vit Brönner tomber et une vague l'engloutir. Elle laissa tomber les bras, elle baissa la tête, et joignant les mains, elle pria pour la pauvre âme de cet homme perdu. Elle resta quelque temps absorbée sur la route, elle avait la conviction intime que Brönner était mort à cette même minute. Elle releva la tête avec un profond soupir, reprit son petit paquet qui lui était tombé des mains et continua son chemin à travers la pluie et l'orage.

Sur la hauteur où le chemin fait un coude et d'où l'on voit la petite ville de Rottenbourg devant soi, il y a une ancienne chapelle. Vevele entra et adressa une longue prière à la Sainte-Vierge, une prière fervente, exaltée. En sortant de la chapelle, elle vit la longue plaine qui s'étendait devant elle entièrement couverte d'eau, on aurait dit un lac. Le Necker était sorti de son lit. Vevele tourna autour de la ville vers Hirsau. Là elle rencontra une vieille connaissance; c'était Marem, le juif dont le lecteur a peut-être encore souvenir. Il avait un sac sur le dos et conduisait une vache attachée à une corde; il allait également à Hirsau. Qui croirait que Marem éprouva pour le sort de Vevele une telle compassion, une sympathie si grande qu'elles lui arrachèrent des larmes? Il en est ainsi pourtant.

Prenez un juif habitant la campagne, et un paysan ayant le même degré d'éducation, vous trouverez le juif plus retors, plus soigneux de ses intérêts, plus froid en apparence; mais placé en face d'un malheur réel, vous découvrirez en lui une chaleur et une délicatesse dans les sentiments dont vous l'aurez jugé incapable en le voyant agir dans les transactions ordinaires de la vie. C'est que sa destinée l'a

Digitized by Google

endurci pour bien des choses de la terre, mais en même temps elle en a fait un frère compatissant pour toutes les douleurs réelles, humaines.

Marem s'efforça de persuader à Vevele de retourner sur ses pas, il lui offrit sa maison pour abri, il voulut même l'obliger à accepter de l'argent. Vevele refusa tout. A Hirsau, ils entrèrent dans une petite auberge. Marem fit faire une soupe pour Vevele, et celle-ci en eut à peine avalé une cuillerée, qu'elle se leva pour continuer son chemin. Marem voulut conserver le chien près de lui, mais Vevele ne put se décider à quitter le fidèle animal. Elle prit congé du juif en lui disant : — Dieu vous rendra ce que vous avez fait pour moi.

Une heure plus tard, après avoir vendu sa vache, Marem reprit le chemin de Tubingen. Non loin de Hirsau, il vit Mohrle accourir au-devant de lui, il avait un mouchoir rouge à la gueule. Marem pâlit. Le chien se mit à courir devant lui, il le suivit comme il put. Bientôt ils arrivèrent à un endroit où l'eau couvrait la grand' route — le chien sauta dans l'eau, il se mit à nager, il nagea plus loin, toujours plus loin ; enfin Marem le perdit de vue.

La plus belle maison du village appartenait autrefois au père de Vevele ; le père est mort, la mère est morte, les cinq enfants sont morts ; Vevele a disparu sans laisser de traces.

J. S.

Digitized by Google

A ***.

Un jour je te disais : « La vie est bien amère,
» Non, rien, rien ici-bas n'est vrai que la douleur. »
Car je croyais l'amour une triste chimère,
Et demandais au ciel la mort pour tout bonheur.

Et mon front était triste et ma bouche livide;
Je me sentais le cœur rongé par le chagrin :
Alors sous tes longs cils une larme timide
Apparut; tu cherchais à la cacher en vain.

C'est au milieu des pleurs que s'éveilla ton âme ;
Pauvre enfant, jusqu'alors tu n'avais que souri,
Chanté, dansé; soudain, sous un regard de flamme,
Jaillit pour toi l'amour et la peine avec lui.

Car, hélas! c'est pour moi, fils des plages lointaines,
Où dans les flots des mers va mourir le soleil,
Pour moi que tu gémis, c'est moi qui fais tes peines,
Enfant au doux sourire, au teint blanc et vermeil.

Mon amour s'est glissé dans ton âme si pure
Comme un ver dangereux au calice des fleurs:
La fleur qui le nourrit périt sous sa morsure ;
Mon amour dans ton sein n'a laissé que douleurs.

Comme le lys frappé par l'aile du tonnerre,
Ton triste front se penche et tu maudis le sort,
En disant comme moi : « La vie est bien amère ;
J'ai rêvé le bonheur et j'aspire à la mort. »

Abandonnant des cieux les sphères éternelles,
Oiseau faible et tremblant, dans le nid du vautour
Dont le souffle a souillé le duvet de tes ailes,
Tu te débats en vain sans espoir de retour.

Colombe, envole-toi dans le céleste espace :
Retourne à ta patrie, ange, près du Seigneur ;
Pars; mais sur ton chemin laisse une douce trace
Qui me conduise aussi vers toi, mon seul bonheur.

L. DE B.

Digitized by Google

RELATION

D'UN

VOYAGE A LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE.

La *Louise-Marie*, goëlette de l'État, commandée par le lieutenant de vaisseau Vanhaverbeck, fit voile d'Anvers, le 17 décembre 1847, pour aller explorer la côte occidentale d'Afrique, du moins la partie de cette côte qui se trouve comprise entre le Cap Vert, Gorée et les établissements anglais de Sierra-Léone, du 10e au 14e degré latitude Nord. Ce pays avait été signalé au gouvernement comme méritant une attention particulière, parmi ceux avec lesquels la Belgique peut espérer de nouer des relations commerciales. La principale mission du commandant et des officiers sous ses ordres était donc de recueillir des renseignements sur le commerce de la côte en général, et sur le commerce spécial de chacune des localités, en s'informant des ressources de celles-ci, et de l'extension dont leurs relations actuelles seraient susceptibles. En ma qualité de médecin, je fus particulièrement chargé d'observer les influences climatériques, les maladies régnantes, la topographie médicale, etc. Le gouvernement est en possession du rapport officiel que j'ai fait sur ces objets; mais outre ce rapport, je me suis amusé à écrire, pour mes amis, une relation de touriste, comprenant la description des lieux, quelques esquisses de mœurs, des observations de toute espèce, des réflexions, etc. Ce petit travail n'était pas destiné à la publicité; j'abandonne la responsabilité de son sort à ceux qui ont voulu le voir lancé dans cette carrière.

GORÉE.

Après avoir touché à Ténériffe, nous arrivâmes, le 11 janvier 1848, dans la rade de Gorée.

L'île Gorée, possession française, est entièrement occupée par la ville du même nom. Son sol sablonneux, rougeâtre, dépourvu de toute végétation, est peu élevé au-dessus du niveau de la mer,

Digitized by Google

excepté du côté du sud où se trouve un mamelon, ancien volcan, sur lequel sont établies des fortifications que l'on est occupé de rendre formidables. Cette île n'a environ que 3/4 de lieue de circonférence; elle est située au fond d'une baie formée par la pointe sud du Cap Vert, à une petite distance de la terre ferme, d'où elle tire, à des prix raisonnables, les denrées alimentaires que le sol africain peut fournir : gros et menu bétail, œufs, lait, légumes d'Europe, fruits et légumes du pays.

La population blanche, hommes, femmes et enfants, atteint tout au plus le chiffre de 100, auquel il faut ajouter 150 hommes de garnison, officiers compris.

La population générale officielle est de 4,000 âmes, dans laquelle il n'est pas fait mention de la population flottante qui s'élève constamment de 350 à 400.

La proportion des sexes, est, d'après les chiffres officiels :

Pour les blancs, 1 femme sur 5 hommes;
Id. mulâtres, 2 femmes sur 1 homme;
Id. nègres, 3 femmes sur 1 homme.

Les mulâtres parlent tous le français, savent la plupart lire et écrire et sont de la religion catholique. Quelques noirs parlent le mauvais français. Parmi les femmes de sang mêlé, les *Signares,* expression consacrée par l'usage, forment une catégorie à part : ce sont des femmes libres qui vivent en maison et ont toujours une mise recherchée et caractéristique. Leur coiffure habituelle se compose d'un mouchoir blanc ou de couleur, au dedans duquel on applique un corps plus résistant, afin qu'embrassant la tête, ce mouchoir puisse s'élever considérablement et se terminer en pointe aiguë. Ces dames se donnent des airs de petites-maîtresses et possèdent un certain nombre de captives, par lesquelles elles se font servir avec les plus grandes marques de respect. Jadis ces femmes consentaient, à certaines conditions, à vivre en communauté avec les Européens. Cet usage est tombé en désuétude; aujourd'hui, elles ne veulent s'unir aux blancs que par légitime mariage, et comme elles ont une grande répugnance pour les noirs, il s'ensuit que cette population féminine reste vierge.

La ville est, sous le rapport de ses constructions, d'un aspect misérable. Les rues sont très-étroites, et, sauf les maisons habitées par les Européens, lesquelles sont bien aérées et construites sur un certain plan, toutes les habitations sont informes, le plus grand nombre en maçonnerie, à murs très-épais et à toiture tronquée. Pour éviter l'incendie, le gouvernement accorde, depuis quelques années, une indemnité de 200 francs à tous ceux qui veulent remplacer le chaume des toitures par des terrasses couvertes de dalles. Cependant on rencontre encore, dans l'enceinte murée de plusieurs maisons, chez les Signares, par exemple, de petites cases construites en chaume et de forme arrondie, à toiture également arrondie et terminée en pointe. Ces espèces de cages ont l'aspect extérieur des petites meules de blé que l'on voit dans nos campagnes au temps de la récolte. Ce sont les demeures des captifs, mot que l'on a substitué à celui d'esclave, depuis l'émancipation des nègres.

Au centre de la ville on trouve la Grand'Place qui sert de promenade, de marché, de place d'arme, etc., et près de là l'hôpital, vieux corps de bâtiment à un étage, ayant une cour entourée de murailles. Cet établissement que j'ai visité, et où j'ai trouvé des Sœurs de Charité ou hospitalières, contient 80 lits bien espacés, dont momentanément le tiers était inoccupé.

L'île ne possède que quelques filets d'eau de source. Pour obvier à cet inconvénient, on a creusé deux vastes citernes, l'une pour la ville, l'autre pour le fort. Ces citernes sont approvisionnées par les

Digitized by Google

eaux de la côte qui sont potables, mais saumâtres, même recueillies pendant la bonne saison. A l'époque des pluies, elles contractent de plus un goût de marais.

Gorée, chef-lieu de l'arrondissement qui s'étend le long de la côte depuis la baie d'Iof, jusqu'à la rivière Gambie, a un sous-gouverneur, choisi dans la marine parmi les capitaines de frégate. On y voit une église catholique romaine et deux écoles primaires, l'une pour les garçons, dirigée par les frères Jésuites, et l'autre pour les filles, sous la direction des Sœurs de la Foi. On se borne, dans ces établissements, à l'instruction élémentaire; ceux qui veulent faire des études plus étendues doivent aller à Saint-Louis, chef-lieu du gouvernement de toutes les possessions françaises du Sénégal.

L'île Gorée est considérée comme le point le plus salubre de toute la côte. Sa rade est sûre; la station navale qui y est en permanence, est d'une grande utilité par les rapports actifs qu'elle entretient avec la mère-patrie, avec Saint-Louis, et avec toute la côte, jusqu'au Gabon, dans la Guinée inférieure. Cette force maritime de la France, composée de 26 navires de guerre, a pour objet avoué la répression de la traite des noirs dont elle s'occupe peu; mais en revanche elle s'efforce de favoriser le commerce de ses nationaux, plus spécialement protégé sur quelques points par l'établissement de blockhaus.

L'arrivée de la *Louise-Marie* à Gorée a correspondu avec la bonne saison, qui y commence en décembre et finit en juin. Pendant cette période, les pluies sont rares, mais se montrent quelquefois. C'est ainsi que, durant notre séjour nous eûmes des temps couverts, sombres, froids, pluvieux, et des brises N. E. très-fraîches; le thermomètre centigrade placé à l'air et à l'ombre, à bord, oscillait entre 17° au lever du soleil et 24° à midi. Suivant quelques personnes, ces temps pluvieux s'observent chaque année, à la même époque, et sont favorables à la végétation des plantes potagères et légumineuses qui, sans cela, exigeraient des soins constants d'irrigation; selon d'autres, au contraire, ces petites pluies froides annoncent de l'intensité dans les maladies, et une mauvaise saison prochaine. Les plus mauvais mois sont ceux d'août, septembre, octobre et novembre; c'est l'époque de l'abondance des pluies et des coups de vent. Pendant la mauvaise saison, le thermomètre centigrade oscille entre 18° minimum nocturne et 32° 50' maximum diurne.

TERRE FERME.

Toute la partie de la grande terre qui forme le Cap Vert et avoisine Gorée, n'offre que quelques mamelons peu élevés; le reste est terrain bas et sablonneux. A chaque marée, sur plusieurs points, une grande quantité de varechs est déposée sur la plage, où ces plantes marines, mêlées aux débris d'animaux, de poissons, etc., pourrissent et dégagent une odeur pénétrante et méphitique. En s'éloignant des limites de la mer, on marche sur un sable mouvant d'une blancheur éblouissante et présentant l'aspect du désert. Là il est rougeâtre, ailleurs il est recouvert d'une végétation rare, languissante et rabougrie, à peine égayée par la présence de palmiers, de tamariniers, d'acacias et de rares boababs, ces géants des végétaux.

Nous sommes allé visiter les agglomérations de populations répandues sur la côte et à de petites distances dans les plaines, et nous y avons trouvé des traces certaines de culture et même quelques propriétés closes. On y aperçoit à chaque instant du bétail.

Parmi les villages que nous avons parcourus et que l'on décore du nom de villes, je citerai :

Digitized by Google

1° Dacar, situé au fond d'une petite anse en vue de Gorée. Sa population indigène est de 1,000 habitants; les Jésuites y ont fondé un établissement, et deux négociants français y ont fixé leur demeure. 2° Hann, petit endroit entouré de marais et traversé par une petite rivière qui se perd dans un canal d'eau salée, souvent à sec. C'est dans cet endroit qu'est établi le réservoir d'eau douce qui alimente l'île et la rade de Gorée. 3° M'Baoux, autre petit village qui n'a d'importance que par les relations de commerce avec l'intérieur, que deux négociants français y ont établies. 4° Rufisque : ce village est le plus important et le plus intéressant à parcourir. Sa population est plus nombreuse que celle de Dacar. Il est situé à 4 lieues N.-E. de Gorée, au fond d'une anse, et se trouve circonscrit par un canal d'eau de mer souvent desséché pendant la bonne saison.

Près de là, se trouve une vaste plaine sablonneuse, offrant à quelques endroits des traces de marais. Cette plaine est battue dans tous les sens par de nombreux sentiers.

Les parties arides sont couvertes d'acacias, de tamariniers, d'arbres épineux, etc.; les savanes offrent des vestiges de plantes herbacées, aromatiques, qui, avec les graminées sauvages qui s'y rencontrent en abondance, servent à la nourriture de nombreux troupeaux. Ailleurs on voit des palmiers, des cocotiers, des papayers, etc., et dans les champs réservés, le cotonnier en pleine production, le bananier, les ignames, la gourge et différentes autres espèces de cucurbitacées.

Les arbres les plus nombreux sont les monstrueux boababs dont quelques-uns ont jusqu'à 72 pieds de circonférence, et même davantage, mais sans proportions relatives quant à leur élévation. Au milieu de cette plaine qui est remplie de gibier, lièvres, perdrix, bécassines, tourterelles, écureuils, d'une quantité considérable d'oiseaux de toute espèce, et où les serpents ne sont pas rares, on voit çà et là des agglomérations de cabanes où vivent, avec leurs esclaves, les éleveurs de bétail et de chevaux et les cultivateurs qui, en attendant la saison d'ensemencer leurs champs de mil, de maïs, de plantes légumineuses et surtout de pistaches ou arachides, s'occupent de choses moins importantes ou se contentent du *far niente*. Les uns s'adonnent à la chasse, d'autres à la pêche, d'autres à la construction des cases, à la fabrication des objets en joncs et en roseaux, parmi lesquels se distinguent des paniers énormes, recouverts de chapiteaux en forme de toiture et qui servent à la conservation des récoltes.

Nous avons vu des femmes occupées à carder le coton et à le filer au fuseau, d'autres personnes travaillent à la teinture et au tissage de ce végétal laineux ; mais on s'aperçoit facilement que ce genre d'industrie est à l'état d'enfance et qu'il peut à peine suffire aux besoins de la localité. En d'autres lieux on fabrique des cordages, avec la fibre du palmier et d'autres végétaux; ailleurs, enfin, on construit des pirogues, qui sont généralement grossières.

Les habitations des indigènes sont d'une grande simplicité; petites et basses, elles n'ont qu'une ouverture étroite; construites en bambous et en chaume de roseaux, elles sont faites sur un plan arrondi et couvertes d'une toiture en parasol, comme celles que nous avons déjà vues à Gorée. On en rencontre dont les murailles sont en torchis. Les cases en planches sont excessivement rares et toujours la propriété d'Européens. A l'intérieur des cases, on retrouve la rusticité primitive; pas de meubles inutiles; quelques objets de ménage, parmi lesquels ni cuillers ni fourchettes; un petit nombre de banquettes très-basses spécialement réservées aux maîtres, la classe inférieure aimant la position accroupie. La couchette des maîtres se compose d'un bois de lit généralement en osier, sur lequel on dépose une natte. Les esclaves ou captifs n'ont pour se coucher qu'une peau ou une natte grossière déposée sur le sol.

La nourriture des indigènes se compose généralement de *couscous*, espèce de bouillie préparée

Digitized by Google

avec des graines de mil pilées, et, suivant les localités, de riz, de maïs, de légumes. La viande et le poisson n'entrent pas dans le cadre de leurs besoins journaliers. Ils sont généralement sobres; la seule boisson fermentée dont ils fassent usage, est le vin de palme. Mais malheur à ceux que l'occasion met à même de contracter l'habitude des boissons alcooliques; ils deviennent tous des ivrognes.

Les nègres qui habitent l'île et l'arrondissement de Gorée, et que l'on nomme Yolofs, ne sont point méchants; ils sont d'un beau noir, assez robustes et d'une belle taille en général; mais les extrémités inférieures, comme chez toute la race éthiopienne, sont grêles; ils n'ont de mollets que la place. L'angle facial est chez eux assez ouvert; le nez, d'une grosseur moyenne, est pointu, mais plus ou moins aplati sur ses ailes. La mâchoire inférieure n'est pas proéminente, les lèvres sont peu développées, et les dents superbes, comme chez presque toute la race noire. Les hommes ont le menton recouvert d'une barbe rare et crépue. Leurs cheveux laineux et crépus sont longs et fins. Ils en font de jolies tresses dont une, venant de la partie antérieure de la tête, descend sur la pointe du nez, en passant entre les deux yeux et va se terminer au niveau de la lèvre supérieure par une petite boule blanchâtre, métallique ou végétale. Cette tresse, assez drôle, est la marque distinctive du célibat.

Dans le jeune âge, la tête est rasée, à l'exception d'une bande circulaire passant au-dessus de l'oreille, et d'une touffe au sommet de la tête, enjolivée et terminée en tresse.

La toilette, chez quelques-uns, est réduite à sa plus simple expression; elle se compose d'une ceinture de corde qui sert à soutenir une bande de tissu quelconque, laquelle est d'abord passée au-dessus de cette corde, à la partie antérieure, puis reportée entre les cuisses, pour aller repasser, à la partie postérieure, sous la ceinture et se terminer ensuite en forme de queue. Toutefois, ce genre de toilette n'est pas le plus recherché. La mise habituelle se compose d'une bande de tissu de laine ou de coton, dont ils s'entourent la ceinture en forme de cotte et qui ne descend que jusqu'à la partie moyenne des cuisses; d'une autre bande d'environ trois aunes de longueur, au milieu de laquelle un trou est pratiqué pour y passer la tête, puis les quatre coins flottants sont réunis deux à deux par un nœud de fil de chaque côté. De cette manière les bras restent nus et tout à fait libres. Une troisième bande de coton ou de flanelle, mais plus large et d'un tissu plus épais, souvent de couleurs variées et quelquefois d'un grand prix, se porte sous le nom de *pagne*, en forme de vaste mouchoir. Une barrette ou un simple mouchoir, tourné en forme de turban, sert de couvre-chef. Pour toute chaussure, ils portent des sandales nouées sur le coude-pied, quelquefois par des tresses assez élégantes en marocain rouge. Ce qui complète l'accoutrement des Yolofs et leur donne, ainsi qu'à toutes les peuplades de la côte, un air caractéristique de localité, ce sont des joujoux de forme étrange, qu'ils s'attachent à la ceinture, au cou, aux bras, aux poignets, aux jambes. Ces joujoux, appelés *gris-gris*, sont des objets de superstition ou fétiches. Au milieu de toutes ces breloques se trouve un poignard, aussi embelli de floches sanctifiées.

L'habillement des femmes est peu différent de celui des hommes; mais leur couvre-chef, quoique composé du simple mouchoir, est mis avec plus d'élégance. Les maîtresses de captives aiment à s'orner du bonnet pointu. A part les gris-gris dont les femmes sont amplement fournies, on les distingue des hommes par les brasselets en cuivre, quelquefois en métal précieux, qu'elles portent aux poignets et au-dessus du coude; par une chaîne métallique ou en perle portée à la partie inférieure des jambes au-dessus des chevilles; par des bagues en abondance et souvent par une rangée de plusieurs boucles d'oreille de chaque côté, allant de la partie antérieure à la partie

Digitized by Google

postérieure en augmentant de volume et de dimension. On voit aussi chez le sexe, mais rarement, de jolies chaînes en or. Tous les bijoux venant d'Europe sont appelés gris-gris de France.

Les enfants, jusqu'à un certain âge, sont dispensés de toute espèce de vêtement, sauf du pagne quand le froid l'exige. Mais les petites filles portent une ceinture enjolivée de gris-gris, et quelquefois de petites chaînettes aux poignets et à la partie inférieure des jambes.

Les Yolofs ont un certain degré de civilisation. Ils parlent une langue qui leur est propre et qu'ils écrivent en caractères arabes. Plusieurs parlent le mauvais français, d'autres l'anglais. L'esclavage est maintenu parmi eux, et les fortunes se comptent souvent par le nombre d'esclaves. Plusieurs de ces esclaves, sous le nom de *captifs*, sont employés à bord des navires de guerre français, où ils gagnent 30 fr. par mois, en sus de leur nourriture; mais la moitié de ce salaire est remis à leurs maîtres.

Les mœurs conservent chez les Yolofs de leur rudesse primitive; quand ils se querellent ils font grand bruit; mais ils sont soumis aux Européens. Leur religion est celle de Mahomet avec mélange de fétichisme. Une de leurs sectes ne mange pas de viande de porc. Ils font le salem tous les jours. Le marabout, qui tient son pouvoir du grand marabout de Cahor, est leur chef religieux; c'est lui qui fabrique les gris-gris et qui en a le monopole : aussi ne se défait-il de ces objets sacrés qu'avec grand bénéfice; plus on les paye cher, plus vaste est leur puissance mystique.

En vertu du Coran, la polygamie est permise. Le marabout peut avoir quatre femmes libres et une esclave. Les hommes d'une certaine classe peuvent avoir plusieurs femmes libres ou esclaves. Les hommes libres du commun peuvent prendre une seconde femme, quand ils n'ont pas d'enfants de la première. Les enfants des esclaves sont la propriété des maîtres, et ils deviennent souvent le sujet de vives contestations entre ces derniers, quand le père et la mère appartiennent à des propriétaires différents.

Les R. P. jésuites et les prêtres des possessions françaises du Sénégal font peu de prosélytes parmi les nègres, qui jouissent d'une grande liberté personnelle sous la religion de Mahomet. Les missionnaires ne réussissent que chez les mulâtres. Ceux-ci ayant un profond mépris pour les noirs et leurs ridicules gris-gris, se font tous catholiques. Pour les femmes de sang mêlé, les seuls objets sacrés sont des reliques et des médailles à l'effigie de la Vierge, ce qui ne les empêche pas d'aimer à la folie les bijoux profanes.

FLEUVE GAMBIE.

Le Rio-Gambie a son embouchure dans une baie dont l'entrée, de 20 milles d'ouverture, est limitée au nord par la pointe San-Gomar, et au sud par le cap Sainte-Marie. Cette baie, au milieu de laquelle se trouve un banc de sable et deux îlots, l'île Gemano et l'île aux Oiseaux, reçoit aussi les eaux des rivières Salum, Benguela et d'autres moins importantes. Toutes les parties de la côte qui entourent cette baie sont très-basses et pauvres de végétaux d'un port élevé.

Les Anglais possèdent à l'embouchure et sur la rive gauche de la Gambie l'île Bathurst, avec un fort qui domine le fleuve. Ils sont aussi en possession, sur la rive opposée, d'une bande de terrain de 30 milles de long sur un mille de largeur et s'étendant vers la source du fleuve, à commencer de la pointe de Barra, où se trouve aussi un fort. Les forts de Bathurst et de Barra, placés à deux milles de distance l'un de l'autre, limitent la largeur de l'entrée de la rivière; c'est dire que

Digitized by Google

les Anglais sont maîtres de l'embouchure et de l'intérieur du Rio-Gambie, où ils entretiennent un bateau à vapeur pour la célérité des communications.

Les Français ont pour toute possession dans la Gambie le comptoir d'Albréda avec une concession de 4,000 mètres carrés de terrain, enclavés dans la bande appartenant aux Anglais et dont il vient d'être fait mention.

L'île de Bathurst n'a qu'environ une lieue et demie de circonférence; elle est formée par une branche de la Gambie qui la circonscrit de l'est à l'ouest en passant par le sud; son sol est bas, sablonneux, aride; les rares graminées sauvages qu'on y rencontre peuvent à peine suffire à la nourriture d'un petit nombre de chèvres. La culture y est très-restreinte; elle ne fournit que quelques produits indigènes, les plus nécessaires à la subsistance. En fait de végétaux d'un ordre supérieur, on ne rencontre que des palmiers rabougris et des arbres épineux d'une petite élévation.

A l'est de l'île se trouve la rade où nous avons vu une vingtaine de navires, parmi lesquels le brick belge *le Comte de Flandre*. Plus de la moitié de ces navires étaient des goëlettes côtières d'un petit tonnage.

La ville de Sainte-Marie comprend toute l'île de Bathurst. Les habitations qui donnent sur le port ont une certaine apparence; on y remarque plusieurs belles maisons à étages et entourées d'une galerie extérieure. La partie opposée de la ville est d'un aspect misérable; on n'y voit que des marais en partie couverts d'eau, en partie desséchés, et des cases d'indigènes construites en bambous et dont les toitures en chaume ont la forme d'un entonnoir renversé.

L'intérieur de la ville, où l'on marche sur un sable mouvant, offre des rues vastes et larges, et sur plusieurs points, des propriétés entourées de haies tressées en bambous. Parmi les constructions les plus remarquables on doit citer l'hôtel du gouverneur, la caserne et l'hôpital militaire. Ce dernier établissement, où je n'ai trouvé que quelques soldats noirs en traitement, peut contenir 60 lits et même plus, convenablement espacés.

La population générale de Sainte-Marie, y compris la population flottante, est de 7,000 environ. La population blanche dépasse de bien peu le chiffre de 50; elle se compose de négociants anglais, d'employés et de 12 officiers commandant les trois compagnies de noirs affranchis, appartenant au régiment des Indes occidentales britanniques.

L'eau potable de la localité est mauvaise en toute saison; elle est saumâtre et marécageuse. Les Européens ne la boivent que filtrée, et les Indigènes en masquent le goût désagréable en y mêlant un fruit d'une amertume prononcée, qu'ils estiment beaucoup et qu'ils nomment *kola*.

La température varie à Sainte-Marie entre 17° minimum et 34° à 35° maximum au thermomètre centigrade. Pendant notre séjour, fin janvier et premiers jours de février, le même thermomètre placé à l'air et à l'ombre, à bord, a oscillé entre 22° au lever du soleil et 30° de midi à 2 heures. Le ciel, invariablement d'un gris sombre à l'horizon, est resté presque constamment sans nuage; la brume nocturne toujours sensible a été rarement épaisse. Les vents ont soufflé : *la nuit, bonne ou faible brise nord; au lever du soleil, bonne brise nord-est; de 10 heures du matin à midi, petite brise est-sud-est sud-est; à midi, calme plat; vers 4 heures, petite brise du large sud-ouest-ouest, ralliant le nord-ouest après le coucher du soleil, tout en augmentant de force.* Cet exposé des changements dans la direction des vents, établit l'ordre régulier pour la bonne saison. Mais cet ordre subit des variations qui deviennent de plus en plus sensibles en se rapprochant de l'époque des pluies; alors les calmes plats durent une plus grande partie de la journée et font souvent place aux vents des déserts qui détruisent tout par leur ardeur dévorante.

Digitized by Google

Les incendies immenses des plaines, moyen employé sur la terre ferme par les indigènes pour favoriser le défrichement du sol, nous ont, à plusieurs reprises, apporté à bord, avec un air chaud et sec, de nombreux débris de combustion.

Le lendemain de notre arrivée en rade de Sainte-Marie, nous fûmes invités par M. le gouverneur à assister à la réception officielle d'un des petits rois du pays, le roi de Combo, chef d'une des peuplades mandingues de la côte. Cette cérémonie, annoncée par une décharge de quelques coups de canon, eut lieu dans les salons du gouverneur, en présence des autorités de l'île. Les officiers de la garnison en grande tenue, l'épée hors du fourreau, prirent place autour d'une table immense à côté des autorités et des invités. A la droite du gouverneur se trouvait, dans un simple fauteuil, le roi visiteur qui, le poignard au côté, les bras et les jambes nues, chaussé de sandales, vêtu de son modeste pagne, chargé de gris-gris et couvert d'une barette ornée de quelques dessins rubanés, était entouré de sa suite, dans laquelle ses favorites, négresses pur sang, le torse nu, tenaient un rang distingué. Ses ministres et ses hommes de guerre se tenaient à une petite distance, les uns assis, les autres couchés ou accroupis au gré de leur instinct. La musique royale avec ses tamtams se trouvait rangée devant l'hôtel, où était aussi la musique militaire de la garnison.

Dans une chambre attenant au salon et restée ouverte, on voyait deux nègres enchaînés, peut-être pour imposer aux nombreux visiteurs de cette race.

L'entretien fut vif et animé : il s'agissait de la médiation amicale du roi de Combo en faveur du roi de Barra, ennemi des Anglais. Cet agresseur venait de s'emparer de quelques membres d'une famille nègre qui traversait ses États et pour la reddition desquels il exigeait rançon, tandis que le gouverneur, au nom de Victoria, réclamait ces victimes d'une mesure arbitraire, comme libres et sujets anglais. Les menaces sérieuses que le médiateur fut chargé de transmettre au roi de Barra, suffirent pour déterminer ce dernier à rendre les prisonniers sans condition.

Après la cérémonie et les protestations mutuelles de dévouement, le roi partit avec sa suite. Il était précédé de ses tamtams, jouant des airs sauvages et souvent étouffés par les bruits aigus de la musique de la garnison, qui suivait le cortége.

ILES DE LOS.

L'archipel des îles de Los, situé à l'ouest de la pointe Tumbo, latitude 9° 28′ nord, longitude 13° 48′ ouest, Greenwich, appartient aux Anglais.

Factory, la seule de ces îles que nous ayons visitée, celle aussi dont les abords sont le plus favorables au mouillage, est composée de terrain volcanique recouvert d'humus mêlé à du sable fin et rougeâtre. La végétation, maintenant languissante (février), y consiste en graminées sauvages, en arbustes épineux, palmiers, citronniers, orangers, quelques rares boababs et d'autres arbres des tropiques, parmi lesquels des cotonniers sauvages. Beaucoup de terrains sont réservés à la culture : nous y avons vu du bétail.

A l'ouest de l'île se trouve un mamelon de 4 à 500 pieds d'élévation d'où jaillit une source de bonne eau assez abondante.

La population de Factory est d'environ 300 indigènes parlant presque tous ou comprenant

Digitized by Google

l'anglais. M. Combeel, qui y a le titre de résident, et un ou deux employés de son comptoir, sont les seuls Européens. On y trouve quelques mulâtres.

Factory est plus salubre que plusieurs autres points de la côte; les malades de Sierra-Léone viennent y séjourner quelquefois en vue de guérison.

Les habitants des îles de Los, de la race des Sousous, sont bruns-noirs; ils ont les traits assez réguliers et ne sont pas dépourvus d'intelligence. Parmi les femmes on en trouve dont les formes sont très-gracieuses. Les hommes ont à peu près la même mise que les Yolofs et les Mandingues; chez quelques-uns on remarque une espèce de surtout en étoffe rayée, sans manches, fendu sur les côtés, et qu'ils portent avec élégance. Le costume des femmes se compose généralement d'une ceinture qui couvre les hanches et les cuisses. Les Sousous, de la même religion que les Yolofs, ne sont pas moins avides de gris-gris que ces derniers.

Les habitations à Factory sont d'une construction ingénieuse. La majeure partie sont établies sur le plan suivant : Une muraille en torchis de forme cylindrique et dont l'espace intérieur, de 12 à 15 pieds de diamètre, est élevé à une hauteur de 10 à 12 pieds. Ce cylindre vide présente deux ouvertures ou portes qui se correspondent. Aucune autre ouverture n'existe dans la muraille. A 5 à 6 pieds en dehors de cette muraille sont plantés de distance en distance des pieux peu élevés servant de supports à la partie inférieure de la toiture, qui, ici aussi, est circulaire et terminée en pointe très-aiguë. De cette manière, il reste en dehors du corps de logis une galerie circulaire, où l'on peut prendre l'air pendant les temps de pluie, et se garantir à volonté des fortes brises ou de l'ardeur du soleil, au moyen de cloisons légères. L'aire des cases et de leur galerie est couverte d'une couche de terre argileuse, dure et résistante. On façonne aussi avec la même terre, à l'intérieur et dans la galerie, des banquettes, des formes de lits, des étagères, etc. Les cuisines sont indépendantes du corps de logis. Les cases sont bâties par agglomération autour d'une petite place qui sert aux réjouissances publiques.

Nous avons assisté à une de ces réjouissances; elle avait lieu à propos de la cérémonie de la circoncision. Notre étonnement a été grand de voir et d'admirer les poses gracieuses et d'une originalité primitive des jeunes filles, dansant en cadence parfaite, au son des tamtams, des grelots et d'autres instruments de musique d'une simplicité bizarre. Les sauts et les tours de force des saltimbanques de la localité embellissaient la fête, qui avait lieu à la lueur des torches et au bruit des décharges de mousqueterie.

FLEUVE NUNIEZ.

Le Rio Nuniez est situé sur la côte que nous venons d'explorer, entre les rivières Capachie et Componie. Son embouchure, vers laquelle vivent les Bagas, petite peuplade indépendante et d'un caractère peu remuant, a environ 3 milles d'ouverture. Ses deux rives sont garnies de mangliers, de paletuviers, de plantes marécageuses, et, sur presque tous les points, de nombreux cocotiers. Les touffus sont peuplés d'oiseaux aquatiques et surtout de singes. Dans les marigots et les rivières affluentes on trouve les hippopotames, les lamentins, les éléphants, etc.

La mer, dans la bonne saison, marne dans une grande partie du fleuve de 12 à 16 pieds; d'où il résulte qu'à marée basse les deux rives deviennent de vastes marais limoneux, séjour des caïmans et principe d'émanations putrides. Pendant la saison pluvieuse, les eaux se maintiennent

Digitized by Google

à une plus grande élévation. Les inondations des terrains bas sont fréquentes et le développement des miasmes y est plus actif.

A une petite distance des rives, le sol devient sablonneux, chargé de terre végétale rougeâtre, et tellement fertile qu'il suffit, pendant la bonne saison, de mettre le feu aux herbes et aux broussailles, puis de remuer légèrement sa surface, pour le rendre propre à être ensemencé. C'est, comme je l'ai dit plus haut, le seul moyen de défrichement employé sur toute la côte, moyen qui n'est pas toujours sans danger pour ceux qui se trouvent sous le vent.

La culture principale, abstraction faite des objets de première nécessité, est ici celle des arachides. Le café Nuniez est le produit de la simple nature; il n'est cultivé que sur quelques points isolés. Plusieurs autres productions naturelles du sol sont dignes d'attention; ce sont le quinquina, le tamarinier, le canneficier, le ricinier, le gingembre, le manioc, les diverses espèces d'orchis qui fournissent le salep, les gommes gutte et adraganthe, l'encens, l'arbre au caoutchouc, l'indigotier, la plante qui fournit le roucou, le cotonnier, le chanvre, les bois de construction, etc. Dans les terrains bas et marécageux ou trouve aussi la salsépareille en abondance.

Les fruits de toute saison sont les oranges, les limons, les citrons, les bananes, les calebasses, etc.; mais les plantes potagères indigènes ou d'Europe ne sont abondantes que pendant la période des pluies, les moyens d'irrigation étant négligés au temps de sécheresse.

Les eaux potables, que l'on peut se procurer en quantité suffisante, sont partout saumâtres et d'un goût de marais.

Les sources de bonne eau ne se rencontrent qu'au pied des montagnes et encore sont-elles trop peu abondantes pour pouvoir servir à l'approvisionnement des navires, fût-ce même à grands frais.

Les Européens, qui attirent constamment à eux les agglomérations de population indigène, ont des établissements commerciaux sur quelques points des deux rives.

Ropace, dans le pays des Nalous, est l'établissement le plus important de toute la rivière. Ce comptoir, où l'on fait annuellement pour plus d'un million d'affaires, appartient en propriété à M. Bicaise, mulâtre des Antilles françaises, homme intelligent, très-actif, et de plus d'un caractère jovial et hospitalier. La factorerie est circonscrite par un enclos de palissades, et défendue à l'intérieur par une demi-douzaine de petits canons qui, jusqu'ici, n'ont servi qu'aux réjouissances publiques. M. Bicaise sait se faire aimer par les indigènes. Le village qu'il a sous sa dépendance, et où il est révéré comme maître et seigneur, compte environ 500 habitants.

Le terrain est montueux près de Ropace, mais présente çà et là des plaines basses assez étendues. Un des petits mamelons fournit une source d'eau limpide et d'un goût agréable.

Sur la rive droite, entre Ropace et Wakaria, est située la montagne de Bancoflette près du marigot du même nom, où vivent les hippopotames. Plus loin, à environ 22 lieues de l'embouchure du fleuve, se trouvent les montagnes de Bocké. Les petites goëlettes de guerre et de commerce peuvent remonter jusqu'à Wakaria. Les grandes embarcations vont jusqu'à Bocké, ville de 2,000 habitants, non comprise une population flottante assez considérable. Cette ville est située sur une des montagnes dont il vient d'être fait mention. Elle est composée de cases en chaume de roseaux, généralement petites et construites sur un plan circulaire, à toiture pointue. Les habitations les mieux soignées ont leurs murailles en torchis et sont à étages avec galeries. Une seule maison est bâtie en maçonnerie; c'est une subdivision du comptoir de M. Bicaise.

Boké, où est accrédité un des ministres de l'Almamy des Foulahs, est la résidence du roi des Lan-

Digitized by Google

doumans, lesquels sont maîtres du haut de la rivière. Ce point est d'une grande importance commerciale; c'est le lieu d'arrivée des caravanes venant de l'intérieur, et où les Foulahs, en particulier, apportent, pour les échanges, l'or en poudre ou en barre, sous forme de bagues, les peaux de tigres, etc.; l'ivoire, la cire, les arachides, etc.

Les Foulahs ou Peals viennent des montagnes élevées de l'intérieur, où les grands fleuves, le Sénégal, la Gambie, etc., prennent leur source. Ce sont les plus beaux nègres que l'on rencontre sur la côte. Ils sont d'un brun rougeâtre, ont beaucoup de traits des Arabes, et se rapprochent de ces derniers par la conformation du crâne et le développement de l'intelligence. Ils sont supérieurs à tous les types nègres. On pourrait les appeler les Indiens d'Afrique, comme on donne aussi le nom d'Indiens aux Peaux-Rouges d'Amérique. Ils sont de la religion mahométane, aussi avec mélange de fétichisme. Le chef de chaque État prend le nom d'Almamy ou prince des fidèles.

Partant de Ropace pour descendre le fleuve, l'on voit de très-belles plaines à Catoucoumat, à Caniope, à Casacaboli surtout, où le terrain, plus accidenté et plus propre à la culture, offre des sites élevés et exposés à tous les vents; on y rencontre aussi des sources de bonne eau potable. Toutes ces plaines sont remplies de gibier, de biches, de gazelles, de bœufs sauvages, en même temps que de reptiles et d'animaux féroces : serpents, tigres, léopards, chats-tigres, hyènes, etc. Dans la rivière Caniope, que nous avons parcourue en chaloupe, nous avons vu des hippopotames.

Plus près encore de l'embouchure du fleuve, et toujours dans le pays des Nalous, se trouve Victoria, comptoir de commerce avantageusement situé sur la rive droite, au confluent d'une des bouches du marigot de Candiafari, qui s'étend vers le Rio-Grande et où vivent les éléphants en troupeaux nombreux. Cet établissement, où la population indigène est peu nombreuse et le nombre de blancs très-restreint, appartient à Mme Skeltons, veuve du négociant américain de ce nom. En visitant les propriétés de Mme Skeltons et les environs, nous avons trouvé de superbes plaines, une belle plantation de café, des ananas, quelques plantes potagères, des arbres fruitiers des tropiques, des champs d'arachides, etc., et partout un sol chargé de terre végétale, reposant sur un fond sablonneux et généralement assez élevé pour être à l'abri des inondations dans la saison des pluies.

Les environs de Victoria sont abondamment pourvus de bois de construction; nous en avons vu de beaux échantillons dans le petit chantier qui y est établi.

Pendant notre séjour dans le Rio-Nuniez, de février à mars, le ciel clair ou couvert de légers nuages blancs, est resté obscurci par un rideau lointain de vapeur ou de fumée grisâtre, et presque chaque jour l'on voyait, dans la soirée, s'élever lentement de la surface de l'onde et des plages marécageuses, un brouillard épais qui ne se dissipait qu'aux premiers rayons du soleil levant, quelquefois par une pluie très-fine. Les vents ont suivi l'ordre suivant, dans leurs variations journalières : la nuit, pas de brise; au lever du soleil, calme plat, quelquefois léger souffle de vent sud-est qui se prononçait insensiblement, en raliant le nord-est et le nord jusque vers midi; d'autres fois, le vent, arrivé à l'est, soufflait bonne et même forte brise—armatan ou vent du désert,—qui persistait une grande partie de la journée; de midi à deux heures, calme plat; de trois heures au coucher du soleil, brise plus ou moins sensible, quelquefois assez forte du large et variant du nord-ouest au sud-ouest. La brise du large se montre plus tôt, plus fraîche et plus régulière au bas de la rivière qu'à Ropace et plus haut.

Le Rio-Nuniez est malsain à toutes les époques de l'année; mais il me paraît pouvoir être habité, sans trop de danger, pendant la bonne saison. En effet, les navires de guerre français qui y séjournent, ne redoutent sérieusement que les influences de la saison des pluies. Les blancs qui y

Digitized by Google

résident et que j'ai eu occasion de rencontrer, sont pâles, d'un jaune-blafard et exposés à des indispositions fréquentes par suite de l'altération de leur constitution.

Notre passage dans le fleuve dont je m'occupe, a coïncidé avec des événements politiques d'une certaine importance. Depuis la mort du roi des Landoumans, qui eut lieu il y a trois ou quatre ans, les indigènes se sont divisés en deux partis, l'un protégé par l'Angleterre, se prononçant pour Tongo qui a été reconnu roi par Bonchenez, chef suprême des Landoumans, et l'autre parti se déclarant pour son frère cadet, Majorez. Celui-ci, soutenu par la France, favorablement appuyé par le ministre de l'almamy des Foulahs et surtout par le secours à main armée que lui ont porté les Nalous ses voisins, venait d'être proclamé roi à notre arrivée à Ropace.

Tongo, non satisfait de cette usurpation, mit à l'instant le feu à Wakaria, lieu de sa résidence, et se retira à l'intérieur avec ses défenseurs vaincus par le frère de Lamina. Cette retraite abrupte a rétabli l'ordre d'une manière plus apparente que réelle ; car Tongo, avec l'appui de l'Angleterre et la réserve du chef suprême des Landoumans, fait craindre une invasion prochaine dans les États de son frère cadet, pour y reconquérir ses droits.

Lamina, chef des Nalous, connu sous le nom de grand agitateur de la rivière, n'a pris fait et cause dans le différend entre les deux frères et ne s'est mis ostensiblement du parti de Majorez, que parce qu'il craignait, ce dont on l'avait persuadé, que les vues ambitieuses de Tongo ne devinssent dangereuses pour sa propre sécurité intérieure. Cependant, en mettant sur pied un petit corps d'armée pour assurer le succès de Majorez, il a pleinement accompli les projets de ceux qui, dans ce démêlé, représentaient la France; mais, se contentant d'alléguer que son acte d'agression avait pour seul but sa sécurité personnelle, il ne s'est pas prononcé ouvertement contre les Anglais, dont il parle la langue et avec lesquels il a souvent eu des rapports d'amitié. Depuis lors, il paraît mécontent des Français, dont il attendait peut-être une juste indemnité pour les frais de guerre qu'il a supportés et qui se sont élevés à plus de vingt mille francs.

La puissance de Lamina est légitime sur les deux rives du fleuve, dans toute la partie qui sépare les Bagas des Landoumans, et sa prépondérance se fait même sentir sur les autres points de son parcours. Il habite Casacaboli, sur la rive gauche, ou Caniope sur la rive droite et au confluent de la rivière de ce nom. Différent des petits rois nègres, dont la toilette est presque la même que celle de leurs sujets, Lamina est un vrai gentleman, portant des habits à l'européenne et même des souliers vernis. Il dédaigne les gris-gris.

Les Nalous sont d'un noir très-foncé et vilains de traits, si on les compare aux Mandingues et aux Foulahs que l'on rencontre parmi eux; ils restent aussi bien en arrière de ces derniers, sous le rapport du développement de l'intelligence.

Ils ont une langue qui leur est propre et qui s'écrit en caractères Arabes, mais peu savent écrire. Ils sont d'un caractère peu irascible, quoique aucun d'eux ne marche sans son poignard. Leur manière de s'habiller ne diffère presque pas de celle des Yolofs dont ils partagent la croyance religieuse et le goût effréné pour les gris-gris. Ils ont un grand respect pour les vieillards dont ils suivent volontiers les conseils; la veillesse est même le seul titre indispensable pour être chef de tribu.

En allant visiter Casacaboli, nous avons eu occasion d'assister à une réunion politique (*Palabra*) présidée par Lamina et composée des chefs de tribus, escortés par des hommes en armes. Cette cérémonie, assez risible en elle-même, nous a pourtant persuadés du respect que les Nalous attachent au nom de vieillard, en même temps qu'elle nous donnait la preuve que Lamina est en grande considération parmi eux.

Digitized by Google

BISSAGOS.

L'archipel des Bissagos se trouve vis-à-vis de l'embouchure des rios-Grande et Geba. Caniabag en est une des principales îles. Nous avons visité la partie nord-est de cette île, où est situé le village habité par le roi nègre Antonio, qui paraît n'avoir qu'une faible autorité sur ses semblables, demi-sauvages, et sur une étendue de terrain très-limitée, la partie ouest de l'île étant au pouvoir des indépendants, réputés belliqueux, sauvages et méchants.

L'île Caniabag est entourée d'une plage sablonneuse éblouissante, et garnie de mangliers; son sol peu élevé est composé de terrain volcanique, recouvert d'humus végétal mêlé à une terre légère et rougeâtre, çà et là sablonneuse. La plaine que nous avons traversée est platte et propre à la culture, mais actuellement aride, couverte de graminées sauvages, de plantes aromatiques et de broussailles épineuses. Nous y avons vu paître du bétail à l'ombre des palmiers. Les porcs pouvant faire des dégâts dans les propriétés privées, sont relégués en commun dans un îlot voisin que l'on nomme Ile-aux-Porcs.

Les objets que la localité peut fournir en toute saison, sont : les bananes, les oranges, les limons, les papaies, les calebasses, les poules, les œufs et peu de bétail. L'eau potable y est saumâtre, sauf celle qui provient de quelques petites sources éloignées du rivage.

Les habitants de Caniabag, généralement assez robustes, sont d'un noir brunâtre. Placés au-dessus des Nalous par leur caractère physique, ils sont très-soupçonneux et d'une rudesse insolente. Ils sont tous armés de fusils et de poignards, objets de défense et d'attaque qui ne les quittent jamais. Ils vont nus pieds et ne portent pour tout habillement, après l'époque de la circoncision, qu'une bande de peau de chèvre qui s'étend de la ceinture au haut des cuisses. Un petit sac aussi de peau de chèvre qui leur sert de nécessaire, et qu'ils portent suspendu par une courroie à une des épaules, complète leur mise habituelle. On ne peut traiter avec eux que par échange; car ils ne connaissent pas la valeur de l'argent monnayé. Leur langue est une espèce de patois portugais. Ils adorent les gris-gris.

Les femmes, parmi lesquelles on en trouve de bien faites, ont une toilette sauvage et bizarre. Leur mise est simplement l'assemblage 1° d'une ceinture de 7 à 8 pouces de largeur, très-épaisse et composée de roseaux, de fibres de palmier et d'un tissu végétal analogue; — ce bourrelet proéminant, attaché au-dessus des hanches, retombe, par le propre poids de son bord libre, sur la partie supérieure des cuisses.—2° d'une collerette, qui n'est autre chose qu'une espèce de chasse-mouche composé de longues ficelles d'un tissu végétal écru, fixées par un bout sur une corde ou bande transversale, laquelle, s'attachant au cou, laisse flotter les extrémités libres des ficelles sur les épaules, le dos et sur la partie antérieure de la poitrine. Leur coiffure n'a rien de régulier. Quelques-unes, à défaut d'objets plus convenables, se couvrent la tête avec une hémisphère de calebasse. Ce qui constitue, sous un autre rapport, le caractère distinctif des femmes de Caniabag, c'est leur goût prononcé pour les boutons d'uniforme dont elles aiment à s'orner et à se servir comme attache de leur élégante colerette, il leur en faut de gré ou de force; aussi est-il difficile de descendre chez elles en uniforme, sans y laisser une partie de ses boutons.

Les hommes ne se contentent pas de si peu; à eux tout convient, et ce que vous ne leur donnez pas, s'ils en ont l'occasion, ils le prennent avec adresse; j'en sais quelque chose pour ma part.....

Digitized by Google

L'île Boulam, aussi comprise dans le groupe des Bissagos, est située entre l'embouchure du Rio-Geba et celle du Rio-Grande. Elle appartient aux Portugais, qui y avaient jadis un fort; aujourd'hui la force armée portugaise est réduite à quatre hommes, campés dans des cases à côté des débris du fort.

L'île offre un aspect assez riant et un sol couvert de terre végétale rougeâtre, mais le bétail ne peut y vivre, ce que l'on attribue à certaines plantes vénéneuses dont la race bovine est avide.

La population indigène, peu nombreuse, est occupée à des plantations de manioc, de maïs, de sésame, etc., que dirige le chef du comptoir établi sur les lieux par M. le gouverneur de Bissao, dont Boulam est une dépendance.

RIO-GEBA ET BISSAO.

Le fleuve Geba, situé plus au nord que le Rio-Grande, avec lequel il a des rameaux de communication, a, comme ce dernier, son embouchure vis-à-vis des îles Bissagos; ses rives où croissent les mangliers, les plantes marécageuses, etc., sont basses et plates, ce qui fait que chaque marée descendante y laisse à découvert, sur chaque bord, une large bande de boue limoneuse. Ce fleuve, dont l'entrée est garnie de petites îles peu élevées au-dessus du niveau de la mer et indépendantes du groupe des Bissagos, appartient aux Portugais, qui y occupent spécialement Bissao, île d'environ 18 lieues de circonférence et située sur la rive droite, à une petite distance de l'embouchure du fleuve.

Bissao est la ville la plus importante des possessions portugaises de la côte; elle est située sur la rivière, vis-à-vis des petites îles Bourbon et Sorcière. C'est le siége du gouvernement de l'île et de ses dépendances; et pourtant tout y respire un air de décadence, je dirai même de misère. Sa citadelle tombe en ruine; parmi les 70 pièces d'artillerie qu'elle possède encore, une douzaine à peine reposent sur des affûts. D'autre part, la garnison est très-restreinte; elle ne compte que 130 hommes, y compris les officiers, qui sont presque les seuls Portugais, une grande partie des soldats étant fournis par les îles du Cap-Vert.

La population libre de Bissao s'élève à 150, la force armée non comprise, et la population générale fixe et flottante est de 3,000 habitants.

M. Cayetan Nouselin, principal négociant de la place, est le gouverneur de l'île avec le grade de lieutenant-colonel. Il a fait un contrat avec la mère-patrie, d'après lequel il doit entretenir à ses propres frais les troupes et le personnel des employés de l'administration, à la condition de percevoir pour son compte les droits d'entrée, de douane, etc. Cette convention, qui jouit de ses pleins effets, a des résultats avantageux pour la colonie.

Il y a quatre ans les Papels, habitants primitifs de l'île et qui s'étaient soumis à la domination portugaise, se sont révoltés; ce qui a nécessité l'emploi de mesures énergiques. Un village d'environ 1,000 Papels, établi sous le feu de la citadelle, a été entièrement détruit par les Portugais. Cette vive aggression forçant les révoltés à la retraite, ils sont allés se fixer et reconstruire un village à la Benda, à trois milles environ de la place. Depuis lors les Papels ne sont plus tolérés dans la ville comme habitants; s'ils y viennent travailler, ils doivent être sans armes et se retirer au coucher du soleil. Aussi de temps en temps, et comme moyens de représailles, des meurtres se commettent-ils de part et d'autre. Dernièrement encore un soldat ayant été assassiné par les récal-

Digitized by Google

citrants, une femme de ces derniers a été victime d'un meurtre par représaille, commis par les soldats.

Les Balantes, autres voisins de la colonie portugaise, mais limités dans leurs rapports par les eaux qui circonscrivent l'île, vivent en bonne intelligence avec les habitants et les autorités de Bissao.

Les travaux des champs sont un peu négligés dans la colonie. On n'y cultive avec soin que les denrées de première nécessité, telles que riz, maïs, manioc, fruits des tropiques. Les autres produits du sol, le coton, l'indigo, la sésame, les arachides, etc., ne se récoltent qu'en petite quantité.

Les Mandingues commerçants fréquentent ce port et y apportent, pour les échanges, les mêmes objets que ceux que l'on trouve sur les autres points de la côte, cire, ivoire, etc., etc.

Il y a quelques années M. Cayetan a découvert, sur un banc de sable, une grande quantité de résine qu'il avait d'abord cru être de l'ambre gris, mais qui, expédiée en Angleterre, a été reconnue pour de la résine *animé*. Ce produit végétal paraît être entraîné, par les grandes pluies, des forêts où se trouvent en abondance les arbres qui le fournissent. M. Cayetan a fait là une bonne trouvaille; il a déjà vendu 80,000 livres de cette résine, à raison de 1 franc 50 cent. la livre.

L'île Sorcière est de peu d'importance, mais les travaux de culture y sont mieux soignés que dans l'île principale. M. le gouverneur, qui en est le propriétaire, y a des plantations et en particulier son jardin légumier. Ce jardin, où nous avons vu de la canne à sucre monstrueuse, le ricin, les fruits des tropiques, etc., produit en toute saison, à la faveur d'irrigations constantes, toutes sortes de plantes potagères d'Europe, carottes, pourpier, radis, oignons, endives, salades, etc., etc.

Sous le rapport de l'eau potable et des influences générales et locales, le fleuve Geba se trouve dans les mêmes conditions que la Gambie, Rio-Nuniez, etc. Pendant les premiers mois qui succèdent à la saison des pluies (fin novembre, décembre et janvier), les vents d'est soufflent à Bissao avec force et constance, et l'on voit se développer des affections de poitrine graves et aiguës.

RIO-CACHEO OU SANTO-DOMINGO.

Le Rio-Cachéo est, comme le Rio-Géba, au pouvoir des Portugais. Il est situé entre ce dernier fleuve et la Cassamance, avec laquelle il peut communiquer par des marigots latéraux.

Cette rivière est semblable, par l'aspect de ses rives basses et bordées de mangliers, aux fleuves que nous avons déjà explorés sur la côte, ainsi que par les oscillations et les influences des marées. Elle en partage aussi les conditions d'insalubrité. Elle est plus étroite à son embouchure que le Rio-Nuniez, mais une fois que l'on a franchi la barre, elle devient plus profonde que celui-ci, et accessible à la navigation sur une plus grande étendue. Les éléphants et les hippopotames se rencontrent vers le haut de son cours.

Cachéo est la ville d'importance, comme centre de commerce et comme port le plus rapproché de la mer. Située sur la rive gauche du fleuve, à environ 3 lieues et demie de son embouchure, elle est le seul point occupé par les Portugais. Cette ville se réduit à une agglomération de quelques habitations d'une certaine apparence, habitées par les notables, Européens ou autres, et entourées de misérables cases où vivent les indigènes, en partie de la race des Papels dont il a été question

Digitized by Google

à l'article Bissao, et en partie d'autres peuplades des pays voisins. Un grand nombre de ces indigènes sont à l'état d'esclavage.

La population blanche est de 12 à 15, et la population générale n'excède pas 500 habitants, y compris les esclaves.

La place est fortifiée; elle est entourée d'une enceinte de murailles, dont les entrées sont gardées par des factionnaires; elle est d'autre part protégée, du côté de la rivière, par un fort en mauvais état, où réside un officier portugais, ayant sous ses ordres une trentaine de soldats, presque tous des îles du Cap Vert.

Une des principales maisons de commerce de Cachéo est celle de M. Honorio, indigène d'un beau noir, aux traits d'un type supérieur, et d'une figure intelligente. Il a fait ses études à Lisbonne, parle le français, et vit à l'européenne. Son influence est grande et sa volonté toute-puissante sur les Papels et les diverses peuplades circonvoisines : aussi, aucun nègre ne passe devant sa demeure sans ôter sa coiffure ou baisser la tête en signe de respect.

A trois journées environ de Cachéo, vers le haut de la rivière, se trouve Farin, ville fréquentée par les Mandingues et les caravanes de l'intérieur; mais ce lieu d'échange, qui pourrait prendre un grand développement, est un peu négligé, les commerçants indigènes préférant se diriger vers la Gambie, où ils se défont plus avantageusement de leurs produits, cire, ivoire, or, peaux, etc.

L'eau que l'on trouve à Cachéo est potable, quoique un peu saumâtre; c'est là que nous avons complété notre approvisionnement.

Les indigènes se nourrissent de riz, de fécule de manioc, de poissons, de bananes et d'autres fruits. Leur propension à la paresse ne les rend pas très-avides de travaux des champs. Cependant, entraînés par l'exemple de leurs voisins et par le bénéfice qui leur sourit, ils commencent à se livrer à la culture des arachides. Les plus actifs s'occupent constamment à la coupe des bois de construction, une des principales branches du commerce d'exportation.....

Ici s'est terminé notre voyage d'exploration. Les événements de France, que nous venons d'apprendre, nous décident à retourner immédiatement en Europe.

F. DURANT,

Chirurgien-major de la marine.

A bord de la *Louise-Marie*, 8 avril 1848.

Digitized by Google

LES DEUX LAPINS.

FABLE.

Esclaves d'un enfant dans une étroite étable,
Deux lapins, condamnés à s'adorer toujours,
Voyaient couler ainsi, dans un calme immuable,
Les jours après les nuits, les nuits après les jours.
Ils prouvèrent bientôt l'adage du génie :
« L'Ennui naquit un jour de l'Uniformité ! »
Mais d'un autre désir encor la tyrannie
Redoublait les tourments de leur captivité :
Tu l'as nommé, lecteur, c'était la liberté !
Ils étaient nés, pourtant, au sein de l'esclavage ;
Mais de l'Auteur suprême, ô suprême bonté !
L'instinct leur tenait lieu de tout apprentissage.
Ils avisent donc aux moyens
De quitter ce triste ermitage,
Et prompts comme des Parisiens,
S'efforcent de percer leur cage.
Aussitôt le geôlier découvre le complot.
« Punirai-je, dit-il, leur folle tentative,
» En resserrant plus encor leur cachot ?
» Ce serait les pousser à quelque récidive.
» En leur faisant un meilleur lot,
» Je les attacherai par la reconnaissance. »
Au lieu de punir leur souffrance,
Le tyran donc y compâtit ;
C'était un tyran dans l'enfance !
Il n'ouvrit pas le trou, non, mais il l'agrandit ;
Un joyeux enclos de verdure
Offrit à nos reclus un espace à leurs sauts ;
Aux rayons du soleil ils broutaient l'herbe pure ;
Même ils pouvaient avec les animaux
Qui dans la basse-cour avaient leur libre allure,
Selon leur bon plaisir, à travers la cloison,
Très-librement entrer en conférence,
Mais sans médire, au moins, du maître de maison.
Pour rester dans le vrai, qu'était donc leur prison ?
Contre tout ennemi la plus sûre défense.

Hélas ! nos deux Jeannots-lapins,
Aussi mal avisés que l'est trop souvent l'homme,
Ne surent pas jouir de leurs heureux destins !
Un soir, aux dépens de leur somme,
Vous eussiez vu les deux conspirateurs,
Grattant, grattant à perdre haleine,
Se creuser un tunnel au bout de leur garenne,
Comme de vrais sapeurs-mineurs
Qui font la guerre souterraine.
Ils ont atteint leur but : « Vive la liberté ! »
Ils pensaient en user : las ! ils en abusèrent !
En gambadant, courant, sautant de tout côté,
Imprudemment ils éveillèrent
Médor, par la fatigue un instant endormi.
D'un bond Médor les tint sous sa dent redoutable,
Et n'y mordit pas à demi.
La liberté, sans doute, est désirable ;
Elle est réellement ce bien
Sans qui les autres ne sont rien ;
Mais en ce point, comme en toute autre chose,
Il est une limite où l'on doit s'arrêter ;
Et quiconque en exige une trop forte dose,
Risque de n'en point profiter.
Pour te posséder absolue,
O liberté ! source de tant d'erreurs,
Comme Socrate acceptant la ciguë,
Descendons au fond de nos cœurs.
Oui, dans un noir cachot, dans les grandeurs suprêmes,
Dans les plaisirs et dans l'ennui,
L'homme est libre toujours, s'il est maître de lui ;
Mais plus nous nous sentons esclaves de nous-mêmes,
Moins nous voulons l'être d'autrui.

Liége, le 22 juillet 1848.

D. Marlin.

Digitized by Google

MÉTÉORES LITTÉRAIRES.

Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

BÉRANGER.

I

FLEURS D'AUTOMNE.

POÉSIES,

Par MM. Bertrand et Emile Colliot du Rozoir de Vroncourt.

Ambo florentes ætatibus, arcades ambo.

VIRGILE.

Tiens, ils sont deux!!

Un tour de faction, vaudeville.

Victor Hugo a mis les préfaces à la mode; et, à mon avis, ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux. Mais encore lui pardonnerait-on volontiers, si sa manie n'avait trouvé des imitateurs. Fort de l'exemple donné par le grand écrivain, il n'est pas aujourd'hui de si mince poëtereau qui ne se croie autorisé à nous raconter, en long et en large, les divers motifs qui l'ont déterminé à nous communiquer ses poétiques élucubrations.

Sous le point de vue de la préface, nos poëtes peuvent se ranger en trois catégories bien distinctes.

La première, et la plus nombreuse pour notre malheur, comprend les poëtes modestes: ils avouent généralement la faiblesse et la timidité de leur muse naissante, et ils implorent l'indulgence du lecteur bénévole pour les premiers sons de leur lyre. Astres infortunés, éteints avant d'éclore, et qui, sans laisser même derrière eux la trace lumineuse de l'étoile filante, retombent tout à coup dans cette obscurité dont ils n'auraient pas dû sortir. Ils ont l'habitude d'annoncer sur la couverture de leur recueil, les titres des nouveaux accords qu'ils se proposent de tirer postérieurement de leur cithare. Ils cultivent de préférence l'idylle, le rondeau et l'élégie.

La seconde est celle des poëtes incompris. Ils ont régulièrement échoué dans une première ascension au Parnasse, et, dans une préface écrite d'un style acerbe et pointilleux, ils s'en prennent

Digitized by Google

invariablement de leur déconvenue à l'ignorance de leurs lecteurs. « *Odi profanum vulgus et arceo.* » Voilà leur devise. Malheureusement, — peut-être est-ce heureusement que je devrais dire, — ce profane vulgaire, c'est tout le monde. Ces messieurs se livrent volontiers à l'épître et à la satire.

La troisième est celle des poëtes qui ne font point ou peu de préfaces. Ce sont souvent les meilleurs; aussi sont-ils les plus rares. Mais comme je n'ai pas à vous en parler aujourd'hui, vous me permettrez, lecteur, de vous en dépeindre une autre fois les types et les caractères.

Fidèle à la coutume de tout provincial bien pensant, de se *transporter*, au moins une fois l'an, dans *les murs de la capitale*, je flânais dernièrement aux Galeries Saint-Hubert, quand le titre pompeux de « *Fleurs d'Automne, poésies,* » placardé en lettres d'un demi-pied sur une colonne, vint frapper mes regards. On aime peu les vers en province; mais le luxe de l'annonce m'avait séduit. J'allai acquérir immédiatement le précieux volume et je l'emportai comme un trésor. Victor Hugo n'a fait que les *Feuilles d'Automne;* je pouvais donc me flatter de posséder quelque chose de plus exquis, un parfum, une essence de Victor Hugo. Que sera la fleur, si Victor Hugo n'est que la feuille? Mais hélas !!... Voulez-vous passer une bonne soirée, lecteur, et sans quitter les bras de votre fauteuil? — Procurez-vous les *Fleurs d'Automne.* Le volume est cher, c'est vrai, mais vous ne regretterez pas vos 2 fr. 50 centimes. Je vous garantis que vous rirez pour cent sous. Et tenez, je ne veux pas que vous me croyiez sur parole, je vais tâcher de vous donner un croquis de l'ouvrage.

Les auteurs de ce prodigieux recueil forment une société en commandite, sous la raison sociale Jules Bertrand et Émile Colliot du Rozoir ou de Vroncourt, *ad libitum;* le premier, ex-artiste lyrique et dramatique des théâtres du Cirque, du Vaudeville et des Nouveautés, auteur de plusieurs *soliloques en un acte et en vers;* le second, auteur d'une histoire de Belgique, d'un mémoire pour extirper *promptement, radicalement et perpétuellement* le paupérisme en Belgique, etc., etc., etc.

Je vous avouerai tout d'abord qu'il me serait très-difficile de ranger ces deux messieurs dans l'une ou l'autre des trois catégories plus haut citées. Selon l'usage universellement reçu, ils se sont cru dans l'obligation d'enfanter une préface; mais une préface si étrangement différente du commun des préfaces, que dès les premières lignes je me trouvai complétement désorienté. Impossible d'en tirer une conclusion quelconque sur le rang de nos auteurs dans la hiérarchie poétique.

Ils ne sont évidemment pas modestes, car ils ne doutent pas un instant qu'ils ne soient lus, et ils n'implorent pas le moins du monde l'indulgence du lecteur bénévole. Ils ne sont pas incompris, car ils ne s'élèvent pas en virulentes invectives contre *l'accueil peu flatteur que les jeunes poëtes de nos jours reçoivent à leurs débuts de la part d'un public ignorant et bourgeois.* Ils ne font rien de tout cela; leur préface est toute convenable, d'une correction désespérante, et saupoudrée artistement d'extraits de Platon, de Régnier et de Boileau. Un véritable modèle de préface, enfin. Je me crus volé!....

Quant à les ranger dans la classe des bons poëtes, il sera suffisamment démontré par la suite que c'était chose au moins hasardée.

N'allez pas croire cependant que MM. Bertrand et Cie ignorent les préceptes de la véritable poésie. Oh non! Ils savent définir parfaitement l'inspiration, l'imagination, le style de la poésie; ils en connaissent l'origine, la mission et les règles. Mais ils se sont bien gardés de s'y conformer. Fi donc! Asservir son intelligence à des puérilités grammaticales, à des exigences de dialectique! C'était bon pour des Racine, des Corneille, pour cette troupe timide de rimeurs du siècle de Louis XIV. La poésie, aujourd'hui, a su s'affranchir de ces vaines entraves. Nous vivons sous un

Digitized by Google

régime libre, et grâces au ciel et à MM. Bertrand et du Rozoir *dit* Colliot, la liberté a passé presqu'entièrement de nos mœurs dans notre littérature. Une chose pourtant m'étonne : c'est qu'au milieu de cette avalanche de libertés qui nous tombe sur le dos, personne encore n'ait songé à proclamer la liberté de la rime. Espérons..... le temps est un grand maître. Mais revenons à nos moutons, je veux dire à MM. Bertrand et Colliot, *dit* du Rozoir.

Ces messieurs ont fait de la poésie de circonstance, de la poésie de rencontre, si j'ose le dire. L'impromptu, le madrigal, l'acrostiche, tels sont leurs poëmes de prédilection. Ils s'élèvent parfois jusqu'à l'épître. — Ils ont semé de *fleurs* le passage d'une foule d'artistes sur la scène bruxelloise. Mmes Taigny, Julien, Fargueil, Fanny Gauthier, Marie D^***^, Georgina, Déjazet, etc., ont tour à tour fait vibrer les cordes de leur lyre. Et à toutes ces artistes, sœurs par le talent, ces messieurs ont jugé convenable d'adresser des pièces ayant entr'elles un certain air de famille ;

. . . . « Facies non omnibus una
» Non diversa tamen, qualis decet esse sororum. »

Partout les mêmes idées accommodées à des sauces différentes. Dans chacune de ces pièces, on rencontre une *blonde* étoile, une corolle ou auréole, une *voix radieuse*, un baiser de Jéhovah sur un front de génie, et un ange *qui paraît être créé par Dieu.*

A Mlle JULIEN.

« A ta *voix radieuse* une foule idolâtre. . . . .
. . . . . .
» Es-tu lutin, démon, ange, ou n'es-tu que femme?
. . . . . .
» *Tu sembles sur la terre une œuvre du Seigneur.*
. . . . . .
» Qui n'a pas vu Julien dans cette *Favorite*
» *Ne sait pas l'astre saint que Dieu seul mit au jour.* »

A Mme V^***^.

« Sous les reflets du ciel où son disque de feu
Le disque du ciel !
» Répand en rayons d'or sa *suave lumière,*
» Étaient parmi les fleurs d'un éternel parterre
» Des anges, qui semblaient être créés par Dieu. »

Eh ! bon Dieu, messieurs, prétendriez-vous avoir seuls le droit de vous dire des créatures du Seigneur !

A Mlle FARGUEIL.

« Que sont les rossignols sans leur *chant radieux?*
. . . . . .
» Que deviendrait la nuit sans les *blondes étoiles?*
» Ce que nous serons tous lorsque tu vas partir.
. . . . . .
» Recevez *ces aimés :* la main qui vous les donne,
» N'a pas trouvé de fleurs dignes de *la couronne*

Digitized by Google

» Que Dieu voulut d'en haut poser *sur votre front.*
» *Le doux baiser que Dieu* donne *au front* de chaque ange,
» *Brille* sur *votre front.* . . . . . »

Ces aimés est très-joli. Ce baiser qui brille, et ces trois fronts voisins produisent un *fron-fron* des plus mélodieux. N'oublions pas de signaler un vers de treize syllabes qui vient assez à-propos varier la monotonie de la mesure :

« A voulu que votre âme s'offrît à tous les yeux. »

Messieurs Colliot *dit* de Vroncourt et Cie ont fort ingénieusement appliqué le proverbe : « *In varietate voluptas,* » en semant çà et là dans leur parterre quelques vers trop longs ou trop courts, quelques hiatus :

Page 27. « Et mit sur le tombeau çà et là quelques fleurs. »
— 31. « De son crêpe *hu*mide ombrageait l'étendue. »
— 103. « Boire, fumer, se battre, courtiser les fillettes. »
— 125. « Quand de son pied mignon elle foule la pelouse. » Etc., etc.

A Mlle DÉJAZET.

« *Paris, ce beau Paris, ce géant égoïste,*
» *Qui pour prendre un génie est toujours à la piste,*
» *Se promenant un soir dans son manteau brumeux,*
» *Sur les bords de son fleuve en implorant les cieux...* »

Le voyez-vous d'ici, cet égoïste Paris, enveloppé dans son manteau et flânant à l'aventure sur les quais. Il s'ennuyait :

« Dieu, qui pour ses enfants n'a jamais eu de fiel,
» Aux accents de Paris répondit de la sorte : »

Après un préambule d'une rare verbosité, le Créateur s'écria :

« Comme on voit au printemps dans la verte prairie,
» Les amants s'assembler sur son herbe fleurie,
» *Le pétulant plaisir, ce régénérateur,*
» Dans son sein alarmé va porter le bonheur. »

Voilà bien le langage divin ! — Et aussitôt on voit descendre du ciel un archange et un ange, l'un portant l'autre.

« *On voyait sur son front le doux baiser de Dieu ;*
» *Une auréole d'or* couvrait sa tête blonde... »

Puis l'ange est déposé sur la terre où il se met à *couver des vaudevilles qui braveront le Styx (sic).* Le lecteur intelligent a déjà deviné sans doute que cet ange n'est autre que Déjazet. D'ailleurs, MM. Jules Bertrand *dit* Colliot et de Vroncourt *dit* du Rozoir ont soin d'ajouter, de peur qu'on ne s'y trompe :

« *Le nom de Déjazet* que le Seigneur lui donne
» Est le plus beau fleuron qui brille à sa couronne. »

Digitized by Google

Il est clair, en effet, que si l'ange se fût appelé Javotte ou Margoton, son auréole aurait été bien moins resplendissante. Je ne continuerai pas, lecteur, à vous montrer les mêmes idées diversement affublées; seulement, écoutez cet envoi :

A Mme V***.

Madame, près de vous vient cette métaphore,
Vous offrir par un vers, hélas! trop incolore,
Le portrait d'une femme où j'ai beaucoup omis,
Dont la perfection n'est pas même à Paris.
Cette femme, en tous lieux de tous elle est connue,
Et quand vous partirez, ils la perdront de vue.

Il est impossible de réunir à un plus haut degré la délicatesse de la pensée et la mignardise de l'expression. Cela a parfaitement l'air d'une devise de confiseur.

A CASIMIR DELAVIGNE.

Ton auréole d'or aux suaves lueurs,
Répercuta ses feux dans notre Académie.

Fiat lux! Vraiment, si on ne m'avait pleinement convaincu de la sincérité poétique de ces messieurs, je serais tenté de les prendre pour deux adroits mystificateurs : leur œuvre, d'un bout à l'autre, est une énigme, un rébus en vers.

Voici un quatrain-*charade*.

LA FIN.

Ce mot cruel, ce mot qui finit toute chose,
Ce mot pèche à mon sens par sa réalité;
Car ainsi que de tout, s'il effeuille une rose,
Un bouton fait douter de sa véracité.

On demande le mot.

Autre quatrain.

SUR L'HOMME.

« Pour un rayon d'amour *l'homme donne sa vie;*
» Pour un regard de femme il donne *tous ses jours.*
» *Son existence entière* à sa première amie;
» *Il trouve et perd tout ça, mais il vieillit toujours.* »

O! M. de la Palisse!

Autre.

« *L'homme nul ici-bas est une triste chose.*

Brid'oison ajouterait : Ce sont de ces choses qu'on ne se dit pas à soi-même.

» *La sottise est son fait.* »

A qui le dites-vous?

Pas d'amis, et pour cause;
» Il ressemble aux cailloux qu'on trouve dans les champs,
» Qui gênent la culture et blessent les passants.

Digitized by Google

Voici une pensée aussi neuve que consolante :

« C'est dans l'obscurité qu'est le miroir de l'âme :
» Oui, là, tout est charmant — comme un regard de femme.
» Les souvenirs *vont là jouant sur notre cœur.* »

Joli, ah! joli! Il est difficile d'avancer avec plus de hardiesse des vérités aussi paradoxales.

SIXAIN. — LA PENSÉE.

« La pensée est pareille à l'eau de l'Océan;
» *Elle a flux et reflux;* comme elle, elle est amère;
» *Sa vague* frappe au front le *plagiat forban,*
» *Le poëte-marin* y guide sa galère,
» *Dans sa lame de feu,* claire comme un miroir,
» *L'homme mire dedans* tout ce qu'il veut y voir. »

Le *plagiat-forban!* Le *poëte-marin!* On connaissait jusqu'ici le cheval-marin, l'éléphant de mer; voici venir un nouvel animal aquatique, le *poëte-marin,* découvert par MM. Bertrand et du Rozoir. Le *poëte-marin!* c'est au moins un cétacé. — Et remarquez, lecteur, l'affection toute particulière que nos *poëtes de mer* nourrissent pour le pléonasme et la répétition : *Dans sa lame de feu l'homme mire dedans.* Et un peu plus loin :

« Depuis longtemps déjà *dans son flanc agité*
» L'industrie et les arts *bouent dans notre cité.* »

Bouent est d'un pittoresque adorable. C'est un néologisme des plus heureux, d'une hardiesse toute *marine.*

« *Béni soit le hasard qui, protégeant ma rime*
» Est venu *pour un nom* noble et beau parmi nous
» Rassembler quelques vers *pour un être sublime.* »

Eh bien! lecteur, que vous en semble? Vous étonnez-vous encore de ce que les vers de ces messieurs ressemblent si fort à des logogriphes? Quoi! vous aviez la bonhomie de croire qu'ils avaient la conscience de ce qu'ils disaient! Allons donc! Mais pas le moins du monde; leurs vers, le hasard les a élaborés; leurs pièces, ce sont des combinaisons fortuites de sons, des assemblages de mots fatalement juxtaposés, dont ils ne sont nullement responsables.

Abordons maintenant la partie la plus fantastique de cette œuvre étonnante :

A M. LE DUC D'AREMBERG.

« *Vous* qui pendant vingt ans avez fait des campagnes,
» *Vous,* riche et haut seigneur, vénéré dans tous lieux,
» *Vous,* soldat prisonnier dans les *fauves Espagnes,*
» *Vous* devez aujourd'hui vous trouver bien heureux!
» *Vous* savez d'être bon combien l'homme ici gagne.... »

Et ainsi de suite, vingt-six vers en *vous,* en *eux* et en *agne!*

Digitized by Google

AU PRINCE ROYAL DE HANOVRE.

« *Mon ignorance, hélas!* arrive *avec fadeur*
» *Vous présenter des mots* qui pourraient vous déplaire. »

Vous le voyez, lecteur, toujours le hasard, toujours des mots.

A BARTHÉLÉMY.

Réponse à une satire sur la retraite de Béranger à Passy.

On peut, s'écrient MM. Bertrand et de Vroncourt,

« On peut haïr *ces gens*, comprendre leur tactique;
» Sachant que Béranger brisa son encrier,
» *Ces hommes du moment* s'amusent *à crier*. »

Ces *gens*, ces *hommes du moment*, c'est Barthélémy, c'est Méry. Le mot est joli dans la bouche de MM. Bertrand et du Rozoir.

« Pourquoi donc, ô Béranger!
» Pourquoi donc t'assigner un coin de l'horizon?
» Passy, toujours Passy! — La France est ta patrie,
» Toi, son poëte saint!!!
» Lorsqu'on a de son front vu tomber les cheveux, etc.
. . . . . .
» *Devrait-on* supposer qu'après de *tels travaux*,
» Le dégoût dans ton cœur *ait répandu* ses maux?
. . . . . .
» Pourquoi donc, Béranger, n'es-tu pas parmi nous,
» Près du peuple qui t'aime; il lui serait si doux
» D'alléger les tourments de son *divin archange*. »

Décidément il y tient, M. Bertrand. Saint tantôt, archange maintenant, nous allons bientôt voir passer Béranger à l'état de Trône, puis de Domination; et c'est à nos *poëtes marins* qu'il est donné *d'alléger les tourments de cet archange:*

« Il comprend (ce peuple) que *l'on doit, lorsque l'on a ton âge,*
» *Aimer tous les plaisirs que l'on trouve en voyage...* »

Qui ne connaît, en effet, ces plaisirs célébrés par un opéra-comique :

Qu'on est heureux de trouver en voyage :
Un bon souper et surtout un bon lit.

Nos versificateurs continuent :

« Que le penseur surtout aime à porter ses pas
» Vers les lieux où souvent on ne le connaît pas;
» Et, prenant avec lui ses douces rêveries,

Dans son porte-manteau probablement?

» Il les promène alors sur l'herbe des prairies,
» *Sur l'oiseau qui s'envole*, ... sur, ... etc.

Digitized by Google

Suit une interminable énumération des riants objets sur lesquels le penseur aime à promener ses rêveries d'azur.

« Puis, rentrant transporté par ces pensers joyeux,
» Il se couche, il s'endort, puis il sommeille heureux.
. . . . . .
» Que te faut-il de plus? A ton front vingt couronnes,
» Tu les as. — A tes pieds les offres de vingt trônes,
» Mon Dieu, tu n'en veux pas. »

Parbleu! Et pour plusieurs raisons. La première est celle de certain renard de notre connaissance :

« Certain renard gascon... »

Inutile de parler des autres. D'ailleurs, les trônes sont mal portés par le temps qui court.

« A quoi bon ces honneurs? »

C'est ce que nous disions.

« Que de ronces l'on trouve au milieu de ces *fleurs*.....

d'Automne.

Puis, revient la fameuse corolle du génie, et le baiser de rigueur que Jéhovah met au front du prédit génie.

« Tu restes, Béranger, sans fleuron *ni corolle*,
» Si ce n'est celle au moins que Dieu *te mit au front*,
» Celle que Jéhovah donne à chaque génie,
» *Sous son baiser de feu* qui charme et déifie.
. . . . . .
» Qui plus grand que les rois, et adoré de tous.

Un hiatus en passant, cela fait toujours plaisir.

Après une longue tirade hiéroglyphique, ces messieurs prient enfin le Seigneur de conserver longtemps Béranger à leur amour.

« Il comblera nos vœux, oui, j'en ai l'espérance,
» Car un grand homme a dit : Dieu protége la France. »

Il faudrait n'avoir pas une pièce de cent sous dans sa poche pour ignorer que le grand homme est le graveur de la monnaie.

Je ne vous parlerai pas, lecteur, d'un poëme dramatique, *envoyé trop tard* (hélas!) *pour le concours* (sic), et écrit d'un bout à l'autre dans ce style :

« Grand Dieu, sauve la vie
» Des princes le meilleur. »

Erratum. — Lisez : Des princes du meilleur.

Je ne vous parlerai pas davantage d'une fable qui n'est autre chose que celle du *Chêne et du Roseau,* travestie et habillée *à la marinière*. On y trouve pourtant deux vers bien tournés et qui déparent le reste du recueil.

« Hélas! charmantes fleurs, quel destin fut le vôtre?
» La main flétrissait l'une et le pied foulait l'autre. »

Digitized by Google

Ce qui vous prouve qu'il n'est pas de fumier où l'on ne rencontre des marguerites.
Voici maintenant une ode sur le vaisseau *le Vengeur :*

» L'amiral Villaret Joyeuse
» Avait quitté le port de Brest,
» L'escadre voguait *au sud-est,*
» Par une mer *un peu houleuse.*
. . . . . .
» *Le onze,* un gabier de vigie
» S'écria : *Voile sous le vent !*
» L'escadre se trouva *devant*
» *La flotte anglaise réunie.* »

Cela se chante sur l'air de *Fualdès.*

« Que notre main sous nos pieds ouvre
» Une tombe, enfants ! mais, *morbleu !*
» Feu *babord, tribord,* partout feu !
» Avant que la mer nous recouvre,
» Oui, saluons notre vainqueur,
» Serrons-nous, *c'est l'instant critique....* »

N'est-ce pas à faire regretter que ces messieurs n'aient embouché qu'une seule fois la trompette héroïque. Quel feu ! quel style ! quel coloris ! quelle vigueur de touche ! comme on retrouve bien là le style impétueux et l'enthousiasme désordonné de l'ode !—Après l'ode, MM. du Rozoir et Cie se sont passé la fantaisie d'une allégorie ; la voici :

Un beau jour M. Bertrand ou M. du Rozoir, je ne sais pas trop lequel, allant promener l'azur de ses rêveries dans les vertes prairies, fait rencontre d'un lys qui couvrait un parterre de son ombre inhumaine. Une violette :

« Après avoir *gémi quinze heures de misère,*
» A son prince adressa cette courte prière :
» En ce *champ chaque* jour on moissonne des fleurs.
» Vous régnez en tyran dans ce petit royaume,
» Vous en serez puni. — Pourquoi cet *axiome,*
» Dit le prince en riant, mais *d'honneur,* c'est parfait.

C'est parfait, en effet ! — Puis, le prince-lys se livre à un long verbiage, qui signifie : Je suis le maître.

« Le *peuple-fleur* alors ne sachant que penser
» Murmurait sourdement prêt à le menacer.
» Mais ce lys qui craignait pour ses branches divines,
» *Entoura son jardin de pierres et d'épines...*
» *Ceci peut s'appeler un avis au lecteur.* »

A la bonne heure ! voilà parler clairement. Et que pensez-vous du *peuple-fleur* qui gémit, menace et murmure ! Ce que c'est qu'un bon poëte. Tout s'anime sous sa plume. — Ces messieurs, eux, ont

Digitized by Google

fait comme le lys dont ils parlent. Ils ont entouré leur jardin de pierres et d'épines : c'est ce qu'ils nous disaient encore tantôt, du reste :

Que de ronces l'on trouve au milieu de *ces fleurs!*

Je leur conseille cependant de suivre désormais un autre système. Le lecteur n'aime pas les ronces, d'ordinaire.

En résumé, MM. Jules Bertrand et Émile Colliot du Rozoir ou de Vroncourt ont parfaitement suivi ce précepte de Boileau :

Qu'en tout avec lui-même il se montre d'accord
Et reste jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.

Ils sont restés pitoyables d'un bout à l'autre. M. Jules Bertrand est peut-être un excellent tragédien, mais il n'est et ne sera jamais qu'un triste poëte, et ferait fort bien de quitter la lyre pour les planches. Quant à M. Colliot, soit du Rozoir, soit de Vroncourt, qu'il se livre avec ardeur à la culture des préfaces. C'est une spécialité très-recommandable. Mais qu'il s'éloigne à tout jamais du Permesse!

BÉNÉDICT.

P. S. Le bruit se répand dans le monde dramatique que M. Émile dit Colliot dit de Vroncourt dit du Rozoir met en ce moment la dernière main à un vaudeville en trois actes, méfait littéraire où il a entraîné un jeune complice qui va faire ses premières armes sous cette illustre tutelle.

Pauvre jeune homme! Où n'arrivera-t-il pas sur les pas d'un pareil guide? A la tragédie en cinq actes.... et en vers. Hélas!

Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes.

Digitized by Google

REVUE DU MOIS.

CHRONIQUE MUSICALE ET DRAMATIQUE.

Ce n'est pas lorsque quelques colonnes seulement de notre Revue du mois peuvent être consacrées au compte-rendu de deux partitions, que nous irons nous livrer à l'analyse des libretti sur lesquels les compositeurs ont jeté leur travail musical. Il vous suffira de savoir que *Jérusalem* a été écrit dans les mêmes circonstances et dans le même but que le *Robert Bruce* des mêmes auteurs. C'est un cadre assez habilement disposé pour recevoir les neuf morceaux d'*I Lombardi* destinés à former le contingent solide de l'opéra *nouveau*. A quoi bon d'ailleurs vous parler des amours de Gaston et d'Hélène, de leur mariage brisé par l'assassinat du comte de Toulouse, père de ladite Hélène, assassinat dont l'innocent Gaston est accusé par la voix fallacieuse du traître Roger, oncle de la prédite Hélène? A quoi bon vous raconter les suites funestes de l'échange d'un domino blanc, — méprise dont le bal Musard justifie chaque soir la vraisemblance, méprise qui fait de l'oncle amoureux un fratricide, un parjure et, en fin de compte, un ermite bourrelé de remords?

Vous me demanderez tout d'abord pourquoi cela s'appelle Jérusalem. — Qu'importe! — Irai-je vous entraîner au désert à la suite de tous nos personnages qui s'y promènent en voisins? Vous ferai-je assister à l'entrevue des deux amants, séparés de nouveau par un père barbare que nous avions cru mort, mais qui a l'attention de nous dire en entrant en scène:

Dieu soit loué! du fer d'un assassin
J'ai su préserver mon sein....

Après quoi on parle de tout autre chose, hormis de Jérusalem. Pour vous faire prendre patience, j'aurai beau vous mener à la dégradation du malheureux Gaston, vous me demanderez *Jérusalem* comme les Hébreux demandaient Chanaan à Moïse, et les Espagnols l'Amérique à Colomb. Rassurez-vous! — Le traître succombe sous le fer des Sarrasins; l'innocence triomphe, le crime expire, et la ville du Caire, brossée par M. Philastre pour *La Péri*, apparaît illuminée par des flammes du Bengale; ce qui n'empêche pas un de mes estimables voisins de signaler dans la direction du troisième palmier, à gauche, le tombeau du Christ que les croisés vont délivrer dès que la toile sera baissée.

Il fallait un titre et une toile de fond; on a pris *Jérusalem*. Si l'œuvre de Simonis avait été érigée sur une des places de Paris, nul doute que l'opéra ne se fût appelé *Godefroid de Bouillon;* il ne fallait pour cela que faire défiler ce nouveau Sigismond à la tête de l'armée chrétienne; les preux chevaliers auraient crié : Noël! Hosannah! et le public aurait applaudi à tout rompre le neuvième coursier, bardé et caparaçonné, qui serait venu piaffer musicalement au beau milieu d'un morceau d'ensemble chanté à pied, à cheval et à l'unisson.

En abordant l'examen nécessairement rapide de la partition de Verdi, nous ne pouvons dissimuler l'embarras qui nous arrive. Apprécier Verdi au point de vue des partisans enthousiastes qui l'ont exhaussé sur un piédestal gigantesque, ce serait apporter dans nos jugements une sévérité scrupuleuse qui, nous devons l'avouer, ramènerait à des proportions bien modestes, trop modestes peut-être, la renommée du compositeur que l'Italie et une fraction de Paris musical ont salué de leurs acclamations extravagantes. « Bellini renaît; Donizetti a trouvé le jeune rival qui doit re-

Digitized by Google

cueillir son héritage; la musique italienne va subir entre les mains du maëstro Verdi une modification radicale; place au rénovateur de l'art. » Tel était le thème sur lequel les Italiens brodaient leurs variations enthousiastes. A Paris, le ton changeait, mais la gamme était la même. Pendant huit jours, l'auteur de *Jérusalem* fut salué comme le Messie mélodieux appelé à nous retirer une seconde fois des griffes du démon allemand. Quels rapprochements saisissants : — Spontini et Meyerbeer; — *la Vestale* et *Robert; Cortez* et *les Huguenots*. — D'un autre côté : Rossini et Verdi. — *Mose in Egitto* et le *Moïse ; I Lombardi* et *Jérusalem*. Il en est qui ont poussé le parallèle plus loin et qui attendent la partition destinée à former le pendant de *Guillaume-Tell*.

En attendant la réalisation de ces douces espérances, nous dégagerons le musicien de l'atmosphère dangereuse qui l'entoure, et nous parlerons de la partition en laissant de côté et ses partisans fanatiques et ses détracteurs absolus et injustes.

Verdi est un compositeur plus heureux qu'habile. Il est doué de qualités éminentes; mais le travail et l'étude n'ont pas tiré de ces dons précieux de la nature tout ce qu'on était en droit d'espérer d'une organisation musicale aussi riche, aussi belle. La mélodie, chez Verdi, est bien moins originale qu'elle ne paraît l'être parfois. L'artiste sait s'assimiler en quelque sorte la phrase qu'il emprunte à Donizetti ou à Bellini, et ce qui, chez un autre, serait une plate réminiscence, devient entre ses mains une simple ressemblance dans la couleur et le caractère de la phrase; et cependant, dépouillez cette phrase des petits artifices du métier : la syncope, le triolet, l'accent enlevé à un temps pour le fixer sur un autre, — artifices puisés eux-mêmes à l'arsenal de Bellini— et vous reconnaissez bien vite une bonne et vieille connaissance. On va me dire : N'est-ce pas là de l'habileté ? D'accord ; mais l'impuissance de l'artiste viendra immédiatement nous montrer notre erreur. En effet, sur dix mélodies, deux à peine auront leur développement régulier, logique, — quand développement il y aura. Vous rencontrerez une charmante phrase de huit mesures, vous attendrez la réponse, la reprise, et l'auteur ne vous répondra que par un coup de grosse caisse, une fanfare de trompettes, et par la reprise en *tutti*, vocal, instrumental et — à l'unisson — de la pauvre phrase ; tantôt fraîche et gracieuse, maintenant, triviale et commune, — elle meurt étouffée par l'incurie du compositeur. C'est la vieille *queue de poisson* du vieil Horace. C'est ce qu'un de nos amis caractérisait spirituellement en comparant Verdi à un poëte qui ferait admirablement le premier vers, — deux mille premiers vers, si vous voulez, beaux, harmonieux, sublimes de pensée et de forme; mais ne lui demandez jamais le second vers, si vous ne voulez qu'il vous réponde par le silence, ou pis encore, par un lieu-commun, bien lourd et bien vulgaire.

De très-belles exceptions viennent nous prouver que le travail patient et consciencieux manque seul à Verdi. L'air de *Gaston*, la première partie de son *duo* avec Hélène, la scène entière de la *dégradation*, et le *trio* du dernier acte dénotent une étude plus sérieuse, un travail plus soutenu. Et quand nous avons accusé Verdi d'impuissance mélodique, notre pensée n'a jamais été d'attacher à ce mot un sens absolu. Vouloir c'est pouvoir; et ce que le musicien a pu faire lorsqu'il a voulu travailler, justifie pleinement le jugement sévère que l'on peut infliger à cette molle facilité, à cette allure lâchée et terre à terre.

Quant à la forme générale, au plan des divers morceaux, nous avouons n'avoir rencontré rien de bien nouveau dans l'œuvre du *rénovateur*, et, en fait de *forme*, nous en sommes encore aux *formules* de Bellini, de Donizetti et de Mercadante. La qualité brillante de Verdi, c'est *l'effet;* don naturel, ou fruit de l'étude, ce puissant moyen de succès lui est incontestablement acquis. Sa musique, écrite facilement, se comprend comme elle a été faite, sans travail ni fatigue; les traits indiqués largement, l'orchestre coloré, piquant et nerveux, quand il n'est pas trop bruyant et trop cuivré, tout concourt à *l'effet;* expression dont nous bénissons le laconisme et qu'il serait oiseux et superflu d'analyser, pour en rechercher l'étendue et la portée. Nous avons déjà cité les morceaux les plus saillants de la partition; si nous y joignons l'introduction, le sextuor et le final du premier acte, les récits de Roger, l'air d'Hélène : *Jour d'ivresse*, un charmant chœur d'odalisques, quelques airs de ballet et deux chœurs de pèlerins, nous aurons, je crois, signalé tout ce que les quatre actes de *Jérusalem* renferment de plus remarquable.

Nous voudrions bien vous parler de l'exécution qui a été des plus satisfaisantes, de Duprez, chanteur habile et tragédien sublime, de Mme Julian, que l'on a légitimement associée aux succès du grand artiste, et de M. Zelger, qui s'est fait pardonner bien des erreurs passées: mais l'espace nous manque, et nous ne pouvons que constater un succès complet, succès que nous souhaitons de tout notre cœur au *Nabucco*, à l'étude aujourd'hui, et bientôt en répétition.

Haydée est venue succéder à *Jérusalem*, que Duprez et Mme Julian nous ont enlevé pour longtemps peut-être. Le côté brillant de l'opéra nouveau, — nous parlons à la fois de l'œuvre et de l'exécution, — c'est

Digitized by Google

à coup sûr la partie musicale. Le poëme de M. Scribe est bien le plus triste mélodrame qui depuis longtemps soit venu affliger les planches de nos théâtres. Nous ne nous appesantirons même pas sur l'immoralité révoltante de la pièce; elle nous retrace les aventures d'un amiral vénitien qui pleure pendant trois actes un moment d'erreur et de vertige, pendant lequel il a... Comment vous dire cela? Ma foi — M. Scribe n'est pas aussi embarrassé que moi. Il vous apprend que son héros a triché au jeu, et il lui fait expier cette fredaine, par des romances élégiaques, des barcarolles plaintives, et des cauchemars tout aussi douloureux que les rêves pénibles d'un gastronome imprudent. Au troisième acte, M. Scribe fait mourir un pauvre diable qui reprochait à Lorédan ses erreurs passées, et le glorieux amiral accepte le titre de doge afin de pouvoir user du droit de grâce en faveur du jeune enseigne qui l'a débarrassé de son accusateur importun. Notre héros avait besoin d'une compensation pour oublier ses terreurs, et M. Scribe lui donne pour femme une jeune Grecque immensément riche et prodigieusement belle. Et voilà comment — d'une *nouvelle* très-dramatique de Mérimée — M. Scribe a su faire un opéra très-peu comique, mais franchement détestable.

Si la verve poétique de M. Scribe semble vieillir et s'user, la muse d'Auber est toujours fraîche, gracieuse, d'humeur facile et légère, ne fronçant le sourcil qu'avec effort, et retrouvant bien vite ce divin sourire et ce charme enivrant qui couronnent des plus douces fleurs printanières les cheveux blancs de ce jeune compositeur sexagénaire.

En examinant la partition d'*Haydée*, on s'aperçoit bien vite que l'on a affaire à des Vénitiens. Nous marchons de barcarolles en romances, de nocturnes en chansons, et — si nous en exceptons la scène de somnambulisme empreinte d'une couleur lugubre et sinistre, et le grand duo d'Haydée et de Lorédan, plein de passion et de feu, — le reste de l'ouvrage offre par son allure calme et joyeuse un contraste singulier avec les noires conceptions de M. Scribe. Nous avons remarqué le *duettino: C'est la fête au Lido,* sous lequel se déroule un orchestre ravissant et surtout une marche de basse d'une originalité charmante, la barcarolle de Lorédan, les couplets de *la brise* — qui ont eu les honneurs du *bis*, — et les adieux à la vie chantés par l'amiral pendant que le peuple fait entendre ses chants d'allégresse. Les dernières mesures de ce chœur ont un cachet de naïveté et une couleur *populaire* qui font pardonner au début sa mélodie peu originale et surtout son rythme trop rebattu déjà dans le *Planteur* de Monpou et plus tard dans le *Don Pasquale* de Donizetti.

L'exécution a été excellente. MM. Boulo et Laurent, Mmes Hillen et Marchand, ont assuré le succès de la partition. Si ce succès n'atteint pas celui de la *Part du Diable*, il ne faudra s'en prendre qu'à la faiblesse du libretto, où les situations dramatiques ne peuvent attirer une parcelle de l'intérêt du spectateur, sur des personnages odieux ou indifférents. L'orchestre s'est vaillamment conduit et nous payons ici la dette que *Jérusalem* nous avait déjà fait contracter envers nos nouvelles recrues et leur chef intelligent et habile. Nous avons vu avec plaisir M. Hanssens se départir de ses idées exclusives et donner tous ses soins à l'étude des deux partitions *franco-italiennes* dont il était appelé à diriger l'exécution.

— Levassor emplit chaque soir la salle des Galeries d'une foule animée, sympathique, qui s'épanouit devant son comique bien-aimé. — *Le lait d'ânesse*, *le Docteur en herbe*, *le Poisson d'Avril*, et cette délicieuse pochade : *Titi à Robert le Diable*, sont un avant-goût superbe des éclats de rire que nous promet Levassor. Si Ravel est un comique charmant, Levassor a la souplesse, l'observation et le tact qui font le comédien; nous n'en voulons pour preuve que cet excellent *Sir George* du *Poisson d'Avril*. A Levassor les bravos; — à M. Quélus les petits bonheurs d'une caisse souriante; au public, les soirées joyeuses! Du plaisir pour chacun, et du bonheur pour tous.

BULLETIN ARTISTIQUE.

A MM. LES ÉLECTEURS COMMUNAUX DE BRUXELLES.

Ceci, c'est de la haute comédie.
Les Saltimbanques.

Simple histoire de la fontaine Rouppe.— Le revers de la médaille, comédie administrative, représentée, pour la 1re fois, à l'hôtel de ville de Bruxelles, le 29 juillet 1848.

Des habitants de la capitale ayant organisé une souscription pour élever un monument à la mémoire du vénérable M. Rouppe, l'administration communale de Bruxelles s'est chargée de faire exécuter ce monument.

En conséquence la pièce suivante fut publiée dans les premiers jours de l'année 1845 :

Digitized by Google

Monument à ériger à la mémoire de feu M. le bourgmestre Rouppe.

PROGRAMME

POUR LA PRÉSENTATION D'UN PROJET DE FONTAINE.

Ce projet est mis au concours entre les artistes belges seulement.

Le monument sera placé dans l'axe de la rue du Midi, sur l'alignement (*Nord*) de la rue des Chiens, à Bruxelles.

Il sera exécuté en pierre de taille bleue et devra être orné soit du buste, soit du portrait en médaillon du magistrat prénommé.

Le portrait et le médaillon seront en bronze.

La plus grande élévation des eaux ne dépassera pas 2 mètres 50 centimètres.

Les concurrents pourront présenter deux projets distincts et devront fournir :

A. Le plan général du monument avec coupes et élévation rapportées à l'échelle de 2 centimètres par mètre.

B. Le devis de la dépense.

Cette dépense ne pourra excéder la somme de quinze à vingt mille francs, non compris la conduite, l'appropriation des eaux et tout ce qui se rapporte aux travaux du fontainier.

Les plans devront être déposés au secrétariat à l'hôtel de ville au plus tard le 15 mars 1845, avant l'heure de midi.

Ils ne porteront ni noms ni signature, mais seulement une épigraphe ; il y sera joint un billet portant le nom de l'auteur de ces plans et ayant pour suscription cette épigraphe.

Le collége, de l'avis de trois architectes qu'il s'adjoindra, fera choix du plan QUI SERA EXÉCUTÉ.

L'auteur du plan préféré fournira tous profils et épures : il sera admis à surveiller L'EXÉCUTION DES TRAVAUX *qui seront dirigés par le contrôleur général des travaux publics.*

Une prime rémunératrice de mille francs sera offerte, APRÈS L'ACHÈVEMENT DU MONUMENT, *à* L'AUTEUR DU PLAN PRÉFÉRÉ.

Ainsi fait et arrêté le présent programme en séance du collége des bourgmestre et échevins à Bruxelles, le 7 janvier 1845.

Le bourgmestre,
(*Signé*) CHEVALIER WYNS.

Le secrétaire,
(*Signé*) WAEFELAER.

Nous prions nos lecteurs de ne pas perdre de vue les passages imprimés en italique, et de vouloir bien se souvenir que nous n'avançons aucun fait qui ne puisse être appuyé par des pièces officielles.

Le jugement du concours eut lieu dans le courant de 1845.

Un plan, présenté par M. G. Deman, fut *choisi par le collége pour être exécuté,* comme le disait formellement le programme.

Le devis du plan couronné s'élevait à trente mille francs ; il fut accepté, malgré l'article du programme qui fixait le maximum de la dépense à vingt mille francs, les juges ayant eux-mêmes reconnu que le monument ne pouvait être convenablement exécuté pour ce prix.

Le chiffre de M. Deman a paru si peu exagéré que le 12 décembre 1846, le conseil ouvrait un nouveau crédit de 10,000 fr. pour le monument Rouppe et portait ainsi la somme à 37,000 fr. (1). Nous verrons plus loin qu'au lieu d'augmenter son devis, — à l'exemple de certain confrère fort avant dans les bonnes grâces de nos magistrats, — M. G. Deman l'a considérablement diminué malgré les modifications, les développements importants apportés au programme.

Il va sans dire que le prix des fondations ne pouvait être prévu dans le devis ; l'importance des travaux dépendait de la nature même du terrain, inconnue aux concurrents. Si le sol était ferme, si le terrain était vierge, on n'avait pas à craindre d'être entraîné dans de grandes dépenses. Malheureusement il n'en a pas été ainsi. Au mois de juin 1845, lorsque la ville demanda à M. Deman le plan des fondations et l'autorisa à commencer les travaux ; l'architecte désira faire sonder le terrain. Voici quels furent les résultats de cette opération : pour établir la place Rouppe telle qu'elle existe, un remblai de trois mètres de hauteur avait été nécessaire ; quant au terrain inférieur, la sonde enfoncée jusqu'à vingt-deux pieds de profondeur n'amena que de la tourbe et de la marne. On se trouvait donc dans les conditions les plus défavorables. Il fallut commencer par enlever le remblai de trois mètres dans toute l'étendue de la fondation, car il n'eût pas été possible de le piloter ; les terres rapportées renfermaient des masses de décombres et des fragments de pierre bleue. On établit ensuite un grillage sur pilotis, et le remblai fut remplacé jusqu'à hauteur du sol par de la maçonnerie. Ces travaux qui comprennent les emménagements nécessaires à la conduite des tuyaux d'apport et les égoûts pour l'écoulement des eaux, furent exécutés, — sous la direction de M. G. Deman, toujours conformément au programme du concours, — par M. Bonnet, maçon désigné par la ville.

(1) Le 13 avril 1844, M. de Doncker ayant pris des informations relatives à la souscription, déclara qu'elle s'élevait approximativement à 15,000 fr. ; le trésorier, M. Doucet, confirma ce fait. Cette somme, déposée à la banque, s'est élevée avec les intérêts à 17,000 fr.

Le 13 décembre 1845, le conseil allouait une première somme de 10,000 fr. pour le monument.

Digitized by Google

Cette bâtisse sur pilotis augmentait nécessairement la dépense, mais M. Deman la jugeait avec raison indispensable. Il ne voulait pas avoir pour sa fontaine les mêmes désagréments que M. Spaak pour l'entrepôt. On se souvient que M. Partoes, alors encore membre du conseil communal, parvint, malgré l'avis de M. Spaak, à empêcher le pilotage du terrain; aujourd'hui le bâtiment, lézardé, donne malheureusement gain de cause à l'honorable architecte de la province.

Les fondations furent terminées à la fin de la bonne saison, et M. Deman s'empressa de fournir, à la demande du collége, les dessins nécessaires à l'adjudication des pierres; mais la ville s'était réservé de dresser le cahier des charges, sauf à y ajouter les articles que l'architecte croirait nécessaires.

Ce cahier des charges, — un peu parent de la toile de Pénélope, — se faisait le matin et se défaisait le soir.

Toujours est-il, que M. Deman le crut ajourné aux calendes grecques. Il se trompait, on ne le fit traîner que tout un hiver, jusqu'au renouvellement partiel du conseil communal. Les nouvelles nominations modifièrent particulièrement la section des travaux publics.

Les nouveaux venus avaient la science infuse, aussi s'empressèrent-ils de constater l'absurdité de leurs prédécesseurs et de promettre monts et merveilles. La fontaine Rouppe ne pouvait échapper au blâme de nos grands hommes. Ils firent à l'architecte l'honneur de l'appeler au milieu d'eux, pour lui déclarer que son œuvre était anti-élégante, — manière polie de dire au bourgmestre, aux échevins et aux trois artistes, juges du concours, qu'ils étaient de piètres sires et n'y entendaient rien. De plus la fontaine ne donnait pas assez d'eau, elle n'avait pas d'eaux jaillissantes, — comme on en a à Paris, — on n'y voyait point de vasques, — comme on en voit à Paris, — en un mot, la fontaine ne ressemblait pas du tout aux fontaines de Paris.

M. Deman avait eu le malheur d'être original. C'était là son plus grand crime aux yeux de MM. Blaes et Vanderlinden, qui ne cessaient de répéter qu'ils avaient fait le voyage de Paris, et étaient tout fiers d'étaler sur la table les dessins gravés des principales fontaines de Paris.

M. Maestraeten se contenta de répondre à ses collègues que lorsqu'on prétendait avoir des eaux jaillissantes, comme à Paris, — des fontaines comme à Paris, — il fallait d'abord avoir de l'argent, comme à Paris.

Quant à M. Deman, il eut la bonté de relever une à une les graves objections de nos conseillers voyageurs. Sa fontaine ne pouvait donner plus d'eau, dit-il, par l'excellent motif que le programme ne le permettait pas, la plus grande élévation ne pouvant dépasser 2 mètres 50 centimètres. Par conséquent, il avait été impossible de songer à des eaux jaillissantes; le bourgmestre avait du reste prévenu l'artiste que la quantité d'eau dont la ville pouvait disposer, était très-minime. Puis MM. Blaes et Vanderlinden ignoraient sans doute, malgré leur immense savoir et leur grand voyage à Paris, — que de tout temps on a dû avoir recours à des figures ou à des groupes afin de motiver des eaux jaillissantes.

M. Deman ajouta que, tout en étant le premier à reconnaître le mérite des monuments de Paris, berceau de ses études, — il croyait bien faire en s'abstenant de piller les chefs-d'œuvre de la capitale de la France, et en tâchant d'être original. Les conseillers savent que nous possédons en Belgique des matériaux entièrement différents, l'intérêt bien entendu du pays demande qu'on en tire parti dans nos monuments. Enfin si nous ne voulions que singer Paris, dit-il, il était inutile d'instituer un concours, il suffisait d'avoir l'argent nécessaire pour faire exécuter une copie.

M. Deman oubliait tout à fait qu'il parlait à de grands hommes. Par politesse on le laissait aller, mais — on ne l'écoutait pas. Quand il fut fatigué, l'aréopage s'éveilla et annonça à l'artiste ébahi que sa réponse était sans doute pleine d'intérêt, mais qu'elle avait le léger tort de n'avoir pas le sens commun. En conséquence MM. Blaes et Vanderlinden poussèrent les autres membres de la section des travaux publics à exiger de M. Deman toutes les modifications réclamées par ces messieurs. On le prévint qu'on le déliait du programme, ces messieurs l'annulaient, — on l'avait rédigé avant leur entrée au conseil, donc il était ridicule.

Le système des eaux allait être incessamment changé à Bruxelles. Si MM. Blaes et Vanderlinden avaient été à Paris, ils avaient aussi vu Versailles et mille autres lieux; aimables imitateurs de Joconde, ils avaient longtemps parcouru le monde. Ils avaient fait de profondes études sur la machine de Marly; Bruxelles, grâce à eux, allait distancer Saint-Cloud; nous allions avoir et des eaux jaillissantes et autant d'eau qu'il plairait à nos voyageurs de nous en donner.

M. Blaes et son honorable collègue avaient uniquement oublié dans leurs pérégrinations de détourner le Pactole et de le faire couler dans le lit boueux de la Senne.

Le devis de trente mille francs était connu, il ne fut l'objet d'aucune observation, personne ne trouva

Digitized by Google

la dépense trop forte. Cela n'était que très-naturel, puisque la section réclamait des changements nécessairement dispendieux. M. Deman consentit à toutes les modifications demandées; elles ne pouvaient que contribuer à l'embellissement de son plan. Le travail fut long et difficile, il s'agissait d'harmoniser l'idée nouvelle avec l'ancienne. *Les dessins achevés, la section des travaux publics les adopta, et l'architecte fut prié de terminer le plus tôt possible tout ce qui avait rapport à l'adjudication.* Les pièces livrées, on prétendit que pour l'adjudication, il fallait non seulement l'ensemble, mais encore tous les détails, — grandeur d'exécution, — ce qui d'ordinaire n'a lieu que pour le travail de la carrière et au fur et à mesure qu'on avance.

M. Deman eut soin de présenter cette observation aux conseillers, il ajouta que, cette nouvelle besogne demandant à être faite à tête reposée et avec beaucoup de soin, — puisque, des détails, résulte la beauté de l'exécution, — l'adjudication serait nécessairement retardée de plus d'un mois. *La section le voulut,* et l'on attendit. Pendant ce temps les journaux se plaignaient des retards apportés aux travaux et leur blâme ne frappait que l'architecte parfaitement étranger à cet ajournement (1).

Tout ce que la section exigea, M. Deman le fit; il n'y avait donc plus de prétexte à alléguer, et l'on fut obligé de se décider à demander les soumissions des maîtres de carrières. Elles restèrent bien au-dessous des prévisions de l'artiste, celle de M. Simon Baatard portait le mètre cube de pierre de taille à 108 francs, les moulures comprises; ce chiffre diminuait le devis de M. Deman d'environ 7,000 fr. La fontaine, il ne faut pas l'oublier, devait être entièrement en pierre bleue.

Mais dans ce moment même, la section des travaux, sans consulter cette fois l'artiste, porte la dépense à 45,000 fr., chiffre qui existait dans la seule imagination de ses membres, — et *fait décider par le conseil que* POUR CE MOTIF (2), *le projet couronné ne serait pas exécuté.* Ce n'est point tout : nos magistrats ne s'arrêtèrent pas en si beau chemin. *En même temps qu'ils faisaient rejeter le plan adopté par eux-mêmes, MM. de la section des travaux publics en présentaient* UN AUTRE *à l'approbation de leurs collègues.* il paraît que cette bienheureuse section a toujours quelque merveille en portefeuille; nous avons vu exécuter une seconde édition de cette aimable plaisanterie lors du concours pour les bas-fonds de la rue Royale. Il s'est, — par hasard, — trouvé un plan de M. Cluysenaer tellement admirable, tellement irréprochable, qu'on vous a bien vite repoussé l'œuvre de ce pauvre M. Van Overstraeten, à qui l'on venait de décerner la palme.

Le nouveau projet de fontaine, adopté par le conseil, consistait à faire copier à Paris la vasque inférieure de la fontaine Louvois et de placer au milieu une statue de la ville de Bruxelles. Cette idée aussi patriotique qu'ingénieuse doit bientôt être mise à exécution. Nous prions nos édiles d'en recevoir nos félicitations les plus sincères et d'être certains que nous faisons des vœux ardents pour les voir continuer à gérer longtemps ainsi les affaires de la capitale.

Ce qui est vraiment incroyable, c'est qu'après cette décision, on n'ait dit mot à M. Deman, c'est que tout au contraire cet architecte continua à être appelé chez le bourgmestre afin de s'entendre sur la reprise des travaux.

La délibération serait peut-être restée indéfiniment secrète, si un membre qui avait protesté contre les étranges façons d'agir de ses collègues n'avait averti l'architecte évincé. Il le prévint qu'il avait fait diverses observations, mais qu'on lui avait fermé la bouche en lui répondant que *c'était une chose convenue avec M. Deman.* — L'artiste indigné adressa à ses juges la lettre suivante :

MESSIEURS,

J'ai appris, non pas officiellement, mais par quelques conversations dans lesquelles je n'ai pu savoir exactement ce qui s'était passé, que le conseil a pris une décision qui ferait, en quelque sorte, abandonner le projet de monument que j'avais acquis le droit de construire, d'après le jugement du concours et d'après les conditions mêmes du programme, droit acquis et reconnu, puisque le monument est en voie d'exécution et que la fondation en est terminée.

Il est de mon honneur, Messieurs, de protester contre une semblable décision qui, sans motif, sans interpellations, vient brutalement et à brûle-pourpoint me jeter à la porte. Un semblable fait est in-

(1) Avant qu'il eût été question de modifier le projet, M. Leclercq, sculpteur, s'était déjà entendu avec M. le bourgmestre pour le prix du médaillon en bronze de M. Rouppe et pour les armoiries de la ville qui devaient décorer deux faces de la fontaine. M. Deman avait recommandé M. Leclercq parce qu'en sa qualité de graveur en médailles et de sculpteur, il paraissait parfaitement à même d'exécuter un travail qui tient le milieu entre le bas-relief et la médaille. Après l'adoption du plan modifié, M. Leclercq fut prié d'établir son prix pour les modèles des groupes. On consulta aussi d'autres statuaires; MM. Fraikin, Jacquet et Dutrieux furent envoyés chez l'architecte afin de prendre connaissance de ses dessins et de fixer leur prix.

(2) Avancer pareille assertion, c'était soutenir un fait qu'on savait inexact, puisque l'adjudication avait été publique et que personne, par conséquent, n'ignorait que la soumission de M. Baatard devait diminuer le devis.

Digitized by Google

concevable, car cela s'est passé sans que j'en aie été instruit, absolument comme si je n'étais pas en cause. *Il est vrai que l'on travaillait dans l'ombre à m'écarter et qu'il eût été imprudent de m'avertir. On vous a dit, Messieurs, que c'était chose entendue avec l'architecte;* CELA EST FAUX. L'on a prétexté le chiffre élevé de la dépense du monument; ce chiffre a été connu dès le premier instant, avant même que l'on commençât la fondation : l'estimation du travail, non compris la fondation, a toujours été de trente mille francs. Depuis, des changements *demandés et adoptés en séance de la section des travaux,* ont élevé quelque peu cette somme, afin d'avoir dans cette fontaine des eaux jaillissantes. Le maximum serait donc trente-cinq mille francs (1). Certains membres de la section ont élevé ce chiffre à quarante-cinq mille francs. Pour prouver l'erreur, j'offre, Messieurs, d'entreprendre à mes risques et périls l'exécution de mon projet pour cette somme de trente-cinq mille francs (2).

Si vous trouviez, Messieurs, cette dépense trop élevée pour les ressources de la ville (3), au moins était-il convenable que j'en fusse averti, que l'on me demandât quelques modifications à ce travail : cela s'est fait pour beaucoup d'autres plans. J'avais prouvé, je pense, par le changement que j'ai déjà fait, que je ne me refusais pas à des modifications, *et au lieu de refaire à mon insu un projet quelconque, il eût été plus loyal de me demander un autre projet; c'était bien le moindre droit que dût me donner le jugement du concours dont les conditions devraient être aussi sacrées pour la ville que pour les concurrents.* Vous comprendrez, Messieurs, que c'est faire à un artiste une injure sans pareille que de rejeter, sans aucun procédé, son travail, alors que ce travail a été couronné, alors qu'il a subi, à la demande du conseil, les modifications désirables, alors qu'aucun motif n'est donné au public, pour expliquer cette décision qui doit jeter le plus grand discrédit sur le talent de celui qu'elle frappe dans ce qu'il a de plus cher.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs, etc.,

G. DEMAN.

20 avril 1847.

Voici la réponse; il est impossible d'être plus laconique, il est impossible d'afficher moins de savoir-vivre; les formules de la politesse la plus banale, — une de ces phrases que l'on adresse à tout le monde, ne termine pas même cette épître officielle :

ADMINISTRATION COMMUNALE DE LA VILLE DE BRUXELLES.

Bureau des travaux publics.

—

Objet : *Fontaine Rouppe.*

Bruxelles, le 6 mai 1847.

MONSIEUR L'ARCHITECTE,

Le collége a communiqué au conseil communal, en sa séance du 1er de ce mois, votre réclamation du 20 avril dernier, touchant l'exécution du projet de fontaine à élever à la mémoire de feu monsieur le bourgmestre Rouppe.

Nous avons l'honneur de vous informer, Monsieur l'architecte, QUE CETTE RÉCLAMATION N'A PU ÊTRE ACCUEILLIE.

Le bourgmestre,

CH. WYNS.

Le secrétaire,

WAEFELAER.

A Monsieur l'architecte Deman,
rue Léopold, à Ixelles.

Il ne restait plus à M. Deman qu'à en appeler aux tribunaux; s'il y a des juges à Berlin, se dit-il, il doit y en avoir à Bruxelles. Le tribunal de première instance de Bruxelles, a décidé que cette phrase du programme : « *Le collége, de l'avis de trois architectes qu'il s'adjoindra, fera choix du plan* QUI SERA EXÉCUTÉ, » ne signifie pas que le plan de M. Deman, choisi par le collége, de l'avis de trois architectes qu'il s'était adjoints, doive être exécuté !.....

C'est après la plaidoirie de Me Duvigneaud, chargé des intérêts de la ville, que fut rendu ce mémorable jugement.

L'éloquence de tous les avocats possibles ne peut anéantir les droits de M. Deman. Son plan a été couronné, donc il doit être exécuté; la ville en a pris solennellement l'engagement en publiant le programme; son honneur y est directement engagé. L'exécution des travaux de la fondation ne fait que lier davantage le conseil vis-à-vis de l'architecte. Celui-ci était tellement convaincu de la loyauté de nos magistrats qu'il ne recula devant aucune dépense pour perfectionner son œuvre. Il commanda un modèle en plâtre de la fontaine réduite au vingtième de la grandeur réelle; il employa tout son temps à apporter des améliorations au projet adopté. Se serait-il donné tant de peines et de travail, n'aurait-il pas employé plus utilement ses veilles s'il avait pu se douter de la fin de non-recevoir qui l'attendait? — La réponse n'est pas douteuse. — Et cependant, non-seulement il ne touchera pas la prime de mille francs, mais la ville ne lui payera même aucune indemnité ! — Me Du-

(1) M. Deman se trompait; il écrivait sous l'impression de l'indignation la plus légitime; le chiffre, comme nous l'avons dit, est beaucoup moins élevé. La lettre écrite sous l'impression irritante des révélations faites à l'artiste, fixe une somme de 35,000 fr. au lieu de 25,000 fr., prix réel du projet depuis la soumission de M. Baatard. Il y aurait mauvaise foi à prétendre que la décision du Conseil a été déterminée par l'indication de cette somme de 35,000 fr., puisque la lettre était une protestation contre la décision antérieurement prise, et que les conseillers savaient mieux que personne le véritable prix.

(2) Alors même que M. Deman ne se serait pas trompé dans sa lettre, son prix était encore de dix mille francs moins élevé que celui inventé par la section des travaux publics.

(3) Les ressources de la ville, — nous l'avons prouvé, — lui permettent de dépenser 37,000 fr. pour le monument.

Digitized by Google

vigneaud a remporté là un triomphe que nous ne lui envions pas.

Me Duvigneaud a donné à M. Deman de l'eau bénite de cour et il ne s'est pas aperçu qu'en agissant ainsi il fournissait des armes à son adversaire. Si l'artiste mérite tous les éloges de votre plaidoyer, si sa réputation est grande et méritée, pourquoi la conduite de MM. les conseillers n'est-elle pas en rapport avec le langage de leur défenseur? — La ville de Bruxelles proclame elle-même le talent de celui qu'elle spolie! — Pourquoi, si M. Deman est un excellent architecte, ne pas lui avoir demandé un nouveau plan, à lui qui a des droits acquis, à lui dont vous vous êtes engagés sur l'honneur à exécuter le projet? Ne se trouvait-il point par le seul fait du concours appelé à attacher son nom au monument Rouppe? — Si la ville avait agi avec cette loyauté tant vantée par son conseil, si elle trouvait le projet trop cher, n'eût-elle point dit à M. Deman : « Nous n'avons pas les fonds nécessaires, nous sommes pauvre, très-pauvre; donnez-nous une fontaine au rabais? » Mais cela n'est pas; on a au contraire demandé des embellissements qui auraient évidemment augmenté la dépense, si les artistes et les entrepreneurs avec qui l'architecte était en relation, ne s'étaient empressés de faire pour lui des concessions et des sacrifices, afin de lui permettre d'exécuter un monument, le premier, — à cette époque, — dont il eût été chargé dans sa ville natale. Le véritable tort dont se plaint M. Deman, ce ne sont pas les pertes matérielles, c'est sa réputation compromise; Me Duvigneaud le sait si bien qu'il a eu soin de ne pas toucher à cette question. Le monument commencé par M. Deman, au vu et au su de ses concitoyens, sera terminé par un anonyme, voilà le grand grief de l'artiste. Que la ville ne vienne pas dire au public : « Le projet de M. Deman était trop cher, nous avons dû avoir recours à un de ses confrères. » Le public a du bon sens, de la logique; — il répondrait : « On change le plan, on en demande un plus modeste, mais on ne change pas d'architecte sans motif; — donc vous nous cachez le mot de cette triste intrigue. »

Nous tenons trop à la réélection de tous les conseillers et surtout des membres qui composent la section des travaux publics, pour ne pas rendre compte de la comédie-vaudeville, *le Revers de la médaille*, jouée pour la première fois à l'hôtel de ville, le 29 juillet dernier.

La pièce est fort bien montée. Les décors seuls ne sont pas à l'abri de la critique. Ils représentent un marché d'un style étrange; le rez-de-chaussée de la façade la moins importante semble ne pas exister, tant il est écrasé par le premier étage. Ce défaut semble cher à l'architecte; il l'a religieusement reproduit dans la façade principale, qui a le petit inconvénient de rappeler trop fidèlement la célèbre habitation de Jacques Cœur et d'être un sujet de dépense tout à fait inutile, les façades servant ordinairement à soutenir un édifice, et celle-ci, — épaisse comme une feuille de papier, — ne soutenant rien. Des créneaux ornent cette partie de la décoration, « on ne sait pas pourquoi, mais ce'a fait bien, » comme dit Levassor dans la parodie de *Robert le Diable*.

Des créneaux, quand il s'agit d'un marché!...

L'intérieur du bâtiment est peint des couleurs les plus bizarres. Une multitude de colonnes en fonte, d'un aspect peu gracieux, sont bariolées de rouge, de brun, de bleu, de vert, de jaune, etc. (1). Une sainte femme qui a beaucoup, — beaucoup péché, et paraît avoir le privilége de faire pécher à perpétuité la race humaine, Madeleine, a donné son nom à ce chef-d'œuvre. Qu'il soit donc beaucoup pardonné à l'architecte! il en a grand besoin. C'est, du moins, ce que nous a appris la pièce, qui n'est pas gaie du tout. Demandez-le plutôt à M. Gendebien, qui nous dit : « On pourrait inscrire sur la façade du marché cette devise : *luxe et indigence*. En effet, on a déployé dans la façade un grand luxe architectural, un grand luxe de pierres bleues, ce qui est absurde dans une rue de dix mètres. D'autre part, dans l'intérieur du marché, à l'angle des souterrains en retraite, *on n'a pas mis une pierre;* ce n'est que du plâtre; ce sera donc constamment endommagé. »

A M. Cans; — il demande seulement « qu'on donne aux caves *l'air et le jour qui y manquent.* » Rien que cela; on n'est pas moins exigeant.

Le bourgmestre répond que l'on n'a pas suivi le plan primitif, où le jour et l'air n'avaient pas été oubliés.

M. l'échevin Orts déclare que « *le collége n'a été consulté ni sur les peintures ni sur la suppression des soupiraux.* »

M. Vanderlinden en dit autant au nom de la section des travaux publics.

La discussion devient des plus curieuses. Il en résulte que le marché s'est fait tout seul. L'architecte, le contrôleur général, le collége, le conseil, tout le

(1) Des gens dont la méchanceté est proverbiale soutiennent que l'architecte aurait dû se donner la peine d'étudier le style des marchés des principales villes de l'Europe. Il aurait appris que le marché Saint-Germain, à Paris, — par exemple, — une des constructions les plus remarquables de cette ville, ne ressemble nullement à un arc-en-ciel et n'est pas du tout orné de créneaux.

Digitized by Google

monde décline la responsabilité de tel ou tel travail. Ce jeu d'une nouvelle espèce finit par paraître légèrement déplacé à M. le bourgmestre, qui se décide à prendre la parole. « Pour peu que l'on continue, dit-il, tout aura été fait sans qu'on en ait rien su, ni le collége, ni la section, ni l'architecte. Il faut cependant, dans une affaire sérieuse, prendre les faits comme ils sont. Ce n'est pas par de petits échappatoires qu'il faut chercher à se tirer d'affaire. Lorsqu'un architecte, préposé à une affaire, reçoit 12,000 francs d'honoraires et de plus une prime de 3,000 francs, si l'ouvrage est achevé dans le terme fixé, il répond, il doit répondre de tout. Il ne suffit pas de dire : Je savais ceci, je ne savais pas cela.

» Les ouvrages à la journée ont été faits, non pas à l'insu, mais au su et au vu de l'architecte. S'ils étaient inutiles ou mal faits, l'architecte devait les empêcher. Il est de fait que rien ne s'est fait sans que le maître de l'ouvrage le sût ou dût le savoir. S'il trouvait qu'il y avait quelques changements à faire au plan ou au devis, il devait parler.

» Sur quoi avons-nous été consultés? sur un devis qui vous a été soumis, et qui contenait des erreurs; erreurs de prix, erreurs de quantités, celles qui ont été indiquées étant insuffisantes. Ce n'est le fait ni de la section, ni du collége, ni du conseil.

» Comme on l'a fort bien dit dans le rapport, on a voulu aller vite; l'affaire n'a pas été assez étudiée; on a eu le tort de s'aventurer dans la construction avant d'avoir un plan de détail bien établi; si l'on avait eu ce plan, on aurait pu savoir d'avance à quelles dépenses cette construction allait vous entraîner. »

L'infortuné M. Blaes avait déjà lu un nouveau rapport, une sorte d'enquête, a-t-il dit, sur ce fameux marché, et il s'était vu réduit à immoler sur l'autel des travaux publics, son idole; — Pauvre M. Cluysenaer! — Il lui avait fallu déclarer que le devis avait été dépassé de 134,064 fr. 90 c^mes^! — Que l'auteur du devis s'était trompé sur la quantité des matériaux, sur le poids, etc., etc.; — Pauvre M. Cluysenaer!! — « *Ni les dimensions ni les niveaux du terrain n'avaient été calculés dans le principe avec une parfaite exactitude,* » dit M. Blaes. On a été trop vite, on a voulu se dépêcher; « *le plan n'avait pas, il faut le reconnaître, été dans tous les détails l'objet d'une étude préalable suffisamment approfondie.* » Pauvre M. Cluysenaer!!!...

M. Blaes reprit la parole pour prononcer une touchante élégie. Il dit qu'on avait été léger, étourdi, mais qu'on serait sage à l'avenir, bien sage; il promit beaucoup de choses, et le conseil aurait entrevu un avenir semé de roses, sans ce barbare M. C. de Brouckere. L'honorable conseiller a protesté de toutes ses forces contre cette dépense de 45 p. c. au-dessus du devis primitif. « Je ne puis, a dit M. de Brouckere, attribuer ce fait *qu'à l'ignorance, à la légèreté et à l'imprévoyance,* parce que cela porte sur les quantités. Il ne s'agit plus du prix. On dit qu'on s'est trompé en largeur de deux mètres sur trente-cinq, et en hauteur d'un mètre dans un nivellement de trois mètres. Je voudrais bien savoir si ce sont les employés de la commune qui font de pareils métrés. *De telles erreurs sont impardonnables. Il n'y a pas un élève de collége qui ne soit capable de faire un métré aussi simple sans se tromper d'un centimètre sur une pareille distance.*

» J'arrive à une autre cause, c'est qu'on a eu un cahier des charges qui différait du devis approuvé par le conseil. Je veux bien admettre que la section qui a examiné ce cahier des charges a cru qu'il n'en serait pas résulté d'augmentation de dépense. *Mais quand le conseil a décidé que le marché serait fait dans des conditions déterminées, je ne conçois pas qu'une section soit consultée pour savoir si ces conditions seront ou non changées. S'il en est ainsi le conseil devient donc nul.* Je ne sais même pas si le collége peut saisir une section d'une affaire. Les sections ne sont pas à la disposition du collége, elles sont une émanation du conseil et à la disposition du conseil. Nous nous fractionnons pour nous éclairer mutuellement et non pour prendre des résolutions définitives chacun de son côté.

» L'erreur vient donc de ce qu'on a mal mesuré, et avec 25 p. c. d'erreur (*cela passe toute idée*); ensuite de ce qu'on a fait un cahier des charges à *l'insu du conseil.*

» Je ne conteste ni l'utilité, ni la nécessité des changements introduits dans le plan et dans le devis primitif, mais il nous eût été bien plus agréable d'avoir successivement connaissance de tous les petits et gros mécomptes, plutôt que d'apprendre tout d'un coup que nous avions dépassé le devis de 45 p. c.

» *Je crois que cela doit nous guérir pour toujours de cette manière de faire exécuter les travaux publics.*

» Quand nous avons des travaux à faire exécuter, remettons-les pour chaque tout à un seul adjudicataire. Les amateurs devront faire un métré avant l'adjudication et s'il y a erreur ceux qui veulent soumissionner dénonceront l'erreur; à coup sûr ils ne soumissionneraient pas quand ils trouveraient *une différence d'un mètre sur trois, dans un nivellement renseigné aux plans.* »

Digitized by Google

M. Ch. de Brouckere se contente d'attribuer le surcroît de dépense à l'ignorance, à l'imprévoyance, à la légèreté. — Malheureux M. Cluysenaer ! — M. Perrot et son journal, l'*Indépendance*, vont plus loin ; ils ne craignent pas de laisser entendre qu'il y a peut-être CALCUL. — O trois et quatre fois malheureux architectes ! —

Tout cela n'empêche pas M. Cluysenaer d'être chargé d'exécuter l'hospice des aveugles et des incurables, le marché et la place des bas-fonds, et d'avoir inventé, plusieurs années après MM. Lehardy de Beaulieu et de Joncker, le projet de promenade de la porte Louise au bois de la Cambre ; tout cela n'empêchera point surtout la réélection, à une imposante majorité, de MM. les conseillers de la section des travaux publics.

T. DECAMPS.

A NOS ABONNÉS.

La quatrième année de la *Revue de Belgique* devant se terminer le 1er janvier 1849, nous avons résolu d'offrir à nos abonnés un volume supplémentaire qui contiendra le compte-rendu du Salon de Bruxelles et sera illustré d'au moins vingt planches, d'après les tableaux et les statues les plus remarquables de l'exposition.

M. J. Schubert a bien voulu se charger de la lithographie des tableaux suivants : *la Tentation* et les *derniers moments du comte d'Egmont*, par M. L. Gallait ; *Fatma la Bohémienne*, par M. J. Portaels, et *Luca Signorelli*, par M. Al. Robert. M. Stroobant dessinera les *Ruines du palais de Karnak à Thèbes*, d'après M. Jacobs-Jacobs. Notre volume renfermera des planches représentant le *Godefroid de Bouillon* de M. E. Simonis, la *Psyché* de M. Fraikin, *Vésale* par M. Ed. Hamman ; l'*Enfant perdu* de M. L. Bruls, la *Vue de l'Arenberg*, par M. P. Lauters, *Nuit d'été*, par M. J. Tavernier, *les Sources taries*, par M. J. Portaels, *la Femme du prisonnier*, par M. Van Eycken, *Rêverie*, par M. Jalabert, la *Bacchanale* de M. Étienne Wauquier, etc., etc. Pendant toute la durée du Salon, la *Revue de Belgique* paraîtra irrégulièrement ; il sera publié au moins une livraison tous les huit jours.

L'ouverture de l'exposition, qui a eu lieu le 15, a été précédée de l'inauguration de la statue de M. Eug. Simonis. A cette occasion un jeune ouvrier typographe, M. C. Michaels, a fait hommage à notre grand sculpteur des vers suivants, qu'il a intitulés *les Croisades et Godefroid*.

I

Aux champs Nazaréens le Croissant orgueilleux,
En remplaçant la croix, osait braver les cieux.
Soumise par le fer la terre des prophètes
Devait cacher ses fêtes,
Et les fils du désert, sous leurs glaives sanglants,
Inclinaient les chrétiens et leurs prêtres tremblants.

Il semblait que les lieux où le Christ voulut naître
Dussent pour l'avenir prier un autre maître,
Et que le Golgotha sur ses flancs rédempteurs
Eût à verser des pleurs :
Tant les maux étaient grands dans cette Palestine,
Où commandait l'orgueil d'un enfant de Médine !

Jérusalem pleurait en invoquant le ciel ;
Mais vainement l'encens s'élevait de l'autel :
L'esclavage toujours faisait couler des larmes,
Et grandir les alarmes...
Au sein des temps futurs dormaient encor les jours
Qui devaient aux Chrétiens apporter un secours.

Lorsque des pélerins, courbés par la souffrance,
Revenaient d'Orient au toit de leur enfance,
Ils disaient de Solyme, aux peuples étonnés,
Les jours infortunés :
Et chacun maudissait, en se signant de crainte,
Les maîtres dont le bras domptait la cité sainte. —

L'infidèle régnait. Son joug avilissant
Imposait aux Chrétiens le respect du Croissant.
Dans les temples sacrés, sous les divins portiques,
Se taisaient les cantiques ;
Et l'Arabe maudit, à des peuples en deuil,
Du tombeau trois fois saint interdisait le seuil...

Mais le courroux du ciel se lasse enfin d'attendre !
Soudain un cri de guerre à tous se fait entendre :
Pour délivrer les lieux où le Christ était mort,
S'éveille un saint transport...
Dieu le veut ! Dieu le veut ! — Notre Europe saisie,
A cet appel sacré se jette sur l'Asie !

II

Ministre du Seigneur,
Un hermite se lève :
Pour frapper l'oppresseur
Il vient bénir le glaive !
Vers de nobles combats,
Il guide les soldats
De la cause divine :
Dieu soutiendra leurs coups,
Et les fils de Médine
Connaîtront son courroux !

Digitized by Google

Chrétiens, la guerre sainte
Réclame vos efforts :
Marchez, marchez sans crainte,
Le ciel vous rendra forts !
Dans la plainte du vent, qui d'Orient arrive,
Entendez-vous gémir Jérusalem captive ?

Le sort vous aidera :
Que rien ne vous arrête !
Pour vous se calmera
L'effort de la tempête...
Dieu le veut ! Dieu le veut ! —Vers de lointains climats,
Il faut chercher la mort dans de nobles combats !

D'une race infidèle
Pourquoi craindre les coups ?
Dieu, qui voit votre zèle,
Saura veiller sur vous !
Dans la plainte du vent, qui d'Orient arrive,
Entendez-vous gémir Jérusalem captive ?

Soldats, fermez vos rangs !
Que le glaive étincelle :
Quand les dangers sont grands,
La gloire en est plus belle !
Dieu le veut ! Dieu le veut ! —Vers de lointains climats,
Il faut chercher la mort dans de nobles combats !

III

Des pays d'Occident la bouillante noblesse
Vers l'Orient se presse.
Les Chrétiens enhardis aux climats étrangers
Affrontent les dangers.
Godefroid, pour montrer son zèle et sa vaillance,
A leur tête s'élance.
A lui viennent se joindre, avides de lauriers,
De nombreux chevaliers,
Tous prêts à partager ses périls et sa gloire
Dans un jour de victoire.
Dans le lointain déjà, pour leurs yeux, s'est offert
L'espace du désert. —
Là, des enfants d'Allah les hordes orgueilleuses
S'avancent plus nombreuses
Que les vagues des mers, alors qu'eux s'élevant
Gronde l'effort du vent !
Mais qu'importe le nombre à qui combat sans crainte,
Quand une cause sainte
Excite le courage en soutenant l'ardeur
D'une altière valeur ?

IV

Le clairon bruyant de la guerre,
Aux plus braves porte l'effroi :
Les Musulmans jonchent la terre,
Sous le glaive de Godefroi !

De sang la plaine se colore...
La gloire anime les soldats :
Dans le transport qui les dévore
Rien ne peut arrêter leurs bras. —

Comme en automne le blé tombe
Devant les pas du moissonneur,
Ainsi l'infidèle succombe
Devant les fils d'un Dieu vainqueur !...

V

Bientôt Jérusalem, sous le fer des batailles,
Vit tomber le Croissant du haut de ses murailles.
N'espérant plus revoir leurs beaux jours écoulés,
Les Arabes vaincus, aux déserts refoulés,
Ont fui glacés d'effroi, poursuivis par la crainte !
— C'est en vain que du glaive ils évitent l'atteinte :
Demain, d'autres combats, appelant leurs efforts,
Les verront renversés près de leurs frères morts ;
Car le fils de la Mecque au tombeau du prophète,
Tremblant, a vu s'asseoir l'Ange de la défaite...
Tandis que Godefroid, par la valeur conduit,
Devant lui voit grandir le succès qui le suit.
Sage dans le conseil, au combat redoutable :
Dans la Foi son cœur trouve un appui favorable.
Solyme le couronne, et le bandeau royal
Vient s'unir, sur son front, au laurier triomphal !

—

Huit siècles sont passés, et du héros l'image
Se relève au pays où naquit son courage :
Le bronze en s'animant le montre à tous les yeux,
Déployant l'étendard qu'il leva pour les cieux.
— Le Belge te salue, ô fils de la Victoire
Dont l'Orient surpris a vu grandir la gloire !
Salut ! salut à toi dont le glaive vengeur
A reconquis Solyme à la voix du Seigneur !
Salut, fier champion de la cause sacrée,
Qui délivra du Christ la tombe révérée :
Au sol de tes aïeux te voilà de retour
Des remparts d'Antioche et des plaines d'Assour.
— Salut à Godefroid, le guerrier héroïque,
Fameux aux jours passés de la jeune Belgique :
A toi qui, le premier, devant le saint tombeau
Viens incliner ton front si puissant et si beau !
A toi, noble géant de notre vieille histoire,
Dont le Temps doit aux temps éterniser la gloire !
Salut au défenseur du drapeau de la croix,
Dont la lyre du Tasse a chanté les exploits !

Digitized by Google

HÉLÈNE DE TOURNON,

DRAME EN 3 ACTES.

PERSONNAGES.

MARGUERITE DE VALOIS, reine de Navarre.	Mlles Bailleux.
HÉLÈNE, comtesse de Tournon.	Corès.
DON JUAN D'AUTRICHE, gouverneur des Pays-Bas espagnols.	MM. Francisque.
Le marquis RENÉ DE VARANBON, jeune officier au service de don Juan.	E. Monrose.
Le chevalier SQUILLETTI, premier écuyer de la reine.	MM. Quélus.
Le capitaine DIÉGO.	Jolly.
Un officier de don juan.	Alfred.

Pages. — Dames et gentilshommes de la reine. — Seigneurs flamands et espagnols. — Un officier de la reine. — Gardes. — Valets.

(1577.)

ACTE PREMIER.

(Les jardins de don Juan, à Namur. — A droite, au second plan, la grande porte d'entrée ; à gauche, au premier plan, entrée des appartements destinés à la reine de Navarre ; au second plan, un pavillon dont la porte se trouve en face du spectateur. — Les fenêtres du premier plan sont éclairées. — A droite un banc sous un berceau. Il fait nuit.)

SCÈNE PREMIÈRE.

DIÉGO, *entrant par la gauche ; une troupe de valets inoccupés et causant à voix basse. Puis* UN PAGE.

DIÉGO.

Qu'est ceci? par le ciel ! est-ce qu'on se repose?
Courez, soyez partout, veillez à chaque chose !
Aux portes de Namur le cortége royal
S'arrête : qu'il y trouve un accueil triomphal !
Allez sur son passage attacher les légendes,
Allumez les flambeaux, suspendez les guirlandes :
Je veux que plus de feux brillent parmi les fleurs,
Que par ces nuits d'été le ciel n'a de lueurs !

(*Les valets sortent.*)

UN PAGE, *au fond, annonçant.*

Le seigneur Squilletti, l'envoyé de la reine !

SCÈNE II.

DIÉGO, SQUILLETTI, SEIGNEURS FLAMANDS ET ESPAGNOLS ; FLAMBEAUX. Puis UN PAGE ET DON JUAN.

DIÉGO, *à part.*

Le chevalier !

SQUILLETTI, *aux seigneurs.*

Au nom de notre souveraine,
Que je puisse vous dire à tous combien son cœur

Digitized by Google

Vous est reconnaissant d'un accueil si flatteur ;
La cour de votre prince est à bon droit fameuse,
Messeigneurs ; en trouvant sur les bords de la Meuse
Le faste et les plaisirs du séjour des Valois,
On ne regrette point la demeure des rois.
(*A Diégo.*)
Allez de ma présence avertir Son Altesse.

UN PAGE, *annonçant.*

Le prince !

DON JUAN, *entrant, et les congédiant du geste.*

Laissez-nous.
(*Tous se retirent, excepté Squilletti.*)

SCÈNE III.

DON JUAN, SQUILLETTI.

SQUILLETTI.

La reine ma maîtresse
Arrive, et va bientôt saluer le vainqueur
De Lépante....

DON JUAN.

Je sais que vous êtes flatteur,
Monsieur le chevalier. C'est un métier facile ;
On y peut exceller sans être bien habile ;
D'un mérite aussi grand j'attends d'autres effets.

SQUILLETTI.

Que me demandez-vous, mon prince ?

DON JUAN.

Des secrets.

SQUILLETTI.

Mes lettres en chemin pouvaient être surprises ;
Je n'ai pu m'expliquer. On vous les a remises ?...

DON JUAN, *avec un signe affirmatif.*

Et j'ai compris. — Suivant l'avis des médecins,
Marguerite, dit-on, n'a pas d'autres desseins
Que de prendre les eaux à Spa.... La médisance
Assure, mais tout bas, que pour quitter la France
La fille des Valois a quelque autre motif....

SQUILLETTI.

Oui ; pour une malade, elle a le regard vif.
Et d'ailleurs, entre nous, la reine de Navarre
A son frère le duc porte une amitié rare :
Marguerite en ceci n'a point d'autre docteur.

DON JUAN.

Ah ! le duc d'Alençon s'est fait le protecteur
De mes belles cités de Brabant et de Flandre...

SQUILLETTI.

Certe ; il les aime tant qu'il voudrait vous les prendre.

DON JUAN.

Fort bien !

SQUILLETTI.

La médisance ajoute encor, bien bas,
Que Henri trois ayant refusé ses soldats,
Son frère vous envoie une troupe de femmes
Pour conquérir les cœurs et pour piller les âmes.

DON JUAN, *se parlant à lui-même.*

Henri trois a chez lui de nombreux ennemis,
Et tous ses Huguenots ne se sont pas soumis :
Il ne fera donc point la guerre aux autres princes.
La révolte, il est vrai, grandit dans mes provinces,
Mais je saurai garder les terres de mon roi
Comme Albe et Requesens le firent avant moi.
(*Se retournant brusquement vers Squilletti.*)
Chevalier, je vous laisse, et le devoir m'appelle
Au-devant de la reine.

SCÈNE IV.

SQUILLETTI, *seul.*

Allez ! la reine est belle
Et tendre, monseigneur ; sans doute à votre tour
Elle vous aimera comme d'autres, un jour !
— Vous, livrez-vous, madame, à ce nouveau caprice.
Je suis de vos plaisirs confident et complice ;
Chacun de vos secrets est un anneau d'airain
Rivé dans votre chaîne ; et je tiens en ma main
L'honneur de votre nom, l'éclat de votre vie !
Vous le savez, je dois à ce nœud qui nous lie
Ma charge à votre cour, mon titre, mes honneurs :
Mais vous avez voulu borner là vos faveurs,
Et vous avez osé me le dire ! Et je pense
Que vous avez compté sur ma reconnaissance !
Suis-je donc un niais, pour me croire attaché
Par ce prix du silence, à la crainte arraché ?
Vous m'avez abreuvé de dégoûts, d'injustices.
Soit ! l'Espagne et don Juan paîront mieux mes services.
C'est vous dont le sourire excite les dédains
De ces nobles, si fiers de leurs vieux parchemins ;
Aventurier ! voilà le nom, voilà l'outrage
Que vos beaux courtisans me jettent au visage ;
Mais c'est mon titre à moi ! C'est ce qui me rend fort,
D'avoir pu, seul, combattre et désarmer le sort !
J'avais tous vos mépris, j'ai conquis votre haine.
Je suis l'aventurier qui fait trembler la reine !
(*Il se jette sur le banc.*)
J'ai végété longtemps dans un infime emploi :
On me croyait honnête ! Être honnête, et pourquoi ?
Pour servir des ingrats, et pour prêter l'épaule
A vingt ambitieux vulgaires ? Triste rôle !
Des services obscurs je sais quel est le prix,
Messeigneurs ; vos dédains, vos outrages subis,
Vos sarcasmes longtemps dévorés en silence,
S'amassent dans ce cœur où couve la vengeance,
Et je les garde là, pour vous les rendre un jour,

Digitized by Google

Quand je serai puissant, insolent à mon tour!
Vous l'apprendrez trop tard, messeigneurs : C'est folie
Que de laisser grandir l'homme qu'on humilie :
Il fallait l'écraser quand il levait le front!
(*Il se lève.*)
Ah! vous m'avez appris à dévorer l'affront,
A cacher mes fureurs sous un masque tranquille.
On craint, plus que le tigre affamé, le reptile
Qui dans l'ombre vers nous se traîne avec effort :
Car il donne en rampant le baiser de la mort!
(*Il regarde vers le fond.*)
Voici le capitaine... Une main aussi vile
Sera moins dangereuse en cessant d'être utile.
Aux intrigues d'alcôve il est initié.
De son âme le prince a payé la moitié, —
Trop, ou trop peu. Le reste était encore à vendre;
— Je l'achète.

SCÈNE V.

SQUILLETTI, DIÉGO.

SQUILLETTI.

Diégo! l'on ne peut nous entendre?

DIÉGO.

Non.

SQUILLETTI.

Diégo!

DIÉGO.

C'est mon nom, monsieur le chevalier.

SQUILLETTI.

Sans doute; il est de ceux qu'on ne peut oublier;
Et je n'ai pas non plus oublié ma promesse.

DIÉGO.

Et moi, je ferai tout...

SQUILLETTI.

Pour trahir son altesse,
Capitaine? Très-bien! Diégo! sois mon ami!
Je ne veux pas à toi me fier à demi.

DIÉGO.

Vous me comblez, monsieur le chevalier! j'ai honte...

SQUILLETTI.

Allons donc!

DIÉGO.

Vous aurez un ami sûr...

SQUILLETTI.

J'y compte.

DIÉGO.

Un ami... complaisant.

SQUILLETTI, *lui donnant sa bourse.*

Qui ne refuse rien?

DIÉGO.

Un ami dévoué!
(*A part.*)
Tant que vous paîrez bien.

SQUILLETTI.

Quand don Juan traversait la France, pour se rendre
A son gouvernement des provinces de Flandre,
Il se tint à Paris caché sous un faux nom :
Il désirait ainsi détourner tout soupçon
En servant les projets de l'Espagne et des Guise.
Mais tu l'accompagnais, et sa foi fut surprise,
Son nom fut dévoilé, son secret fut vendu.
Je te connus par là comme un homme perdu,
Comme un drôle sans mœurs, sans loi, sans conscience,
Et te donnai dès lors toute ma confiance.

DIÉGO.

Monsieur le chevalier, ce mot nous fait honneur.
Aux fêtes de la cour je suivis monseigneur :
C'était beau, vive Dieu! que d'or, que de richesse!
Marguerite y parut. Oh! la belle princesse!
Quant au prince mon maître, il ne la quittait pas :
Retirés à l'écart, ils se parlaient tout bas,
— Des secrets de l'État sans doute. — Après la fête
Votre reine reçut mon prince en tête à tête.
Le lendemain, quelqu'un m'assurait à la cour,
Que l'entretien s'était prolongé jusqu'au jour.

SQUILLETTI.

Je vous trouve hardi!...

DIÉGO.

Vous m'avez dit : Observe,
Et puis tais-toi. Voilà comme il faut qu'on vous serve.
J'ai vu; je me suis tû.

SQUILLETTI.

Non, ne me cache rien.
Le prince a confiance en toi?

DIÉGO.

Certe.

SQUILLETTI.

Il fait bien.
Diégo de ses plaisirs est le ministre habile?

DIÉGO.

Vous me faites rougir.

SQUILLETTI.

C'est une charge utile.

DIÉGO.

Mais, de grâce, pourquoi ces questions?

SQUILLETTI.

Pour rien,
Pour causer avec toi. J'aime ton entretien,
Diégo.

DIÉGO.

Mais...

SQUILLETTI.

Cet endroit est solitaire et sombre.
Ces arbres en berceau, ce pavillon dans l'ombre,

Digitized by Google

S'ils parlaient, j'en suis sûr, pourraient nous révéler
Plus d'un secret charmant...

DIÉGO.

Bah! je puis en parler,
Moi ; mais sur vos projets vous gardez le silence...

SQUILLETTI.

Je te veux justement faire une confidence :
Je suis amoureux.

DIÉGO.

Vous, monsieur le chevalier!

SQUILLETTI.

C'est pis encor.

DIÉGO.

Quoi donc?

SQUILLETTI.

Je veux me marier.

DIÉGO.

Ah! par mon saint patron, cette idée est nouvelle.
Celle que vous aimez est riche? noble? belle?

SQUILLETTI.

Et sage.

DIÉGO.

Il se peut bien. Vous avez un bonheur!

SQUILLETTI.

Elle est sage, et pourtant demoiselle d'honneur
De Marguerite.

DIÉGO.

Diable! ah! diable! comment faire?
Vous avez un rival, un rival qu'on préfère...

SQUILLETTI.

Tu dis?

DIÉGO.

Que la comtesse Hélène de Tournon
Aime un beau cavalier...

SQUILLETTI.

Ça, qui t'a dit ce nom?

DIÉGO.

Ne m'avez-vous pas dit...

SQUILLETTI.

Moi? pas un mot, je gage.

DIÉGO.

Demoiselle d'honneur de Marguerite, et sage.

SQUILLETTI.

Mon rival est absent, et je suis à la cour,
Diégo.

DIÉGO.

Que diriez-vous s'il était de retour?

SQUILLETTI.

Le marquis?

DIÉGO.

Rappelé par le prince mon maître,
Monsieur le chevalier arrive à temps pour être
Le témoin de la noce!

SQUILLETTI.

On se jouait de moi!
Mais on n'est pas au bout, je t'en donne ma foi.

DIÉGO.

Franchement, êtes-vous amoureux?

SQUILLETTI.

Je t'assure...

DIÉGO.

Vous l'assurez; s'il faut le jurer, je le jure;
Mais je n'en crois rien.

SQUILLETTI.

Drôle!

DIÉGO.

Eh! qu'il me soit permis
De m'expliquer, du moins; sommes-nous pas amis?

SQUILLETTI.

Grand merci!

DIÉGO.

Les honneurs ont seuls pu vous séduire;
L'amour est l'escalier qui doit vous y conduire.
En tout, pour réussir, il faut de l'or; c'est clair...

SQUILLETTI.

Beaucoup d'or; les amis comme toi coûtent cher.

DIÉGO.

Monsieur le chevalier en fait un noble usage.
Mais il vous faut encor l'appui, le patronage
D'une grande famille; et celle de Tournon
Vous donne le pouvoir, la richesse, un beau nom...
Je vous avais compris quand vous disiez : « Je l'aime. »

SQUILLETTI.

Insolent!...

(*On entend au dehors les acclamations de la foule.*)

Mais quel bruit... C'est la reine elle-même!
La reine vient, Diégo, je m'attache à ses pas;
Mais observe le prince et ne le quitte pas.

DIÉGO.

Comptez sur moi.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

SQUILLETTI, *seul.*

René serait ici! Qu'importe!
Amour, ambition, nous verrons qui l'emporte.
Qu'Hélène m'appartienne, et je serai demain
L'égal de ces seigneurs au langage hautain,
Enfants abâtardis de quelque noble race,
Dont l'obscur parvenu vient usurper la place.
Les voilà, ces beaux-fils, ces mignons adorés,
La plume au vent, tout fiers de leurs pourpoints dorés,
Quels regards arrogants! et de quel air tranquille
Ils poussent leurs chevaux sur ce peuple imbécile,

Digitized by Google

Masse inerte de chair et de sang! Les voici!
Ah! reine, c'est de moi que l'on se joue ainsi?
Vous le saviez pourtant, ce noble mariage
De ma discrétion devait être le gage;
Je vous offrais la paix : vous voulez un éclat?
Vous m'avez mis aux mains les armes du combat :
Je vous attends!...

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

DON JUAN, LA REINE.

LA REINE, *entrant vivement.*

Non, non!

DON JUAN.

Reine...

LA REINE.

Je suis trop bonne.
Quitter ainsi Paris, sans avertir personne...

DON JUAN.

Mais la raison d'État...

LA REINE.

N'est pas une raison
Pour nous fuir; notre Louvre est-il une prison?
Ne méritons-nous pas autant de courtoisie
Que tous vos Sarrasins de Tunis et d'Asie?
Vous preniez congé d'eux!

DON JUAN.

Une grâce à donner,
Reine.

LA REINE.

Je n'aurai point fini de pardonner;
Ma clémence avec vous sera mise à l'épreuve,
Seigneur don Juan; déjà vous m'en donnez la preuve.
Je vous pardonnerai pourtant, si vous voulez;
Mais, prince, à votre tour une grâce.

DON JUAN.

Parlez!
Que vous faut-il? bras, tête et cœur, je suis tout vôtre.

LA REINE.

Votre protection.

DON JUAN.

A vous..?

LA REINE.

Oui... Pour un autre!

DON JUAN.

Et l'homme que chacun doit jalouser, celui
Pour qui ma belle reine intercède aujourd'hui...

LA REINE.

Est un jeune officier français, beau, noble et brave,
Qui sert dans votre armée.

DON JUAN.

Ah! ceci devient grave.

LA REINE.

Prince, ne prenez pas la mine d'un jaloux.
Il faut que ce jeune homme ignore, entendez-vous,
Ce que je fais pour lui; qu'il ignore de même
Que son bonheur lui vient de la femme qu'il aime
Et dont vous servirez le désir le plus cher :
Que tout vienne de vous, prince; car il est fier,
Et ne veut rien devoir qu'à son propre mérite.

DON JUAN.

Je connais peu de gens de la sorte à ma suite.
Comment le nommez-vous, reine?

LA REINE, *riant.*

Avant tout, je veux
Vous nommer la beauté dont j'accomplis les vœux,
Et dire quelle fée en secret le protége.
Avez-vous remarqué, prince, dans mon cortége,
Une enfant de seize ans, frêle comme un roseau,
Belle comme le jour, vive comme un oiseau?
— Chère Hélène! longtemps on trembla pour sa vie.
La terre à son amour crut qu'elle était ravie,
Car le ciel enviait sa beauté, sa douceur,
Et les anges à Dieu redemandaient leur sœur.
Sa faiblesse lui donne une nouvelle grâce.
On l'aime en la voyant, quand rêveuse, elle passe,
De ses cils noirs voilant à demi ses grands yeux
Transparents et profonds comme l'azur des cieux.
Un mot la trouble, un mot l'apaise, un rien l'agite :
Pauvre enfant, qui pâlit quand son cœur bat trop vite!
— Elle était à cheval, à quelque pas de nous.

DON JUAN.

Reine, je n'ai rien vu, j'étais auprès de vous.

LA REINE.

Hélène est orpheline, et n'a que moi. Sa mère
M'a léguée cette enfant à son heure dernière,
Cher prince; et d'un baiser quand je taris ses pleurs,
Les anges sur leur aile emportent ses douleurs.
— Vous la verrez, don Juan. — Oh! pendant le voyage,
J'avais tant de plaisir à voir son frais visage
Rougir d'amour, d'orgueil et de bonheur! Sa main
A son coursier rapide abandonnait le frein;
Elle oubliait le monde et s'en allait, je pense,
Sur un léger nuage au ciel de l'espérance :
Car autour de son front ses longs cheveux épars
Frissonnaient aux baisers des zéphyrs; ses regards
Où son âme flottait sans mystère et sans voiles,
Se tournaient tour à tour vers le ciel plein d'étoiles
Et vers la terre en fleur; d'un air victorieux
Ils semblaient dire : A moi le monde, à moi les cieux

Digitized by Google

Astres, éclairez-moi ! chante, terre embaumée !
Saluez votre reine, elle aime, elle est aimée !...

DON JUAN.

Donc, au lieu d'un bonheur vous m'en accordez deux,
Ma reine : vous servir, et faire des heureux ?

SCÈNE VIII.

SQUILLETTI et HÉLÈNE, entrant. — LA REINE, DON JUAN, la cour et les flambeaux au fond.

LA REINE.

Monsieur le chevalier !

SQUILLETTI, *montrant Hélène qui s'approche.*

Votre Hélène, madame.

DON JUAN, *bas à la reine.*

Un ange comme vous.

(*Haut.*)

L'amitié vous réclame ;
La présence d'un tiers serait de trop ici.

(*Il entre dans le palais, suivi de toute la cour.*)

SCÈNE IX.

LA REINE, SQUILLETTI, HÉLÈNE. — *Au fond, les flambeaux.*

SQUILLETTI, *tristement, à Hélène.*

Vous parlerez de lui... Je me retire aussi.

LA REINE.

Ce pauvre chevalier ! vraiment il me fait peine.

HÉLÈNE.

Non, Squilletti, restez.

SQUILLETTI.

Le prince a dit, Hélène,
Qu'un tiers, en ce moment, est de trop entre vous.
Du bonheur d'un ami je ne suis point jaloux ;
Sachez me pardonner ; moi je saurai me taire,
Et je veux vous aimer encor, mais comme un frère.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

HÉLÈNE, LA REINE, FLAMBEAUX.

LA REINE, *s'asseiant.*

Enfant, approchez-vous. Votre bon petit cœur
Est tout plein d'innocence et d'aimable candeur,
Et ce n'est pas un bien, je connais mieux la vie.
J'ai vu maint ami tendre, auprès de son amie,
Se métamorphoser soudain en amoureux ;
Mais celui que l'on traite en amant malheureux
Redevenir ami, sans une autre espérance,
C'est ce que je n'ai vu dans aucun lieu de France.

HÉLÈNE.

Oh ! je suis sûre, moi, de ce bon Squilletti.

LA REINE.

Plaise au ciel qu'aujourd'hui ma science ait menti !
Mais parlons d'autre chose ; il faut que je vous gronde.

HÉLÈNE, *s'asseiant à ses pieds.*

Grondez-moi.

LA REINE, *tirant une lettre de son corsage.*

Qu'est ceci ? je veux qu'on me réponde.

HÉLÈNE, *prenant la lettre.*

Une lettre, pour moi..., de René ! quel bonheur !

LA REINE.

J'ai fort sévèrement, à mes filles d'honneur,
Défendu de souffrir qu'un amant leur écrive.
Voilà pourquoi j'ai fait surprendre la missive.

HÉLÈNE, *tout en lisant.*

Bien ; grondez-moi toujours.

LA REINE, *reprenant la lettre.*

Et je n'ai pas voulu
Que vous pussiez la lire.

HÉLÈNE.

Ah ! mon Dieu, j'ai tout lu !

LA REINE.

Au lieu de m'écouter ?

HÉLÈNE.

Ma reine, je vous aime !

LA REINE.

Et de plus, j'ai voulu lui parler à lui-même.
Il est là, près de nous.

HÉLÈNE, *se levant.*

Oh ! faites-le venir !

LA REINE, *de même.*

Pourquoi ?

HÉLÈNE.

Pour le gronder.

LA REINE.

Non, mais pour le punir.

(*René a paru au fond depuis quelques instants : il s'élance vers Hélène.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, RENÉ.

RENÉ.

Hélène, mon Hélène !...

(*A la reine.*)

Ah ! mon sang et mon âme,
Tant qu'un souffle me reste, ils sont à vous, madame ;
Mais ce pur dévoûment qui me remplit le cœur,
Comment vous le prouver ?

LA REINE.

En faisant son bonheur.

RENÉ.

Ah ! ma vie à ces mots servira de réponse.

Digitized by Google

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, SQUILLETTI, suivi de DIÉGO.

LA REINE, *gaîment.*

Voici le chevalier; je sais ce qu'il m'annonce :
Le souper nous attend. Je vous dois un aveu.
Vous, dont l'esprit rêveur plane si près de Dieu,
Heureux amants! plaignez les faiblesses humaines;
Nous leur payons tribut, nous autres pauvres reines.
Je vous le dis tout bas, à l'oreille... j'ai faim!
(*Elle sort en riant, avec Hélène et René.*)

SCÈNE XIII.

DIÉGO, SQUILLETTI. — Puis DON JUAN.

DIÉGO, *suivant des yeux René.*

Monsieur, la comédie est bien près de sa fin,
Et nous sommes volés; déjà l'on se marie!

SQUILLETTI.

Nous verrons. Mais, Diégo, trêve de raillerie.
(*Réfléchissant.*)
Marquis, de ce complot je vous crois innocent;
Mais tant pis pour ceux-là que j'écrase en passant,
Quand vous alliez, marquis, poussé par un beau zèle,
Sur les pas de don Juan combattre l'infidèle,
Je demandais pour vous un glorieux trépas...

DIÉGO.

Oui, les vœux d'un ami de l'abandonnaient pas.

SQUILLETTI.

C'eût été plus heureux sans doute.

DIÉGO.

A votre place,
De ce petit marquis je punirais l'audace.

SQUILLETTI.

L'ignores-tu? Cet homme est mon ami.

DIÉGO.

Pardon!

SQUILLETTI.

Et sais-tu ce que c'est qu'un ami?

DIÉGO.

C'est selon.

SQUILLETTI.

Un ami noble, heureux, et que le monde envie?
Qui devant vous étale, ainsi qu'une ironie,
Son bonheur insolent, ses splendeurs, sa beauté,
Et qui se pare encor de votre humilité?

DIÉGO.

Si je vous ai compris, vous êtes ce qu'on nomme
Deux bons amis de cour.

SQUILLETTI.

Oh! je le hais, cet homme,
Oui, je le hais! son nom l'a fait riche et puissant;
Rang, honneurs et vertus, il eut tout en naissant,
Grâce aux nobles aïeux dont le sort l'a fait naître.
Nous, amis, compagnons! Comment pourrions-nous
Ah! cet homme me gêne, et je veux en finir. [l'être?

DIÉGO.

Mais chut... j'entends un bruit de pas.

SQUILLETTI.

Qui peut venir?

DIÉGO.

Le prince! Éloignons-nous.
(*Ils se retirent sous le berceau. Don Juan sort du palais et entre dans le pavillon.*)

SQUILLETTI, *bas.*

Le prince! qui l'amène?

DIÉGO.

Par un couloir obscur, après souper, la reine
Vient dans ce pavillon disposé par mes soins
Des affaires d'État lui parler sans témoins.

SQUILLETTI.

Comment! la cour est là, dans la salle prochaine :
Je puis déshonorer publiquement la reine!
C'est par trop imprudent! Elle osa me braver!
Mais je suis généreux et je veux la sauver,
Si c'est mon intérêt. Il me sera facile
De me débarrasser d'un rival inhabile....

DIÉGO.

Mais la reine?...

SQUILLETTI.

Je vais l'attendre; conduis-moi.

DIÉGO.

Je comprends! vous allez sauver l'honneur du roi?
Une telle escapade était un peu trop forte....

SQUILLETTI.

A la reine tantôt je veux ouvrir la porte.

DIÉGO.

Ah! bah!

SQUILLETTI.

Je veux veiller, en fidèle gardien....

DIÉGO.

Pour que nul ne surprenne un si doux entretien!
Bon! quel sera le prix du silence?

SQUILLETTI.

Oh! la reine
Et le prince envers moi s'acquitteront sans peine.

DIÉGO.

La noce n'a pas lieu, j'en ferais le pari.

SQUILLETTI *sortant avec lui.*

Rien ne sera changé, Diégo, que le mari.

Digitized by Google

ACTE II.

(Même décoration.)

SCÈNE PREMIÈRE.

RENÉ, HÉLÈNE *sortant du palais et se dirigeant vers le berceau.*

RENÉ.

Quelques instants, Hélène, — oh! viens, je t'en supplie!
Loin du monde, et laissant la foule à sa folie,
Hélène, asseyons-nous dans l'ombre de ce lieu
Seuls avec notre amour sous le regard de Dieu!
(*Il s'assied sur le banc et attire Hélène à lui.*)
Viens! laisse le vent frais qui nous carresse à peine
Mêler des fleurs de neige à tes cheveux d'ébène.
Viens sous les regards d'or des astres du Seigneur,
Qui pâlissent d'envie en voyant mon bonheur!
(*Hélène se laisse tomber sur le banc, saisit les deux mains de René et s'y cache le visage en pleurant.*
Tu pleures?... qu'as-tu donc? quelles folles alarmes?...

HÉLÈNE.

Je ne sais.

RENÉ.

Que faut-il pour effacer tes larmes?
Tout mon sang, le veux-tu pour un sourire? Eh bien!
Prends mon sang! Tu souris? Enfant! va, ne crains rien...

HÉLÈNE.

Ce soir, vous étiez triste; au milieu de la fête
Je vous ai vu pâlir et détourner la tête :
Dites-moi; quels chagrins vous poursuivaient tantôt?

RENÉ.

L'homme heureux fuit les chants et le bruit : il lui faut
Le doux recueillement, la nuit, la solitude;
De cacher son bonheur il se fait une étude...

HÉLÈNE.

Vous ne dites pas tout.

RENÉ.

Eh bien! je suis jaloux,
Puisqu'il faut vous le dire. Un seul regard de vous,
Un seul regard perdu dans la foule, me montre
Un ennemi mortel dans celui qu'il rencontre;
Si je vous vois sourire à d'autres en passant,
Oh! ceux-là, je les hais, et j'ai soif de leur sang...

HÉLÈNE, *effrayée, se levant.*

René!...

RENÉ, *se levant aussi.*

Pitié! plaignez mes terreurs insensées!
Ce cœur, toujours ouvert à de sombres pensées,
Ne sait pas être heureux, au milieu du bonheur!
Je souffrais en voyant ce prince, ce vainqueur
Dont le monde a déjà consacré la mémoire,
Ce fils de Charles-Quint, l'héritier de sa gloire,
A vous plaire empressé, vous suivre sous mes yeux,
Et vous parler longtemps d'un air mystérieux;
Et vous, vous paraissiez heureuse de l'entendre :
Pour moi pas un regard que j'aurais pu surprendre,
Vous étiez tout à lui, vous m'aviez oublié!

HÉLÈNE, *d'une voix altérée.*

René, quelle démence! à votre tour, pitié!

RENÉ.

Je vous ai fait souffrir... vous pâlissez, Hélène!
Oh! grâce! Ces soupçons, cette infernale peine,
C'est encor de l'amour...

HÉLÈNE.

C'est le doute, René.

RENÉ.

C'est encor de l'amour, vous m'avez pardonné!
Du faîte du bonheur où cet amour m'élève
Tous les jours écoulés ne semblent plus qu'un rêve :
Non, je ne doute plus : j'aime, je puis souffrir,
Je suis heureux, je suis aimé, je puis mourir!

HÉLÈNE.

Voyez pourtant, ce soir, que vous étiez injuste.
Vous aviez dans le prince un protecteur auguste
Lorsqu'il était l'objet de vos soupçons jaloux.
Apprenez maintenant ce qu'il a fait pour nous.
Il vous permet d'aller rejoindre votre Hélène
A Liége, où dès demain j'accompagne la reine,
Le prince-évêque doit nous unir.

RENÉ.

O bonheur!

HÉLÈNE.

Et c'est pourquoi, René, je vous ouvre mon cœur :
Tant que dura cette heure à s'envoler trop prompte,
Votre épouse n'eut point à connaître la honte
Devant vous, mon ami, non plus que devant Dieu!
Je vous quitte. A demain, et pour la vie! Adieu.

SCÈNE II.

RENÉ, *puis* SQUILLETTI.

RENÉ.

Félicité divine! un seul mot, et tout change!
Et moi j'ai pu douter de la foi de cet ange!
Ah! ce reproche injuste est pour elle un affront...
Mais combien de baisers bientôt l'effaceront!

SQUILLETTI, *qui a entendu ces derniers mots.*

Peut-être.

RENÉ, *se retournant à sa voix.*

Squilletti!

SQUILLETTI.

L'amour a pris ta vie,
René; mais que cette heure au moins lui soit ravie :

Digitized by Google

L'amitié la demande, et ne se plaindrait pas,
Si l'amour amenait le bonheur sur ses pas.

RENÉ.

Donne ta main! Le sort, m'éloignant de la France,
A séparé de moi l'ami de mon enfance;
Et maintenant encor, lorsqu'il m'est revenu,
Pendant un jour entier à peine je l'ai vu.
Cher Squilletti ! j'ai tant de choses à te dire !
Mon amour est si grand que je n'y puis suffire,
Et pour ne point fléchir sous l'excès du bonheur
Il me faut en verser la moitié dans ton cœur.

SQUILLETTI.

Ah! tu l'aimes donc bien ?

RENÉ.

Dieu du ciel ! si je l'aime!
C'est lui qui le demande! oui, Squilletti lui-même,
Lui, mon ancien ami, lui qui connaît mon cœur !
Mais non; je te comprends. Tu connais la douceur
De répéter son nom, de redire sans cesse :
« Je l'aime!... » Mais crois-moi, sans que ta voix me [presse
Je te répéterai, plus que tu ne le veux :
Je l'aime, Squilletti, je l'aime!...

SQUILLETTI.

Malheureux!

RENÉ.

Malheureux?... Oui, tu crois, — si j'ai su te comprendre,
Que la jalouse mort peut venir me la prendre,
Celle que, toute enfant, tu vis longtemps languir,
Et que je puis la perdre et moi-même en mourir!
Cette seule pensée est une chose horrible!
Non, cela ne se peut! Dieu n'est pas inflexible!
Non, te dis-je! et l'amour, vois-tu ? me rendrait fort
Pour l'arracher aux bras livides de la mort!
Ne souris pas. Je veux te dire une croyance
Que rien ne peut m'ôter, qui fait ma confiance :
Une femme, pour vivre, a besoin de l'amour
Comme l'oiseau de l'air, comme la fleur du jour;
Cette ivresse, dès lors qu'elle a pu la connaître,
Multiplie et grandit les forces de son être,
Puis on le voit, entrant dans l'Eden de son cœur,
Boire à longs traits la vie aux sources du bonheur!
A ces flots enchantés je veux qu'elle s'enivre!
Oh! je l'aimerai tant! Si le bonheur fait vivre,
Je veux que mon amour lui soit un paradis!
Non, Squilletti, non! Dieu ne nous a pas maudits,
Mon Hélène doit vivre! elle vivra, te dis-je!...

SQUILLETTI.

Cette crainte, René, n'est pas ce qui m'afflige.

RENÉ.

Que veux-tu dire alors?

SQUILLETTI.

Ne te souvient-il plus
De tant d'adieux cruels et de pleurs superflus,
Lorsqu'ayant vu mourir sa mère, ton Hélène
Te quitta pour briller auprès de cette reine ?

RENÉ.

Eh bien ?

SQUILLETTI.

Rappelle-toi ce qu'alors je t'ai dit :
La cour de Médicis est un séjour maudit,
Prends garde! l'innocence est une fleur céleste
Qui se flétrit bientôt à son souffle funeste.
On y sait estimer comme un rare trésor
La vierge qui résiste et qui s'alarme encor;
Sur un front jeune et pur cette rougeur qui monte,
On sait ce qu'elle vaut, car on vend de la honte!
La débauche savante a calculé le prix
Et de chaque infamie et de chaque mépris;
Toute lâche faveur ne la rend que plus vaine...
Que dis-je! elle triomphe, elle est fière, elle est reine,
Elle s'est couronnée avec son impudeur!
(*Baissant la voix.*)
Oui, voilà ce séjour de royale splendeur;
Et celle que je sers entre ses belles dames
Est digne d'y briller parmi les plus infâmes.

RENÉ.

Tu la sers cependant?

SQUILLETTI.

Mais en homme de bien;
Je ne servis jamais ses vices, crois-moi bien.

RENÉ.

Belle, charmante et reine, ah! C'est trop pour l'envie.
Est-ce à toi, Squilletti, de déchirer sa vie?

SQUILLETTI.

C'est à moi de sauver un ami qui se perd.

RENÉ.

Me sauver? que dis-tu ?

SQUILLETTI.

Le piége est découvert.

RENÉ.

Un piége?

SQUILLETTI.

Préparé d'une main souveraine !

RENÉ.

Quel est-il?

SQUILLETTI.

La faveur du prince et de la reine.

RENÉ, *pâlissant.*

Le prince!...

SQUILLETTI.

Ses bontés t'accablent aujourd'hui :
Car Hélène avec toi restera près de lui.

Digitized by Google

RENÉ.

Oh ! comme tu sais bien réveiller mes tortures
Et retourner le fer au fond de mes blessures !

SQUILLETTI.

Bien ! accuse la main qui voudrait te guérir ;
Je me tais ; il vaut mieux qu'on te laisse mourir.

RENÉ.

Non, poursuis ! tire-moi de cet horrible doute !
Achève !...

SQUILLETTI.

Accuse-moi, maudis-moi, mais écoute,
Car je veux te sauver, malgré toi s'il le faut.

RENÉ.

Je devine tout.

SQUILLETTI.

Non ; tu sauras tout bientôt.

RENÉ.

Qu'importe ! je romprai ce cercle d'infamie
Dont ils ont entouré ma prudence endormie ;
Je fuirai dès demain ces généreux amis :
S'ils m'ont promis beaucoup, moi je n'ai rien promis !
Hélène me suivra, je reverrai la France !
Ma carrière est ouverte encore à l'espérance ;
Si je ne trouve pas, pour frayer mon chemin,
Un prince vertueux qui me tende la main,
J'aurai ce qui suffit désormais à ma vie,
Hélène, mon épée et l'air de ma patrie !

SQUILLETTI.

Hélène ?...

RENÉ.

Me suivra.

SQUILLETTI.

Le crois-tu ?

RENÉ.

Squilletti !

SQUILLETTI.

Tu dis qu'à ce départ Hélène a consenti ?

RENÉ.

Squilletti !...

SQUILLETTI.

Je croyais m'être fait mieux comprendre.
Je t'ai dit : l'innocence est une fleur bien tendre ;
Dans l'air empoisonné qu'on respire à la cour
Cette rose du ciel ne brille qu'un seul jour.

RENÉ.

Tais-toi ! le souvenir de notre amitié même
Te défend d'insulter une femme que j'aime,
Et si par un seul mot tu l'osais outrager,
J'oublirais tout, sinon que je dois la venger !
Hélène est pure et sainte entre toutes les femmes :
Ne mêle pas son nom dans tes propos infâmes,
Ce nom voudrait du sang !

SQUILLETTI.

Comme tu l'entendras ;
Nous nous battrons après, mais tu m'écouteras.

RENÉ.

Non, par le ciel !

SQUILLETTI.

Eh bien ! je me tais ; mais demeure.
Vois-tu ce pavillon ? observe, et tout à l'heure
Tu la verras sortir.

RENÉ.

Mais.... seule ?

SQUILLETTI.

Seule ? Non.
Quelqu'un doit en sortir avec elle.

RENÉ.

Oh !... démon !

SQUILLETTI.

Je reviendrai bientôt. Déjà le jour va naître ;
Ils ne peuvent tarder maintenant à paraître,
Et tu t'assureras par ce que tu vas voir
Si d'un fidèle ami j'ai rempli le devoir.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

RENÉ, *seul.*

Oui ! mon fidèle ami, dont la main m'assassine,
Et qui part en laissant le fer dans ma poitrine !
Le traître ! il triomphait de mon égarement !
Non, non ! ce pavillon est vide ! il ment, il ment !
(*Il fait quelques pas vers le pavillon, et s'arrête.*)
J'entends des pas, des voix ! N'éclate pas encore,
Ma vengeance ! oh ! la soif de leur sang me dévore !
Jalousie, ô serpent ! je sens ton dard vainqueur :
Achève, arrache-moi la vie avec le cœur !

(*Il se tient sous le berceau et presse de la main le pommeau de son épée.*)

SCÈNE IV.

DON JUAN, LA REINE, RENÉ.

LA REINE, *sur le seuil du pavillon, à demi-voix.*

Adieu, puisqu'il le faut, mon amour et ma joie !
Portez, beau chevalier, cette écharpe de soie,
Brodée à mes couleurs.

(*Elle tire de son corsage une écharpe et laisse, du même mouvement, tomber la lettre qui s'y trouvait ; puis elle rentre vivement.*)

DON JUAN, *tenant l'écharpe de la reine.*

Triste et doux souvenir
De mon bonheur, passé pour ne plus revenir !

(*Il veut sortir.*)

Digitized by Google

RENÉ.

Je connaîtrai cet homme!...
(*Il s'élance au devant de lui.*)
Ah!... lui! Honte! infamie!
(*Don Juan s'échappe.*)

SCÈNE V.

RENÉ, *seul.*

Tu ne la verras plus, ce fer l'aura punie!
(*Il se précipite sur la porte du pavillon, l'ouvre et le parcourt des yeux.*)
Personne!... — Va cacher ta honte dans la nuit,
Hélène : désormais partout elle te suit!
Tes larmes, tes serments, tout n'était que mensonges!
Il mentait comme toi, le plus beau de mes songes;
Il ment aussi, ce ciel qui rit de mes douleurs;
La terre à mes regards étale ses splendeurs :
Je vois en traits de feu se graver l'imposture
Au front du firmament! Tout ment dans la nature!
(*Squilletti paraît au fond et écoute.*)

SCÈNE VI.

SQUILLETTI, RENÉ.

RENÉ, *se croyant seul.*

Oh! non! même à cette heure, ici, je n'y crois pas:...
Je l'aurais reconnue au seul bruit de ses pas!
(*Il aperçoit la lettre qu'a laissé tomber la reine, et la prend.*)
Ma lettre.... Et moi j'ai pu douter de sa tendresse!
Ce trésor en tous lieux l'accompagnait sans cesse,
Elle ne quittait pas ce souvenir charmant, —
Pas même pour se rendre aux bras d'un autre amant!
— Et toi, page d'amour, page presqu'effacée,
Viens-tu me retracer une image insensée
Des vertus que mon cœur osait prêter au sien?
Tu mens, tu mens comme elle! Il n'en reste plus rien!...
(*Il déchire et jette la lettre.*)
Ce noble prince a dû me trouver ridicule,
Et sans doute il se rit d'un rival trop crédule
Esclave de l'honneur, dont son cœur s'est joué...
(*Avec explosion.*)
Ce prince, cet amant.... je ne l'ai pas tué!...

SQUILLETTI, *s'approchant.*

Me crois-tu maintenant?

RENÉ.

Ah! Squilletti, pardonne;
C'est le traître qu'on aime et l'ami qu'on soupçonne;
Excuse-moi, tu sais combien j'ai dû souffrir.

SQUILLETTI.

Que te proposes-tu de faire?

RENÉ.

De mourir.

SQUILLETTI.

Oui, pour que de ta mort se faisant une gloire,
Elle aille aux yeux de tous étaler sa victoire?
Oh! que tu connais peu nos beautés de la cour!
Meurs, et ton souvenir n'aura vécu qu'un jour,
Et l'orgueil d'immoler un amant à ses charmes,
Dissipera son deuil et tarira ses larmes :
Va, l'on sème des fleurs aussi sur un tombeau!
Tu ne peux lui donner un triomphe plus beau.

RENÉ.

Eh bien! qu'elle triomphe, et qu'elle marche encore
De plaisirs en plaisirs! Que l'oubli me dévore,
Que dans son souvenir, comme dans le cercueil,
Mon nom tombe en poussière au vent de son orgueil :
Qu'importe! — Mais bientôt je saurai si son âme
A conservé du moins, dans sa conduite infâme,
La honte, impitoyable et dernière vertu!
Je veux voir à mes pieds cet orgueil abattu,
Et devançant la voix tardive et solennelle
Qui pour la condamner doit s'élever en elle,
Jouir de ses tourments, et cruel à mon tour,
Lui montrer du mépris plus qu'elle n'eut d'amour!

SQUILLETTI.

Va donc, va de ton cœur étaler la blessure!
Montre-lui cet amour qui survit à l'injure!
L'infidèle rira de tes emportements;
Elle sait qu'elle peut, avec quelques serments,
Sur tout ce que tu vois t'en faire encore accroire,
Tirer de cette épreuve une nouvelle gloire,
Et pour rendre à jamais son triomphe éclatant,
T'amener à ses pieds, soumis et repentant!
Sous ta colère éclate un sentiment plus tendre;
Les femmes, pauvre ami, ne peuvent s'y méprendre.
Quand tu veux étouffer le cri de tes douleurs,
Sous ton masque inflexible on voit couler tes pleurs.

RENÉ.

Oh! comment la punir? Comment me venger d'elle?

SQUILLETTI.

Qu'elle soit à tes pieds comme une criminelle
Près du juge irrité, mais pourtant grave et fier,
Dont l'austère sentence a le tranchant du fer :
Repousse de la sorte une femme perdue :
Aux suprêmes affronts puisqu'elle est descendue,
Sa honte entre elle et toi rompt le dernier lien;
D'amant tu deviens juge; elle ne t'est plus rien.

RENÉ.

La voici! laisse-nous.

SCÈNE VII.

RENÉ, HÉLÈNE, SQUILLETTI.

HÉLÈNE *accourant à René.*

La reine et son cortége
Quittent la cour du prince et se rendent à Liége;

Digitized by Google

Le prince vous permet d'y venir avec nous;
Venez, on vous attend, René! — mais qu'avez-vous?
— Dites-moi, Squilletti! quel trouble ainsi l'agite?

SQUILLETTI.

Ne m'interrogez pas.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

RENÉ, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Il se tait, il m'évite!

RENÉ.

Vous avez vu le prince?

HÉLÈNE.

Oui... restons à sa cour :
Je suis ambitieuse à présent, par amour;
Mon ami, je voudrais pour vous une couronne!
Recevez de ma main ce titre qu'on vous donne...

(*Elle lui présente un papier scellé.*)

RENÉ.

Merci... Vous avez vu le prince?

HÉLÈNE.

Quel regard!

RENÉ, *déchirant l'acte.*

Allez! à votre amour je ne veux point de part;
Portez-le tout entier au prince : il en est digne!
Il m'accorde sans doute une faveur insigne,
Mais si tel est le prix de votre honneur vendu,
Jusqu'à le partager suis-je donc descendu?
Certes, de me l'offrir je trouve qu'il se presse :
Je ne suis pas encor l'époux de sa maîtresse!

HÉLÈNE.

Malheureux!

RENÉ.

Retournez auprès de votre amant!
Régnez dans son palais! couvrez d'un diamant
De chaque affront nouveau la tache ineffaçable;
De ses présents honteux que le poids vous accable;
A votre front terni puissent-ils s'attacher,
Pour que tout honnête homme, en vous voyant marcher,
Sur ce front tout couvert d'éclat et de souillures
Compte autant de joyaux que j'y lis de parjures!
Ils vous fuiront alors, ces rigides témoins;
Vous ne les verrez plus et vous rougirez moins :
Vous pourrez, oubliant ce que vous deviez être,
Vous faire à l'infamie!... Allez! que votre maître
De tant de dévoûment vous réserve le prix :
Que sa faveur grandisse autant que mon mépris!
Adieu!

HÉLÈNE.

Pardonnez-lui, mon Dieu! je meurs.

(*Elle chancelle et tombe évanouie.*)

RENÉ, *revenant et se jetant à genoux devant elle.*

Hélène!
Ouvre les yeux! regarde! à tes pieds je me traîne,
Je te demande grâce! Oh! ce n'était pas vrai,
N'est-ce pas? Dis un mot, un seul! je te croirai,
Je te crois, j'ai besoin de te croire pour vivre!...
— On vient!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; UN OFFICIER DE DON JUAN; GARDES ET SERVITEURS DU PRINCE.

RENÉ, *courant à eux.*

Secourez-la!

L'OFFICIER, *l'épée à la main.*

Veuillez d'abord me suivre,
Marquis; je vous arrête au nom du prince.

RENÉ.

Quoi!...

L'OFFICIER, *à l'un des serviteurs.*

Va chercher des secours.

(*à René.*)

Vous, venez avec moi.

Les serviteurs du prince s'empressent autour d'Hélène; les gardes entourent René pendant que le rideau tombe.)

ACTE III.

(Une salle du palais des princes-évêques, à Liége. — Entrée des appartements de la reine à droite, au premier plan. — Entrée principale au fond. — Sièges, etc.)

SCÈNE PREMIÈRE.

SQUILLETTI, DIÉGO, *sortant de chez la reine.*

SQUILLETTI.

Se peut-il!... A ce point le sort jaloux m'assiége!
Diégo dans le palais des évêques, à Liége!
Lui, Diégo, se liguant avec mes ennemis!

DIÉGO.

Non! à Sa Majesté, tantôt, quand j'ai remis
Le message adressé par le prince mon maître...

SQUILLETTI.

N'es-tu qu'un double sot, ou bien un double traître?

DIÉGO.

Je n'en connaissais pas encor le contenu :
Je serais loin d'ici, si je l'avais connu.

SQUILLETTI.

Tu m'as vendu!

DIÉGO.

Moi, moi!... songez-y donc, de grâce.
Qui seconda vos plans? qui vous mit sur la trace

Digitized by Google

Des amours de la reine et du prince? parlez!
Sans moi, tous vos projets se trouvaient dévoilés
Lorsque votre rival, tremblant, l'âme éperdue,
Regardait cette fille à ses pieds étendue...
Ah! le prince est tranquille, et le cachot profond
De son secret surpris maintenant lui répond;
Mais qui lui fit encor hâter cette mesure?
Moi! De me soupçonner vous me faites l'injure!
Est-ce ma faute à moi, monsieur le chevalier,
Si maintenant le prince a vu son prisonnier?
Son Altesse, je crois, ne s'est pas applaudie
Du rôle qu'elle avait dans votre comédie.
Cette entrevue a dû les éclairer tous deux;
Et la reine, à son tour, doit tout apprendre d'eux.

SQUILLETTI.

Non; mon rival n'a pu pénétrer ce mystère,
Et l'honneur commandait au prince de se taire.
Va, retourne à Namur; pars, pars dès aujourd'hui;
Vois le prince : il le sait, je travaille pour lui;
Dis que tout est perdu si je tombe en disgrâce;
Qu'il garde le marquis, il le faut. Le temps passe,
Ne perds pas un moment.

DIÉGO.

Certes! je tremble fort
D'être aussi compromis par ce retour du sort.
Nul ne m'a soupçonné d'être votre complice;
Mais comme il se peut bien que ce point s'éclaircisse
Je vous laisse; je pars sans perdre un seul instant,
Et si vous m'en croyez, vous en ferez autant.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

SQUILLETTI, *seul.*

Moi, fuir!... va, pauvre esprit qu'un revers peut abattre,
Fuis quand vient le danger, mais laisse-moi combattre
Le prince, à sa colère ayant donné l'essor,
Ne sacrifira point un homme utile encor.
La reine contre moi ne s'est pas déclarée :
Qu'elle l'ose, je parle : elle est déshonorée!
J'oserai le lui dire, et je suis décidé
A jouer ma fortune en un seul coup de dé.
La lutte me sourit : je l'accepte et je l'aime!
C'est le meilleur moyen d'étouffer en moi-même
Une sotte pitié, des remords puérils,
Et de me retremper au milieu des périls!
J'ai lancé mon vaisseau sur la mer orageuse :
La foudre gronde aux cieux, l'onde à mes pieds se creuse;
Pilote ballotté par l'élément amer,
N'invoquons pas le ciel; mais apaisons la mer,
Sauvons notre navire! et jetons à l'abîme
Ces vains noms de vertu, de devoir et de crime
Qu'à l'enfant sa nourrice épèle, et dont plus tard
A l'heure de mourir se souvient le vieillard!
Le gouffre veut sa proie... Eh bien donc! qu'il dévore
Ce reste de pitié qui m'arrêtait encore!...

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

LA REINE, HÉLÈNE, *pâle et souffrante.*

LA REINE.

Viens; chasse les terreurs d'une pénible nuit.
Tandis que tu dormais, je m'approchai sans bruit
Et te vis tressaillir... Es-tu mieux?

HÉLÈNE.

Oui, ma mère;
Oui, j'ai fait un beau rêve.

LA REINE.

Il ne faut rien me taire :
Ce songe t'agitait; tu paraissais souffrir.

HÉLÈNE.

Oui, je souffrais un peu, mais je croyais mourir.

LA REINE.

Toi, désirer la mort! mon Hélène, ma fille,
Mon ange! oh! non; je veux que le sourire brille
Dans tes yeux, sur ton front pâli par les douleurs!
Souris-moi! tu m'entends, je ne veux plus de pleurs;
Je te forcerai bien, enfant, à me sourire!
Il ne me faut qu'un mot, et je vais te le dire :
Il revient! il revient!...

HÉLÈNE.

Ma mère!...

LA REINE.

Ah! je le vois,
Ta force et ta gaîté renaissent à la fois.

HÉLÈNE, *à part.*

Hélas!

LA REINE.

Une parole accomplit ce prodige.

HÉLÈNE.

Non, il ne m'aime plus.

LA REINE.

Plus que jamais, te dis-je!
Il se repent, il vient implorer son pardon...

HÉLÈNE.

Lui pardonner! jamais, après son abandon!

LA REINE.

Quand tu verras ses pleurs?

HÉLÈNE.

Il m'a trop offensée :
Jamais!...

Digitized by Google

LA REINE.

Jamais?

HÉLÈNE, *tombant dans ses bras.*

Ce mot n'est pas dans ma pensée
Ma mère! je voudrais, dans ce moment si doux,
Avoir mille ennemis, pour pardonner à tous!

LA REINE.

Ma pauvre enfant! c'est moi qui suis la plus coupable.

HÉLÈNE.

Vous! vous, ma mère?

LA REINE.

Grâce! ah! la honte m'accable.
Ne me repousse pas lorsque tu sauras tout...
Grand Dieu! maudissez-moi, si mon enfant m'absout!

HÉLÈNE.

Vous ma mère, à mes pieds!

LA REINE.

Non, tu n'es point ma fille!
Je n'admirerais pas cette fierté qui brille
Sur ton front, dans tes yeux... Non! je n'aurais pas, moi,
Une fille aussi chaste, aussi pure que toi.
Comme un ange du ciel je t'aime et te révère,
Enfant! je ne suis pas digne de toi!

HÉLÈNE.

Ma mère!

LA REINE.

Ce nom, dans un moment me le donneras-tu,
Ma fille?.... Oui! le pardon sied bien à la vertu!
— Écoute! — C'est à tort que chacun nous envie,
Victimes qu'on couronne et que l'on sacrifie
Sur l'autel d'un pouvoir implacable et jaloux!
Notre main, notre cœur ne sont pas même à nous :
Aux conseils où le sort des empires s'agite
On marchande ce cœur qui souffre, aime et palpite
Et l'homme à qui sans nous on donne notre foi,
Ce n'est pas un amant, un ami, c'est un roi!
Ce prince, cet époux qui nous connaît à peine
Ne nous laisse souvent que le titre de reine ;
Nous possédons sa main, d'autres ont son amour...
Qu'une reine s'oublie et succombe à son tour,
D'un opprobre éternel cette faute est suivie :
Sans pitié, sans relâche, on déchire sa vie ;
Sa faiblesse bientôt devient un crime... Eh bien!
Je dois te l'avouer, ce crime fut le mien.
Hélène, juge-moi, toi qui connais mon âme.

HÉLÈNE, *pressant la main de la reine.*

Je ne puis que vous plaindre et vous aimer, madame.

LA REINE.

Ah! je ne devrais pas atténuer mes torts.
Ta douceur, ta bonté redoublent mes remords;
De ma faute, à présent, je connais l'étendue.
J'en frémis!... Pauvre enfant! C'est moi qui t'ai perdue!...

HÉLÈNE.

Que dites-vous?...

(*Squilletti rentre et se tient au fond.*)

LA REINE.

Moi-même... Oui, tu dois tout savoir.
J'ai revu l'homme à qui j'immolai mon devoir,
A Namur...

HÉLÈNE.

A Namur!

LA REINE.

Le jour qu'heureuse et fière
Tu rejoignis l'époux choisi par une mère!
(*Squilletti se montre.*)
Ah! Squilletti!

HÉLÈNE.

Madame, ah! par pitié! son nom!
Son nom!

LA REINE.

Rougir encor devant cet homme... Non!
(*Elle s'enfuit chez elle.*)

SQUILLETTI, *à part.*

Il était temps.

SCÈNE IV.

HÉLÈNE, SQUILLETTI.

HÉLÈNE.

D'où vient son trouble à votre vue?

SQUILLETTI.

Je connais son secret.

HÉLÈNE.

L'avez-vous entendue?

SQUILLETTI.

Quelques moments à peine, et j'ai tout deviné.

HÉLÈNE.

Et cet homme...

SQUILLETTI.

D'un mot on vous l'a désigné :
Lorsque vous retrouviez un fiancé, la reine
Retrouvait un amant.

HÉLÈNE.

Lui!...

SQUILLETTI.

Je voudrais, Hélène,
Vous le cacher toujours... Ce coup est trop cruel!
Votre pâleur m'effraye... Hélène! au nom du ciel,
Calmez-vous! de vos pleurs cet homme n'est plus digne!
Du courage!

HÉLÈNE.

Non, non! C'est un mensonge insigne!

Digitized by Google

Mais j'aurai mal compris, car j'ai l'esprit troublé.
Répondez-moi ! de qui m'avez-vous donc parlé?
De René?

SQUILLETTI.

Je remplis un devoir qui m'afflige...

HÉLÈNE.

De René? Répondez !

SQUILLETTI.

Oui.

HÉLÈNE.

Vous mentez, vous dis-je !
Ou plutôt, n'est-ce pas, vous voulez m'éprouver?

SQUILLETTI.

Non ; d'un malheur plus grand je veux vous préserver.
Déjà votre blessure est assez douloureuse :
Pour le cœur d'une épouse elle serait affreuse !

HÉLÈNE.

Mais regardez-moi donc : Vous me tuez !... Pitié!

SQUILLETTI.

Hélène !... Calmez-vous, au nom de l'amitié!

HÉLÈNE.

Non, finis d'un seul coup cette affreuse torture !
Prouve que ce n'est pas une infâme imposture !
La preuve ! je la veux !

SQUILLETTI, *baissant la voix.*

Eh bien ! demandez-lui,
A cette noble reine, où donc elle avait fui,
Lorsqu'à Namur, la nuit, au milieu de la fête,
Elle s'est dérobée à sa suite inquiète,
Qui donc l'entretenait loin de toute sa cour,
Et pourquoi cette nuit l'on trahit votre amour !

HÉLÈNE.

Non, non, vous dis-je, non!—Grand Dieu! cette parole
Échappée à la reine... Ah ! j'en deviendrai folle !
Oui, sur leur perfidie un jour affreux a lui !
Le passé dans un mot se dévoile aujourd'hui :
— « Je revis mon complice, alors qu'heureuse et fière
Tu retrouvais l'époux choisi par une mère ! » —
Je ne puis en douter ; c'est elle qui l'a dit !

SQUILLETTI.

Et c'est moi qu'on accuse, et c'est moi qu'on maudit !

HÉLÈNE.

Vous ne voyez donc pas, vous, que cette pensée
Me remplit d'épouvante et me rend insensée?
— Mais dites-moi, que sert à l'homme que voici
Une épée, ô mon Dieu ! pour me tuer ainsi?...
(*Elle tombe sur un siége.*)

SQUILLETTI.

Malheureux ! qu'ai-je fait? ah ! j'aurais dû me taire,
Et jusqu'au fond du cœur refouler ma colère !...

Le pouvais-je? Eh ! comment n'être pas révolté
De tant de trahisons, de tant de lâcheté?
— O honte ! elle n'a qu'eux pour appui dans la vie :
O honte ! à leur amour lorsqu'elle se confie, —
Ah ! j'en rougis pour eux, j'en frémis de douleur —
Ils n'ont pas même su respecter son malheur !
Et cette reine enfin, que la France méprise,
L'amante de Bussy, de La Mole et de Guise...

HÉLÈNE.

Qu'entends-je !...

SQUILLETTI.

Cette reine, oubliant à la fois
Ce qu'elle doit au nom d'un prince, au sang des rois,
Et bien plus, trahissant la promesse sacrée
Faite au lit de douleur d'une mère éplorée,
Cette reine !... elle a vu près d'elle, chaque jour,
De deux nobles enfants naître et grandir l'amour ;
Et lorsque du bonheur pour eux s'ouvrait la route
Elle s'est fait un jeu, — par vanité sans doute, —
D'empoisonner leur vie ; elle a trouvé charmant
D'attirer auprès d'elle et d'avoir pour amant
L'appui, le défenseur de la jeune orpheline !
Après l'avoir séduit, royale Messaline,
De cet amant nouveau son cœur déjà lassé
Désire une union qui couvre le passé :
Et savante en intrigue, avec art criminelle,
Pour que nul ne soupçonne une honte nouvelle
Elle donne à cet homme, — ô profanation !
Celle qu'elle ose encor nommer sa fille !...

HÉLÈNE.

Non !
Non, cela ne se peut ! ce serait trop infâme !

SQUILLETTI.

Vous, Hélène ! épouser l'amant de cette femme !

HÉLÈNE.

Non, jamais ! je fuirai loin d'elle... loin de lui !
Ah ! je suis seule au monde.

SQUILLETTI.

Il vous reste un appui.

HÉLÈNE.

Et lequel?

SQUILLETTI.

Croyez-vous à mon honneur, Hélène?

HÉLÈNE.

Je ne crois plus à rien ! je souffre !...

SQUILLETTI.

Dieu ! la reine !
(*Il se retire vivement au fond, et observe.*)

Digitized by Google

SCÈNE V.

LA REINE, HÉLÈNE. *Au fond,* SQUILLETTI.

LA REINE, *sortant du palais, à la cantonade.*

Que les bateaux soient prêts ; nous partons.
(*A Hélène.*)
Mon enfant !
Il faut te faire belle ! oh ! viens, on nous attend,
Viens, et qu'en te voyant on dise : elle est heureuse !
Nous nous promènerons ensemble sur la Meuse :
(*S'appuyant sur le fauteuil d'Hélène.*)
Nous pouvons rencontrer le marquis en chemin...
Tu gardes le silence ?... Ah ! donne-moi ta main,
Ma fille ! lève-toi, viens, si tu veux m'en croire.
Tu te rappelleras les bords de notre Loire :
Ce pays est si beau ! Le fleuve dans son cours
Fuit, se perd et revient, et fait mille détours :
On dirait qu'amoureux des rives qu'il arrose
Il veut d'une caresse entourer chaque chose,
Les rochers couronnés de lierre, les grands bois
Tout baignés de parfums et tout remplis de voix,
Et les vallons en fleurs, gigantesques corbeilles
Riant dans le miroir de ses ondes vermeilles !
Après l'immense plaine aux tristes sillons d'or
C'est un vert paradis caché comme un trésor :
Ainsi, quand tu parcours le champs de la souffrance,
Derrière tes ennuis se cache l'espérance.
Efface de tes yeux la trace de tes pleurs,
Et viens te couronner de perles et de fleurs !

HÉLÈNE, *se levant froide et pâle.*

Oui, des fleurs du tombeau !

LA REINE.

Quelle affreuse pensée !
Ma fille ! qu'as-tu donc ? Dieu ! ta main et glacée !
Ah ! ne me cache rien, si tu m'as pardonné !

HÉLÈNE, *la main sur le cœur.*

J'ai le coup de la mort ; vous me l'avez donné.

LA REINE.

Explique-toi !...

HÉLÈNE.

Que Dieu vous pardonne, madame !
(*Elle rentre dans le palais ; la reine veut la suivre.*)

LA REINE.

Hélène !... (*Squilletti se jette au devant d'elle ; elle recule avec un cri.*)
Ah !...

SCÈNE VI.

SQUILLETTI, LA REINE.

LA REINE.

Je comprends... Au fond de chaque trame,
Dans l'ombre on voit toujours cette main se mouvoir.
— Approchez, chevalier. Un mot. Puis-je savoir...

SQUILLETTI, *avec résolution.*

Oui, madame, j'osai calomnier la reine !
J'ai menti, vous pouvez m'en convaincre sans peine,
La honte en revient toute au calomniateur,
Et j'accepte le rôle odieux d'imposteur.
La vérité, voilà ce qu'il faut qu'on ignore,
Et ce qui, grâce à moi, reste un secret encore.
Oui, j'ai vu le moment où Votre Majesté
Disait à cette enfant toute la vérité :
Ce secret doit mourir au fond d'un cœur fidèle.

LA REINE.

Quoi !...

SQUILLETTI.

Votre Majesté n'y pense pas : sait-elle
Ce qui peut advenir...

LA REINE, *se contenant.*

Parlez, j'entendrai tout,
Je veux vous admirer, chevalier, jusqu'au bout.

SQUILLETTI.

Je ne vous parle pas de cette enfant, madame.
Mais est-il quelque chose au fond d'un cœur de femme
Qui demeure caché pour un amant heureux ?
Et celui-là bientôt deviendrait dangereux
S'il voulait abuser de votre confidence :
(*Avec intention.*)
Il vous faudrait peut-être acheter son silence.

LA REINE.

Mais c'est une menace !

SQUILLETTI.

Ah ! Votre Majesté
Doute-t-elle aujourd'hui de ma fidélité ?
En sujet dévoué je l'ai toujours servie.
Lorsque de vous dépend le bonheur de ma vie, —
Car cette enfant, je l'aime, et vous le savez bien, —
A Votre Majesté je ne demande rien
Que de ne point créer d'obstacle à ma tendresse :
Est-ce trop que d'attendre au moins cette promesse
Pour prix d'un dévoûment éprouvé tant de fois ?

LA REINE.

Un confident devient dangereux, je le vois :
Mais songez-vous aussi que nous sommes la reine,
Que sur un mot, un signe, un homme qui nous gêne
Avec notre secret disparaît pour toujours ?

SQUILLETTI.

En France, à la Bastille on peut avoir recours ;
Mais la loi du pays contre vous le protége,
Madame ; et l'on n'a point, chez l'évêque de Liége,
La justice secrète et les prisons d'État.
Il faudrait affronter le scandale, l'éclat

Digitized by Google

D'un jugement public : les bourgeois les plus minces
Osent ici blâmer les actions des princes.
Ce sont d'affreuses mœurs, mais il faut les subir.

LA REINE, *à part.*

Le misérable !

SQUILLETTI.

Encor faut-il, pour le punir,
Que cet homme ait commis un crime véritable.
(*Des gardes et un officier entrent.*)

LA REINE.

Félicitez-moi donc, car cet homme est coupable.

SCENE VII.

SQUILLETTI, LA REINE ; SEIGNEURS ET DAMES ; L'OFFICIER ; GARDES.

LA REINE.

Gardes, vous répondez du chevalier.

SQUILLETTI.

Comment !...

LA REINE, *aux gentilshommes.*

Messieurs, ce qui se passe est étrange, vraiment.
Un fourbe, se jouant de notre confiance,
Vendait à l'étranger les secrets de la France...

SQUILLETTI, *à part.*

Oh !...

LA REINE.

Cet homme, comblé de faveurs à ma cour,
Écrivait à don Juan nos projets, jour par jour :
J'ai ses lettres. Le prince, en le faisant connaître,
A montré son mépris pour l'action d'un traître.
L'évêque m'a prêté sa garde et sa prison.
C'est un crime avéré de haute trahison ;
Je veux une justice éclatante et publique.

SQUILLETTI.

Et moi je la désire...
(*Avec intention.*)
Il faut que tout s'explique.

LA REINE.

Qui vient nous interrompre ?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, RENÉ.

LA REINE.

Eh bien ?...

RENÉ, *hors de lui.*

Au nom du ciel,
Madame, tirez-moi d'un doute aussi cruel
Et faites-moi mourir de douleur ou de joie !

LA REINE.

Ah ! marquis, je sais tout. Le prince vous envoie...

RENÉ.

Oui... L'honneur, m'a-t-il dit, me défend de parler,
Mais la reine bientôt pourra vous révéler...

LA REINE, *bas.*

Silence devant eux !
(*A sa cour.*)
Messieurs, ce gentilhomme
Est à moi maintenant.

RENÉ.

Madame...

LA REINE, *écrivant.*

Je le nomme
Mon premier écuyer.
(*Elle lui remet l'écrit.*)
Marquis, par ce mandat
Je mets en votre garde un prisonnier d'État.

RENÉ, *avec une rage concentrée.*

Squilletti !

LA REINE, *à Squilletti.*

Chevalier, donnez-lui votre épée.

SQUILLETTI, *avec dédain, à René.*

Tu reprends sans péril ta vengeance échappée.

RENÉ, *froidement, prenant l'épée des mains de Squilletti.*

C'est bien.

LA REINE, *aux assistants.*

Retirez-vous.
(*Les dames et les gentilshommes s'éloignent.*

RENÉ, *bas à Squilletti.*

Va, je te la rendrai,
Car ta vie est à moi : c'est moi qui te tûrai !
(*Il remet l'épée aux mains de l'officier.*)

SQUILLETTI, *fièrement, à la reine.*

J'attends qu'un jugement prouve mon innocence,
Madame...
(*Bas, en passant derrière elle.*)
Et je promets de garder le silence.
(*Il sort par la droite avec l'officier et les gardes.*)

SCÈNE IX.

LA REINE, RENÉ, puis HÉLÈNE, etc.

LA REINE, *très-émue.*

Marquis, je vous connais pour un homme de cœur.
Je vous livre un secret d'où dépend mon honneur ;
A votre loyauté la reine se confie.

RENÉ.

Ah ! Madame !...

LA REINE.

Dieu veut que ma faute s'expie.

Digitized by Google

Que l'expiation soit complète ! Il le faut !
Mon Dieu, que cet effort me soit compté là-haut !
— Jurez-moi de garder ce secret.

RENÉ.

Je le jure !

LA REINE.

Écoutez donc. Je vais rouvrir votre blessure,
Mais pour la refermer à jamais. Une nuit, —
Nuit dont le souvenir en tous lieux vous poursuit, —
Au milieu d'une fête...

RENÉ.

Assez ! assez !

LA REINE.

Un homme,
Un ami, — c'est ainsi que le monde le nomme ! —
Vint vous dire : « On vous trompe ! Hélène en ce mo-
[ment
Est là, cachant sa honte, aux bras d'un autre amant!

HÉLÈNE, *entr'ouvrant la porte et écoutant.*

Dieu !

RENÉ.

C'était vrai !

LA REINE, *avec force.*

C'était une lâche imposture !

RENÉ.

Ah ! la nuit n'était pas, certe, à tel point obscure
Que je n'aie aperçu l'homme qui s'est enfui !
J'ai reconnu le prince !

HÉLÈNE, *venant se jeter dans ses bras.*

Ah ! ce n'était pas lui,
C'était le prince !

RENÉ.

Ciel ! mais cette femme, Hélène,
Cette femme !...

LA REINE.

C'était... oui, c'était votre reine !

RENÉ.

Hélène !... Qu'ai-je fait ! malheureux que je suis !

HÉLÈNE, *se suspendant à son cou.*

Je t'aime !

RENÉ.

Non ! tu dois me haïr !...

HÉLÈNE.

Je ne puis.
Je t'aime.

(*Ses bras se détachent du cou de son amant, et elle tombe sur un siége.*)

RENÉ.

Tu pâlis...

HÉLÈNE.

L'émotion..., la joie...

RENÉ, *à genoux, lui prenant les mains.*

Oui ! ton front qui fléchit, ton regard qui se noie,
Ce n'est que du bonheur, n'est-ce pas, mon trésor ?
Tu ne souffres pas ?... dis ?...

HÉLÈNE, *d'une voix faible.*

Je suis heureuse encor.

RENÉ, *effrayé.*

Oh ! comme elle pâlit, regardez-la, madame !

LA REINE.

Hélène !...

HÉLÈNE.

Le malheur avait brisé mon âme,
Je n'ai pu supporter tant de bonheur...

LA REINE.

Grand Dieu !
Du secours !...

RENÉ, *se précipitant sur la porte.*

Du secours ! Personne dans ce lieu !

HÉLÈNE.

Non, ne me quittez pas ! Venez ! restons ensemble !
Que je sente vos mains dans cette main qui tremble...
Ah ! Squilletti, c'est toi qui m'as tuée !...

RENÉ.

Horreur !...

HÉLÈNE.

Comme l'infâme, ici, me torturait le cœur !
Si vous saviez !...

RENÉ.

Vengeance ! oh ! le lâche ! le lâche !...
Que j'ouvre sa poitrine ici, que j'en arrache
Le cœur !...

HÉLÈNE, *avec désespoir.*

Ah ! je veux vivre, il m'aime !...

RENÉ.

Non, le ciel
Ne veut pas qu'elle meure, et Dieu n'est pas cruel !
Du secours !

(*Entrent les femmes de la reine.*)

HÉLÈNE, *se dressant à demi.*

Viens, René, dans ce baiser suprême
Prends mon âme.. elle est toute en un seul mot... je
Ah !... [t'aime.

(*Elle expire dans les bras de René.*)

LA REINE, *la main sur le cœur.*

Ce cri, dans mon cœur, comme il a retenti !

(*Elle se penche sur Hélène.*)

Ah ! morte !...

RENÉ, *se relevant égaré.*

Morte, morte !...

(*Il tire convulsivement son épée.*)

A nous deux, Squilletti !

(*Le rideau tombe.*)

ÉDOUARD WACKEN.

Digitized by Google

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE SOUS LA RESTAURATION [1].

Lorsque parut, en 1801, le *Génie du Christianisme,* on remarqua, dans ce brillant ouvrage, un chapitre où l'auteur expliquait pourquoi la France n'avait pas d'historiens et où il semblait douter qu'elle dût jamais en voir naître. Or, pendant qu'il écrivait ces paroles, une génération grandissait et se formait, qui, douée d'un esprit sérieux et d'un vrai courage scientifique, allait peser d'une main prudente le sort des empires. Le caractère de la nation était changé, pour un certain laps de temps du moins. A la futile vanité qui inspirait les mémoires, à l'esprit railleur ou étroit des pamphlets historiques, succédaient de graves préoccupations et une impartiale curiosité. Trop d'événements funèbres avaient eu lieu depuis trente années, pour que l'on n'examinât pas les faits d'un œil scrutateur et qu'on ne cherchât point dans leur désordre apparent des lois régulatrices. Le monde était-il abandonné à la capricieuse tyrannie du hasard? Fallait-il regarder l'espèce humaine comme le jouet et la proie des circonstances? La nature, qui forme l'individu avec tant de soin, qui combine si adroitement tous les phénomènes de sa vie matérielle et morale, ne montrerait-elle aucune sollicitude pour la race et agirait-elle en mauvaise mère à l'égard des peuples? Dieu, présent partout dans son œuvre, serait-il absent des nations? Il a fixé la marche du soleil, ordonné les mouvements de la

(1) Cet article est un nouveau fragment de l'*Histoire des idées littéraires en France,* dont le second volume paraîtra dans quinze jours à la librairie ancienne et moderne, rue des Carrières, 30.

Digitized by Google

mer, assuré les destins des fleurs ; aurait-il négligé ceux de l'homme, de cette créature à la fois si digne d'intérêt et si malheureuse, qui éclipse toutes les autres par les dons de l'intelligence, par la vivacité des affections et aussi par le triste privilége de souffrir des douleurs plus cruelles ?

Voilà ce qu'on se demandait à la suite des longues catastrophes qui venaient d'ensanglanter le monde. Au fort même de la tourmente, lorsque les esprits dévorés d'inquiétude cherchaient à discerner l'avenir, par delà l'orageuse atmosphère du présent, un hardi philosophe avait jeté sur ces deux points d'étonnantes lueurs. Joseph de Maistre avait repris le thème de Bossuet : *L'homme s'agite, Dieu le mène.* Dans cette grande lutte des classes sociales, des peuples, des idées contraires, les individus ne lui semblaient point responsables de leurs actions. Ils n'étaient pas les causes du malheur universel, mais les instruments de la Providence. Une figure menaçante apparaissait derrière le nuage d'où s'échappait la foudre : le tourbillon de la colère céleste emportait les plus fermes caractères. Ceux qui se croyaient des chefs n'étaient que des serviteurs ou des victimes : un redoutable pouvoir les employait pour accomplir ses vengeances, et les brisait ensuite, quand leur mission était finie. La noblesse même, que le fougueux auteur avait l'air de soutenir, il la déclarait justement châtiée : elle portait la peine des farouches excès commis par elle au moyen âge, elle expiait sa dégradante orgie du dix-huitième siècle. Le drame n'était pas d'ailleurs près de finir : de Maistre annonçait un fléau plus terrible que tous les autres ; dès l'année 1793, il prévoyait le règne de Bonaparte, il attendait le génie rétrograde, qui devait couvrir l'Europe entière de carnage et faire exterminer sur les champs de bataille trois millions de soldats. Ce violent sacrifice terminé, il prédisait la chute du sacrificateur et le retour de l'ancienne famille royale.

De Maistre engendra toute une école historique, mais hélas! quelle postérité lamentable ! Dépourvue de l'inspiration qui animait le grand homme, elle se traîna sur ses vestiges, le front courbé vers la terre, au lieu de plonger comme lui son regard dans les cieux. Il déclarait que la révolution française était un échafaud dressé par la justice divine, l'histoire une longue protestation en faveur du droit et de l'équité ! Ils en firent une machine brutale, grossier produit d'un aveugle destin. Voici comment ils raisonnaient. — Puisque des lois fatales gouvernent le monde politique et donnent naissance aux événements, tous les faits ont une égale légitimité. La manière dont on doit juger une cause dépend du succès qu'elle obtient ou des revers qui l'accablent. Si elle triomphe, elle est bonne, et mauvaise, si elle périclite. Il faut mesurer de même et la valeur de nos semblables, et le mérite de leurs actions. L'homme heureux a droit à l'estime universelle : les ressources du

Digitized by Google

talent et la noblesse du caractère se trouvent toujours réunies dans sa personne. On est méprisable, au contraire, du moment que l'on est malheureux. Quiconque devient la proie de l'indigence, quiconque ne peut éviter la maladie, l'affliction et le désespoir, quiconque lutte avec d'inutiles efforts contre la haine d'un père hypocrite ou la trahison d'un ami, celui-là ne peut réclamer ni égards, ni compassion. Les douleurs qu'il éprouve sont justifiées par leur existence même. Un général victorieux défend à coup sûr les meilleurs principes : la défaite d'un capitaine met hors de doute qu'il avait tort. Gloire, amour des femmes, dévouement des nations, respect des individus, jouissances de la fortune, espoir d'un immortel honneur, tout ce que la vie a de plus charmant et de plus précieux doit former le cortége de l'homme qui réussit. La honte et l'exécration publique sont le partage de celui qui souffre.

Nous avons peine à nous contenir en exposant cette abominable doctrine. Elle a été promulguée par MM. Cousin et Thiers, les singes de Bossuet et de Joseph de Maistre. Esprits de second ordre, âmes sans dignité, sans charité, ils ont fait de la Providence une ignoble coureuse, poursuivant tour à tour de ses faveurs le bandit, l'escroc, le tartufe et l'honnête citoyen. L'histoire et l'expérience prouvent en effet que si toute cause juste triomphe à la longue, c'est après une lutte acharnée contre l'injustice. L'idée ne gouverne pas seule les affaires humaines : ni l'existence des peuples, ni celle des individus ne se déroulent comme un tranquille syllogisme. Plusieurs pouvoirs disputent à l'intelligence et à la morale le commandement de l'univers : je n'ai besoin que de nommer les passions, les circonstances, l'erreur et les faits accomplis. Un principe vrai, équitable, soulève contre lui à son apparition dans le monde tous les intérêts fondés sur des principes antérieurs, tous les sentiments égoïstes, toutes les colères de la routine. Il est seul, presque sans défense, et d'innombrables ennemis l'environnent. Comment ceux qui marchent sous sa bannière n'essuieraient-ils point de cruelles déroutes? L'abnégation des penseurs est la première condition du progrès : les anciens commençaient toutes leurs fêtes par un sacrifice, l'humanité commence de même par égorger ses bienfaiteurs, quand l'aube d'une époque plus heureuse se lève dans le lointain.

Pour l'homme privé, le génie et la délicatesse l'éloignent ordinairement du succès. Les vérités nouvelles et la conscience ne mènent pas à la fortune. L'inepte déesse aime les sots, les intrigants et les lâches. Mais qu'avons-nous besoin de réfuter la dégradante théorie de MM. Thiers et Cousin? Il suffit d'ouvrir les yeux pour apercevoir d'injustes malheurs et des prospérités moins légitimes encore. Le genre humain tout entier se soulèvera d'indignation, quand on voudra lui faire adopter ces viles maximes. Elles ont, hélas! préparé les trahisons, les turpitudes et les bassesses du règne de Louis-Philippe.

Digitized by Google

A côté des nouveaux Pangloss, qui trouvaient tout pour le mieux dans le meilleur des mondes, parce que leur adresse ne s'effrayait d'aucun acte servile, un groupe d'historiens adoptait d'autres principes. L'un d'eux a si bien signalé leurs tendances, que je crois devoir le laisser monter à la tribune et prendre un instant ma place. « Une différence fondamentale, dit M. Amédée Thierry, sépare, quant au but, les deux écoles historiques du XVIIIe et du XIXe siècles. L'école du XVIIIe siècle n'eut en vue que l'utilité, et lui sacrifia volontiers la vérité. Pour celle du XIXe siècle, la vérité est tout ; elle la cherche *quand même,* sans arrière pensée, sans aucune idée d'application aux intérêts du jour ; voici pour le fond. Dans la forme se présentent des différences non moins essentielles, en rapport avec l'opposition des points de vue. L'ancienne école, livrée tout entière à ses idées d'application, fut dogmatique, sentencieuse, amoureuse de systèmes, pleine de mépris pour les faits. La nouvelle, au contraire, se complaît dans les faits ; ce qu'elle recherche, c'est la narration détaillée ; ce qu'elle ambitionne surtout, c'est l'exactitude du costume, et ce qu'on est convenu d'appeler la *couleur locale.* L'ancienne école fut essentiellement satirique et hostile ; elle devait l'être, née qu'elle était d'un état de guerre, et sortie tout armée du sein d'une réforme. La nouvelle est toute pacifique ; elle sympathise avec l'humanité, à quelque époque, sous quelque forme, avec quelques idées que l'humanité se présente. C'est que la génération qui a fondé cette école respecte toutes les opinions, sans scepticisme pourtant et sans indifférence : heureuse du présent, elle marche avec confiance vers l'avenir, laissant derrière elle et les désirs insensés et les pusillanimes terreurs. Depuis que la monarchie constitutionnelle s'est levée sur la France, elle sait que nos jours d'orage sont finis, et *qu'il n'y a plus de déluge.* »

Un manifeste important développe tous les projets et fait connaître tous les goûts de cette pléïade historique, nous voulons dire la préface de l'*Histoire des ducs de Bourgogne* (1), par M. de Barante. L'ouvrage porte pour épigraphe : *Historia scribitur ad narrandum, non ad probandum.* C'est le thème que traite l'auteur. Il explique comment il faut s'y prendre pour éveiller l'attention et soutenir l'intérêt. Jamais les procédés de la narration pittoresque n'ont été soumis à une plus pénétrante analyse. Le côté poétique des choses occupe seul le théoricien : dans les luttes des races, des nations, des individus, dans les innombrables circonstances du passé, il ne voit qu'un sujet tantôt dramatique et tantôt comique. Charmer le lecteur, lui faire oublier son époque, l'environner d'illusions rétrospectives, s'emparer de son

(1) Ce livre fut publié de 1821 à 1824.

Digitized by Google

esprit, tel est le but que doit poursuivre l'historien. Il lève la toile d'un grand théâtre, où s'agitent des acteurs passionnés. Quant aux résultats, peu lui importe. Cette manière de conter l'histoire effleure de si près le roman, que l'introduction de M. de Barante sera utile à tous les romanciers qui la liront.

Il est facile de voir combien des tendances pareilles secondaient les efforts de la nouvelle école littéraire. Elle examinait aussi le passé au point de vue pittoresque. Le présent ne lui inspirait guère qu'un majestueux dédain. Elle ressemblait aux faux prophètes du Dante, qui, le visage tourné à rebours, ne pouvaient découvrir que les objets placés derrière eux. La politique marchait de même, les yeux fixés sur les ruines des temps évanouis. Toutes les causes s'associaient pour entraîner les intelligences vers l'édifice écroulé du moyen âge.

Une troisième classe d'historiens partageait les préoccupations et les goûts de la seconde, mais cherchait en outre des leçons dans les poudreux souvenirs des époques défuntes. Elle croyait que si l'histoire doit être racontée *ad narrandum*, elle doit l'être aussi *ad docendum*. Il serait puéril d'étudier avec patience les phases de la vie sociale et politique, sans leur demander des enseignements qui profitent à l'avenir. La mémoire de ces grands faits constitue l'expérience de l'humanité ; que notre race écoute donc la voix qui sort des tombeaux et ne néglige pas les conseils des morts : ils sont parfois d'une extrême importance.

Le premier qui entra dans cette route fut Sismondi ; son *Histoire des républiques italiennes* vit le jour en 1807. Ame pleine d'espérance, il se faisait le champion de la liberté. La loi fondamentale de l'histoire lui paraissait être l'émancipation progressive des individus et des peuples. Malheur à qui veut arrêter, détourner de son but cet élan providentiel ! Mille dangers le menacent, mille cœurs le maudissent et la honte plante sur la terre qui le couvre un poteau d'infamie (1).

M. Guizot monta en chaire après l'écrivain suisse : en 1812, il fit, comme suppléant, le cours d'histoire à la Sorbonne ; on le nomma bientôt professeur. Il exécuta sous la restauration tous ses grands travaux. Lui non plus ne voulait pas que l'histoire fût un spectacle inutile ; mais quoique favorable à la liberté, aussi longtemps qu'il n'eut pas les moyens de la réduire en servitude, il tirait du passé d'autres conclusions que Sismondi. Concentrer tous les pouvoirs entre les mains de la classe bourgeoise, lui sacrifier impitoyablement les prolétaires, se cramponner aux traditions, étouffer les germes de l'avenir à mesure qu'ils se forment, voilà ce qu'il regardait comme le dernier mot de la sagesse et de la politique. Par

(1) En 1821, parurent les premiers volumes de l'*Histoire des Français*.

Digitized by Google

suite d'un étrange aveuglement, il ne remarquait pas que ses protégés, sortis presque tous des bas-fonds du monde social, grâce à l'astuce et à d'heureux hasards, unissaient l'ignorance et la vulgarité du peuple aux vices et aux prétentions de la noblesse, composant ainsi un odieux mélange. Ce sont des ouvriers parvenus qui dédaignent leurs anciens compagnons, des spéculateurs grossiers qui méprisent l'intelligence sans fortune. Établir une aristocratie de bourgeois gentilshommes et de Turcarets, les prendre au sérieux, les déclarer des modèles de vertu, de patriotisme, de finesse et de bon goût, quelle idée bizarre et quel merveilleux projet! Comme il a gonflé d'orgeuil ces barbares couverts de beaux habits! M. Guizot préparait donc l'avénement de Louis-Philippe et le règne glorieux des boutiquiers.

Ses idées littéraires sont d'une nature complétement différente; il les puisa dans l'étude du moyen âge et seconda de toutes ses forces l'école nouvelle. A cet égard, il ne mérite que des éloges. En 1821, il prit part à une grande publication qui ne pouvait manquer d'exercer une vive influence sur notre poésie dramatique : il s'agissait de publier en notre langue les chefs-d'œuvre des scènes étrangères. M. Guizot eut la mission de revoir et de corriger la traduction de Shakspeare faite par Letourneur; il remplit habilement cette tâche, puis composa pour préface une Vie du poëte (1), que l'on doit mettre au nombre des plus belles études qui aient jamais été faites sur un grand écrivain. Je doute que la France puisse rien montrer de supérieur ou même d'égal. Non-seulement la biographie du poëte est racontée avec un art et une noblesse vraiment exceptionnels, mais le critique jette sur l'histoire de la littérature anglaise un coup d'œil si ferme et si pénétrant, il reconstitue si bien autour de Shakspeare le siècle où il est né, il entre si avant dans l'essence de l'art et en expose les lois d'une telle manière, que le lecteur oublie toutes ses répugnances politiques pour admirer cette œuvre exceptionnelle. Une lucide analyse du beau n'exige pas moins de vigueur que son enfantement. La netteté, l'élégance, la verve du style sont dignes du fond; ce travail s'offre à nous comme un de ces puits du désert, au bord desquels le platane et l'oranger grandissent, baignés dans de molles vapeurs; l'Arabe s'y délasse, après une longue course à travers des régions stériles et fastidieuses.

Les écrivains de talent, que nous avons rencontrés jusqu'ici, ont presque tous défendu la cause des modernes et lutté pour l'affranchissement de notre poésie. Un homme tel que M. Guizot ne pouvait donc marcher sous un autre étendard.

---

(1) Le tout fut publié en 1822.

Digitized by Google

Aussi a-t-il frayé les voies du romantisme et préparé la délivrance de notre scène.

« La critique littéraire, annonce-t-il d'abord, la critique littéraire a changé de » terrain et ne peut plus demeurer dans les limites où elle se renfermait jadis. La » littérature n'échappe point aux révolutions de l'esprit humain ; elle est contrainte » de le suivre dans sa marche, de se transporter sous l'horizon où il se transporte, » de s'élever et de s'élargir avec les idées qui le préoccupent, de considérer enfin » les questions qu'elle agite dans toute l'étendue que leur donne l'état nouveau de » la pensée et de la société. » Ce début ne trahit point l'amour de la routine. Après une semblable entrée en matière, l'auteur ne pouvait descendre aux billevesées classiques ; le grand historien ne pouvait abjurer sa connaissance de l'histoire, l'esprit méditatif accepter de puériles doctrines. Il remarque dès les premiers mots que par leur nature même les créations dramatiques sont les plus populaires de toutes. Elles ont pour but d'égayer ou d'attendrir la foule : c'est devant des spectateurs nombreux qu'elles se produisent sur la scène. Le théâtre doit donc toujours s'inspirer des mœurs, des croyances et de l'histoire nationales.

Mais comme il ne charme le peuple qu'en l'élevant et en le civilisant, comme il pénètre dans les profondeurs de l'existence humaine et agite les ressorts intimes de la vie, sa puissance n'atteint pas seulement les basses classes : il remplit d'une égale émotion les classes supérieures. Malheureusement il trouve au milieu d'elles un funeste écueil. Les aristocraties ont en général un penchant à s'isoler : elles veulent avant tout se distinguer de la multitude par leurs manières, leurs plaisirs, leur langage : elles dépouillent autant qu'elles le peuvent la nature commune de l'homme. Elles lui substituent des mœurs factices, des sentiments de convention. Or, ce monde artificiel où elles vivent est bien moins étendu que le monde réel. Des lois sévères en bannissent une foule d'actions, d'idées, de goûts simples et vrais, dont l'art tire les plus grands avantages. Le domaine de la poésie se resserre donc peu à peu. Des modes, des caprices, des habitudes spéciales y remplacent les traits fondamentaux et universels de l'humanité.

Voilà le sort qu'a eu l'art dramatique en France : il a oublié son origine et sa destination. En Angleterre des causes nombreuses l'ont maintenu dans les rangs du peuple : il a cherché à satisfaire tous les esprits. Appuyé sur ces larges racines, il a eu plus de force, d'ampleur et de vérité.

Nous ne pouvons reproduire ici toutes les considérations historiques dont M. Guizot forme la base de son travail. Jamais on n'a mieux rattaché un poëte à sa nation, à son époque, aux époques antérieures.

Il explique d'une manière ingénieuse le système suivi par Shakspeare dans ses comédies. Son habitude de mêler le plaisant au sérieux embarrasse l'intelligence

Digitized by Google

qui cherche en quoi elles diffèrent de ses drames. Chez nous, la distinction est bien simple : la tragédie n'offre que des scènes lugubres, la comédie que des scènes plaisantes ; il ne peut y avoir la moindre hésitation. Le procédé de Shakspeare n'est pas le même ; la nature des événements et des personnages qu'il retrace ne détermine point le caractère de son œuvre : il résulte de la disposition morale où se trouvait l'auteur. Dans ses drames, il prend le monde au sérieux : il y peint les forfaits d'odieuses couleurs, jette sur la vertu des regards attendris, montre sous un aspect ridicule les idées fausses, les actions plates et niaises. Dans ses comédies, tout est changé ; la vie humaine se présente à lui comme un tableau fantasmagorique. Crime, bonté, génie, sottise, rien ne l'émeut. Il ne cherche qu'à en tirer des effets, des intrigues, des surprises : il les combine avec un flegme et une liberté complète. Le monde est une sorte de champ sans bornes où se joue sa pensée. Dans un vague crépuscule, les objets y prennent des formes diverses ; la lumière y flotte au hasard, tantôt se portant sur un point, tantôt sur l'autre ; elle ne laisse entrevoir que des lignes incertaines : avant qu'une figure acquière la précision de la réalité, elle disparaît au milieu d'une ombre épaisse (1).

M. Guizot, en conséquence, admet des genres que l'on n'a pas cultivés chez nous ; il blâme de plus les liens funestes dont on a chargé nos poëtes dramatiques. Il n'approuve point que l'on regarde la manière de Shakspeare comme une révolte contre les lois du théâtre et de la poésie. On craint sottement de tomber dans le chaos, si l'on abandonne les anciennes règles, de n'avoir aucun principe de direction littéraire. Le trouble où cette erreur plonge les esprits « ne peut cesser tant » que la question sera posée entre la science et la barbarie, les beautés de l'ordre » et les effets irréguliers du désordre : tant qu'on s'obstinera à ne voir, dans le » système dont Shakspeare a tracé les premiers contours, qu'une liberté sans frein, » une latitude indéfinie laissée aux écarts de l'imagination comme à la course du » génie. Si le système romantique a des beautés, il a nécessairement son art et ses » règles. Rien n'est beau pour l'homme, qui ne doive ses effets à certaines combi- » naisons dont notre jugement peut toujours donner le secret, quand nos émotions » en ont attesté la puissance. La science ou l'emploi de ces combinaisons constitue » l'art. Shakspeare a eu le sien. Il faut le découvrir dans ses ouvrages, examiner de » quels moyens il se sert, à quels résultats il aspire. Alors seulement nous connaîtrons » vraiment le système ; nous saurons à quel point il peut encore se développer, » selon la nature générale de l'art dramatique appliqué à nos sociétés modernes. »

---

(1) Ces remarques ont semblé si justes et si belles à M. Henri Heine, auquel j'avais prêté l'essai de M. Guizot, qu'il a traduit le passage dans ses *Femmes de Shakspeare*.

Digitized by Google

Ces paroles sont d'un grand poids ; elles auraient eu l'influence la plus heureuse, si nos somnolents critiques les avaient méditées et comprises. Elles leur traçaient une route brillante, elles leur enseignaient que les divers arts sont tous régulièrement constitués et tous légitimes; qu'au lieu de les sacrifier à un seul, on doit étudier leur organisation ; qu'ainsi l'on évitera le désordre et remplacera des maximes arbitraires par des maximes fondées sur la nature des choses. Pourquoi n'ont-ils pas pris leurs faucilles en entendant ce vigoureux coup de cloche, et n'ont-ils pas récolté les épis mûrs qui s'offraient dans toutes les directions à leurs mains maladroites?

La principale différence que M. Guizot observe entre le drame classique et le drame moderne porte sur l'ensemble. Aux unités d'action, de temps et de lieu, nous avons substitué avec un grand bonheur l'unité d'impression, la véritable fin que se proposent tous les systèmes. Nos pères la cherchaient par des voies détournées, qui les en éloignaient fréquemment; nous la poursuivons en ligne droite et sommes bien plus sûrs de l'atteindre. Cette distinction a inspiré à M. Guizot trente pages admirables, que nous n'essayerons point d'analyser; elles renferment des aperçus trop nombreux pour que l'on puisse les réduire. Que le lecteur en prenne lui-même connaissance, il verra ainsi à quel point nos éloges sont mérités. Nous citerons seulement quelques lignes importantes de la conclusion : « L'Angleterre, » la France, l'Europe entière demande au théâtre des plaisirs, des émotions que » ne peut plus donner la représentation inanimée d'un monde qui n'est plus. Le » système classique est né de la vie de son temps; ce temps est passé : son image » subsiste brillante dans ses œuvres, mais ne peut plus se reproduire. Près des » monuments des siècles écoulés commencent maintenant à s'élever les monuments » d'un autre âge. Quelle en sera la forme? Je l'ignore; mais le terrain où peuvent » s'asseoir leurs fondements se laisse déjà découvrir. Ce terrain n'est pas celui de » Corneille et de Racine; ce n'est pas celui de Shakspeare, c'est le nôtre ; mais le » système de Shakspeare peut seul fournir, ce me semble, les plans d'après les- » quels le génie doit travailler, etc. »

Malgré sa valeur, ou plutôt à cause de son mérite, cet opuscule est tombé dans un profond oubli. Très-peu de gens savent qu'il existe. On aurait dû le placer comme un arc triomphal devant toutes les éditions françaises de Shakspeare : on lui a substitué de blêmes et vulgaires notices.

Un travail non moins remarquable et non moins obscurci par le temps est l'étude de M. Guizot sur Pierre Corneille, précédée d'une longue introduction (1), où il

(1) Au commencement de l'ouvrage intitulé : *Vies des poëtes français du siècle de Louis XIV*. Paris, 1813.

Digitized by Google

cherche dans l'histoire de notre poésie le secret des beautés comme des erreurs du grand homme. Elle a les mêmes titres que l'analyse de Shakspeare à notre approbation ; l'auteur y déploie les mêmes qualités. C'est toujours ce regard clairvoyant et limpide qui entre jusqu'au fond des choses, saisit les lois particulières de leur existence et leurs rapports généraux. Aucun homme, aucun fait ne se montre isolément à lui : une foule de causes premières, de causes secondes les enfantent, pour ainsi dire, sous nos yeux. Les questions philosophiques sont de plus traitées avec une grande intelligence; qu'on lise, par exemple, l'endroit où il réfute ce principe : que l'admiration n'est pas un sentiment tragique. Un noble enthousiasme s'y révèle; la beauté du sujet anime, exalte l'historien, et des paroles éloquentes se pressent sur ses lèvres. Ajoutons qu'il n'a pas seulement expliqué les belles productions de Corneille; il a en outre saisi l'unité de son œuvre : il le suit pas à pas, fait voir comment il se dégage de l'ignorance et de la barbarie, monte au plus haut point qu'il doive atteindre, puis s'efface dans les ténèbres de son couchant, soutenu d'abord, précipité ensuite par une seule et même force bien ou mal employée.

Sa Vie de Corneille toutefois n'a pas la même importance pour nous que son travail sur Shakspeare. Dans la première, quand il arrive aux idées générales, il traite de l'essence du poëme dramatique, indépendamment de ses formes variées; dans le second, il le considère au milieu de l'histoire et prend parti pour les modernes. Celui-ci a donc pu exercer une influence que n'admet point la teneur de l'autre.

La biographie et la caractéristique de Schiller, par M. de Barante, virent le jour en même temps que celles de Shakspeare, par M. Guizot, et dans la même publication ; elles servaient de préface aux pièces du grand tragique allemand. Cet essai a deux défauts : Schiller n'y est pas bien apprécié comme poëte, il est à peine envisagé comme penseur. Le critique plaisante sur ses doctrines littéraires, dont il ignore la nature, au lieu de chercher à s'en rendre compte. Voilà pourquoi nous avons refait ce travail. Il mérite néanmoins des éloges sincères, vu la date de son apparition. M. de Barante juge les œuvres de Schiller avec une complète liberté d'esprit. N'ayant d'autre criterium que les lois universelles du beau, il ne lui adresse point de ces reproches absurdes, qui trahissent les goûts arriérés du censeur, et trois ou quatre hommes seulement pouvaient alors montrer la même indépendance. Il exprime donc çà et là des idées fort justes, il ne se trompe ni sur le but ni sur les moyens de l'art. Malgré son imperfection, qui du reste tient plutôt à des absences qu'à des erreurs positives, cette préface soutient dignement la comparaison avec le *Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle*. On doit la compter dans le nombre des œuvres qui ont réformé le jugement littéraire de la

Digitized by Google

nation ; les drames qu'elle expliquait lui vinrent d'ailleurs en aide. Les nombreux articles donnés aux journaux par M. de Barante (1) n'ont pu manquer de produire un effet analogue ; ils portent sans doute le caractère transitoire de ces sortes d'écrits, mais ils n'offrent aucune trace de respect pour le vieux système.

Parlerons-nous du livre où M. Kératry essaye d'analyser le beau dans les œuvres de l'homme (2)? Parlerons-nous de son *Examen des considérations sur le sentiment du sublime et du beau d'Emmanuel Kant?* Il prétend que le beau et l'utile sont une seule et même chose ; que rien n'est beau sans être utile, que rien n'est utile sans être beau. On ne peut guère se tromper davantage ; mais qu'il garde son opinion, si bon lui semble ; il l'exprime trop mal pour qu'on le réfute. Il n'y a de louable dans ces deux tentatives que le dessein et les efforts qui leur ont donné le jour. M. Kératry a voulu acquérir sur le beau des idées plus nettes ; il a lu les auteurs qui ont traité cette matière et il nous communique les fruits de ses recherches. Quoiqu'ils soient insipides comme des fruits trop mûrs ou aigres comme des fruits sauvages, remercions-le de ses bonnes intentions. De pareilles ébauches nuisent pourtant plus qu'elles ne servent ; elles dégoûtent le public d'un genre de théories dont elles lui révèlent peu agréablement l'existence.

Les premières années de la restauration furent, comme on le voit, aussi fertiles que les dernières de l'empire en travaux théoriques. Le besoin d'une littérature nouvelle préoccupait tous les esprits. Semblable au pilote qui navigue depuis longtemps sur des mers infréquentées, on cherchait par mille conjectures à deviner la forme et la situation de l'île que l'on poursuivait. Quand donc luira-t-il enfin le jour qui doit satisfaire l'attente de l'équipage ?

Au milieu de ces aspirations vers l'inconnu, de ces espoirs toujours renaissants, ce fut une circonstance heureuse que l'apparition des *Chants populaires de la Grèce moderne* (3), qui venaient, comme des oiseaux précurseurs, annoncer le rivage. Eux aussi détournaient l'attention publique de la poésie lettrée, cultivée, en faveur de la poésie simple et naïve. Grâce à Dieu, il ne s'agissait plus des ampoules retentissantes du mètre français ; la nature seule modulait énergiquement ces vers, où l'on entendait comme la respiration d'un peuple. « L'Olympe et le Kissavos, les deux montagnes se querellent. L'Olympe alors se tourne et dit au Kissavos : — Ne dispute point avec moi, ô Kissavos, toi foulé par les pieds des Turcs ! Je suis ce vieil Olympe, si fameux dans le monde ; j'ai quarante-deux sommets, soixante-deux

(1) Ils sont réunis dans ses trois volumes de *Mélanges;* Paris, 1825.

(2) Du beau dans les arts d'imitation, 1822.

(3) Publiés par M. Fauriel, en 1824.

Digitized by Google

sources ; et à chaque source sa bannière, à chaque branche d'arbre son klephte. Et sur ma plus haute cime un aigle s'est perché, tenant dans sa serre une tête de brave. — O tête! qu'as-tu fait pour être ainsi traitée? — Mange, oiseau, ma jeunesse; repais-toi de ma bravoure; ton aile deviendra d'une aune et ta serre d'un empan. Je fus Armatole à Louras et à Xéroméras, et douze ans klephte sur l'Olympe et dans les Khasia. J'ai tué soixante agas et brûlé leurs villages : quant aux autres que j'ai laissés sur la place, Albanais ou Turcs, ils sont trop nombreux pour que je les compte. Mais enfin mon heure est venue. Mange, oiseau, ma jeunesse; repais-toi de ma bravoure. »

Tels étaient les chants sauvages qui résonnaient dans les bois de sapins, le long des torrents aux sourds murmures et dans le fond des vallées désertes. L'Europe ne songeait qu'à la Grèce antique, à ses villes populeuses, à ses champs féconds, à ses temples de marbre illuminés par le soleil ; et pendant qu'elle rêvait de ce monde éteint, un monde nouveau en occupait la place. Sur les hauteurs se dressaient des châteaux gothiques ; au milieu des plaines et des cités brillaient des églises entièrement peintes à l'intérieur, où se déroulait toute l'histoire du christianisme ; les moines chargeaient de couvents le sommet des roches thessaliennes, et d'aveugles musiciens allaient de village en village chanter leurs stances patriotiques. C'était la lyre d'Homère qui vibrait sous leurs doigts ingénus ; elle avait gardé sa forme, le nombre de ses cordes ; mais elle célébrait la Vierge, le Crucifié, saint Basile, et implorait la clémence de Jéhova. Sous le ciel même que saluaient Phidias, Ictinus et Euripide, tout avait donc changé : des prêtres accomplissaient leurs dévotions au bord du Sperchius et de l'Eurotas, près des sources qu'habitaient jadis les Naïades, parmi les chênes de l'Érymanthe et sur les bords de la mer Égée. Ce n'était pas Apollon et les Muses que l'on rencontrait dans les gorges profondes du Parnasse, mais le klephte aux yeux noirs, à la longue carabine, épiant le chevreuil ou ajustant un soldat turc. Les grottes du mont Olympe n'abritaient plus les amours de Vénus ; elles étaient la retraite des palikares. Le jour ils allumaient de grands feux sur les bruyères pour rôtir des chevreaux entiers, développaient leur force et leur adresse par de violents exercices, frappaient d'une balle un œuf suspendu à deux cents pas ou traversaient un anneau placé à la même distance ; la nuit, quand l'ombre était épaisse, quand l'orage se précipitait du flanc des montagnes sur les plaines, ils descendaient cachés dans les tourbillons de la tempête, et malheur aux villes qui n'étaient pas bien gardées, malheur aux châteaux où dormaient les tyrans! La flamme dévorait bientôt les portes, le plomb trouait le cœur des agas épouvantés !

Rien, ou presque rien ne rappelait donc, dans la Grèce moderne, le souvenir

Digitized by Google

de la Grèce antique. Depuis trois ans, sa population intrépide soutenait une formidable guerre. On écoutait avidement le récit de leurs batailles, de leurs défenses héroïques, de leurs glorieux martyres. Que signifiaient les ruines mutilées de leurs monuments, les débats des grammairiens, les préoccupations des archéologues en face de ces vivants intérêts? La civilisation païenne était morte dans le centre même de sa vie et de son influence; le drapeau des croisés flottait sur les montagnes de l'Hellade. Ces vaillants lutteurs faisaient bien moins penser aux Grecs du temps de Périclès et d'Alexandre qu'aux tribus celtiques des Highlands. Elles avaient les mêmes mœurs, le même courage, la même persévérance, et lorsqu'on apprenait les exploits des Souliotes, on ne s'élançait point en esprit vers l'auteur de l'Iliade, mais vers l'auteur de Waverley. Aussi Victor Hugo, écoutant les cris de désespoir et les chants de triomphe partis de la Grèce, puisa-t-il dans ses sanglantes destinées des inspirations toutes modernes.

M. Fauriel, le traducteur des *Chants populaires*, souhaitait lui-même qu'ils eussent cette influence. Il explique ouvertement ses désirs dans la préface. « Voilà plus de quatre siècles que les érudits de l'Europe ne parlent de la Grèce que pour déplorer la perte de son ancienne civilisation, ne la parcourent que pour chercher les débris, je dirais presque la poussière de ses villes et de ses temples, décidés d'avance à s'extasier sur les vestiges les plus douteux de ce qu'elle fut, il y a deux ou trois mille ans. Quant aux sept ou huit millions d'hommes, restes certains, restes vivants de cette terre idolâtrée, il en est bien autrement. Les érudits n'en ont point tenu compte, ou s'ils en ont parlé, ce n'a guère été qu'en passant, et pour les signaler comme une race abjecte, déchue au point de ne mériter que le mépris ou la pitié des hommes cultivés. On serait tenté, à prendre au sérieux les témoignages de la plupart de ces érudits, de regarder les Grecs modernes comme un accident disparate et profane, jeté mal à propos au milieu des ruines sacrées de la vieille Grèce, pour en gâter le spectacle et l'effet aux doctes adorateurs qui les visitent de temps à autre. » Quelle ironie audacieuse envers les pédants! Ce n'est pas ainsi qu'on les avait traités jusqu'alors.

Les *Considérations sur la littérature et la société au dix-neuvième siècle* (1), par M. Desmarais, sont un assez bon livre. L'auteur était affilié aux légitimistes. Il regrettait l'époque chevaleresque, l'organisation féodale, la puissance du clergé, la foi naïve et ardente de nos ancêtres. Il parle donc toujours avec l'accent de la mélancolie : on s'intéresse peu au monde actuel, lorsqu'on abandonne son âme

(1) Publiées en 1824.

Digitized by Google

aux visions du passé. Il est du très-petit nombre des hommes qui ont compris le mouvement littéraire du siècle : il le regarde comme enfanté par un besoin général d'indépendance et par le souvenir des anciens jours. Les deux mobiles les plus vigoureux de notre temps s'unissaient en conséquence pour l'accélérer, le prolonger, le faire aboutir à de vastes résultats. M. Desmarais explique aussi d'une manière assez juste le développement de la littérature française. Son style ne manque pas non plus d'élégance. Mais un défaut l'a empêché de réussir : il n'a point la fermeté de coup d'œil nécessaire pour traiter de pareils sujets. Son expression et sa pensée flottent dans le vague. Or, dès qu'on aborde les régions abstraites, cette mollesse intellectuelle devient le plus pernicieux des inconvénients ; les choses n'y existent qu'à force de précision (1).

En 1825, l'auteur qui, dans *la Gaule poétique*, avait essayé de prouver que notre histoire peut inspirer les artistes, consacra un second ouvrage, non plus à signaler les richesses littéraires de cette histoire, mais à tirer de l'oubli nos anciennes coutumes. Il fit pour le sentiment et la réalité ce qu'il avait fait ailleurs pour l'imagination. Contraint par le plan de *la Gaule poétique* de traverser rapidement tous les âges, depuis les druides jusqu'à Louis XIV, il n'avait pu jeter qu'un coup d'œil sur les grandes perspectives, sans s'arrêter aux beautés de détail. Il jugea donc nécessaire d'écrire un livre où il peindrait spécialement ces dernières. Mais ce n'était pas assez d'avoir réuni des documents, il fallait trouver moyen de les rendre agréables et ne pas présenter les faits avec une sécheresse déplaisante. Il emprunta donc la forme d'un voyage et supposa qu'un individu, parcourant toute la France au quatorzième siècle, nous entraînait avec lui dans cette époque lointaine. C'est ainsi, à peu de chose près, que l'auteur nous explique lui-même ses intentions. Elles étaient assurément fort bonnes ; rien ne pouvait offrir alors plus d'intérêt et d'utilité qu'une semblable entreprise : le goût pour le moyen âge allait se développant tous les jours ; Walter Scott obtenait un succès d'enthousiasme ; on lisait les chartes, les manuscrits ; on commençait à visiter les édifices gothiques (2) ; mais cette récente ardeur était pleine d'inexpérience. On défigurait le moyen âge en voulant le peindre ; les romances, les poésies chevaleresques de

(1) M. Desmarais a enrichi notre littérature d'un singulier genre de fraude : il a vendu quatre fois au public la même œuvre sous des titres différents. Il réimprima ses *Considérations* vers 1830 et les donna comme un nouvel essai sur *les Classiques et les Romantiques*. En 1833, seconde réimpression, troisième dénomination : *De la littérature française au dix-neuvième siècle*. Durant l'année 1837 enfin, la société des bons livres prête son aide à l'auteur : l'ouvrage reparaît affublé d'un quatrième costume.

(2) Dès l'année 1822, M. du Sommerard publiait la description archéologique de Provins

Digitized by Google

M. Baour-Lormian peuvent donner une idée de la manière dont on le comprenait. Il était urgent d'instruire la nation, de lui présenter cette période obscure dans un plus fidèle miroir. Marchangy l'essaya vainement : d'un côté, il était en partie placé au même point de vue que la foule ; il avait sur le moyen âge des idées un peu mélodramatiques : de l'autre, il ne possédait point les qualités qu'exigeait cette tâche ; les défauts qui ternissent son premier ouvrage ternissent le deuxième. On retrouve encore ici la touche flasque et vacillante de *la Gaule poétique*. Les hommes médiocres semblent ne découvrir les idées abstraites ou les formes réelles de la nature qu'à travers un voile : ils ne distinguent pas les éléments principaux d'avec les éléments accessoires ; ils ne savent pas grouper les faits comme ils doivent l'être pour reproduire la vie. Cette indécision est très fâcheuse quand on peint les mœurs, les costumes, les rêves, les monuments d'un autre âge ; plus on approche de l'existence ordinaire, plus le lecteur veut qu'on soit net et positif, car, se trouvant dans un domaine bien connu, il est tout à fait capable de juger l'exécution du tableau. On laissa donc errer *Tristan le voyageur :* nul ne marcha près de lui et ne s'intéressa aux aventures de ses confuses pérégrinations. Lorsque M. Monteil, déployant une science et un art bien supérieurs, mit au jour une œuvre analogue, l'ébauche de son concurrent avait disparu sous les flots de l'éternel oubli.

Un livre qui mérite l'attention à plusieurs égards est l'*Essai* anonyme *sur la littérature romantique,* publié en 1825 (1). Il a des dimensions restreintes, on ne peut y voir qu'une esquisse, mais elle annonce une intelligence droite et saine. L'auteur conçoit à merveille la nature des difficultés et la marche que l'on doit suivre pour les résoudre. Il se trace donc un plan fort habile.

Quelques observations générales sur l'art et sur le problème qu'il va examiner, lui paraissent d'abord nécessaires. La dispute, selon lui, a été très-mal conduite : au lieu de définir rationnellement les termes dont on se servait, on leur attribuait divers sens également ridicules ; on prenait les moindres détails pour en faire la base d'une théorie. Aux yeux des gens les plus éclairés, tantôt le romantisme consistait « dans l'affectation du style, tantôt dans l'affectation de la sensibilité, tantôt dans le rapprochement subit et fréquent du vulgaire avec le relevé, et chacun se créait ainsi des monstres qu'il combattait avec avantage, sans pourtant jamais atteindre son véritable adversaire. »

Désirant sortir de ce chaos, notre auteur pose quelques principes. Il commence par étudier les lois qui président au développement des lettres et, leur corrélation avec

(1) Il fut écrit en 1820 pour l'Académie des Jeux floraux qui avait proposé le sujet suivant : « Quels sont les caractères distinctifs de la littérature à laquelle on a donné le nom de *roman-* » *tique*, et quelles ressources pourrait-elle offrir à la littérature classique? » Bizarre question assurément, où perce le trouble de l'époque. L'auteur, n'ayant pas été prêt assez tôt, garda son ouvrage et attendit une occasion de publicité.

Digitized by Google

la société lui paraissant évidente, il cherche à saisir le mode de génération qu'observe l'une, afin de s'expliquer la génération des autres. Quand il a établi ces fondements, il signale les caractères de la vie antique, et montre que les poëtes anciens n'ont fait que l'exprimer. Il passe de là aux temps modernes, peint notre civilisation, puis notre littérature, constate leur rapport intime, et suit la dernière dans ses diverses phases. Il la prend à sa source, dans les chants gaëliques et scandinaves; dessine les formes qu'elle a revêtues chez nos aïeux, et enfin celles que nous lui donnons. Ses chefs, ses héros ne sont pas négligés par lui : autour de son édifice critique leurs images brillent comme une série de nobles médaillons. Il termine en indiquant les traits spécieux de la littérature romantique et de la littérature classique *française*.

Rien de tout cela n'est complet, tant s'en faut : mais c'était déjà beaucoup de tracer un pareil devis, pour employer la langue des architectes. Personne n'en a fait un meilleur chez nous, et, si on l'avait pleinement exécuté, on aurait produit un des ouvrages les plus méritoires de notre siècle. Il aurait alors été quatre ou cinq fois aussi étendu que celui dont nous nous occupons. Les lecteurs y eussent trouvé une théorie de l'histoire des lettres, une théorie de l'art moderne, l'exposé des diverses transformations que le système romantique a subies depuis son origine, sans perdre son identité. On ne pouvait certes faire une plus belle entreprise. Quelle influence n'aurait point exercée une pareille œuvre, si elle avait tout à coup brillé dans la nuit profonde où s'agitait confusément la nation? Quelle gloire cette nation eût-elle acquise, si les nombreux talents qui allaient prendre leur essor avaient guidés vers le ciel par une lueur de ce genre, et ne s'étaient point livrés à de pernicieux caprices, tantôt effleurant les étoiles, et tantôt précipités en d'impurs marécages?

L'essai de notre inconnu ne pouvait aspirer à une si brillante destinée. Le mystérieux écrivain n'a saisi que les masses : il n'a point décomposé les divers problèmes qui sollicitaient ses regards. Lorsqu'il énumère les causes d'où naissent les sociétés, pour offrir un exemple, il en compte seulement trois : le climat, la religion, les institutions; il apprécie brièvement leur essence et leur influence n'épuise, pas à beaucoup près la matière, et ne soupçonne même point qu'il existe d'autres pouvoirs, dont l'action se combine avec la leur. Signale-t-il les caractères de la poésie moderne? Il les borne à cinq et en laisse échapper un plus grand nombre, quelques-uns d'une extrême importance. Les silhouettes dont nous avons parlé sont aussi trop légères (1); Shakspeare, Caldéron, Gœthe, Klopstock, Schiller, et les autres princes du romantisme ne font que glisser devant nos yeux, comme ces spectres blêmes que l'on croit voir fuir dans les rayons de la lune, au bout d'une avenue solitaire.

Mais les points qu'il traite, il les traite en homme supérieur. Il va droit au fond

(1) L'anonyme a même tout à fait oublié le Dante.

Digitized by Google

des questions; ses paroles annoncent en lui cette merveille si rare à toutes les époques, une intelligence bien organisée. Il ne prend pas continuellement l'aurore pour le soir, la pâle verdure des premières feuilles pour les nuances mourantes de l'automne. Dans ses mains brille une flamme qu'il communique et laisse aux objets dont il approche, comme le diacre allumant les flambeaux de nos autels. Je pourrais citer vingt passages pleins d'idées ingénieuses, de vues profondes; je n'en rapporterai qu'un seul, où notre auteur dévoile la corrélation intime qui existait entre la critique du siècle de Louis XIV et le despotisme du grand roi. « On s'était accoutumé à juger de tout sur autorité, en politique, en religion, en législation : rien d'étonnant à ce que le même usage s'introduisit dans la littérature. Il y a dans les essais du talent, livré à son indépendance naturelle, une sorte de hardiesse qui fait ombrage au pouvoir. Dans ses efforts pour s'ouvrir une route nouvelle, il examine tout, il essaye de tout, et touche souvent aux questions qu'il importe le plus à celui-ci de tenir cachées. En lui prescrivant d'avances des règles, en lui assignant un but, on se délivre de cette activité dangereuse, ou on lui ouvre une autre carrière. Ainsi, les principes de la littérature ancienne, qui offraient au génie la séduction de leurs noms imposants, offraient aussi au pouvoir, dans leur fixité, un abri contre l'audace de la pensée; et ce que l'admiration des siècles passés avait commencé, l'ascendant tacite, mais tout-puissant des circonstances, l'acheva à cette époque. » Au reste, le chapitre où le judicieux inconnu examine la littérature classique en France est un morceau vraiment hors de ligne.

Ce livre n'excita cependant aucune attention : aucun journal peut-être ne daigna lui donner le baptême; il ne sortit du néant que pour entrer dans le tombeau. Cette chute si complète d'un si remarquable travail est affligeante au dernier point. Elle éloigna probablement l'auteur d'une carrière où elle lui enleva l'espoir de réussir, et où l'opiniâtreté n'est pas moins nécessaire que le talent. Il abandonna les études qui l'avaient charmé, il perdit la conscience de sa force; pendant que la sottise agile grimpait au faîte des honneurs, il demeura obscur et le front penché sous la malédiction d'une première disgrâce. Qui sait quel prosaïque emploi reçurent alors ces mérites que le ciel lui avait donnés pour un plus noble usage? Certains hommes d'une organisation délicate sont ainsi faits; que la prospérité les accueille, ils grandiront sans relâche, ils étonneront même leurs partisans; que la froideur, la malveillance ou la haine les cernent à leurs débuts comme une troupe de conjurés, ils ne disputeront pas longtemps la victoire : blessés jusqu'au fond de l'âme, ils se couvrent la tête de leur manteau et laissent détruire en eux le génie qui les inspirait.

ALFRED MICHIELS.

Digitized by Google

ÉCRIVAINS MODERNES DE L'ESPAGNE.

DON ANTONIO FERRER DEL RIO.

Biographie de Don José Espronceda.

A MON AMI ADOLPHE H.

Qu'il est triste de voir changé en torrent qui se brise contre les rochers, ou absorbé par le sable, le ruisseau destiné à devenir un lac dont la surface limpide aurait reflété les merveilles de la création écloses aux alentours! Combien n'est-il pas pénible de voir descendre au tombeau, à la fleur de son âge, l'homme qui s'élève sur les ailes de son génie aux régions supérieures qu'il embellit par les feux de son imagination!

Telle a été la destinée du chantre *del Diablo-Mundo*. Nous allons parcourir à la hâte sa vie, de crainte que la douleur n'oppresse trop notre âme.

C'est aux hasards de la guerre que la ville natale de Francisco Pizarro et de Diego de Paredes doit l'honneur de compter parmi ses illustres fils don José Espronceda. Son père suivait l'honorable carrière des armes : il servait en qualité de colonel de cavalerie, dans l'Estramadure, pendant la guerre de l'indépendance. Sa femme, qui l'accompagnait sans cesse, était près de devenir mère : en proie à des douleurs aiguës, elle dut s'arrêter à Almendralejo et mit au monde celui qui plus tard devint l'honneur de la poésie espagnole. C'était en 1810, à la saison des fleurs.

Après la guerre, la famille d'Espronceda s'établit à Madrid. Lorsque s'ouvrit le collége de San Matéo l'enfant possédait déjà les éléments des belles-lettres. Élève de Lista et adonné de bonne heure au culte des Muses, Espronceda célébra dans sa première ode la journée du sept Juillet. Il la fit voir à son professeur : à chaque vers parfait, à chaque image un peu heureuse Lista s'écriait avec joie : « Écoute, ceci est superbe; » à chaque lieu commun, à chaque expression médiocre il disait

Digitized by Google

avec douceur : «Regarde, cela est de mauvais goût. » Il vantait les beautés de l'œuvre, en corrigeait les défauts et encourageait les élèves sans jamais avoir recours au despotisme. Lista gagnait les cœurs et ses observations tenaient lieu de préceptes. Lorsque le collége fut fermé, Espronceda continua d'étudier avec son professeur, et malgré le peu de zèle qu'il apportait dans ses études il était considéré comme un élève de grand mérite. Il fut admis à l'Académie *del Mirto* et fit des progrès dans la poésie. Entraîné vers la politique et libéral avec toutes les convictions que peut avoir un jeune homme de quatorze ans, il fut rangé parmi les tribuns dans la société *de los Numantinos*. Lorsque les tribunaux condamnèrent cette société, il fut arrêté avec Vega et d'autres jeunes gens, et sortit de Madrid avec ordre de se rendre à un couvent de Guadalajara, ville où séjournait alors son père.

Dans la solitude du cloître, son imagination s'élève jusqu'aux régions de l'épopée. Entraîné par son ardente inspiration, il ne se demande pas si les sons de sa lyre trouveront un écho dans la société contemporaine. Parcourant l'histoire d'Espagne et s'arrêtant devant le héros de Covadonga, il croit avoir trouvé un sujet grandiose, sublime et capable d'intéresser tout un peuple. Il se propose de dépeindre la restauration de la monarchie des Goths en lutte avec la civilisation florissante et avec l'ardeur guerrière des sectaires de Mahomet. Ce magnifique tableau offre le contraste de deux croyances, de deux civilisations, de deux étendards : la croix et le croissant. Un pareil sujet donnera lieu à de charmants épisodes, où paraîtront tour à tour les mœurs sauvages des montagnards combattant pour leur indépendance, et la vie molle des hommes d'Orient, bercés par leurs rêves d'amour dans des harems parfumés et enrichis de soie et d'or, ou s'élançant dans l'arène pour propager par le sang et par le feu la loi du prophète.

En choisissant *Pelayo* pour héros de son poëme, Espronceda eut une pensée très-heureuse : son sujet est aussi noble, aussi grandiose que celui de la *Conquête de Grenade* ou de la *Découverte du nouveau monde*. Si nous devions juger le poëme par les chants compris dans la collection de ses poésies, notre jugement lui serait favorable ; car on y trouve des passages admirables de vérité et de coloris, tels que le *Tableau de la famine* et celui du *Rêve de don Rodrigo*. Une telle conception plut extrêmement à Lista : il y mit quelques strophes. Espronceda s'était tellement identifié à la beauté de son sujet qu'il ne renonça jamais à compléter son œuvre : probablement, dans son dernier coup de pinceau, il aurait embelli l'ensemble de son poëme par la variété de sa versification.

Le temps de ses arrêts étant expiré, il revint à Madrid. En butte aux soupçons de la police et menacé de vexations continuelles, il voulut secouer un joug pénible, et désirant parcourir le monde, il s'embarqua à Gibraltar. Espronceda nous a raconté lui-même, dans des récits pétillants de grâce et d'esprit, son trajet de Gibraltar à Lisbonne. Ne voulant pas ternir l'éclat de sa narration, insérée dans les colonnes de *la Pensée,* nous nous bornerons à en citer un passage : « Lorsque le malencontreux bâtiment qui transportait le jeune émigré jeta l'ancre à Lisbonne, il fut visité par le bateau sanitaire : on exigea des voyageurs une légère rétribution; le tour d'Espronceda étant arrivé, il tira de sa poche une pièce de cinq francs, c'était toute sa fortune; on lui rendit deux francs qu'il jeta insoucieusement à l'eau, *ne voulant pas entrer dans une si grande ville avec si peu d'argent.* »

Les hommes qui végètent dans une existence sédentaire ou ceux qui voyagent avec opulence s'imaginent sans doute que l'approche de la nuit sombre ou paisible doit accabler de souffrances et de peines l'étranger qui se trouve dans une ville inconnue, sans pain pour le nourrir, sans toit pour l'abriter ou sans ami pour lui tendre la main; il n'en est rien. Un esprit bouillant et avide

Digitized by Google

d'aventures, un cœur résolu et une volonté ferme triomphent toujours de cette disposition si amère et si triste d'ailleurs pour les hommes qui se noieraient dans un verre d'eau. Espronceda est loin d'appartenir à cette classe : pauvre comme Homère, il débarque dans la patrie du chantre de Vasco de Gama. Là, malgré les privations et la gêne, son cœur s'ouvre à l'amour; là, éclate sa passion ardente et profonde, embellie encore par l'imagination chaleureuse du poëte : c'est ainsi que les tribulations et les jouissances, le bonheur et les peines absorbent une grande partie de son existence. Il appartiendrait au roman de peindre les diverses phases de cet amour orageux; mais quand même il nous serait possible de les encadrer dans notre travail, nous les passerions sous silence, parce qu'il y a dans la vie humaine des événements qui doivent toujours rester ensevelis dans l'oubli : il y a des secrets confiés à l'amitié sur lesquels il faut laisser tomber le voile du silence.

A cette époque les émigrés étaient devenus le cauchemar du gouvernement : aussi ne savait-il pas les souffrir à sa porte. Cette circonstance mit Espronceda et ses amis dans la nécessité de partir pour Londres dont le sol fut pour tous plus hospitalier. Là, le poëte partage les heures entre ses études et ses folles amours : il lit Shakespeare, Milton et Byron, et si l'on étudie les mœurs, les penchants et les poésies d'Espronceda, il ne sera pas difficile de se convaincre qu'il a choisi pour modèle le dernier de ces écrivains. Il adresse à l'objet de ses amours des stances tendres et passionnées et consacre à son pays des accents non point faibles et langoureux, comme jadis Martinez de la Rosa dans de semblables circonstances, mais vigoureux, bien sentis et rendus dans le style du prophète des Lamentations, déplorant la chute d'une nation qui avait imposé des lois au monde entier et dont les vastes possessions étaient toujours baignées des rayons du soleil.

C'est peut-être à Londres, malgré l'exiguïté de ses ressources, qu'Espronceda passe la période la plus heureuse de sa vie. Il traverse le canal de la Manche et se fixe à Paris. Enthousiaste de la liberté des peuples, il se bat sur le pont des Arts et derrière les barricades pendant les trois journées de Juillet. Plus tard, il s'enrôle dans la poignée d'Espagnols, qui, au delà des Pyrenées, fait de vains efforts de courage, et figure dans la malheureuse journée où don Joaquin de Pablo meurt en héros. De retour à Paris, il s'inscrit dans la croisade glorieuse que de nobles cœurs projettent pour délivrer la Pologne asservie, héroïque et sublime entreprise contrariée par Louis-Philippe. Au mot magique d'amnistie, Espronceda retourne en Espagne, et sous le ministère de Cèa, il s'engage dans les gardes du roi. Aimé de ses camarades et de ses chefs, il aurait été un des plus beaux soutiens de la milice espagnole sans un malheur imprévu qui vint renverser ses espérances florissantes. Il avait écrit des vers faisant allusion à la politique militante; ces vers, applaudis dans un banquet, se glissant de main en main, parviennent à celles du ministre qui les montre au roi. Celui-ci appelle le chef du corps, qui, après avoir énergiquement et inutilement fait valoir les qualités d'Espronceda, son exactitude au service et ses dispositions heureuses pour les armes, est forcé de céder aux exigences ministérielles, et dès ce moment le poëte cesse d'être garde. Confiné dans la ville de Cuellar, il amasse des matériaux et compose une collection de beaux tableaux, sous le nom de roman. Bien que son travail corresponde au titre de l'ouvrage, *Sancho de Saldaña* est loin de figurer en première ligne dans ce genre de productions.

Par la proclamation de l'*Estatuto*, l'aurore de la liberté commence à poindre en Espagne; Espronceda se fait journaliste. Sa pensée altière ne sait pas supporter le joug de la censure qui précède l'insertion de tout article. Il figure alors parmi les rédacteurs du *Siècle*, ayant à leur tête

Digitized by Google

don Bernardino Nunez Arenas, comme directeur; M. Faura, comme propriétaire et M. Gonzalez Allende, comme censeur. Celui-ci ayant interdit les matériaux destinés au numéro 14 du journal, le plus chaud à cette époque, les rédacteurs ne savent comment se tirer d'embarras. Espronceda propose de le publier en blanc : tout le monde adhère à cette pensée et le lendemain le journal paraît avec les entêtes suivants : *L'amnistie. — Politique intérieure. — Lettre de don Miguel et de don Manuel Maria Hazaña plaidant pour leur honneur et pour leur patriotisme. — Sur les cortès. — Stances à la mort de don Joaquin de Pablo (Chapalangarra).* — Cela entraîne la suppression du journal et ses rédacteurs se voient poursuivis et traqués par le gouvernement.

Espronceda contribue beaucoup aux réactions de 1835 et 1836, élevant des barricades sur la grand' place de Madrid et prononçant des discours pleins de feu. Dans ces deux occasions le pouvoir militaire étouffa la flamme qui se répandait déjà de province en province, et le poëte révolutionnaire est forcé de se cacher. Pendant qu'il se trouve aux eaux de Santa Engracia, en 1840, l'*ayuntamiento* de Madrid jette le cri de septembre qui doit triompher, étant appuyé par le chef de l'armée nationale à la tête de cent mille hommes. La nouvelle arrive jusqu'à Espronceda qui prend la poste et s'incorpore à la huitième compagnie de chasseurs dont il était lieutenant. Sa voix retentit alors en présence du jury pour la défense de l'*Huracan* cité devant les tribunaux. Ses opinions républicaines y sont fièrement étalées : il craint qu'on ne tire pas des résultats assez larges du *pronunciamento* et s'écrie : « Je sais bien qu'après les grands orages il reste toujours sur » la terre des insectes qui corrompent l'atmosphère de leur souffle fétide. » Justifiant la nouvelle réaction et insistant avec force sur la marche qu'elle doit prendre, il dit : « Jusqu'à ce jour la » nation n'a vu que des représentants qui sont tombés sur elle comme une horde de cosaques. » Il pensait que si tout le monde venait à reconnaître l'excellence du gouvernement républicain et que l'on cherchât après à en punir les défenseurs, il faudrait *fusiller l'humanité entière*. Des phrases semblables abondent dans ce discours qui obtint force applaudissements : l'article de l'*Huracan* fut acquitté.

Vers le mois de décembre, en 1841, il se rend à La Haye en qualité de secrétaire de la légation espagnole : quelque temps après il reprend le chemin de l'Espagne, où la province d'Almeria l'appelle pour la représenter au congrès. La santé d'Espronceda, trop délabrée par sa vie d'agitation et de désordre, avait reçu une nouvelle secousse par son voyage en Hollande au cœur de l'hiver.

Ses amis savaient bien que jamais des cheveux blancs ne couvriraient sa tête : ces craintes ne furent que trop tôt réalisées. Attaqué d'une inflammation à la gorge, il expira dans les bras de ses plus chers amis, le 23 mai 1842, à neuf heures du matin, après quatre jours de maladie. Cette mort prématurée causa une sensation profonde. Un cortége nombreux accompagna le cercueil du poëte, et notre ami, don *Enrique Gil*, émut tous les assistants par la lecture de son élégie pleine de tendresse et entrecoupée de sanglots.

Poëte d'une imagination riche, éclatante, d'une inspiration sublime, d'une harmonie puissante, élégant et hardi dans la forme, il ajoutait du luxe, de la facilité, de l'éloquence à son style énergique. D'un courage à toute épreuve, susceptible de l'enthousiasme le plus ardent, il aimait les dangers et se plaisait à rêver des entreprises téméraires. Dans l'antiquité et dans la patrie de Socrate, il aurait été le rival d'Alcibiade ou serait mort avec Léonidas dans les Thermopyles : au moyen âge, ses prouesses eussent été dignes du poëme du Tasse ; au commencement de l'âge moderne, Christophe Colomb l'eût vu près de lui sur sa caravelle. Mais certes, ni la vertu, ni la foi

Digitized by Google

religieuse ne sont le cachet du siècle d'Espronceda ; siècle où tout devient marchandise, où tout se réduit en chiffres, où l'on mesure, où l'on pèse tout; en un mot, siècle mesquin et prosaïque. Le chantre fiévreux de Pelayo, n'imposant aucune barrière au torrent fougueux de ses passions, le laissa déborder avec force et usa sa belle existence dans les orgies et dans les plaisirs effrénés. S'il eût été maître de richesses immenses on aurait vu en lui le don Juan Fénorio du dix-neuvième siècle.

Un de ses chants les plus célèbres, est celui du Pirate, où Espronceda dépeint d'une manière admirable l'homme qui n'a que *la mer pour patrie*. Nous avons fait de longues navigations; combien est belle la perspective du soleil qui sort étincelant du sein des flots ; ou lorsque, au bout de sa course triomphale, il se cache derrière les groupes de capricieux nuages qui représentent, ou la masse d'un château crénelé, ou le contour d'une pyramide gigantesque, ou l'arcade d'un pont massif, ou les murs d'une ville antique. Quel superbe tableau nous offre l'approche de la nuit, étalant avec majesté sa cour resplendissante d'étoiles, ou enveloppée de nuages de dentelle noire, qui, tantôt s'évanouissent au premier rayon du matin, tantôt sont déchirés par l'éclat de la lune surgissant des ténèbres et dévoilant son disque rouge comme le cratère d'un volcan. Le voyageur se plaît aux lueurs phosphorescentes des vagues qui se brisent sur les flancs du navire, au sillage lumineux qui s'élargit sous la poupe, au bruit de la quille fendant les eaux, bruit semblable au fracas d'une forêt épaisse agitée par les vents, ou plutôt au bouillonnement majestueux d'une cataracte qui tombe de rocher en rocher. Avant de traverser la mer, nous connaissions toutes ces délices : elles nous ont été révélées par le chant d'Espronceda : ce chant nous l'avons souvent répété sur le tillac, pendant que « la lune éclairait l'Océan, » alors que « la fraîche brise, gémissant sur les voiles, soulevait mollement des vagues d'argent et d'azur. » Nous avons encore eu occasion de le réciter ayant « pour musique les autans, le fracas et le tremblement des cordes frémissantes. » Espronceda fait parade de son amour pour les dangers dans *Le Chant du Pirate ;* son esprit belliqueux se montre clairement dans *Le Chant du Cosaque;* son patriotisme éprouvé dans *Les adieux du jeune Grec à la fille de l'apostat ;* ses délires de socialiste dans *Le Mendiant* et dans *Le Bourreau ;* ses idées élevées dans l'*Hymne au soleil :* lorsqu'il s'adresse *A une étoile,* il pleure ses illusions perdues : quand, dans *Une orgie,* il parle *à Tarifa,* c'est le dégoût qui le dévore; lorsqu'il compose *L'Étudiant de Salamanca,* il retrace son portrait dans la personne de don Félix de Montémar. En lisant le précieux volume de ses poésies, publié en 1840, on étudie le poëte et on se familiarise avec l'homme : ses vers ne sont qu'un reflet vivant de son histoire (1).

---

(1) Comme on pourrait peut-être croire que l'amitié a prédisposé le biographe en faveur d'Espronceda, il est de notre devoir de rapporter ici le jugement de M. Quinet sur notre poëte favori : « Si la situation tragique du peuple espagnol n'est pas exprimée aujourd'hui dans le drame où faut-il donc la chercher? peut-être dans quelques *admirables morceaux lyriques d'un poëte, mort à la fleur de l'âge, Espronceda.* Voilà, il me semble, l'homme qui par intervalle a servi d'écho à ce gémissement sourd que l'on entend au fond de la société espagnole. Véritable poésie de Lazare au sépulcre, sans l'attente du libérateur. Espronceda ne rit pas comme Larra ; il ne s'exhale pas en plaintes vagues comme René ou Werther. Encore moins cherche-t-il à amuser les imaginations du Midi. Son inspiration vraiment indigène est le flegme dans le désespoir, le sentiment de la fatalité musulmane au milieu des convulsions de nos jours. Ni un soupir, ni une larme, ni une parole émue ; mais l'endurcissement pour soi-même et pour les autres. Dans ses pièces les plus célèbres, *Le Condamné à mort, Le Mendiant, Le Bourreau,*

Digitized by Google

On trouve encore, dans quelques journaux, plusieurs de ses poésies détachées : dans l'*Espagnol*, deux fragments de sa légende *le Templier*; dans la *Pensée*, une romance *à Laura*; dans l'*Iris*, quelques strophes d'une ode sur *La translation des cendres de Napoléon* et un fragment du *Diablo mundo*, ayant pour titre : *L'Ange et le poëte*; dans le *Labriégo*, une pièce : *Au deux Mai*. Il nous semble convenable d'entrer dans quelques explications sur cette dernière poésie.

Depuis que le général en chef de l'armée d'Isabelle II avait écrit sur l'affût du canon au mas de las matas son célèbre manifeste, les progressistes ne voulaient point s'agiter sans fruit dans la poussière de leur route : ils ne négligeaient pas la moindre occasion de conspirer contre leurs ennemis vainqueurs. Au moment d'ouvrir les *cortès*, en 1840, ils choisissent pour prétexte de bataille la discussion des actes électoraux, les combattant tous l'un après l'autre, très-prolixement, répétant jusqu'à satiété les mêmes attaques, voulant gagner du temps pour laisser mûrir quelque projet de révolte. La séance du 23 février se prolonge : la foule bouillonne aux portes de la chambre : un piquet d'infanterie est posté dans le couvent des religieuses del Pinto : don Joaquin Maria Lopez demande la parole, et au moment où il dit dans l'exorde de son discours incendiaire qu'*il allait arracher bien des masques et appeler les choses par leurs véritables noms*, des tonnerres d'applaudissements éclatent dans les galeries et dans les tribunes. On entend dans l'enceinte les cris de la foule qui se presse autour de la partie extérieure de l'édifice : le chef politique de Madrid cherche asile dans le salon des colonnes. Dans le cours de la séance le cabinet assure avoir pris les mesures convenables pour rétablir la tranquillité générale : à quoi répond un député : *je n'entends pas encore gronder le canon*. Un des alcades constitutionnels écoute ces paroles avec un sourire calme et sans bouger de son siége; des hommes moteurs du trouble, en témoignent beaucoup d'étonnement. Pendant que l'on joue dans le salon cette pauvre comédie, les rues servent de théâtre à de plus tristes scènes. Entourée de mille groupes, la seconde autorité militaire de Madrid cherche à rétablir le calme, parlant à tout le monde avec douceur et le chapeau à la main. — Respectez la loi, mes enfants. — C'est vous qui devez respecter le peuple, lui répond quelqu'un. — De l'ordre, messieurs, dit de nouveau le gouverneur. — Est-ce vous qui réclamez de l'ordre? s'écrie un autre, vous, le second de Bessières! Blême et continuant de donner de bons conseils, le général répond : Oui, messieurs, j'ai servi sous les ordres de Bessières, mais maintenant, attaché à la cause d'Isabelle II, j'ai versé mon sang pour elle. — Vous serez aussi loyal que jadis. — Ce dialogue scandaleux ne pouvait plus se prolonger. A l'arrivée du capitaine général on jette des pierres sur la troupe : aux roulements du tambour, Madrid est déclaré en état de siége : le peuple s'obstine à ne pas vouloir évacuer la place de Sainte-Catherine, on commande une charge de cavalerie : celle-ci obéit au petit galop et la lance abattue : tout le monde se sauve excepté un milicien qui, soit pour ne pas avoir trempé dans la révolte, soit pour faire parade de son sang-froid, veut attendre de pied ferme et tombe sans vie. Le lendemain séance orageuse. La discussion de la loi sur les *ayuntamientos* et surtout l'article concernant la nomination des alcades

---

l'orgueil d'être au ban du genre humain arrête toute plainte; chacun se fait dans son enfer le roi d'une société maudite. Nos romantiques pleuraient leurs illusions perdues; en Italie, Manzoni, Silvio Pellico se résignent pieusement; l'instinct de l'Espagnol est de n'avoir ni regret pour le passé, ni résignation pour le présent, ni espérance dans l'avenir, etc., etc »

(*Une vacance en Espagne, par M. E. Quinet.* Pages 181, 182 et suivantes.)

Digitized by Google

suscita de nouveaux orages avant et après l'installation de la chambre. La minorité ne négligeait aucun moyen d'exaspérer les masses et de provoquer les troubles : le gouvernement, par un excès d'imprévoyance ou de témérité, lui en ménagea une occasion favorable en désignant comme inspecteur de la garde nationale le capitaine général de la Nouvelle-Castille. Il devait se mettre à la tête de ses forces le 2 mai. C'est alors que devait éclater la mine préparée d'avance : c'est pour que l'explosion soit plus terrible qu'Espronceda compose la pièce à laquelle nous avons fait allusion tout à l'heure. Il y dépeint avec vigueur le spectacle honteux qu'offrait la cour de Charles IV, vendue aux Français, comme on le pensait en 1808, et l'héroïsme du peuple de Madrid, tel que l'histoire la reconnaît. Pour mettre en relief les efforts de l'Espagne dans la lutte de l'indépendance, il dit, entraîné par son imagination ardente :

« Elle ramassait à terre les débris ensanglantés du sceptre de ses rois, et levant son prince sur » ses bras robustes, elle lui offrait un nouveau trône. »

Noblement indigné, il tonne ensuite contre la triste récompense amenée par tant de sacrifices et tant de courage :

« Un roi, de mémoire impure, a laissé souiller d'une tache éternelle, ce trône que votre courage » était parvenu à dresser sur les ossements de mille héros. »

Faisant allusion à la deuxième époque constitutionnelle et frémissant de colère, il s'écrie d'un ton solennel :

« Hélas ! le prince, honte de notre histoire, appelle à son aide les glaives français pour faucher » les lauriers de votre gloire et fouler aux pieds la sainte liberté. »

Dans ses élans vigoureux il n'épargne pas le roi des Français : il ne manque pas de montrer les ennemis qu'il faut combattre pour obtenir le triomphe; voici ses paroles :

« O nation malheureuse ! cette race dégradée, bâtarde, qui prétend t'asservir, demande aujour- » d'hui, pour renouveler ton affront, la tutelle des rois étrangers. »

Après ces accents énergiquement douloureux, au souvenir de l'ancienne gloire et de la servitude supposée du moment, vient l'apostrophe du dédain et le ton du mépris pour aiguillonner l'amour-propre et susciter la rage du peuple en le poussant à la révolte ; son inspiration fiévreuse se termine ainsi :

« Joignez vos mains avec douleur, versez des larmes qui brûlent vos joues. Hélas! Castillans, » des ruisseaux intarissables de pleurs ne suffiront pas à effacer votre honte.

» Pleurez comme des femmes, votre cœur n'ose jeter le cri de vengeance : vous vivez dans » l'apathie, traînant votre déshonneur, et le poids de la lance fatigue votre bras.

» Une douleur immense m'inspire. Que le peuple honteux se taise autour de moi. Je veux que » les cordes de ma lyre se brisent et que mon cœur éclate avec elles. »

Cette composition, écrite expressément pour produire de l'effet, n'en obtint pas à cause de l'absence du capitaine général de la Nouvelle-Castille, qui devait inspecter la milice à la parade : cette absence lui coûta, dit-on, sa place. Nous rapportons ces détails comme ouï-dire, n'en ayant pas été témoins oculaires.

Il nous est resté à la mort d'Espronceda six chants du *Diablo Mundo*. D'après le plan de ce poëme, élastique à l'infini, quand même notre délicieux poëte eût joui d'une plus longue existence, jamais il n'eût mit fin à son œuvre, immense conception d'une imagination féconde et d'un poignant scepticisme. Voici comment il expose sa pensée dans le premier chant :

Digitized by Google

« Je ne t'offre rien moins qu'un poëme composé d'histoires bizarres et d'un sujet inextricable, » emblême de ce monde et de cette existence que nous allons suivre pas à pas.

» Si je parviens à débrouiller mon thême, il sera le portrait fidèle, le véritable miroir de la vie » avec les chimères qui séduisent l'aveugle humanité. »

Connaissant combien le sentier où il s'engage est scabreux, il veut l'émailler de fleurs : aussi promet-il de développer son sujet :

« Avec des formes variées, abordant tous les genres de style, faisant usage, tantôt du cothurne » d'Eschyle, ou de la lyre épique, tantôt d'un chant doux et calme, ou d'un langage négligé et » plaisant; suivant mon humeur, enfin, car elle est mon seul guide et les vers obéissent à son bon » plaisir. »

Son héros, qui sous une enveloppe déjà mûre recélait encore une âme enfantine, devait parcourir des situations fort originales dans les différentes hiérarchies de l'humanité. Arrêté au moment de se réveiller rajeuni, choyé dans sa prison par une femme du peuple, imbu par son père de maximes dignes du bagne; entraîné, à son insu, au vol, et stupéfait devant la beauté d'une femme endormie pendant que ses compagnons pillent les joyaux du palais; fugitif et caché dans une demeure où l'on achète les plaisirs et dont la matrone pleure la perte de son enfant qu'il désire ardemment rendre à la vie, *Adam* est un personnage intéressant à l'extrême. La chaleur, l'exactitude et la variété de nuances rehaussent les divers tableaux de ce poëme qui par son genre et sa tendance n'aurait obtenu de popularité que dans un pays de philosophes et de penseurs. Espronceda a intercalé parmi les autres un chant *à Teresa*. D'après son avis, on peut le passer, car il n'est que l'effusion de son cœur et n'a aucun rapport avec le poëme; mais, en revanche, il reproduit bien et l'amertume, et les tortures de l'âme, et les déceptions et le dégoût du poëte. Le prologue du *Diablo Mundo* est un chef-d'œuvre dans le genre fantastique. Espronceda le lisait d'une manière ravissante et avec des inflexions de voix en même temps douces et solennelles.

Quelques personnes ont attribué au manque d'habitude son peu d'éclat à la tribune du parlement. Il est vrai que ses forces physiques étant épuisées, il ne se soutenait que par la bonne trempe de son esprit : cependant, Espronceda n'aurait jamais brillé dans le cours des discussions; parfois dans des moments donnés, il eût fasciné l'auditoire par les traits d'esprit et les sarcasmes mêlés dans son improvisation peu sûre d'ordinaire, et, seulement par intervalles, nerveuse et puissante : il n'aurait jamais été un antagoniste redoutable dans l'arène parlementaire.

Imposant et gracieux dans son maintien, d'une beauté mâle, il était encore plus intéressant par une nuance de mélancolie qui assombrissait son visage. Cédant aux impulsions du cœur, source de tout ce qui est noble et généreux, il eût figuré comme roi de la mode parmi la jeunesse de toute ville qu'il eût choisie pour résidence; mais accablé par ses idées de dégoût et de déception, il pervertissait ceux qui se soumettaient à son empire. Il se faisait gloire de railler impudemment la société dans les réunions publiques, et en cachette, il aimait à soulager les souffrances de ses semblables : dans les cafés il reniait tout sentiment charitable, et parti seul, il se serait dépouillé de son dernier *réal* pour alléger la misère des pauvres. Lorsque le choléra plongeait Madrid dans le deuil, il s'introduisait dans les maisons pour soigner les malades et consoler les mourants. Espronceda, de son vivant, était un joyau tombé dans un bourbier, où, devenu scorie, il avait perdu son éclat. Il se faisait aimer de tous ceux qui le fréquentaient et mettait un cachet de grandeur à tous ses vices. Il y a longtemps que ses amis le pleurent, et depuis sa mort on voit continuellement sur sa tombe une guirlande d'immortelles.

ANTONIO LOPEZ.

Digitized by Google

REVUE DU MOIS.

IMPOSSIBLE !!

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi.
RACINE.

Chacun sait que la retraite de M. Lesbroussart a laissé vacante, à l'université de Liége, la chaire de littérature.

Pourvoir à cette vacature ne parut à personne une difficulté assez sérieuse pour occasionner un bien grand embarras au ministère. Outre les noms que recommande au pays plus d'une œuvre de mérite, et parmi lesquels le choix était facile, n'y avait-il pas le personnel universitaire lui-même et autour de lui toute cette jeunesse qu'on sollicite sans relâche au travail, qu'on provoque chaque année aux luttes scientifiques et littéraires, et à qui une mutation dans le corps enseignant aurait ouvert la carrière vers laquelle on ne cesse de la pousser avec des cris d'encouragement?

On se rappelait aussi que, déjà au mois de septembre 1845, — dans le rapport où il proposait au roi d'organiser l'institution des agrégés, — M. Van de Weyer avait dit — que *les universités avaient un grand nombre de docteurs recommandables par leur savoir et donnant au pays* PLUS QUE DES ESPÉRANCES; — que *grouper autour des universités les élèves qu'elles ont formés, c'était à la fois encourager la jeunesse et procurer aux écoles nationales un moyen facile de* SE RÉCRUTER, *sans qu'elles soient obligées, comme autrefois,* DE RECOURIR A L'ÉTRANGER. On savait encore qu'à la suite de ce rapport et de l'arrêté qu'avait signé le roi, treize agrégés, les uns professeurs depuis longtemps, les autres docteurs ou licenciés, avaient été spécialement désignés pour la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liége.

Nul n'aurait donc pu croire qu'il y eût disette de candidats en Belgique; nul surtout n'aurait osé soupçonner M. le ministre de l'intérieur de n'avoir égard ni au mérite de nos écrivains en renom, ni aux titres acquis par une longue pratique dans l'enseignement ou une brillante victoire dans les concours universitaires, ni enfin aux légitimes espérances qu'avaient pu fonder les agrégés sur des promesses garanties par la signature du chef de l'État; la pensée ne serait venue à personne que M. Rogier eût voulu, sans nécessité aucune, offenser le pays tout entier dans la dignité de ses savants et de ses hommes de lettres, et le zèle de sa studieuse jeunesse, en allant mendier à l'étranger l'octroi d'un titulaire pour la place vacante à Liége.

Cependant,

On dit, et sans horreur je ne puis le redire,

on dit que M. Désiré Nisard a été sollicité officiellement à Paris, par le représentant du roi Léopold, de venir en aide à cette ignorante et stupide Belgique, et de daigner lui dispenser ses lumières pour la modique somme de dix mille francs par an, sous la dénomination, sans doute, de professeur *ordinaire* et *extraor-*

Digitized by Google

dinaire tout à la fois (1); on ajoute que ledit M. Nisard — accusé par Alphonse Karr, dans ses *Guêpes*, de n'avoir outragé les deux grandes gloires poétiques de ce temps, — Lamartine et Victor Hugo, — que pour mieux mériter les faveurs du pouvoir ; — dénoncé par Sainte-Beuve, dans la *Revue des deux Mondes*, comme un réactionnaire que la vanité de jouer un rôle qui n'était pas pris encore, a poussé à dénigrer après les avoir loués, les œuvres et les principaux personnages de l'école moderne ; comme un critique assez honnête, dans ses tendances rétrogrades, pour dénaturer les textes et compromettre la réalité historique et l'exactitude biographique ; — en un mot, que cet insulteur et ce transfuge a fait l'affront au diplomate, interprète complaisant des vœux du ministre belge, de n'écouter point la prière qui lui était adressée avec tant d'humilité et un si profond respect de sa personne.

Toutefois, on affirme que l'ancien protégé de la royauté déchue, appréciant la position délicate où son refus plaçait un gouvernement ami, a bien voulu désigner *quelqu'un* et que ce quelqu'un n'est autre que M. Sainte-Beuve. Le nom de M. Sainte-Beuve aurait, dit-on, éveillé au département de l'intérieur les plus vives sympathies, et l'arrêté qui l'appelle à remplacer M. Lesbroussart serait même déjà soumis à l'approbation du roi.

Ce sont de bien cruels ennemis de M. Rogier, ceux qui ont inventé ce bruit, ou certes — si ce n'est pas là une méchante plaisanterie — M. Rogier est à lui-même son ennemi le plus dangereux.

Est-il croyable qu'étant ministre en Belgique, M. Rogier tienne si peu compte du sentiment national, et que de plus, il méconnaisse à ce point l'esprit et la lettre de la disposition législative qui a trait, pour l'enseignement, au choix d'un étranger ?

« Le gouvernement peut appeler au professorat des étrangers d'un *talent éminent*, LORSQUE l'intérêt de l'instruction publique le réclame. » Tels sont les termes de la loi. (27 sept. 1835, art. 31.)

Ainsi M. le ministre de l'intérieur, si ce qu'on dit est vrai, a constaté officiellement que l'intérêt de l'instruction publique exige la nomination d'un étranger, en d'autres termes, qu'il n'est personne en Belgique qui soit capable d'occuper convenablement la chaire de littérature à l'université de Liége.

Ainsi M. le ministre, si on ne l'a pas calomnié, a la conviction que M. Sainte-Beuve est cet homme d'un talent éminent auquel le pays doit se féliciter de pouvoir confier l'instruction de sa jeunesse.

A de pareilles allégations, que répondre, sinon : impossible !

Impossible que M. Rogier ait désiré que S. M. signât un compliment si flatteur à l'adresse des hommes d'étude et d'intelligence dont s'honore son royaume ; impossible qu'il soit demeuré dans une ignorance si complète de l'inanité des titres de M. Sainte-Beuve et du scandale de ses antécédents.

Nous n'avons point à nous prononcer ici sur l'auteur des *Pensées d'Août*, comme poëte, — et de *Volupté*, comme romancier.

Nous nous contenterons de croire que M. Rogier compromettra singulièrement son goût littéraire aux yeux de la presse parisienne, s'il qualifie, sous ce double rapport, M. Sainte-Beuve — d'écrivain d'un talent éminent.

Pour nous, c'est l'auteur du *Tableau de la Poésie française au XVIe siècle*, de *l'Histoire de Port-Royal*, des *Critiques et Portraits littéraires* qu'il nous importe de connaître ; c'est dans les ouvrages publiés sous ces divers titres, que M. Sainte-Beuve a donné la mesure de sa science comme historien, de sa valeur comme critique ; c'est là qu'il faut juger ses droits à son installation parmi nous en qualité de professeur.

D'abord adepte zélé des doctrines nouvelles qui se produisirent sous la Restauration, M. Sainte-Beuve voulut prouver que l'école moderne n'était point fille du caprice de quelques audacieux novateurs, la rattacher au passé, montrer ses origines et lui donner des aïeux.

Jamais plus louable tentative n'eût un résultat plus malheureux.

En désignant les réformateurs littéraires du XVIe siècle, comme les légitimes ancêtres des novateurs modernes, l'imprudent généalogiste manqua tout à fait son but et donna le droit à ses adversaires de conclure de l'erreur et de l'impuissance du chroniqueur, au néant de sa thèse.

M. Sainte-Beuve s'était simplement trompé du tout au tout. Rien, en effet, n'était plus différent des disciples de l'école moderne, — pour le point de départ, les doctrines et les tendances, — que Ronsard et la pléïade.

Ronsard,

Dont la muse en français, *parlait* grec et latin,

Ronsard qui a dit lui-même de ses poésies :

Les Français qui mes vers liront,
S'ils ne sont et Grecs et Romains,
Au lieu de ce livre ils n'auront
Qu'un pesant faix entre les mains.

(1) Les professeurs ordinaires jouissent d'un traitement fixe de 6,000 fr. et les professeurs extraordinaires d'un traitement de 4,000 fr. — Loi organique de l'instruction publique, 27 sept. 1835, art. 9, § 2.

Digitized by Google

Ronsard et les poëtes de sa *brigade*, excités par le cri de guerre de Dubellay, par son manifeste enthousiaste, marchèrent courageusement à la conquête des trésors de l'antiquité, au pillage de la superbe cité romaine et du temple delphique, et, les premiers, donnèrent l'exemple de cette constante et servile imitation des anciens qui provoqua précisément la réaction moderne.

M. Sainte-Beuve, aujourd'hui, a reconnu lui-même son erreur, et la dédicace de la dernière édition du *Tableau de la Poésie française au* XVIe *siècle* est un *mea culpâ*, accompagné, à la vérité, comme tout ce que dit l'auteur, des restrictions qui lui sont ordinaires, — mais qui n'en est pas moins explicite.

Ce qui avait séduit le profond historien, c'étaient quelques rapports purement matériels dans la facture des vers : — la césure mobile, la rime riche, le libre enjambement, — et ces futiles ressemblances avaient ébloui le critique, absorbé toute son attention et faussé sa judiciaire.

Cette façon étroite d'envisager les questions littéraires, cette méthode puérile, M. Sainte-Beuve l'a pratiquée depuis dans toutes les esquisses biographiques qui ont suivi sa première œuvre.

Passer en revue l'immense galerie de cet infatigable portraitiste, serait une besogne aussi longue que peu récréative. Ceux de nos lecteurs qui voudront apprendre comment la critique a déblayé enfin le sanctuaire de l'art de ces ébauches d'un dessin si relâché et d'un coloris si douteux, liront l'appréciation qu'en a faite M. Alfred Michiels dans la *France littéraire* (1) et qu'il a reproduite en partie dans sa remarquable *Histoire des Idées littéraires*.

C'est une gloire pour notre pays, que ce soit un Belge qui, fort de sa conviction — au nom des vrais principes de l'esthétique, — avec un bonheur d'expression, une verve de blâme, une justesse, une profondeur de vues, qui plaçent son livre parmi les meilleurs travaux du genre — ait, le premier, à Paris, démontré les erreurs, signalé la faiblesse et prouvé le néant d'un auteur auquel néanmoins — tant le public s'en laisse accroire! — le monopole de la critique sérieuse parut un moment assuré.

On nous pardonnera de citer un passage qui résume l'opinion de M. Michiels sur les *Critiques et Portraits littéraires* de M. Sainte-Beuve :

« Si La Harpe, son rival, négligeait l'homme pour l'écrivain, M. Sainte-Beuve néglige l'écrivain pour l'homme... C'est une tendance qui s'harmonisait assez bien avec son matérialisme grammatical et prosodique; les péripéties de l'existence journalière forment la portion la moins idéale, la moins intellectuelle de l'histoire des écrivains célèbres. Aussi, a-t-il marché à grands pas dans cette route si attrayante pour lui; de frivoles détails lui ont bientôt paru dignes d'observations, et de graves problèmes indignes d'une légère étude. Travaillant de la sorte, il a toujours écrit ce qu'on nomme des articles à côté, c'est-à-dire que ses esquisses donnent une idée très-vague, très-insuffisante et très-incomplète des auteurs qu'il juge. Qu'on lise, par exemple, avec soin, les notices sur Mme de Staël, sur M. Jouffroy, sur Bayle, sur Diderot, sur Châteaubriand, sur le *Traité de l'indifférence en matière de religion*, sur MM. Ballanche et Villemain, sur *Lélia* et sur le *Roman intime*. Il fait mille évolutions autour du point qu'il devrait aborder, et semble plutôt le fuir que le chercher sincèrement. Lorsqu'on voyage, on éprouve un effet très-connu de ceux qui visitent les montagnes. Il arrive parfois qu'on s'achemine vers un lieu d'où l'on espère découvrir un large tableau; on presse le pas, on s'anime, on s'exalte, on met enfin le pied sur le roc dominateur; mais aussitôt un nuage charrié par la brise vous enveloppe; tout pâlit, tout s'efface; on ne distingue que les terrains les plus proches et les cimes incertaines de quelques hêtres. De même, quand M. Sainte-Beuve nous introduit auprès d'un homme fameux, un brouillard se répand sur notre vue, nous essayons en vain de discerner quelque chose, nous n'apercevons guère que l'ombre du critique flottant au milieu des vapeurs. Jamais il n'a dignement analysé une production sérieuse, et il a fini par avouer que ses esquisses sont tout uniment des élégies, des mémoires personnels. »

Ce jugement, — si sévère qu'il soit, — personne encore ne s'est avisé d'en appeler.

Que pourrions-nous dire sur l'*Histoire de Port-Royal*, qui n'ait déjà été dit par M. De Balzac (1). Ce livre, l'habile écrivain l'a défini — l'ennui même. Le style en est qualifié par lui de *français humide*, dont les phrases à idées menues, insaisissables, pleuvent une à une et attristent l'intelligence, pareilles à ces pluies fines qui finissent par nous percer jusqu'aux os. Quant à la portée philosophique, à la valeur historique de l'ouvrage, écoutez ce qu'en pense M. De Balzac :

« Dans ce livre, si M. Sainte-Beuve se pose sur quelque grande machine, il s'attache à un volant, à une vis; il y fait des tours d'agilité, il y cloue un monde de considérations hétérogènes, un homme passionné dirait hétéroclites. Dans son *tournis* de mou-

(1) N^os^ du 3 et du 18 octobre 1840.

(1) *Revue parisienne*, n° 2, 1840.

Digitized by Google

ton, il entraîne les plus petites choses, les grandes, les moyennes; il les force à tourner avec lui; puis il en résulte que le livre ressemble prodigieusement au *thé de Madame Gibou*, cette drôlatique invention d'Henri Monnier.

» L'auteur a passé son temps à regarder Port-Royal avec le microscope de Raspail; il y a découvert dans les cœurs des mouvements, des intentions qui, selon lui, exhaussent des actions indifférentes, les vétilles de la dévotion, à la hauteur des plus grands efforts de la politique et de la poésie, et il part de là pour nous entretenir de bagatelles avec une ingénuité que de plus sévères qualifieraient autrement....

» Je défie le Hollandais le plus entêté de trouver un sens, un courant de narration, une signification quelconque à l'*Histoire de Port-Royal*. »

Insisterons-nous pour démontrer qu'aux yeux de la critique, en histoire, comme en littérature, il n'y a chez M. Sainte-Beuve aucune idée arrêtée, aucun système, aucun but même qui soit digne de la moindre attention. « Il part, comme dit M. De Balzac, il s'élance dans le champ historique, il cueille une fleur, un bluet, un coquelicot; il a voulu composer un bouquet, et il arrive chargé d'une botte de foin. »

Aussi qu'en est-il résulté?

M. Sainte-Beuve qui n'a jamais nourri aucune conviction profonde, a fait bon marché de ses opinions du moment que son intérêt lui a paru l'y solliciter. Sacrifier sa foi, ne lui a jamais coûté un grand effort, car jamais il n'a eu de foi bien vive, et c'est peut-être ce qui peut excuser ses nombreuses apostasies, si l'apostasie est jamais excusable.

Il a passé les années de sa jeunesse à élever des autels, que bientôt il a brisés quand, désireux de pénétrer à l'Académie, il a compris que les idoles qu'il avait encensées, étaient traitées de faux dieux dans le sein de la docte compagnie. Honni d'abord par les classiques pour l'irrévérence avec laquelle il avait parlé des objets de leur culte, il s'est rendu odieux depuis à ses premiers amis, les romantiques, par ses perfides et outrageantes palinodies.

Et voilà l'homme dont la présence est réclamée en Belgique au nom de l'instruction universitaire!

Une fois en sa vie, à Lausanne, M. Sainte-Beuve a occupé une chaire, ce qui, en France, a valu aux Suisses ce compliment, qu'extrêmement ennuyeux eux-mêmes, ils ont pu prendre pour une flatterie le cours d'un homme aussi ennuyeux que M. Sainte-Beuve (1).

Le ministère voudrait-il nous donner l'occasion de mériter quelque compliment semblable, de la part de la France, et n'est-ce pas assez que l'Allemagne puisse nous traiter de forbans littéraires, sachant la haute estime et les faveurs accordées chez nous, par nos gouvernants, à des plagiaires éhontés?

Si M. Sainte-Beuve n'est pas un grand savant, un profond érudit, s'il faut renoncer à espérer de lui un enseignement bien solide, de bien profitables leçons, les élèves, du moins, trouveront-ils en lui ce juge bienveillant qui aide à leurs efforts, encourage leurs essais et provoque ces rapports d'estime et d'affection, si nécessaires souvent, si utiles toujours entre maître et disciples?

Consultons M. Sainte-Beuve lui-même et voyons ses dispositions pour les générations nouvelles dont il veut se constituer chez nous le guide.

L'auteur des *Consolations* n'aime pas la jeunesse. Il craint son audace, il en redoute les entreprises, et il en parle, — depuis tantôt huit ans déjà, — comme ces vieillards moroses qui en calomnient les généreuses inspirations (1).

N'a-t-il pas écrit qu'*en poésie et en art, on est dispensé d'aimer ses héritiers présomptifs*, — et des héritiers présomptifs, il en voit partout autour de lui — *dans cette foule de survenants qui, à chaque saison, pullulent et qui ont saisi du second coup les procédés que la nouvelle école croyait rendre plus rares et plus difficiles*, — prêtant à ses contemporains, par ces dernières paroles, l'étrange intention de n'avoir innové en littérature que pour rendre la poésie inaccessible aux générations qui devaient bientôt marcher sur leurs traces?

Quels encouragements pourront attendre les jeunes gens d'un professeur qui pense ainsi? La malveillance est-elle assez manifeste, et, si déjà à l'âge où est seulement le critique, elle éclate avec si peu de retenue, que n'en faut-il pas craindre un jour? Trouverait-on qu'il devient nécessaire en Belgique d'empêcher l'essor de tant de jeunes esprits, naturellement désireux de se produire, et le choix de M. Sainte-Beuve se rattacherait-il à un plan de répression, dont le journal qui s'est constitué le défenseur du cabinet, a déjà tenté l'exécution en mainte circonstance?

Montaigne, parlant de l'attention qu'il faut apporter dans le choix d'un gouverneur : « Ie vouldrois qu'on feust soingneux, dit-il, de choisir un conducteur qui eust plustost la teste bien faicte que bien pleine, et qu'on y requist touts les deux, mais plus les mœurs et l'entendement que la science. »

(1) *Revue parisienne*, n° 2, 1840.

(1) Revue des Deux-Mondes. *Dix ans après en littérature*, 1er mars 1840. — *Quelques vérités sur la situation en littérature*, 1843. V. Portraits contemporains. Paris, Didier, 1846, t. 1er, p. 516; t. 2, p. 327.

Digitized by Google

Puisqu'on a mis en avant le nom de M. Sainte-Beuve pour le professorat en Belgique, l'auteur de *Volupté* nous pardonnera, — ne fût-ce qu'en faveur de la citation de Montaigne, — si nous nous permettons de mentionner un trait qui peut aider à juger sa vie. Ce faisant d'ailleurs, nous obéissons au précepte même de l'auteur des *Critiques et Portraits littéraires*, pour qui une anecdote en dit souvent plus sur un écrivain que la collection complète de ses œuvres. La chose ensuite n'est pas neuve, et causera peu de surprise à M. Sainte-Beuve : elle a été imprimée tout au long dans *les Guêpes* de M. Alphonse Karr (1). Nous copions — mot pour mot :

« Grimalkin a fait une grande découverte. Il ne s'agit tout simplement que d'une grande infamie que prépare dans l'ombre un poète béat et confit, un saint homme de poète.

« Ledit poète est fort laid. Il a rêvé une fois dans sa vie qu'il était l'amant d'une belle et charmante femme. Pour ceux qui connaissent les deux personnages la chose serait vraie qu'elle n'en resterait pas moins invraisemblable et impossible.

« Cet affreux bonhomme ne s'est pas contenté des joies qu'il a usurpées, à la faveur de quelque accès de folie ou de désespoir causé par un autre. Il ne trouve pas que ce soit assez d'avoir eu une belle femme, il veut un peu la déshonorer. Sans cela, ce ne serait pas un triomphe suffisant.

« Il a réuni dans un volume de 101 pages toutes sortes de vers au moins médiocres, qu'il a faits sur ses amours invraisemblables. Il a eu soin d'en faire un dossier avec pièces à l'appui, pour laisser sur la vie de cette femme la trace luisante et visqueuse que laisse sur une rose le passage d'une limace.

« Non-seulement il a eu soin de relater dans ses vers toutes les circonstances de famille et d'habitudes, qui ne permettent pas d'avoir le moindre doute sur la personne qu'il a voulu désigner ; mais encore il l'a nommée à diverses reprises. Cette infamie, tirée à cent exemplaires, doit être cachetée et déposée chez un notaire pour être distribuée entre certaines personnes désignées, après la mort de l'auteur.

« J'espère qu'à cette époque, les gens qui liront cette œuvre de lâcheté, trouveront ce monsieur encore plus laid qu'il n'était de son vivant.

« Ce livre de haine est appelé par l'auteur *Livre d'Amour*.

« Il est inutile de me demander des explications sur ce que je dis ici ; j'en refuserais même à mes amis les plus intimes ; je n'en donnerai qu'à l'auteur du livre, s'il me les demande.

(1) Avril 1845.

« Pour que ce personnage sache bien qu'il y a un honnête homme qui le regarde et qui sait ce qu'il fait, je vais transcrire ici une des pièces du recueil qui ne désigne personne, mais qui lui montrera, à lui, que j'ai son secret tout entier entre les mains.

LIVRE D'AMOUR.

XXXe SONNET.

(AUX CHAMPS-ÉLYSÉES.)

Laisse ta tête, amie, en mes mains retenue ;
Laisse ton front pressé ; nul œil ne peut nous voir.
Par ce beau froid d'hiver, une heure avant le soir,
Si la foule élégante émaille l'avenue,

Ne baisse aucun rideau, de peur d'être connue ;
Car en ce gîte errant en entrant nous asseoir,
Vois, notre humide haleine, ainsi qu'en un miroir,
Sur la vitre levée a suspendu sa nue.

Chaque soupir nous cache, et nous passons voilés.
Tel au sommet des monts sacrés et recelés,
A la voix du désir, le Dieu faisait descendre

Quelque nuage d'or fluidement épars,
Un voile de vapeur, impénétrable et tendre ;
L'Olympe et le soleil y perdaient leurs regards.

« Ceci ne fait que raconter d'une manière laidement érotique une promenade en fiacre avec une femme ; mais trois pages avant, cette femme est clairement désignée ; trois pages après, elle est nommée.

« On trouve dans ce recueil et les jours de rendez-vous, et la maison où l'on se réunissait, avec le quartier et la rue ; on peut y aller tout droit ; rien ne manque au dossier.

« J'espère deux choses : d'abord que cette révélation empêchera l'auteur de donner suite à sa vilaine action.

« J'espère plus encore que ces vers sont un rêve et un mensonge ; car s'il avait éprouvé l'amour dont il parle, s'il l'avait inspiré surtout, son âme se serait assez épurée à ce feu sacré pour lui rendre impossible une pareille action, plus odieuse encore que je ne veux le dire dans la crainte de l'éclairer pour d'autres que pour lui. »

Qu'on réponde maintenant ! Avons-nous tort de crier : impossible ! — à qui nous parle de la nomination de M. Sainte-Beuve ?

Avons-nous tort de nier qu'il se soit trouvé un ministre qui ait voulu confier l'instruction de la jeunesse universitaire à un étranger sans titres sérieux, et publiquement flétri d'une façon si infamante (1) ?

(1) M. Sainte-Beuve n'est pas nommé dans les *Guêpes* ; mais tout le monde a reconnu l'homme au sonnet ; mais depuis, on a imprimé que l'auteur du *Livre d'Amour* était M. Sainte-Beuve, et M. Sainte-Beuve a gardé le silence.

Digitized by Google

Non! ce n'est pas au moment où le sentiment de la nationalité a été si vivement excité en Belgique que le pouvoir le voudra blesser à ce point.

Non! pour la dignité de nos savants et de nos hommes de lettres, pour les droits du corps enseignant, pour le respect dû à la jeunesse, pour l'honneur, les lois, la pudeur du pays, non, l'auteur de *Port-Royal*, l'inventeur du *Livre d'Amour*, ne remplacera pas M. Lesbroussart; non, et quoi qu'on dise et qu'on publie, — tant que le *Moniteur* n'aura pas parlé, — nous continuerons à crier : Impossible! impossible !

31 août 1848.

P. S. Au moment de livrer ces feuilles à l'impression, le *Moniteur officiel* garde encore un silence absolu; mais le journal qui, à tort ou à raison, passe pour le *Moniteur officieux* du cabinet, — l'*Indépendance* du 2 septembre — nous apprend que l'*impossible* est devenu vraisemblable, et qu'*il* PARAIT *positif que la chaire de littérature française à l'Université de Liége va être remplie par M.* DE *Sainte-Beuve, de l'Académie Française.*

Que nous reste-t-il à faire? Supprimer dans les lignes qui précèdent les *on dit*, les *il paraît*, et tout l'attirail bienveillant des formules dubitatives, et rejeter notre dernier espoir dans les dernières et bien mûres réflexions de M. Rogier — puisque, dans la fiction constitutionnelle, l'irresponsabilité royale ne permet pas d'en appeler à la sagesse du chef de l'État.

CHRONIQUE MUSICALE ET DRAMATIQUE.

Levassor. — HÉLÈNE DE TOURNON. — LE DUC D'ALBE, *drame historique par M. H. Samuel.* — IL NE FAUT JURER DE RIEN. — LE CHANDELIER, *comédies par A. de Musset.*

Le théâtre des Galeries et Levassor continuent à exercer sur le public leur *grande attraction*, expression anglaise que nous pouvons surtout employer dans cette circonstance où il s'agit de salles combles et de recettes fabuleuses, miracles caniculaires opérés par l'Anglais des *Trois Dimanches* et le gentleman du *Poisson d'avril*. Avec Levassor le répertoire est inépuisable, les types les plus variés se succèdent, les contrastes les plus étonnants viennent vous faire douter de la véracité de l'affiche, et nous avons vu, — dans le *Brelan de troupiers* — la moitié de la salle se refuser à reconnaître sous l'enveloppe hâlée et calcinée du soldat d'Afrique, le Levassor qui venait de se faire applaudir sous les trais frais et roses du conscrit gauche, timide et gourmand. Joignez à cette souplesse de Protée, le bagage innombrable de ses chansonnettes et vous reconnaîtrez la justesse de cette épithète : *Le Troubadour Omnibus* — donnée jadis par le théâtre du Palais-Royal à son joyeux comédien dans une de ces folles pochades qui ne sont possibles qu'avec et par Levassor.

Le directeur des Galeries n'oublie pas les promesses qu'il a faites à la littérature nationale. Le drame de M. Éd. Wacken a été étudié et monté avec soin. Nous regrettons que Mme Duval se soit vue forcée de renoncer à la création du rôle de Marguerite. Mme Bailleux s'est chargée à l'improviste d'un fardeau bien lourd, et nous devons des éloges à son courage et à sa complaisance. MM. Monrose et Quélus se sont montrés artistes consciencieux et habiles; Mlle Corès a été charmante de grâce, de naïveté et d'abandon, et le public intelligent et sympathique a chaleureusement applaudi le poëte et ses interprètes. Ce n'est pas à nous qu'il appartient d'analyser et encore moins d'apprécier l'œuvre poétique de notre collaborateur et ami. Nos lecteurs ont aujourd'hui même sous les yeux le nouveau drame de l'auteur de *Wallace* et d'*André Chénier*, et nous sommes certains de trouver en eux des juges bienveillants et impartiaux, malgré les insinuations amicales et les petites gracieusetés de deux grands journaux dont le titre voudrait bien être belge, mais dont les rédacteurs voudraient bien ne pas être Français.

M. Henri Samuel vient de publier un drame historique en quatre actes, *le Duc d'Albe à Bruxelles* (1). Cette étude dramatique avait déjà obtenu en 1845 un véritable succès sur le théâtre de Bruges. Depuis, l'auteur a revu avec soin son travail, qui accuse des recherches consciencieuses dans nos annales et une étude assidue des tragiques allemands, dont la couleur sombre et vraie se reflète sur cette lugubre peinture de la Belgique sous la domination espagnole. Nous voudrions pouvoir esquisser le plan dramatique de l'œuvre de M. Samuel, mais l'espace nous manque, et nous ne pouvons que signaler à l'attention de nos lecteurs, un travail qui retrouvera près d'eux le succès flatteur qui l'a jadis accueilli au théâtre.

(1) Un vol. in-8°. Bruxelles, E. Lelong et Cie, éditeurs, 25, rue des Minimes.

Digitized by Google

Avant de parler et du *Chandelier* et de ce ravissant poëte qui a nom Alfred de Musset, nous avons à réparer à l'égard du poëte et à l'égard du théâtre des Galeries un oubli que les préoccupations lyriques de *Jérusalem* et d'*Haydée* peuvent seules nous faire pardonner. *Il ne faut jurer de rien*, proverbe écrit, comme toutes les fantaisies dramatiques de cette muse facile, pour enrichir le répertoire du *Spectacle dans un fauteuil*, a suivi avec bonheur la carrière brillante tracée par le *Caprice* et par la *Porte ouverte ou fermée*. Ce ne sont plus seulement ces petites guerres de propos dorés et scintillants, ces escarmouches spirituelles où les assaillants du salon et les assiégées du boudoir se renvoient, en souriant, les boutades humoristes, les paradoxes subtils, les traits acérés, les reparties mordantes, toutes les ressources d'un style magique et chatoyant; luttes où l'on jette au vent plus d'esprit et de poudre inoffensive que Marivaux n'en a dépensé dans ses caprices en paniers et à talons rouges; combats acharnés où les joûteurs, enfouis paresseusement dans leurs fauteuils, les pieds sur les chenêts, ne s'accordent ni trêve ni merci, ni grâce ni pitié; batailles amoureuses qu'éclaire mystérieusement le demi-jour du boudoir, — la pâle clarté d'une lampe oubliée — et les dernières lueurs du tison qui s'éteint dans l'âtre en faisant voltiger sur les tentures des ombres vagabondes et capricieuses; — *Il ne faut jurer de rien* ne sort pas seulement de la tête du poëte qui a fait créer pour lui un genre nouveau : la *fantaisie;* c'est aussi l'œuvre du cœur qui a chanté ces *Nuits* poétiques qui vivront, jeunes et radieuses, quand la langue française sera depuis longtemps une langue morte.

Vous tous qui avez lu et relu les *Comédies et Proverbes*, allez sans crainte les applaudir au théâtre. Les interprètes du poëte ont su se montrer dignes de la tâche difficile qu'ils avaient entreprise; M. Monrose joue Musset en homme de goût et de bonne compagnie, et Mlle Corès vous charmera par sa grâce simple et naïve.

Revenons à Clavaroche et à son *Chandelier*. Ceci est d'une autre tournure, hardie, provoquante, croustilleuse. De la gaieté maligne du boudoir, nous sautons audacieusement aux témérités de l'alcôve et de la chambre à coucher. Jamais le théâtre n'avait osé laisser entrevoir la vérité un peu crue que nous présente mainte situation du *Chandelier*. La rampe jette peut-être un éclat trop vif sur l'aventureuse fantaisie, sur cette conception bizarre, peu morale et très-vraie, et tout autre que Musset eût certainement succombé sous l'entreprise.

Qu'est-ce que le *Chandelier?*—Laissons parler Clavaroche.

« Nous appelions ainsi, au régiment, un grand garçon de bonne mine qui est chargé de porter un châle ou un parapluie au besoin; qui, lorsqu'une femme se lève pour danser, va gravement s'asseoir sur sa chaise, et la suit dans la foule d'un œil mélancolique, en jouant avec son éventail; qui lui donne la main pour sortir de sa loge, et pose avec fierté sur la console voisine le verre où elle vient de boire; il l'accompagne à la promenade, lui fait la lecture le soir, bourdonne sans cesse autour d'elle, assiége son oreille d'une pluie de fadaises; admire-t-on la dame, il se rengorge, et si on l'insulte, il se bat. Un coussin manque à la causeuse; c'est lui qui court, se précipite, et va le chercher là où il est, car il connaît la maison et les êtres, il fait partie du mobilier, et traverse les corridors sans lumière. Il joue le soir avec les tantes au reversis et au piquet; comme il circonvient le mari, en politique habile et empressé, il s'est bientôt fait prendre en grippe. Y a-t-il fête quelque part, où la belle ait l'envie d'aller? il s'est rasé au point du jour, il est depuis midi sur la place ou sur la chaussée, et il a marqué des chaises avec ses gants. Demandez-lui pourquoi il s'est fait ombre, il n'en sait rien et n'en peut rien dire. Ce n'est pas que parfois la dame ne l'encourage d'un sourire, et ne lui abandonne en valsant le bout de ses doigts qu'il serre avec amour;... mais sa faveur expire là où commencent les véritables. Derrière ce mannequin commode se cache le mystère heureux; il sert de paravent à tout ce qui se passe sous le manteau de la cheminée... Si le mari est jaloux, c'est de lui; tient-on des propos? c'est sur son compte;... c'est lui qu'on épie en secret; ses lettres, pleines de respect et de tendresse, sont décachetées par la belle-mère; il va, il vient, il s'inquiète, on le laisse ramer, c'est son œuvre: moyennant quoi, l'amant discret et la très-innocente amie, couverts d'un voile impénétrable, se rient de lui et des curieux. »

JACQUELINE.

« Et pourquoi à ce personnage ce nom baroque de *Chandelier?*

CLAVAROCHE.

» Eh; mais, c'est que c'est lui qui porte la...

JACQUELINE.

» C'est bon, c'est bon, je vous comprends. »

Jacqueline est une maîtresse-femme qui comprend vite et à demi-mot.

Dieu me garde de vous raconter ici comment Clavaroche, l'amant discret, et Jacqueline, sa très-innocente amie, font choix pour *Chandelier* du petit clerc Fortunio, charmant Chérubin plus complet que le page

Digitized by Google

de Beaumarchais; comment Jacqueline se brûle à la flamme ardente du gentil chandelier; comment la plume terrasse l'épée et comment l'Adonis de l'étude supplante audacieusement le dieu Mars en pantalon garance; comment le lovelace de garnison en est pour ses frais d'expédients et de chandelier, et comment le mari,— maître André, notaire royal, — se promène dans ce champ-clos d'amants, en Sganarelle joyeux et satisfait, tantôt trinquant avec le capitaine, puis buvant aux amours de son petit clerc; et tout cela sans que ce modèle des époux reçoive une seule éclaboussure du ridicule que le poëte jette à pleines mains sur l'amant évincé. Que dis-je,— on regarde maître André comme bien et dûment vengé par la déconvenue de l'amant de sa femme. Il n'y a de trompé que Clavaroche; quant au mari, tout cela ne le regarde pas, ce ne sont pas ses affaires, et ce ménage charmant, trio à l'humeur douce et facile, va couler des jours paisibles et heureux. maintenant qu'il est débarrassé du grand sabre crochu qui venait s'entortiller dans les jambes de cet excellent maître André.

Moralité : Le Chandelier est un chef-d'œuvre que les époux prudents feront applaudir par leurs dames, sous prétexte de curiosité littéraire et pour ne point lui donner le prestige du fruit défendu. Les mères de famille iront le voir pour s'assurer des dangers qu'elles doivent écarter de leurs jeunes filles. Quant à ces vertus d'automne qui ont jadis fêté le printemps, et qui ont oublié les moissons amoureuses d'un été peu rebelle aux amours, laissons-les crier au feu : Nous n'avons jamais douté de l'inflammabilité de ces prudes effarouchées.

Succès pour le poëte, succès pour les artistes. Baron donne une excellente couleur au mari satisfait; Luguet a la rondeur et la tenue de soudard galant, réclamée par Clavaroche, l'héritier direct de la grosse vanité de Phœbus, le beau gendarme. Mme Laurent sauve avec talent et bonheur le rôle difficile de Jacqueline, et Mlle Thuillier, charmante sous le frac du petit clerc, a trouvé dans cette création un succès qui serait complet, si elle pouvait modérer une exubérance de gestes qui ont le défaut d'être automatiques et peu variés.

Nous ne pouvons terminer cette revue, plus dramatique que musicale, sans enregistrer les débuts malheureux de M. Chenets, premier ténor, et de Mme Arga, première chanteuse. Si le nom de ces artistes reparaît sur l'affiche, et si le public leur fait meilleur accueil, nous mettrons à annoncer cette bonne nouvelle autant d'empressement que nous éprouvons aujourd'hui de répugnance à constater un échec qui, pour être mérité, n'en est pas moins douloureux.

BULLETIN ARTISTIQUE.

La commission des achats et des récompenses a choisi, pour être lithographiés par MM. J. Schubert et Billoin, les tableaux de MM. J. Van Eycken et J. Portaels, représentant *L'abondance de l'année* 1847 et *La sécheresse en Judée*. Nous regrettons que cette dernière toile doive être lithographiée; la gravure convient mieux pour l'œuvre de M. Portaels. Il est encore temps de confier un autre tableau au crayon habile de M. Billoin et de mettre à l'épreuve le burin de nos jeunes artistes de l'école de gravure. Nous voudrions simplement un trait du tableau du directeur de l'Académie de Gand, comme on le fait en Allemagne pour les Cornélius, les Kaulbach, comme Henriquel Dupont l'a fait pour Ary Scheffer. — La commission espérait d'abord pouvoir offrir aux souscripteurs une planche d'après *le comte d'Egmont* de M. L. Gallait, mais des arrangements pris pour la gravure de son tableau, n'ont malheureusement pas permis au grand artiste d'accepter l'honneur qu'on voulait lui faire.

—Les tableaux achetés jusqu'à présent pour la loterie, sont *La Rade de Yarmouth*, par M. Clays, *Paysias et la bouquetière*, par M. Guffens, *L'Enfant perdu*, par M. Bruls, *Les Capucins*, par M. Alexandre Robert, *La Esméralda*, de M. J. Van Lerius, la *Vue prise aux environs de Rome*, par M. E. Devigne, *Bouton d'or*, par M.W. Leroy, *Le Chœur de l'église du Saint-Sauveur*, par M. Genisson, et— « *Horresco referens!* » — *Payez et vous serez considéré*, par M. H. Decoene.

On espère que les membres de la nouvelle commission répareront le manque d'hospitalité dont le défunt jury s'est involontairement rendu coupable, — en un mot, qu'ils achèteront au moins un ou deux tableaux étrangers.

— C'est toujours avec un nouveau plaisir que nous enregistrons les aveux de l'*Indépendance*. Voici le début d'un nouvel article sur le trop fameux Marché de la Madeleine (1) :

« Nous avons publié le rapport fait au conseil com-
» munal de Bruxelles, sur les frais de construction

(1) L'*Indépendance* du 24 août 1848, édition du matin.

Digitized by Google

» du marché de la Madeleine. On a pu voir de combien le devis a été dépassé. *Il y a loin, bien loin des calculs de l'architecte au coût réel de l'édifice.* C'est, dit-on, l'histoire de la plupart des devis. Soit! *Mais dans cette histoire-là, les comptes du marché de la Madeleine tiendront une grande place, une place peu enviable.*

» Nous voulons bien que le déficit ne puisse être attribué tout entier à l'artiste. Nous faisons la part de l'imprévu, la part des circonstances fortuites, la part des erreurs commises dans le mesurage et le nivellement du terrain, la part du renchérissement momentané de certains matériaux, etc. *Mais, toujours est-il qu'une partie des mécomptes essuyés par la ville, provient de ce que les détails du projet n'avaient pas été assez étudiés, de ce que des ouvrages indispensables avaient été oubliés dans le devis* ; nous n'énumérerons pas ces lacunes, elles ont été minutieusement détaillées dans le rapport que nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs. Une fois la construction commencée, *il a bien fallu que l'administration communale réparât les omissions commises dans le devis et en supportât les fâcheuses conséquences.* La différence qui en est résultée entre les chiffres du devis et ceux de l'exécution, a été d'autant plus considérable que l'administration, pour compenser le surcroît obligé de dépenses qu'elle subissait, a opéré des réductions sur plusieurs articles du devis et a fait ainsi le sacrifice de diverses parties du projet. *D'une part, elle a dû payer plus cher qu'elle n'en avait eu l'intention, et de l'autre, elle n'a pas même obtenu tout ce qui lui était promis.* »

— Le Cercle artistique et littéraire organise pour la fin du mois de septembre un grand bal qui sera offert aux exposants et aux membres du congrès agricole. La fête aura lieu au marché de la Madeleine qui sera décoré d'après les plans de MM. L. Huart et Balat. Tous les travaux artistiques seront exécutés par des membres de la société.

— Deux nouveaux journaux artistiques viennent de paraître à Bruxelles : *Le Journal des Arts* — et — *Le Daguerréotype.*

— Le Salon d'Amsterdam a été ouvert le 28 août; on recevra, jusqu'au 10 septembre, des objets d'art destinés à cette exposition.

— Il n'est question dans le monde artistique et dans les salons de l'aristocratie anglaise que de la ruine du duc de Buckingham, obligé de vendre les magnifiques collections de son château de Stowe.

Le père du duc actuel a laissé 42 millions de dettes; son fils a voulu porter un nom sans reproche, et il a abandonné tous ses biens, toutes ses richesses à l'affreuse armée des créanciers paternels. La vente du mobilier de Stowe-Park a commencé le 17 août. Un grand nombre d'amateurs, accourus de tous les points de l'Europe, se disputent les mosaïques, les meubles de Boule, les crédences, une bibliothèque sans prix, les antiques les plus rares, des chefs-d'œuvre de tous les grands maîtres, etc. On n'est admis à visiter les collections que sur la présentation du catalogue, qui forme un gros volume in-8° et se vend 15 shellings (18 fr. 75 c.). Un portrait original de Shakespeare sera vivement disputé. Voici sur cette œuvre de curieux détails que nous trouvons dans le *Messager des théâtres*, journal qui vient d'être fondé à Paris par un de nos compatriotes, M. Achille Denis, et par M. A. Lireux : « Ce » portrait de Shakespeare, le seul qui ait été peint » de son vivant, est l'ouvrage de Richard Burbadge, » comédien de la troupe de Shakespeare, qui joignait » à son talent de grand tragédien le talent très-distingué de peintre de portraits. C'était l'ami et l'élève » de prédilection de Shakespeare, qui lui confia la » création de plusieurs rôles dans ses pièces, entre » autres ceux de Roméo et de Richard III. Cambden » l'a surnommé le *second Roscius*. Il fut un des acteurs éminents du théâtre du Globe. A sa mort, » arrivée en 1618, ce portrait devint la propriété de » Joseph Taylor, à qui Burbadge l'avait légué par son » testament. Taylor était aussi un acteur fort estimé » de la troupe de Shakespeare. Il joua d'original le » rôle d'Hamlet et mourut en 1653. Il légua le portrait à William d'Avenant, auteur dramatique qui » n'était pas sans réputation et dont Dryden faisait » cas. D'Avenant passait pour fils naturel de Shakespeare. Ce fait n'a cependant rien d'authentique. » A sa mort ce portrait fut acheté par Thomas Betterton, acteur estimé, qui, au dire de Cibber, excellait dans les pièces de Shakespeare. Betterton en » fit cadeau à mistress Barry, la célèbre tragédienne. » A sa vente il fut acheté 40 guinées par M. Robert » Keck du Temple. Il devint, à la mort de M. Keck, » la propriété de M. Nicholle de Michenden-House, » dont la fille unique épousa James, marquis de Carnarvon, devenu plus tard marquis de Chandos et » de Buckingham. C'est ainsi que le portrait de Shakespeare, qui a été longtemps désigné sous la dénomination de *Peinture de Chandos*, est resté dans » la famille de Buckingham. »

Le duc ne conserve, de son immense fortune, que ses titres : *Richard Temple, Nugent Bridge-Chandos-Grenville, duc et marquis de Buckingham et Chandos, comte Temple de Stowe, vicomte et baron Cobham* dans le royaume-uni, et *comte Nugent* en Irlande.

Digitized by Google

A MONSIEUR ALFRED DE L***,

Réponse aux vers qu'il avait adressés à l'auteur après la première représentation de HÉLÈNE DE TOURNON (1).

20 août 1848.

Oui ; quand les champs sont d'or, et quand les blés superbes
S'inclinent tout chargés sous les feux du soleil,
Le fermier, en chantant, lie en puissantes gerbes
Les savoureux trésors de son butin vermeil.

Mais bientôt les glaneurs, pauvres et durs manœuvres,
Cherchent un maigre épi sur un terrain pierreux.
Quand les poëtes saints ont fait leur moisson d'œuvres,
Ils laissent un champ vide où je glane après eux.

---

(1) J'ai un double regret à exprimer ; c'est de ne point connaître le poëte, qui n'a signé que de son initiale, et de ne pouvoir joindre à ma réponse sa poésie beaucoup trop bienveillante pour moi. Dans les vers suivants j'ai cru voir, exprimé avec grâce, le conseil de former un recueil des quelques essais que j'ai publiés :

« Pourquoi retardes-tu l'heure de la moisson,
Lorsque le ciel lui-même a marqué la saison
Où le poëte, ainsi qu'un laboureur habile,
Doit rassembler sa gerbe aux coups de sa faucille? »

(*Note de l'auteur.*)

Les strophes de M. Ed. Wacken n'ont pu trouver place dans la livraison de septembre qui était alors sous presse. Bien qu'elles viennent un peu tard, nous ne pouvons nous dispenser de faire parvenir à l'aimable poëte anonyme les remercîments de notre ami. (*Note de la rédaction.*)

Digitized by Google

Au retour, je m'assieds sur le bord de la route ;
Après un mauvais jour, je vois venir le soir.
Voici qu'une voix chante à mes côtés : j'écoute
Et me lève, et reprends la force avec l'espoir !

Ce chant limpide et doux qui dans l'ombre résonne,
C'est le tien, jeune ami que je ne connais pas.
Ta main, en se cachant, m'a fait une couronne
Des poétiques fleurs qui naissent sous tes pas.

Si douce qu'elle soit, cette voix qui me tente,
Je ne dois pas me rendre à ton conseil flatteur.
Il ne m'est point permis de m'asseoir sous la tente :
Le combat dure encor ; je ne suis pas vainqueur.

La branche où pend ma harpe a crû dans la tempête ;
La fleur en est tombée, et le fruit doit mûrir.
Je ne puis m'écrier avec l'ancien poëte :
« J'ai fait un monument qui ne doit point périr ! »

Parfois, me visitant pendant mes insomnies (1),
De blanches visions se tenaient par la main :
Aimée, Hélène, Ada, pauvres filles bénies,
Triomphantes un soir, — mortes le lendemain.

Faut-il un monument à leurs cendres jumelles ?
Laissons-leur cet oubli qui sert mieux leur pudeur.
Viens les ensevelir, toi qui te souviens d'elles,
Et pour marquer leur place y laisser une fleur.

ÉDOUARD WACKEN.

---

(1) « Le sourire à la lèvre, elle songeait d'amour
Et se nommait *Aimée, Hélène* tour à tour. »
(*Poésie de M. Alfred de L.*)

Digitized by Google

DE LA TOLÉRANCE POLITIQUE.

Le plus abominable de tous les sentiments est peut-être celui qui pousse les hommes à tuer ceux qui ne partagent pas leurs opinions. Il ne dépend pas de nous de concevoir une idée plutôt qu'une autre ; une doctrine nous persuade ou nous répugne sans que notre volonté intervienne. Nous ne sommes donc pas responsables de nos convictions : nul n'a le droit de nous tourmenter à cet égard. Ou les principes adoptés par nous sont faux ou ils sont vrais. S'ils sont vrais, on ne doit que nous applaudir ; s'ils sont faux, qui en jugera ? Un individu pareil à nous ? Mais il prendra pour mesure son opinion personnelle. Où est la garantie de cette opinion ? Qui nous prouvera qu'elle n'appartient pas elle-même à la classe des erreurs ? Pour vouloir s'en servir comme d'une infaillible pierre de touche, il faudra une merveilleuse suffisance ou une rare stupidité. L'homme stupide en effet, ne pouvant comparer deux notions, n'ayant pas l'habitude de réfléchir, ne sait point que la pensée a devant elle un champ sans bornes, qu'elle y trace mille routes diverses : il croit toujours que ses idées sont les seules raisonnables et encore les doit-il à un cerveau moins borné.

Les réunions d'hommes, les masses populaires ne sont pas de meilleurs arbitres. Qui n'a lu la fable du *Testament expliqué par Esope?* Que de fois des assemblées, des conciles, des chambres politiques, des classes tout entières et la foule elle-même n'ont-ils pas commis les plus étranges méprises? A quel enthousiasme brûlant ne se sont-ils pas livrés pour d'indignes motifs? Que de haines absurdes, de

Digitized by Google

jugements ineptes? Que d'erreurs obtenant l'apothéose, que de vérités proscrites? L'espèce humaine à ses aberrations et ses folies comme les individus ; les majorités ne peuvent donc, sous aucun prétexte, imposer leur manière de voir, même à un seul citoyen. En dehors d'une liberté absolue d'opinions, il ne reste qu'une démence coupable et une fatuité sans excuse.

Mais si l'orgueil d'un homme, d'une classe ou d'une nation les porte au meurtre, s'ils veulent assurer le triomphe de leurs opinions par la violence et la mort, se débarrasser par les flammes, par le gibet, la guillotine et le fusil, d'une discussion importune pour leur faiblesse intellectuelle, oh ! alors nous ne savons plus comment peindre cette vanité lâche et féroce, qui, ne pouvant réfuter un adversaire ne songe qu'à le poignarder, à lui couper la tête, à lui ouvrir les entrailles, à l'étendre sur la roue, à humecter de son sang les places publiques et à danser autour de son cadavre! Je ne crois pas qu'il existe un plus grand crime. Voilà un homme qui dans le silence et l'étude s'est formé une opinion, politique ou autre ; se servant d'un admirable privilége de notre nature, il fait connaître sa pensée. Elle diffère de la vôtre et il tâche de vous convaincre. Aussitôt vous vous jetez sur lui, vous le frappez, vous cherchez à atteindre ce cœur ému de nobles sentiments, à détruire l'intelligence vigoureuse, l'esprit supérieur peut-être, qui allait vous éclairer; ou, modérant vos instincts sanguinaires pour ne point exposer votre personne, vous faites le rôle de délateur auprès d'un gouvernement fanatique et insensé comme vous. Il met à votre disposition les rigueurs de la loi, la brutalité de la force : il vous épargne la peine d'être cruel, en sévissant lui-même. Et dans votre aveuglement profond, dans votre sottise barbare vous vous réjouissez de ce triomphe prétendu ! Mais, faut-il donc vous le dire, vous vous montrez aussi odieux qu'inepte, et votre ineptie égale seule votre férocité.

Constatons-le d'ailleurs avant d'aller plus loin, ce sont toujours les partis rétrogrades qui appellent les premiers la violence à leur aide. Comme ils défendent un système mort, une doctrine inférieure, les objections, les raisonnements de leurs adversaires les plongent dans une grande perplexité. Ils ne savent comment répondre d'une manière satisfaisante. Pour voiler leur embarras, ils nomment alors les meilleurs arguments des sophismes, les plus justes observations des impiétés ou des atteintes contre l'ordre social. L'injure ne tarde pas à écumer sur la bouche de leurs sectateurs. Ils voudraient légitimer l'ordre établi, mais ne trouvant point de démonstration, leur fureur s'en accroît. Ballottés entre l'amour de la routine, entre des intérêts compromis et les principes plus équitables des novateurs, les intérêts froissés d'une classe plus nombreuse, ils prennent la résolution de faire la sourde oreille, d'imposer silence par tous les moyens aux théories qui blessent leur

Digitized by Google

égoïsme. *Nous étoufferons leurs doctrines dans leur sang,* disent-ils d'un air farouche (1), et cessant de provoquer le sourire à force d'inintelligence, ils deviennent de grotesques bourreaux, que l'humanité poursuivra plus tard de sa haine et de son mépris.

Voyez au contraire les hommes d'espérance, ceux qui annoncent et préparent l'avenir. Demandent-ils des supplices? Cherchent-ils à opprimer les consciences, eux dont tout le pouvoir réside dans la vérité de leurs doctrines! Le calme n'est-il pas sur leur front, leurs paroles n'annoncent-elles pas la douceur et la bienveillance? Que demandent-ils? L'accomplissement de la justice. Que veulent-ils? Le bonheur des hommes. Quels sont les moyens qu'ils emploient? Le raisonnement, le sentiment, la persuasion qui naît de cette double source. Appuyés sur leurs vivantes doctrines, sur l'étude des faits et des lois qui les gouvernent, ils désirent seulement qu'on les écoute et leur réponde; ils appellent la discussion de tous leurs vœux, ils la cherchent avec autant de soin que leurs adversaires en prennent à la fuir, car les deux partis savent où réside leur force: l'un met son espoir dans l'intelligence, comme l'autre dans l'intimidation (2).

Les persécuteurs frappent ordinairement leurs victimes de deux manières. Les torturer, les mettre à mort, ce n'est pas assez pour leur fureur impatiente. Ils ne veulent pas atteindre seulement le corps; il faut que l'esprit ait sa part de douleur, il faut qu'on le blesse en lui-même et qu'on l'assassine dans l'opinion publique. On a donc toujours soin de déshonorer les promulgateurs des doctrines nouvelles, de les peindre comme des fous et des scélérats. On joint la calomnie à l'insulte et l'outrage à la violence. Le mensonge ne coûte pas, même aux plus fiers, et on bannit tous les scrupules. Aristophane vilipende Socrate sur le théâtre d'Athènes; mais des plaisanteries ne peuvent satisfaire la rancune des prêtres et des sophistes. Ils réclament la mort du grand homme, ils la préparent; et comme son supplice n'apaiserait point la haine qui les tourmente, ils obtiennent qu'on le flétrisse en le condamnant. L'admirable penseur boit la ciguë *pour avoir outragé les Dieux et perverti la jeunesse d'Athènes.* Le Christ nous offre un exemple encore plus solennel.

---

(1) J'ai entendu moi-même prononcer vingt fois ces paroles à propos des communistes.

(2) L'histoire de l'Église nous offre sous ce rapport un enseignement admirable. Lorsque les chrétiens représentaient l'avenir, que leurs maximes contenaient l'espérance du monde et protégeaient contre la pourriture les nations caduques de l'antiquité, leur patience, leur courage et leur douceur étaient au niveau de leur mission. Ils bravaient les tortures et priaient pour leurs bourreaux. Mais quand le système, après avoir donné ses fruits, se dessécha peu à peu comme un arbre vieillissant, les fils des martyrs devinrent des persécuteurs. Ils jetèrent dans les cachots les interprètes des vérités nouvelles, les soumirent à d'affreux supplices et les condamnèrent au bucher. Des populations entières maudirent l'Évangile, que le saint-office changeait en code barbare.

Digitized by Google

Ses ennemis lui préfèrent Barrabas et le mettent sur la croix entre deux voleurs. Le Fils de l'homme est assimilé à un brigand perdu de crimes. La bourgeoisie de notre époque imite les Pharisiens. Elle traite les socialistes comme des bandits sans foi ni loi, elle les accuse de demander le pillage et le viol, mensonge lâche et odieux. Les païens prétendaient aussi que les chrétiens se rassemblaient dans les catacombes pour égorger des enfants, se livrer à la débauche et offenser toutes les lois de la nature. Que sont devenues ces calomnies?

Une des formes de l'intolérance est l'opiniâtreté avec laquelle les partisans des vieux systèmes refusent d'étudier les systèmes contraires. Ils les jugent, ils les maudissent *a priori*. Ce sont des absurdités, des infamies, de coupables doctrines; pourquoi les étudier? Qu'on ne leur en parle pas, si on ne veut leur donner des attaques d'épilepsie ou les faire tomber en syncope. Nous retrouvons ici la fatuité qui nous choquait tout à l'heure. Ne pas admettre que des hommes bien constitués, des hommes de talent et de science, puissent concevoir des idées justes quoique nouvelles, se regarder soi-même comme le dépositaire de toutes les vérités connues et inconnues, c'est faire preuve d'un amour-propre excessif et ridicule. Les prélats romains niaient de la même façon les découvertes de Galilée. A la fin du troisième siècle de notre ère, Lactance, s'adressant aux païens, leur disait, dans son livre des *Institutions divines :* « Vous nous haïssez, vous nous méprisez, vous nous calomniez, vous nous persécutez, vous nous condamnez à mort et vous ignorez nos dogmes, nos croyances, notre morale. Vous ne voulez pas lire les ouvrages qui les expliquent : vous montrez d'autant plus de fureur à notre égard que vous nous connaissez moins. » Déplorable situation des hommes qui pensent et qui écrivent! Ou ils répètent de vieilles maximes aussi fausses qu'ennuyeuses, et on les laisse en repos; ou ils éclairent les intelligences, préparent aux nations de meilleurs destins, et ces nations elles-mêmes ont soif de leur sang. N'y a-t-il pas de quoi vous dégoûter à jamais de toute sympathie pour notre race? La brute est reconnaissante du bien que vous lui faites : l'homme égorge ceux qui veulent diminuer ses souffrances et le conduire vers le bonheur!

Cette haine préventive pour des théories que l'on ne connaît pas ou ne comprend pas (la sottise est sœur de l'ignorance), peut en certaines occasions devenir criminelle. Il existe effectivement des crimes de plusieurs espèces : tel individu se rend coupable, sans blesser les lois, sans commettre de violences. Un représentant du peuple qui ferme volontairement les yeux, qui se condamne à une cécité morale, montre, par exemple, une mauvaise foi que rien ne saurait justifier. Quel est son devoir, comme mandataire de la nation? De chercher la loi de justice, d'aviser au bonheur du plus grand nombre. Mais pour atteindre ce but, il faut connaître les

Digitized by Google

routes qui viennent y aboutir. La politique est une science, une science nouvelle, compliquée, difficile. Un honnête homme commencera donc par l'étudier sincèrement, pour y trouver des solutions et des remèdes. Il ne fera pas comme l'empirique de village, qui, dans son outrecuidance, s'imagine tout savoir justement parce qu'il ne sait rien. Les décisions de l'assemblée où siége l'interprète populaire vont avoir une action immense sur le sort de plusieurs millions d'individus. La probité ne lui ordonne-t-elle pas de réfléchir, de peser son opinion, de voter d'une manière lucide et non pas comme un somnambule ou un homme pris de vin ? Concourir à faire des lois sans s'occuper des problèmes, c'est se rabaisser au niveau du Chinois ivre d'opium. L'ignorance est la plus dangereuse des ivresses, car l'individu qu'elle abuse garde toute sa force pour accomplir le mal, au lieu que les boissons spiritueuses affaiblissent les buveurs. Le représentant du peuple, qui touche une indemnité nationale et n'étudie point la politique, vole la nation; le représentant du peuple, qui, dans les circonstances importantes, vote sans avoir étudié, commet un crime.

Mais que tout le monde se le persuade bien : la mauvaise foi, les injures, la déportation, les cachots et les balles sont sans force contre la pensée. Le meurtre n'a étouffé aucune doctrine : elles grandissent au contraire dans le sang des martyrs, la persécution les environne d'un immense intérêt. Les flots du lac de Constance roulent en vain la cendre de Jean Huss et de Jérôme de Prague. L'église romaine, qui croyait sauver son influence, en violant le sauf-conduit qu'elle leur avait accordé, en allumant les flammes où ils périrent, l'église romaine n'a fait que leur susciter des vengeurs. Cinq cent mille catholiques tombèrent sous le glaive de Jean Ziska, vainqueur de toutes les forces de l'empire dans onze batailles rangées, sous celui des deux Procope et des héritiers de leur implacable génie. Que les gouvernements, que les classes fortunées y pensent : chaque goutte de sang qu'ils répandront pour empêcher la vérité de se produire, chaque douleur qu'ils infligeront aux apôtres de la justice sociale seront expiées par d'innombrables douleurs et par d'affreux carnages Cela se fera naturellement, invinciblement. La colère engendre la colère, le meurtre excite au meurtre. Celui qui sème le vent recueillera la tempête.

Ne croyez pas, en effet, que ce penseur à l'air triste, au corps malingre peut-être, peut-être aussi couvert de haillons et menant, dans une mansarde, une vie odieuse pour tout autre, ou plein de douleur malgré sa force et le costume décent qui l'abrite contre la température, ne croyez pas que cet homme soit sans défense, ne le prenez pas pour une victime ordinaire. Il est seul, je ne le vois que trop bien; il n'a pas de gardes, de courtisans, de sujets, pas même de protec-

Digitized by Google

teur ; il n'exerce qu'une influence bornée, mystérieuse. Ce n'est pas lui qui captive les regards de la foule, qui la séduit par son luxe et enchante la jeune fille sous les rideaux de sa couche. Non, à lui les dédains, à lui l'abandon, la haine, le mépris, les secrètes angoisses. Plusieurs de ceux qui l'approchent doutent de sa raison et lui témoignent leur pitié. Il semble vraiment que l'on puisse sans crainte le faire disparaître, que nulle voix sur la terre ne demandera compte de sa mort. Eh bien ! c'est la plus grossière et en même temps la plus coupable des erreurs ! L'idée qu'il porte en lui vaut ces légions d'esprits célestes dont nos pères formaient le cortége des saints et des martyrs ; sa tête est désormais sacrée. Malheur à ceux qui le frapperont, qui le toucheront ! malheur à ceux qui permettront de le toucher ! Ils en seront punis dans leur gloire, dans leur bonheur, dans leur existence, dans leurs enfants et leurs petits-enfants : ils seront honnis, bafoués, meurtris, torturés ; ils seront, comme les Juifs, errants parmi les nations, en butte au mépris universel, et quand ils demanderont grâce, quand ils supplieront leurs ennemis séculaires, on leur répondra : « Que le sang du juste retombe sur votre tête ! »

De toutes les causes funèbres qui menacent en ce moment l'Europe, l'intolérance politique et sociale est la plus à craindre, parce qu'elle porte dans ses entrailles presque toutes les autres. On a beaucoup parlé dernièrement de paix européenne ; un congrès d'hommes habiles s'est réuni pour chercher les moyens de rendre au monde la tranquillité. Mais leur programme et leurs discours ne touchaient que la question des luttes internationales. On eût dit, à les entendre, que les guerres de l'empire allaient se renouveler, que les peuples de l'Europe, armés jusqu'aux dents, n'attendaient qu'un signal pour se précipiter l'un sur l'autre. Le danger n'est pas là, mais ailleurs. Les temps de rénovation sociale sont l'époque des guerres civiles. Les intérêts qui unissent ou divisent les nations entre elles, ont alors une importance bien moindre que ceux qui les préoccupent à l'intérieur. Quel État pense à porter au dehors le fer et la flamme, quand une guerre intestine lui ronge les flancs ? Les peuples qui subissent une crise interne, se livrent tout entiers à la douleur qu'ils éprouvent, et ne songent point aux vaniteux plaisirs des marches triomphales. Voyez l'Europe, quand les doctrines de Jean Huss et de Luther ébranlent les croyances sur lesquelles reposait alors la société. L'Allemagne est à deux reprises déchirée par des haines mortelles ; les Huguenots et les Catholiques se disputent la France ; quarante ans de luttes ensanglantent les Pays-Bas. C'est qu'alors les questions de principes l'emportent sur les questions de nationalité ; elles effacent même jusqu'à un certain point l'amour de la patrie. Les protestants qui s'exilaient de France pour ne point abjurer la foi nouvelle, aimaient mieux la terre étrangère avec la liberté de conscience, que le sol natal avec l'esclavage spiri-

Digitized by Google

tuel. Ils se sentaient plus de sympathie pour leurs coréligionnaires que pour leurs concitoyens. La patrie matérielle n'était plus rien à leurs yeux ; ils cherchaient une patrie pour leur intelligence et pour leur cœur.

Les mêmes faits vont se reproduire à notre époque. Où est la guerre en ce moment? Sont-ce des populations rivales qui abreuvent la terre de sang humain? Les peuples se livrent-ils des batailles rangées? Bien loin de là ; ils évitent autant que possible ces collisions funestes. Des milliers d'hommes ont déjà péri, mais tous sont morts sous les coups de leurs frères. C'est au milieu des villes, sur le seuil des maisons, que l'on s'entr'égorge. Paris, Vienne, Berlin, Francfort, Naples et Messine ont déjà renouvelé les effroyables massacres du seizième siècle. Notre époque n'a plus le droit de maudire et de flétrir la Saint-Barthélemy ; car elle a déjà eu sa Saint-Barthélemy de patriotes et de socialistes, ces chrétiens du monde actuel, qui lui apportent l'espérance et qui doivent le régénérer.

Ne nous trompons donc point sur la nature des circonstances au milieu desquelles s'agite l'humanité. Quelle est la nation de l'Europe qui cherche querelle à sa voisine? Quel peuple essaye d'agrandir son territoire, de blesser les intérêts des autres peuples? Aucun, j'ose le dire. Et il y a pour cela une bonne raison : c'est que l'industrie et le commerce ont fait une halte soudaine sur le globe entier, que les transactions du négoce sont partout suspendues, que la misère monte, comme une vapeur homicide, du fond de la société et gagne toutes les classes. Nul ne songe à étendre des relations plus qu'incertaines, ne veut livrer des marchandises à des créanciers douteux, et chacun rassemble autour de lui ses ressources, comme le voyageur s'enveloppe dans son manteau, quand l'orage gronde sur sa tête. J'ai beau examiner l'Europe ; je ne découvre aucun symptôme de guerres motivées par des discussions internationales. Tous les motifs qui poussent au carnage sont des principes de reconstitution intérieure. Je n'excepte pas même de cette remarque l'Autriche et l'Italie. L'exaltation patriotique des Lombards ne leur est point particulière : elle agite, elle soulève également les Bohêmes, les Hongrois, les Croates et les Galliciens. Elle n'est qu'une portion de l'incendie qui dévore l'Autriche, ce caravanserail où s'unissaient dans l'esclavage tant de races différentes et que des flammes vengeresses semblent près de détruire. Là aussi, c'est donc la guerre civile qui exerce ses ravages, c'est un empire qui se divise et qui perd ses provinces.

Il ne s'agit pas conséquemment d'établir la paix entre les diverses puissances de l'Europe. Cette paix, elle existe, elle règne ; et il serait étrange que nous nous fatigassions à courir après un bien que le sort nous accorde. On me dira que d'un moment à l'autre la menace peut succéder aux paroles tranquilles, la colère peut

Digitized by Google

remplacer la prudence ou l'indifférence. Eh! bien, dans ce cas, je suis persuadé que les nations accepteraient facilement un arbitrage. Vous voyez en effet qu'elles le cherchent d'elles-mêmes. Et pourquoi, je vous prie, le cherchent-elles ? Parce qu'elles sont calmes sur ce point, que nulle cause visible n'excite de haines mutuelles, que les questions sociales préoccupent seules les esprits, agitent seules les cœurs. Toute autre cause nous laisse dans l'indifférence et l'on ne s'entretue point pour des motifs qui n'intéressent ni ne passionnent.

Les troupes réunies sous les drapeaux ne sont pas destinées, en effet, à combattre des légions étrangères, mais à maintenir l'ordre matériel dans une société qui tombe en ruines. Ce que l'on veut, ce n'est pas obtenir des victoires, faire des conquêtes : c'est fermer la bouche au penseur qui proclame les lois de la justice, c'est contenir l'ouvrier qui revendique ses droits, c'est commander le silence aux populations affamées qui expirent dans une détresse sans nom. Ce que l'on veut, c'est prolonger l'existence du privilége, la tyrannie du hasard, les jouissances des heureux du monde et les tortures des modernes parias. Jetez un regard sur l'Irlande, écoutez les réflexions de l'Angleterre. Les damnés de l'île maudite trouvent-ils dans l'île voisine, dans le cœur de leurs compatriotes, qui parlent la même langue et sont éclairés par le même ciel, trouvent-ils dans ces frères selon la nature et selon la loi un peu de compassion et des sentiments d'équité? Non certes; ils n'y trouvent que l'injure et le sophisme. On les déclare des paresseux, des ivrognes, des êtres corrompus. Et en effet, ils sont corrompus par l'indigence, ils s'enivrent pour oublier d'intolérables douleurs, ils manquent de courage parce qu'ils manquent de force, et tombent morts de faim sur la bêche qui devrait les nourrir, mais ne creuse la terre que pour ajouter aux trésors de l'opulence et laisse la faim ronger les entrailles du cultivateur.

Ce n'est pas que je blâme les mesures prises par les gouvernements pour empêcher le monde social de tomber dans une dissolution immédiate. En agissant de la sorte, ils ne font que remplir leur devoir. Mais à côté de la répression, je voudrais voir le sentiment de la charité, je voudrais voir l'esprit de tolérance. Dans cet esprit seul réside, je crois, le salut du monde, pour les générations actuelles du moins, car pour les générations futures, rien ne les privera du fruit de nos labeurs. L'avenir tiendra infailliblement les promesses de l'histoire. Je répète donc que je voudrais voir une fraternelle émotion succéder à la colère qui accueille maintenant les plaintes des malheureux et les projets des socialistes. Là est le véritable principe de la guerre ; là est vraiment l'arène déjà baignée de sang, où des populations entières chercheront à s'exterminer. Nos pères ont conquis la tolérance religieuse : c'est à nous de réclamer la tolérance politique et sociale.

Digitized by Google

Tant que ce progrès ne sera pas accompli, on peut dire que l'humanité restera dans l'état barbare : elle répondra aux arguments par des blessures, par des proscriptions, par la menace et la mort. Elle assassinera, comme elle l'a fait toujours, les prophètes de la loi nouvelle, les défenseurs de la justice.

Les grands hommes, mépris du temps qui les voit naître,
Religion de l'avenir.

Et ne vous y trompez pas, hommes d'État prétendus, rois constitutionnels, despotes, ministres et dictateurs, lorsque vous voulez supprimer le libre examen, la libre discussion de toute idée politique, sociale, religieuse, industrielle, vous commettez un de ces crimes que n'atteignent pas les lois, mais qui n'en sont pas moins des crimes. Vous devenez des factieux à votre tour, car, sachez-le bien, l'oppression de l'intelligence équivaut à l'émeute. Que fait, dites-moi, l'homme de l'émeute? Lui qui représente une faible minorité de la nation, veut, par la violence, imposer ses principes à la majorité; il attente aux droits du plus grand nombre, il essaye d'introduire la force dans le domaine intellectuel, où l'intelligence seule doit régner, pleine d'un calme auguste. Que fait d'une autre part le gouvernement qui essaye d'arrêter la marche de l'esprit humain et brutalise les consciences? Lui aussi représente une minorité, une minorité plus faible encore peut-être que celle du sectaire. Et pourtant, il veut contraindre la nation à adopter sa manière de voir, il attente au droit général de tous les citoyens, il lèse d'un seul coup l'universalité du peuple. Il montre donc un véritable fanatisme, et prépare l'insurrection, en portant la main sur un des priviléges les plus sacrés de la nature humaine.

N'est-ce pas une chose étrange que des gouvernements, républicains ou autres, ne puissent pas comprendre des vérités aussi simples; qu'ils ne se laissent point guider par elles dans leur conduite et assument dès lors une responsabilité formidable? N'est-il point honteux qu'une assemblée nationale, au dix-neuvième siècle, ait défendu sous des peines sévères de traiter les questions les plus flagrantes? N'est-il point honteux, digne d'une éternelle honte, qu'elle ait déclaré l'étude des problèmes sociaux un acheminement vers la barbarie? Les Solon, les Pythagore, les Lycurgue, tous les législateurs qui ont changé les conditions de la vie chez les anciens étaient donc aussi des barbares. Ils étaient aussi des barbares les chrétiens qui demandaient l'affranchissement des esclaves; ils étaient aussi des barbares, les philosophes du dernier siècle qui minaient, qui ébranlaient sans relâche la société féodale. Ils étaient aussi des barbares ceux qui ont proclamé la république en 1792, ceux qui l'ont proclamée de nouveau en février 1848 et vous ont ainsi donné l'occasion d'être élus par le peuple. Ne voyez-

Digitized by Google

vous point que l'existence des nations se transforme comme celle des individus ; que la barbarie consiste, non pas à aider ces transformations, mais à les troubler, à tâcher de les rendre impossibles, à changer en maladie le développement naturel de l'humanité. Barbares ! mais c'est vous qui êtes des barbares, provinciaux retenus dès votre naissance loin du grand foyer de la civilisation moderne, interprètes des lois abrutis par la chicane, travailleurs enrichis qui insultez et dédaignez vos frères, soldats de l'armée d'Afrique devenus sauvages en combattant des sauvages, en restant de longues années sur une terre déserte, sous un ciel accablant. La civilisation n'est certes point parmi vous. Elle est parmi nous, hommes de science et de pensée, hommes d'étude et de poésie, que vous nommez des rêveurs et que la domination de l'argent excluait non-seulement de toute fonction politique, mais de votre société elle-même basée sur l'astuce, le mensonge, l'hypocrisie, sur tous les artifices où excellent les créatures inférieures ; elle est parmi ces ouvriers au teint blême, qui étudient les questions pour entretenir leur courage et leur espérance, qui comprennent mieux que vous les problèmes du monde actuel, parce que la douleur éclaire leur esprit et leur fait toucher au doigt les vices de notre société. Là se trouve la civilisation, le salut du monde ; quant à la barbarie, c'est dans vos rangs qu'il faut la chercher.

La tolérance que je réclame des puissants de la terre, je l'exige aussi des novateurs. L'impatience les emporte quelquefois au delà des bornes légitimes. Le Christ lui-même ne s'est-il pas abandonné à la colère et, saisissant le fouet de l'éternelle justice, n'a-t-il pas chassé les vendeurs du Temple ? Mais que les socialistes n'imitent pas ce transport sublime de Jésus. La seule arme dont ils doivent faire usage est celle de la parole. Qu'ils annoncent la bonne nouvelle, mais qu'ils l'annoncent paisiblement. Ce qui distingue d'ordinaire les promulgateurs des théories sociales et religieuses, c'est leur foi dans l'avenir, dans la perfectibilité humaine. Ils sont des messagers de bonheur, toutes leurs paroles éveillent l'espérance. Ils annoncent le règne de la justice, de l'égalité, de la fraternité. Qu'ils soient donc patients comme la justice, invariables comme l'égalité, doux comme les sentiments affectueux qu'ils prêchent. Qu'ils n'oublient jamais leur mission, qu'ils ne la dégradent jamais par la violence. Qu'ils fassent des prosélytes, mais ne trament point de conspirations ; qu'ils aillent éclairant les intelligences, mais ne descendent pas dans la rue un fusil à la main, ne conseillent pas la guerre civile, n'allument point de farouches inimitiés. S'ils s'écartent de ce rôle magnifique, alors que le pouvoir sévisse contre eux ; qu'il mette la paix sous la protection de la force et en sanctionne ainsi l'usage.

Mais que d'une autre part les gouvernants n'irritent pas, n'insultent pas les no-

Digitized by Google

vateurs et les malheureux ; qu'ils ne leur reprochent ni leurs convictions ni leurs espérances. Qu'ils ne leur attribuent pas tous les maux d'une crise, dont ils ne sont pas les auteurs, qu'une société décrépite portait en germe dans son organisation ruinée. Pour être équitable, on ne doit voir en eux que des victimes ou des médecins ; ceux-là éprouvent de cruelles souffrances, ceux-ci tâchent de les guérir. Se jeter sur eux avec fureur ou les calomnier d'une manière indigne, c'est ne montrer ni raison, ni justice, ni bon sens, ni charité. Que ces provocations perpétuelles cessent d'avoir lieu, et l'on finira par s'entendre, et le calme se rétablira.

Jusqu'alors, il faut le crier sans cesse aux deux partis : l'emploi des armes ne servira pas plus à l'un qu'à l'autre. Les questions de tout genre relèvent de la pensée, non de la force; la pensée peut seule les résoudre. Les combats, les fureurs ne prouvent rien : ils rougissent de sang le pavé des places publiques, ils ne jettent pas la moindre lueur sur le moindre problème. Quand on a fait gronder les canons, siffler les balles dans les rues des villes, on a bien des cadavres à ensevelir, mais pas une idée, pas un argument de plus. On est obligé de reprendre la question au point où on l'avait laissée, de recourir aux lois de la logique et d'abandonner les armes meurtrières. Seulement on discute au milieu des pleurs ; on cherche en vain autour de soi les parents, les amis qu'on a perdus, et au lieu de conciliantes paroles, on entend à la fin de chaque discours le bruit des corbillards qui traînent les morts vers le cimetière.

Le désir de voir régner la tolérance politique par une transaction mutuelle des majorités et des minorités, ce désir n'est point un rêve, une chimère. Nous en avons eu récemment un admirable exemple. Le gouvernement provisoire s'y est conformé, avec une patience et une grandeur qui méritent les plus sincères éloges. Pendant neuf semaines, il a présidé au sort de la France sans troupes, sans gendarmes, sans police, sans emprisonner un seul individu, sans proscrire un seul : il a laissé jouir du fruit de leurs rapines, de leurs positions acquises par la feinte les créatures de la monarchie. La liberté la plus absolue a régné sans désordre dans un état qui compte trente-cinq millions de citoyens. Ces véritables représentants du peuple ont protégé ceux qui les insultaient, gouverné par la puissance de la parole et la noblesse des sentiments. Ce sera pour eux une gloire immortelle d'avoir inauguré dans le monde *la tolérance politique,* éloigné le bourreau qui a jusqu'à présent accompagné les chefs des nations.

Puisque tant d'hommes ont pu, au milieu d'une crise terrible, discuter fraternellement les plus graves problèmes, ne perdons point l'espérance de communiquer à tous ces louables dispositions. Que l'intelligence devienne enfin la reine du monde ; que les hommes ne se menacent plus comme des bêtes féroces, et ne se

Digitized by Google

massacrent point comme des sauvages. Unissons-nous pour persuader aux monarques et aux peuples, aux électeurs et aux élus, aux propriétaires et aux prolétaires, que la violence ne peut leur être utile, qu'elle les plongera dans un abîme de malheurs, qui épouvante l'imagination. La patience et la charité, voilà quels doivent être les grands principes moraux de notre époque. N'oublions pas que nous sommes tous solidaires : le mépris, la dureté du riche excitent la colère du pauvre et amassent dans son cœur des trésors de vengeance. Les excès des novateurs reculent le moment de leur triomphe ; ils provoquent de sanglantes réactions. Les uns et les autres sont responsables, devant leur conscience et devant l'histoire,

De tout le sang qu'ils font répandre,
De tous les pleurs qu'ils font couler.

ALFRED MICHIELS.

Digitized by Google

L'AME.

Ame, esprit éternel, existence suprême,
Que le monde te jette un sensuel blasphême,
Moi, je proclamerai ton culte hautement.
C'est toi qui fais de l'homme un chef-d'œuvre sublime ;
C'est toi qui fais l'amour saint, noble et légitime ;
Le corps est un plomb vil, c'est toi le diamant.

Demandez au penseur qui vit en sybarite,
Aux riches, aux puissants, à cette fausse élite
Qui regarde la vie au seul prisme des sens,
Demandez à l'amant des mondaines délices,
Qui souilla jusqu'au fond les plus tendres calices,
Qui fit taire en son cœur les célestes accents.

Demandez-leur.... mais non ; leur vie est égarée,
Soulevez le clinquant dont elle s'est parée,
Cherchez la vérité sous tant de faux éclats ;
Que reste-t-il encore en leur âme blasée?
Toute noble croyance, hélas! en est chassée ;
Vous y lirez partout : L'amour n'existe pas.

— « L'amour n'existe pas ; tout est mensonge et feinte ;
La loi, c'est le besoin ; la vertu, c'est la crainte ;

Digitized by Google

Rien de grand, rien d'auguste et rien de révéré;
La suprême science est dans l'hypocrisie.
Nul respect de soi-même, et nulle poésie
Qui transporte le cœur d'un dévoûment sacré. —

O cynisme! et pourtant conclusion profonde,
Abîme où nous conduit le dédale du monde,
Quand pour guide on n'a pas quelque chose de Dieu.
Le plus résigné dit : — L'amour est pour les anges. —
— Non, il brille ici bas, mais non point dans vos fanges!
L'âme pure est l'autel de ce céleste feu.

Oui, je crois aux vertus, à la noble pensée
Vierge de vils instincts et désintéressée,
Qui garde son duvet avec de pieux soins;
Je crois qu'il est dans l'homme un tout autre mobile,
Que de vils appétits, qu'un intérêt habile...
Un mobile sublime et de nobles besoins!

Monde, du froid calcul préconise l'empire!
Je crois au dévoûment et je crois au martyre.
O femmes, dans l'amour, je crois à la pudeur;
Je crois à l'amitié qui sauve la faiblesse;
Je crois à l'amour pur, je crois à la noblesse,
Comme je crois à l'aube, au printemps, à la fleur!

Je crois aux sentiments de naïve espérance,
Aux élans spontanés de joie ou de souffrance;
Je crois au franc regard où se peint tout un cœur.
Je crois à la prière, aux sourires, aux larmes;
Je crois que le devoir a d'invincibles armes
Contre les aiguillons du vice ou du malheur.

Je crois que tout n'est pas fondé sur l'égoïsme;
Je crois qu'il est encor des levains d'héroïsme,
Qu'en dépit des frelons l'abeille fait son miel.
Et je crois à la femme, à l'ange de la terre,
A celle que tout homme honore dans sa mère,
A celle dont l'amour nous fait rêver le ciel.

Digitized by Google

Ame, je crois à toi, notre guide sublime.
L'amour doit voir en toi sa reine légitime ;
Il n'est pas que des sens dans le chef-d'œuvre humain.
Je crois qu'amour, bonheur, tout enfin sur la terre,
N'est pas d'un vil limon l'esclave involontaire,
Et que Dieu mit en nous un pilote divin.

Mon âme, bénis Dieu dans sa bonté profonde !
Tu ne t'es pas perdue aux écueils de ce monde ;
Fuis le froid scepticisme et ses basses amours !
Tu dois prier pour ceux qui ne voient plus l'aurore ;
Mon âme, bénis Dieu, toi qui peux croire encore,
Mon âme, bénis Dieu, tu peux aimer toujours.

Ch. Potvin.

Digitized by Google

SOUVENIRS.

I.

An der Quelle sasz der Knabe,
Blumen wand er sich zum Kranz,
Und er sah sie fortgerissen
Treiben in der Wellen Tanz.
Und so fliehen meine Tage,
Wie die Quelle, rastlos hin!
Und so schwindet meine Jugend,
Wie die Kränze schnell verblühn!

SCHILLER.

O mes amis, riez, jouissez de la vie!
Au plaisir, au bonheur le printemps vous convie ;
Jetez vos cris joyeux par l'écho redoublés!
Amours, illusions, longs espoirs et jeunesse,
Vous avez tout; chantez,—et vos chants d'allégresse
Par mes vers importuns ne seront point troublés.

Pour moi, je suis bien triste, assis sur le rivage,
Quand je vois, fleur à fleur, tomber mon premier âge,
Age de bonheur vrai, car il est innocent ;
Age où nul coup du sort ne mouille la paupière,
Où le rire moqueur de la pensée amère
Ne ride point encore un front jeune et puissant.

On n'entend pas alors, quand l'étoile s'allume,
Le Temps frapper minuit sur la sonore enclume;
L'œil n'interroge pas l'horizon incertain.
Le soir on dit : « Mon Dieu, conservez-moi mon père ;
» Ajoutez, chaque jour, à son destin prospère. »
Et l'on s'informe peu d'un obscur lendemain.

Digitized by Google

Je fus enfant aussi : pour moi tout était fête.
Je ne prévoyais pas, infortuné prophète,
Ce que me réservait l'insondable avenir.
Ma mère me disait : « Je ne veux plus qu'on joue ! »
Soudain un gros baiser allait rougir sa joue,
Et ce mot dans son cœur était sans souvenir.

J'eus aussi mon printemps, mes rideaux blancs et roses ;
J'eus mon berceau de plume et mes bouquets de roses ;
De mes amis le cercle aussi fut plus nombreux.
Aujourd'hui la plupart ont quitté leur famille,
Après s'être un instant assis sous la charmille,
Sans gravir un sentier difficile et scabreux.

Le monde n'avait point encor souillé notre âme.
Il eût fallu nous voir, tout rouges, l'œil en flamme,
Courir l'un après l'autre à travers le vallon,
Voler, insouciants, à la forêt prochaine,
Et dénicher l'oiseau dans les branches d'un chêne,
Ou prendre dans nos rets le léger papillon !

La confiance alors était plus prompte à naître :
De l'amitié nos cœurs ignoraient le peut-être,
Jamais d'un trait malin on n'était offensé.
Rire du rire franc où le bonheur convie,
Jouer, s'aimer surtout ; c'était là notre vie :
Quel âge ! quel trésor ! — et je l'ai dépensé !

II.

Un cri religieux, le cri de la nature,
Vous dit : « Pleurez, priez sur cette sépulture ;
» Vos parents, vos amis dorment dans ce séjour,
» Monument vénérable et de deuil et d'amour.
» Ces êtres consacrés par les devoirs suprêmes,
» Honorez-les pour eux, pour l'État, pour vous-mêmes. »

DELILLE.

Un jour je vis partir et mon père et ma mère :
Mon père était souffrant et d'un art salutaire
Il allait invoquer les secours bienfaisants.
Moi, je pleurai longtemps..... Après deux mois d'alarmes,

Digitized by Google

Ma mère, un soir, revint, les yeux baignés de larmes,
Et pour toute parole embrassa ses enfants.

Ses pleurs parlaient assez, hélas ! mais à mon âge
Je ne comprenais pas ce douloureux langage.
« Et mon père, disais-je ? — Attends, il reviendra.
— Que fait-il si longtemps loin de nous ? — Il voyage, »
Me répondait quelqu'un en voilant son visage,
Et l'on s'éloignait vite en me disant cela.

Bien des larmes depuis rougirent mes paupières.
Depuis ce jour fatal les mères étrangères
Plus tendrement aussi me pressaient sur leur sein.
L'aube me surprenait plus rêveur et plus sombre,
Et sans moi mes amis allaient jouer à l'ombre :
J'attendais mon vieux père et j'attendais en vain.

Trois fois je vis changer les saisons, les années,
Je vis l'onde durcie et les feuilles fanées.
Le soir, quand j'entendais nos dogues aboyer
Au bruit sourd d'un carrosse entrant sous l'avenue,
J'accourais plein d'espoir ; mon âme était déçue,
Et j'allais à pas lents me rasseoir au foyer.

III.

Savez-vous ce que c'est que d'avoir une mère ? Savez-vous ce que c'est que d'être enfant, pauvre enfant, faible, nu, misérable, affamé, seul au monde, et de sentir que vous avez auprès de vous, autour de vous, au-dessus de vous, marchant quand vous marchez, s'arrêtant quand vous vous arrêtez, souriant quand vous pleurez, une femme ?.....

V. Hugo.

Il est dans ce vallon d'éternelle misère
Des hommes que poursuit une sombre colère,
Comme un astre malin que l'enfer alluma ;
De ces infortunés qui n'ont reçu la vie
Que pour boire à longs traits et jusques à la lie
Tous les maux réunis : je suis un de ceux-là !

Digitized by Google

Je suis un de ceux-là! Le malheur est ma route!
Je n'avais que dix ans ; j'étais jeune sans doute ;
Et de ma mère alors la mort trancha les jours.
Être enfant, faible enfant, orphelin dans ce monde,
Ramper seul à travers toute sa boue immonde,
C'était là mon destin : amis ! il eut son cours!

Oh ! si vous saviez, vous que berce l'espérance,
Ce que souffrit mon cœur de cette perte immense ;
Si vous compreniez bien l'irrévocable adieu ;
Si vos regards pouvaient percer cette poitrine,
Y lire la douleur qui la ronge et la mine,
Soyez ange ou démon, vous douteriez de Dieu !

C'est qu'elle était si bonne et si douce, ma mère!
C'est que le moindre mal, un rien, une chimère,
Qui glaçait ma gaîté, suspendait son souris !
C'est qu'elle m'adorait! c'est qu'elle était heureuse
Rien qu'à voir folâtrer mon enfance rieuse !
C'est qu'elle était ma mère et que j'étais son fils !

O l'amour d'une mère ! O la source éternelle
Dont le flot suit toujours sa pente naturelle !
Source que rien ne peut arrêter ni tarir ;
Qui se plaît à verser ses ondes toujours vives
Sur les débiles fleurs écloses sur ses rives,
Et de leurs doux parfums aime à s'enorgueillir !

Une mère ! Oh ! jamais je n'oublirai la mienne !
C'est elle qui m'apprit mon hymne quotidienne,
Qui m'apprit que là-haut, bien loin, bien loin de nous,
Il est un Dieu puissant, généreux ou sévère,
Formidable au méchant, bon à qui le révère,
Un Dieu que les rois même adorent à genoux.

Lorsque tu me disais, femme trois fois bénie,
En m'enseignant du Ciel la clémence infinie,
Qu'il conservait sa mère à l'enfant au berceau ;
Qu'il ne la lui prenait que quand il avait l'âge

Digitized by Google

De résister tout seul aux fureurs de l'orage ;
Savais-tu que sa main préparait ton tombeau ?

Un jour, il m'en souvient, à sa couche on m'appelle,
Et là : « Mon fils, écoute, écoute, me dit-elle :
» Je vais bientôt mourir..... Enfant, ne pleure pas !
» Quoiqu'on dise—« Espérez, »—j'ai perdu l'espérance,
» Et j'aurai terminé ma vie et ma souffrance
» Avant que l'heure en cercle ait fait soixante pas !

» Vois-tu, je t'aimais trop, si pourtant c'est possible.
» Mon cœur à tes désirs était trop accessible ;
» Je n'eusse pu calmer tes jeunes passions :
» Sur l'océan du monde où tout mortel s'égare
» Ta barque aurait erré loin des rayons du phare,
» Comme errent sur les flots les nids des alcyons.

» Quand je ne serai plus, loin des sentiers du vice
» D'autres dirigeront ta vie encor novice ;
» D'autres t'enseigneront et le bien et le mal,
» Le cri triste ou joyeux, fils de la conscience,
» Sèmeront ton esprit d'une heureuse science,
» Et te diront combien est beau le sol natal !

» Qu'ils t'expliquent surtout le livre qui console,
» De l'éternel Esprit éternelle parole,
» Page dont chaque mot emplit l'âme d'émoi.
» S'ils te disent, le soir : — « A genoux sur la pierre,
» A votre père, enfant, offrez votre prière. — »
» Écoute-les, mon fils, et prie aussi pour moi! »

Oui, je prirai pour toi, douce et tendre colombe !
Chaque aube et chaque soir je viendrai sur ta tombe
Déposer mes douleurs au pied de ton cyprès ;
Afin de soulager mon âme désolée,
Afin que par mes pleurs ton triste mausolée
Soit toujours entouré d'un gazon jeune et frais !

Digitized by Google

N'importe l'âge alors que ma coupe contienne,
Pourvu qu'après ma mort, à côté de la tienne,
Ma cendre trouve un coin pour reposer en paix ;
Jusqu'au jour où luira l'universelle aurore,
Où ceux qui ne sont plus et ceux qui sont encore
Seront tous réunis et jugés à jamais !

ÉMILE NYPELS.

Liége, juillet 1847.

Digitized by Google

POÉTES ET ROMANCIERS DU DANEMARCK.

ANDERSEN.

A côté des poëtes-ouvriers, qui traduisent leurs inspirations en un langage dont la rude et mâle énergie se trouve en rapport avec leur condition, viennent naturellement se classer ces tristes victimes de notre état social : les chantres populaires.

Andersen, le poëte danois, est une apparition d'autant plus consolante que le but atteint par lui à travers mille obstacles semble présager une ère nouvelle d'amour, de lumière et de liberté.

Il appartient, il est vrai, à une littérature presque inconnue; mais là se trouve justement le secret de sa puissance; car, ne trouvant autour de lui que des muses frappées de vieillesse, il vient leur offrir cette communion intellectuelle qui doit les rajeunir et les sauver.

Tel est du moins notre espoir, à nous qui avons pu explorer quelques-unes de ces littératures du Nord, si intéressantes et si riches, et qui n'ont certes été négligées jusqu'à ce jour par nos savants qu'à cause des difficultés sérieuses que présente leur appréciation.

La littérature danoise, dont nous avons à nous occuper particulièrement, domine depuis la réformation dans les contrées hyperboréennes, et cette prééminence a aussi bien sa raison dans une influence politique plus grande et des relations constantes avec l'Allemagne que dans l'intime parenté des divers idiomes de la Scandinavie. La pléïade poétique est dans toute sa splendeur en Danemarck, et cela au moment d'un changement de règne!

Tout est dans ce fait : le nouveau roi monte sur le trône avec le mot de Constitution à la bouche; la nationalité danoise en devient plus forte; elle devance le sourd travail de l'élément germanique qui, chez elle, s'attaque à tout et menace de tout envahir, puis, contente de cette première victoire, elle s'empresse de la consolider en ouvrant, par la révocation de l'édit de 1799 relatif à la presse,

Digitized by Google

une ère nouvelle à sa littérature qui a miraculeusement conservé son caractère traditionnel et son originalité, malgré les agressions étrangères toujours renouvelées.

Cette dernière circonstance suffit, selon nous, à elle seule pour démontrer que le Danemarck ne mérite pas le reproche qu'on lui a fait de méconnaître le mouvement intellectuel qui agite l'Europe entière; il a de tout temps reconnu à ses poëtes une haute et noble mission, et il leur accorde des *stipendes* de voyage aussi libéralement qu'à ses artistes.

N'est-ce pas là un exemple à suivre, et peut-on nier l'influence de cette mesure aussi sage que nationale sur les travaux de Baggesen, d'Ewald, d'Ingemann, d'Heiberg et en dernier lieu d'Andersen?

Son livre nous répondra sur ce point de façon à ne laisser aucun doute dans notre esprit, et bien que le titre, qui signifie: *Le conte bleu de ma vie* (1),—permette la fiction, nous sommes à même de pouvoir dire qu'il n'y eut jamais d'autobiographie plus franche et plus sincère. L'auteur s'y montre à quelques égards trop sévère envers lui-même, et cela pour avoir patienté jusqu'au moment de mettre à profit l'excellent conseil que nous donne Benvenuto Cellini dans ses mémoires, en disant que tout homme, dont l'existence présenterait des faits riches en enseignements, doit attendre, pour en écrire l'histoire, qu'il ait atteint sa quarantième année, afin de pouvoir retracer sans passion et jusque dans ses moindres événements une jeunesse agitée.

Bonne, douce et pieuse nature, Andersen se reflète tout entier dans ces pages écrites avec tant de simplicité; il ose à peine parler des haines qui le poursuivent et se plaindre des gens qui lui refusent obstinément tout mérite parce qu'ils l'ont vu mendier, il y a vingt-cinq ans, dans les rues de Copenhague!

Mais s'il fuit le sol natal, faute de se sentir l'énergie nécessaire pour faire face à l'orage, s'il se sert parfois d'une langue étrangère pour rendre ses impressions de poëte, sa pensée ne le ramène pas moins sur les rivages arides et au milieu des sombres forêts de sa patrie.

Hier il écrivait l'histoire de sa lutte contre la misère, de ses grandes déceptions, et de ses premiers succès dans un village au pied des Pyrénées; aujourd'hui nous le trouvons à Leipzig, occupé de la traduction de ses ouvrages, ce qu'il considère comme une dette de reconnaissance envers l'Allemagne qui, la première, lui rendit la justice que son pays lui refusait.

Et, chose singulière, ce fut Adalbert de Chamisso, le poëte de l'époque le plus cruellement éprouvé et méconnu, qui contribua surtout à établir sa réputation et le sauva plus d'une fois d'un funeste découragement.

Voici les touchantes paroles que lui adressait cet homme de bien quelques jours avant sa mort:

« Vous avez grandement réjoui un pauvre et maladif vieillard par l'envoi de votre roman: » *Rien qu'un musicien;* aussi ce bon présent vous vaut-il toute ma reconnaissance. C'est bien là » cette chaste et sublime poésie de l'enfance qui ne peut s'imiter!

» Personne, soyez-en sûr, ne voudra, en ces temps de misère et de cohue universelle, marcher » sur vos traces.

» Vous êtes désormais au nombre des poëtes les plus aimés du public allemand.

» Je reconnais que le plan de votre ouvrage a en quelque sorte nécessité la triste fin de votre

---

(1) Das märchen meines lebes. Leipsic, 1847, 2 vol. in-12.

Digitized by Google

» héros, mais je crains qu'on ne soulève le masque sous lequel se cache votre révolte contre l'in-
» justice du sort.

» Croyez-moi : ce que nous avons de mieux et de plus sage à faire c'est de nous contenter
» gaîment de ce que nous avons su conquérir et de prier Dieu afin qu'il éloigne de nous ces
» déchirements et ces plaies que, de nos jours, on ne rougit plus d'afficher. »

Quelques années auparavant, toujours ami sincère et dévoué, Chamisso avait cherché à le détourner du théâtre, qui ne sera jamais l'arène du talent modeste ; mais à cette époque la magie des souvenirs d'enfance était encore si puissante chez Andersen, que, malgré lui, tous les accords et toutes les aspirations de son âme revêtaient une forme dramatique.

Ce fut là pour lui un véritable malheur, ses facultés expressives s'en trouvèrent un moment compromises; mais cette hésitation, ce tâtonnement ne furent pas de longue durée, et il rentra d'un pas assuré dans la voie où l'attendait le succès.

Plusieurs de ses pièces de théâtre avaient successivement reçu l'accueil le plus froid, et il n'y eut pas jusqu'au conseiller Molbech, directeur des théâtres royaux, qui, honteux d'avoir si mal placé ses espérances, ne vînt à ordonner au *Maandeskrift*, petit journal d'une critique aigre et morose, dont il dirigeait les attaques, de harceler de la bonne façon le pauvre poëte.

Celui-ci, désespéré, sur le point de grossir le martyrologe littéraire, car il croyait que la réprobation qui le frappait, lui être aimant et inoffensif, émanait de la nation entière; il avait baissé le front en silence, et ce ne fut qu'après des semaines et des mois passés en sombres rêveries qu'il prit une décision; il se dit que tous les beaux songes qui avaient traversé son enfance et l'avaient consolé de la misère, n'étaient que des images trompeuses et vaines.

« Je ne saurai si je suis vraiment un poëte que lorsque le tribunal de l'étranger se sera pro-
» noncé sur mes œuvres, » s'écria Andersen en se mettant sur les rangs pour obtenir une bourse de voyage, puis il alla, — dernière humiliation, — solliciter l'appui des principaux écrivains de Copenhague.

Tous répondirent à son appel, et accordèrent par leurs certificats tant de titres littéraires à l'enfant du peuple que l'on répudiait, qu'il lui arriva de ne voir dans ces témoignages d'estime si inattendus que la dernière aumône jetée à un malheureux.

Œhlenschlaeger vanta hautement son talent lyrique, Thiele sa muse toujours chaste et résignée en face de la misère, Heiberg déclara qu'il n'y avait pas eu depuis Wessel un poëte danois qui possédât plus d'originalité, et Ingemann, qui devint depuis son ami le plus intime, prétendit à son tour que nul ne pouvait saisir les scènes populaires avec plus de vérité.

Comme on peut bien le penser, une bourse de voyage lui fut dès lors assurée, mais cette espèce de victoire ne pouvait plus être pour lui qu'une tardive faveur, et c'est par cette navrante réflexion qu'il la signale dans ses mémoires :

« Je suis, à ma connaissance, le seul écrivain danois qui ait jamais, dans sa patrie, éprouvé
» l'humiliation de devoir faire constater comme bien réelle sa qualité d'homme de lettres et sa
» valeur littéraire. »

Andersen partit; il traversa, devancé à son insu par une brillante réputation, l'Allemagne, l'Angleterre, la France et l'Italie, et plus il avançait dans ses pérégrinations, plus son horizon de poëte allait s'élargissant; il s'arrêtait avec émotion au milieu de ses études nouvelles pour remercier Dieu.

Près de dix ans de sa vie s'écoulèrent à l'étranger, où, choyé dans le grand monde et bien

Digitized by Google

accueilli dans le cabinet de l'homme de lettres, il se transforma complétement mais il conserva, par une singulière anomalie de caractère, la plus grande déférence et une espèce d'humilité craintive pour ceux qui venaient au devant de lui. Ainsi, lorsqu'il cite dans son livre quelque écrivain célèbre ou quelque grand seigneur qui lui a toujours montré de l'amitié, au lieu de s'arrêter à nous en crayonner la personnalité, il se borne à citer les promesses, les flatteries et les attentions qui lui ont été prodiguées; mais, disons-le bien vite, tout cela est raconté avec une franchise telle qu'il n'est pas possible d'en vouloir le moins du monde à l'auteur qui se montre orgueilleux de si bonne foi.

C'est à ces années doucement vagabondes que se rapportent la plupart des productions remarquables d'Andersen; c'est alors que son lyrisme, déjà si populaire, prit un reflet d'actualité beaucoup plus prononcé.

Il ne s'en va pas prêchant la révolte ou la réforme au coin des carrefours; s'il s'apitoie sur le sort des classes pauvres; c'est en frère qu'il leur parle; ses paroles ont d'ailleurs cette religion et cette simplicité, qui, jointes à une force de raisonnement remarquable, ne manquent pas de relever la poésie plus que ne le pourrait faire un grand étalage d'idées nuageuses et de mots ronflants.

Une chose encore recommande les petits poëmes de l'auteur danois, c'est leur inimitable candeur de style; le *Soir de Noël,* entre autres, nous semble surpasser de beaucoup les poésies naïves du poëte hollandais Van Alphen; rien de plus touchant et de plus gracieux à la fois que le babillage des enfants, les réponses des parents et les lamentations d'un vieux célibataire qui, de la maison d'en face, assiste tout en pleurs à cette cérémonie joyeuse que le luthéranisme a fait passer dans les mœurs de tout le nord de l'Europe.

Le Militaire, les Pleurs, le Songe d'une mère, la Rose, le Musicien, et le chant : « *Nous sommes Scandinaves,* » sont des morceaux pleins de verve et de chaleur.

» *Ce que j'aime* » — ce morceau clôture le recueil — renferme la profession de foi du poëte; nous tâcherons donc d'en donner la traduction la plus fidèle.

CE QUE J'AIME.

J'aime la vaste mer quand le flot se couronne
En hurlant à grand bruit d'écume qui bouillonne;
Je l'aime aussi, paisible et formant ce miroir
Où la lune coquette aime tant à se voir;
J'aime l'air qu'on respire aux creux de nos montagnes,
La fraîcheur d'un grand fleuve à travers les campagnes;
J'aime dans la forêt un dôme au jour voilé,
La nuit qui nous amène un cortége étoilé,
L'aurore d'un beau jour fidèle à sa promesse,
Et le brillant frimas au rameau qui s'affaisse. —
Je hais — est-ce haïr, quand j'en veux à ces maux
Qui réduisent le peuple en d'infâmes troupeaux? —
Pauvre et seul, je m'attaque aux pensers sans issue,
A la corruption qui dévore ou qui tue,

Digitized by Google

Comme aux autres démons, gangrénant nos cités
Au vent empoisonné de leurs impuretés.
Pauvre et seul, j'aime mieux l'enfant pour son bel âge,
L'homme dont le génie atteindra son rivage,
La musique venant, comme un céleste don,
Effacer la sueur qui nous ruisselle au front;
La fleur prise au hasard dont le parfum enivre,
Et le chantre des bois qui s'éloigne pour vivre.
Ce sont là des amours qu'aux bras de l'amitié
L'on sent venir plus vite et croître de moitié!
J'aime en mon souvenir, j'aime la jeune femme
Que je ne vis qu'au jour où tomba de son âme
Ce doux et chaste aveu qui valait un trésor.
De ce jour, je le sens, l'air ému vibre encor;
Il me semble la voir avec sa robe blanche,
Son regard étoilé, son bouquet sur la hanche;
Un murmure flatteur courait sur son chemin,
Chacun la saluait ou lui tendait la main.
Moi seul j'étais de trop; depuis lors je chemine
Vers ma tombe, le vide, hélas! dans la poitrine. »

A l'allure sérieuse de ces vers on devine qu'ils n'appartiennent pas à ces premières saisons où tout est illusions et images folles; c'est, au contraire, le langage de l'homme pour lequel l'horizon de la vie est désormais terne et froid, et qui s'en va volontiers loin du monde pleurer sur les vaines tendresses qu'il avait amassées en son sein.

Andersen n'exagère rien, pas même ses souffrances; il n'aima qu'une fois, mais à cette époque de sa vie ni les entrepreneurs en traductions de Leipsig, ni même Xavier Marmier, le juif errant du XIXe siècle, n'avaient songé à s'occuper de ses ouvrages; son nom était par conséquent ignoré au delà des murs d'Odensée, son lieu de naissance; sa fortune future restait un doute pour lui-même.

Après de fréquentes alternatives d'espoir et de découragement, l'enfant du peuple comprit que le ciel se fermait pour lui, car, à ses yeux, c'eût été une lâcheté que de se rapprocher de la jeune fille dont la haute position sociale élevait entre elle et lui une barrière infranchissable.

Il se mit à l'aimer de loin, et lorsque, confondu dans la foule, il vit sa muse bien-aimée s'unir à un autre, il prit le chemin de l'étranger.

Cette page de sa biographie devait reparaître dans ses œuvres, aussi servit-elle de canevas au roman : « *Rien qu'un musicien,* » dont nous avons cité la juste et fidèle appréciation d'Adalbert de Chamisso, au commencement de ce travail.

Ce livre eut deux aînés : *l'Improvisateur,* qui est une peinture chaude et colorée des mœurs italiennes, et « *O-Z* », dont le titre singulier indique à la fois, par les initiales, la maison de force d'Odensée (Odenser Zuchthaus), et le nom du principal personnage Othon Zostrupp, un criminel repentant, qui porte l'empreinte de ces deux lettres sur l'épaule.

Digitized by Google

« *O-Z* » n'eût jamais vu le jour sans les circonstances qui furent pour le jeune auteur une dure mais décisive épreuve.

La traduction de *l'Improvisateur*, que Kruse fit paraître en 1835, sous un titre prétentieux, venait de recevoir du public allemand un accueil si favorable que la presse danoise s'empressa, plus par déférence pour l'opinion d'autrui, que par conviction, de déclarer que le talent du traducteur avait fait beaucoup pour ce livre,en dissimulant certaines négligences de style qui, dans la langue originale, en rendaient la lecture des plus laborieuses.

Cette assertion n'était guère louangeuse; mais Andersen s'en contenta, tant la joie qu'il éprouvait, en retrouvant la patrie après des années d'absence, était vive et remplissait son âme de pensées à la fois conciliantes et religieuses.

Pour ses antagonistes, et Dieu sait si l'homme de mérite en manque jamais, son retour à Copenhague était au contraire un signal attendu; tous les journaux littéraires se ruèrent à l'envi sur ses ouvrages, qui furent impitoyablement passés au creuset d'une aigre critique; puis, cette belle œuvre achevée, on reprocha à l'auteur de *l'Improvisateur* de n'avoir eu d'autre but en s'occupant des mœurs de la famille en Italie que de ridiculiser les salons de quelques-uns de ses protecteurs de Copenhague, et on alla jusqu'à ajouter que tout bon Danois ne pouvait que mépriser celui de ses compatriotes qui ne ressentait de l'enthousiasme et de l'admiration qu'à l'étranger et en était venu à ne plus pouvoir respirer avec bonheur que sous un ciel du Midi toujours bleu et sans nuages.

A ces accusations et à bien d'autres encore plus nettement formulées, le poëte, auquel on répétait sans cesse qu'après avoir mendié son pain il était rare qu'on eût autant de bonheur que lui, sentit qu'il fallait atteindre plus haut; il dévora ses larmes et ne répondit à ses détracteurs qu'en leur envoyant du fond de sa mansarde, « *O-Z*, » l'œuvre de deux mois de travail.

Heiberg, en plaisantant, a dit du succès de ce livre qu'il porta le nom de l'auteur depuis Schoonen jusqu'à Hundsrück, mais toujours est-il qu'il lui fit un puissant parti dans la bourgeoisie, que des scènes populaires pleines de vérité et des peintures poétisées des froids paysages scandinaves jetaient dans le ravissement.

Dès lors Andersen commença une vie nouvelle; le journalisme, se trouvant isolé, avait fini par l'accepter comme un fait accompli et même par l'encourager.

« Je crus décidément, écrivait-il, que le sort se lassait de me persécuter, et, remerciant Dieu » de ce qu'il avait permis que cette sorte de réhabilitation littéraire me vînt de mes compatriotes, » je m'abandonnai sans réserve à cette douce nonchalance qui dégénère toujours, chez le poëte, en » une paresseuse quiétude d'esprit. »

Il s'en réveillait pourtant chaque année à l'approche de la Noël et laissait alors tomber de sa plume des contes dédiés à l'enfance qui ajoutèrent encore à sa popularité et excitèrent à chacune de leurs périodiques apparitions un enthousiasme croissant.

Ces contes ne ressemblent en rien aux histoires de nourrice de Perrault ni aux légendes fantastiques de Musäus; ce sont d'étroits canevas, qui tiennent à la fois de l'idylle, de la ballade et de l'apologue, et sur lesquels l'écrivain jette avec une profusion sans égale toutes les broderies de son imagination et la philosophie de son esprit scrutateur.

Pour nous, c'est dans ce genre qu'Andersen atteint à l'apogée de son talent et n'a peut-être pas été surpassé; il suffit de lire *Le soldat de plomb sans peur et sans reproche*, *Joies et douleurs d'un sapin*, *La princesse au petit pois*, et *La balle et la toupie*, pour saisir toutes les nuances d'une

Digitized by Google

fantaisie si riche et si souple dans ses écarts; on sera émerveillé d'y trouver, à travers la naïveté du style et la minutie des détails, matière à de sérieuses réflexions et à des investigations nouvelles sur la nature et la mission des objets dont nous sommes incessamment entourés.

L'album sans images (*Bilderbuch ohne bilder*) est proche parent du livre de contes et présente au lecteur, en dépit de son titre, de véritables vignettes travaillées à la loupe et écrites de cette prose cadencée dont Lamennais et Chateaubriand se sont servis avec tant de succès.

L'auteur suppose pour relier entre eux les trente-trois chapitres dont le petit volume se compose, qu'au temps où il vivait misérablement sous les toits, la lune compatissante savait lui faire oublier et le froid et la faim, en lui racontant ses aventures des nuits précédentes dans cette langue merveilleuse que seuls les poëtes comprennent et qui acquiert un charme de plus quand elle est aussi soigneusement ciselée et mise à notre portée.

Aujourd'hui qu'Andersen est parvenu si courageusement au sommet de la montagne de la vie, nous ne doutons pas, d'après les sympathies et la vénération qui l'entourent, de le voir un jour, comme Pétrarque, monter au Capitole; sans doute la prédiction qu'une vieille femme, réputée sorcière, prononça sur la tête de l'enfant s'accomplira dans un avenir rapproché.

« Allez, lui disait-elle, je vois en vous un écrivain célèbre, en l'honneur duquel la ville d'Odensée sera illuminée. »

Nous ne terminerons pas cet article sans offrir à nos lecteurs la traduction d'un des contes les plus naïfs du poëte danois.

LA MISSION DE L'ANGE.

« Toutes les fois que meurt un enfant bien sage, un ange descend du paradis sur la terre, prend » l'enfant dans ses bras, ouvre ses grandes ailes blanches et s'en va visiter tous les lieux qu'il sait » lui avoir été chers; partout il cueille quelques fleurs afin que, déposées aux pieds du bon Dieu, » elles aient ces couleurs et ce parfum qu'elles ne peuvent avoir ici-bas. Le bon Dieu presse alors » toutes les fleurs sur son sein, mais celle qu'il préfère, il la touche des lèvres; la fleur chante » aussitôt, et sa voix se mêle aux concerts de louange et de félicité éternelles. »

» Voilà ce que racontait un ange en remontant vers le ciel, emportant dans ses bras un enfant mort, et l'enfant l'écoutait comme on écoute au milieu d'un songe; ses pensées le ramenaient vers les rues, les places, les vallées et les montagnes, où et il avait maintes fois couru en jouant : ils passèrent bientôt au-dessus de vastes jardins émaillés de fleurs.

— « Lesquelles prendrons-nous pour les transplanter dans le ciel? » demanda l'ange.

« Il y avait là un superbe rosier qu'une main malintentionnée avait brisé en deux, de telle sorte que des branches toutes couvertes de boutons entr'ouverts se desséchaient sur le sol. »

—« Le pauvre rosier! s'écria l'enfant, prends-le vite, afin qu'il ait la joie de fleurir là-haut auprès » du bon Dieu. »

» Ainsi fit l'ange, après avoir embrassé l'enfant au front pour ces bonnes paroles; celui-ci entr'ouvrit les yeux.

» Ils se mirent tous deux à cueillir les plus belles fleurs et n'oublièrent cependant pas de joindre à leurs bouquets le pissenlit, si méprisé, et la simple et modeste violette.

— « Maintenant, nous avons des fleurs! » dit l'enfant; l'ange fit un signe de tête affectueux, mais il ne reprit pas de suite son vol vers les régions bienheureuses.

Digitized by Google

» Il faisait nuit; tout était tranquille sur la terre, ils se rapprochèrent de la grande ville et s'arrêtèrent dans une rue étroite, encombrée de monceaux de paille, de cendres et d'immondices de toute espèce; c'était un samedi; il y avait là aussi des tessons de bouteilles, des fragments d'assiettes, des plâtres brisés, des souliers déformés et des chapeaux défoncés; toutes choses peu recréatives à voir.

» Cependant l'ange finit par y trouver un pot à fleurs, probablement jeté d'une fenêtre, car il était brisé en mille pièces; la terre qu'il contenait s'était éparpillée sur le sol où gisait aussi la fleur, une pauvre fleur des champs toute jaunie et desséchée.

— « Nous pendrons encore celle-ci avec nous, dit-il, et tu sauras pourquoi lorsque nous aurons » repris notre vol. »

» Ils s'élevèrent cette fois rapidement dans les airs et l'ange raconta ce qui suit :

— « Là-bas, dans cette ruelle que nous venons de quitter, demeurait un pauvre enfant malade; il » habitait une cave : depuis sa naissance, il n'avait pour ainsi dire pas quitté son lit, car c'est » tout au plus s'il pouvait, lorsque la douleur lui laissait un instant de trêve, faire une ou deux » fois le tour de sa chambre appuyé sur ses béquilles.

» En été, les rayons du soleil venaient quelquefois caresser, pendant une demi-heure, les murs » humides de la cave; l'enfant malade recherchait cette splendide lumière et cette chaleur bien- » faisante, il portait alors ses mains à ses yeux éblouis et voyait avec joie que le sang colorait » ses doigts d'ordinaire si blancs et si froids. Quand cela arrivait, on disait autour de lui : « Au- » jourd'hui il est sorti. »

» Il ne connaissait pas la magnifique parure printanière de la forêt voisine et n'apprenait la fin » de l'hiver que lorsque le garçon du voisin lui apportait la première branche de hêtre couverte » de feuillage; cette branche faisait sa joie, il la tenait souvent au-dessus de sa tête, et chaque fois » il rêvait qu'il se trouvait sous des hêtres dont le feuillage était doré par le soleil et habité par » d'innombrables oiseaux toujours gazouillants. Un beau jour de printemps, le garçon du voisin » lui rapporta des champs des fleurs de toutes les nuances, au milieu desquelles s'en trouvait par » hasard une qui avait conservé ses racines; il obtint pour celle-ci un vase rempli de terre qu'il » posa sur la fenêtre la plus rapprochée de son lit.

» La fleur prospéra à merveille, elle s'éleva et s'entoura de rejetons qui, comme elle, fleuris- » saient tous les ans; elle valait à l'enfant malade tous les jardins du monde; elle était son seul » trésor ici-bas, il l'arrosait, la soignait et ne manquait jamais de lui donner sa part du plus » mince rayon de soleil qui entrait dans la cave.

» Sa fleur jouait un rôle dans chacun de ses rêves; elle s'épanouissait et embaumait l'air pour » lui seul; aussi tourna-t-il ses regards vers elle lorsqu'à l'heure suprême le bon Dieu l'appela » à lui.

» Depuis un an l'enfant est aux cieux; depuis un an aussi la fleur est restée oubliée, dans un » coin de la fenêtre, et l'on a fini par s'en débarrasser.

» C'est elle, la pauvre fleur jaunie et desséchée, que nous avons trouvée dans la ruelle, et que » nous venons de joindre à notre bouquet; elle le mérite pour avoir procuré plus de douces jouis- » sances que n'en donne la plus belle fleur des jardins d'une reine. »

— « Mais comment sais-tu tout cela? » demanda l'enfant que l'ange portait au ciel.

— « Je le sais, continua l'ange, parce que je suis moi-même ce pauvre enfant malade qui marchait » avec des béquilles! je connais bien ma fleur. »

Digitized by Google

» L'enfant, étonné, souleva entièrement sa paupière pour considérer le noble et radieux visage de l'ange ; mais déjà ils étaient dans le royaume de Dieu où ne règnent que joie et bonheur.

» L'Éternel pressa l'enfant mort sur son cœur; aussitôt lui vinrent aux épaules des ailes semblables à celles de l'ange; et tous deux ils s'élevèrent dans l'espace les bras enlacés.

» Cependant le bon Dieu avait retiré du bouquet la pauvre fleur fanée et l'avait effleurée de ses lèvres; une voix s'échappa du calice et vint se mêler aux concerts des anges, qui se groupaient en si grand nombre autour du Maître de l'univers, qu'ils peuplaient un horizon sans bornes; ils étaient tous également heureux, et jusqu'au dernier d'entre eux ils joignaient à leurs harmonieuses prières le nom du pieux enfant celui de la pauvre fleur des champs jetée, un samedi, sur le pavé de la sombre ruelle. »

CHARLES RAHL.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ARTISTIQUE.

A Monsieur le Directeur de la Revue de Belgique (1).

Londres, 7 octobre 1848.

Le Salon de Bruxelles provoque plus d'une réflexion sur la carrière suivie par un des exposants. Dans l'étude ordinaire d'une exposition, nous éprouvons un égal plaisir à constater la marche calme et régulière d'un talent achevé, et les premiers essais d'un débutant. C'est là une source de jouissances profondes et tranquilles. Aujourd'hui, nous nous voyons entraîné, à notre grand regret,

(1) La lettre que nous publions aujourd'hui, excitera sans doute l'étonnement de nos lecteurs qui connaissent notre opinion sur M. Wiertz et sur ses œuvres. Il nous suffira, pour expliquer cette contradiction apparente, de rappeler que la *Revue* est ouverte à toutes les opinions, à toutes les doctrines littéraires et artistiques. L'intérêt qui s'attache au nom de l'habile rédacteur de l'*Art-Union*, nous imposait d'ailleurs le devoir de faire taire nos sympathies devant l'expression d'une critique souvent sévère, mais toujours dictée par une conviction sincère et profonde.

L'*Art-Union* est le journal artistique le plus remarquable de l'Angleterre. Sa publicité est immense ; chaque numéro se tire à plus de trente mille exemplaires. Nous consacrerons prochainement un article à cet important recueil.

Digitized by Google

à combattre un artiste qui semble lancer un défi audacieux au monde artistique dont il se sépare avec éclat.

M. Wiertz n'est pas un antagoniste à dédaigner, et puisqu'il a fièrement jeté le gant à la critique, nous marcherons vers ce Goliath, non comme un autre David, pour attaquer un colosse puissant, mais pour rencontrer des paradoxes étranges, tout en rendant hommage au génie, au talent éminent de l'artiste.

Pour se poser en rival de Rubens, il faut un courage, une hardiesse à toute épreuve; M. Wiertz ne cache pas cette ambition. Il appelle sans détour un jugement sur son œuvre, et ce, après avoir demandé qu'un de ses tableaux fût exposé à Anvers en regard du chef-d'œuvre du maître flamand. Il est permis de croire que M. Wiertz ne se serait pas hasardé dans une épreuve si redoutable s'il n'avait eu le secret espoir d'en sortir glorieusement, sinon avec tous les honneurs du triomphe.

Toutes les productions de M. Wiertz tendent au même but : les tableaux qu'il a exécutés, sont des reproductions des œuvres principales de Rubens. C'est dans cette voie que M. Wiertz s'est égaré et qu'il s'est rabaissé au rang des imitateurs bien loin d'arriver aux proportions d'une rivalité glorieuse.

Si M. Wiertz s'était emparé d'un sujet neuf, conçu et rendu avec l'originalité qu'on ne peut entièrement refuser à cet artiste, nul doute qu'il ne fût sorti de l'ornière fâcheuse où l'entraîne son système d'imitation.

Personne n'a jamais contesté à Rubens l'empire du coloris. Nul peintre n'a possédé une palette plus riche, et il est étrange que dans une école qui possède des coloristes si puissants, le *lion* du jour manque parfois de cette qualité essentielle.

Si on a souvent reproché à Rubens la lourdeur de ses formes, M. Wiertz ne pêche-t-il point par la maigreur?—Les formes rondes sont d'un aspect plus agréable que les figures maigres et allongées. Au défaut fréquent d'originalité vient donc se joindre, chez M. Wiertz, un dessin qui manque parfois de vérité et plus souvent encore de grâce.

Ce qu'on demande dans la peinture, c'est de l'invention, de l'esprit, de l'expression. Contentons-nous de chercher à égaler le coloris de Rubens, et ne cherchons à l'emporter sur lui — si nos forces nous le permettent, — que par une invention plus sévère ou plus gracieuse.

M. Wiertz n'a pas l'excuse de la jeunesse qui pourrait faire pardonner l'excentricité de ses doctrines. Il est dans la force de l'âge, et — qu'il nous soit permis de le dire,—dans toute la force de son tatent.

Le Triomphe du Christ est sans contredit la plus importante des productions exposées dans le vaste atelier de la rue du Renard. C'est l'œuvre la plus remarquable qui soit sortie de l'imagination de l'artiste, et cependant l'idée même qui a guidé son pinceau est-elle rendue d'une manière complète? Nous pouvons dire que non.—La religion ne triomphe qu'en chassant devant elle les légions infernales qui attirent tout l'intérêt que le peintre aurait dû attacher, au moins en partie, aux joies ineffables, au bonheur divin promis à la piété du chrétien. N'est-ce pas cette allégorie fausse et incomplète qui, pour peindre la majesté de la Loi, n'a su trouver jusqu'ici que le glaive sanglant suspendu sur la tête du criminel?

Nous ne pouvons que louer la distribution habile de la lumière qui part de l'archange placé au centre du tableau, pour s'étendre dans le groupe principal où se font remarquer des têtes peintes avec une grande vigueur de coloris. La partie inférieure du tableau, les vapeurs qui s'échappent du lac embrasé où cette volée d'anges déchus va s'abattre, tout cela est l'œuvre d'une imagination

Digitized by Google

poétique servie par un talent incontestable. En résumé, bien que l'on puisse reprocher à M. Wiertz de n'avoir fait que reprendre le sujet traité par Rubens dans la *Chute des damnés* qui se trouve à Munich; bien que l'on soit en droit de rapprocher malignement les dimensions modestes de la toile de Rubens des proportions colossales adoptées par M. Wiertz, on ne peut refuser à l'ambitieux artiste une immense habileté de savoir-faire, un courage indomptable et une énergie peu commune, entée sur un amour-propre qu'il n'a jamais nié.

La carrière de M. Wiertz présente une analogie complète avec celle parcourue, en Angleterre, par le célèbre Haydon ; mêmes principes, mêmes qualités, mêmes défauts. Tous deux ils ont écrit des brochures sur leur art, et ils ont exprimé avec lucidité des idées remarquables qu'ils n'ont pas toujours réalisées dans leurs œuvres. Tous deux ils n'ont pas craint d'étaler aux yeux du monde le spectacle de leur vanité froissée. Tous deux, après avoir peint des tableaux trop grands pour être placés dans une collection ou dans un musée de l'État, ils se sont plaints de l'indifférence où les laissaient les gouvernements.

La Fuite en Égypte rappelle entièrement le tableau représentant le même sujet et peint par Rubens pour l'église des Jésuites à Anvers. La composition de M. Wiertz est ordonnancée avec beaucoup de sagesse, mais on y cherche en vain l'inspiration, le sentiment religieux. L'auteur a offert ce tableau à la nouvelle église Saint-Joseph, en demandant que sa toile disparaisse le jour où une production meilleure pourra venir prendre sa place. Nous avons peine à croire que la pensée intime de M. Wiertz ajoute foi à l'éventualité de cette hypothèse modeste, bien que le peintre ait ajouté : « Faire bien n'est qu'une question de temps. » Principe faux et erroné qui rabaisse l'esprit humain aux conditions d'un travail industriel. C'est en se perdant à la suite de ces idées étranges que M. Wiertz a pu confondre deux choses bien différentes, la toile et l'œuvre. — Un grand tableau n'est pas toujours de la grande peinture.

HENRY MOGFORD,

Rédacteur de l'*Art-Union*.

Digitized by Google

PREMIÈRE EXPOSITION QUINQUENNALE

DES PRODUITS

DE L'AGRICULTURE ET DE L'HORTICULTURE,

EN 1848.

L'année dernière il y eut à Bruxelles une première fête agricole. Les neuf provinces y concoururent, depuis les Flandres et leurs dunes jusqu'à l'Ardenne et ses fagnes, depuis les frontières de la France jusqu'aux bruyères de la Hollande. Toutes les localités répondirent à l'appel du gouvernement.

Peu complète, parce qu'elle était inattendue, elle produisit cependant un résultat surprenant et qui, plus est, elle stimula les agriculteurs au point de réunir cette année, dans les salles du palais de la rue Ducale, tous les produits de l'industrie agricole dans leurs innombrables variétés.

Des appels de ce genre seront toujours compris chez nous, et il y en eut en Belgique dès le XVIIe siècle, avant qu'aucune autre nation n'y eût songé. C'est un de nos titres de gloire les mieux fondés. Montrer dans des expositions publiques les produits de l'agriculture afin d'y indiquer les richesses du pays,'afin d'exciter le zèle des cultivateurs et de les instruire, c'est une idée essentiellement belge. A défaut de ces expositions, il y avait déjà au XVe et au XVIe siècle, comme le prouve l'histoire des corps et métiers, rivalité entre les horticulteurs et les agriculteurs. Les agriculteurs portaient dans leurs armoiries la scie entourée de carottes, de navets et de choux-fleurs, tandis que les horticulteurs avaient le pommier sur leur écu.

Au siècle suivant commencèrent les expositions. Les confréries de sainte Dorothée établirent dans les principales villes de la Belgique de véritables expositions de fleurs. Elles avaient lieu dans

Digitized by Google

les églises, sous l'égide de la sainte qui les protégeait. L'élite de la nation encourageait l'agriculture à cette époque, stimulait les cultivateurs et les poussait constamment dans la voie du progrès en leur indiquant les diverses cultures. Ces confréries prirent le nom de confréries de Flore, vers le commencement du XVIIIe siècle, mais elles n'en restèrent pas moins sous la protection de sainte Dorothée. Cela dura jusqu'en 1793. Alors les fleurs furent oubliées, les expositions anéanties.

En 1807, l'idée de montrer les produits de la terre au public reparut en Belgique. C'est de la Flandre, centre classique de l'agriculture, que cette idée s'étendit cette fois à tous les peuples civilisés.

La première de ces expositions régénérées eut lieu dans la cathédrale de Bruges comme cela se passait au XVIIe siècle. L'année suivante, Gand fonda sa société de botanique, et la première exposition eut lieu : exposition modeste, s'il en fut! Quarante plantes concoururent dans un étroit enclos choisi par quelques bons bourgeois. Une pauvre bruyère remporta le premier prix; un vilain camélia primitif obtint le premier accessit, et un cyclamen le second.

Il est curieux de suivre les progrès de cette association jusqu'à ce jour. En 1809, quarante-six plantes furent exposées; en 1810, il y en avait cent trente-huit; en 1815, cinq cents; en 1820, sept cent quarante; en 1825, huit cents; en 1830, on en exposa mille vingt-sept; en 1834, deux mille vingt-quatre; en 1835, deux mille quatre cent cinquante-quatre; en 1837, cinq mille deux cent soixante-treize plantes figurèrent sous le magnifique dôme du Casino. Telle est la marche de cette société fondée par quelques bons bourgeois; aujourd'hui elle dispose d'un palais pour ses expositions, et elle est devenue la Société royale d'Agriculture et de Botanique de Gand; elle a d'innombrables protecteurs, elle publie ses actes, elle ouvre des expositions, où figurent de 6 à 7,000 fleurs épanouies, et convie à ses fêtes toutes les notabilités scientifiques du monde. Quel bien n'a pas produit cette association! Combien de pauvres jardiniers, pour avoir exposé une seule fleur, n'ont-ils pas amassé de richesses?

Si maintenant l'on compare l'origine de cette exposition à l'origine des expositions du gouvernement que nous avons aujourd'hui sous les yeux, que n'est-on pas en droit d'espérer de celles-ci? Cette exposition, en effet, est la réunion en un faisceau de toutes les tendances dispersées du pays. Il y avait de semblables essais à Gand, à Anvers, à Liége, à Tournay, à Bruxelles, à Verviers, à Thourout, à Beauraing, à Malines, à Louvain, à Mons, à Bruges, à Courtrai, à Saint-Nicolas, à Binche, dans toute la Belgique enfin. L'exposition nationale a centralisé tout cela; on conçoit dès lors pourquoi l'appel du gouvernement fut aussi favorablement accueilli.

L'exposition nationale est donc un fait né forcément de ces expositions antérieures.

Cette fête, la plus intéressante et la plus utile des journées de septembre, avait, cette année, ce qu'il faut pour frapper l'imagination des cultivateurs, et en même temps elle était de nature à satisfaire les hommes compétents qui étudient les progrès de l'agriculture.

La foule qui s'avançait à travers ces salles magnifiquement parées, était frappée d'admiration à la vue de toutes ces merveilles; les fleurs, les palmiers, les fruits, les légumes, les céréales étaient groupés avec un art infini, entremêlés avec une harmonie qui ne nuisait en rien à l'ordre que réclame une semblable exposition.

Le pinceau de Saint-Jean, de Redouté ou de Van Huysum pourrait seul rendre l'effet de la première salle, toute tapissée de magnifiques dahlias. Il n'y a pas longtemps, la France, l'Angleterre et la Suisse avaient le monopole de ces fleurs; la Belgique vient de le leur ravir. L'art du

Digitized by Google

semis a fait chez nous, pour cette simple fleur du Mexique, ce qu'il n'avait fait chez aucun autre peuple. Les environs de Tournay fournissent seuls, chaque année, près de cinquante mille dahlias au commerce, et on a vu à l'exposition telle collection que l'Angleterre ne tardera pas à venir nous acheter.

La seconde salle était plus ravissante encore : au centre étaient les bouquets de bal, de noces, de fête et d'ornement. A la vue de ces fleurs si artistement assemblées, qui président à toutes les joies de famille, qui accompagnent la fiancée à l'autel, la femme à toutes les réunions, qui se retrouvent encore sur les tombes, nous pouvons annoncer qu'il ne sera plus besoin d'envoyer nos fleurs à Paris pour nous les faire revendre arrangées en gracieux bouquets. Cependant quelques-uns des bouquets exposés étaient lourds; l'air ne circulait pas assez autour de chaque fleur; mais c'était heureusement le petit nombre.

La décoration de cette salle ne saurait se décrire. Quelle fastueuse ornementation que celle fournie par ces nombreux palmiers. Ces pandanées, ces cyclanthées, ces cycadés, toute cette luxueuse végétation des pays les plus privilégiés, semblaient nés à la place qu'ils occupaient. On se serait cru sous les tropiques. L'espace était si bien ménagé, les végétaux si bien disposés, que, de certains points, les regards n'apercevaient que les arbres des somptueuses forêts du Brésil.

Il est difficile de se figurer combien cette culture de serre donne à l'étranger de réputation à nos horticulteurs. Quand l'empereur de Russie ordonna de garnir ses vastes serres de tous ces arbres des tropiques, le conseiller impérial Fischer vint lui-même faire son choix dans les serres de la Belgique. Lorsque le roi Guillaume II voulut réunir dans ses palais de verre la végétation des colonies hollandaises, c'est de Gand que partirent les plus belles plantes. Paris, Berlin, Hambourg viennent chercher chez nous les palmiers qui ornent leurs fêtes d'hiver.

L'exposition de cette année présentait beaucoup de palmiers, nouvellement introduits chez nous. Les cycas et les pandanées, entre autres, de MM. Vandermaelen et Galeotti, attiraient surtout l'attention; la vigoureuse végétation, la belle venue des palmiers de l'Université de Gand, du bananier, chargé de son régime, exposé par le duc d'Arenberg, méritent une mention toute particulière. Il ne faut pas oublier le magnifique *phytelephas macrocarpa* de M. Galeotti; cet arbre, le palmier à ivoire, si remarquable par ses panaches ondoyants de quinze à vingt pieds et par ses fruits éburnés dont l'ivoire se tourne, se cisèle, se sculpte, se prête à tous les maniements, et se mange quand il est jeune.

Au sortir de ce salon enchanté se présentaient les fruits.

Rien d'innombrable comme les variétés de ces belles collections de poires, de pommes et de raisins, dignes de la terre de Chanaan. Les pêches, les nèfles, les noix, les marrons, les groseilles, les prunes, les cerises, les melons, les ananas, les fraises, remplissaient quatre salons.

Peu de pays peuvent offrir plus de pommes et de poires. MM. Bivort, de Bavay, Royer, Berkmans, représentent dignement les Van Mons, les Van Esperen et les Bouvier. Toutes leurs poires rivalisent de grosseur et d'arôme. Depuis quelques années de nombreuses pépinières se fondent chez nous; c'est un bon moyen d'approprier à notre climat, à notre sol certaines variétés; aussi faut-il espérer que d'ici à peu de temps tous ces arbres vicieux, dont les déplorables fruits encombrent les marchés, auront disparu. Ces arbres occupent la place de bonnes souches. Il importe que l'autorité donne l'exemple en créant des plantations communales; elle serait coupable de ne point le faire en présence de la quantité de bons fruits connus aujourd'hui.

Le goût de ce genre d'arboriculture est inné chez nous; on voit des arbres à fruits dans chaque

Digitized by Google

jardin; qu'on profite de cette tendance pour étendre la culture des bonnes espèces. Peu de cultures offrent autant d'avantages; les Anglais nous achètent les fruits qui leur manquent; — il faudrait chercher à favoriser cette exportation. Il suffirait de propager la culture des arbres fruitiers là où le terrain est le plus favorable, de guider les cultivateurs dans le choix des espèces, d'indiquer clairement les procédés qui peuvent assurer le succès des plantations, d'enseigner les vrais principes de la taille des arbres, qui consiste à leur donner la forme la plus avantageuse sans nuire à leur longévité. On doit aussi refondre la nomenclature des variétés, qui est déplorable. On achète, en effet, le plus souvent un nom nouveau, rien de plus. Il faudrait une *Pomone belge*. L'utilité de propager un fruit n'existe en effet que lorsqu'à une qualité remarquable, il joint l'avantage de remplir une lacune dans la série des maturités, ou quand il a une supériorité réelle sur ceux qui mûrissent en même temps. En suivant cette marche, la culture des arbres fruitiers, qui est chez nous la plus importante après celle des céréales, deviendra la culture la plus parfaite de l'Europe; la Belgique sera le jardin de ce continent.

Parmi les fruits de luxe, les ananas étaient dignes en tout point de leurs ancêtres, cultivés à l'abbaye d'Afflighem avant qu'ils le fussent dans aucun autre lieu en Europe.

Les plafonds de toutes les salles étaient ornés de charmantes corbeilles suspendues d'où s'échappaient gracieusement toutes sortes de fleurs de salon. Qui n'a pas admiré ces orchidées élégantes, aux couleurs si tranchantes, et cependant si harmonieuses, aux parfums enivrants et vanillés? La plupart croissaient là, suspendues librement dans l'air, sur quelques morceaux de bois couverts de mousse, et portaient des grappes de fleurs bizarres.

Le plus grand nombre de ces fleurs était exposé par MM. Verschaffelt et Galeotti. Les plantes étaient si soignées, si perfectionnées, que l'on comprenait que ces horticulteurs sont des botanistes qui aiment leur art avec passion.

A chaque salle nouvelle, un spectacle inattendu s'offrait aux regards. Là les reines-marguerite et les gladiolus aux mille couleurs; là les rosiers en fleurs.

Une salle tout entière était garnie de dessins et de lithographies coloriées, représentant des fleurs. La Belgique possède en ce genre des artistes dignes de son horticulture. Les planches qui accompagnent les annales de la Société royale de Gand sont, après les admirables productions de la typographie iconographique anglaise, celles qui approchent le plus de la perfection.

Dans la salle voisine on retrouvait encore des fleurs et des fruits, mais artificiels cette fois; l'œil de plus d'un visiteur y fut trompé. Un utile parti pourrait être tiré de cette habileté à imiter la nature. On pourrait ainsi conserver l'image du type des produits agricoles ou horticoles nouvellement introduits. Il existe à Florence un semblable musée qui a rendu plus d'un service à la science horticole.

Venait ensuite une salle toute meublée de vases de salon, de jardinières, de corbeilles suspendues, de pots à fleurs, de pots à boutures fort ingénieux. Tous ces objets se sont perfectionnés depuis quelque temps en raison directe de la mode des fleurs de salon.

Enfin venaient les légumes: il y en avait une telle abondance, une telle variété qu'il serait difficile de s'en faire une idée. Non-seulement toutes les merveilles de nos marchés étaient là, mais il y avait encore toutes ces curiosités culinaires inconnues au vulgaire et même à plus d'un ignorant gourmet. Les choux-marins, les cardons à large feuille, les succulentes rhubarbes, les concombres de Lima, les longues aubergines, les gros melongènes, les quinoas, les tétragones, les baselles, les oxalis, les tarnotes et les artichauts de Jérusalem y étalaient leurs formes luxueuses.

Digitized by Google

Plusieurs plantes tuberculeuses nouvelles nous sont venues cette année d'Amérique; ces tubercules sont peu volumineux et ne valent pas la pomme de terre, mais l'agriculture est toute-puissante, elle fait des miracles et peut-être, dans cinq ans, rencontrerons-nous l'ulluco surchargé de tubercules énormes.

Après avoir quitté cette importante partie de l'exposition, l'on se retrouvait au milieu des fleurs, des somptueux camélias, des rhododendrum, des passiflores, des brillants dahlias, des cycas, des palmiers et des echinocactus, semblables à de gros melons couverts d'épines comme des hérissons.

Un couloir venait ensuite tout brillant de fuchsias ; la collection entière de M. Flamant s'y trouvait, depuis le sombre *Rembrandt*, jusqu'au frêle et pâle *delicatissima*.

Des hortensias, des grenadiers, des lauriers-roses, des myrtes, des orangers, des lauriers, des cierges, des cactus, des palmiers et cent autres végétaux figuraient dans la cour centrale de l'hôtel, disposés avec un art extrême, avec un véritable instinct d'harmonie végétale.

Un petit escalier en spirale conduisait à l'étage. D'abord se présentaient les céréales : quelle richesse, quelle abondance ! Je ne sais quel poétique esprit a voulu rompre la monotonie de la nuance blonde en émaillant les gerbes de bleuets et de coquelicots.

Les froments d'hiver et les froments d'été, les froments blancs et les froments roux, les variétés nouvelles introduites en Belgique, les épeautres, les seigles, les orges prolifiques, les avoines, les maïs énormes comme s'ils avaient crû en Turquie ou en Italie rivalisaient de vigueur, de beauté, d'abondance. J'ai vu, parmi ces céréales, telle variété de seigle ou de froment prolifique qui, cultivée en grand chez nous comme le sont nos seigles et nos froments ordinaires, augmenterait au moins d'un cinquième ou d'un quart notre production générale. Dans l'état actuel des réparations de notre disette antérieure une telle circonstance n'est point à dédaigner.

Dans la salle attenante se trouvaient les plantes farineuses, les sarrasins, les pois, les féverolles, les haricots, les lentilles, les vesces, les gesses, les ers, quelques céréales nouvelles et les foins.

Les haricots et les pois exposés par le directeur du Jardin botanique de Liége, attiraient l'attention des visiteurs par leur infinie variété. Il en est de même de ses froments, de ses épeautres, de ses orges, de ses avoines, de ses pommes de terre et de sa collection de légumes nouveaux.

On remarquait parmi les foins bon nombre d'excellentes graminées, trop rares dans nos prairies et que l'on devrait chercher à y répandre à profusion.

Venaient ensuite les produits de l'économie rurale; d'abord les laines, en bien minime quantité, faisaient regretter que l'élève du mouton diminue tant en Belgique, puis le beurre blanchâtre provenant de vaches nourries à l'étable, et le beurre jaune provenant de vaches nourries au pâturage; les fromages de façon indigène, les fromages façon de Hollande et de Gruyère, cette précieuse acquisition pour notre pays, due à un cultivateur de la Flandre. On avait essayé dans toute l'Europe d'imiter ces fromages, sans jamais y réussir; M. Verongstraete persista dans ses recherches, et aujourd'hui la fabrication du fromage dur est si bien établie chez nous, nos produits soutiennent si bien la concurrence hollandaise, que le roi de Wurtemberg a envoyé chez le fabricant belge deux personnes chargées de s'initier à son secret. Il importe que cette industrie s'exerce sur une vaste échelle, puisque les fromages produisent à la Hollande annuellement, par l'exportation, près de quarante-cinq millions de francs.

N'oublions point les vins exposés. Ceux de Huy, d'Amay et de Westmaele peuvent répondre à ceux qui regardent notre pays comme impropre à la culture de la vigne, considérée comme plante vinifère. Philippe le Bon avait toujours à sa table du vin de Belgique, lui qui possédait cependant

Digitized by Google

les incomparables vins de son duché. En présence des produits exposés cette année, nous ne devons point désespérer de voir se renouveler de nos jours, ce qui se passait chez nous au temps des ducs de Bourgogne. Les Anglais n'ont-ils pas fait les offres les plus avantageuses pour exporter nos vins de Westmaele, préparés à la façon des vins de Tours. Ne désespérons pas plus des vins que nous ne désespérons de l'industrie des abeilles et des vers à soie, dont les cocons d'or et d'argent se voyaient dans la salle voisine.

Nos lins de l'exposition n'offraient malheureusement pas la même chance de succès; l'industrie linière tombe dans notre pays pour ne plus se relever; cette industrie s'est déplacée.

Les chanvres et les tabacs sont plus beaux que les lins; tel tabac de nos provinces supporterait facilement la concurrence hollandaise, et nos chanvres sont classés parmi les meilleurs de l'Europe.

Le mûrier progresse d'année en année; je doute que celui de la France soit plus beau. Quant à la garance, malgré les soins de nos cultivateurs, elle disparaîtra. On ne sait point, chez nous, en retirer convenablement le principe colorant.

Une salle tout entière était ensuite consacrée aux pommes de terre; malgré la maladie qui les atteignit depuis 1845, d'importantes améliorations ont pu être apportées à leur culture; les variétés anciennes ont été bonifiées et de nouvelles variétés, qui semblent à l'abri du fléau, ont été obtenues. Les nouveaux semis, essayés par toute la Belgique, et dans tous les terrains, ont produit de si belles collections de tubercules, que l'on peut affirmer que notre pays est le seul de l'Europe où existent autant de souches remarquables. Il importe d'approprier au sol des diverses localités où sévit la maladie, les bonnes variétés obtenues qui résistent au fléau.

Les plantes oléagineuses étaient infiniment satisfaisantes: les colzas, la navette, la cameline, le pavot oléifère, le madia, le sésame, la roquette, la julienne et l'épurge ne le cédaient en beauté à aucun produit de l'exposition. Il ne faut point oublier quelques oléifères secondaires, tels que le radis oléifère, la moutarde, le grand soleil, le cresson alénois et le ricin.

La même salle était riche en fourrages; tous les fourrages anciens, auxquels on avait joint les quinoas rouges et blancs, le trèfle de Boukhara, le trèfle de Suède, la luzerne, le sainfoin, le mélilot et bon nombre de nouvelles plantes fourragères y faisaient pressentir toute l'importance de notre bétail.

Venait ensuite une salle toute scintillante de yuccas, d'achimènes, de gloxinies, de bruyères, d'épacris, d'azalées, de glaïeuls et de phlox.

Les plantes médicinales et les plantes utiles à la parfumerie n'étaient point oubliées; elles avaient leur salon. Il s'y trouvait tout une collection de plantes médicinales, cultivées, les unes, en serre, les autres, en pleine terre. Le roucou, le thé du Paraguay, le caféier, la salsepareille, le sagoutier, la feuille clou de girofle, la torénie asiatique, l'oxalis de Colombie, la stalagmite à feuilles ovales y étaient tous représentés.

Puis c'étaient encore d'innombrables variétés de pommes et de poires, des potirons gigantesques, des citrouilles bizarres, des courges de toutes sortes, parmi lesquelles la fameuse courge à la moelle, enfin tous les fruits de la famille des cucurbitacées.

Après avoir visité toutes ces salles, on descendait dans la cour par l'escalier de bois adossé au bâtiment. Les sarments de houblon chargés de leurs cônes innombrables et parfumés se présentaient d'abord, puis les topinambours; sous une immense tente en toile étaient, d'un côté, les chicorées, les énormes betteraves, les gros rutabagas, les choux blancs, verts ou rouges, les

Digitized by Google

carottes jaunes ou blanches, les céleris et les beaux artichauts de Jérusalem; de l'autre côté on passait en revue tous les instruments aratoires exposés dans la cour du palais.

Considérée sous le point de vue des instruments d'horticulture et d'agriculture, l'exposition de cette année fera époque.

Le pays a pu se mettre, dès l'année dernière déjà, au courant des découvertes des autres peuples, puisque dès lors les instruments étrangers étaient admis. C'était tout un basar de perfectionnement. Il y avait là un immense parti à tirer pour nos industriels.

Pour ne parler que des machines confectionnées en Belgique, elles maintiennent non-seulement notre réputation acquise, mais elles montrent des progrès réels. L'exposition exhibait des charrues plus perfectionnées que celles en usage; il y en avait une fort remarquable, propre à faire des rigoles dans les prairies. Une machine à broyer les pommes de terre, les scarificateurs, les houes à cheval, les semoirs à marqueurs, les hâche-pailles, les hâche-racines, les machines à déplanter les vieux arbres, les extirpateurs, les tondeurs de prairies, les ragonneurs, les bêches, méritaient toute l'attention des agronomes amis du progrès. Ce ne sont pas là des instruments destinés à être mis au rebut après d'inutiles essais.

Des engrais et des fleurs venaient en dernier lieu. Toute la grille du boulevard était cachée par de magnifiques fleurs épanouies.

Les engrais doivent être cités; grâce au progrès de la chimie agricole, beaucoup de substances abandonnées jusqu'ici sont utilisées. La culture fera des progrès surprenants au moyen de ces composés, de ces engrais pulvérulents, se préparant avec facilité sur un grand nombre de points divers, au centre des districts agricoles.

Il suffit d'examiner les notes fournies par quelques exposants, dont les produits ont obtenu des distinctions pour reconnaître toute la valeur de ces engrais nouveaux.

Avant de quitter l'exposition, il nous reste à mentionner plusieurs lacunes.

Les arbres forestiers manquaient. Nous en sommes encore à la routine ignorante, tandis que depuis longtemps déjà les Anglais, les Français et les Allemands appliquent chaque jour à l'art forestier les bienfaits de l'horticulture d'introduction.

Les fruits de luxe présentent des vides. Il n'y avait point d'abricots, peu de pêches, pas de fraises; il nous manque des établissements semblables à ceux des Hollandais et des Anglais qui ont, en toute saison, les fruits les plus délicats.

Les champignons, qui peuvent devenir l'objet d'une industrie si lucrative et si intéressante, faisaient également défaut à l'exposition, et cependant un produit aussi nutritif, formé dans l'espace d'une seule nuit, mérite considération, surtout si l'on songe aux populations si pauvres de Boitsfort, de Tervueren et d'Alsemberg qui s'en nourrissent pendant toute une saison de l'année.

Il importait de signaler ces vides; les étudier est aussi important que d'étudier les plus beaux succès des exposants, puisque remplir de semblables lacunes, c'est marcher à la perfection.

Nous n'avons examiné, dans ce qui précède, que la partie végétale de l'exposition; la partie animale, exposée sur l'Esplanade de la porte de Namur, n'est pas moins importante; elle est le complément de la première. Les cultivateurs avaient amené, de toutes les parties de la Belgique, leurs bestiaux, leurs chevaux, leurs moutons et leurs porcs. Tous ces animaux étaient exposés avec ordre dans les loges qui leur avaient été préparées à la porte de Namur. Un immense hangar, formant une longue galerie de quatre-vingts arcades de genets et de sapins verts d'un côté, et de

Digitized by Google

cinquante de l'autre, abritait les loges et les innombrables visiteurs qui se pressaient devant elles. Chaque arcade était surmontée d'un écusson portant le nom d'une ville ou d'une commune exposante.

Au milieu de l'Esplanade, un autre hangar circulaire servait d'abri à des cases recouvertes de treillis où étaient enfermés les animaux de petite taille. Enfin, à droite et à gauche de cette vaste rotonde, s'élevaient deux pavillons de paille, qui servaient de magasins à fourrage.

La décoration et l'arrangement de cette belle exposition sont dus à M. Gustave De Man. Rien de plus intelligent, de plus commode, de plus élégant; rien qui prouve plus de goût que les dispositions prises par lui pour cette fête.

Nous avons dit que cette partie de l'exposition agricole était le complément essentiel de la partie végétale; la richesse agricole d'un pays est en effet mesurée exactement par l'état de son bétail. Plus celui-ci gagne en nombre et en valeur, plus la prospérité de l'agriculture et, par conséquent, celle du pays augmente.

Toute la sève du règne végétal passe dans le règne animal.

Avant d'entrer dans des détails relatifs à l'exposition, il est peut-être bon d'examiner rapidement quel est, en Belgique, l'état de cette partie de l'agriculture. C'est une utile introduction pour un pareil sujet.

Le bétail représente chez nous, au point de vue agricole, 100 animaux pour 278 habitants et pour 186 hectares. Relativement à l'étendue du sol, aucun pays n'en présente une proportion aussi forte; relativement à la population aucun pays ne présente une proportion si faible.

Le bétail satisfait, par suite de cela, aux besoins de notre agriculture, comme producteur d'engrais et comme instrument de travail, mais il est tout à fait insuffisant comme producteur de matières animales pour la population.

Avant 1830, c'était bien pis encore : notre population animale a décliné d'année en année à partir de 1816. Il naissait alors 16,500 chevaux par an en Belgique, il en naît 25,000 aujourd'hui. Nos chemins de fer n'ont donc nui en rien à cette branche d'industrie, ce qui tient aux bonnes mesures prises par le gouvernement pour améliorer notre race chevaline; aussi nos exportations ont-elles, sous ce rapport, doublé depuis 1830.

Les faits relatifs à la race bovine sont bien plus concluants : à cette race appartient le premier rang dans notre économie rurale; avant 1830, le nombre et la valeur de cette race gagnaient en Hollande ce qu'ils perdaient chez nous; aujourd'hui l'inverse a lieu, et cependant, malgré cet important résultat, la Hollande, l'Angleterre et l'Allemagne, le Wurtemberg surtout, comptent un nombre de bestiaux double de celui que nous avons pour le même nombre d'habitants. Ce qui, du reste, est rassurant, c'est que, malgré l'accroissement considérable de la population, nous disposons de ressources alimentaires aussi étendues qu'autrefois, grâce à la précocité de l'engraissement de nos bestiaux.

L'industrie ovine progresse moins. La race ovine décroît chez nous d'année en année, soit à cause du morcellement de la propriété, soit de la baisse des prix de la laine, soit du défrichement des landes et des terres incultes.

La race porcine, si précieuse pour nos populations rurales et pour nos classes ouvrières, ne suit heureusement pas la même voie; l'élève de cette race s'accroît chaque année dans notre pays; aussi se renouvelle-t-elle avec une extrême rapidité.

Nous n'entrerons pas dans des détails analogues pour les chèvres, les lapins, les animaux de basses-cours; la chose est trop difficile à indiquer et trop peu importante.

Digitized by Google

Les poules seules méritent de fixer encore un instant l'attention, par le commerce étendu dont elles sont l'objet; malgré l'exportation de ces animaux, il y a chez eux un immense progrès depuis quelques années.

Ces généralités posées, arrivons au détail de l'exposition. M. le baron Rothschild qui s'extasiait sur l'admirable beauté de nos animaux des espèces bovines et chevalines, s'écria : « Nos Français écrivent et parlent beaucoup sur l'agriculture, mais, jusqu'à présent, ils n'ont point encore obtenu de semblables résultats. » Un pareil éloge, sorti de la bouche du grand financier qui s'occupe aussi d'agriculture, vaut cent phrases admiratives; mais comment ne pas attendre un tel éloge d'un connaisseur, à la vue de nos magnifiques bœufs et de nos superbes chevaux flamands, les plus beaux animaux du monde entier.

Jamais notre forte race de chevaux flamands de gros trait ne fut mieux représentée; puissants et robustes, aux membres énormes, à la poitrine profonde et large, à l'encolure arrondie, à la tête pleine de feu et de caractère, ces chevaux si bien appropriés aux travaux de halage, aux travaux agricoles et au roulage excitaient l'étonnement de tous.

A côté de ces énormes animaux était le cheval moyen, à la fois fort, svelte et léger. Ce cheval *à toutes fins*, que beaucoup d'agriculteurs préfèrent au cheval lourd et massif, paraît en effet être de plus longue durée et se nourrit plus économiquement.

Notre race ardennaise, si infatigable, si économique, si propre au terrain où il vit, brillait à notre exposition. Il y avait là plusieurs étalons, déjà *couronnés* à de précédents concours, que bien des agronomes considéraient d'un œil d'envie.

Les chevaux de luxe étaient moins bien représentés; cette catégorie de chevaux mérite de fixer l'attention du gouvernement. Ils font, pour les Anglais et pour les Français, l'objet d'un grand commerce d'exportation. Issus par premier croisement d'une jument de gros trait et d'un étalon de sang, il faudrait que tous nos chevaux de luxe fussent élevés sur notre sol; il y aurait là une notable économie pour le pays. Les succès partiels obtenus à l'exposition de cette année, ceux des précédentes expositions, de celles de Tervueren entre autres, les nombreux achats d'étalons de toute race faits par le gouvernement, nous donnent tout lieu d'espérer que l'état actuel changera. D'ici à bientôt l'élève du cheval-métis deviendra l'une de nos branches de commerce les plus importantes. Les succès dépendent du choix judicieux du type améliorateur et de son application bien entendue aux différentes races belges. Si de grands mécomptes ont quelquefois détruit les espérances des éleveurs, ils dépendent uniquement d'une malheureuse application des principes du croisement. L'éleveur ne doit jamais oublier, du reste, les soins qu'il faut donner à la femelle pendant toute la durée de la gestation, les sollicitudes dont le jeune animal doit être l'objet, le sevrage, l'alimentation, le pansement, l'air, la température, la lumière, la tenue des étables, le travail et le pâturage. Tout cela est aussi important que le choix des types reproducteurs. Des essais aussi laborieux réclament le concours actif du gouvernement et les encouragements les plus efficaces.

La plupart des croisements faits jusqu'à ce jour au moyen des étalons anglais ou arabes, n'ont abouti qu'à gâter notre bonne race flamande. Les Anglais agissent avec plus de discernement, et s'ils font venir des chevaux de l'étranger, soyez persuadé que leur sang ne servira point à gâter les chevaux anglais.

Des observations analogues pourraient être émises relativement aux bêtes à cornes. Il y avait de puissants taureaux, des vaches et des genisses de formes admirables, appartenant à nos races

Digitized by Google

indigènes de taille forte et de taille moyenne. Les races hollandaises s'y trouvaient au complet. La variété anglaise de Durham, si remarquable par ses belles formes, par sa rare précocité, par son aptitude toute particulière pour l'engraissement, y brillait entre toutes; mais pour ce qui est des croisements obtenus de cette race et de la nôtre, c'est autre chose; la chair de ces bœufs est peu succulente; les vaches sont mauvaises laitières et les taureaux peu prolifiques. Il serait indispensable de choisir d'autres types plus propres à opérer des croisements chez nous. Celui de Durham est trop exclusivement employé à cet effet. On arriverait à des résultats infiniment plus satisfaisants en employant uniquement pour type reproducteur nos meilleurs sujets flamands. La Frise et la Suisse pourraient, à elles seules, nous fournir dix autres variétés infiniment supérieures à toutes celles introduites jusqu'à ce jour. Ces races conviendraient bien mieux à la plupart de nos localités que celle de Durham; elles ont plus d'affinité avec nos produits, sont meilleures laitières, plus belles de taille et plus aptes encore à l'engraissement.

Peut-être serait-il temps aussi d'introduire de nouvelles races ovines dans notre pays, si l'on ne veut point, d'ici à quelques années, voir s'anéantir, chez nous, ce produit tout entier. Nous ne pouvons plus supporter la concurrence étrangère pour nos laines; cet état de choses augmentera constamment et le remède devient urgent. Les moutons exposés cette année étaient en petit nombre; quelques-uns d'entre eux, bien conformés et bien en laine, s'y faisaient cependant remarquer.

L'espèce qui est peut-être le plus en progrès chez nous, est l'espèce porcine. Il y avait encombrement d'admirateurs tout autour des loges renfermant les animaux de cette race, immense ressource alimentaire pour nos classes ouvrières. Nos porcs de forte race flamande, ceux de petite race de l'Ardenne, les croisements obtenus au moyen des races anglo-chinoises, anglaises, indiennes, étaient de toute beauté. Il y a là, grâce à l'extrême fécondité de ces animaux, toute une source de richesse pour nos campagnes. Aucun progrès n'est plus à faire pour cette industrie; elle est complète.

La même chose ne se peut point dire de nos animaux de basse-cour, malgré la merveilleuse beauté des poules, des dindons, des canards, des oies, des faisans dorés et argentés, des pintades et des lapins. Une foule d'espèces plus précieuses pourraient devenir d'excellents animaux domestiques. Nous sommes loin d'être en progrès sous ce rapport. Les espèces nouvellement introduites manquaient, du reste, entièrement à l'exposition agricole. Il est inconcevable que notre civilisation soit aussi arriérée pour ce qui concerne l'introduction, dans nos climats, de beaucoup d'espèces encore sauvages. Combien d'animaux qui vivent en société ne nous obéiraient-ils pas à l'état de domesticité!

Presque tous les pachydermes qui ne sont pas soumis à l'homme pourraient l'être en fort peu de temps. Le tapir, pour ne citer que lui, serait bien plus avantageux que nos porcs sous tous les rapports. Il y a parmi les massupiaux, le kunguroo; parmi les rongeurs, l'aganti et le paca, le lièvre-pampa et le cubiai; parmi les carnassiers, le guépard, la loutre, le coati, la mangouste et les phoques; parmi les ruminants, les grandes antilopes, la vigogne, l'alpaca, le lama; toutes ces espèces fourniraient une nourriture saine et agréable; beaucoup d'entre elles donneraient une fourrure plus épaisse, plus chaude que celle d'aucun autre animal; d'autres enfin rendraient d'inappréciables services à l'homme, en le secondant soit à la chasse soit à la pêche.

Il appartient à la Belgique de tenter la solution de ce beau problème: doter l'humanité des espèces animales qui peuvent lui être de la plus haute utilité, et contribuer à la création de nouvelles industries. On ne saurait trop répéter cette utile vérité.

Digitized by Google

Une autre lacune existait à la partie animale de l'exposition agricole: Les chiens n'y étaient pas représentés. A-t-on oublié les services que ces animaux rendent à l'homme. On ne saurait trop déplorer l'oubli dans lequel on voit chaque jour tomber nos races, qui ne sont presque plus connues, tant les mauvais croisements en ont gâté le sang. Cet état de choses est surtout déplorable quand nous comparons ce qui se passe chez nous à ce qui se passe en Angleterre.

Quoiqu'il en soit, cette première exposition a été admirable, et l'on ne saurait trop louer les exposants et les ordonnateurs de cette exhibition si féconde en beaux résultats et en enseignements précieux.

J. D. Hannon.

Digitized by Google

LA PARTICULE.

(Air : L'autre jour, le biau Lucas.)

« Vieux gardien de la maison,
Colas, toi qui m'as vu naître,
Je vais, en changeant mon nom,
Te grandir avec ton maître!
— « Changer, dit tout bas Colas,
L' nom d' son père
Ça n' grandit guère;
Changer, dit tout bas Colas
L' nom d' son pèr', ça n' grandit pas.

« Mon père avait nom Dument,
C'est Du Ment que je me nomme,
J'obtiens par ce changement,
Un faux air de gentilhomme.
— Changer, etc.

» J'illustre un nom roturier
Sans craindre le ridicule,
Quand mon voisin l'épicier
Tranche de la particule.
— Changer, etc.

» Devant certain malotru,
(T'avoûrai-je ma faiblesse,)
Pour faire passer mon Du,
Je décrîrai la noblesse.
— Changer, etc.

» Dans cette époque en renom,
Les hommes (progrès étrange!)
Lorsque tout change de nom,
S'imaginent que tout change.
— Changer, etc.

» Quelques-uns me railleront :
Quel jour brillant n'a son ombre?
Mais les sots m'admireront :
Les sots sont en si grand nombre.
— Changer, etc.

» Peste soit des ignorants
Qui blâmeraient mon paraphe!
Les noms propres, de tout temps,
N'ont jamais eu d'orthographe.
— Changer, etc. »

Puis Colas, les yeux en eau :
« Pourquoi singer l' gentilhomme?
L' nom d' vot' pèr' m' semblait si beau :
C'était l' nom d'un honnête homme.
Changer, dit le vieux Colas,
L' nom d' son père,
Ça n' grandit guère;
Monsieur, dit le vieux Colas,
Croyez-moi, ne l' changez pas! »

ANTOINE CLESSÉ.

Digitized by Google

REVUE DU MOIS.

M. SAINTE-BEUVE,

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LIÉGE.

Ce que notre collaborateur, pour l'honneur du ministère, avait considéré comme impossible, s'est réalisé, hélas!

Le *Moniteur* a parlé.

M. Sainte-Beuve remplace M. Lesbroussart; l'auteur du *Livre d'Amour* est nommé professeur de littérature à l'Université de Liége.

Impossible n'est pas français, a-t-on dit avec une jactance héroïque qui suppose le sublime de la valeur ou de l'abnégation, l'entreprise de quelque acte inouï de courage ou de dévouement dont s'épouvante le vulgaire.

Impossible n'est pas français, au dire de nos ministres, a répondu le *Moniteur*, quand il s'agit de heurter l'opinion, de blesser le pays dans son légitime orgueil, de méconnaître à la fois le droit, l'équité et le bon sens.

La parodie est-elle assez complète; — car, comment interpréter autrement l'arrêté du 7 septembre?

Après l'organe officiel, l'organe officieux du cabinet a continué son rôle.

L'*Indépendance* qui passe volontiers pour un journal ministériel, mais se regimbe et se fâche quand on l'appelle journal du ministère, l'*Indépendance*, à défaut de bonnes raisons, a multiplié, du ton le plus sérieux, les comparaisons les plus bouffonnes.

M. Rogier assure des places en Belgique aux savants éminents des pays voisins! Mais il l'en faut louer, et lui savoir gré d'aspirer à la gloire des François 1er, des Louis XIV, nobles protecteurs en leur temps des savants et des littérateurs étrangers.

Le profond historien du journal ministériel qui n'est pas le journal du ministère (1), s'est prudem-

(1) Cette subtile distinction en rappelle une autre, plus agréable, il est vrai, sinon plus plaisante.

Dans la comédie de Boursault, *Ésope a la Cour*, le fabuliste, à la fin d'une tirade qu'il adresse à Cléon, le guerrier fanfaron de la pièce, lui dit :

Un soldat comme vous s'imagine peut-être. ..

Cléon se rengorge et réplique :

Je ne suis point soldat et nul ne m'a vu l'être.
Je suis bon colonel, et qui sert bien l'état.

A quoi Ésope répond bénévolement :

Monsieur le colonel qui n'êtes point soldat,
Je ne sais ce que c'est que de rendre service
Contre la bienséance et contre la justice.

L'*Indépendance* qui croit rendre service au cabinet, a la prétention aussi de ne le faire ni contre la bienséance, ni contre la justice. Pourquoi pas? Il y a tant de bonnes gens encore qui vous en croient sur parole.

Digitized by Google

ment abstenu ici de la moindre distinction. Il sait fort bien que ce n'est point là la question ; mais la déplacer est tout ce qu'il désire, et les grands mots et les grands noms, en éblouissant le lecteur, aident merveilleusement à pareille tactique.

Il évite avec le même soin de s'expliquer sur les motifs purement politiques de la protection accordée par François 1er aux savants de l'Italie, protection un peu forcée à la suite du cruel abandon où le rival de Charles-Quint avait laissé ses alliés de la péninsule en signant le traité de Cambrai, qualifié, à juste titre, par Sismondi, de transaction honteuse pour la France.

Les fastueux encouragements prodigués dans l'Europe entière, par Louis XIV, aux hommes d'un talent éminent, touchent aussi à des considérations qui ne sont point du domaine des sciences et des lettres.

Que la France ait eu à s'en féliciter, qui en doute ? Mais à quoi bon ces rapprochements de hasard si ce n'est à égarer le lecteur, et qu'ont de commun, bon Dieu ! M. Rogier, François 1er, Louis XIV, les Médicis et d'autres encore que l'on a cités avec autant de sens et de justesse ?

Pourquoi ne pas ajouter d'ailleurs qu'avant comme après que la politique l'eut contraint de s'entourer des savants qui fuyaient l'Italie, François 1er n'avait cessé de montrer sa bienveillance à tous ceux qui se signalaient en France par leur érudition ; qu'enfin ni le vainqueur de Marignan, qui n'écouta point les ennemis du satirique Rabelais, ni le conquérant de la Franche-Comté, dont le généreux appui défendit l'auteur de *Tartuffe* contre la rage des bigots et des courtisans, n'ont fait de la protection qu'ils accordaient aux étrangers l'objet d'un outrage à l'adresse des hommes de science et de la studieuse jeunesse de leur royaume.

Que si, pour se rendre compte des préférences de M. le ministre de l'intérieur, l'on s'avise d'examiner les titres de M. Sainte-Beuve, c'est alors que triomphent les défenseurs du cabinet.

Oser contester le talent hors ligne de l'auteur de *Port-Royal* et des *Critiques et Portraits littéraires*, quelle abominable hérésie !

Il est vrai que pour établir son mérite, ces parfaits logiciens se contentent d'injurier leurs adversaires et de les traiter simplement d'ignorants fieffés.

Parlez ensuite des conditions de bienveillance et de moralité qu'on est en droit d'exiger chez l'homme promu au poste honorable de professeur dans l'enseignement supérieur, et votre audace ne vous vaudra rien moins que la bénigne épithète de profonds hypocrites.

Est-ce que l'*Indépendance* peut admettre qu'on parle sérieusement de ces choses-là ?

Vous tous qui blâmez le choix qu'a fait M. Rogier, savez-vous au fond ce que vous êtes ? Rien que des ennemis politiques de ce ministre.

Ce n'est pas d'hier que cette réponse est en usage chez ceux qui n'en ont aucune à donner

En pareil cas, autant vaut celle-là qu'une autre.

Aussi, quoi que vous puissiez dire et si bien que vous raisonniez pour contester la convenance de la nomination de M. Sainte Beuve, persuadez-vous d'avance que les défenseurs de M. Rogier se renfermeront strictement dans la réplique d'Arnolphe, ce personnage *de l'École des Femmes*, si entiché, lui aussi, du choix qu'il a fait :

> A ce bel argument, à ce discours profond,
> Ce que Pantagruel à Panurge répond.
> Pressez-moi de me joindre à femme autre que sotte,
> Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte,
> Vous serez étonné quand vous serez au bout
> Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.

N'allez pas croire cependant que la feuille ministérielle ait à la défense de la décision prise par M. Rogier le moindre intérêt. Fi donc ! Ce qu'elle en dit, c'est l'expression franche et loyale de sa pensée. Elle nous énonce son opinion pour le seul amour de la vérité, sans se refuser toutefois la béate jouissance de prodiguer à ses adversaires les plus agréables épithètes, aménités charmantes qui ne sont pas un petit ornement pour ses vertueuses colonnes.

Si donc nous renonçons à combattre un entêtement que sans doute l'on prend pour de la dignité et de la force, nous achèverons néanmoins d'édifier le public sur le compte du nouvel élu de M. Rogier aussi bien que sur celui de ses défenseurs.

Plusieurs journaux ont reproduit les révélations de M. Alphonse Karr sur les scandales du *Livre d'Amour*. Notre collaborateur s'était borné à copier une page des *Guêpes*, en ajoutant : « Depuis, on a imprimé que l'auteur du *Livre d'Amour* était M. Sainte-Beuve. » — Voilà plus d'un an, en effet, que cela a été dit et publié à Paris même, et ce n'est pas légèrement que nous avons ouvert nos colonnes à d'aussi graves accusations.

M. Sainte-Beuve s'est tu pendant trois ans, et se tait encore. C'est de ce silence que nous lui faisons un reproche. Son honneur exige une explication ; il la doit à la dignité de la chaire qu'il occupe, à ses nouveaux élèves et à lui-même. Sans doute il nous répugne de fouiller dans la vie d'un écrivain ; mais quand il s'agit de l'enseignement, la question de moralité passe avant toute considération personnelle. On a le droit de juger sévèrement l'homme choisi par M. Rogier, afin de démontrer toute la légèreté, pour ne pas

Digitized by Google

dire plus, qui a présidé à la nomination contresignée par le ministre. Si M. Rogier avait daigné faire appel à la jeunesse du pays, et s'il s'était convaincu que personne en Belgique ne réunissait les qualités du professeur, il eût été dans son droit en suppliant, pour dernière ressource, un étranger de s'asseoir dans cette chaire qu'aucun enfant du pays n'était digne d'occuper. Alors, ayant le champ libre, il aurait pu faire un excellent choix. Il faut bien le dire, le sien est déplorable.

Nous qui n'avons, Dieu merci ! rien à demander au pouvoir, nous dirons hautement toute notre pensée à ces deux ou trois journalistes exotiques, qui contestent aux Belges le droit d'examiner les titres d'un écrivain français qu'on ne lit plus en France. — L'un d'entre eux (celui-ci n'est pas Français, et le prouve,) a imprimé que la Belgique ne possédait pas un seul écrivain d'un talent réel, mais seulement des écoliers qui avaient obtenu quelques marques d'encouragement. Voilà jusqu'où va le superbe mépris de ces étrangers pour le pays qui a la bonté de les nourrir. Nous mériterions leurs dédains, si nous nous inclinions humblement devant ces renommées éteintes, devant ces auteurs surannés qui datent d'hier et dont on a déjà fait bonne et prompte justice, défroque littéraire que la France nous jette lorsqu'elle n'en veut plus. L'arrogance de nos soudards de plume nous étonne peu; nous savons que M. le ministre lui-même fait fi de nos prétentions littéraires, à nous autres Belges.

A tel maître, tels serviteurs.

Pour nous, nous aimons à lire un auteur avant de le porter aux nues ; oui, Belges que nous sommes, nos prétentions littéraires vont jusque là. Nous pousserons plus loin l'outrecuidance, en disant ici ce que nous pensons de M. Sainte-Beuve comme écrivain, et ce que nous attendons de lui comme professeur.

Nous voulons, avant tout, faire preuve d'impartialité, et nous reconnaissons, avec plaisir, qu'il y a des passages charmants dans les premiers écrits de M. Sainte-Beuve. Si nous n'avions à le juger que sous ce rapport, nous serions disposé à lui pardonner des volumes entiers de galimathias en faveur de ses *Poésies de Joseph Delorme*. C'est ce petit livre qui lui a fait une réputation méritée alors; ce sont les dix ou douze volumes qu'il a composés depuis, qui la lui ont fait perdre. Sans doute M. Sainte-Beuve eût pu créer des œuvres de mérite comme ses *Poésies de Joseph Delorme*, s'il n'avait adopté un système faux, absurde, qui l'a conduit à défigurer complétement le génie de notre langue, à la travestir enfin, et, pour employer l'expression pittoresque de M. de Balzac, *à faire de la limpide poésie française un casse-tête chinois*. « Il y a » un véritable intérêt, dit le critique que nous ve- » nons de nommer, à débarrasser notre littérature si » ferme, si précise, d'un pareil système, et d'arrêter » les ravages que fait M. Sainte-Beuve dans notre » belle logique française (1). » Eh bien! Ces quelques mots du spirituel écrivain nous donnent la portée de M. Sainte-Beuve, comme professeur. Comment l'influence d'un maître qui méconnaît le caractère même de la langue, ne serait-elle pas funeste? Sincèrement, nous craignons que les élèves ne s'initient eux-mêmes à cet idiôme qui n'est plus le français, et que l'auteur d'*Eugénie Grandet* appelle *le Sainte-Beuve*.

Puisque nous avons cité M. de Balzac, donnons ici quelques lignes tirées ça et là d'un de ses écrits (2), et qui réunies, peuvent caractériser assez bien le système littéraire suivi par notre nouveau professeur, que le critique compare à *un peintre fou qui voudrait nous faire prendre sa palette pour un tableau*, ou *à un homme qui ferait cent lieues en se promenant sur trois feuilles de parquet*.

« Dans le récit des niaiseries, dit M. de Balzac, triomphe la phrase de M. Sainte-Beuve. Il lâche alors ses *zéphyrs mûrissants*, ses *coteaux modérés*, ses *pentes bienveillantes*, ses *fougueusement austères*, ses tropes faux où la pensée est à l'état de germe, et qui le constituent l'inventeur du têtard littéraire : quel autre nom donner à ses embryons d'images flottant sur une mer de mots ?

« M. Sainte-Beuve est saisi d'une manie anti-grammaticale. Il persiste à rendre déclinables tous les participes présents des verbes. Pour lui, les verbes deviennent des adjectifs. Des substantifs passent à l'état de verbes. L'adjectif se fait participe, et *vice versâ!* Il dit *partie moralisante, labeurs recommençants, période finissante, machine vieillissante, paix recommençante*.

» Il y a (dans son *Histoire de Port-Royal*) des choses aussi bouffonnes que ses fameux *coteaux modérés*. Il y a une *fin d'hiver fructueux et mûrissant*. L'hiver mûrissant ! L'hiver fructueux dans le sens de : ayant des fruits ! Fructueux ne s'emploie qu'au figuré : une affaire est fructueuse, mais l'automne a des fruits. Puis des cœurs *circoncis*, des idoles *favorites*.

» Il continue à faire hurler les mots et choquer les idées les plus contraires : *s'aller cacher dans un rejaillissement de piété*. Se cacher dans quelque chose qui jaillit ! Il y a *des ricochets qui sont une marche générale de la littérature*.

---

(1) *Revue parisienne*. Août 1840.
(2) *Revue parisienne*.

Digitized by Google

» Tant que M. Sainte-Beuve s'amuse à tourmenter ainsi la langue, il n'y a pas de mal. Jusqu'à présent ses imitateurs sont aussi nombreux que le public du Théâtre-Français, dont un plaisant disait : « Il a eu un pied gelé. » — Quand M. de Balzac écrivit ceci, M. Sainte-Beuve ne semblait pas destiné à former des élèves. —

» M. Sainte-Beuve, que la duchesse d'Abrantès appelait, à cause de ses perpétuels non-sens, *Sainte-Bévue*, ce que je répète à cause de la juste appréciation littéraire contenue dans cet anagramme, a commis encore des barbarismes comme *rassérénissement*, *irrassasiable*, etc., qui tiennent à son système d'entreprise à participes armés sur la langue.

» Si l'on ôtait à M. Sainte-Beuve ses rapprochements impertinents et incongrus, si on le privait de son mode de détourner les mots de leur sens, ce qui est une application de son système sur les faits à la parole, il n'existerait pas littérairement; il ne pourrait rien dire ni rien faire. »

Cette conclusion est écrasante, mais juste. Le critique explique d'ailleurs le respect que beaucoup de gens professent pour cet auteur, en disant qu'il a eu « la pétrifiante idée de restaurer le genre ennuyeux; » et il ajoute un peu plus loin : « Le Français respecte tant les ouvrages ennuyeux que ce respect s'étend sur l'auteur; il passe pour une personne grave. Faites un chef-d'œuvre comme *Gilblas*, comme le *Vicaire de Wakefield*, vous restez un drôle, un homme de rien; mais produisez quelque chose comme : *De la nouvelle organisation sociale considérée dans ses rapports avec le catholicisme*, on s'éloigne de vous avec terreur, on ne vous lit pas, et vous devenez professeur, conseiller d'État, académicien, pair de France. »

On nous dira que si M. Sainte-Beuve s'est vu traiter sévèrement par l'un de ses confrères, il a été, d'autre part, accablé d'éloges dans certaines *Revues*. Mais ses admirateurs se sont bien gardés de mettre sous les yeux du lecteur quelque échantillon des livres qu'ils prônaient. M. Chaudes-Aigues (1) en parlant des *Pensées d'Août*, cite entre autres pièces dont il recommande la lecture, l'*Ode* commençant ainsi : *Tu te révoltes*, qu'il voudrait graver (ce sont ses termes) dans le cerveau de tous les poëtes! Or, voici, dans son entier, l'étrange poésie que M. Chaudes-Aigues appelle une Ode :

Tu te révoltes, tu t'irrites,
O mon Ame, de ce que tel
Ne comprend pas tous tes mérites
Et met ton talent sur l'autel;

Tu t'en aigris; mais, Ame vaine,
Pourquoi, d'un soin aussi profond,
N'es-tu pas prompte à tirer peine
De ce que d'autres te surfont;

De ce que tout lecteur sincère,
Te prenant au mot de devoir,
Te tient en son estime chère
Bien plus que tu sais ne valoir?

Oh! plus sage, mieux attristée,
Tu souffrirais amèrement
De la faveur imméritée
Plus que de l'injure, estimant

Que dans cette humaine monnaie
Ton prix encore est tout flatteur,
Et que bien pauvre est la part vraie
Aux yeux du seul Estimateur!

En vérité, il faut trouver bien peu de chose à vanter dans un livre, pour faire l'éloge de ces graves drôleries. Le jugement de M. de Balzac n'est que juste; pour s'en convaincre il suffit de parcourir les œuvres de M. Sainte-Beuve : en comparant ses derniers écrits aux premiers, on reconnaîtra qu'il s'est de plus en plus embourbé dans son obscur néologisme; ce progrès à rebours sera plus évident encore dans ses poésies, si l'on se souvient des sonnets de Joseph Delorme, et de quelques pages des *Consolations*, en lisant ce monstrueux livre des *Pensées d'Août*, ce recueil où l'on trouve une foule de vers comme ceux-ci :

» Assis sur le versant des *coteaux modérés*..... »
» Mais si son fils *dehors qu'appelle quelque étude*..... »
» Le poëte d'hier *aisément inspirant*,
» L'ancien *que moins on suit plus il convient d'entendre;* »

et son *conducteur*

» Dont l'immonde sourcil ne sent pas la moiteur; »

et sa baigneuse qui *laisse derrière*

» Humide vêtement, blanche écume *et toison;*

puis mille soufflets donnés à la grammaire et au bon sens : une fumée blanche *et torse en vapeur;* des *menus alentours*, des saints *égarables*, une jeunesse *admirante;* enfin une foule d'autres absurdités qui feraient pousser bien des *Qu'est-ce que?* à l'Alceste de Molière, s'il lisait les vers de ce nouvel Oronte. Et quand on pense que nos critiques officiels n'ont trouvé à reprocher à cet écrivain qu'un *purisme exagéré!*... Non, vraiment, ce n'est point là du purisme, et quoi qu'on ait dit, ce n'est pas non plus du romantisme, le romantisme des André Chénier et des Lamartine, des Alfred de Musset et des Hugo! C'est tout simplement du Sainte-Beuve perfectionné, ou du galimathias triple.

Une anecdote assez plaisante dans la polémique sur la nomination de M. Sainte-Beuve, c'est la mys-

(1) *Revue de Paris*. Mai 1838.

Digitized by Google

tification dont l'*Indépendance* a été victime. Abasourdie des cris de réprobation que faisait entendre la presse, elle a reproduit, d'un air de triomphe, un article du *Journal de Charleroy*, qui non suspect de ministérialisme, louait cependant, disait-elle, le choix du cabinet.

Est-ce sérieusement, en effet, que le *Journal de Charleroy* a pu dire que l'auteur de *Port-Royal* et des *Pensées d'Août* « est un des hommes qui ont le mieux conservé le dépôt sacré de la langue de Molière, de Buffon et de Chateaubriand? » — La plaisanterie ne devenait-elle pas évidente quand le journaliste prétendait que « M. Sainte-Beuve a poussé ce respect si loin qu'il s'est fait accuser, non sans raison, d'une sorte de *préciosité* qui rappelle les finesses de l'hôtel de Rambouillet? »

La joie de découvrir un article au moins qui semblait une approbation, a singulièrement mis en défaut la logique et l'érudition de la feuille ministérielle.

Le *Journal de Charleroy* aurait loué sans rire l'imitateur des *précieuses* de l'hôtel Rambouillet, si malmenées par Molière, comme le gardien fidèle du dépôt sacré de la langue de Molière!

Il aurait affirmé, sans se proposer de mystifier ses lecteurs, que le style de M. Sainte-Beuve rappelle les finesses de ces précieuses dont tous les projets de réforme prenaient leur source dans une pruderie exagérée qui a fait dire à Philaminte (1):

> Un dessein plein de gloire et qui sera vanté
> Chez tous les beaux esprits de la postérité,
> C'est le retranchement de ces syllabes sales
> Qui dans les plus beaux mots produisent des scandales!

Vous figurez-vous M. Sainte-Beuve récitant à l'hôtel Rambouillet ce passage extrait de son *Histoire de Port-Royal* :— *Dans une incubation de piété mûrissante, la jeune Anne lisant une lettre sur sa virginité, voit Jésus-Christ qui lui passe son anneau au doigt. La métaphore mystique prit corps et devint une réalité. Elle court au père Archange et lui révèle son ardeur de cloître. Ce bonhomme y vit quelque déplaisir au sujet d'un mariage contrarié. On eut encore quelque chose à mater chez elle... Que seraient devenues de telles natures vingt ans plus tard?* — M. Sainte-Beuve affirmant ensuite de la mère Angélique qu'elle disait que *jamais M. de Genève, malgré sa douceur, ne lui avait paru molet, comme plusieurs ont cru qu'il était*, et annonçant enfin le chapitre suivant par cet intitulé : SUCCÈS DE SAINT FRANÇOIS AUPRÈS DU SEXE!

Belle préciosité qu'un tel langage!

L'auteur des *Portraits et critiques littéraires*, parlant du style de Mme de Sévigné, — dont Voltaire a écrit qu'il peint et anime tout, — l'a défini *un style* LACHÉ *qui suit davantage le courant des idées*. N'a-t-il pas dit de Racine, quand il nous le montre au milieu de sa famille, que *la poésie* RENTRÉE *et sans issue était dans sa vie comme un parfum secret*, et plus loin qu'*il était malade du mal de poésie*.

La mystification cependant aurait dû apparaître claire comme le jour aux rédacteurs de l'organe du cabinet, quand le journaliste ajoutait malicieusement que, pour lui, *l'un des meilleurs et des plus beaux titres du nouveau professeur, sont ses sympathies et sa sollicitude pour une langue qu'il aime comme un amant aime sa maîtresse*.

Il y a longtemps, en effet, que M. Alphonse Karr a révélé au public comment l'auteur du *Livre d'Amour* aime ses maîtresses, et nous pensons avec le *Journal de Charleroy*, qu'il est écrivain aussi pur qu'amant délicat.

Nous avons donné des raisons, des citations, des preuves; libre aux *deux* journalistes ministériels qui se sont constitués les thuriféraires de M. Sainte-Beuve, de nous répondre encore par d'aimables plaisanteries sur les prétentions littéraires des Belges. Leurs traits un peu lourds retomberaient sur eux-mêmes. N'ont-ils pas dit qu'en blâmant l'acte de M. Rogier, nous étions guidés par des motifs peu *avouables* (1)? Eh bien! nos motifs, nous venons de les exposer. Que le lecteur les juge!

(1) *Les Femmes savantes*, acte III, sc. 2.

FÊTE DU CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE.

Par une des dernières soirées du mois d'août, quatre ou cinq artistes et écrivains, réunis autour d'une table du *Cercle*, lançaient au plafond les bouffées bleuâtres de leurs cigares en cherchant les moyens de préparer à leurs amis de la province et de l'étranger une hospitalité fraternelle et artistique. Le premier projet présenté fut, vous n'en doutez pas, — un banquet, — et nous devons avouer qu'il rencontra la sanction unanime des estomacs délibérants. Mais où dîner? A la rue Ducale? — A l'hôtel de ville? — Une

(1) Cet adjectif Sainte-Beuve appartient à l'un des journalistes en question. On voit que l'auteur des *Pensées d'Août* fait école.

Digitized by Google

voix laissa échapper le mot de — Marché de la Madeleine. — On s'étonna d'abord de l'idée, puis on l'étudia, on s'éprit pour elle d'une bonne passion, et une heure après, le petit cénacle, qui cultive au *Cercle* les charmes de la médianoche, avait élaboré le projet, non plus d'un banquet, mais d'un bal artistique, féérique et fantastique; d'un bal, auprès duquel la gare du chemin de fer ne devait plus être qu'un hangar immense, décoré d'une gigantesque armoire à glaces, et le bal du *Commerce* une fête de carrefours élégants, de ruelles pavoisées, d'impasses fleuris et de corridors somptueux.

Quelques jours après, la commission directrice adoptait avec enthousiasme le travail présenté par M. Balat, les hésitations des timides s'effaçaient devant les splendeurs promises, et les artistes s'empressaient de se partager les toiles qui devaient faire de ces immenses galeries un musée complet, une admirable histoire de l'art. Les peintres d'histoire attaquent franchement les portraits en pied des chefs d'école et des grandes illustrations des divers pays. En quelques heures Robert-Fleury jette sur son panneau un *Rembrandt* saisissant de vigueur et de puissance, Hamman drape magistralement un *Gérard de Saint-Trond* et anime son *Raphaël* d'une énergie noble et élégante que les peintres ordinaires du Sanzio n'ont malheureusement pas l'habitude de donner à l'amant étiolé et languissant de la Fornarina. Le *Titien* de Portaels, le *Michel-Ange* de Van Eycken, le *Duquesnoy* d'Huart, le *Vélasquez* de Coulon, le *Rubens* de Thomas, le *Terburg* de Mertz, le *Van Dyck* d'Eeckhout, revivent sur ces toiles avec le style et le caractère de leur époque. Nous regrettons qu'à côté du *Roland de Lattre* de MM. Senezcour et Schubert on n'ait point songé à faire pour un penseur, un philosophe, un écrivain, — Juste Lipse, par exemple, — ce que les habiles artistes avaient fait pour l'illustre musicien. C'est là une lacune involontaire, qui sera réparée, nous l'espérons du moins, dans le temple artistique et littéraire qui préoccupe dès aujourd'hui les esprits les plus sérieux et les plus positifs.

Revenons à nos galeries. En même temps que Billoin, Van Eycken et Van Maldeghem apportent leurs colossales figures allégoriques, — l'Agriculture, la Belgique, et la Muse des arts, — voici venir le contingent des peintres de genre et des paysagistes. Sous le portrait-médaillon des maîtres flamands, hollandais et français, les artistes ont esquissé à grands traits un tableau dans la manière du peintre et ils ont déployé dans ces charmants pastiches des trésors de verve, de goût et de vérité. L'énumération de ces petits chefs-d'œuvre nous dispensera de tout éloge. Le *Wouwermans* de Lepoittevin, le *Téniers* de Madou, l'*Albert Cuyp* et le *Pynacker* de Verveer, le *Ruysdaël* de Verwée, le *Paul Potter* de Verboeckhoven, l'*Omeganck* de Robbe, le *Peeter de Hoghe* de Van Hove, le *Backhuysen* de Clays, le *Van der Meer* de Tavernier, le *Vanderheyden* de Van Moer, le *Claude Lorrain* de Lapito, l'*Hobbema* de Kindermans, le *Dewitte* de Bosboom, tout cela se crée et s'achève dans l'immense atelier que Verboeckhoven a spontanément ouvert à ses compagnons de travail. Une fièvre d'activité inouïe a saisi les ordonnateurs de la fête; tout le monde travaille, et tel artiste célèbre, arrivé trop tard pour fournir sa part dans la grande galerie picturale, prend la brosse du décorateur ou le marteau du tapissier et se glisse en obscur manœuvre dans cette grande armée laborieuse et infatigable.

Nous avons raconté brièvement l'histoire de cette fête, mais nous n'essaierons pas de décrire l'aspect féérique du bal. Et si l'insuffisance de notre prose indigne n'excusait pas assez notre silence, nous invoquerions une bienheureuse formule, bien vieille, bien usée, — mais toujours très-utile, — et nous dirions : A quoi bon raconter ces merveilles à ceux qui les ont admirées? A quoi bon donner des regrets à ceux qui n'ont point pénétré dans ce temple magique, où les sens et l'imagination flottaient ravis et charmés au milieu des transports divins que jettent au cœur les arts, les fleurs, les femmes et l'harmonie?

Le Cercle artistique et littéraire a su mener à bonne fin cette entreprise hasardeuse; s'il l'a fait, c'est grâce au concours généreux et désintéressé des artistes et au zèle intelligent, au goût éclairé de M. Balat, jeune et habile architecte, qui vient de conquérir avec éclat sa place au premier rang de notre grande phalange artistique; si le *Cercle* a réussi, c'est grâce à l'activité persévérante de son président, M. Quetelet, à l'appui de la ville de Bruxelles; c'est grâce à la sollicitude toute particulière du Roi, qui s'est montré dans cette circonstance ami éclairé des arts et des lettres, du Roi qui, à trois reprises, a voulu revoir cette improvisation architecturale et a hautement manifesté le désir de voir réaliser par celui qui l'avait créée l'œuvre éphémère dont le souvenir ne s'effacera jamais de notre mémoire. Nous voudrions laisser de côté la part que le gouvernement a prise dans cette affaire, mais notre silence pourrait être mal interprété; nous raconterons en quelques mots les faits qui justifient nos reproches à l'adresse du département de l'intérieur.

A la première demande adressée au chef de ce département, on répondit par une offre de mille francs en échange de 350 cartes destinées aux membres du *Congrès agricole*. La commission directrice du *Cercle*

Digitized by Google

s'empressa de refuser cette offrande généreuse en se réservant d'inviter, sans l'intervention de M. le ministre, les 350 délégués de l'agriculture. On se ravisa dans les bureaux de la rue de la Loi, et on offrit 2,000 fr. Un grand nombre de membres de la commission, justement blessés de cet honnête *marchandage*, voulaient regarder cette proposition comme non avenue, mais la majorité fatiguée de ces discussions interminables accepta l'offre du ministre, sans chercher à déguiser ses impressions peu flatteuses pour ces lésineries mesquines et ridicules. Ce n'est pas tout; désirant éviter les scandales du *bal de la Gare*, où on avait admiré les toilettes équivoques et les manières plus équivoques encore de certaines couturières et cuisinières patronées par les huissiers des antichambres ministérielles, la commission envoya à M. le ministre de l'intérieur 350 lettres d'invitation portant la suscription : « à M..... membre du congrès agricole. » *M. le ministre de l'intérieur les renvoya en demandant des invitations en blanc.* Pour éviter l'éclat fâcheux qui aurait inévitablement suivi un refus, on se soumit aux prétentions injustifiables de M. le ministre de l'intérieur. Que sont devenues les 350 cartes? Je ne sais, mais *on assure* que dix membres du congrès agricole ont seuls reçu leur invitation à une fête organisée à l'occasion de ce congrès et de l'exposition des Beaux-Arts; et le *Cercle* après avoir refusé plus de 500 billets à 10 fr., a vu le soir même du bal, vendre sur la Place de l'hôtel de ville et au milieu de la rue de la Madeleine, des entrées à 5, 4 et 3 fr. Quand le maître et seigneur marchande, la valetaille trafique! — C'est charmant. — Mais que voulez-vous? M. Rogier était alors trop préoccupé du géant de Hasselt et du Lumeçon montois; il surveillait l'édification des chapelles en carton-pierre et des pièces montées dans le style des confiseurs, constructions mirifiques, représentant la Belgique, les sciences, les arts et lettres. Eh bien! voyez que de déceptions; malgré cette paternelle sollicitude, la cavalcade n'était pas à moitié de sa course que la Belgique chancelante et lézardée voyait les génies qui président à ses destinées perdre autour d'elle, qui un bras, qui une jambe, qui l'éternelle et trop allégorique corne d'abondance. Quant aux Sciences, aux Arts et aux Lettres, nous ne croyons pas le comité directeur capable d'y avoir mis une intention mal pensante et railleuse, mais tout le monde a remarqué les yeux éteints, les traits hâves et pâlis sous le fard, l'air ennuyé, affamé et crétinisé des pauvres petites créatures qui juraient par leur mine piteuse et résignée avec la devise inévitable inscrite probablement sur l'une des mille bannières du cortége : *honos alit artes.*

Après avoir logé les Sciences, les Arts et les Lettres dans ce beau gâteau plâtré et azuré, M. le ministre de l'intérieur a pu croire qu'il avait payé sa dette à l'élément intelligent du pays, et c'est avec peine que nous avons entendu de ces esprits chagrins et moroses condamner le silence dédaigneux et la physionomie boudeuse de M. le ministre de l'intérieur, qui semblait mal à l'aise au milieu de ces figures épanouies et radieuses. Ces frondeurs vont jusqu'à dire qu'après avoir opposé de l'inertie, sinon de la résistance à l'organisation de la fête, le ministre aurait dû dissiper tous ces vieux nuages en félicitant les artistes qui venaient de clôturer si dignement nos fêtes nationales. Ce que le Roi avait fait comme chef de l'État, le ministre aurait dû le faire comme administrateur et protecteur officiel des Beaux-Arts.

Les pessimistes ont tort : et ce qui le prouve, c'est que toute ébahie d'un succès qu'elle n'espérait pas, la presse *indépendante* réclame pour son gouvernement la large part des félicitations, et chante à propos du bal organisé sans lui et presque malgré lui, l'hosannah délirant entonné par les plumes gasconnes dans ce mode ministériel, si retentissant et si sonore, bien qu'il n'ait pas un seul subside à la clef.

R.

CHRONIQUE MUSICALE ET DRAMATIQUE.

La grande tourmente qui siffle sur nos têtes et nous apporte les bruits lointains de ces luttes du Nord, de l'Est et du Midi, les orages qui s'amoncèlent et grondent menaçants, rien n'a pu détourner le souffle mélodique qui depuis un mois tient Bruxelles dans une atmosphère musicale assez anormale en cette saison. Girouette complaisante — il faut bien l'avouer quoique l'idée et le mot coûtent un peu à notre amour-propre — le chroniqueur fidèle doit se laisser aller au courant qui fixe sur un seul point les préoccupations du monde musical et dramatique. Baroilhet est-il parti? — A quand les débuts de l'opéra allemand? — L'Alboni chante-t-elle ce soir? — Avez-vous entendu le ténor Calzolari? — Que devient le théâtre de la Monnaie? — Voilà ce que le dilettante jette insoucieusement au milieu des Hongrois, des Italiens, des Radetzki et autres Jellachich. — Ne parlez pas de bleus et de rouges à ce croque-notes affamé qui ne connaît que les blanches et les noires; ne lui parlez pas de l'Allemagne si ce n'est pour lui

Digitized by Google

annoncer le *Freychutz*, *Zauber flœte* et *Fidelio*, — de l'Italie, — pour bénir avec lui le dieu de la guerre qui nous a préparé les loisirs d'une saison musicale en chassant de Rome, de Milan et de Vienne, les oiseaux mélodieux qui sont venus lancer leurs gazouillements et leurs fredons gracieux aux échos du théâtre des Galeries. — O public plus insatiable que gourmet ! Tu voulais de la musique partout et toujours — de la musique à tout prix. En voilà !

M. Baroilhet qui abandonne l'Académie de musique est venu — malheureusement pour lui et pour nous — écorner la réputation bien légitime que ses succès lui avaient conquise à ses voyages précédents. Chose étrange ! La voix pleine de M. Baroilhet a gagné en vigueur, en éclat et en force tout ce que sa voix mixte a perdu en qualités sympathiques. — Ce timbre doux et voilé jadis plein de charmes, est devenu sourd et nazillard. Artiste plein de feu et d'intelligence, M. Baroilhet a toujours donné à ses créations un cachet de vérité dramatique remarquable par sa verve parfois un peu exagérée ; aujourd'hui cette exagération l'emporte si loin qu'elle rappelle trop souvent la comparaison plus juste que bienveillante du moulin à vent monté sur deux pointes de compas. Mais le reproche le plus grave que l'on puisse faire à M. Baroilhet, s'adresse surtout au mauvais goût, à la profusion des traits, appogiatures, trilles, cadences filées et ornées avec une tenacité désespérante, bagage de fioritures appartenant à la mauvaise école italienne, gargarisme musical qu'il faut laisser à la musique bouffe, clinquant faux et agaçant qui peut s'étaler sur les oripeaux déteints d'une école usée et décrépite mais qui jure étrangement sur la pourpre d'Alphonse, et sur la sombre tunique de Charles VI l'insensé et de Lusignan le moribond. Si nous sommes sévère envers M. Baroilhet, c'est qu'un talent éminent doit compte à ses admirateurs des aberrations où l'entraîne un système fatal et dangereux. Soyons indulgents pour Duprez, pour le chanteur qui lutte avec un courage et un art admirables contre la décadence d'une voix qui s'éteint, mais condamnons et condamnons franchement, celui qui fait un déplorable abus des qualités les plus brillantes, et compromet, par des excentricités bizarres et ridicules, l'éclat d'un nom justement célèbre dans les annales du théâtre.

Que ne peut-on donner à Mlle Alboni un peu de ce *diable au corps*, qui entraîne M. Baroilhet hors des limites d'un style sage et correct. Mlle Alboni est charmante, gracieuse, divine même — si vous tenez au *Diva* consacré ; — et cependant on se prend à regretter que cette sagesse exemplaire ne se laisse pas vaincre parfois par l'accent dramatique et passionné. Ce chant est pur, limpide, perlé, cristallin, mais aussi — froid et inerte comme le cristal. Un contralto n'est pas complet si la fibre dramatique n'est point chez lui vivace et puissante.

Chez Alboni, tout est calme, froid et tranquille. Nous n'avons pas été admis à l'entendre dans une scène complète d'opéra seria où nous aurions pu la juger comme actrice, mais l'air de *Betly* que la charmante chanteuse est venue exécuter en costume et en *action* — pour parler la langue du théâtre — nous a prouvé par ses intentions fausses et déplacées, par l'allure un peu triviale du geste, que si l'Alboni était souvent digne — par les qualités extraordinaires qu'elle possède, — des éloges et des triomphes dont Paris s'est montré prodigue à son égard, on peut aussi, sous beaucoup de rapports, faire plus d'une réserve quant à l'extravagance de la réclame et la pompe du compte-rendu. Qu'est-il arrivé ? On avait annoncé une voix d'un volume extraordinaire, un son d'une largeur, d'une intensité extrêmes ; et après avoir admiré l'étendue et l'union parfaite de tous les régistres de cet instrument admirable, nous n'avons pas remarqué sans surprise la faiblesse du médium à côté de la vigueur et de l'ampleur de l'octave basse — de sol à sol ; — nous n'avons pas entendu sans étonnement, le défaut de justesse dans l'attaque et dans la tenue des notes de ce médium, lorsque l'artiste veut seulement atteindre au mezzo forte large et soutenu.

Disons-le encore, répétons-le toujours : La louange complaisante qui ne peut trouver d'excuse que dans l'ignorance de celui qui l'entonne, l'enthousiasme qui se bat les flancs pour s'échauffer, la réclame maladroite et, il faut le dire, inutile — quand elle porte sur un talent hors ligne, — tout cet attirail indigne de l'art et du véritable artiste, leur cause plus de préjudice qu'un silence indifférent et même qu'une critique sérieuse et sincère. Et voyez où cela conduit ? Nous-même qui avons applaudi le talent gracieux de Mlle Alboni, nous qui avons admiré le charme exquis de cette vocalisation légère et facile, son style simple et sévère, son goût pur et exempt de prétention et de recherche, nous voilà par opposition à de folles et déplorables exagérations laudatives, entraîné à signaler les imperfections d'une voix riche de plus de deux octaves, et à regretter qu'aux splendeurs d'une organisation si belle, ne viennent pas se joindre les qualités que donne l'intelligence de toutes les ressources de l'art, et cette puissance sympathique et fiévreuse qui s'élançait du cœur de Malibran pour embrâser deux milliers d'âmes suspendues à ses lèvres divines. Encore une fois, soyons vrais si nous voulons être justes, et ne nous forcez pas, nous que vos éloges *quand*

Digitized by Google

même agacent, à rechercher des taches et des défauts chez des artistes que les premiers nous aurions salués de nos bravos—moins sonores peut-être, mais à coup sûr plus sincères que les vôtres.

La Compagnie Italienne qui est venue planter sa tente sous les voûtes des Galeries n'avait pas non plus besoin de ces annonces prématurées. La bonne exécution de *L'Italiana in Algeri*, vaut toutes les réclames du monde. Le public musical s'est empressé de se rendre à l'appel qui lui était fait, et si la foule n'assiége pas encore les portes de *Saint-Hubert* comme aux bons temps de cet excellent Levassor qui vient de nous quitter, c'est que la foule qui s'éprend vite de belle passion pour une individualité hors ligne, a besoin de quelque temps pour apprécier à sa juste valeur tout le charme que peut apporter dans nos jouissances musicales une réunion de talents, qui sans être pour la plupart cotés au plus haut dans la grande Bourse de la popularité, apportent néanmoins dans l'exécution des chefs-d'œuvres de leur école, un ensemble, un brio, une verve, une pureté de style, une fidélité de traditions, en un mot une somme de qualités que nous n'avions jamais rencontrée dans les précédentes troupes italiennes.

Dès aujourd'hui M. Calzolari a su conquérir la faveur toute particulière des dilettanti, et ce fait—un *tenore* qui réunit toutes les sympathies, — ne sera pas sans influence sur les recettes du théâtre, en ce temps de disette vocale.

La troupe n'étant pas complète encore, et le répertoire devant s'enrichir bientôt de deux ou trois opéras, nous ajournerons à notre prochaine chronique notre revue des œuvres et des exécutants.

Nous venons de parler de la disette de ténors; évidemment nous ne pouvions faire allusion au théâtre de la Monnaie où se pressent et se heurtent dans une promenade périlleuse les variétés les plus remarquables de cette race qui menace de s'éteindre. Ils y ont tous passé : les grands et les petits, les beaux et surtout les laids, les timides et les audacieux, les jeunes et les vieux, ceux qui ont un peu de voix, ceux qui n'en ont plus et ceux qui n'en ont jamais eu, les mauvais et les médiocres : On attend le bon. — Puisse M. Bauche ne pas décevoir cette suprême espérance. Après la disparition de M. Bourdais qui s'en est allé crier à Gand, de M. Chenêts que nous avons eu le malheur d'entendre dans *Robert*, de M. Giraud que nous avons eu le bonheur de ne pas entendre dans *Guillaume Tell*, de M. Duprat le moins déchirant et le moins déchiré de tous, on nous a laissé M. Garras qui n'a certes pas tous les défauts qui rappeleraient trop cruellement ses prédécesseurs, mais qui est loin de posséder les qualités capables d'effacer leur douloureux souvenir. Loin de vouloir décourager M. Garras nous pensons qu'il pourra tenir honorablement l'emploi secondaire qui va naturellement lui être dévolu par l'arrivée de M. Bauche le *tenore assoluto*. M. Massol et Mlle Julien ont fait leur rentrée sans opposition bien marquée. L'absence de la première basse et de la grande chanteuse légère nous force encore à demander l'ajournement pour l'examen de la troupe lyrique. Quant à la comédie, elle est si bien morte et oubliée, que l'on a cru pouvoir rire un peu sur sa tombe en lui composant un personnel qui ne supporte pas un examen sérieux. Nous ne serons pas plus sévère que le public, et nous prenons l'engagement de ne remuer les cendres éteintes de cette pauvre comédie que le jour où ses premiers rôles de hasard, ses comiques de rencontre, ses amoureuses de pacotille et ses ingénuités éraillées auront le courage d'affronter sous les feux de la rampe les périls d'un début qui serait pour eux une triste et honteuse chûte, si le public n'était pas lui-même une chose morte et inerte. En attendant, et pour se consoler du départ de Mme Luguet, de Mme Laurent et de Mlle Thuillier, nos comédiens ordinaires jouent alternativement en lever de rideau, *L'Heritière* et *Le Chevalier du Guet;* aux jours solennels, on affiche — à la grande joie des ouvreuses et des abonnés mûrs et célibataires — les drôleries sans sel d'*Agénor le Dangereux* et du *Camp de Saint-Maur*, produits exquis et délicats d'une haute école dramatique et littéraire.

BULLETIN ARTISTIQUE.

M. Louis Gallait et M. Achille Martinet. — M. Portaels et l'école de gravure. — La fête du Cercle artistique et littéraire, album publié par M. Dero-Becker. — Modèle de la cathédrale de Cologne par M. Carl Schropp. — M. Chazal et le concours de gravure. — M. Adolphe Samuel.

Lorsque M. Édouard Wacken s'engagea à donner aux abonnés de la *Revue de Belgique* un compte-rendu illustré du Salon de Bruxelles, il nomma quelques-uns des artistes dont il avait obtenu l'autorisation de faire reproduire les œuvres; en tête de la liste se trouvait nécessairement le nom de M. Gallait. — *La tentation* et les *Derniers moments du comte d'Egmont* (1) devaient être lithographiés pour la *Revue*,

(1) Voyez page 143.

Digitized by Google

par M. J. Schubert. Déjà les abonnés ont reçu la première de ces planches et on espérait pouvoir bientôt leur offrir la seconde, lorsqu'une circonstance tout à fait imprévue a décidé M. Wacken à rendre à M. Gallait la parole que celui-ci avait eu l'obligeance de lui donner.

M. Achille Martinet, le célèbre graveur français, étant venu visiter notre exposition, manifesta la plus vive admiration pour le chef-d'œuvre de M. Gallait. Il avoua qu'il serait fier d'être choisi pour graver la sublime composition du grand artiste. — C'était une bonne fortune et M. Gallait jura de ne pas la laisser échapper; il prit M. Martinet au mot et s'occupa immédiatement de trouver un éditeur.

M. J. Buddeus, de Dusseldorf, offrit de se charger de la publication des *Derniers moments du comte d'Egmont*, mais il mit pour condition expresse que l'artiste ne vendrait aucune copie de son œuvre avant la publication de la planche de M. Martinet, et qu'il s'opposerait formellement à la vente de tout dessin, lithographie ou gravure. M. Gallait objecta vainement qu'il était lié vis-à-vis de M. Wacken, M. Buddeus ne voulut rien entendre. Il fallait accepter son ultimatum ou renoncer à être gravé par M. Achille Martinet, les autres éditeurs se montrant tout aussi inexorables et ne présentant d'ailleurs pas les mêmes avantages que l'éditeur de Dusseldorf.

En cette circonstance la conduite du directeur de la *Revue de Belgique* était toute tracée : il ne pouvait hésiter un seul instant. Les abonnés de la *Revue* ne recevront donc pas la belle planche lithographiée par M. J. Schubert d'après *le d'Egmont* de M. Gallait. Au moment où nous écrivons, la pierre doit avoir été brisée. L'illustre peintre s'est empressé de mettre à la disposition de M. Wacken ses derniers tableaux. Nous comptons introduire bientôt nos lecteurs dans les ateliers de nos principaux artistes; la série d'articles que nous préparons avec quelques-uns de nos amis, sera accompagnée de gravures et de lithographies. La première planche reproduira un tableau de M. Gallait.

Les *Derniers moments du comte d'Egmont* seront gravés sur une planche de bronze; M. Achille Martinet s'est engagé à terminer son travail dans l'espace de trois ans.

La gravure, qui aura 29 centimètres de hauteur sur 36 de largeur, sera publiée aux prix suivants :

L'épreuve avec la lettre, papier blanc. . fr.	30
L'épreuve avec la lettre, papier de Chine. .	40
L'épreuve avant la lettre, papier blanc. . .	60
L'épreuve avant la lettre, papier de Chine. .	80
L'épreuve avant toute lettre, dite épreuve d'artiste.	160

Le nombre de ces dernières sera limité à cinquante.

Il en sera tiré également *dix* épreuves de remarque, dont le prix sera fixé plus tard.

On souscrit dès aujourd'hui à Bruxelles, chez Weber et Vanderkolk, marchands d'estampes, 19, Galerie du roi, passage Saint-Hubert; — à Cologne, même maison; — à Dusseldorf, chez J. Buddeus, et à Paris, chez Goupil et Vibert.

— On vient enfin de prendre une résolution sensée à l'école de gravure récemment arrachée à la déplorable direction de M. Dewasme-Pletinckx, et annexée à l'Académie des beaux-arts de Bruxelles. Les élèves de l'école qui viennent de graver la *Sainte famille* de M. Mathieu, vont être chargés d'exécuter, également à la manière noire, une planche d'après *le Simoun* de M. Portaels. On ne pouvait faire un choix plus heureux. Nous félicitons sincèrement M. Calamatta de s'être décidé, — un peu tard, il est vrai, — à s'apercevoir que nous possédons des artistes de grand talent dont les œuvres sont très-dignes de son attention.

— M. Dero-Becker, membre du Cercle artistique et littéraire, a eu l'excellente idée de chercher à perpétuer le souvenir de la fête donnée au marché de la Madeleine. Il va bientôt publier un magnifique album, grand in-folio, composé de seize planches (1), représentant l'aspect général de la salle de bal, les différentes galeries, les tableaux, les portraits en pied et les médaillons exécutés par les artistes français, hollandais et belges. Les dessins seront exécutés par MM. Lauters, Huard, Stroobant, Schubert, Billoin, Fourmois, W. Leroy, etc., sous la direction de M. Balat, l'habile architecte qui était parvenu à transformer en quelques jours le marché de la Madeleine en un palais des mille et une nuits. L'impression est confiée à M. Gustave Simonau.

— Depuis quelques jours, on admire au temple des Augustins une réduction merveilleuse de la cathédrale de Cologne. Ce modèle, exécuté avec un talent et une patience également extraordinaires, a été commencé le 1er juin 1840, par un artiste prussien, M. Carl Schropp, d'Erfurth, et terminé par lui le 29 juin 1848. Il est impossible de voir une œuvre plus complète. M. Schropp a reproduit les moindres

(1) Le prix de l'Album est de 40 francs. On souscrit à Bruxelles, au *Cercle artistique et littéraire*, 10, Galerie de la reine et chez Dero-Becker, éditeur, montagne de la Cour; à Paris chez Susse et chez Aubert, place de la Bourse; à Amsterdam, chez Buffa et fils, Kalverstraat.

Digitized by Google

détails avec une conscience étonnante. Il ne manque pas un seul ornement, pas une seule statuette, la forêt de colonnes qui soutient les voûtes gigantesques de la célèbre basilique, est au complet. M. Schropp ouvre les portes du temple et vous reconnaissez le tombeau des Mages, les tableaux des grands maîtres, les vitraux du dôme, etc., etc.

Le public a eu tort de ne pas se rendre en foule aux Augustins dès le premier jour de l'exposition annoncée par M. Schropp, dont l'obligeance et la modestie sont parfaites. On s'est grossièrement trompé en mettant l'œuvre de l'artiste allemand, — sans la connaître, — sur la même ligne que les plans de Saint-Pétersbourg et de Venise qui ont été exposés à Bruxelles il y a quelques années. Les artistes belges ont été plus justes, et nous avons été heureux de trouver dans les journaux la lettre suivante de M. Dumont, architecte-dessinateur de la commission des monuments :

« J'ai eu récemment l'occasion de visiter la cathédrale de Cologne, de suivre et d'apprécier, durant » quelques jours, les travaux de restauration et d'achèvement de ce temple, véritable gloire artistique » de l'Allemagne.

« Aujourd'hui guidé par le désir de revoir cette » œuvre colossale réduite aux proportions que lui » ont données les incomparables dessins de Boisserée, je me suis rendu aux Augustins où se trouve » exposé le modèle de cette cathédrale telle qu'elle » sera un jour, — sculptée en bois par Charles » Schropp.

« Il a fallu à cet artiste huit années d'un travail » constant pour l'exécution de ce modèle qui ne » compte pas moins de 8 pieds de longeur, 8 de hauteur et 4 pieds 8 pouces de largeur.

« Pénétré de la plus vive admiration pour cette » reproduction, véritable chef-d'œuvre, je viens » vous prier de vouloir bien insérer dans les colonnes » de votre journal ces quelques lignes par lesquelles » j'engage tout véritable artiste ou ami des arts, à » aller contempler l'œuvre de Schropp, de laquelle » toutes les descriptions du monde ne sauraient donner qu'une idée imparfaite. »

— Nous avons appris avec un profond regret l'étrange mesure prise par M. le ministre de la guerre à l'égard de deux des artistes qui concouraient à Anvers pour le grand prix de gravure. Les concurrents étaient au nombre de six; au moment où le jury va avoir à se prononcer, ce chiffre se trouve réduit à trois. MM. Franck, de l'école de Bruxelles, un jeune artiste anversois dont nous ignorons le nom, et M. Bal, ancien élève de l'Académie d'Anvers, restent seuls en loge. M. Meunier est tombé malade et a dû renoncer à achever sa planche. Quant à MM. Delboete et Demannez, ils ont été rappelés sous les drapeaux au milieu d'un concours qui devait peut-être décider de leur avenir. M. Chazal est vraiment bien inspiré, et nous comprenons parfaitement qu'il n'ait pas songé à prolonger le congé des deux graveurs, en présence des graves dangers que court en ce moment notre patrie, dangers qui nécessitent pour le moins une levée en masse du pays!

— Nous prions notre confrère chargé de la *Chronique musicale et dramatique*, de nous pardonner si nous empiétons sur ses droits. Il nous reste quelques lignes pour annoncer le retour de M. Adolphe Samuel, le lauréat du grand concours de composition musicale de 1845. M. Samuel a visité l'Italie, la France et l'Allemagne. Pendant ses voyages, il a adressé à M. Fétis plusieurs mémoires fort intéressants. Aujourd'hui il nous revient avec deux symphonies et un opéra en trois actes, dont un poëte romain a fourni le libretto. Faisons des vœux pour que cette fois le gouvernement se décide à prendre les mesures nécessaires pour l'exécution des ouvrages de notre compatriote; espérons qu'on ne le réduira point comme tant d'autres artistes belges, à aller se fixer à l'étranger.

L. V. R.

CHRONIQUE.

Théâtre de la République. Démission de M. Lockroy. — L'*Indépendance Belge*, dans sa correspondance parisienne du 15 octobre, parle en ces termes d'un acte déplorable de M. Sénard :

« Il est aussi beaucoup question dans le monde théâtral du remplacement de M. Lockroy, commissaire national près le Théâtre français. Cette nouvelle a causé une douloureuse surprise. M. Lockroy avait rendu d'éminents services à la comédie; particulièrement il avait su découvrir cette mine non encore exploitée, des charmantes œuvres d'Alfred de Musset. Malheureusement M. Lockroy s'était fait une ennemie d'une fort belle personne à l'œil noir et vindicatif, Mlle Judith qui prétendait jouer *les Jeux de l'amour et du hasard*, quoique ce fût le jour de Mlle Anaïs, sociétaire. M. Lockroy avait maintenu ce qu'il avait cru être les droits de Mlle Anaïs, et ce, malgré les ordres ministériels. Les conséquences de ce conflit

Digitized by Google

ont entraîné la démission de M. Lockroy, démission retirée d'abord sur la protestation unanime de tous les sociétaires de la Comédie française, et sur les nouvelles dispositions du ministre même. Toutefois le ministre, en se retirant, a signé la révocation aussi peu attendue que concevable de M. Lockroy. S'il fallait en croire les bruits qui courent et auxquels pour ma part, je ne veux guère ajouter foi, ne serait-il pas singulier que la première cause de la mésaventure de M. Lockroy fût dans les jeux de l'amour et du hasard ? »

M. Lockroy a été remplacé par M. Séveste, directeur des théâtres de la banlieue. Mlle Rachel a immédiatement donné sa démission de sociétaire.

Il serait trop scandaleux que la cause de cette destitution arbitraire fût une intrigue de coulisses et que l'ex – commissaire national eût été sacrifié à la vanité d'une actrice de second ordre ; nous ne voulons pas non plus ajouter foi à des bruits injurieux pour le nouveau directeur des beaux-arts : — il n'en est pas moins vrai qu'aucun motif ne peut justifier la résolution qu'il a prise. M. Ledru-Rollin, il faut bien qu'on le reconnaisse, comprenait autrement la dignité des arts. C'est ce ministre qui, avec un coup d'œil sûr, avait su deviner l'homme capable de relever les destinées de la Comédie-Française, et de la retirer de la vieille ornière où le favoritisme et l'inintelligence de ses directeurs l'avaient plongée. M. Lockroy était la providence des jeunes gens. Il faut des hommes nouveaux à la scène, disait-il, aussi bien qu'en politique. Dieu veuille qu'après lui, le théâtre ne retombe pas entre les mains des grands faiseurs privilégiés ! Quel autre que M. Lockroy apportera dans ses fonctions ce zèle infatigable qui lui faisait tout voir par lui-même? Un autre peut occuper sa place, mais qui le remplacera? Avant lui, les débutants se morfondaient en solliciteurs aux portes du théâtre : avec lui, les rôles étaient changés ; c'était lui qui nous appelait et nous disait : J'attends... Il emporte les regrets de tous ceux qui ont apprécié son affabilité charmante, son inaltérable dévouement à l'art. Avec lui s'évanouissent bien des espérances, bien des rêves d'avenir. En joignant notre faible voix à toutes celles qui lui rendent cet hommage, nous avons du moins le double bonheur d'acquitter une dette personnelle de reconnaissance, et de réclamer contre une injustice.

Ed. W.

— M. Alfred Michiels, avant de partir pour Paris où l'appellent des travaux importants, a publié le quatrième volume de sa belle *Histoire de la Peinture flamande et hollandaise* et le second et dernier volume de la troisième édition de l'*Histoire des idées littéraires en France au* XIXe *siècle et de leurs origines dans les siècles antérieurs* (1). Nous préparons une étude sur ces importants ouvrages. La livraison de novembre contiendra un premier article sur l'*Histoire des idées littéraires*.

— Un de nos artistes les plus distingués, M. Louis Huard, publie un album fort remarquable représentant les nouveaux uniformes des différents corps de la garde civique. On souscrit au Cercle artistique et littéraire et chez M. Gustave Simonau, l'habile lithographe (Rue Villa-Hermosa).

— Nous avons reçu des *Nouvelles dramatiques* par M. Joseph Gaucet de Liége, avec une préface de M. Ph. Lesbroussart (2), et une brochure de M. le docteur C. Van Honsebrouck, intitulée : *De la physiologie appliquée à la peinture* (3). Nous reparlerons de ces ouvrages.

— Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en reproduisant la poésie suivante publiée après le 24 février par tous les journaux français et attribuée par eux à Béranger. L'illustre chansonnier, dans une lettre adressée au *Peuple constituant* de Lamennais, a décliné cet honneur et a déclaré que l'auteur de ces vers est un jeune poëte étranger qui désire garder l'anonyme et auquel Béranger donne les éloges les plus flatteurs. Nous sommes heureux d'apprendre que le jeune poëte est M. Charles Potvin, notre compatriote.

BÉRANGER A MANUEL.

O Manuel, la France s'est levée !
Sa liberté n'a plus un ennemi.
C'est bien ainsi que nous l'avions rêvée !
Peuple géant qui n'est rien à demi !
Puisqu'il nous mène à la terre promise,
Dieu parmi nous aurait dû te laisser.
Qu'avais-tu fait pour mourir en Moïse?
Mon pauvre ami, je voudrais t'embrasser.

Sortant vainqueur de ces luttes sublimes,
Tu penserais à mon tout petit coin.
C'est dans ces jours de fièvres magnanimes
Que l'un de l'autre on a surtout besoin.
Longtemps muets, dans une étreinte antique,
Puis refoulant nos pleurs dans un baiser,
Nous crierions : Vive la République !
Mon pauvre ami, je voudrais t'embrasser.

Le sait-on bien ? Depuis qu'au jeu de Paume
S'ouvrit l'époque où le peuple vainqueur

---

(1) Bruxelles, librairie ancienne et moderne, 30, rue des Carrières.

(2) Un vol. format anglais. Liége, 1848. P.-J. Collardin, éditeur.

(3) Anvers, J.-E. Buschmann, éditeur. 16 pages grand in-8°.

Digitized by Google

Fit affluer en notre beau royaume
Le monde entier, comme le sang au cœur,
Du livre d'or sanglant, sublime ou sage,
Où chaque lustre eut sa gloire à tracer,
Quarante-Huit est la plus belle page !
Mon pauvre ami, je voudrais t'embrasser.

La royauté stérilisait l'empire
Et jetait l'ancre en ce sable mouvant ;
La foudre passe et le trône chavire,
Et j'ai cherché sa trace vainement ;
Mais je retrouve une France féconde
Qu'un noble sang vient de fertiliser ;
Sol généreux qui nourrira le monde !
Mon pauvre ami, je voudrais t'embrasser.

La République est grande et sera stable,
Elle remplit nos vœux, mais je t'aimais,
Je me souviens de ce cri lamentable :
Plaignons les morts, ils dorment à jamais !
Dormir ! hélas ! quand la France se lève,
Lorsque pour vaincre et pour se surpasser
Elle a besoin de l'esprit et du glaive !
Mon pauvre ami, je voudrais t'embrasser.

Gloire à toi, peuple, à tes succès rapides !
Je t'aime mieux lorsque je pense à lui.
Mes bras ouverts ne resteront pas vides ;
Tous les Français sont frères aujourd'hui.
Vieillard courbé, quant tu courais aux armes,
Comme les morts, j'ai dû me reposer ;
Mon sang est froid, mais j'ai de chaudes larmes;
Peuple français, je voudrais t'embrasser.

— Le Cercle artistique et littéraire vient de souscrire pour un grand nombre d'exemplaires à l'*Album* édité par M. Dero-Becker. Le Cercle offrira un exemplaire de cette élégante publication à chacun des artistes français, hollandais et belges qui ont si généreusement contribué à la fête donnée au marché de la Madeleine. — La 1re livraison se composera de 4 planches d'après les dessins de MM. Stroobant et Ch. Billoin. Le premier achève la lithographie de la Galerie des Fontaines ; le second a terminé les portraits en pied de Rembrandt, de Gérard de Saint-Trond, de Roland de Latre et de Jean Van Eyck, d'après les toiles de MM. Robert-Fleury, Ed. Hamman, Schubert et de Senezcourt, et L. Dero. Si les autres livraisons répondent à la première, aucun recueil artistique n'aura obtenu un succès plus grand et plus mérité.

— La commission directrice de l'exposition des beaux-arts de 1848 et la commission des achats et des récompenses viennent de prendre une résolution contre laquelle nous protestons de toutes nos forces. Elle a décidé qu'une troisième lithographie serait exécutée pour les infortunés souscripteurs, et elle a fait choix du tableau de M. Louis Somers, représentant *Adrien Willaert de Bruges, dirigeant une de ses compositions musicales*. Le choix est étrange. Mais n'insistons pas sur ce point ; ces pauvres commissions ont la main malheureuse. Nous aurions admis, peut-être, le tableau de M. Somers parmi les lots destinés à la souscription, mais choisir pour la lithographie une œuvre d'un mérite ordinaire, quand une exposition renferme des toiles cent fois plus dignes d'être reproduites, n'est-ce point porter le coup de grâce aux souscripteurs, trompés déjà par des achats inqualifiables ? — Puisqu'une troisième lithographie était jugée nécessaire, ne deviez-vous pas réparer les injustices de tout genre commises à l'égard des paysagistes, en adjoignant une de leurs œuvres si remarquables, aux tableaux de MM. Portaels et Van Eycken ? C'eût été d'ailleurs une occasion de réparer l'oubli où nos administrateurs officiels semblent laisser un de nos jeunes dessinateurs, M. Stroobant, qui s'est acquis une juste réputation dans la lithographie du paysage.

— M. Séveste qu'un acte inattendu de M. Sénard avait appelé à la direction du Théâtre-Français en remplacement de M. Lockroy, a immédiatement renvoyé sa nomination au département de l'intérieur. Les sociétaires ont aussitôt demandé à M. Dufaure la réintégration de M. Lockroy. L'ancien directeur, justement blessé, ne consent à reprendre ses fonctions que lorsqu'une enquête sérieuse sera venue démontrer l'arbitraire de la mesure prise à son égard. Les écrivains ne pouvaient garder le silence dans une affaire qui intéresse si vivement l'art dramatique. Voici la lettre qu'ils ont adressée au successeur de M. Sénard :

« Monsieur le ministre,

» Nous avons appris la destitution de M. Lockroy, commissaire de la République près le Théâtre-Français : il » ne nous appartient pas d'apprécier les motifs qui ont déterminé cette mesure. Mais si l'expression de notre sympathie et de nos regrets peut avoir quelque poids dans » cette circonstance, nous croyons devoir à M. Lockroy et à » nous-mêmes de déclarer que dans toutes les relations que » nous avons eues avec lui, nous avons constamment » trouvé la bienveillance amicale d'un artiste jointe à l'intelligence habile d'un administrateur, et nous regardons » sa retraite comme une perte pour le Théâtre-Français.

» Agréez, monsieur le ministre, l'assurance de notre respectueuse considération. »

Alfred de Musset, Alphonse Karr, Léon Gozlan, Émile Augier, Octave Feuillet, P. Bocage, Léon Battu, Rolland de Villarceaux, Costa, H. Lucas, Ch. Lafont, Victor Séjour, Michel Carré, Léon Laya, Bayard, Decourcelles, Jules Barbier, Duhomme, Ernest Serret, Lagarde, Alexandre Dumas, D'Épagny, Adolphe Dumas.

M. Félix Pyat, représentant du peuple, a écrit de son côté au ministre :

« La destitution de M. Lockroy est, suivant moi, un acte » injuste et nuisible aux intérêts de l'art et du Théâtre-» Français. Tous les auteurs dramatiques ont déploré l'erreur de M. Sénard ; en ma qualité de membre de la » commission dramatique, je crois devoir me joindre à mes » confrères pour appeler l'attention du nouveau ministre » sur la mesure fatale de son prédécesseur. Comme artiste » et comme homme M. Lockroy serait difficilement remplacé. »

Digitized by Google

UNE TOMBE.

Au pied de cette haie où mai vient d'entr'ouvrir
L'aubépine qui brille et si blanche et si pure,
Quelle est donc cette tombe, et qui peut y dormir
A l'ombre du tilleul où la brise murmure ?

C'est une jeune fille au cœur si bienfaisant
Que tout, par son adieu, s'est voilé de tristesse :
Ses oiseaux désolés suspendirent leur chant,
Ses fleurs semblaient pleurer sur leur jeune maîtresse.

Le tilleul vers sa tombe incline ses rameaux.
Elle aimait tant son ombre, et maintenant rêveuse,
Son âme y peut flotter au milieu des oiseaux
Qui connaissaient si bien sa voix mélodieuse

Elle aimait tant les fleurs !.. Les fleurs avec amour
Recouvrent aujourd'hui sa couche solitaire.
Douce et charmante enfant, elle aimait tant sa mère !..
Sa mère l'a suivie aux Cieux le même jour.

Mme RUELENS (Mlle Louisa Stappaerts.

Digitized by Google

LE MÉDAILLON.

PASTEL.

A L. MATHIEU.

Opposer l'austère poésie de votre talent au gracieux dévergondage du style Louis XV, serait rechercher, au loin, un contraste; aussi n'y ai-je point songé. Au-dessus de mes rocailles, j'ai voulu inscrire un nom ami, et, tout d'abord, j'ai trouvé le vôtre, mon cher artiste.

— Chevalier?

— Marquise?

— Que vous êtes bavard!... Lever les yeux, croiser les jambes, semer du tabac et chiffonner vos manchettes, voilà depuis un quart d'heure tous vos madrigaux.

— Sous vos beaux yeux, marquise, on devient ou rêveur ou indiscret.

— Et à l'indiscrétion vous préférez le silence?

— Non, j'en étais à la rêverie.

— On ne rêve qu'aux absents

— On rêve à tout ce qu'on n'ose dire.

— On n'ose!... c'est donc bien affreux?

— Je le crains.

— Voyons?

— Je me répète, marquise, je n'ose...

— Encore? chevalier, vous êtes insupportable!

— Non, marquise, je suis malheureux.

— Ah mon Dieu! quel air contrit! quelle piteuse figure!

Digitized by Google

— Vous êtes, marquise, sans charité, et moi, hélas! je suis sans foi et sans espérance.

— Qu'importe. On est sans foi et l'on doute, l'on est sans espérance, mais l'on se plaint.

— Continuez marquise. L'on est sans charité et l'on...

— ... L'on est sans charité et l'on ne donne rien.

— Rien; pas même l'aumône d'un baiser?

— Fi donc, chevalier, l'aumône! On a ses pauvres.

— Si ce n'est une aumône, que ce soit un prêt; au denier vingt, au denier dix, au denier...

— Arrêtez, chevalier, je ne fais pas l'usure, car je m'effraye surtout du bénéfice.

— Ainsi rien, toujours rien?

— Si fait, quoi de plus doux : l'espérance? Eh! bien, vous ne dites rien? Vous froncez le sourcil! Sombre et tragique, vous êtes superbe, chevalier!

— Marquise!

— Avez-vous vu Lekain dans *Zaïre* de monsieur de Voltaire? Oui, n'est-ce pas? Voyons, dites oui. Eh bien, chevalier, regardez-vous, vous êtes tout Orosmane.

— Marquise, votre rire cache une trahison; je ne crois plus en vous.

— Ceci est brutal. Vous sortez, chevalier, de la carte de Tendre.

— Marquise, j'ai un secret qui me pèse.

— Un secret! dites vite.

— Ce secret...

— Eh bien?

— Ce secret, marquise, est le vôtre.

— Le mien! Ah mon Dieu, chevalier, voilà qui est impardonnable; vous m'annoncez une confidence, je suis toute oreille, et vous n'avez plus qu'une restitution. Vous me rapportez mes secrets comme s'ils étaient les vôtres; la belle trouvaille! Expose-t-on les gens à de pareilles déceptions? Allons, je veux être bonne; je vous fais grâce, je vous écoute.

— Marquise, un homme entre, chaque jour, chez vous.

— Un homme, voyez-vous cela!

— Un homme vêtu de brun...

— Pistache?

— Un homme vêtu de brun...

— Chocolat?

— Entre chez vous par la petite porte.

— Aimeriez-vous mieux qu'il entrât par la fenêtre? C'est peut-être le marquis.

Digitized by Google

— Le marquis qui entre secrètement chez sa femme! J'ai dit un homme.

— Ah mon Dieu ! vous m'effrayez, le marquis ne serait-il plus un homme?

— Riez, marquise, mais rire n'est point répondre.

(Moment de silence.)

— Il est vrai, monsieur le chevalier, mais j'ignorais que vous fussiez juge au Châtelet et que j'eusse à faire éclater mon innocence, en subissant par devers vous un interrogatoire.

— Ne m'accablez point marquise! Je n'interroge plus, me voici à vos genoux, je supplie...

— Restez-y un peu, chevalier, peut-être finirais-je par vous répondre.

— De grâce, marquise?

— Eh bien, monsieur le jaloux, puisque vous rentrez dans le devoir, vous saurez tout, car tout n'est rien : cet homme brun qui vous assombrit, n'est qu'un peintre.

— Un peintre, et pourquoi ?

— Eh ! sans doute pour un portrait.

— Un portrait, et pour qui?

— Vraiment, chevalier, vous êtes incorrigible. Faut-il demander, à nous autres pauvres femmes, le pour quoi et le pour qui des choses? La fantaisie nous dirige, le caprice nous domine, l'imprévu est notre loi. Pourquoi ai-je un griffon qui aboie, un intendant qui me vole, un chevalier qui m'interroge? D'où me viennent ces infirmités? Qui le sait? Demandez à messieurs les philosophes? Pourquoi et pour qui ce portrait? Je l'ignore. Peut-être le donnerai-je au marquis, qui n'aime que les peintures d'opéra ; peut-être vous le donnerai-je, à vous, qui n'aimez guères les copies. Je m'interroge, je m'écoute ; j'attends qu'une volonté me vienne.

— Merci, marquise, merci ! Laissez-moi bénir la main qui va m'octroyer le bonheur. Votre portrait sera le talisman magique qui...

— Faites trêve, chevalier, à vos bénédictions. (*Elle retire sa main.*) J'ai dit : peut-être; pour pouvoir dire oui, il me faut un peu de recueillement et de solitude.

— Vous me congédiez.

— Non, je vous dis au revoir. Et qui sait, jaloux ! si ce n'est dans votre intérêt : j'attends mon peintre.

— Votre peintre ! je me sauve.

— Adieu, chevalier.

— A ce soir, marquise.

Digitized by Google

II.

Trois heures viennent de sonner. La marquise, étendue sur son sofa, laisse, par moments, ses longs cils blonds descendre sur le doux azur de ses yeux, puis, l'instant d'après, son regard à demi-voilé glisse nonchalamment des roses du plafond aux guirlandes des tentures, et s'arrête enfin sur un cadre ovale suspendu en face d'elle. C'est un délicieux portrait de Diane. La marquise s'y trouve représentée avec un carquois, une peau de tigre, le sein découvert, la lèvre fendue en cerise, et un croissant au milieu d'un nuage de poudre. C'est ravissant. Chacun voudrait être Endymion, et pendant longtemps le portrait fut porté jusqu'au ciel. Depuis quelques jours il semble devoir aller moins haut : la marquise veut le faire monter dans les combles.

Et qui oserait mettre obstacle à un rêve de la marquise? Qui tenterait d'enchaîner sa volonté? Certes, ce n'est pas le marquis. Il sait trop son monde. D'ailleurs sa famille date des croisades, et s'il cherchait à connaître comment naissent et s'éteignent les caprices de la marquise, il se croirait peu gentilhomme, il se considérerait comme un manant ou comme un perturbateur de la joie publique, qui se sert de ses avantages au préjudice d'une société entière.

Puisque le marquis est ainsi fait, d'honneur, il nous siérait mal de nous inquiéter pour lui. Disons seulement que la modification survenue dans le goût de la marquise eut lieu à la suite d'une visite dont elle honora le peintre du roi. Dès lors son portrait, peint par Boucher, lui sembla déplaisant et elle fit immédiatement mander un élève de Bachelier dont le talent lui parut digne d'être encouragé.

En ce moment, — trois heures viennent de sonner — la marquise l'attend, et déjà elle passe une main impatiente dans les longues soies de son griffon, quand Mariette, sa chambrière, ouvre la porte dérobée et annonce : « monsieur Suvée. »

La marquise sourit. Le jeune peintre s'incline.

Taille dégagée, figure expressive, œil vif, belles dents. quelque chose de pimpant et de sévère, de décidé et de timide, voilà quel est notre peintre. Quant à la marquise, vous la connaissez. Blonde avec un teint de lys et de roses, regard caressant ou assassin, pied furtif, et mille grâces encore qu'on devine ou qu'on soupçonne.

III.

— Arrivez donc, monsieur Suvée. On vous attend.

— Pardon, madame, je croyais être à l'heure. J'ai couru au *Méridien* et je vois qu'il m'a trompé.

Digitized by Google

— Le *Méridien,* monsieur, ne trompe personne. Vous êtes allé au Palais Royal ; gageons que vous vous y êtes oublié.

— Oublié, non. Mais votre mot me rassure, madame la marquise ; il n'est donc que trois heures.

— Eh ! vraiment oui. Voilà pourquoi je vous gronde.

— Madame la marquise n'a-t-elle point, elle-même, fixé le moment de la séance?

— Sans doute. Mais qu'importe la séance, quand on est attendu, court-on au *Méridien?* c'est être en retard... qu'arriver à l'heure précise.

(Suvée a pris sa palette; la marquise pose. Elle est en robe detroussée de moire aurore avec engageantes de dentelle et corset de satin blanc.

— Suis-je bien?

— A merveille.

— Et ma pose ?

— Délicieuse.

— Et ma toilette ?

— Adorable !

— Flatteur ! Il est vrai que la *Duchapt* a un merveilleux goût.

— Merveilleux, en vérité.

— Voyons, monsieur Suvée, soyez franc, ma mise n'est elle pas d'une atroce simplicité.

— Vous voulez... toute mon opinion.

— Je l'exige.

— Elle forme un bouquet qui appelle le Zéphyr.

— Regardez donc, sans paniers ! et sans bijoux !

— Pourquoi des paniers et pourquoi des bijoux? Que feraient-ils auprès des fleurs?.. Mais, j'y songe, madame la marquise, j'ai là un bijou qui vous appartient, ce médaillon armorié, que l'émailleur vient de me rendre.

— Déjà !.. Vous avez hâte, je le vois, de me le rendre ; je vous eusse voulu et moins de soin et moins de mémoire.

— Pourquoi, madame?

— Pour vous le laisser... Dites-moi, monsieur Suvée, êtes-vous collectionneur d'émaux, de nielles, ou de camées?

— Vraiment non, madame, je ne collectionne point.

— Vous êtes un spartiate, vous n'aimez rien.

— Rien... c'est trop peu.

— Voyons, aimez-vous quelque chose?

Digitized by Google

— Quelque chose, *non;* quelqu'un... *oui.*

— Ah!.. et vous êtes... payé de retour?

— Je ne sais.

— On ne sait jamais; on croit savoir. On a la confiance d'un doute et le bonheur d'un rêve. On suppose, on devine, et l'on conclut.

— Moi, madame, je n'ose conclure. Je n'ose même demander...

— Vous avez peur de tout. Vous soupirez donc en silence? C'est de la *bergerie!* Du Segrais tout pur! Aime-t-on ainsi, de loin, dans votre beau pays flamand?

— Madame la marquise se raille de mes craintives hésitations.

— Eh mon Dieu! non, je crois que je les admire. Votre amour est une charade dont vous taisez le mot. C'est merveilleux!

— Il faudrait donc tout dire! Tout oser! Que madame la marquise me conseille de grâce!

— Vous conseiller!.. En vérité, monsieur Suvée, vous m'embarrassez fort... En ces choses là, on n'écoute que son cœur. Si la personne vous plait... si elle a pour vous quelques bontés... il arrivera, n'est-ce pas, un jour, une heure, un moment, où pour lui peindre tous... vos feux, vous tomberez à ses pieds?

— Oh! sans doute!

— Eh bien alors?..

— Eh bien, madame?.. De grâce, achevez?

— Eh bien, le temps court en effeuillant des roses; tout ce qui est différé me semble... perdu.

— Il n'est que trop vrai. Mais, peut-être, si vous saviez... votre conseil changerait-il soudain?

— L'idole n'est-elle point digne de votre culte?

— Elle est mille fois adorable!! Des charmes à tenter un saint, de l'esprit à convertir un diable!

— Monsieur Suvée!..

— Pardon, madame, je vous offense par l'expression de ce fol amour.

— Non, vous faites... explosion, et vous m'effrayez. Comment et pourquoi m'offenserai-je d'ailleurs? Vous ne m'avez rien dit; j'ignore encore le nom de votre déesse.

— Son nom!.. Le faut-il?... Vous allez vous fâcher.

— Non. Fussiez-vous bien coupable, j'ai tort sans doute, mais je vous absous.

— C'est...

— Eh bien! j'écoute?..

— C'est votre filleule.

Digitized by Google

— Ma filleule ! Suzette ?

— Oui, madame, Suzette Du Rameau. Mais, votre regard me l'apprend... vous blâmez mon fol espoir, vous me refusez votre appui, peut-être même me jugez-vous indigne d'arriver au bonheur !

—...Indigne ! Et pourquoi donc, monsieur Suvée... Suzette a un peu de jeunesse, beaucoup de couleur, assez de simplicité et infiniment d'innocence... N'est-elle pas aussi un peu artiste ?.. Vraiment tout me semble au mieux... Époux assortis et couple primitif, vous êtes faits, tous deux, pour recommencer l'âge d'or... (*La marquise se lève et sonne.*) Mariette, qu'on introduise le chevalier aussitôt son arrivée... Vous dites qu'il est là ; qu'il entre. (*Le chevalier apparaît au seuil.*) Mais hâtez-vous donc, cher chevalier, notre portrait est là qui vous attend et qui sollicite votre approbation. Voyons, ne le flattez pas, mais avouez-le... n'est-ce pas qu'il y a bien quelque chose. Ce corsage surtout me semble parfait de ressemblance.

— Comment, marquise ! mais c'est vous toute entière. Car, d'honneur ! tout est ravissant. Monsieur Suvée vous êtes un grand maître. (*Suvée s'incline.*)

— Chevalier, ne divaguez point de peinture. J'ai mille choses à vous dire, passons dans mon boudoir, et laissons notre Appelles tout entier à son chef-d'œuvre. — (*Bas au chevalier*). Vous l'avez trop vanté, chevalier ; c'est un véritable flamand ; il n'a d'esprit qu'en peinture.

IV.

Trente ans plus tard, — c'était au retour de Coblence, — le commandeur, la chanoinesse, l'abbé et moi, nous causions un soir, après quelques parties de reversi et d'hombre, quand le nom de Suvée se trouva, je ne sais comment, mêlé à la conversation.

« Suvée ! Mais attendez donc, s'écria le commandeur, je l'ai beaucoup connu : Peintre agréable et laborieux, esprit grâcieux et franc, et, par dessus tout, dévoué à la bonne cause. Il se trouva, avec nous, détenu à la conciergerie ; je dis : nous, messieurs de Trudaine, Duras, d'Auxerre, et le petit Chénier, qui, vous le savez, mourut fort repentant de ses erreurs premières. En ces malheureux jours, tous les rangs étaient confondus, et nous vivions en famille. Suvée, quoique fort roturier, s'attendait à être traité, comme duc et pair, par la guillotine et tout en songeant à sa femme, — il avait épousé une Du Rameau, — il s'en allait, chaque matin, entendre l'appel des condamnés. Puis, quand la fatale charrette avait au loin emporté sa proie, il se mettait aussitôt à peindre et plaçait chacun de nous dans son assiette. »

Digitized by Google

— « Comment, dans son assiette ?

— « Oui, chanoinesse, dans son assiette. J'avais oublié de vous dire qu'à défaut de toile, Suvée peignait sur porcelaine. J'ai vu—la belle et mélancolique de Coigny sur l'ovale d'une soucoupe, et le duc de Duras dans le fond d'une aiguière. »

— » Cet énorme duc dans une aiguière! c'est fort drôle assurément. Et dites-moi, commandeur, ce monsieur Suvée mourut-il victime de son dévouement ? »

— » Dieu merci, non; il s'échappa avant moi de prison et je n'appris que plus tard les circonstances assez étranges de son évasion. Une nuit on vint le prendre dans son cachot et on le fit passer dans les souterrains. Déjà il recommandait son âme à Dieu, quand le guichetier ouvrit une secrète issue, lui glissa dans la main un petit paquet, et le poussa brusquement dehors sans souffler mot. Suvée se trouva sur la voie publique et demeura tout ahurri de bonheur; puis, après un instant de trouble, il prit sa course à travers Paris et arriva bientôt en lieu sûr. Sans amis, sans protecteurs puissants, il n'attribua sa liberté qu'à une erreur, quand il se souvint du paquet reçu au moment de sa fuite. Il l'ouvrit précipitamment et n'y trouva qu'un médaillon armorié, portant plusieurs merlettes héraldiques. A force d'y songer, il se rappela qu'un médaillon pareil avait jadis été restauré par ses soins, et le blason d'une des plus illustres souches de France servit, en outre, à réveiller tous ses souvenirs. Il parait qu'autrefois il avait su rendre quelques services à une dame de haute et noble maison, et que celle-ci s'était, fort à propos, souvenu du malheureux peintre.

— » La noblesse de France se souvient, commandeur. Et grâce à ce médaillon mystérieux, votre récit acquiert je ne sais quel indéfinissable charme; il m'a, je l'avoue, attendri.

— » Qu'en dites-vous, l'abbé?

— » Je dis que la morale en est fort belle, — que la Providence a, pour nous sauver, d'impénétrables voies, — et que, tôt ou tard, la vertu est toujours récompensée. »

FÉLIX STAPPAERTS.

Digitized by Google

LES LARMES DU BIEN-AIMÉ.

Toujours renfermé à Ollmütz, l'empereur pleure et prie.
LES JOURNAUX. — 8 *novembre* 1848

Triste et seul, l'empereur bien-aimé pleure et prie.
Un grand bruit tout à coup s'élève à l'horizon :
Aux imprécations la plainte se marie.

C'est un peuple captif, surpris par trahison,
Qui rompt sa lourde chaine, et, d'une main meurtrie,
Heurte à coups redoublés les murs de sa prison.

Il appelle au secours, mais il faudra qu'il meure :
Ses cris n'ont point d'écho dans l'immense désert
Qu'a fait la tyrannie autour de sa demeure.

— Quelle est cette clarté dont le ciel s'est couvert?
— C'est l'incendie affreux qui grandit d'heure en heure,
Balayant les palais sur le sol entr'ouvert.

Comme un tyran jaloux, il embrâse et dévore ;
De ses longs bras de flamme il étreint la cité,
Et couronne son front d'une sanglante aurore.

Digitized by Google

Approche à la faveur de sa vive clarté,
Voyageur, hâte-toi, si tu veux voir encore
Des modernes Césars le séjour tant vanté.

Se frayant un passage à travers les décombres,
Vois-tu de Windisch-Grætz les soldats triomphants,
Semblables aux démons qui tourmentent les ombres ?

Du sang jusqu'aux genoux, sous des murs étouffants
Il nous faut après eux marcher, mornes et sombres :
Le bien-aimé châtie aujourd'hui ses enfants.

Marche !... tu sens trembler le sol que ton pied foule ;
Un cri de désespoir s'élève jusqu'à Dieu ;
Un long frisson d'horreur a parcouru la foule :

Les braves expirants, entassés dans ce lieu,
Se tordent de douleur ; sur eux le mur s'écroule
Et les ensevelit dans un tombeau de feu.

Devancé par la mort et suivi du pillage,
Aux feux de l'incendie attisé par les vents,
Vois se précipiter tout un peuple sauvage :

Il s'élance pareil à ces sables mouvants
Que le simoun d'Afrique élève sur la plage,
Sépulcre suspendu sur le front des vivants.

Le barbare triomphe, et la ville est sa proie.
Vois-tu ses vêtements teints dans le sang humain ?
Entends-tu les éclats de sa féroce joie ?

De la bouche du pauvre il arrache le pain ;
Comme un vaste linceul sa troupe se déploie,
Laissant partout le deuil, la ruine et la faim.

Dans ses yeux égarés la vengeance respire.
On pouvait confier cette œuvre à sa fureur :
C'est le marteau de fer qui doit broyer l'empire.

Digitized by Google

Aux siècles Attila laisse un nom plein d'horreur :
Tu demandes quel homme à cette gloire aspire?
Le Croate répond : « Ordre de l'empereur ! »

Silence donc, Europe, et malheur aux victimes !
La liberté succombe, et les vaincus ont tort.
Quand un peuple se meurt, ses revers sont des crimes.

La ville est calme, et l'ordre y règne avec la mort.
Ils sont calmes aussi, ces cachots, ces abimes,
Ces Spielberg d'où jamais une plainte ne sort.

L'empereur bien-aimé veut embrasser sans crainte,
Comme un mort étendu dans les plis du linceul,
Son peuple enseveli dans une cendre éteinte.

En attendant il prie et pleure, triste et seul.

Édouard Wacken.

Digitized by Google

PHÉNOMÈNES LITTÉRAIRES.(1)

(LA NOUVELLE ÉCOLE PARISIENNE).

II.

M. THÉODORE DE BANVILLE. — LE TRAGALDABAS DE M. VACQUERIE.

Un de nos collaborateurs a publié dans ce recueil la spirituelle monographie d'une excentricité poétique, devenue célèbre dans ces derniers temps par l'apparition d'un drame monstrueusement grotesque : nous avons désigné M. Vacquerie, l'auteur de *Tragaldabas*. Nos lecteurs n'ont pas oublié la verve railleuse qui a dépécé dans ces colonnes le poëte des *Demi-teintes*. Le critique a fait bonne justice de ces folies étranges, mais il l'a fait sans morgue sérieuse, il l'a fait en riant; et comment ne pas rire des gambades et des lazzis de ce singe folâtre, parodiant dans des œuvres sans nom le poëte dont il s'est fait le séide plus aveugle qu'intelligent. Depuis lors, M. Vacquerie s'est élancé sur une scène plus vaste; il a donné à la Porte-Saint-Martin le spectacle d'une chute lourde et honteuse, et il a cherché à oublier, dans les luttes politiques, les douloureuses blessures du dramaturge sifflé. Ce serait ici le lieu de nous occuper de ce *Tragaldabas* et des études politiques et sociales qui complètent jusqu'à ce jour la carrière de M. Vacquerie, depuis l'enfantement des *Demi-teintes* jusqu'à la création de l'*Événement*, ce journal flamboyant, l'organe de l'école parisienne, dont M. Vacquerie est le représentant le plus illustre. Mais il faut, avant tout, accomplir la tâche que nous a léguée notre prédécesseur et esquisser la silhouette de M. de Banville, *autre guitare* de ce concert poétique; après quoi, si l'espace et le temps nécessaires nous restent, M. Vacquerie recevra de notre humble prose les hommages et la rémunération que méritent ses nouveaux travaux littéraires.

Élevés dans le même milieu, nourris des mêmes doctrines, M. de Banville et M. Vacquerie ont une communauté de défauts et d'erreurs qui s'arrête au partage des qualités. Ici la part de M. de Banville s'accroît de tout ce que l'organisation incomplète de M. Vacquerie ne peut saisir. Les enfantillages politiques de l'auteur des *Demi-teintes*, ses vains efforts pour se donner cette origina-

(1) REVUE DE BELGIQUE, 1re série, 1re année — tome III, page 259.

Digitized by Google

lité qui ne fuit jamais si vîte que lorsqu'on veut l'atteindre à tout prix, ce burlesque de l'idée associé à la trivialité de la forme, tout cela se retrouve chez M. de Banville, lorsque la déplorable manie du *Pastiche*, le désir d'exciter une curiosité puérile, l'entraînent à se reléguer au rang des imitateurs. Mais en dégageant tout ce fatras rocailleux de l'école extravagante, on est étonné de rencontrer des idées belles et saisissantes, exprimées dans un style qui, sans être irréprochable, accuse néanmoins une préoccupation constante de la forme, un amour excessif du rythme et de l'harmonie. Malheureusement, — il faut le dire, — ces qualités se rangent dans l'*exception;* aussi nous déclarons franchement que dans cette étude critique nous allons surtout à la recherche des excentricités et des folies du poëte; nous ouvrirons son livre au hasard, bien sûr de rencontrer, dans nos citations, quelques-uns de ces vers heureux, — fleurs perdues au milieu des mauvaises herbes que le vent des fausses doctrines est venu semer dans ce terrain puissant et fécond.

I.

M. de Banville est une victime du *Cénacle*. Connaissez-vous le Cénacle? — Non. — Voici son histoire :

En 1830, dans un vaste salon orné de bahuts moyen âge, de meubles renaissance, de potiches chinoises et de rocailles Pompadour se réunissait, en certains jours solennels, une phalange de disciples ardents, prophètes de la foi nouvelle, humbles adorateurs du Dieu qui les conviait à entendre sa parole pour aller la répandre au plus petit recoin de Paris. Là se pressaient autour du maître, De Vigny, Émile et Antony Deschamps, Louis Boulanger, puis toute une nuée de jeunes aiglons poétiques avides de gloire, d'éclat et de renommée; et parmi eux, le plus enthousiaste, le plus fervent apôtre du nouveau Messie, M. Sainte-Beuve qui, depuis... mais alors!..... Les fidèles s'asseyaient sur des chaises basses, et le Dieu gravissait avec une majestueuse simplicité les degrés qui menaient à une sorte de chaire sculptée, où, après avoir apaisé d'un regard bienveillant le frémissement d'impatience de cette cohorte fanatique, il lui jetait en pâture quelques pages des *Feuilles d'Automne*, des *Rayons et des Ombres*, quelques feuilles de *Notre-Dame de Paris* ou du *Roi s'amuse*. Alors seulement commençait la tâche du Cénacle; ce n'étaient pas des bravos, des compliments sincères, des éloges chaleureux, mais des larmes, des cris, des rugissements d'admiration. Il y en avait qui, dignes émules du sabouleux de la cour des Miracles, risquaient la pâmoison, et un témoin oculaire nous a assuré qu'un jour il s'était enfui, plus honteux qu'indigné, au moment où des voix haletantes faisaient ouvrir des fenêtres pour que la brise du soir vînt rafraîchir leurs fronts ruisselants sous les étreintes d'un spasme nerveux (1).

Le maître et les convulsionnaires firent école. La grande comète du romantisme eut sa queue, et la queue, son Cénacle. Seulement, l'assemblée ne réservait pas son encens pour une seule idole;

---

(1) Est-il nécessaire de dire que notre blâme s'adresse aux thuriféraires maladroits qui meurtrissaient de leurs encensoirs ridicules un des plus grands écrivains de la littérature contemporaine. Le poëte n'est pas en cause; on se sent même indulgent pour les petites faiblesses de l'homme qui a pu exciter des rivalités jalouses, des haines implacables, mais n'a jamais eu d'ennemis plus dangereux que son incroyable vanité et son égotisme plein d'un orgueil naïf et puéril.

Digitized by Google

on institua une société — anonyme alors, — d'admiration mutuelle et réciproque. Le temple n'était plus dans les salons de la Place Royale, mais dans une chambre de garçons dont les fenêtres durent aussi s'ouvrir, mais cette fois pour laisser échapper les fumées du havane et les âcres émanations d'un tabac plus modeste. La Muse jeta son voile par dessus les moulins, elle se fit bonne fille. Là, pas de fauteuil magistral, mais aussi les poëtes et les artistes se balancent voluptueusement sur leurs chaises, les mains dans les poches, le cigare aux lèvres, et se partagent amicalement les sommets du Parnasse que leur vol ambitieux doit atteindre dans un avenir prochain. Heureux jeunes gens, s'ils avaient connu leur bonheur! L'heureux temps où M. de Banville écrivait dans la dédicace des *Cariatides :*

« Dans cette page, qui est adressée à toi seul, » — (le livre est dédié à M. Victor Perrot), « permets-moi de donner aussi un souvenir à *Michel Carré* (?), à *Jules Adenis* (?), à *Ludger Berton* (?) » et à tous ceux qui *tâchent* et qui espèrent avec nous.

» Je sais que les élus de notre petit cénacle daignent accorder à mes humbles poëmes plus » d'importance qu'ils n'en méritent, et j'espère que la publication des *Cariatides* sera une » fête pour plusieurs, en attendant notre grande fête à tous, la première représentation du » *Camoëns.* »

Hélas! Que sont devenus, M. Victor Perrot, M. Michel Carré, M. Jules Adenis, M. Ludger Berton et ce petit cénacle où il y avait tant d'élus, mais si peu d'appelés.... à voir se réaliser leurs rêves de vingt ans? Dans quel carton poudreux se cache ce *Camoëns* tant attendu, ce *Camoëns* qui devait sans doute révolutionner le théâtre et prédire la venue de *Tragaldabas* et le règne de M. Vacquerie?

M. de Banville a eu le bonheur de survivre à ses confrères du petit cénacle, et la publication de son livre aura du moins sauvé leurs noms d'un oubli complet. Profonde utilité d'une dédicace. M. Vacquerie l'avait si bien compris qu'il avait placé son livre sous une invocation plus sainte et plus touchante encore. Les *Demi-teintes* portaient pour dédicace :

A HUIT MORTS!!

Évocation mystérieuse qui saisit le cœur d'un triste recueillement, crêpe funèbre enroulé par le poëte autour de sa muse hardie et délurée, pensée sombre et sépulcrale qui vient jeter son ombre sinistre sur des conceptions bouffonnes et extravagantes. Quoi qu'en dise La Fontaine et sa matrone d'Ephèse, j'aime mieux M. Vacquerie, et ses huit morts, anonymes et enterrés, que les quatre élus de M. de Banville, — fussent-ils de bons-vivants, gras et roses comme des poëtes poitrinaires. On sait que ces cygnes mélodieux chantent leurs adieux à la vie en décoiffant le champagne, et s'apitoyent langoureusement sur leurs fronts pâlis par les reflets livides et bleuâtres d'un punch flamboyant.

M. de Banville n'appartient pas, — il faut le reconnaître, — à cette race décolorée et maladive. Sa muse

est une fille
A l'allure hardie, au regard qui pétille;
Elle sait se coucher sans voile en un hamac,
Dire des chants d'amour et fumer du tabac
De caporal.

Digitized by Google

Il pousse aussi loin que M. Vacquerie l'adoration profonde pour l'auteur d'*Hernani* :

. . . . . .

Le peuple vit soudain rayonner sur sa face
Un point resplendissant de lumière vivace.
Et comme on demandait quel était ce flambeau
Qui jetait sur la nuit un prestige si beau,
Les plus sages ont vu que c'était l'auréole
Au front du jeune enfant marqué pour la parole,
Comme furent jadis les hommes de Sion,
Et venu pour grandir sa génération.

. . . . . .

Il regarda le monde, et sachant dans son cœur
Les secrets oubliés du lyrisme vainqueur,
S'écria, plein déjà du céleste délire :
Je serai l'Harmonie et je serai la Lyre!
Et sans faiblir après sous ce *sublime* effort,
Il dit aux fronts courbés — se sentant assez fort
Pour ourdir à son tour quelque *sublime* trame :
Je serai l'Épopée et je serai le Drame.

. . . . . .

Lui seul faisant saillir dans tout problème sombre
L'ombre par le rayon, et le rayon par l'ombre,
A fait briller à flots sur nos illusions
L'immuable clarté faite de trois rayons,
Trinité solennelle à nos yeux apparue,
Triple aspect du foyer, du champ et de la rue.

Voilà pour le maître : Voici la part des disciples :

Et lorsque s'avança cette Muse nouvelle,
Des *enfants inspirés* à l'ombre de son aile,
Dirent joyeusement leurs chants jeunes et purs,
Et la Muse les mène aux prodiges futurs
Et mûrit lentement leur œuvre qu'elle achève.
Sage, car elle sait; jeune, car elle rêve!
Son jour se lève bleu. Sur ses bras assouplis
L'étole flotte au loin. Les temps sont accomplis.

L'enfant inspiré marche sur les pas de la Muse *au jour bleu*, il suit l'*étole flottante* du grand-prêtre de la trinité et de la trilogie; il s'élance audacieusement dans cette voie ouverte aux poëtes de l'avenir, dans cette voie qu'il appelle la *voie* LACTÉE. Pourquoi *lactée?* Quel symbole, quel mythe profond se cache sous cette épithète astronomique et laiteuse? Les inspirés qui avaient pris pour devise : *Le* BEAU *c'est le* LAID, auraient-ils la déplorable faiblesse de sacrifier à la Muse d'Odry et

Digitized by Google

du marquis de Bièvre; la secte des penseurs s'abandonnerait-elle à l'odieux calembourg (1)? Cette idée nous fait rougir de honte. — Non, — nous aimons mieux voir dans cette *voie lactée* une métaphore immense annonçant la postérité de l'école et de ses disciples nombreux — comme les étoiles du ciel, — et le caractère vague et mystérieux de sa poétique nébuleuse.

Voilà donc notre route tracée : un chemin étoilé dans un ciel bleu; rien de plus clair. Cependant, un doute nous reste sur les véritables doctrines de M. de Banville; lui qui dût jurer au *Cénacle* un amour absolu, exclusif du laid, nous semble bien près d'apporter dans l'église nouvelle les déchirements d'un schisme; ses tendances le poussent vers une bannière nouvelle portant en lettres d'azur :

LE BEAU, C'EST LE BLEU.

Pour lui — tout est bleu, azur, outre-mer; c'est sa nuance favorite, nuance toujours pâle et délicate, car le poëte bannit sévèrement de sa palette — l'indigo — dont les tons un peu durs et opaques enlèveraient à ses tableaux leur caractère de douce sérénité. Nous n'avançons rien sans preuve : au risque de fatiguer nos prunelles, enfourchons les bésicles bleues de notre poëte, feuilletons les *Cariatides* et les *Stalactites* et nous reconnaîtrons qu'aux yeux de M. de Banville

Rien n'est beau que le *bleu*, le *bleu* seul est aimable.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Le ciel bariolé par la métamorphose
De son limpide *azur*
Borde joyeusement d'écume grise et rose
Son grand lac d'un *bleu* pur.

Sur *l'azur* de ses flots qui ne sont point amers
La Naïade aux *yeux bleus*.

Alors, comme en jouant, deux cygnes d'un lac *bleu*
Franchirent *l'azur* vaste.

. . . . . Ses beaux yeux voilés
Argentent l'eau *d'azur* de rayons étoilés.

Tes regards *bleus* comme les cieux.

(1) Ceux de nos lecteurs qui n'ont pas oublié les *Lettres sur le Rhin* par l'auteur du *Roi s'amuse*, nous pardonneront l'intervention du coq-à-l'âne dans cette grave analyse. Victor Hugo n'a-t-il pas eu l'honneur d'inventer le *calembour par à peu-près*, exercice littéraire dont il a posé et défini les principes en donnant à sa tribu fidèle une série d'exemples ravissants ? Les *Chanoines* et les *Chats-moines* (Lettre IX); un *sagre bleu* et un *sacrebleu* (Lettre XII); Don Quichotte, et Don qui choque; (id.). un vieillard *sans dents* prononce *mors* (mort) comme *mox* (demain), et le poète trouve un grand caractère de mélancolie à ce calembour latin dont Horace est bien innocent; en revanche M. Hugo s'amuse beaucoup des morts qui reposent dans un cimetière situé sur une terrasse; ce qui lui fait dire assez gaiement que : « *dans ce pays-là on n'est pas enterré, on est enterrassé.* » Joli, — très-joli.

Digitized by Google

Dans les moires de l'eau dont *l'azur* étincelle.

L'eau dans les grands lacs *bleus*.

L'*azur* du lac.

Et je vois aux CANDEURS de son PIED CALME et pur
Qu'il a marché longtemps sur des tapis d'*azur*

L'air se teint de rose et de *bleu*.

La Naïade
Semble tourner vers nous *l'azur* de ses yeux *bleus*.

Tourne vers lui son œil *bleu*.

Il vous voit errer le long des bords sacrés du Gange
Et plonger dans l'or que roule son *azur* étrange.

Si je le dis au *bleu* ruisseau.

Le splendide *outre-mer* des ciels de Cicéri.

Venise au ciel *bleu*

Le ciel sourit d'un sourire *d'azur*.

La voûte du ciel est *bleue*.

Sous la voûte *azurée*.

Le ciel *d'azur*.

L'*azur* du ciel.

Pourquoi mon ciel *bleu* sur vos têtes?

A vous mon ciel *bleu* sur vos têtes.

J'aime le ciel tout *bleu*.

Il n'était pas nécessaire de nous le dire; on s'en aperçoit déjà.
Vous n'êtes pas encore éblouis? Continuons.

A son *azur* d'autres astres ont lui.

Jettent de longs regards de perles et *d'azur*.

Aux pieds *bleus* de nos Muses.

Où leur Permesse *bleu* se meurt dans l'Hippocrène,
Où le sombre Olmius avec un *doux fracas*
Bleuit d'un long baiser leurs membres délicats.

Digitized by Google

Minerve aux longs yeux *bleus*.

Et l'épaule *bleuie* à l'étreinte des eaux.

C'est ce théâtre *bleu*.

L'Eldorado, Kiou-Siou, Kounashir, et la Chine
Qui sur sa porcelaine a des pays *d'azur*
N'ont rien de plus voilé, de plus *bleu*, de plus pur.

La verte demoiselle
Mire dans les flots *bleus* son beau corsage frêle.

Et l'insecte enchâssait dans la verte prairie
Son corselet tout *azuré*.

Le lac *d'azur* où je me plonge.

Chœur aux voiles *d'azur*.

. . . . Sous *l'azur* de ces eaux.

. . . . Sous les flots *d'azur*.

De grands miroirs *bleus*.

Voici leur *Saphir* aux cieux.
Au papillon *bleu* son vol.
A l'herbe ses bluets *bleus*.

Allumant sa cigarette *bleue*.

Auprès du foyer rouge ou des collines *bleues*.

La flamme *azurée*.

Le *bleu* myosotis.

Le *bleu* ce.

J'aime encor les longs bruits, le ciel *bleu*, le vieil arbre.

Ces folles soirées
Où nous pressions à flots les coupes *azurées*,
Où nos yeux éblouis, autour du kirsch en feu
Dans les flots de fumée avaient un pays *bleu*.

Nous demandons grâce pour le reste de nos bleus; vous pouvez du reste prévoir que le poëte qui a sous les yeux un pays bleu doit chanter exclusivement cette tendre nuance. Et si les vapeurs du kirsch viennent à se dissiper avec leur mirage d'azur, le poëte pleure sur ses illusions évanouies et se demande

Digitized by Google

Pourquoi les champs, les prés, les montagnes, les cieux
Ne sont pas tout soleil comme ces vases *bleus*
Pleins de chinoiseries.

Ce souhait, ne croyez pas qu'il soit formé dans un sentiment d'égoïsme; c'est sur nous tous que M. de Banville voudrait faire descendre une pluie d'outre-mer en fusion, une grêle de lazulite éclatante. Le Cénacle, lui, n'aura jamais besoin de ces cataclysmes colorés, et M. de Banville l'avoue franchement

Pourquoi chercher ailleurs *l'azur* du pays *bleu*
Nous l'avons dans notre âme.

Une seule fois, sans doute dans un moment où son âme fatiguée du pays bleu demandait autre chose, ne fût-ce qu'un arbre gris-perle, ou un lac gorge de pigeon, une seule fois le poëte s'écrie d'un air ennuyé

On se blase sur tout, sur *l'azur* des yeux *bleus*.

Blasphême et sacrilége.

Mais il revient bien vîte à des sentiments plus azurés et nous peint une jeune femme rêveuse, les yeux — bleus, à coup sûr — fixés sur des tourterelles, et laissant

à la brise fleurie
Dans le BLEU DE L'AMOUR errer sa rêverie!

Après ce *bleu de l'amour* nous ne citerons plus que le bleu du génie. Ce génie c'est Victor Hugo; et son disciple nous le montre radieux et superbe

Le front ceint de laurier, trônant dans le *bleu calme*
Pareil aux demi-dieux!

Ce n'est plus de l'adoration, c'est du fétichisme. Et voyez comme l'orgueil est contagieux; M. de Banville, si modeste parfois, s'exalte et s'oublie dans ses entretiens avec le maître; il lui raconte ses jeunes amours avec la Muse et s'écrie :

Si je te parle ainsi de la déesse, ô maître!
C'est que dans ce moment,
A la face du ciel, toi seul et moi peut-être
L'aimons sincèrement.

Malgré l'élasticité du *peut-être*, l'aveu n'est rien moins que flatteur pour les poëtes contemporains; et si Lamartine et Musset n'ont pas réclamé, c'est que déjà M. Vacquerie s'était sans doute inscrit en faux contre une assertion aussi désobligeante.

A l'exemple d'Olympio qui a chanté les *voix intérieures*, ainsi nommées parce que l'on avait besoin d'un titre, les *rayons et les ombres* où l'on trouvait plus d'ombres que de rayons, les *chants du crépuscule*, qui pouvaient très-bien se chanter au lever du soleil, M. de Banville a décoré ses deux recueils de titres assez sonores, qui font bien à l'oreille et s'étalent gracieusement sur le papier beurre-frais des couvertures : *Les Cariatides, les Stalactites*. Nous avons voulu chercher la

Digitized by Google

définition précise de ces mots, et nous avons recouru au *Dictionnaire de l'Académie*, n'en déplaise à M. de Banville, qui nous pardonnera cette incartade classique, en se rappelant que le front de M. Hugo s'abrite aujourd'hui sous le gazon immortel, si bafoué jadis dans les folles soirées du Cénacle.

Nous lisons :

« Stalactite. S. F. Concrétion pierreuse qui se forme à la voûte des cavités souterraines, et » dont la forme ressemble à celle des glaçons qui pendent en hiver aux toits des maisons. »

M. de Banville a-t-il voulu suspendre des poésies pierreuses dans le creux de ses idées pour rappeler à ses lecteurs des images informes et glaciales? M. de Banville est trop poli pour se dire de ces choses-là à lui-même.

« Cariatide. S. F. Figure de femme, ou même d'homme, qui soutient une corniche sur sa tête. »

Ne nous arrêtons pas à admirer le style élégant, le tour coquet de cette phrase académique, — *statue de femme, et même d'homme,* — et cherchons si dans le livre de M. de Banville quelque chose peut justifier l'intervention des cariatides. M. de Banville a-t-il élevé un édifice dont les ornements réclament pour supports des statues de femmes et même d'hommes? Nous n'en voyons pas le plus petit moëllon. Attendez pourtant, — je me trompais, voici à la fin du recueil — *Les imprécations d'une cariatide :*

Puisse le Dieu vivant dessécher la paupière
A qui m'a mise là vivante sous la pierre,
Et comme un enfant porte un manteau de velours,
M'a forcée à porter ces édifices lourds.

. . . . . .
. . . . . .

Si bien que mieux vaudrait sous la blonde phalange
Tomber comme Jacob dans sa lutte avec l'ange,
Ou soutenir du front *avec les yeux ouverts*
Goethe, dont la pensée était un univers!

. . . . . .

Si, dégageant alors son bras et sa mamelle
Du mur superbe à qui le noir destin la mêle,
La statue à son tour peut jeter sur leur dos
Une expiation, et choisir les fardeaux,
Je mettrai ce jour-là sur l'épaule des hommes,
Au lieu des monuments, tombeaux sous qui nous sommes,
Au lieu des clochetons et des *granits quittés,* (?)
Le poids intérieur de leurs iniquités!

Voilà des cariatides bien dangereuses. L'école des penseurs vit dans une crainte perpétuelle des cariatides; c'est son cauchemar de prédilection, cauchemar bien lourd qui est venu saisir Victor Hugo au milieu des rues de Francfort, la ville des *statues souffrantes :*

« Le plus horrible cauchemar qu'on puisse avoir à Francfort, ce n'est ni l'invasion des Russes,

Digitized by Google

» ni l'irruption des Français, ni le typhus, ni le choléra; c'est le réveil, le déchaînement et la » vengeance des cariatides. (1) »

Et ceci n'est pas une fantaisie de touriste; nous lisons dans *Les Voix intérieures* :

Que la cariatide, en sa lente révolte
Se refuse, enfin lasse, à porter l'archivolte,
Et dise : c'est assez !

Nous le disons à notre tour : c'est assez ! c'est même trop insister sur ces puérilités poétiques à propos de blocs de pierre, de marbre ou de granit. A propos de granit, nous rappellerons les *granits quittés* que nous avons soulignés plus haut ; on aura par ce logogriphe l'exemple du charabia où tombe la secte des ciseleurs par amour pour la richesse des rimes. Il est évident que sans les exigences d'*iniquités*, le poëte n'aurait pas commis ses *granits quittés*. M. de Banville pousse assez loin la recherche de ces rimes, qu'il rend parfois aussi riches pour le regard que pour l'oreille :

Devant l'océan vert, plein de biens et de *maux*
Qui gémit et qui pleure avec d'étranges *mots*,
Les yeux épouvantés de ce spectacle GRAVE,
Où par des chocs géants le doigt de Dieu se GRAVE,
Je me suis dit souvent que nos haines nous *font*
Sous le flot qui nous porte un abîme sans *fond*,
Avec de forts lutteurs qui déchirent les VAGUES,
Et des mâts fracassés dans des océans VAGUES.

Et plus loin :

Comme on voit, en quittant la source où chacun BUT
Les coursiers du désert voler au même BUT,
Comme, aux larges forêts du Nouveau-Monde, on *conte*
Que ruisseaux et torrents dont s'ignore le *compte*
Tombent échevelés dans une même NUIT ;
De même le prophète et l'envieux qui NUIT,
De même, nos espoirs et nos haines, tout TOMBE
Dans le gouffre béant qui s'appelle la TOMBE !

On le voit par ces exemples, le culte matériel de la forme entraîne la nouvelle école à l'abus des chevilles, système plus faux et plus absurde, sans contredit, — que les périphrases tant bafouées de Delille et de sa postérité impériale, académique et classique. Emprisonné dans ces entraves ridicules, on arrive à représenter Homère, — dans la position du colosse de Rhodes, chantant :

d'un ton *compassé*
Un pied sur l'avenir, l'autre sur le *passé* ;

On voit le feu

du tison qui s'embrase
Mélanger l'améthyste avec la chrysoprase,

(1) *Le Rhin* : Lettre vingt-quatrième.

Digitized by Google

ce qui nous donne une flamme d'un vert-jaune-violet, pour oublier un peu tous les azurs de tantôt.

Après avoir admiré des saules verts, et verts comme il convient à de bons et honnêtes saules, qui veulent rester ce que la nature les a faits, les exigences de la rime font découper sur des *lointains en feu*, un *saule au feuillage bleu*.

Puisque nous en sommes aux chevilles *riches*, nous rappellerons à M. de Banville l'opinion d'Alfred de Musset, ce ravissant poëte que M. de Banville a trop imité pour en récuser l'autorité :

» Vous trouverez, mon cher, mes rimes bien mauvaises;
» Quant à ces choses-là je suis un réformé.
» Je n'ai plus de système et j'aime mieux mes aises;
» Mais j'ai toujours trouvé honteux de cheviller;
» Je vois chez quelques-uns en ce genre d'escrime,
» Des rapports trop exacts avec un menuisier.
» Gloire aux auteurs nouveaux, qui veulent à la rime
» Une lettre de plus qu'il n'en fallait jadis!
» Bravo! c'est un bon clou de plus à la pensée.

M. de Banville ne se contente pas d'un clou pour river sa pensée; il s'impose parfois des licences systématiques qui le retiennent encore plus étroitement que ne le faisaient ses lourdes chaînes. Il a adopté dans une de ses pièces une rime bizarre que des citations feront mieux comprendre que toutes nos définitions :

Tombez dans mon cœur, souvenir confus,
Du haut des branches touffues!
Oh! parlez-moi d'elle, antres et rochers,
Retraites à tous cachées!
C'est elle, ô mon cœur! sur ces gazons verts
Au milieu des primevères!
Et notre amandier couvre son beau cou
Des blanches fleurs qu'il secoue!
Hélas! je suis seul dans ces bois épars
Où résonnaient les guitares.
Je fatigue seul le flot de cristal,
L'herbe où la fleur d'or s'étale,
L'antre et la fontaine où croît le glayeul,
Et ma voix fatigue seule
La forêt tremblante et l'azur du lac
De ma plainte élégiaque!

Si je ne me trompe, c'est à M. de Banville que revient l'honneur de cette innovation; c'est lui qui a inventé, de plus, le vers de treize pieds avec césure au cinquième; les cinquante-deux vers du *Triomphe de Bacchus à son retour des Indes*, sont taillés sur ce patron ingénieux :

Le chant de l'Orgie avec des cris au loin proclame
Le beau Lœus, le Dieu paré comme une femme,

Digitized by Google

Qui le thyrse en main, passe rêveur et triomphant !
A demi couché sur le dos nu d'un éléphant !
Et suivant le rit, brisant leurs mouvantes colonnes,
La mâle Bacchide et les hurlantes Mimalones
Sautent avec rage autour du bois, et font encor
Dans les airs lassés retentir les crotales d'or !

Le poëte nous a-t-il donné un échantillon du rythme indien, ou bien a-t-il voulu simplement décrire ce tableau désordonné?

Le chœur en démence entrechoque ses mille jambes,
Et, quittant la terre avec le rythme forcené,
Comme un tourbillon vole sur un mode effréné.

Les poëtes seront-ils assez forcénés et effrenés pour recourir à ce rythme où s'entrechoquent confusément les treize pieds du nouveau mode? L'avenir prononcera. Les préoccupations rythmiques de M. de Banville se trahissent à chaque instant :

Je ferai fourmiller dans mes architectures
Tenace et mon dessein,
Le chœur éblouissant des mille créatures
Qui vivent dans mon sein.
J'irai jusques au ciel, dans les voûtes profondes,
Dérober pour mes vers
Le rythme qu'en dansant chantent en chœur les mondes
Qui forment l'univers.

Le soleil, la lune et les planètes ne sont pas seuls à danser en chantant des rythmes inconnus; les rythmes, à leur tour, entrent en danse, dans des bouteilles couleur de lune :

Et, comme un ballet magnifique
Je vois, dans le flacon vermeil,
Couleur de lune et de soleil
Des rythmes danser en musique !

Le flacon vermeil joue un rôle assez important dans le Cénacle, mais les élus ont relevé et paré somptueusement l'autel de la Dive Bouteille où la Muse joyeuse du Caveau brûlait jadis un encens plus modeste. M. Baudelaire-Dufays, — un élu dont les œuvres complètes n'ont pu parvenir jusqu'à nous (1), — avait déjà écrit :

Un soir l'âme du vin chantait dans les bouteilles.

---

(1) Nous ne connaissons de M. Baudelaire que des vers cités par M. de Banville, et un *quasi*-sonnet que nous reproduisons ici pour donner une idée de sa manière.

LES CHATS.

Les amoureux fervents et les savants austères
Aiment également dans leur mûre saison,
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.

Digitized by Google

Adoptant ce motif bachique comme thême principal, M. de Banville se livre, le verre en main, à des variations—tantôt claires et faciles,

Parmi les gazons
Tout en floraisons
  Dessous les treilles
J'écoute sans fin
La chanson du vin
  Dans les bouteilles ;

—tantôt obscures et confuses,

L'Ode à l'Idéal
Au fond du cristal
  Coule embaumée,
La strophe *bruit*
Et, limpide, suit
  Sa sœur charmée.

Puis arrivent des licences grammaticales et prosodiques — si rares chez M. de Banville, — que nous ne devons en accuser que les bouteilles et leur chanson *sans fin*.

Privé de tombeaux
L'impie en lambeaux
  Meurt comme Orphée.
Dans l'onde à la fois
Sa lyre *et* sa voix
  PleurE étouffëE.

Les Stalactites renferment une *Chanson à boire*, d'une facture à la fois plus facile et plus correcte :

De ce vieux vin que je révère,
Cherchez un flacon dans ce coin.
Çà, qu'on le débouche avec soin,
Et qu'on emplisse mon grand verre.

Amis de la science et de la volupté,
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres ;
L'Érèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes
Des grands sphynx allongés au fond des solitudes,
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin.

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques,
Et des parcelles d'or ainsi qu'un sable fin
Étoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

Digitized by Google

La treille a ployé tout le long des murs;
Allez, vendangeurs, les raisins sont mûrs !

Jusqu'en la moindre gouttelette
La fraîche haleine de ce vin
Exhale un parfum plus divin
Qu'une touffe de violette.

La treille a ployé tout le long des murs;
Allez, vendangeurs, les raisins sont mûrs !

Il y a chez M. de Banville des pages heureuses que vous chercheriez vainement dans les *Demi-teintes*. A part quelques excentricités d'École, on peut louer la fraîcheur naïve de ces tableaux du printemps.

Chère, voici le mois de mai,
Le mois du printemps parfumé
Qui sous les branches,
Fait vibrer des sons inconnus
Et couvre les seins demi-nus
De robes blanches.
. . . . . , . . .
Tout est calme et silencieux.
Étoiles que la terre aux Cieux
A dérobées,
On voit briller d'un éclat pur
Les corsages d'or et d'*azur*
Des scarabées.
. . . . . .
Tiens, voici qu'un couple charmant,
Comme nous jeune et bien aimant,
Vient et regarde.
Que de bonheur rien qu'à leur pas !
Ils passent et ne nous voient pas :
Que Dieu les garde !

Ce sont des frères, mon cher cœur,
Que, comme nous, l'amour vainqueur
Fit l'un pour l'autre.
Ah ! qu'ils soient heureux à leur tour !
Embrassons-nous pour leur amour
Et pour le nôtre !

. . . . . .
Ce sont des ruisseaux d'or, de larges horizons,
Des fruits divers donnés à toutes les saisons,
Des cascades, des fleurs, de grandes voûtes d'arbres,
Des cailloux anguleux plus brillants que les marbres,

Digitized by Google

Des oiseaux garrulants qui s'envolent troublés,
De gais coquelicots qui dansent dans les blés,
Des lacs aux flots unis où, sans cesse jetée,
La lumière dessine une moire argentée,
Des cieux pleins de *blasons* qui *paradent* au loin
Et de vagues parfums qui s'exhalent du foin !
Et sur ce beau décor, un chœur immense, un monde :
La verte demoiselle avec l'insecte immonde,
Le corbeau velouté, les bœufs aux larges reins,
Cherchant leurs Brascassats ou leurs Claudes Lorrains !
Chacun marche en sa voie. A la verte prairie
La genisse s'ébat dans son herbe fleurie,
Les oiseaux attentifs portent au fond du nid
La mousse dérobée aux angles du granit,
L'insecte fait son trou, la verte demoiselle
Mire dans les flots bleus son beau corsage frêle,
Et l'épi blond s'entr'ouvre en riant au soleil.
Chacun cherche son but dès le premier réveil :
L'insecte son brin d'herbe, et l'homme sa charrue.
. . . . . .

M. de Banville, suivant en cela l'exemple de Victor Hugo, a fait ce que l'école parisienne appelle des *Chansons nouvelles sur de vieux airs*. En voici une qui nous plaît assez, — peut-être parce qu'elle nous rappelle une ronde populaire dont nous avons toujours aimé le caractère mélancolique :

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.
Les Amours des bassins, les Naïades en groupe
Voient reluire au soleil en cristaux découpés
Les flots silencieux qui sortaient de leur coupe.
Les lauriers sont coupés, et le cerf aux abois,
Tressaille au son du cor ; nous n'irons plus au bois.
Où des enfants joueurs riait la folle troupe
Parmi les lys d'argent aux pleurs du ciel trempés,
Voici l'herbe qu'on fauche et les lauriers qu'on coupe.
Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.

Tout cela n'est certainement pas irréprochable, mais ces dernières citations ont dû prouver que le jeune poëte aurait pu, en s'abandonnant à ses propres inspirations, oublier la folle atmosphère du Cénacle et donner à la France un écrivain de talent au lieu d'un fabricant de pastiches plus ou moins heureux.

Victor Hugo et Alfred de Musset devront compte au Très-Haut des âmes poétiques qui se sont attachées à leurs pas. Le chantre de Mardoche et de Hassan a surtout donné le jour à une couvée de poëtereaux qui croient avoir écrit *Namouna*, lorsqu'ils ont fait quelques paradoxes saugrenus, des enjambements forcés et des inversions hardies. M. de Banville mériterait d'être traité en Vacquerie, s'il n'avait produit que des drôleries dans ce style :

Digitized by Google

XIII.

. . . . . .
. . . . . .
Notez que ce jeune homme avait deux noirs complices
De sa séduction, oui, deux moustaches lisses

XIV.

Avec du cosmétique, et qu'il était rempli

De politesse; enfin un jeune homme accompli.

Stéphen lui répliqua : Moi je n'ai pas encore
De moustaches; . . . . . .

XXXVII.

. . . . . Sa mère
Mourut tout justement à cette époque-là.
Or, elle avait un frère aîné, qu'on rappela
D'exil en mil huit cent quatorze. Un gentilhomme
Très entiché des fleurs de lys, le meilleur homme
Du monde, fort bien vu de la cour d'autrefois.
La digne sœur et lui s'aimaient tant à la fois,
Que, pour se réunir dans la main où l'on tremble
Et ne pas se quitter, ils moururent ensemble

XXXVIII.

De vieillesse; . . . . . .
. . . . . .

. . . . . Le malheur est un grand paletot
Qu'endosse tour à tour chaque homme.....

. . . . . Cases
Qui servent d'oasis à madame Decazes.
— Pour moi, je n'en suis pas fâché. Car — quelque pair
Que soit l'époux qu'on a — l'on est femme;.....

Vous, travailleur obscur, à qui les grands — du faîte
Jetteraient une obole en passant — dans la main.

L'Inde
Où l'on passe un flot rose en jonque de bambou;
Où des hommes dévots se saignent jusqu'au bout
— Pour le plus grand plaisir des dieux de bois — l'échine.

On n'est pas disciple de VictorHugo sans aimer la trilogie; il en est une que M. de Banville affec-

Digitized by Google

tionne tout particulièrement, c'est : la Coupe, le Sein et la Lyre. Peut-être ne saisissez-vous pas encore le lien qui unit ces trois..... choses? Écoutez le poëte :

La Coupe, le Sein et la Lyre
— Livre où peu de gens savent lire —
Enfantent le triple délire.

Dans la Coupe est, au fond du vin,
L'Amour, ce problème divin
Dont le mot s'écrit sur le Sein.

A la Lyre, enfant d'Ionie
Que le vulgaire admire et nie,
On boit la divine harmonie.

Avez-vous su lire dans ce livre que le vulgaire admire et nie? Non? Cherchons plus loin ; je crois avoir vu au milieu d'un poëme fantastique — *Le Songe d'une nuit d'hiver*— un chœur chanté par tous les Don Juan et par toutes les Vénus des temps anciens et modernes. Nous y voilà :

Coupe! Sein! Lyre!
Triple délire
Où ne peut lire
L'œil d'Israël!
Sous ton déisme
Se brise au prisme
Le synthétisme
Originel!

Lyre! qui sculptes
Pour tous les *cultes*
Des fleurs *abruptes*
Sur leurs tombeaux,
Tu dis dans l'ombre,
Triangle sombre,
Le divin nombre
Aux sept flambeaux!

Sein! marbre esclave!
Gouffre que lave
Le flot de lave!
Spasme auguré!
Le corps qui rêve
Par toi s'achève,
Et se relève
Transfiguré!

Digitized by Google

Coupe! Charite
Du Néophyte!
Ame du mythe!
De ton cœur saint
Coule et transpire
Le flot de Myrrhe
Où boit la lyre,
Où meurt le sein!

Coupe! Sein! Lyre!
Triple délire
Où ne peut lire
L'œil d'Israël!
Sous ton déisme
Se brise au prisme
Le synthétisme
Originel!

Décidément notre œil n'est pas plus perspicace que l'œil d'Israël; et je mourrai sans connaître la pensée du poëte en délire, et sans pénétrer les mystères du *spasme auguré :* c'est fâcheux.

M. de Banville a réuni, à la fin de son premier volume, une collection de *pastiches* adroitement faits. Ce sont des sonnets musqués, des rondeaux badins, des triolets et des madrigaux dignes de ce bon M. Demoustiers. Notre analyse serait incomplète si nous ne donnions un *specimen* de quelques-unes de ces curiosités poétiques.

TRIOLET.

Je vais mourir de désespoir
Si vous n'y trouvez un remède.
Exilé de votre boudoir,
Je vais mourir de désespoir.
Pour votre toilette du soir
Bienheureux celui qui vous aide!
Je vais mourir de désespoir
Si vous n'y trouvez un remède.

Le rondeau, tel que le comprenait M. de Benserade en ses *Métamorphoses d'Ovide*, formait déjà un cadre difficile à remplir; M. de Banville s'effraye si peu de ces entraves, qu'il les multiplie en abordant résolument le rondeau redoublé, — une des grandes difficultés du genre.

RONDEAU REDOUBLÉ.

Je veux vous peindre, ô douce enchanteresse,
Dans un fauteuil ouvrant ses bras dorés,
Comme Diane en jeune chasseresse
L'arc à la main et les cheveux poudrés.

Digitized by Google

Sur un sourire aux rayons éthérés
Passe souvent un voile de tristesse,
Et c'est pourquoi, lorsque vous souriez,
Je veux vous peindre, ô douce enchanteresse!

J'encadrerai votre aimable paresse
Dans ce boudoir aux replis adorés
Où quelquefois on jette la caresse
Sur un fauteuil ouvrant ses bras dorés.

Dans ce tableau, Madame, vous aurez
Le lévrier qui folâtre et se dresse,
Et le carquois plein de traits acérés,
Comme Diane en jeune chasseresse.

Mais n'allez pas, comme fit la déesse,
Courir pieds nus par les bois et les prés
Pour sommeiller près d'un berger de Grèce,
L'arc à la main et les cheveux poudrés.

Heureusement le cadre d'or qui blesse
Vous reviendra dans ses bâtons carrés,
Et sauvera votre antique noblesse
D'enlèvements trop inconsidérés.

— Je veux vous peindre.

Tout cela est du dernier galant; mais voici de quoi faire pâmer de jalousie le chevaller Dorat.

MADRIGAL.

Pour vos glaçons qui font ma flamme,
Pour votre sourire inconstant,
Que je vous haïrais, Madame,
Si je ne vous aimais pas tant!
Vous ne m'avez, jusqu'à ce jour,
Donné qu'une amitié sévère.
Pourquoi si mal traiter l'Amour? —
Ah! vous êtes mauvaise mère!

Les Cariatides datent de 1842; *Les Stalactites* ont paru en 1846. Depuis deux ans M. de Banville n'a rien livré à la publicité, que des poésies très-légères, qui sont allées se perdre dans les profondeurs des petits journaux, ces modernes tonneaux de Danaïdes. Ces pochades sont écrites dans le goût de *Stephen*, poëme des *Cariatides* dont nous avons cité les enjambements fabuleux. Voici quelques fragments d'*Odes Funambulesques*, bien dignes de leur titre:

Jadis le beau Xavier, ce rival de Lauzun,
Du temps que son habit vert-pomme était dans un
État difficile à décrire,

Digitized by Google

Et qu'enfin ses souliers, vainqueurs du pantalon,
Laissant à chaque pas un morceau de talon,
Poussaient de grands éclats de rire;

Du temps que son coachman, pâle comme un navet,
Se recourbait en plis tortueux, et n'avait
Plus de collet d'aucune sorte,
Aucun collet, — pas même un *collet* né Révoil !
Et que son vieux chapeau, tout dépourvu de poil,
Prenait des tons de colle-forte!

. . . . . L'âme et les sens aigris,
Du temps qu'il arborait, ces vastes chapeaux gris
Empruntés à d'anciens fumistes,
Et que, plein d'amertume, il nettoyait ses gants
Avec ces procédés, beaux mais extravagants,
Qui sont la gloire des chimistes.

Et dix autres strophes du même ton et du même style. Chose digne de remarque! Ces folies ont pour titre *Les Occidentales;* celle que nous avons citée s'appelle *la Tristesse de Xavier*. Ce souvenir ironique des *Orientales* et de la *Tristesse d'Olympio* annoncerait-il une scission entre la divinité du *bleu calme,* et son adorateur enthousiaste? Devons-nous regarder ces parodies comme les signes fâcheux d'une discorde intestine dans le camp des penseurs coloristes? Nous voudrions refuser toute vraisemblance à ce soupçon; malheureusement, les Cénacles, grands et petits, ne se sont jamais piqué d'une fidélité et d'une constance absolues dans leurs adorations. M. Sainte-Beuve a fustigé vertement Victor Hugo après avoir brûlé sur ses autels un encens des plus épais; le temple du Dieu a reçu de ce disciple bien-aimé autant de boue que de fleurs. Hélas! les *enfants inspirés* auraient-ils, eux aussi, donné le jour à un Joseph Delorme? La jeune milice aurait-elle trouvé dans M. de Banville un nouveau Brutus de ce César auguste qu'ils appellent Olympio? Nous ne voulons pas le croire : Non, pour l'honneur du Cénacle, M. de Banville ne marchera pas sur les traces de l'auteur des *Consolations;* non, notre poëte *bleu* ne rappellera pas le triste souvenir du chantre des *Rayons jaunes.*

II.

Nous avons promis une courte appréciation du *Tragaldabas* de M. Vacquerie, et voici que l'extension prise par l'examen des *Stalactites* et des *Cariatides* nous impose des limites encore plus étroites. Tout bien pesé, nous ne le regrettons pas. L'œuvre du poëte des *Demi-teintes* ne mérite guère que nous renvoyions nos lecteurs à un numéro prochain, — suivant la formule consacrée. — Quelques lignes, quelques citations empruntées à ce drame grotesque, justifieront complétement notre jugement que M. Vacquerie pourrait appeler dédaigneux, que pourtant nous tenons pour juste et mérité. En effet, devant la trame grossière de *Tragaldabas*, devant la trivialité du fond et les crudités de la forme, le rire et la plaisanterie ne peuvent pas même remplacer une étude sérieuse. M. Vacquerie a beau donner à son œuvre le titre prétentieux de *drame bouffon*, le sourire ne peut même dérider notre front, là où l'auteur a voulu, sans nul doute, provoquer

Digitized by Google

cette franche et grosse hilarité oubliée, et perdue avec les farces de la foire Saint-Germain, et les lazzis du Pont-Neuf. M. Vacquerie n'a pas même l'honneur, — si honneur il y a, — d'avoir créé ce type de fantaisie décoré d'un nom si sonore. Dans les haillons de Tragaldabas, on retrouve encore des lambeaux de la défroque, bien usée cependant, de César de Bazan, ce triste bouffon inventé par l'auteur de *Ruy-Blas*. Mais comme M. Vacquerie a su compléter cet estimable personnage ! Don César de Bazan n'était que joueur, débauché, insoucieux du grand nom qu'il traînait dans les tripots de Madrid ; il vivait fraternellement avec Matalobos le voleur ; mais s'il lui empruntait quelques doublons avec la franche résolution de ne jamais les rendre, il se serait jeté dix fois sur sa formidable rapière, avant de glisser la main dans une poche pour y chercher un maravédis ; ses dés auraient pu supporter le contrôle sévère de l'alguazil, et sa valeureuse épée sortait du fourreau au moindre appel du malheureux qui appelait son secours. Tragaldabas est joueur, mais ses dés sont pipés, et il s'en vante,

Nous étions là tous deux, parmi trente vauriens,
Et nous jouions aux dés, — chacun avec les siens.
Du premier coup j'ai douze. O fortune jalouse !
Je riais ! Mais voici que l'autre tourne — douze !
C'est à recommencer. Je penche le cornet.
J'ai douze. A lui le tour. D'un air facile et net,
Il agite les dés. — Douze ! Je désespère,
Mais, pour savoir à fond ce qu'était ce repaire,
J'essaie encore un coup. J'ai douze. Le maraud
Remet d'abord ses dés dans sa poche, et, tout haut,
Devant tout le tripot que le vacarme attire,
Crie : — On triche ! — C'est bien à vous !... allais-je dire,
Quand soudain je reçois sur la joue un soufflet
Qui pour jamais me teint de pâle en violet,
Et tous, avec vertu, me flanquent à la porte....

Tragaldabas rossé et souffleté se garde bien de dégaîner, car Tragaldabas est poltron, et il s'en vante,

Dieu soit loué ! Je crois que je suis un poltron !
Abject, essuyant là vingt soufflets environ,
Ereinté, plus meurtri qu'une pièce sifflée,
Je ne peux souhaiter de meilleure volée !

Tragaldabas est lâche, et il s'en vante,

.... Oui, puisque j'ai laissé démolir sans ressource
Mon honneur, pst ! mon dos, haï ! mais grand Dieu ! ma bourse,
Et que je n'ai tenté nulle rebellion,
Je vois ce que je suis ; je n'ai rien du lion ;
Cela compense bien la perte qui me fâche.
Plus de danger de duel à courir ! — Suis-je lâche !
Sauvé ! Plus de moyen qu'aucun respect humain

Digitized by Google

Me fasse en aucun temps mettre l'épée en main,
Et fier dans les tripots, et criant comme quatre,
Je peux me quereller sans craindre de me battre !
C'est un si grand danger, le courage. . . .
. . . . . .
Mon grand tas d'accidents ne peut être trompeur,
Et je n'aurai plus peur de ne pas avoir peur !
. . . , ...
Ce n'est pas un savoir qui soit petit et vain
De connaître, en dût-on saigner comme un trappiste,
A combien de soufflets votre sang-froid résiste !
Quant à moi, si quelqu'un y tenait, je dirais
Le nombre que j'en puis avaler — à vingt près.

Tragaldabas est voleur, et il s'en vante,

Tous ces passants,
Charge aimable ! ont sur eux de l'argent que je sens.
Par quel canal, crevant les bourses les plus proches,
Pourrais-je en détourner le courant dans mes poches.

Cet ignoble coquin occupe le premier plan du tableau, en compagnie d'une fille perdue, qui dresse, sous la protection du maître-filou, ses souricières à niais. Le tout se détache agréablement sur un petit repoussoir de voleurs, d'escrocs et de mouchards, traité avec l'esprit et la verve dont nous allons citer un échantillon.

(Entrent Tragaldabas, Grif et Minotoro, tous trois ivres ; Minotoro marche tout seul, absorbé dans une rêverie extatique ; Grif et Tragaldabas se donnent le bras.)

MINOTORO.

Quels vins !

TRAGALDABAS.

Je suis malade.
Je me repens d'avoir mangé de la salade.

GRIF, à Tragaldabas.

Sois mon frère !

TRAGALDABAS.

Je suis malade.

GRIF.

Ce festin,
Laissera quelque trace en l'avenir lointain.
. . . . . Tout en était impayable
Mon frère.

TRAGALDABAS, modeste.

Hormis les choux.

GRIF.

Tu m'insultes.

Digitized by Google

TRAGALDABAS.

Du diable
Si je t'insulte ! En quoi ?

GRIF.

Tu m'as insulté.

TRAGALDABAS.

Grif !
Es-tu fou ? Mais je veux me percer d'un canif
Si je. . . .

GRIF.

Rends-moi raison.

TRAGALDABAS.

Ah ! ça, pas de grabuge !

. . . . . .
Quant au plat discuté, je dis qu'il est mauvais,
Non, je l'ai trouvé bon. J'ai cru que je devais
N'en pas dire du bien, l'ayant payé moi-même.
Mais je n'attaque pas le porc aux choux. Je l'aime.
D'ailleurs tu l'as pu voir, j'en ai mangé beaucoup.
Trop peut-être. Je l'ai critiqué par bon goût,
Parce que je faisais les frais de la partie ;
J'ai rabaissé le porc par pure modestie.
Moi qui vous ai grisé, vous voulez m'égorger !

GRIF.

Eh bien ? Tu m'as donné le boire et le manger,
Je te rends le dormir !

TRAGALDABAS.

Je t'offre des excuses
Dans les journaux.

GRIF.

Tais-toi, car vraiment tu m'amuses.

La gaîté du seigneur Grif doit singulièrement flatter M. Vacquerie; malheureusement, le public a été d'un avis tout contraire; ces pasquinades stupides ne l'ont pas amusé, et la jeune école a seule pu s'égayer de cette plate boutade du héros,

Je vais m'empoisonner.

ÉLISEO.

T'empoisonner ? Pourquoi ?

TRAGALDABAS.

Parce que j'ai des cors aux pieds.

ÉLISEO, riant aux éclats.

Çà, c'est risible ;

—Si peu risible, n'en déplaise à Don Éliseo et à M. Auguste Vacquerie, que le public a sifflé, hué le poëte, son œuvre et son interprète, ce pauvre génie déchu, Frédérick Lemaître — dont les efforts

Digitized by Google

n'ont pu sauver du naufrage le *Tragaldabas* et sa mauvaise fortune. L'auteur et ses amis se consolent en comparant la tempête qui les a fait sombrer, aux orages soulevés par *Hernani*. Pour eux, *Tragaldabas* annonce l'aurore d'une ère nouvelle ; M. Auguste Vacquerie continuera l'œuvre de Victor Hugo. Pauvre Olympio ! Quel avenir plein d'amertume te réservent les enfants que tu as abrités sous ton aile ! Que de rides vont creuser ton front puissant, si tu ne retires à ces jeunes fous le patronage de ton nom — si compromis déjà par leur politique *fantaisiste* et leurs dévergondages littéraires !

RETCHEZKEN.

Digitized by Google

PAUVRE D'ESPRIT, RICHE DE COEUR.

Ne cherchez pas, dans mes chansons naïves,
L'art tout-puissant de haute habileté ;
Ne cherchez pas de ces extases vives,
Vol du génie à l'immortalité ;
Moi, je ne sais qu'aimer et que redire,
Redire encor mon exclusive ardeur ;
Tel est l'oiseau ; sa vie est un délire,
Un chant d'amour qui triomphe ou soupire :
Pauvre d'esprit, riche de cœur !

J'ai vu bien loin mes frères de jeunesse
Me dépasser ardents à leur chemin ;
Ils m'ont crié : Viens, voilà la richesse ;
La route est belle et nous t'offrons la main.
Prenant les mains de celle qui m'est chère,
— Et dans nos yeux rayonnait un doux pleur, —
J'ai répondu : Pour moi l'or est chimère,
Voici mon but, mon trésor sur la terre :
Pauvre d'esprit, riche de cœur !

Digitized by Google

Belle, parée, ardente, gracieuse,
Laissez passer l'imagination !
L'or coule à flots de sa lèvre orgueilleuse ;
Partout honneurs ! partout ovation !
Mais d'où vient donc que la terre est émue ?
Je n'ai point vu d'atours ni de splendeur.
Vierge, modeste, adorable, ingénue,
La vérité soupire dans la nue :
Pauvre d'esprit, riche de cœur !

Je suis heureux quand nous lisons ensemble
De beaux récits, des vers au doux parfum,
Quand votre cœur palpite, mon cœur tremble,
Nous comprenons, nous sentons en commun.
Nous n'avons point sur l'art et la science
De grands discours de grave profondeur,
Mais un regard que suit un long silence,
Un serrement de mains plein d'éloquence :
Pauvre d'esprit, riche de cœur !

A des essais quand ma plume se livre,
Doux bégaîments d'un rêve virginal,
Ce qui les fait et palpiter et vivre,
C'est toujours vous, vous, mon noble idéal ;
Dans votre cœur j'ai trouvé ma devise ;
Mon humble chant reflète avec bonheur
Votre beauté comme je l'ai comprise,
Et nos beaux jours de souvenance exquise :
Pauvre d'esprit, riche de cœur !

Ainsi je chante, ainsi j'aime et je prie.
A d'autres fronts la superbe hauteur
Où la science alliée au génie,
Ose sonder le nom du Créateur !
D'autres verront, disséquant la nature,
Son art, ses lois : moi, j'aime l'humble fleur ;
Mon plus doux chant, mon hymne la plus pure
Est votre nom qu'en priant je murmure :
Pauvre d'esprit, riche de cœur !

Digitized by Google

Béni soit Dieu qui mit tant d'harmonie
Dans les oiseaux, dans les fleurs, dans les cieux ;
Qui donne aux uns la puissance infinie
Ainsi qu'à l'aigle un vol audacieux !
Béni soit Dieu dans la part qu'il m'a faite !
Qu'eussé-je fait de ta force, Seigneur ?
Auprès d'Isaure, oh ! ma vie est complète,
Et son amour me rend heureux poëte :
Pauvre d'esprit, riche de cœur !

CH. POTVIN.

Digitized by Google

THE ART-JOURNAL [1].

Société de l'ART-UNION. — Sa fondation, ses effets. — L'ART-JOURNAL. — Matières traitées dans cette publication. — Gravures. — Système d'annonces. — Publicité. — Améliorations promises pour 1849. — Galerie Vernon. — École Anglaise. — Produits de l'industrie britannique (revue illustrée de 12 gravures). — La Belgique, ses artistes, ses écrivains, son industrie, jugés par l'ART-JOURNAL. — Autel des Miracles de Rubens; vandalisme. — Description artistique de Bruges, par M. Henry Mogfort.

Dans notre dernière livraison nous avons promis de faire connaître à nos lecteurs la Revue artistique publiée à Londres sous le titre d'*Art-Journal*, l'un des recueils périodiques les plus remarquables qui paraissent aujourd'hui en Europe.

Une association pour l'encouragement des Beaux-Arts fut fondée à Londres, en 1837, sous le nom d'*Art-Union;* elle a pour président le duc de Cambridge, oncle de la reine d'Angleterre, et compte dans son conseil d'administration, composé de quarante membres, les noms les plus éminents de l'aristocratie, du parlement et du monde artistique. Le tragédien Macready y figure à côté des sommités de la pairie et des illustrations politiques de l'Angleterre. Grâce à ce puissant levier de l'association, qui produit en Angleterre des résultats si éclatants, l'*Art-Union* donna une immense impulsion à la culture des Beaux-Arts dans ce pays.

C'est sous les auspices de cette société que fut fondée en 1839 la Revue que nous faisons con-

(1) Journal mensuel des beaux-arts, in-4°. Londres, chez Chapman et Hall, 186, Strand. — Bureau du Journal, Marlborough Chambers, 49, Pall-Mall.

Digitized by Google

naître aujourd'hui à nos lecteurs. L'*Art-Journal* est un recueil périodique, paraissant tous les mois en cahiers de trente à quarante pages in-4°, à trois colonnes imprimées en petits caractères, avec ce soin désespérant que les Anglais apportent dans leurs productions typographiques. Le texte se compose d'articles de critique, d'esthétique, de correspondances très-complètes sur les expositions artistiques dans tous les pays du monde, de biographies d'artistes célèbres, d'un bulletin bibliographique des plus variés, en un mot, de tous les éléments qui doivent entrer dans une revue artistique. La partie littéraire seule de l'*Art-Journal* suffirait pour lui assurer une belle réputation; mais les fondateurs de cette revue ont compris que pour être fidèle à son titre, elle devait appeler le burin à son aide et se signaler par des gravures de nature à défier toute concurrence. Aussi chaque livraison de l'*Art-Journal* contient-elle trois magnifiques gravures sur acier reproduisant des ouvrages de peinture ou de sculpture, productions d'artistes contemporains ou chefs-d'œuvre des maîtres qui ne sont plus. Ces gravures sont la propriété exclusive du journal. Dire qu'elles sont exécutées par les artistes les plus éminents de Londres, c'est nous dispenser de tout éloge.

Tout le monde connaît les efforts des Anglais dans ce genre, depuis les chefs-d'œuvre de leur école jusqu'aux gracieuses vignettes dont fourmillaient les *Keepsakes* et les ouvrages qui encombraient naguère les salons à l'époque des étrennes, — charmantes bagatelles exploitées bientôt par le mercantilisme et dissipées aujourd'hui par le souffle capricieux de la mode.

Les gravures publiées dans l'*Art-Journal* en font une véritable publication de luxe, en même temps que d'autres particularités, que nous allons faire connaître, lui donnent un caractère d'utilité pour ainsi dire pratique qui appelle l'attention d'un public des plus nombreux. Si l'on ajoute à ces circonstances l'extrême modicité du prix de l'abonnement qui ne s'élève qu'à deux shellings (fr. 2, 50) par livraison mensuelle, on ne sera pas étonné d'apprendre que la Revue qui, à l'époque de sa fondation, en 1839, comptait mille abonnés, a vu ce nombre s'élever, en 1848, à 14,000.

D'importantes améliorations sont promises pour 1849. Le format de la *Revue* sera agrandi et les dépenses que nécessiteront ces améliorations, obligeront les propriétaires du recueil à en porter le prix à deux shellings six pences (3 francs) par livraison, somme encore bien modique si l'on considère l'importance littéraire et artistique de la Revue.

L'*Art-Journal* a adopté un système d'annonces bien remarquable. Elles sont imprimées séparément dans des cahiers paginés qui forment ainsi de véritables volumes tout à fait distincts. Les annonces demeurent sous les yeux du lecteur jusqu'à ce que les douze livraisons de l'année soient reliées. Elles sont imprimées avec tant de soin qu'on éprouve un vrai plaisir à les parcourir; elles forment en quelque sorte une rubrique spéciale qui appelle l'attention même du plus distrait. Le commerce a si bien compris l'immense avantage de ce système de publicité, que les annonces de l'*Art-Journal* représentent un revenu relatif aussi considérable que celui de tel journal le plus répandu de Londres. Ce n'est, du reste, que grâce à ces annonces que les propriétaires parviennent à couvrir les sacrifices énormes que leur impose la publication de la Revue. Tous ceux qui sont tant soit peu familiarisés avec la presse périodique de la Grande-Bretagne savent qu'on y récompense largement le travail de l'artiste ou de l'écrivain.

A partir du mois de janvier 1849, l'*Art-Journal* publiera de magnifiques gravures reproduisant les principaux tableaux de la collection connue sous le nom de *Galerie Vernon*.

M. Robert Vernon, protecteur éclairé des Beaux-Arts, avait consacré une partie de son immense fortune à la formation d'une galerie composée de tableaux des peintres anglais les plus distingués.

Digitized by Google

Par un trait magnifique de munificence et de patriotisme, il vient d'en faire cadeau au Musée national. Ainsi, le public n'a pas dû attendre la mort du propriétaire pour jouir de cette riche galerie.

En attendant que tout soit disposé au Musée de l'État pour recevoir les tableaux de cette collection, on est admis à la visiter dans le superbe hôtel de M. Vernon.

La Galerie Vernon se compose de 165 tableaux, productions, comme nous l'avons dit plus haut, des artistes de l'école anglaise. Rien n'est déplorable comme l'ignorance où l'on se trouve, en général, sur le continent, au sujet des peintres et des sculpteurs de la Grande-Bretagne. Des écrivains sérieux ont été jusqu'à prétendre que les Anglais ne possédaient pas le génie artistique. Une pareille assertion à l'adresse du pays qui a produit Reynolds, Hogarth, Laurence, Flaxman, Wilkie, Landseer el Martinn est tout simplement une absurdité. Nous ne voulons pas tomber dans l'excès opposé, et réclamer pour l'Angleterre la place d'honneur au temple de l'Art. Sous le rapport des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture, nous savons que ce pays n'a point à revendiquer des traditions séculaires de gloire. Nous savons aussi qu'en Angleterre comme partout ailleurs, les hommes de génie sont excessivement rares et que les médiocrités foisonnent, et nous nous empressons de reconnaître que de fastueuses récompenses et d'hyperboliques éloges y ont été prodigués sans discernement. Ce que nous tenons à constater, c'est qu'il est possible de se former à Londres une galerie digne de l'admiration des connaisseurs, et que les caricaturistes de *Punch* ne sont pas les seuls artistes que possède l'Angleterre.

L'*Art Journal* consacre une partie importante de ses colonnes à la reproduction, au moyen de gravures sur bois, de tous les objets provenant des établissements industriels de la Grande-Bretagne, qui offrent, sous le rapport de la forme, un caractère artistique. Chaque livraison du recueil contient de nombreuses gravures représentant des bronzes, des poteries, des meubles, des ornements, remarquables par l'élégance ou le goût. Mais non contents de faire ainsi connaître les objets déjà fabriqués, les propriétaires de la Revue font appel au talent des artistes les plus distingués, et publient des dessins susceptibles d'être appliqués aux arts. Liberté entière est donnée aux fabricants d'utiliser ces dessins.

La direction de l'*Art-Journal* a bien voulu nous envoyer les bois de plusieurs gravures qui ont déjà paru dans ce recueil, et elle y a joint des détails intéressants dont nous avons tiré parti pour la composition de cet article.

Ce n'est que depuis quelques années que le gouvernement anglais a établi des écoles de dessin. Ces écoles ont exercé la plus heureuse influence sur les produits de l'industrie ; et les grands fabricants de l'Angleterre ont été amenés à imprimer un cachet artistique jusqu'aux objets les plus vulgaires de l'usage journalier. Un grand développement a d'ailleurs été donné à l'industrie des poteries et des verreries en Angleterre, par la suppression récente des impôts énormes qui accablaient cette industrie.

Les objets représentés par les gravures, proviennent des verreries de Stourbridge, près de Birmingham, des poteries de Stafford-shire et des fonderies de Coalbrook-dale, vastes établissements dont les produits, qui réunissent l'élégance à la solidité, ont assuré à la Grande-Bretagne le commerce du monde entier, et ont donné à nos belles manufactures du Val-Saint-Lambert et de MM. Zoude et Douxchamps à Namur, à nos riches fabriques de Baudour et de Saint-Vaast, et à nos nombreuses usines métallurgiques un élan qui nous permettra bientôt de rivaliser avec les productions les plus parfaites du Royaume-Uni.

Digitized by Google

Déjà la Belgique retire d'heureux fruits des efforts et des sacrifices de ses industriels; le chiffre des exportations qui s'accroît chaque année, en est la meilleure preuve.

Ce vase en cristal taillé peut servir à un double usage; la partie qui, dans la gravure, se trouve au-dessus, sert de saladier; si on renverse le vase, la partie inférieure, qui formait auparavant le pied, devient un vase-ananas.

Avant que les Anglais n'eussent inventé les procédés de moulage du cristal aujourd'hui en usage dans toutes les manufactures de cristaux, l'acquisition d'un objet de cette importance était seulement à la portée des grandes fortunes; les frais de la taille en décuplaient le prix .Le moulage, en imitant la taille, a popularisé ces produits, et les tables les plus modestes ont cessé de les envier à l'opulence.

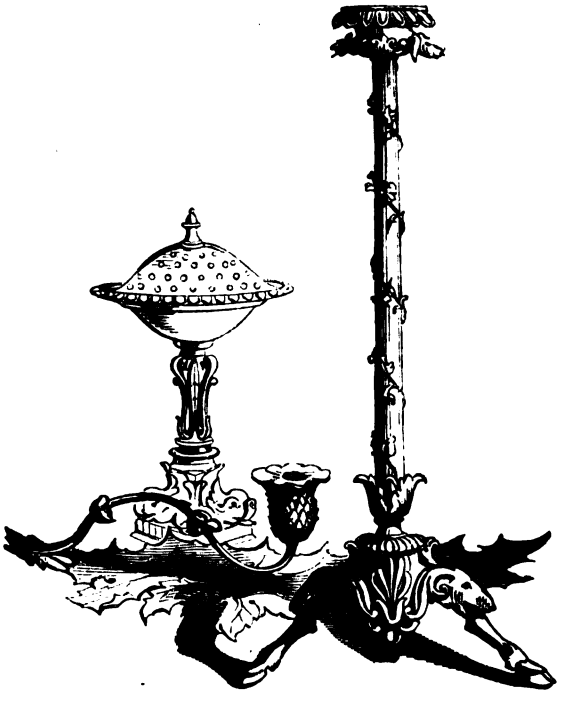
Digitized by Google

Groupe de cristaux, représentant une coupe, une carafe, un sucrier, des verres à vin et deux pots au lait. Le tout provient de l'établissement de MM. Webb, à Stourbridge, près de Birmingham. Plusieurs milliers d'ouvriers sont employés dans cette fabrique et dans d'autres semblables, établies dans la même contrée, dont la terre argileuse est très-favorable à la formation des moules.

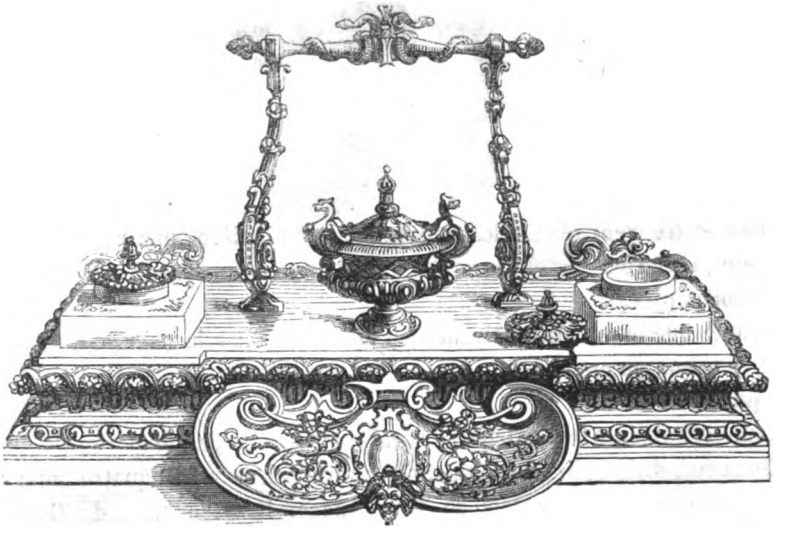
Les produits métallurgiques dont nous allons nous occuper sortent des fonderies de Coalbrook-dale, dans le Shropshire. — C'est dans les vastes usines de Coalbrook-dale que se fabriquent les objets les plus remarquables par l'élégance ou le fini du travail.

Voici d'abord un vase à fleurs, en fonte. La forme en est des plus gracieuses; le pied surtout est fort élégant.

Digitized by Google



Voici une cassolette à parfums, un bougeoir dont une feuille de houx forme la base, et un candélabre.



Nous n'insisterons pas sur le goût exquis de cet encrier; nos lecteurs apprécieront ce gracieux modèle comme il doit l'être. De l'élégance du dessin ou de l'exquise perfection de la gravure, on ne sait ce qui mérite le plus d'éloges.

Digitized by Google

Dans ce groupe se trouvent réunis des statuettes, une aiguière, une pendule, une coupe d'une rare perfection, etc., etc. Tous ces objets sont d'un fini aussi précieux que celui des bronzes de Paris et se vendent à moitié prix.

Il est à remarquer que les moules doivent être faits avec plus de soin pour la fonte du fer que pour le bronze; la raison en est simple : on ne peut pas ciseler le fer, tandis qu'un défaut dans un bronze se répare facilement.

Il serait difficile d'énumérer les articles si variés qui sortent des fonderies de Coalbrook-dale. Ce vaste établissement, dirigé par une compagnie, fournit du travail à quatre mille ouvriers, dont la plupart sont membres de la société de Tempérance. Les fonderies de Coalbrook-dale ne comptent que quinze années d'existence; elles furent établies pour soutenir la concurrence avec les fameux produits de Berlin. Déjà elles ont pris tant de développement, qu'on s'occupe en ce moment à y reproduire les célèbres portes de Ghiberti, cette merveille de Florence.

Les gravures qui suivent représentent des produits des poteries anglaises. On donne le nom de

Digitized by Google

Poteries à un district considérable du comté de Stafford, baigné par le Trent Cette contrée offre un aspect très-original. Une étendue de quatre lieues de long est occupée par plusieurs villes qui se suivent presque sans interruption. Ces villes, dont les principales sont Stoke, Homley, Burslem et Shelton, se composent tout entières de fabriques, d'usines, d'ateliers, d'innombrables habitations d'ouvriers. Au milieu de ces constructions agglomérées, on remarque quatre marchés, quinze églises et quatre hôtels de ville; de nombreux fourneaux de trente à quarante pieds de haut donnent au paysage un aspect qui frappe l'imagination. On se sent en présence d'une de ces fourmillières humaines, d'une de ces gigantesques officines où s'élaborent les richesses industrielles de l'Angleterre. La plus importante de toutes ces fabriques est celle de M. Copeland. Cet industriel a acheté un établissement qui existait depuis près d'un siècle, et il y a donné une immense impulsion. Il s'est attaché surtout à donner à ses produits un cachet tout particulier de goût et d'élégance. Une fortune considérable et les plus hautes distinctions ont récompensé les travaux de M. Copeland. Il est membre du parlement et alderman de la cité de Londres, dont il a été lord-maire en 1835.

Cet encrier rocaille est fort original. Le casque que tient Cupidon est destiné à contenir la plume.

Ce second encrier, également rocaille, est d'un style très-élégant qui rentre plus dans les formes connues.

Digitized by Google

Ces vases étrusques sont d'une exécution parfaite ; on ne peut désirer des ornements de cheminée ou de bibliothèque plus charmants.

La fidélité avec laquelle on reproduit les vases antiques dans l'établissement de M. Copeland, nous rappelle une anecdote assez curieuse. Un amateur fort distingué, qui avait une collection considérable d'antiquités, prêta un de ses vases à M. Copeland. On copia ce vase dans les ateliers de l'intelligent industriel, avec un plein succès, et pour mettre l'amateur à l'épreuve, on lui renvoya un exemplaire de la contrefaçon. Celui-ci s'y trompa au point de placer dans son cabinet le vase fabriqué. Le lendemain on lui rendit l'original. La reproduction était si parfaite, que ce ne fut qu'à l'odeur que notre amateur put distinguer le vase antique de celui qui était sorti des poteries du Staffordshire.

Voici un autre vase étrusque qui n'est pas moins remarquable que les précédents. Les anciens n'ont rien produit de plus irréprochable. C'est à la suite d'expériences répétées et en sacrifiant des sommes considérables que les Anglais sont parvenus à découvrir le secret des poteries étrusques.

Ces beaux modèles qui ont fait pendant si longtemps le désespoir des artistes de tous les pays, qui ont été perdus pendant une longue série de siècles, les Anglais, les premiers, sont parvenus à nous les rendre dans toute leur perfection native ; ils ont fait mieux encore, ils les ont en quelque sorte popularisés, en les appliquant aux objets les plus vulgaires et en les mettant à la portée de

Digitized by Google

toutes les fortunes. Et qui sait quelle immense influence cette initiation directe du vrai beau se reproduisant à chaque instant et dans tous les objets qui les entourent et dont ils se servent, a dû avoir sur l'esprit inventif, sur le sens infiniment industriel qui distingue les habitants de la Grande-Bretagne, et combien d'articles de leur commerce sont dus à l'habileté de leurs mouleurs-potiers ou de leurs fondeurs ?

Ce grand vase en porcelaine, de style romain, a dix-sept pouces anglais de hauteur; les bords et les ornements sont dorés. Le fond est couleur turquoise; les fleurs sont peintes avec tant de délicatesse qu'on les croirait naturelles.

Digitized by Google

Les artistes de Sèvres sont seuls capables de lutter victorieusement avec les peintres employés par M. Copeland. La branche de passiflore qui court autour du vase que nous figurons, est exécutée de main de maître. Saint-Jean en serait jaloux.

Nous n'avons pu qu'esquisser, en quelque sorte, dans cette courte revue de l'industrie anglaise les divers articles dont nous nous sommes occupés.

Ce qu'il y a de plus frappant pour l'étranger qui a pu apprécier la beauté des produits si variés de l'industrie anglaise dont nous avons essayé de rendre compte, c'est surtout la modicité de leur prix. Il faut avoir visité les usines anglaises et avoir été témoin des admirables procédés de fabrication qui y sont en usage pour s'expliquer ce phénomène. Ceux qui ont vu les fabricants anglais à l'œuvre peuvent seuls se faire une idée de l'esprit de suite qui distingue ce peuple, et l'on ne s'étonne pas plus, après cela, de l'immense extension du commerce anglais, que des soins que prend le gouvernement de ce pays pour lui conserver les nombreux débouchés qu'il possède déjà, et pour en créer de nouveaux. De tels résultats sont faits, sans doute, pour désespérer la concurrence et peuvent même faire naître l'envie, mais l'on ne saurait leur refuser un juste tribut d'admiration.

Le service à thé que nous figurons ici ne mérite pas de moindres éloges. Il réunit toute les conditions d'élégance et de solidité désirables.

Il est une circonstance qui attache à l'*Art Journal* un intérêt tout particulier pour nos lecteurs. La Belgique occupe une place importante dans les colonnes de cette belle publication; nos artistes, nos écrivains, nos industriels y trouvent des appréciateurs du jugement le plus éclairé. Ainsi la dernière exposition des produits de l'industrie belge a fourni le sujet de plusieurs articles, ornés de nombreuses gravures reproduisant les objets qui pouvaient offrir le plus d'intérêt aux yeux du public anglais. Il en a été de même des expositions artistiques de Gand et de Bruxelles. Le premier article de la livraison de novembre est consacré à un compte rendu très-remarquable de notre salon, et à une description de la fête donnée le 26 septembre dernier au marché de la Madeleine.

Dans la partie de l'*Art Journal* réservée à la critique littéraire, nous avons trouvé une appréciation du bel et consciencieux ouvrage de M. Alfred Michiels sur la *Peinture flamande et hollandaise*. La Belgique, en un mot, occupe une place des plus honorables dans toutes les rubriques de cette importante publication.

En parcourant le bulletin littéraire et artistique de la livraison du mois d'août dernier, nous avons remarqué un article qui flétrit avec l'indignation qu'il mérite le trait de vandalisme inouï dont s'est rendu coupable le conseil de fabrique de l'église de Sainte-Gudule à Bruxelles. Nous ne

Digitized by Google

reproduirons pas l'article tout entier; nous nous contenterons de traduire l'annonce suivante, qui figurait dans le journal le *Times* du 12 juillet dernier :

« Avis aux décorateurs, aux entrepreneurs de spectacle, aux propriétaires de salles de danse, de *gin-palaces* (1), etc.

» On vendra en détail ce soir, à la salle de vente du sieur Jones, Leicester-street, 11 et 12, *l'Autel des Miracles,* construit en 1629, sur les dessins de Rubens, au prix de 7,000 livres sterling (175,000 fr.). Les huit colossales cariatides, sculptées et richement dorées, sont applicables à toute espèce de décoration. Le propriétaire est prêt à céder gratuitement le tout à quiconque, par amour de l'art ou par un motif plus élevé, serait disposé à restaurer ce monument et à le rendre à sa destination primitive. »

Nous n'ajouterons rien à cette pièce. Il est des choses qui n'ont pas besoin de commentaire. Nous aimons mieux laisser parler l'annonce du *Times* dans toute sa simplicité. Bornons-nous à constater que l'*Autel des Miracles* de Rubens a été vendu par fragments. Des brocanteurs ont acheté les huit superbes cariatides pour 250 fr., et les statues à des prix variant de 25 à 60 fr. chacune!

Parmi les rédacteurs de l'*Art Journal* nous devons citer en première ligne M. Henry Mogford. C'est à sa bienveillance que nous sommes redevables des gravures que nous publions dans cet article. Écrivain remarquable, critique plein de jugement et de goût, M. Mogford a grandement contribué à donner à l'*Art Journal* l'immense influence dont il jouit comme recueil artistique. Il a plusieurs fois visité la Belgique qu'il a encore revue cette année à l'occasion de notre exposition et il a publié le résultat de ses impressions dans des articles très-remarquables.

Nous croyons ne pouvoir mieux terminer ce travail que par la traduction d'une description artistique de Bruges, due à la plume de M. Mogford, et publiée dans l'*Art-Journal* du mois d'octobre dernier.

« Les deux provinces de la Flandre orientale et de la Flandre occidentale qui forment la région de l'ouest du royaume de Belgique et touchent à la mer du Nord, sont, sous le rapport géographique, dans la même latitude que nos comtés de l'Est. La ville de Bruges, capitale de la province de la Flandre occidentale, est située à environ douze milles de la mer et du port d'Ostende, et ne se trouve qu'à environ cent cinquante milles à l'est de Londres. Bâtie au milieu de plaines magnifiquement cultivées et parsemées de constructions rustiques qui rappellent ces scènes de la vie du peuple, retracées si souvent dans les tableaux des maîtres flamands, cette ville est demeurée un monument de l'opulence d'autrefois, et présente encore un vaste tableau dans la décadence graduelle de son ancienne splendeur.

Un voyage de quelques heures suffit pour transporter l'historien, l'antiquaire, l'architecte ou l'artiste de la métropole moderne du monde dans une région du moyen âge, d'une richesse presque sans bornes. Pour l'historien, il n'est presque point d'édifice public ou de rue qui ne rappelle quelque épisode éclatant ou lamentable. C'est ici que fut fondé l'ordre de la Toison d'or, type de la grandeur commerciale de la cité, réalisant les traditions mythologiques des aventures fabuleuses et de la récompense de Jason. La magnificence des fêtes données par Philippe-le-Bon, lors de son mariage avec Isabelle de Portugal, et celles données à l'occasion des noces de Charles-le-Témé-

(1) Vastes cabarets décorés avec luxe et où s'assemblent spécialement les amateurs de genièvre (*gin*).

Digitized by Google

raire, telles que les rapportent les chroniques de l'époque, attestent le luxe et l'opulence des habitants de Bruges. Ce fut dans la rue Haute que demeurèrent Charles II et son frère le duc de Glocester, pendant la décadence de la République anglaise; et non loin de là on voit encore l'ancien hôtel de Craenenburg, où les bourgeois révoltés retinrent prisonnier l'empereur Maximilien. Ce serait une tâche infinie que de raconter les convulsions politiques dont se compose l'histoire de Bruges, passant tour à tour de l'excès de la misère au comble de la richesse. Au XIVe siècle elle atteignit le faîte de la grandeur commerciale, et devint le centre des relations industrielles de l'Europe occidentale; rivale de Venise elle-même, elle fut souvent désignée sous le nom de la Venise du Nord. Pendant cette prospérité passagère, le luxe du costume des dames brugeoises excita à un tel point l'étonnement de la reine de France, qu'elle s'écria lors de la cérémonie dans laquelle le titre de comte de Flandre fut conféré à Philippe-le-Bel : « Je croyais être la seule reine ici présente, mais je m'aperçois que Bruges en renferme six cents! »

La richesse commerciale amène presque toujours la civilisation et le développement de l'art : aussi Bruges donna-t-elle la plus magnifique impulsion à la peinture, à la sculpture et à l'architecture. Les débris encore existants de l'art ornemental font de cette ville un vaste musée. Ils se rencontrent avec profusion dans les édifices particuliers aussi bien que dans les monuments plus importants consacrés aux institutions civiles et religieuses. Les sculptures en marbre, comprenant : *la Vierge et l'enfant*, groupe de Michel-Ange ; des sculptures en bois, telles que la fameuse Cheminée ; les ciselures en airain et en mosaïque, dont les superbes tombeaux de Charles-le-Téméraire et de Marie de Bourgogne présentent de si éclatants exemples, sont autant de chefs-d'œuvre de ces genres respectifs. Aucune ville du nord de l'Europe ne renferme un si grand nombre d'objets faits pour intéresser l'artiste, l'antiquaire et le décorateur; et cependant bien peu de voyageurs, relativement parlant, s'y arrêtent pour en examiner les innombrables trésors; ils la négligent dans leur empressement de gagner la capitale de la Belgique.

La culture des beaux-arts provoquée par la libéralité des marchands souverains de la Venise du Nord y attira de tous côtés les artistes qui désiraient prendre part aux encouragements répandus avec tant de largesse. De ce nombre furent les deux frères Hubert et Jean Van Eyck, nés dans la pelite ville de Maeseyck ou Eyck, sur la Meuse, dans la province de Limbourg, Hubert avait vu le jour en 1366. Sandrast et Descamps donnent l'année 1370 comme date de la naissance de Jean Van Eyck ; mais le docteur Waagen rejette cette date avec assez de raison, vu que le plus ancien tableau existant de la main de Jean, porte la date de 1420; et il n'est guère probable que cet artiste n'ait pas laissé d'œuvre d'une date plus ancienne qu'un tableau exécuté à l'âge de cinquante ans.

On a immensément écrit sur le premier emploi de l'huile dans la peinture; et cependant beaucoup de verbiage inutile eût pu être épargné, si les innombrables écrivains qui se sont occupés de cette question avaient possédé soit la connaissance technique du travail manuel de l'atelier, soit les moyens d'examiner, grâce à cette connaissance, les premières œuvres exécutées par le procédé et transmises à la postérité par les frères Van Eyck.

Il n'existe plus aujourd'hui le moindre doute que l'huile avait été mise en usage dans la peinture à une époque bien antérieure au siècle des Van Eyck. M. Eastlake a clairement démontré la certitude de ce fait dans son ouvrage précieux intitulé : *Matériaux pour une Histoire de la peinture à l'huile,* » livre abondant en recherches tellement approfondies, qu'il rend superflue toute investigation ultérieure. L'assertion vulgaire qui attribue le premier usage de l'huile à Jean Van Eyck

Digitized by Google

repose sur un passage mal cité de Vasari, qui publia son célèbre ouvrage sur la *Vie des peintres*, plus d'un siècle après la mort de Van Eyck. C'est dans la *Vie d'Antonello de Messine*, par Vasari, que se trouvent les passages qui attribuent la découverte à Jean de Bruges, comme il appelle Van Eyck. Mais Vasari est si loin d'avoir fait mention de l'huile plutôt que d'autre chose comme véhicule pour la transmission des couleurs, qu'il nomme expressément un vernis formé en faisant bouillir de l'huile avec d'autres substances. Voici ses paroles : « *Questi dunque bolliti con altre sue* misture, *gli seccero la vernice.* » Quelles étaient ces substances? C'est là l'énigme que la chimie moderne peut seule résoudre. Van Mander, qui écrivit un siècle plus tard, et qui s'était probablement livré à des recherches dans les Pays-Bas sur la composition de ce vernis, emploie les mêmes expressions (*ander stoffen*) : et M. Alfred Michiels, en parlant de la découverte de Van Eyck, dit qu'il ajouta *des essences* aux huiles; cet écrivain remplace ainsi le mot *substance* par *essence;* c'est encore là une des nombreuses erreurs que répandent les auteurs qui n'ont pas la connaissance de la manipulation des objets qu'ils entreprennent de décrire. La prétendue découverte, extraite des ouvrages de Vasari et de Van Mander, est ainsi racontée par M. Alfred Michiels dans son *Histoire de la peinture flamande*, écrite sous les auspices du gouvernement belge :

« Un jour, ayant terminé un panneau qui lui avait demandé beaucoup de temps et de soins, mais dont il était d'ailleurs satisfait, il le vernit et l'exposa au soleil. Soit que la chaleur fût très-grande, ou que les ais fussent mal joints, ou qu'il eût mal choisi le moment, les planches se désunirent et de larges crevasses sillonnèrent le tableau. Van Eyck, dans son chagrin, résolut de prévenir un second accident de la même espèce. La détrempe lui répugnait déjà ; ce fut le tour du vernis qu'on employait alors. Appelant à son aide les connaissances dont il était maître, il chercha s'il ne pourrait point composer un nouvel enduit, qui sècherait à l'ombre. Il essaya de plusieurs substances, pures ou mélangées. Il trouva que l'huile de lin et l'huile de noix perdaient le plus promptement leur humidité, surtout quand on les avait fait bouillir. Il y ajouta des *essences,* qui, par leur évaporation, accélérèrent encore ce résultat. Il poursuivit donc ses tentatives et eut la joie d'agrandir sa découverte. Il observa que les couleurs se délayaient très-bien dans l'amalgame composé par lui, qu'elles en recevaient un éclat extraordinaire, s'étendaient, se maniaient plus facilement et bravaient d'ailleurs les atteintes de l'eau : le vernis même cessait d'être utile. »

» Si l'on tient compte des substances et des esprits aussi bien que du silex, du borax, du verre et d'une grande variété de gommes, on trouvera qu'une infinité de compositions ont été offertes au public par les marchands de couleurs de la capitale, qui ont annoncé une panacée Van Eyck infaillible, avec tout le retentissement du charlatanisme.

» On trouverait peut-être ce secret si longtemps cherché dans un vernis préparé avec soin, offrant une moindre proportion de gommes que la composition actuellement en usage et qui constitue un article plus limpide. On pourrait se servir de ce vernis avec des couleurs en poudre au lieu d'employer la composition ordinaire qui se vend dans des tubes et qui est préparée avec de l'huile de lin toute crue. Si on n'employait que ce vernis, il nous semble qu'on pourrait obtenir cette surface brillante et cette permanence de couleur qui distinguent les tableaux des premiers maîtres. Sans doute l'emploi de ce vernis serait opposé à la manière moderne qui demande plus de limpidité, mais il est de toute évidence que l'école primitive procédait très-lentement en ce qui regardait l'exécution : or cette manière lente de travailler suppose le mélange, sur la palette, de petites portions de couleur au fur et à mesure qu'elles étaient nécessaires; ce qui, avec un vernis moins

Digitized by Google

prompt à se sécher, empêcherait la tendance qu'ont les vernis grossiers ordinaires à se sécher si rapidement.

» La manie d'attribuer à Jean Van Eyck l'origine de la peinture à l'huile a causé le naufrage de bien des écrivains qui ont insisté sur cette unique substance. La simple inspection de la surface des ouvrages qui existent encore et qui furent exécutés par le procédé ainsi introduit, suffit pour démontrer la vérité aux yeux de tout artiste. La véritable découverte qui a produit des résultats si immenses pour l'art de la peinture, c'est le procédé consistant à faire bouillir de l'huile avec d'autres substances, afin de produire un vernis analogue aux vernis d'aujourd'hui, que l'on sait être formés au moyen de l'huile bouillie avec des gommes en dissolution.

» La seule énigme paraît consister dans la proportion des substances à mélanger avec l'huile en ébullition, ou dans les substances elles-mêmes. Assurément la science chimique moderne serait à même de faire l'analyse de la combinaison employée; il suffirait, pour cela, qu'elle fît l'expérience sur quelque tableau primitif de peu de valeur qui présenterait les qualités désirables, et il en existe un grand nombre qui pourraient servir à cette expérience.

» Il est permis de croire qu'on pourrait découvrir dans la ville de Bruges des traces du premier emploi de ce secret, ainsi que de la transition du procédé antérieur. Cette recherche serait digne de l'attention du touriste investigateur qui voudrait passer quelques jours au milieu des splendides reliques de l'Art ancien dont fourmille cette intéressante cité.

» La Galerie Nationale de Londres ne renferme guère qu'un échantillon qui soit de nature à attester la perfection à laquelle atteignirent les peintres du xve siècle. Les noms de G. et de J. Van der Meire, de H. Van der Goes, de Rogier Van der Weyde, d'Hemling, d'Albert Durer, de Lucas de Leyde, et de bien d'autres encore ne figurent point dans le catalogue de notre collection nationale. Le tableau que nous possédons est bien réellement de Jean Van Eyck, quoiqu'il soit d'un ton moins caractérisé que les autres œuvres connues de ce peintre. L'auteur du catalogue de la collection particulière du roi actuel de Hollande, a essayé de jeter du doute sur son authenticité, en citant à faux l'inscription du prénom de l'artiste; il prétend que ce prénom est Johninès, tandis que le mot Johannes se trouve écrit de manière à empêcher toute espèce de doute. Van Mander donne une description fort détaillée d'un tableau qui répond à celui qui se trouve dans la Galerie Nationale, mais il ajoute que les deux personnages de sexe différent sont unis par la Fidélité. Il oublie de nous apprendre si la Fidélité est personnifiée, ou si nous devons prendre pour emblême de la Fidélité le chien représenté devant les deux personnages. Cet animal a souvent été employé comme emblême de la Fidélité, surtout dans les monuments sépulcraux du moyen âge. Dans le catalogue officiel que nous venons de rappeler, M. Wornum, après avoir cité le nom de Van Eyck qui se trouve dans l'inscription sur les tableaux, dit que les mots suivants sont « fuit hic, » et il fait observer en même temps que ces mots ne forment point une indication satisfaisante. Comme il n'est guère facile d'examiner minutieusement l'inscription à l'endroit de la Galerie qu'occupe le tableau, on peut supposer que c'est le mot « fecit » qu'il rend par « fuit; » le mot est écrit en caractères gothiques, et l'absorption ou la disparition accidentelle de quelques traits délicats de l'inscription suffirait pour donner à « ec » l'aspect d' « u. » Dans les anciens documents cette manière de lire est toujours autorisée lorsqu'il s'agit d'arriver d'une phrase inintelligible à un sens probable, et d'ailleurs quelques-unes des œuvres de Van Eyck, qui existent encore, portent le mot « fecit. »

» Les soins que mit Van Eyck à empêcher ses panneaux de se retrécir, à la suite de l'accident

Digitized by Google

qui donna naissance à son nouveau procédé, sont attestés d'une manière frappante par la parfaite conservation des jointures de ses planches. C'est à peine si l'on peut aujourd'hui distinguer ces jointures sur la surface de ses tableaux, tandis que des centaines de tableaux plus modernes présentent à leurs jointures des crevasses ou des ouvertures. Le célèbre tableau de l'*Adoration des Mages* que possédait feu M. Martens van Rotterdam, de Courtrai, présente un morceau de cuir de vache collé sur tout le revers du panneau. Cette circonstance a dernièrement donné naissance à l'opinion que le cuir fut collé pour assurer l'adhésion des différents panneaux par le desséchement et la contraction du cuir. Toujours est-il qu'on ne peut pas y découvrir la moindre trace de jointure, bien que le tableau se compose de trois pièces de bois, attachées ensemble pour former le carré.

» La même perfection se fait remarquer dans le tableau qui se trouve à la Galerie Nationale; à la partie inférieure la jointure est invisible, et au-dessus elle est à peine perceptible.

» Voici les tableaux de Jean Van Eyck qui se trouvent aujourd'hui à Bruges:

» Un grand tableau représentant la Vierge et l'enfant Jésus sur un trône entre saint Donat et le chanoine de la Pala agenouillés; devant ce dernier on voit saint George armé de toutes pièces et adorant l'enfant divin. Le fond du tableau représente un riche intérieur architectural; le tableau forme un carré long de dimension suffisante pour contenir les différentes figures dont chacune a environ quatre pieds de haut; il porte la date de 1436; il est d'une merveilleuse profondeur de coloris, et les détails en sont exécutés avec le talent le plus achevé. Pendant un long espace de temps ce tableau orna le maître-autel de l'église de Saint-Donat, au Bourg. Sous le rapport des hautes qualités, de la grandeur et du sujet, on peut mettre ce tableau immédiatement au-dessous du fameux *Agneau Paschal* à Gand.

» *Portrait de la femme de Jean Van Eyck,* fait en 1439. Il se trouvait autrefois dans la chapelle des Peintres, aujourd'hui la chapelle des sœurs Liguoristes.

» *Tête du Christ,* tableau peint en 1439.

» Dessin à la plume représentant *Sainte Agnès, assise au pied d'une tour, tenant à la main une branche de palmier.* L'architecture de la tour ressemble à celle de la colossale cathédrale de Cologne. Un tableau à l'huile du même sujet par l'artiste, fait partie de la collection Van Ertborn, qui vient d'être ajoutée au musée d'Anvers. Ce musée renferme également une ancienne copie ou peut-être un duplicata du grand tableau que nous avons décrit plus haut, et dans lequel figure le chanoine de la Pala.

» Tous ces tableaux se trouvent au musée de l'Académie à Bruges.

» M. Bogaert-Dumortier, qui demeure place Saint-Jean, possède un tableau très-singulier qui a toujours été attribué à Van Eyck. Bien que sous le rapport de la profondeur et de l'éclat du coloris il ne puisse être comparé aux meilleurs ouvrages du maître, cependant, comme les côtés extérieurs des volets sont en partie inachevés, il est permis de croire que c'est un tableau que la mort l'a empêché de terminer. C'est une œuvre qui trahit une main affaiblie par le dépérissement de la santé, mais qui annonce la même élévation de pensée qui brille dans des productions antérieures et exécutées par le génie dans toute sa vigueur. Vasari rapporte que Van Eyck peignit un tableau pour la ville d'Ypres et que ce tableau fut conservé dans l'église de Saint-Martin, dans cette ville, jusqu'à ce qu'il devînt nécessaire de faire des réparations considérables à cet édifice sacré. Pendant qu'on faisait ces réparations, l'évêque du diocèse fit transporter le tableau chez lui dans la crainte qu'il n'y arrivât quelque accident; ce prélat étant mort avant que le tableau ne

Digitized by Google

fût replacé dans l'église, le chef-d'œuvre échut au frère de l'évêque, prêtre comme lui. Ce dernie légua par testament tous ses biens aux pauvres de la paroisse. A la vente publique de ses effets, le tableau fut acheté à très-bas prix par un charcutier, qui l'avait pris pour une armoire et qui s'en servit en effet pour y enfermer sa vaisselle.

» M. Bogaert Dumortier, qui est versé dans l'histoire et dans les antiquités de son pays, découvrit le tableau et l'acheta pour une somme très-insignifiante eu égard à l'importance de l'ouvrage. M. Dumortier assure que le docteur Waagen l'a vu plusieurs fois et qu'il a toujours exprimé sa conviction pleine et entière que c'était le tableau original peint par Jean Van Eyck.

» Les tableaux que nous avons mentionnés sont les seuls qui existent aujourd'hui à Bruges du maître à qui, à tort ou à raison, le consentement universel a attribué le mérite de s'être le premier servi de l'huile comme véhicule des couleurs dans la peinture. Mais Van Eyck a bien d'autres titres à notre admiration et à nos hommages que la composition chimique de son vernis. Avant son époque les tableaux ne représentaient que des figures sur un fond doré ne signifiant rien. Les églises de Bruges renferment encore quelques-unes de ces productions, qui ne sont remarquables que par la maigreur des figures et la raideur byzantine. Van Eyck brisa ces entraves traditionnelles; dans ses œuvres l'art prend son entier développement, et pour la première fois des arrière-plans soit d'architecture, soit de paysage, apparaissent pour compléter le tableau.

» Il applique les lois de la perspective linéaire, dont les principes infaillibles se révèlent dans ses œuvres, tandis que dans ses paysages les gradations de teintes attestent sa connaissance de la perspective aérienne.

» Sans doute ce ne sont là que des traces bien faibles si on les compare aux progrès réalisés depuis; mais l'artiste n'en doit pas moins être regardé comme la grande lumière de ce siècle, parce qu'il a d'emblée donné naissance à toutes ces vastes réformes auxquelles les écoles subséquentes n'ont rien ajouté, leur travail s'étant borné à développer jusqu'à la perfection les principes que le maître avait promulgués le premier.

» Nous ne possédons que des détails peu importants sur la vie de Van Eyck. On ne peut que conjecturer la date de sa naissance, et celle de sa mort a été indiquée d'une manière très-inexacte. Il existe des tableaux qui lui sont attribués portant des dates postérieures à celle de sa mort; la découverte récente de l'époque précise de cet événement a tranché toute discussion à cet égard. M. Destoop, de Bruges, antiquaire laborieux, eut dernièrement occasion d'examiner les archives de Saint-Donat. Selon toute probabilité les documents de cette espèce contiennent des données intéressantes sur l'ancienne école flamande. Le clergé, qui est chargé de la conservation des archives des églises, n'accorde que bien difficilement l'autorisation de fouiller ces trésors poudreux, et cela sous prétexte que les archives sont en désordre et que la permission de les consulter ne peut être accordée avant qu'elles ne soient classées. M. Destoop ayant eu l'avantage d'examiner les archives de l'église de Saint-Donat, en fit les extraits suivants, qui établissent d'une manière incontestable que la mort de Jean Van Eyck eut lieu dans l'année 1440.

« Computatio Joannis Civis Canonici, de bonis fabricæ ecclesiæ beati Donatiani Brugensi
» anni 1440, facta capitulo, anno 1441.

» Receptum ex sepulturis mortuorum et redemptione funeralium.

. . . . . .

» Item pro sepulturâ magistri Johannis Eyck, pictoris, XII. libras parisis.

» Receptum ex campanis mortuorum.

Digitized by Google

. . . . . .

» Item ex campanâ magistri Johannis Eyck, pictoris, XXIIII. S. P.

» Acta capitularia ecclesiæ S. Donatiani. Eâdem die (21 Martii, 1441), ad preces Lamberti, » fratris quondam Johannis de Eyck, solempnissimi pictoris, domini mei conceperunt quod corpus » ipsius, quod jam sepultum in ecclesiæ ambitu, transferatur de licentiâ episcopi, et ponatur in » ecclesiâ juxta fontes salvo jure anniversarii et fabricæ. »

En marge :

« Concessio sepulturæ Johanni pictori.

» Computatio Gualteri Diedolf, presbiteris canonici, de bonis fabricæ ecclesiæ sancti Donatiani » Brugensis anni 1441, facto capitulo, anno 1445.

» Receptum ex testamentis et legatis fidelium defunctorum.

. . . . . .

» Item ex testamento Johannis Eyck, pictoris, XLVIII. S. »

Voici la traduction des extraits qui précèdent :

« Relevé pour l'année 1440 des revenus de l'église de Saint-Donat, à Bruges, présenté au cha- » pitre en 1441, par Jean Civis, chanoine.

» Sommes reçues pour les obsèques et l'enterrement des morts.

. . . . . .

» Item pour l'inhumation de maître Jean Van Eyck, le peintre, XII livres parisis.

» Sommes reçues pour la sonnerie des cloches.

. . . . . .

» Item, pour la sonnerie des cloches pour le décès de maître Jean Van Eyck, le peintre, XXII sols » parisis.

» Actes du chapitre de Saint-Donat.

» Le même jour (21 mars 1441), à la requête de Lambert, frère de feu Jean Van Eyck, le » peintre très-renommé, messeigneurs ont permis que son corps, actuellement inhumé dans le » cimetière environnant l'église, fût transporté, avec le consentement de l'évêque, et déposé dans » l'église, près des fonts baptismaux, les droits de l'anniversaire et de l'église étant saufs. »

En marge :

« Concession d'une sépulture pour Jean le peintre.

» Relevé pour l'année 1442 des revenus de l'église de Saint-Donat, à Bruges, présenté au cha- pitre en 1443 par Gautier Diedolf, prêtre chanoine.

» Recettes provenant de legs faits par des fidèles défunts.

. . . . . .

» Item, en vertu du testament de Jean Van Eyck, le peintre, XLVIII sols. »

» Une pierre sépulcrale, sur laquelle étaient gravés des vers latins à son éloge, couvrait jadis la tombe de Jean Van Eyck. Elle fut détruite au commencement du dix-neuvième siècle.

» Si Anvers doit sa célébrité artistique à sa qualité de ville de Rubens, Bruges peut à bien plus juste titre être désignée comme la ville de Memling. Non-seulement ses plus belles œuvres y sont conservées, mais elles sont très-nombreuses, tandis que les rares tableaux de cet artiste que l'on rencontre dans les galeries ou cabinets étrangers, sont tous de moindre importance. Ce n'est qu'à Bruges que l'on peut réellement apprécier ce grand maître, l'une des gloires les plus éclatantes du monde de l'art. Ses tableaux conservés à l'hôpital Saint-Jean, à la cathédrale et au musée de l'académie des Beaux-Arts, font la gloire et l'orgueil des citoyens de Bruges.

Digitized by Google

» Il semble bien étrange qu'un peintre aussi remarquable ait vécu dans une obscurité si profonde, que la date de sa naissance et celle de sa mort ne soient citées nulle part, et que des écrivains contemporains en fassent à peine mention. Ce qu'on en sait ne fait que stimuler le désir d'en savoir davantage, et fait ajouter foi à des légendes romanesques portant l'empreinte de la tradition. Il n'est pas jusqu'à son nom qui ne forme un sujet de discussion entre les paléographes. La lettre initiale de son nom de famille, mise évidemment par lui-même, et dans tous les cas à l'époque de son tableau, sur le cadre de l'Adoration des Mages, à l'hôpital Saint-Jean, est écrite ainsi ꝶ. De nombreux partisans, surtout parmi les Allemands, tiennent que c'est un H; la signification dans cette langue du mot Hemling rendant cette lettre plus admissible que le M. De plus, par un sentiment de nationalité très-pardonnable, ils se sont efforcés de prouver qu'il était d'origine allemande, parce qu'on trouve dans un ancien manuscrit, daté de 1386, et existant aujourd'hui à Constance, plusieurs personnes portant le nom de Hemling. Leurs adversaires flamands ne sont pas moins tenaces à soutenir que l'initiale du nom est un M. Cette dernière opinion paraît bien fondée. En effet, il existe dans les archives de l'hôpital un livre de l'époque, dans lequel le mot *Maldeyhem* commence par une lettre précisément de cette forme; et ceci paraît une autorité irréfutable, vu que l'hôpital possède jusqu'à ce jour des terrains situés dans le village de ce nom, et qu'en vertu de la charte de sa fondation, il est tenu d'accueillir les infirmes appartenant à ce village, aussi bien que ceux de la ville de Bruges. Une autre circonstance qui vient à l'appui de cette version, est fournie par les médailles du temps de l'empereur Maximilien, conservées au musée de Gand, sur lesquelles l'initiale du nom de l'empereur est représentée par un signe semblable.

» L'entrée de l'hôpital Saint-Jean est dans la rue Sainte-Catherine, qui mène de la Grande-Place à la porte de Gand et qui est presque vis-à-vis de l'église de Notre-Dame. L'aspect extérieur en est lugubre; la façade se compose de quelques petites fenêtres disséminées, ornées de sculptures, et d'une large entrée ogivale. En entrant, on assiste à la réalité vivante d'il y a trois siècles. Un petit cloître se trouve à la main droite; et c'est d'une antique armoire sculptée que le gardien, lui-même type vivant de races qui ne sont plus, prend la clef qui enserre les tableaux de Memling, car c'est ainsi que dorénavant nous devons écrire son nom. A gauche de l'entrée se trouve la chapelle de l'hôpital. Elle est simple sous le rapport des ornements, mais brillante de propreté. Là viennent s'agenouiller ces êtres mystérieux, mi-terrestres, mi-célestes, les sœurs de charité, pour offrir en silence leurs prières et leurs adorations, pendant les quelques moments de répit que leur laissent les soins incessants qu'elles donnent aux malades, aux souffreteux, aux affligés. Ces fruits *de la première désobéissance de l'homme* reposent sur d'humbles lits recouverts de linge d'une blancheur de neige, sous les voûtes des salles spacieuses élevées par les pieux architectes du moyen âge.

» Dans le jardin on remarque un petit bâtiment détaché, contenant une seule chambre, destinée apparemment à servir de lieu de réunion pour les administrateurs de l'hôpital. La vaste cheminée soutenue par des colonnes qui s'avancent dans la chambre, la rangée de chaises anciennes, et les autres meubles s'harmonisent parfaitement sous le rapport de l'antiquité. Sur une table au centre de cet appartement, dans un coffre à vitres, se trouve la fameuse châsse de sainte Ursule, un des plus illustres monuments de la peinture primitive. La châsse est un coffre en bois en forme de parallélogramme, ou de bâtiment à toit angulaire. Les ornements gothiques dont elle est enrichie lui donnent l'aspect d'un modèle de chapelle. Chaque côté est divisé en trois panneaux et

Digitized by Google

de petites colonnes soutenant des arcs semi-circulaires, les coins sont ornés de petites statues; tous les ornements et les espaces qui ne sont point occupés par les tableaux, sont magnifiquement dorés, et le toit est bruni de la manière la plus élégante et la plus variée. Les deux grands côtés présentent six panneaux couverts de peintures représentant les événements de la vie de sainte Ursule elle-même, l'autre la Vierge et l'Enfant Jésus. Sur le toit sont six médaillons, trois de chaque côté, dont les plus petits contiennent un ange, vu jusqu'aux genoux; et les deux grands, au centre, des groupes de figures semblables. Quatorze tableaux distincts forment ainsi l'ornement de ce coffre splendide, construit pour renfermer un os de la sainte dont la légende s'y trouve retracée. La châsse a environ quatre pieds de longueur sur trois de hauteur. Les tableaux qui couvrent cet objet si remarquable de la vénération catholique, offrent des couleurs d'une pureté et d'un éclat éblouissants. Le dessin des figures, la position des draperies, et la composition sérieuse se ressentent de la formalité de la primitive école; mais pour la beauté des visages de femme, la délicatesse et la perfection du fini, et le prodigieux éclat du coloris, ces tableaux n'ont été surpassés par aucune production antérieure ou subséquente de la peinture à l'huile.

» Le caractère distinctif qui sépare Memling de J. Van Eyck consiste en une moindre profondeur d'ombre et une moindre profusion de couleur. Dans les grands tableaux, les figures n'ont pas la rondeur de J. Van Eyck; toute indication de touche est imperceptible; les teintes sont fondues avec tant de perfection sans qu'il y paraisse la moindre trace du moyen employé, que sous ce rapport l'œuvre de Memling n'a été surpassée par aucun effort de l'école hollandaise à l'époque de sa plus grande gloire.

» Tous les sujets peints sur la châsse ont été très-bien lithographiés et publiés à Bruges, in-4° impérial. Ces belles lithographies donnent une admirable idée des tableaux, abstraction faite de la couleur. On peut aussi se procurer un ouvrage semblable avec des gravures au trait par Onghena. Le texte du premier de ces ouvrages est dû à la plume élégante et savante de M. Octave Delepierre, actuellement attaché à la légation belge à Londres, et qui a publié plusieurs autres travaux pleins d'érudition sur l'histoire et les antiquités de Bruges.

» Outre les nombreux sujets par Memling qui couvrent la châsse de cet inestimable reliquaire, on remarque plusieurs autres productions capitales sur les murailles environnantes. La plus importante est un grand tableau d'autel à volets. Le tableau central qui a environ sept pieds de haut et une largeur proportionnée, représente, en plusieurs figures, le mariage mystique de sainte Catherine avec le Sauveur. Les volets latéraux offrent des épisodes de la vie de saint Jean. Deux tableaux de moindre dimension, également à volets, représentent l'*Adoration des Mages* et *la Descente de la Croix*. Une paire de panneaux contiennent en un compartiment une *Sainte Famille,* et dans l'autre un *Portrait d'homme*. Un autre petit tableau offre la *Sibyle Sambetha,* qui passe pour être le plus ancien des tableaux peints par Memling à l'hôpital Saint-Jean.

» Le musée de l'Académie renferme un autre grand tableau d'autel, à volets, par Memling. Ce tableau appartenait dans l'origine à l'hôpital Saint-Jean, mais il fut enlevé par les commissaires français, pour aller orner la galerie du Louvre. Il fut rapporté à la Restauration et se trouve aujourd'hui au Musée. Il représente saint Christophe, accompagné de saint Éloi et de saint Benoît, et portant l'Enfant Jésus à travers le Jourdain. Conformément à une habitude de cette époque, le peintre a reproduit la famille et les patrons du donateur; à l'extérieur, les volets nous montrent saint George et saint Jean peints en grisaille.

» Le *Baptême de Jésus-Christ par saint Jean,* petit tableau d'autel, avec volets, d'une fraîcheur et

Digitized by Google

d'une beauté exquises, est également conservé au Musée. Un autre petit tableau avec volets, peint par Memling, en 1450, représentant le martyre de saint Hippolyte, se trouve dans la nef du midi de l'église de Saint-Sauveur, aujourd'hui la cathédrale. Le nombre total de sujets distincts énumérés ci-dessus, s'élève à quarante-cinq tableaux, par Memling, existant dans la ville de Bruges.

» Le Musée renferme deux sujets sacrés peints par l'élève de Jean Van Eyck, Rogier de Bruges, appelé quelquefois Rogier Van der Weyde; et quelques tableaux de peintres incertains, appartenant aux écoles de Van Eyck et de Memling. Il y a aussi, à l'hôpital Saint-Jean, trois tableaux du temps de Memling, et un tableau très-ancien à fond doré.

» L'église Saint-Sauveur contient plusieurs tableaux par Van der Meire (1500), Jean Schoreel (1529), L. Blondeel (1529), H. Van der Goes (1480); une *Mater dolorosa* (1420) attribuée à Jean Van Eyck; quelques tableaux anciens d'artistes inconnus, deux en particulier, peints probablement vers 1400, dans la chambre des marguilliers, attachée à l'église. Quelques tableaux anciens sont dispersés dans les églises et les chapelles de la ville. Un grand nombre par Claessens, Pourbus Van Oost et autres artistes inférieurs, remplissent les édifices religieux, et offrent aux visiteurs une source de jouissances artistiques. Mais après les œuvres de J. Van Eyck et de Memling, les curiosités les plus remarquables sont les ouvrages de sculpture et de ciselure qui abondent à Bruges. La conservation de tous ces objets dans les localités auxquelles elles appartiennent, a appelé l'attention la plus sérieuse des autorités provinciales, et une commission a été établie par arrêté royal du 9 juillet 1845, composée du président de l'Académie de peinture, de l'architecte provincial et d'autres personnes responsables. Tous les tableaux, statues, sculptures et généralement tous les objets d'art renfermés dans des édifices civils ou religieux de la province tout entière, sont placés sous la surveillance de cette commission. Elle fut tenue de compléter un inventaire en six mois, et de ne pas souffrir l'échange, l'aliénation ou la réparation d'un objet quelconque, sans en référer à une autorité supérieure. Déjà on a publié un catalogue des ouvrages d'art contenus dans la cathédrale, orné de gravures représentant les principales curiosités qui s'y trouvent. Le catalogue comprend les autels avec leurs décorations, et tous les tombeaux, sculptures ou ornements d'église ayant un caractère artistique. Les ornements de cuivre ont été ôtés des dalles et insérés dans des espaces vides, sur les murs du côté où ils sont bien en vue. On en remarque entre autres d'une richesse extraordinaire, représentant un chevalier appuyant le pied sur un lion; toute la surface qui n'est pas occupée par la figure est recouverte de branches et de feuilles entrelacées; on y voit également un chien plusieurs fois reproduit avec le légende : *Moy*.

» L'église de Notre-Dame, remarquable par une flèche haute de 400 pieds, renferme un grand nombre de tableaux; et par un système bien judicieux, le nom de l'auteur de chaque tableau est écrit sur une tablette attachée au cadre. Mais ce qui attire le visiteur c'est une petite chapelle dans la nef droite, renfermant les magnifiques tombeaux de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne. Ces tombeaux, y compris les effigies, sont en cuivre, ciselé avec la perfection la plus exquise, et entièrement doré, à l'exception des divers écussons armoriaux qui sont richement émaillés. La forme et le travail de ces tombeaux sont très-bien représentés dans une lithographie de Louis Haghe, dans sa collection de scènes en Belgique. Un peu plus loin, dans une niche au-dessus de l'autel, se trouve une statue en marbre de la Vierge et de l'Enfant, d'environ cinq pieds de hauteur, œuvre attribuée à Michel-Ange; la grandeur de la pose, la dignité de l'expression,

Digitized by Google

la composition et l'exécution des détails sont d'un ordre très-élevé. Cette statue a toujours été attribuée à ce grand maître, et Descamps, dans ses Voyages, raconte par quel moyen elle s'est trouvée dans une église de Flandre. Il dit qu'elle fut faite pour la ville de Gênes, mais que le navire qui la transportait fut pris par un vaisseau hollandais, et conduit à Amsterdam. Un marchand de Bruges acheta la statue et en fit présent à l'église de Notre-Dame. La description de l'église, écrite par Beaucourt, contient l'acte de donation par un certain Pierre Mouscron, qui construisit l'autel devant lequel il fut inhumé; une inscription sur sa pierre tumulaire raconte l'événement. Derrière le maître-autel, deux portes en fer enferment le chœur; elles portent la date de 1699, et le nom de l'artiste qui les fit, Ryckam, d'Ostende. Comme élégance de dessin et perfection de travail ce sont des œuvres d'art d'un ordre très-élevé; chaque figure, chaque ornement est en relief et travaillé avec un soin exquis.

» L'église de Saint-Jacques renferme quelques belles pièces de cuivre, qu'on a enlevées des dalles et placées contre les murs de la même manière qu'à l'église de Notre-Dame.

» L'église de Saint-Basile ou du Saint-Sang possède une châsse dans laquelle est conservée religieusement la fiole renfermant le liquide miraculeux. Le dessin général est celui d'un temple ayant environ cinq pieds de hauteur. La châsse pèse 769 onces; elle est en argent doré, enrichie de perles et de pierres précieuses d'une grande valeur. On l'estime 4,000,000 fr. Une couronne d'or, garnie de diamants, est suspendue au-dessus de la cassette qui renferme la relique, et qui fut donnée en présent par Marie de Bourgogne. Comme œuvre de l'art du joaillier, cette châsse mérite d'attirer les regards; les étrangers sont admis à la voir pour la bagatelle d'un demi-franc, somme exigée par les autorités de l'église.

» Le 31 mars 1786, quelques ouvriers qui travaillaient dans l'église Saint-Donat, découvrirent un cercueil, renfermant des ossements humains, et portant une inscription dont voici la traduction :

« Gunilde, issue d'une illustre famille, Anglaise de naissance, était fille du comte Godwin, qui commandait les milices de la plus grande partie de l'Angleterre. Sa mère était Githa, issue d'une noble famille danoise. Elle se réfugia à Bruges et y mourut en l'an de Notre-Seigneur 1087. »

» Monseigneur Brenait, alors évêque de Bruges, fit soigneusement recueillir les ossements, qui furent renfermés dans un petit coffre, auquel fut attachée la plaque de plomb. Les révolutionnaires français vendirent l'ancienne cathédrale de Saint-Donat, et l'édifice subit le sort des autres monuments antiques; il fut détruit en 1804. Des soldats français employés à cette démolition sacrilége, s'emparèrent du coffre qui renfermait les restes de la princesse; ils le brisèrent et le vendirent à un brocanteur; celui-ci vendit à son tour la plaque avec l'inscription à M. Vanhuerne, qui la présenta à l'église de Saint-Sauveur, aujourd'hui la Cathédrale, où elle est conservée dans les archives.

» L'amour des beaux-arts a toujours caractérisé les habitants de Bruges, et le nombre immense de tableaux qui se trouvent encore dans les églises et les édifices publics, attestent la race nombreuse d'artistes qui ont fleuri dans cette ville. L'Académie royale de peinture, de sculpture et d'architecture est célèbre encore aujourd'hui comme dans l'ancien temps; elle compte quatre cents élèves, qui reçoivent gratuitement l'instruction des professeurs les plus éminents, salariés par l'administration communale. Elle se réunit dans un ancien édifice du XIVe siècle, et contient une collection de tableaux par différents peintres, la plupart natifs de cette ville. De ces peintres, les plus illustres sont Van Eyck et Memling. Parmi les principaux ornements du Musée, on remarque quelques tableaux anciens de Rogier de Bruges, Landsloot, Schoreel et Claessens; une statue en marbre de

Digitized by Google

J. Van Eyck, par Calloigne; d'autres sculptures, et un délicieux cadre ovale sculpté, un tableau de fleurs par G. Seghers. Cet établissement fut enrichi, en 1843, d'une grande collection de modèles présentés par Louis-Philippe, roi des Français, pour reconnaître la facilité obtenue par des artistes français, que S. M. avait envoyés à Bruges, afin de mouler, pour l'Académie des Beaux-Arts de Paris, la fameuse cheminée et les tombeaux de Charles-le-Téméraire et de Marie de Bourgogne. Ces modèles sont d'un prix inestimable pour les élèves, aux plus distingués desquels des prix sont accordés tous les deux ans. Cette distribution est faite avec toute la pompe de la dignité possibles. Le soir, les rues qu'habitent les vainqueurs sont illuminées, et les corps de musique de la Société Lyrique et de la société de la Grande-Harmonie ne manquent jamais de leur donner de brillantes sérénades.

» Comme séjour, Bruges est excessivement tranquille, et offre bien des avantages à ceux qui cherchent une résidence économique sur le continent, pendant des temps de calme. Celui qu'intéressent l'art et les antiquités, passera à Bruges plusieurs journées des plus agréables, grâce aux trésors que la ville renferme. Il n'est, pour ainsi dire, pas de rue qui n'offre d'amples matériaux pour l'artiste ou l'antiquaire. Les hôtels sont des plus commodes et tout y est à un prix modéré. L'*Hôtel du Commerce,* rue Saint-Jacques, est un vaste établissement, où les princes et les grands personnages ne trouveront rien à désirer. L'artiste ou l'amateur qui s'y rendra reconnaîtra également que les dépenses ne dépasseront pas ses modestes moyens, et trouvera en même temps chez le propriétaire de l'hôtel, une parfaite connaissance des innombrables trésors artistiques qui remplissent cette ancienne cité. »

Nous terminerons ici un travail qui demandait sans doute de plus grands développements, mais qui, nous osons l'espérer, suffira pour appeler l'attention de nos lecteurs sur une publication importante sous tant de rapports, et qui a des droits incontestables aux sympathies du public belge.

E. James.

Digitized by Google

REVUE DU MOIS.

CORRESPONDANCE ARTISTIQUE.

A M. le directeur de la *Revue de Belgique*.

La Haye, 3 décembre 1848.

Depuis mercredi dernier, tous les artistes, tous les amateurs, la ville entière, fêtent le peintre éminent à qui la Belgique doit l'*Abdication de Charles-Quint*. C'est mardi que Gallait a exposé les *Derniers moments du comte d'Egmont*, dans la galerie royale, au milieu des chefs-d'œuvre des Rembrandt, des Titien et des Van Dyck. Le roi est aussitôt arrivé et a voulu rester seul avec l'admirable page de votre compatriote. Il est sorti de la galerie enthousiasmé, et a voulu que toute la ville pût partager son admiration. Dès le lendemain les portes ont été ouvertes au public (1) Vous ne pouvez vous faire une idée de la foule qui a littéralement assiégé le palais. Il faut vous l'avouer, mon ami, nous autres artistes, qui avions vu le tableau de Gallait à Bruxelles, nous ne sommes pas entrés sans crainte dans la galerie. Nous pensions avec effroi au terrible voisinage imposé au grand peintre. Aussi avons-nous été agréablement surpris en voyant que, loin d'être écrasée par tant d'œuvres magistrales, la toile de Gallait brillait du plus vif éclat à côté des maîtres les plus illustres.

Le roi a passé tous les jours plusieurs heures devant les *Derniers moments du comte d'Egmont*. Le vendredi il a envoyé M. Victor chez Gallait. M. Victor était chargé de remettre au peintre sa nomination de commandeur de l'ordre de la Couronne de Chêne.

M. le comte de Nieuwkerke, pour sa belle statue du Taciturne, et M. Kruseman, avaient seuls jusqu'ici obtenu un pareil honneur. Le bruit de cet acte de justice se répandit promptement dans la ville; je vis Gallait quelques heures après la visite de M. Victor; il me dit combien il était sensible à l'accueil que le roi voulait bien lui faire, mais il ajouta qu'il craignait qu'une faveur si grande ne portât ombrage aux artistes hollandais. Je lui répondis qu'il ne se doutait pas de l'esprit de fraternité dont nous sommes animés. Il eut bientôt la preuve de ce que je lui avançais. Le soir même, réunis aux principaux musiciens de La Haye, nous vînmes lui donner une sérénade et le lendemain, peintres et sculpteurs se rendirent en corps à l'hôtel où était descendu notre confrère.

M. Kruseman avait été choisi pour porter la parole.

« Tous les peintres contemporains se réjouiront avec nous, dit-il, de la distinction dont vous êtes l'objet, comme tous admirent avec nous votre beau talent, comme tous aussi voudraient pouvoir marcher sur vos traces. Nous applaudissons de tout notre cœur, de toute notre âme à la récompense éclatante que notre roi vient de vous décerner, en vous nommant commandeur de l'ordre de la Couronne de Chêne. Personne mieux que lui, ne sait apprécier et encourager le talent.

» Mais quelque grande que soit la récompense, vos nobles travaux sont plus grands encore. Votre *Comte d'Egmont*, votre *Abdication de Charles-Quint* vous placent au premier rang dans les beaux-arts, et à la tête des artistes de votre siècle. Jouissez longtemps de votre belle position et ne cessez pas d'enrichir le monde de vos chefs d'œuvres. Ce sont là les vœux de vos frères, les artistes de Hollande, qui ne cesseront pas, comme en ce jour, de vous tendre cordialement la main. »

Après cette courte allocution, prononcée avec infiniment de sentiment et de dignité, M. Kruseman remit en notre nom au peintre de *d'Egmont* un parchemin et les insignes de commandeur de l'ordre de la Couronne de Chêne.

Sur le parchemin, il était écrit :

» NOUS, ARTISTES DE LA HAYE,
Avons décidé d'offrir au grand peintre,
LOUIS GALLAIT,
les insignes de la décoration de commandeur de l'ordre de la Couronne de Chêne qu'il vient de recevoir de S. M. le roi des Pays-Bas, et ce à cause de la grande admiration et de la haute estime que le talent dudit Louis Gallait nous a inspirées. »

« La Haye, le 2 décembre 1848. »

Suivaient les signatures de MM. C. Kruseman, L. Royer, Waldorp, J.-B. Vanderhulst, J. Moerenhout, Louis Meyer, Van Hove, Verveer, Stroobel, Bosboom, David Bles, Hoppenbrouwers, Craeyranger, etc., etc. Dans la journée plusieurs artistes que des occupations importantes avaient empêchés de faire partie de la députation, ont envoyé leur adhésion à la décision

(1) Le roi de Hollande imite le bel exemple des grands seigneurs italiens; il croit qu'il est du devoir de tout homme qui a le bonheur de posséder des chefs-d'œuvre de donner accès dans ses galeries aux personnes moins favorisées par le sort. La magnifique collection réunie par le roi de Hollan le a coûté des sommes énormes. Guillaume II a pour homme de confiance un nommé Victor, qui est chargé de tout ce qui a rapport aux arts; c'est lui qui fait les achats, qui écrit aux artistes, qui les présente au roi. On n'annonce pas une vente remarquable en Europe sans que M. Victor ne s'empresse d'y envoyer des agents, et le peuple, admis tous les jours pendant trois heures dans la galerie particulière de Guillaume II, est appelé fréquemment à connaître de nouvelles merveilles. (*Note de la rédaction.*)

Digitized by Google

prise dans l'assemblée générale des artistes de La Haye.

Gallait était fort ému ; il nous a serré la main, puis il nous a remerciés en termes chaleureux, et a fait remonter l'honneur qui lui était accordé à l'ancienne école hollandaise qu'il n'a pas moins étudiée que l'école flamande. Il lui doit, a-t il dit, ses meilleures inspirations.

Les mots, mon ami, sont impuissants à rendre tout ce qu'il y avait de touchant, de véritablement grand dans cette réunion où régnait la fraternité la plus complète.

Mais ce qui surtout m'a réjoui l'âme, ce qui nous a tous profondément remués, c'est la manière affectueuse dont notre roi a reçu votre compatriote lorsque celui-ci a voulu le remercier.

« Mon cher Gallait, a dit le roi en interrompant » l'artiste, ne parlez donc point de faveur ; je n'ai » qu'un regret, c'est que ma position ne me permette » pas de faire davantage. Quand on a pu admirer » votre chef-d'œuvre, on ne s'en sépare plus. » Et il a prié Gallait d'insister auprès de M. Wagner, afin d'obtenir de l'heureux propriétaire la cession du *d'Egmont* à n'importe quel prix. Puis il a continué à causer avec le grand artiste ; et la conversation du roi, comme ses actes, a été la censure la plus spirituelle de la ridicule décision de votre ministre de l'intérieur qui prétend ne plus accorder aux artistes que la croix de chevalier de l'ordre de Léopold. C'est aussi ingénieusement trouvé que la manière dont on a presque toujours distribué les récompenses au Salon de Bruxelles : pour obtenir la médaille d'or, il fallait avoir reçu déjà la médaille de vermeil, etc. On pourrait citer mille exemples de ce que j'avance. Guillaume II a voulu prouver que le génie n'a pas besoin de suivre cette absurde filière.

C'est une chose remarquable que la manière dont on encourage les artistes dans votre pays. Presque tous vos hommes de talent ont reçu à l'étranger des honneurs et des ovations avant que la patrie songe à s'occuper d'eux. Je pourrais citer vingt artistes belges accueillis de la manière la plus flatteuse en Hollande et décorés par notre roi avant qu'on ait seulement paru connaître leur existence dans vos régions officielles. Pour ne citer qu'un exemple, je vous dirai que moi qui ai suivi fort exactement les expositions de Bruxelles, je n'ai jamais pu m'expliquer la conduite du gouvernement envers Gallait. Voici à ce sujet une petite statistique assez curieuse dont je suis l'auteur : en 1833, Gallait expose *la Guérison de l'aveugle ;* on ne lui donne pas même une medaille de bronze, — on en décernait encore à cette époque. — Cinq mois après il reçoit à l'exposition du Louvre la médaille d'or et plusieurs commandes. — En 1836, il envoie à Bruxelles, *le Tasse visité par Montaigne ;* votre intelligente commission des récompenses déclare l'auteur trop jeune pour recevoir la croix. — Même décision en 1839, à propos du *Maître des pauvres* et de ce *Portrait d'un chef arabe,* qui fit sensation. — En 1841, après avoir exposé au Louvre, *L'abdication de Charles-Quint,* le peintre est nommé chevalier de la Légion d'honneur et c'est seulement quatre mois après qu'on se souvient de lui en Belgique et qu'on se decide à le décorer. — En 1848 il envoie au Salon des œuvres hors ligne : le gouvernement n'a pas même l'air de se douter qu'elles existent.

Il en est de même pour Wiertz et pour Simonis. Ils diffèrent d'opinion avec votre ministre de l'intérieur, — on le prétend du moins et on assure que c'est là aussi le grand crime de Gallait, — cela suffit à vos braves gens de la direction des beaux-arts pour qu'ils se croient le droit de les traiter comme des hommes sans importance.

Ce ne sont pas seulement les peintres et les sculpteurs qui n'ont pas à se louer de votre gouvernement, tandis qu'on les accueille parfaitement en Hollande, en Russie, en Allemagne, en Angleterre, en Prusse, etc. Je n'en finirais point si je voulais énumérer tous les hommes de talent que vos ministres ont forcés à fuir à l'étranger. Ils ont préféré s'expatrier plutôt que de mourir sur le sol natal, pauvres et ignorés. Vieuxtemps est en Russie ; Charles et Louis Haghe, Baugniet habitent l'Angleterre ; les Batta sont tantôt en Russie, tantôt en Allemagne ; Adolphe Sax, Limnander, Alfred Michiels, Gustave Vaëz habitent Paris, etc.

Servais, de Bériot, Blaes, tous les hommes d'intelligence qui sont rentrés en Belgique ont été chercher la gloire et la fortune à l'étranger. Quant aux jeunes talents qui n'ont pas le courage d'abandonner le sol qui leur est cher, ils végètent tristement. N'ai-je pas entendu, lors de mon dernier séjour à Bruxelles, un de vos compositeurs, homme supérieur sans aucun doute et qui mérite vos applaudissements bien plus que vingt musiciens à qui les journaux ont fait une renommée éphémère, ne l'ai-je pas entendu, lorsque je lui demandais des nouvelles d'un opéra auquel il rêvait il y a trois ans, m'avouer qu'il devait chasser ses rêves glorieux pour songer à ne pas manquer de pain ? — Il en est réduit à courir le cachet !

Je m'étais fait d'étranges illusions sur votre ministre de l'intérieur ; je croyais que c'était un homme supérieur, et qu'il s'empresserait de réaliser de grandes choses en arrivant au pouvoir. Il fait ce que faisaient ses devanciers : il fait des phrases bien creuses, mais aussi bien sonores. C'est un spectacle fort affligeant, mon ami. Avec les éléments que renferme votre pays, un ministre intelligent pourrait aisément transformer la Belgique en un foyer de lumières et lui rendre son antique gloire. Malheureusement il faudrait, pour obtenir un pareil résultat, ne pas confier le pouvoir à quelqu'un qui n'est qu'un honnête homme, c'est-à-dire ce que tout le monde doit être, et c'est vraiment trop peu. — Pour élever la Belgique au rang dont elle est digne, il ne faut pas un phraseur, mais un citoyen d'une noble et vaste intelligence, un ministre qui préfère les actions aux paroles et qui s'occupe moins de conserver son portefeuille que d'aller au devant des hommes de science, d'art et de pensée qui honorent une nation et qui lui apportent la prospérité, la gloire et le génie.

Digitized by Google

VOEU.

Oh! dans ces tristes jours de luttes intestines,
Quand le doute et la honte accablent le plus fort,
Quand rien n'est vrai sur rien, quand tout tombe en ruines,
Frappé de vertige et de mort ;

Quand les rois éperdus chancellent sur leurs trônes,
Quand le prêtre sous lui sent la chaire trembler,
Quand le riche, à genoux, embrasse les colonnes
De son palais prêt à crouler ;

Quand partout l'Anarchie écrase en sa colère
Le germe à peine éclos d'un plus noble avenir,
Qu'il ne reste plus rien à bénir sur la terre,
Plus rien dans les cieux à bénir :

Que ne puis-je emporter au fond des solitudes,
Loin du bruit des cités qui me poursuit toujours,
Mes austères loisirs et mes douces études,
Trop souvent troublés dans leur cours ;

Troublés par les clameurs d'un peuple de sauvages
Qui traîne, tour à tour, aux bords des grands chemins,
Les bustes mutilés et tout chargés d'outrages
Et des Brutus et des Tarquins ;

Digitized by Google

Troublés par les sanglots et les cris d'anathême
Qui, du nord au midi, se heurtent dans les airs,
Et qui feraient d'effroi pâlir Satan lui-même
S'ils pénétraient jusqu'aux enfers ;

Et trouver un paisible et verdoyant asile
Entouré par des monts couronnés de grands bois,
Qui se réfléchiraient dans une onde tranquille
Avec leurs châteaux d'autrefois ;

Et prêteraient, l'été, la fraîcheur de leur ombre
Et l'odorant velours de leurs sentiers fleuris
Aux radieux ébats de mes rêves sans nombre,
Tantôt solennels et hardis,

Se posant au sommet d'un monde qui s'écroule
Pour méditer la loi d'un immuable sort,
Ou planant sur des flots soulevés par la houle,
Pour guider un navire au port ;

Tantôt vifs et légers, suivant le météore
Éclos dans les vallons sous l'haleine du soir,
Ou suspendant leur vol à la gaze du store
Qu'entr'ouvre une main douce à voir ;

Souvent dans l'avenir plongeant un œil avide
Et, sous ses voiles noirs, cherchant un astre d'or,
Ou fouillant du passé le sépulcre splendide
Pour en exhumer un trésor ;

Et toujours rapportant de leur course infinie
Sur les traits de la foudre ou sur l'aile des vents,
Quelque grande pensée étroitement unie,
Hélas ! à des vœux décevants !

TH. WEUSTENRAAD.

Digitized by Google

MARCO VISCONTI,

HISTOIRE DU XIIIe SIÈCLE,

Tirée des Chroniques du temps et racontée

PAR TOMMASO GROSSI (1).

A

ALEXANDRE MANZONI,
L'AUTEUR OFFRE CET OUVRAGE
AVEC LE RESPECT D'UN DISCIPLE
ET L'AFFECTION D'UN FRÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Limonta est une petite terre presque cachée parmi les chataigners, entre Bellagio et Lecco et vis-à-vis de Lierna. Depuis le VIIIe siècle jusqu'au temps où la féodalité fut abolie en Lombardie, elle fut soumise au monastère de San Ambrogio de Milan, dont l'abbé avait, entre autres titres, celui de comte de Limonta.

(1) MARCO VISCONTI, *storia del trecento cavata delle chroniche di quel secolo e raccontata di* TOMMASO GROSSI. Parigi, Baudry, Libreria Europea, 3, quai Malaquais. 2 vol. in-12. 1848.

Digitized by Google

Sur la frontière, entre le domaine des religieux et le territoire de Bellagio, s'élevait, en 1329, un vieux château, qui fut détruit vers la fin de ce siècle et dont il ne reste aucun vestige.

Ce château appartenait, à cette époque, au comte Oldrado del Balzo, dont les ancêtres avaient été seigneurs de Bellagio. Malgré les nombreux domaines que le comte Oldrado possédait en Lombardie, c'était là qu'il passait la plus grande partie de son temps avec sa femme et sa fille, passionnées ainsi que lui pour ce beau ciel, ce lac limpide et ce climat délicieux.

La famille del Balzo qui était riche, illustre et puissante, avait toujours été la protectrice naturelle des habitants du pays, qui tous avaient appris de leurs pères à révérer et à aimer ce nom.

Successeur d'un si bel héritage, le comte Oldrado n'avait pas su le conserver ; il avait beaucoup perdu de cette antique influence sur l'esprit des clients de sa maison ; non pas qu'il fût méchant, c'était, au contraire, un excellent homme ; mais vivant dans un temps très-difficile, au milieu de circonstances malheureuses, il ne trouvait pas, dans sa nature molle et vaniteuse, l'énergie nécessaire pour faire tout le bien qu'il aurait voulu.

Alors vivait en Italie Ludovic, dit le Bavarois, qui s'était arrogé le droit de déposer le souverain pontife Jean XXII. Arrivé à Avignon, celui-ci avait excommunié Ludovic, qui avait fait élire à sa place, à Rome, un certain Pierre da Corvaria, de l'ordre des Mineurs ; cet anti-pape prit le nom de Nicolas V, et remplit la chrétienté de scandale et de schisme.

Milan, qui gémissait depuis plusieurs années sous l'interdiction lancée contre les Visconti, puissants protecteurs des Gibellins, se déclara de suite en faveur de Nicolas V ; celui-ci leva l'interdiction, et dès-lors la capitale, beaucoup de petites villes et les bourgs les plus considérables, ouvrirent de nouveau leurs églises. Le petit nombre de prêtres qui était resté parmi nous, reprit ses fonctions et administra les sacrements, comme dans les temps ordinaires. Mais les campagnards, aux bords du lac de Côme surtout, population moins ardente pour les haines de parti, restèrent fidèles à l'ancien pontife et refusèrent d'ouvrir les églises, regardant tous les ecclésiastiques qui leur étaient envoyés de la capitale comme schismatiques et excommuniés. Il y avait ensuite, comme il est facile de le supposer, dans les villes et dans les bourgs des individus qui pensaient de la même manière que les paysans, et dans les campagnes des villageois qui partageaient les opinions des citadins, si bien que vous pouvez vous imaginer la pauvre vie qu'on menait dans ces temps malheureux. On ne voyait partout que profanations, violences, querelles et sang. L'archevêque de Milan, Aicardo, l'abbé de San Ambrogio et les

Digitized by Google

prêtres des monastères les plus riches et les plus considérables s'étaient enfuis. La grande partie du clergé était errante et misérable en Italie et en France; les revenus de l'archevêque, les abbayes, les bénéfices ecclésiastiques accaparés et violemment retenus par des seigneurs laïques, ou par des prêtres schismatiques, partisans de l'empereur.

Au milieu de tant de perturbations et d'embarras, Jean Visconti, parent des princes, qui avait été nommé abbé de Saint-Ambroise à la place du véritable abbé, Astolfo Lampugnano, avait envoyé à Limonta, comme procureur du monastère, un fripon, déjà condamné comme faussaire; celui-ci, pour se venger de la fidélité que ces pauvres montagnards gardaient à leur seigneur légitime, les accablait sans pitié, en leur faisant subir mille injustices, et les traitait comme des rebelles. Les Limontins s'adressèrent au comte Oldrado pour qu'il intercédât en leur faveur auprès de l'abbé et fit valoir leurs réclamations; mais c'était peine perdue; — le comte avait tant de considérations à observer, tant de craintes; il ne voulait se compromettre avec personne, redoutait d'encourir la disgrâce des Visconti, et, tout en plaignant les Limontins du fond du cœur, il n'aurait pas levé le doigt pour les tirer de leur triste position.

Pelagrua (c'était le nom du procureur du monastère) montrait chaque jour plus d'animosité, plus de haine; il finit par imaginer une nouvelle infamie pour tourmenter ses vassaux. Il retrouva des actes de donation de la terre de San Ambrogio, faits par Lothaire Auguste, et prétendit prouver, au moyen de ces actes, que les Limontins étaient, non pas vassaux mais serfs du couvent. Il les cita à cet effet devant le tribunal de Bellano pour y être jugés.

Bellano était alors une cour archiépiscopale (on nommait ainsi une terre où les seigneurs avaient un château avec une église, et où l'on administrait la justice) : il appartenait donc aux envoyés de l'archevêque de décider d'une querelle de cette nature. Mais le prélat s'étant enfui de son diocèse, ses propriétés sur la rive de Lecco et dans Valsassina, et entre autres la cour de Bellano, étaient occupés par Cressone Crivello, puissant seigneur qui protégeait les Visconti : ainsi, ce n'étaient pas les envoyés de l'archevêque qui devaient juger la cause des Limontins, mais les délégués de Crivello. — Ce nouveau seigneur était trop ouvertement l'ami du faux abbé de San Ambrogio; il était trop intéressé à favoriser les usurpations que lui-même ne cessait d'exercer sur ses nouveaux vassaux, pour que les infortunés Limontins eussent à attendre de lui autre chose que du mal. Ils jetèrent les hauts cris, et se recommandèrent de nouveau au comte del Balzo; mais leurs prières furent inutiles. Malgré les supplications d'Ermelinde, sa femme, et de sa fille Béatrix, qui était son idole, il n'eut jamais le courage de prendre la défense des

Digitized by Google

opprimés, qui durent se laisser traîner devant un tribunal incompétent et criminel pour y subir un jugement qui ne pouvait être qu'un assassinat.

C'était le soir du jour où la cause avait été plaidée. Le fauconnier du comte regardait du haut d'une tourelle, s'il n'apercevrait pas au loin, sur le lac, une barque revenant de Bellano. Enfin, il vit poindre une voile à l'horizon; elle grandit peu à peu, approcha, et le bateau vint aborder vis à vis du château ;— le fauconnier descendit rapidement pour avertir son maître.

Celui-ci se trouvait dans une salle richement ornée; il était assis dans un fauteuil antique, et à ses pieds, sur un tabouret, se tenait un petit page à mine espiègle, et gentil comme un amour. Condamné à rester tranquille, le pauvre enfant n'avait d'autre distraction que celle de s'amuser en cachette avec un gros lévrier qui répondait de fort bonne grâce à ses agaceries en remuant la queue et en faisant de petits sauts.

Le comte del Balzo était un homme d'environ cinquante ans; il portait un berret noir d'où s'échappaient deux mèches de cheveux, qu'il avait toujours appelés blonds quand, dans sa jeunesse, ils étaient rouges, et qu'il continuait encore à appeler blonds, bien que sa chevelure fût devenue presque entièrement blanche. Sa figure pâle et couverte de taches de rousseur se terminait par un menton pointu, recouvert d'une barbe rare de la même couleur que les cheveux ; ses petits yeux gris ne manquaient pas d'expression, mais sur cette figure décharnée et dans cette bouche pincée, à coins relevés, on ne lisait guère qu'un vaniteux contentement de soi-même.

Il tenait sur le poing un superbe faucon qui paraissait heureux de toutes ses caresses et y répondait par de petits cris, ou, les plumes hérissées, mordait avec une douce familiarité la main qui le portait. Quand le fauconnier entra dans la chambre, le noble oiseau reconnut celui qui l'avait dressé, et il se mit à battre des ailes en criant, comme pour l'inviter à le prendre.

— Eh bien! demanda le comte, arrivent-ils de Bellano?

— Oui! Michel et son fils Arrigozzo viennent de débarquer.

Le comte remit le faucon entre les mains du page, qui sortit, et il resta avec le fauconnier à attendre les deux bateliers. Ceux-ci ne tardèrent pas à paraître.

Le père était déjà âgé ; le fils était un beau garçon d'environ vingt-huit ans.

— Quelle nouvelle m'apportes-tu? dit le seigneur au vieillard.

— Hélas!

— Voyons : conte-nous la chose.

— Voici :—La cloche se mit à sonner et aussitôt nous vîmes paraître au tribunal de l'archevêque un homme à figure d'excommunié, entouré de trois ou quatre

Digitized by Google

scribes ou pharisiens. Il commença par nous faire un long discours ; puis, ayant tiré de sa poche de vieux et sales parchemins, tout au plus bons à envelopper des *agoni* (1) salés, il frappait dessus, comme si ces parchemins eussent dû approuver ses impostures. Enfin, il changea de gamme et en vint à soutenir cette atroce infamie, que nous avions toujours été serfs du monastère ; qu'il le prouverait par des témoins ; que nous avions même porté jusqu'alors la tête rasée, signe de servitude, et que nous laissions croître nos cheveux depuis fort peu de temps.

— Mais y avait-il des témoins ? demanda le comte.

— Eh ! en manque-t-il jamais ? Il s'agirait de crucifier notre seigneur qu'on en trouverait encore ! Certainement, qu'il y en avait des témoins, des gens qui, pour une misère, sont prêts à jurer toute espèce de faussetés, des Gibelins, des excommuniés, qui ont donné leur âme au diable.

— Et enfin ?

— Enfin, quand ce vieux loup eut fini de parler, notre avocat Lorenzo da Garbagnate prit la parole et dit d'une manière claire et nette que nous n'étions ni vassaux, ni serfs du monastère ; que depuis cent ans, les seuls devoirs que nous avions à remplir, étaient de payer les impositions et les dimes, de donner au couvent une part dans nos récoltes d'olives et de marrons, ainsi que dans le naulage. Que c'était là tout : enfin, il dit un mot très-drôle qu'il inventait pour nous... T'en souviens-tu, Arrigozzo ?

—Je me souviens, dit le fils, qu'il a dit..., qu'il a parlé de quelque chose comme d'un droit... d'un droit dont je n'ai jamais entendu parler.

— Il aura dit, reprit le comte, que vous n'étiez plus serfs par droit de prescription.

— Voilà la chose, précisément ! s'écrièrent à la fois le père et le fils.

— Eh ! eh ! je connais tout cela, moi !

— Donc, poursuivit Michel, pour prouver cette *discrétion*, notre avocat produisit des témoins, les plus vieux et les plus honnêtes du pays et des environs.

— Et alors ?

— Tout vous paraît fini ; eh bien ! pas du tout. Ce Pilate de juge trouva encore une nouvelle invention : « Il y a, dit-il, des témoins des deux côtés ; tous sont prêts à jurer ; donc rien n'est fait. Que la cause se décide d'après le jugement de Dieu (2). »

---

(1) Poisson particulier au lac de Côme.

(2) On désignait ainsi l'épreuve du fer rouge, de l'eau bouillante, de la croix et du duel. C'était un usage des siècles barbares pour éprouver l'innocence d'un accusé ; le jugement de Dieu donnait lieu à un grand nombre de cérémonies civiles et religieuses.

Digitized by Google

— Le jugement de Dieu !

— Oui, et tous les spectateurs se mirent à frapper des mains, comme s'il eût dit une belle chose. Les uns demandèrent l'épreuve du fer rouge, les autres de l'eau bouillante ; moi, je demandai celle de la croix et je proposai mon Arrigozzo pour Limonta.

— Et l'a-t-on accepté ?

— Non, parce que ce sont des coquins ; mais, c'est égal, je l'ai fait inscrire ; car enfin, je sais ce que c'est que l'épreuve de la croix ; moi-même, quand j'étais jeune, j'ai été le défenseur du monastère, et j'ai gagné la cause de Bellagion.

— Tu es plus long que la semaine sainte, interrompit le comte Oldrado. Enfin qu'a-t-on conclu?

— Ah ! une belle chose ! l'avocat de l'abbé a voulu l'épreuve du duel, l'envoyé a accepté, et tout s'est terminé ainsi.

— Duel *cum fustibus et scutis*, avec le bâton et le bouclier ? demanda gravement le comte ; car du moment où il s'agit de roturiers, il ne peut avoir lieu avec des armes de chevaliers.

— Oui, avec le bâton et le bouclier.

— Et qui se bat pour vous?

— Qui se bat ? C'est vite dit — lequel ? — Mais il faut voir l'homme qui s'est offert pour le monastère : un grand diable rouge, avec des épaules de cette largeur.

— Vous n'avez donc pas accepté, poltrons, imbéciles !

—Mon fils, mon Arrigozzo voulait s'offrir, mais je ne l'ai pas voulu, et je ne le veux pas : il ne manquerait plus qu'au milieu de tant de malheurs, on me tuât aussi mon fils, ma seule consolation et celle de sa pauvre mère ; nous sommes vieux tous deux maintenant et nous n'avons que lui au monde.—Et prenant avec tendresse le bras de son fils, il lui disait :—Prends bien garde, au moins, de ne pas te laisser monter la tête : car je ne veux pas, entends-tu, je ne veux pas ; si tu tiens à nous voir vivre, moi et ta mère, la pauvre femme ! Car tu sais bien...

— Vous m'avez dit que non, que non et que non ! — Que voulez-vous que je fasse? répondit Arrigozzo ; du reste nous avons encore quatre jours devant nous.

— Et pendant ces quatre jours, je te renfermerai à la maison, je te garderai moi-même, et tu n'iras pas faire le brave.

— Vous êtes un drôle d'homme, dit le fils en levant les épaules, mais avec condescendance et d'une manière affectueuse.

Ambroise, le fauconnier, qui s'était tû jusqu'alors, prit la parole : — Ne pourrions-nous pas, dit-il, nous aussi, chercher un défenseur, un de ces hommes qui se vendent, nous le payerions bien, et il se battrait pour les droits du pays.

Digitized by Google

— Non, répondit le comte en se caressant le menton, cela ne se peut pas. Le privilége de présenter un champion non intéressé dans le jugement n'appartient qu'aux nobles, aux religieux et aux pieuses congrégations.

—Ainsi donc, reprit Ambroise, il faudra ou céder et nous laisser maltraiter, ou bien que quelqu'un de Limonta aille se battre avec le champion du monastère.

— La chose est ainsi, ni plus ni moins, dit le comte.

— Ah ! si mon fils Lupo était à la maison ! s'écria le fauconnier ; s'il était ici ou assez près pour l'avertir, *per Dio!* je vous promets que tous ces orgueilleux-là n'auraient pas beau jeu.

—Dis-moi, lui demanda Michel, est-ce que ton fils n'est pas valet auprès d'Oltarino Visconti ?

— Oui ! d'abord il était son valet, il y a cinq ans, quand il s'enfuit de la maison; mais maintenant il est son écuyer, et il parait que ce seigneur l'aime tant qu'il ne fait plus un pas sans l'avoir avec lui.

En entendant cela, le batelier parut se ranimer, et se frottant les mains, il se mit à crier en tournant dans la salle : — Vite, vite à Côme, sans perdre une minute !

— Comment ? Est-ce que par hasard Lupo serait à Come ?

—Je sais qu'Ottorino Visconti y est, reprit Michel ; et se tournant vers son fils : — Tu l'as vu aussi, quand nous y sommes allés jeudi.

— Qui ? ce jeune homme ? ce chevalier qui nous a salués sur le port, et qui vous a parlé ?

— Précisément.

— Si je l'ai vu ! je le crois bien, c'était l'ami de notre maître, le pauvre Lionetto ; il venait souvent passer plusieurs mois au château.

— Ainsi donc, reprit le vieux batelier tout content, allons vite manger un morceau, et partons tandis que le lac est bon. — Arrigozzo, le bateau est-il en ordre ?

— Oui, tout y est, les voiles, les rames, la cabane; j'ai tout laissé dedans pour arriver plus vite ici.

Le père prit le fils par la main, et saluant le comte, il s'avança vers la porte, en disant au fauconnier : — Je le lui dirai aussi, en ton nom du moins ?

— Dis-le lui seulement en mon nom, répondit celui-ci.

— Ainsi, à demain, avec lui ; — au revoir !

— Michel ! Michel ! cria le comte ; —souviens-toi bien de faire les choses comme venant de toi ; qu'on n'aille pas croire que je m'en suis mêlé :—je ne veux pas avoir d'ennuis pour vous autres, entends-tu ?

— J'entends.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Le lendemain, dimanche, la petite église de Saint-Bernard, à Limonta, était ouverte, et la messe y était célébrée par un moine envoyé de Milan, car le curé du village refusait son ministère en temps d'interdiction, et même il se cachait par crainte de Pelagrua, qui lui avait juré une haine implacable.

Personne pourtant, excepté le procureur et sa famille, n'assistait à cette messe. Des Limontins et un grand nombre d'habitants de Civenna et de Bellagio étaient répandus sur la petite place; d'autres étaient divisés par groupes sur le penchant de la montagne, ou rassemblés autour de la fontaine dite *Reginara;* tous parlaient des grands événements de la veille, de la ruine imminente du pays, de la méchanceté et de la perfidie de Pelagrua, et des moyens de défense qui leur restaient.

Quatre ou cinq hommes avinés et de mauvaise mine, erraient sur la place et tâchaient, tantôt par la persuasion, tantôt en usant de violence, de faire entrer du monde dans l'église. Mais ce peuple était trop ferme dans sa croyance, trop irrité par les derniers événements, et trop nombreux pour se laisser séduire par de belles paroles ou effrayer par les menaces de quatre mauvais drôles. Ceux-ci reconnaissant enfin l'inutilité de leurs efforts, cédèrent la place et se retirèrent près de la porte de l'église où ils firent, pour ainsi dire, sentinelle; ils s'efforçaient encore de décider ceux qui étaient le plus près et de leur faire ôter leur chapeau ou leur capuchon, mais tous s'y refusaient et ceux qui avaient la tête nue, la couvraient. On passait devant les bravi avec défi, en les poussant et en les provoquant par des huées et des sifflets.

Pelagrua, qui était dans l'église, agenouillé devant l'autel, tournait souvent la tête en entendant ce bruit, et voyant tant de monde, à l'air menaçant, il commença à désirer ardemment d'être renfermé chez lui avec des gardes à sa porte; cependant il faisait bonne contenance, afin de ne pas effrayer les siens.

L'ecclésiastique qui célébrait la messe, — sous prétexte tantôt de se moucher, tantôt de cracher ou d'indiquer quelque chose à son desservant, — se retournait aussi et jetait un regard peu rassuré sur cette multitude irrévérentieuse. Jamais l'Évangile et la Préface ne lui avaient parus si longs; il aurait voulu en être déjà à l'*Ite missa est,* pourtant il ne pouvait aller par trop vite. Et cependant ni lui ni Pelagrua n'entendaient les propos qui se tenaient au dehors et les menaces qui les accompagnaient.

Digitized by Google

— Une injustice, une infamie pareille! et nous la souffririons! s'écriait un jeune homme de Limonta au milieu d'un groupe de gens de son pays.

— Que ne vas-tu à Bellano t'offrir pour être notre défenseur! lui répondit un vieillard à barbe blanche, qui l'avait écouté le menton dans les mains et appuyé sur un bâton ferré.

— Ah oui! le chevrier me propose là une belle chose, reprit le jeune homme; — me battre avec cet homme! Mais vous ne savez donc pas que c'est un sorcier? Il a des herbes cousues dans ses vêtements, et cela lui rend la peau dure comme une cuirasse.

— Oui, oui! Stefanolo a raison, c'est un sorcier; tout le monde le sait, — répéta un troisième. — Ils sont allés le chercher hors du pays, afin que personne ne puisse se mesurer avec lui; de cette façon, ils pourront nous écorcher à leur aise, les chiens! ils s'entendent tous pour maltraiter le pauvre monde.

— Il faudrait une bonne justice, — reprit le premier, — et nous devrions commencer par la faire nous-mêmes, dans le pays, avant qu'on ne nous fasse perdre notre âme et notre corps.

— Il a raison ; ils veulent perdre notre âme et notre corps,— ajouta un homme dans la foule. — Vois-tu ce Lucifer? Il va à la messe, maintenant que c'est un péché mortel; et avant, quand cela nous était ordonné par l'Église, il ne s'en souciait pas; tout cela, c'est pour nous perdre.

— On sait bien qu'il n'a jamais été qu'un hérétique, continua Stefanolo. — Tous ceux qui l'ont connu depuis longtemps, l'ont toujours vu excommunié, même par notre premier archevêque, et il était condamné à porter un certain nombre de petites croix noires cousues sur son manteau.

— Et son métier, avant d'être notre bourreau, était celui de faussaire, s'écria un nouvel interlocuteur. Lorsqu'à la Noël, je suis allé à Milan, je l'ai vu peint sur les murailles avec un écriteau portant ses nom, prénoms et qualités; et c'est à nous à qui l'on envoie ce beau bijou!

— Et puis si nous avons des tempêtes, si la gelée gâte nos olives et que nous ne récoltions pas de châtaignes, si la pêche des *agoni* manque ou qu'une barque chavire, on nous donne mille raisons : tantôt c'est la saison, tantôt l'influence des planètes, enfin mille choses. Eh bien! savez-vous ce que c'est? C'est la main des hérétiques excommuniés que nous avons dans le pays. Soyez donc étonnés que le diable tourne autour de sa maison!

— Nous devrions mettre le feu à cette maison, pendre ce maudit et le jeter dans le lac, s'écrièrent un grand nombre de voix sorties de la foule qui devenait toujours plus compacte.

Digitized by Google

La messe venait de finir; Pelagrua sortit de l'église au milieu de ses satellites, et s'achemina vers la maison du monastère, qui était à une très-petite distance. La foule suivait en criant : A l'hérétique ! au shismatique ! Qu'on le pende! qu'on l'assomme ! — C'était un bruit à ne pas s'entendre et pourtant personne ne bougeait.

Aussitôt que le procureur fut rentré chez lui, on ferma la porte sur la multitude qui redoubla ses cris et ses menaces ; cependant comme aucun mal ne s'était commis, la tempête se serait apaisée sans une maudite bravade des suppôts de Pelagrua, qui, humiliés d'avoir cédé la place à quelques criards, voulaient se venger Ils montèrent dans une tourelle qui surmontait la porte, et de là ils se mirent à insulter et à provoquer le peuple par leurs paroles et leurs gestes, le menaçant de le faire repentir de son arrogance. Ceux qui étaient dehors, fatigués de souffrir tout cela, jetèrent quelques pierres, mais sans blesser personne. Cependant un des bravaches ayant été touché au bras, il prit la pierre et la rejeta avec violence ; elle alla malheureusement tomber sur la tête d'un enfant de neuf ans qui eut le crâne fracassé.

Ce sang fut comme une étincelle dans une poudrière. La foule poussa un cri général d'exécration et de vengeance. En un clin d'œil la porte fut enfoncée, tout ce qu'on rencontrait fut renversé et le peuple, comme un flot impétueux, se précipita dans la cour. La maison du monastère fut aussitôt remplie de désordre et d'épouvante ; on entendait un bruit de portes et de fenêtres qui se fermaient comme à l'approche d'un orage ; de voix qui s'appelaient avec anxiété :—des femmes échevelées et en larmes fuyaient devant les assaillants ; on n'entendait que cris et gémissements.

Les hommes qui étaient restés dans la tourelle, n'eurent pas le temps de se sauver; le peuple y monta furieux, et, procédant de lui-même à une justice expéditive, il les jeta l'un après l'autre dans un précipice où ils se broyèrent les membres. Pelagrua, qui courait comme un insensé dans toute la maison, fut pris avec cinq de ses satellites; on les attacha avec des cordes ; les uns voulaient qu'on les lançât également dans le précipice, les autres qu'on les jetât dans le lac ; d'autres encore proposaient de les empaler ou bien de les enterrer vivants : ce dernier cri prévalut et aussitôt plusieurs individus s'armèrent de pioches pour creuser une fosse vis-à-vis de l'église.

Pendant ce temps le procureur, pâle comme la mort, les cheveux hérissés, les yeux démesurément ouverts et hébêtés, les lèvres bleues et tremblantes, répétait d'une voix mal assurée et machinale : Confession ! confession !

— Ah ! chien d'hérétique ! je vais te donner la confession — s'écria Stefanolo, ce

Digitized by Google

même jeune homme qui avait déjà fait tant de bruit et qui était un des plus ardents ; et en parlant ainsi, il levait un énorme bâton avec lequel il allait lui briser la tête.

Mais le vieux chévrier qui se trouvait encore auprès de lui arrêta son bras, en lui disant : — Fi donc, que vas-tu faire? Serions-nous pires que des Turcs? puisqu'il demande à se confesser, eh bien, qu'il se confesse!

— Et qui le confessera?

— Qui? n'importe, — s'il n'y en a pas d'autres qu'on prenne le moine qui a célébré la messe, il est encore caché dans l'église, dont il n'ose sortir.

— Mais c'est un hérétique, un excommunié ; il ne peut pas confesser.

— Eh bien! qu'on appelle un autre prêtre! Où est donc notre curé.

— Nous ne savons où aller le prendre; il est obligé de se tenir caché à cause de tous ces maudits coquins. D'ailleurs, en temps d'interdiction il ne peut pas confesser non plus.

— Il peut confesser à l'article de la mort, et il en a déjà confessé d'autres; ne te souviens-tu pas de la Tona della Casetta? et de Giorgio del Mulino?

— Oui, c'est vrai ; mais ces vauriens ne sont pas à l'article de la mort.

— Mais si ; ne sont-ils pas sur le point de mourir?

— Mais non.

Les uns disaient une chose, les autres une autre, tous criaient : — Oui, il faut les confesser.—Non il ne faut pas.—Finalement une voix trancha la question à la satisfaction de tout le monde.

— Si nous les tuons immédiatement après, on peut dire que pendant leur confession, ils seront à l'article de la mort.

— C'est vrai! c'est vrai! vite, allez chercher le curé!

— Où est-il?

— Il a passé la nuit dernière chez le batelier.

— Qu'on aille donc vite chez le batelier Michel!

— Michel! quelqu'un d'entre vous l'a-t-il vu?

— Moi, je l'ai vu hier, à la nuit tombante; il allait à Come avec son fils.

— Il doit être de retour, car tantôt j'ai reconnu sa barque qui doublait la pointe de Bellagio.

— Qu'on courre donc vite à la maison du batelier!

La chaumière du batelier était située sur les bords du lac, à un demi-mille de Limonta, du côté de Bellagio. Le vieux pâtre, dont nous avons déjà parlé, s'acheminait de ce côté pour chercher le curé; mais il le rencontra en route avec les deux bateliers et un troisième personnage qui n'était autre que Lupo, le fils du fauconnier ; tous trois arrivaient de Côme.

Digitized by Google

Le curé était un bon vieillard d'une vieillesse verte et heureuse. Il gravissait lestement et le premier la côte rapide ; aussitôt qu'il aperçut l'homme qui venait à sa rencontre, il lui cria du plus loin qu'il put : — Gian Matter ! — c'était le nom du chévrier—qu'est-ce donc que tout ce bruit qu'on fait à Limonta. On dirait que le pays est renversé?

— Messere ! messere (1)! — répondit celui-ci hors d'haleine, courez bien vite, courez ; vous seul pouvez encore le sauver ; ils ont pris la maison du monastère et ils y font le diable à quatre : ils veulent tuer le procureur et ses hommes. Courez, par charité ! — Et le pauvre curé précipita la marche.

Aussitôt qu'on aperçut la pointe de son capuchon sur la place, tout le monde se mit à crier : — Voici le curé, voici le curé ! — Et volant à sa rencontre, on lui proposa, comme une chose toute naturelle, de confesser de suite Pelagrua et ses satellites afin de pouvoir les tuer ensuite. Le digne homme eut besoin de recourir à l'autorité que lui donnait son ministère, à l'amour que lui avait valu sa longue et sainte vie toujours employée au bonheur de ses paroissiens, et à la faveur nouvelle que lui donnaient les persécutions dont il avait récemment été victime, pour faire renoncer ces forcénés à leur horrible résolution.

La nouvelle de l'arrivée de Lupo, accouru tout exprès pour se constituer leur champion, servit beaucoup aussi à calmer les âmes ardentes et irritées. Tandis que la foule entourait le fils du fauconnier, qui l'engageait à ne pas répandre le sang, à rester calme et à avoir confiance en lui, le curé entra dans la maison du procureur, et, avec de douces manières, il en fit sortir tous ceux qui y étaient restés. Ayant ainsi rétabli l'ordre dans la première cour, il passa dans la seconde où il crut entendre des gémissements étouffés qui venaient d'en haut ; il monta un petit escalier en bois, et arrivé devant une porte il regarda à travers une fente et il aperçut dans un coin une femme, les cheveux dénoués et tombant sur ses épaules ; elle tenait dans ses bras un enfant dont elle cherchait à étouffer les cris en lui appuyant la main sur la bouche. Il reconnut de suite la femme de Pelagrua, et frappant doucement à la porte : — Ne craignez rien, je suis le curé, dit-il; ouvrez, tout est fini.

— La pauvre mère tressaillit, mais ayant reconnu la voix du bon pasteur elle s'avança pour ouvrir et son pauvre enfant, devenu libre, jeta un cri prolongé.

En voyant le digne ecclésiastique elle se prit à sanglotter et d'une voix entrecoupée :—Oh merci ! merci ! dit-elle. Vous êtes envoyé par le Seigneur ! qu'il vous récompense de toutes vos bontés !—En parlant ainsi la pauvre femme pressait les

(1) On appelait ainsi les curés.

Digitized by Google

mains du prêtre et les couvrait de larmes et de baisers. — Et mon mari? — demanda-t-elle avec une horrible anxiété.

— Il est sauvé, — répondit le curé. — Mais, pour le moment, il vaut mieux qu'on ne vous voie pas. — Prenez le sentier qui conduit au château, et demandez au comte, en mon nom, qu'il vous donne l'hospitalité au moins pour cette nuit.

— Mais il ne voudra pas, car...

— Eh bien! présentez-vous à Ermelinde; dites-lui... Mais non, cela n'est pas nécessaire; vous avez besoin d'appui, cela seul suffira à la comtesse pour qu'elle vous reçoive avec empressement. Allez, et que Dieu vous conduise!

La femme sortit par une petite porte qui s'ouvrait sur la campagne, et le curé retourna sur la place, où la foule était encore rassemblée autour du fils du fauconnier. — Écoutez-moi! s'écria-t-il. — Afin que la chose soit faite légalement et en due forme, pour que l'avocat et l'envoyé ne puissent rien nous opposer, car ils connaissent plus de ruses qu'ils n'ont de cheveux sur la tête, nous allons frapper la majola (1), et convier ainsi les habitants des pays voisins, et nous nommerons pour notre champion ce bon jeune homme qui nous a été envoyé par Dieu.

Peu de temps après on vit paraître, sur la galerie qui entourait l'église, la majola, et l'on se mit à frapper dessus. A ce bruit, tout le peuple se rassembla et rendit son suffrage. Comme il est facile de le penser, Lupo fut nommé, à l'unanimité, le champion des Limontins.

Pendant le temps consacré à cette nouvelle occupation, la rage de la multitude s'était calmée. Peu habituée à répandre du sang, elle était douloureusement affectée de celui qui avait été versé. Tous désiraient s'éloigner de ce lieu funeste, et se soustraire à la vue de tant de témoins? Ils auraient voulu pouvoir se cacher à eux-mêmes la part qu'ils avaient prise dans tous ces excès, dont ils prévoyaient la punition : silencieux et l'oreille basse, ils prirent le chemin de leur maison, et tout rentra bientôt dans la solitude.

Cependant Pelagrua ne se fiant pas à cette tranquillité, sentait la terre lui brûler sous ses pieds: il descendit jusqu'au rivage, et là, ayant trouvé un bateau, il y entra avec quelques personnes de sa famille et avec un petit nombre de ses suppôts, échappés au massacre ; il n'attendit même pas sa femme et son enfant qu'on lui avait dit être réfugiés au château du comte. En s'éloignant du rivage, il jeta sur

---

(1) On appelait ainsi une cérémonie qui consistait à frapper sur un instrument composé de deux lances de bronze enchassées dans une table, et au son duquel on rassemblait le peuple. On frappait en cadence, tantôt en redoublant, tantôt en diminuant les coups. Le nom de *majola* venait, selon les uns, du mot mallens, *marteau*, selon d'autres, de mallum, *jugement, assemblée.*

Digitized by Google

Limonta des regards de haine, maudissant cette terre et jurant d'y revenir avec les forces de l'abbé, afin de se venger.

Mais l'abbé ayant appris tout ce qui s'était passé, entra en fureur contre le procureur lui-même, et lui envoya, à Varenna, où celui-ci s'était réfugié, une lettre de reproche; il lui disait qu'il le ferait repentir de sa lâcheté; qu'il s'était laissé effrayer par quelques paysans, et avait fui honteusement.

Quant aux pauvres Limontins, il n'est pas besoin de vous dire si l'abbé eût voulu les écraser ; mais les grands eux-mêmes, ne peuvent pas toujours faire ce qu'ils veulent. Dans ces temps turbulents, le prélat était obligé de s'occuper de beaucoup de choses à la fois; aussi, eut-t-il l'air de ne rien savoir et attendit-il le jugement qui devait être prononcé à Bellario ; il ne doutait pas que ce jugement lui livrerait les pauvres montagnards pieds et poings liés, et se réservait, dans le cas contraire, de les mal mener à la première occasion.

Lupo se rendit de suite au château du comte Oldrado, où il était né, et où il était attendu avec une affectueuse impatience, non-seulement par ses parents, mais par tous ceux qui s'y trouvaient. La nouvelle de son retour y était déjà arrivée, et on connaissait aussi sa belle conduite et la manière dont il avait calmé la rage des révoltés : pourtant personne ne venait à sa rencontre, car depuis le commencement de l'orage le comte avait fait fermer les portes, baisser les herses, comme s'il eût craint d'être assailli, et il défendit à son monde de sortir, même après que tout était fini. Ces craintes étaient puériles ; car bien qu'il ne fût pas aimé à l'égal de ses aïeux, le profond respect qu'on avait pour son nom le mettait à l'abri de toute injure.

Admis dans le château, le fils du fauconnier y fut reçu par tous avec une joie et une bonheur impossibles à décrire : il y avait cinq ans qu'il n'avait revu ces lieux. Son père et sa mère se l'arrachaient pour le presser dans leurs bras, et tous l'entouraient et l'accablaient de demandes et de félicitations.

Le comte Oldrado, au fond du cœur, était charmé que les pauvres Limontins eussent trouvé un défenseur, et que ce défenseur fût supérieur à celui du monastère ; en tout autre temps il se serait bien gardé de montrer sa joie; il eût craint qu'on le soupçonnât d'être hostile à l'abbé; mais maintenant que les Limontins, par leur courage, étaient devenus puissants aussi, et d'une puissance plus nouvelle, plus efficace, son caractère le portait à faire quelques démonstrations en leur faveur, d'autant plus qu'ébranlé par les supplications d'Ermelinde et de Béatrix, il avait recueilli la femme de Pelagrua, et qu'il redoutait la colère des montagnards. Toutes ces considérations valurent à Lupo un accueil tellement amical de la part de son ancien maître, que le jeune homme en fut étonné. Cependant il

Digitized by Google

faut dire, pour l'honneur du comte, que l'affection qu'il témoignait à Lupo était sincère : il l'avait toujours beaucoup aimé, mais il avait jusqu'alors tremblé d'être trop expansif, et maintenant qu'il pouvait l'être sans peur, il se laissait aller à ses sentiments avec joie.

Ermelinde, la femme du comte, se tenait dans un salon au rez-de-chaussée, avec sa fille Béatrix et sa suivante Laurette, la fille du fauconnier, qui leur était entièrement dévouée. Elle lisait l'Évangile comme elle en avait l'habitude tous les dimanches depuis que l'interdiction les empêchait d'aller à l'église. Elle lisait en latin ; cette langue était alors comprise dans toute l'Italie comme le toscan l'est aujourd'hui, c'est-à-dire, plus ou moins bien suivant l'instruction des personnes.

Elles étaient assises toutes trois autour d'une table. Ermelinde n'avait pas plus de 40 ans : elle était grande, distinguée ; tout en elle respirait une douceur affable et digne ; mais on lisait la douleur sur sa figure pâle et amaigrie et dans ses yeux tristes et abattus ; cette douleur n'était pas récente, elle avait dû être la compagne constante de sa vie.

Béatrix ressemblait en tout à sa mère : c'était la même distinction, la même grâce, le même regard. Seulement, elle avait le sourire et la gaîté du premier âge, une auréole de paix et de bonheur entourait sa douce physionomie, et elle exhalait ce parfum d'innocence et de candeur des jeunes âmes qui entrent dans la vie.

Quand la mère eut fini, elle ferma le livre des Évangiles, et dit à sa suivante : — Va voir si cette pauvre femme a besoin de quelque chose. — Laurette sortit et rentra un instant après, disant que la réfugiée avait tout ce qui lui était nécessaire. Elle l'avait chargé de rapporter à la comtesse ses remerciments et ses bénédictions, et de lui demander pour seule grâce d'être conduite auprès de son mari.

— Lui as-tu dit que je crois plus prudent de rester ici jusqu'à ce soir, j'aurais soin ensuite de la faire conduire jusqu'à Varenna?

— Je le lui ai dit, et elle a consenti à tout, répétant qu'elle est entre vos mains, et qu'elle ne cessera de prier Dieu pour vous et votre famille.

— Que Dieu aie pitié d'elle, reprit Ermelinde; elle a toujours été honnête et pieuse, elle ne méritait pas un pareil mari : mais!... — Elle soupira et répéta encore : « Que Dieu aie pitié d'elle. »

On entendit frapper légèrement à la porte, et le comte entra tenant par la main le fils du fauconnier; il le présenta à sa femme et à sa fille. — Voici, dit-il, notre bon Lupo, qui vient défendre la cause des pauvres Limontins.

Ermelinde et Béatrix l'accueillirent avec une noble affabilité, mais Laurette,

Digitized by Google

qui n'avait pas vu son frère bien aimé depuis plusieurs années, se jeta à son cou et le tint serré dans ses bras pendant longtemps. Enfin s'en étant séparé, de pâle qu'elle était d'abord, elle devint rouge et dit d'une voix émue mais en souriant : — Que je suis donc folle, je suis si heureuse de te voir et pourtant je pleure.

CHAPITRE III.

C'était le jour fixé pour le jugement de Dieu : un bataillon de soldats de Crivello contient avec peine la foule assemblée sur la place de Saint-Georges à Bellano, et ne parvient que difficilement à laisser une espace, où des ouvriers sont encore occupés à construire une palissade.

Le palais de l'archevêque se trouve sur cette place.—C'est un grand édifice en pierres de taille, avec des fenêtres à cintre aigu, séparées par de petites colonnes de marbre noir. On y voit aussi quelques maisonnettes et l'église de Saint-Georges dont la façade est décorée d'une immense fenêtre : entre la fenêtre et la porte se trouve la statue équestre du saint patron terrassant le démon. De chaque côté de la porte, deux statues, l'une de Saint-Christophe, l'autre de Saint-Antoine ; toutes deux sont de grandeur colossale ; elles occupent presque la moitié de la façade, et sont faites par des artistes grecs, qui, à cette époque, étaient nombreux en Italie. Ils donnaient aux images de Dieu et des saints des proportions gigantesques, afin que le peuple eût une idée surnaturelle de leur pouvoir.

Les portes de l'église étaient toutes grandes ouvertes, et on voyait s'agiter à l'intérieur une cohue de soldats armés et vêtus d'uniformes différents, un ramassis de gens de toute espèce rassemblés à la hâte par Cressone Crivello et appelés de ses terres. On avait fait ces préparatifs de défense parce qu'on craignait une révolte des Limontins, et on avait même peur qu'ils n'entraînassent les habitants de Bellano qui ne souffraient déjà pas trop patiemment le joug qu'on leur imposait.

La conversation suivante donnera une idée de ces gens ; elle avait lieu dans l'église entre un chasseur de Paguona, petit pays sur le penchant de la montagne appelée *Leguone,* et un boulanger de Mandello, bourg assez considérable des bords du lac, près de Lecco. Le chasseur portait un jupon de laine, couleur plomb, qui lui descendait aux genoux, des haut-de-chausses de toile et des sabots retenus par des cordons et garnis de pointes de fer, chaussure habituelle de ces montagnards pour gravir leurs rochers et marcher sur le bord des précipices les plus terribles : il portait en bandoulière un petit tonneau et un cor, et derrière le dos, un arc

Digitized by Google

fait en bois de frêne et quelques flèches liées ensemble. Le boulanger avait un petit vêtement de toile blanche, à manches étroites, fermé au poignet par des boutons de cuivre, un caban bordé de peau d'ours, un bonnet carré sur la tête, et une dague rouillée à la main.

Ce dernier était appuyé contre le bénitier; il écoutait les propos qui se tenaient autour de lui, et voyant passer le chasseur, il lui frappa sur l'épaule, en lui disant :

— Holà! Lorenzino, toi aussi tu es à Bellano?

—Eh! certainement, que veux-tu? ce maudit Crivello ne nous laisse pas un instant de repos; que le diable l'emporte!

— Veux-tu te taire; ne sais-tu pas qu'il est défendu de jurer.

—Eh bien! que ceux qui nous le défendent viennent chez nous, à Laguone, ils verront à qui ils auront affaire.

— Mais comment se fait-il que tu sois ici, toi qui n'as ni feu ni lieu? lui demanda le boulanger. Tu es venu pour quelqu'un.

— Je suis ici pour notre curé; il est obligé, par sa place, de payer la dîme et de mettre un homme d'armes à la disposition de l'archevêque quatre fois par an : depuis que l'archevêque est parti, aucun de ceux du pays n'ont voulu entendre parler de servir ces coquins d'excommuniés; Crivello jure comme un possédé, il dit qu'il veut renvoyer le curé, et mille autres choses encore : aussi ce pauvre curé ne sait plus que faire; il paye les uns, il supplie les autres : cette fois il s'est adressé à moi, et comme je n'avais rien à faire à la maison, je me suis dit : Allons voir ce duel, il y a si longtemps qu'on n'en a vu; et je suis venu.

— Quant à moi, dit le boulanger, j'y suis pour mon propre compte. Tu sais que j'ai une petite maison, et à cause de cela, je suis obligé de prendre les armes quatre jours de l'année; aujourd'hui, grâce à Dieu, c'est le dernier; et si notre gracieux maître s'imagine qu'il va nous faire mener la vie de l'année dernière, il se trompe singulièrement. Je n'y suis pas du tout disposé, pas plus que les habitants de Mandello; ils sont fatigués, et si cela continue nous ferons comme les Limontins.

— C'est donc vrai que les Limontins ont fait le diable?

— Et de quelle manière encore! Ils ont tué Pelagrua et brûlé la maison du monastère.

—Que Dieu les bénisse! s'écria le chasseur.

— Mais l'abbé de San Ambrogio est furieux; il jure par tous les saints et tous les diables qu'il les fera repentir de leur conduite.

— Oui, mais parler et agir sont deux choses bien différentes; en attendant, la cause des Limontins va se jouer ici, et s'ils ont le dessus, qu'on vienne les attaquer ensuite! Tous les habitants des bords du lac se soulèveraient.

Digitized by Google

— Tu es encore bien jeune, mon pauvre Lorenzino, interrompit le boulanger. Tu n'as donc pas encore appris que la raison du plus fort est toujours la meilleure. Les plus forts sont les riches : et les pauvres, vois-tu, seront toujours mis de côté.

— Mais, si nous nous unissions tous.

— Nous unir? tu me fais rire, en vérité. Ne vois-tu pas là-bas, sur la place, ces quarante lances? Qui veux-tu qui ose se battre contre cela? Ils sont couverts de fer, et décidés à se faire tuer pour ceux qui les payent, plutôt que de céder un pas.

— Mais, et nous?

— Nous, on nous a placés ici pour servir d'épouvantail. Tu vois, on nous tient renfermés dans l'église pour nous empêcher de parler avec les habitants du pays; d'ailleurs, si quelque chose arrivait, crois-tu que nous ne serions pas des premiers à frapper dessus?

— Non pas moi, bien certainement, répondit avec énergie le montagnard.

— Bravo! bravo! reprit en souriant le boulanger; je te répète que tu es encore bien jeune! et de plus je te dis que si aujourd'hui les habitants de Mandello sont ici pour garder ceux de Bellano, ceux-ci en feront autant pour nous demain : aujourd'hui, je suis le bâton et tu es l'âne; demain je suis l'âne et toi le bâton; mais l'ânier qui a frappé hier, frappera aujourd'hui et demain et toujours, tant que le monde durera.

Ici le dialogue fut interrompu par l'approche d'une des quarante lances de Crivello qui se promenait au milieu de ces soldats pour les maintenir en ordre.

Pendant ce temps, dans une des principales salles du palais de l'archevêque, se réunissaient les chevaliers, les seigneurs, les dames et les demoiselles du pays et des terres voisines; leurs vêtements et leur suite rivalisaient de luxe et de richesse. Une première salle était remplie de pages et d'écuyers, et la cour retentissait des hennissements des chevaux et des cris des chiens et des valets.

On s'imagine aisément ce que devait coûter à ces seigneurs une suite si nombreuse; les chevaux surtout étaient ruineux dans un pays où l'on ne peut aller qu'en bateau ou marcher dans des sentiers au milieu des montagnes : mais quelque difficile et coûteux que cela fût, il fallait aux grands un cortége pour montrer leur richesse et leur magnificence.

Les autres appartements du palais étaient encombrés de toute espèce de gens qui s'y étaient introduits, les uns parce qu'ils étaient les amis des écuyers, les autres parce qu'ils avaient glissé une pièce de quelques sous dans la main de la sentinelle.

Dans la salle des chevaliers et des dames se promenaient aussi l'avocat du

Digitized by Google

monastère de San Ambrogio et celui des Limontins. Ils étaient vêtus tous deux d'une longue robe de soie violette avec un capuchon rouge doublé d'hermine dont les glands tombaient jusqu'aux talons : mais l'avocat du monastère avait, de plus que son rival, une baguette en argent, qu'il tenait à la main ; c'était un signe distinctif et honorable accordé seulement aux défenseurs des archevêques, des hôpitaux, des monastères et des pieuses congrégations.

Le maître de Lupo, Ottorino Visconti, se trouvait là aussi ; il s'entretenait avec l'avocat des Limontins. C'était un beau jeune homme de vingt-six ans. Comme il doit prendre une grande part aux événements que nous nous proposons de raconter, le lecteur nous permettra d'en dire quelques mots.

Ottorino Visconti, fils d'Uberto, le frère de Magno Matteo, était le cousin de feu Galéas Ier, et par conséquent, celui de Marco, de Luctieno et de Giovanni, tous trois vivants et fils de Matteo.

Aussitôt que le noble jeune homme fut en âge de prendre les armes, il se mit sous les ordres de son cousin Marco, qui était beaucoup plus âgé que lui et qui avait déjà la réputation d'être un des plus braves capitaines de l'Italie : il apprit le métier des armes sous les yeux de ce guerrier, qui l'aimait comme un fils, et il suivit toujours son drapeau.

Notre jeune chevalier était élégamment vêtu d'un pourpoint de velours cramoisi, avec un petit manteau bleu brodé en argent et doublé de zibeline ; une grosse chaîne en or tournait plusieurs fois autour de son cou et retombait sur sa poitrine. Des boucles gracieuses s'échappaient d'une toque de la même couleur que le manteau, et une plume blanche qui retombait sur son épaule, faisait encore ressortir sa chevelure foncée et la teinte un peu brune de sa peau. Ses yeux étaient vifs et brillaient d'un éclat courageux et modeste à la fois : il était d'une taille élevée, et ses mouvements respiraient la grâce et la dignité.

Lorenzo Garbagnate, l'avocat des Limontins, était occupé à lui narrer les événements de Limonta, et l'honorable intervention de Lupo, son écuyer ; ce qui réjouissait le jeune homme.

La conversation étant ensuite tombée sur le comte Oldrado et sa famille, Ottorino demanda si Béatrix, qu'il avait connue dans son enfance, était réellement aussi belle qu'on le disait.

— Il est donc vrai qu'elle ressemble beaucoup à sa mère, dit le jeune homme.

— C'est tout à fait son portrait. D'ailleurs, vous allez bientôt la voir ; elle doit assister au duel avec son père.

— A quelle heure commence le jugement ?

Digitized by Google

— A la deuxième heure du jour, à moins qu'il n'arrive quelque chose, et je le crains.

—Que voulez-vous qu'il arrive? Tout n'est-il point parfaitement entendu et en ordre?

— Tout est bien en règle; mais j'ai peur que l'interdiction ne nous attire des malheurs : l'envoyé de Crivello a fait arrêter le curé parce qu'il refuse de bénir les armes, et celui-ci déclare qu'il souffrira le martyre plutôt que d'être excommunié; l'autre s'obstine de plus en plus : si bien que cela menace de devenir grave.

— Ne pourrait-on pas trouver un autre prêtre?

— Et qui donc assumerait une pareille responsabilité? Le curé de Limonta était ici, il n'y a pas longtemps, avec Lupo; mais à la tournure que prenaient les événements, il a glissé à travers la foule et on ne l'a plus revu.

— Quel est ce bruit? dit le jeune chevalier en s'arrêtant et en tournant la tête vers l'endroit où la foule se pressait autour d'un personnage qui venait d'entrer.

— C'est probablement un jongleur, répondit Garbagnate; et, en effet, il ne se trompait pas.

C'était un homme bizarrement vêtu : des rangs de grelots étaient cousus sur tous ses vêtements; son chapeau avait la forme d'un entonnoir et il était également garni de grelots : il portait un luth en bandoulière et se mit à en jouer, en s'accompagnant de sauts et de grimaces à faire mourir de rire.

— C'est le Premacoldo! s'écriaient de tous côtés les dames et les seigneurs.

Ce Premacoldo était un jongleur renommé, connu de tout le monde; il allait dans toutes les foires, dans tous les tournois, dans toutes les assemblées. Il savait faire mille tours amusants, avait toute espèce d'inventions bizarres, imaginait mille grimaces, racontait les plus belles histoires, chantait les plus douces chansons des troubadours du temps; lui-même enfin en composait, car il était poëte aussi.

—Premacoldo! Premacoldo! lui criait-on de tous côtés, chante-nous *la Plainte de la prisonnière, l'Hirondelle.*

— Non, dit un autre : chante-nous plutôt la dernière chanson que tu fis quand tu fus pris par les voleurs.

— Enfin! laquelle désirez-vous que je chante? demanda le troubadour.

— La dernière.

— Non, non! l'autre! l'autre!

— *L'Hirondelle?*

— Oui, *l'Hirondelle.*

Digitized by Google

Alors Premacoldo, après avoir préludé sur son luth, commença :

Hirondelle toujours errante,
Chaque matin sur mon balcon
Tu te poses, et ta voix chante
Une lamentable chanson;
De quoi donc te plains-tu dans ta langue touchante,
Hirondelle toujours errante?

Solitaire, en proie à l'oubli,
De ton époux abandonnée. . . . .

Ici, la foule, qui l'avait jusqu'alors écouté avec attention, l'abandonna tout à coup pour s'occuper d'un nouveau spectacle. Béatrix, la fille du comte del Balzo, venait d'entrer dans la salle, conduite par son père. Tandis qu'Ottorino embrassait affectueusement son ancien hôte et s'inclinait avec respect devant la jeune fille. Premacoldo, dépité contre les nouveaux venus, qui avaient détourné l'attention de l'assemblée, s'avança vers eux afin de se venger, par quelques sarcasmes, de l'affront qui lui avait été fait. Dans ces temps-là, les grands seigneurs étaient si fiers et si bizarres que personne n'eût osé leur faire une observation, excepté les troubadours, les jongleurs et les bouffons, à qui toute liberté de parole était accordée et qui se permettaient les choses les plus extraordinaires et les plus insolentes.

Premacoldo s'avança dans l'intention que nous venons de dire; mais à la vue de Béatrix, toute sa colère s'évanouit. A l'aspect de tant de beauté, il ne ressentit plus que le désir de lui adresser un compliment, ce qu'il fit, sans pourtant épargner l'assemblée :

— Il est très-naturel que le hibou soit obligé de se taire à l'approche du soleil; mais que les chats-huants courent au devant de lui au lieu de se cacher, c'est ce que je ne comprends pas » — Et tout le monde de rire de cette grosse facétie.

La jeune fille, à seize ans, était comme une rose qui s'ouvre dans toute sa fraîcheur, dans tout son parfum aux premiers rayons d'un soleil de printemps. Elle portait une robe bleue, recouverte depuis la taille jusqu'aux genoux d'une résille d'argent. Ses beaux cheveux, doux et brillants comme de l'or filé, n'étaient retenus que par une couronne de fleurs, également bleue et argent, et retombaient sur son cou et ses épaules en boucles gracieuses et abondantes.

A l'expression douce et naïve des traits de la jeune vierge, se mêlait pourtant une légère teinte de fierté et de dignité qui ne faisait qu'ajouter encore à sa beauté remarquable. La belle créature s'avança dans la salle accompagnée par son père et par Ottorino; un murmure d'admiration s'éleva sur son passage. En entendant

Digitized by Google

tant d'éloges, elle était toute troublée et n'osait lever les yeux. Mais que devint-elle quand le troubadour ayant mis un genou en terre la proclama *la reine de la beauté et des amours*. Confuse et honteuse, la jeune fille se serrait contre son père et le suppliait tout bas de la reconduire chez sa mère et de renvoyer cet homme; mais le comte del Balzo était trop fier du triomphe de sa fille pour écouter sa prière; il la conduisit dans le haut de la salle et là, s'étant assis à sa droite, il fit signe à Ottorino de se placer de l'autre côté, et après avoir répondu avec politesse au salut des seigneurs qui l'entouraient, il se tourna vers le troubadour, l'engageant à continuer la chanson qu'il avait dû interrompre à son arrivée.

— Je chanterai autre chose, dit Premacoldo, et après s'être recueilli un instant, il se mit à chanter les louanges de Béatrix. Après avoir comparé la jeune fille au lis de la vallée, aux roses de Jéricho, après l'avoir placée au dessus de toutes les sultanes des harems d'Égypte et de Perse, des dames et des princesses les plus louées par les troubadours, il la compara à Laure, à qui les vers de Pétrarque préparaient déjà une renommée qui sera immortelle. Il souhaita à la beauté du lac de Côme, le poète de la beauté d'Avignon, car quoique Pétrarque n'eût alors que vingt-cinq ans, il était déjà célèbre dans toute l'Italie et considéré comme le premier de nos poètes. Enfin, se tournant vers le jeune chevalier qui était assis auprès de la noble demoiselle, il loua sa grâce et son courage, et finit par dire que les deux jeunes gens se conviendraient aussi bien que deux perles réunies dans un anneau.

Plusieurs fois le chanteur avait été interrompu par des murmures approbateurs, qui n'osaient pas éclater en applaudissements de peur d'être importuns; mais aussitôt qu'il eut fini, on aurait dit que la salle s'écroulait aussi bien que le premier appartement d'où les écuyers avaient pu entendre l'improvisation du ménestrel.

Ottorino se leva et ôtant de son cou la chaîne d'or qu'il portait, il la tendit avec grâce au chanteur, qui le remercia de ce don, et, après l'avoir placée autour de son bonnet, il se mit à jouer du luth.

Le comte Oldrado ayant aperçu dans la salle l'avocat Garbagnate, dit à sa fille : « Je viens de suite, » et courant auprès de lui, il lui demanda l'heure à laquelle devait commencer le jugement. La jeune fille, honteuse de se trouver ainsi seule au milieu de tant de regards attachés sur elle, se leva et alla se placer auprès d'une fenêtre d'où l'on pouvait voir la place. Il lui semblait qu'elle était là plus à l'abri des curieux, et la présence d'Ottorino ne contribua pas peu à la rassurer. Au milieu de tant d'étrangers, elle se sentait heureuse d'être protégée par un ami de son père, un compagnon de son frère et d'elle-même, dans son enfance. Peu à peu la foule se rassembla de nouveau autour de Premacoldo, et la jeune fille sentit s'é-

Digitized by Google

vanouir enfin la peur et la confusion qui l'avaient tourmentée depuis son arrivée. Mais à mesure qu'elle se rassurait, un nouveau sentiment venait l'agiter : c'était une pensée d'honnêteté qui la portait à éprouver une crainte inconnue en se trouvant pour la première fois avec un autre homme que son père. Aussi faisait-elle signe au comte, à chaque instant, pour qu'il revint auprès d'elle ; mais il s'était tellement engagé dans sa discussion avec l'avocat qu'il ne faisait presque pas attention à sa fille.

Ottorino rappelait respectueusement à Béatrix les jours qu'ils avaient passés ensemble au château de Limonta, quand elle n'était encore qu'un enfant. Il lui rappelait ses jeux, ses études, ses joies, ses petites colères, et tous ces doux chagrins de l'enfance : temps heureux durant lequel la vie n'est qu'un sourire. Béatrix prenait plaisir à la conversation du jeune homme ; peu à peu ses craintes se dissipèrent, et quand elle se tournait pour voir si son père ne venait pas, c'était sans anxiété.

Quant au jeune homme, un secret sentiment d'orgueil le rendait heureux. Au milieu de tant de jeunes gens qui tous avaient admiré Béatrix et qui tous à l'envi eussent payé bien cher une parole de sa bouche, lui seul était auprès d'elle, et elle lui parlait avec effusion et comme à un ancien ami.

Ainsi, dès leur première rencontre, Ottorino et Béatrix, par leur position, se trouvèrent merveilleusement placés pour une intimité presque fraternelle, qu'autorisaient leurs souvenirs d'enfance, et qui devait jeter dans leur cœur le germe d'une affection plus douce.

La trompette ayant annoncé que le jugement de Dieu allait commencer, le ménestrel cessa son chant, et le comte vint prendre place sur le balcon auprès de sa fille, qui se trouva encore entre lui et Ottorino.

CHAPITRE IV.

A l'extrémité de la façade du palais de l'archevêque, du côté de la montagne, se trouvait une longue galerie, où l'on prononçait les plaidoyers et les sentences. Trois personnages parurent dans cette galerie qui devint le but des regards de la foule.

— Qui sont ces hommes ? demanda Béatrix à son père.

— Celui qui est au milieu, répondit le comte, c'est le juge ; quant aux deux autres, l'un est l'avocat du monastère, l'autre, tu le connais, c'est Garbagnate.

La trompette retentit de nouveau, et la foule se tut. Alors l'avocat se tournant vers le juge, lui demanda à haute et intelligible voix, de manière à être entendu jusqu'au bout de la place :

Digitized by Google

— Déclarez-vous siéger ici comme envoyé de l'illustre et magnifique seigneur Cressone Crivello, pour juger la querelle entre le monastère de San Ambrogio et les habitants de Limonta?

Le juge répondit avec solennité :

— Je le déclare!

— Je dis en votre présence, reprit l'avocat, que les habitants de Limonta sont les vassaux du monastère de San Ambrogio.

— Et moi je vous oppose, répliqua Garbagnate, la prescription de cent ans.

Alors le juge prit la parole : — Les deux parties ont offert des témoins prêts à jurer; or, comme nous ne voulons pas permettre un parjure, usant des pouvoirs qui nous ont été conférés par l'archevêque et par le royaume, nous avons prononcé une sentence qui autorise le duel avec le bâton et le bouclier, le jugement de Dieu.

Se tournant ensuite vers l'avocat des provocateurs :

— Vous déclarez, dit-il, avoir présenté pour champion du monastère le nommé Ramengo da Casale?

— Je le déclare.

Puis, s'adressant à Garbagnate :

— Vous déclarez, de votre côté, avoir présenté pour champion des Limontins le nommé Lupo, du pays de Limonta?

— Je le déclare, répondit l'avocat.

— Fais bien attention maintenant, dit le comte Oldrado à sa fille.

Les deux avocats prirent chacun un gros bâton noueux, et s'étant avancés devant le juge, ils les échangèrent en témoignage qu'ils acceptaient le duel. Les deux champions parurent alors dans la galerie et furent salués par un tonnerre d'applaudissements; après avoir rempli diverses formalités, qu'il serait trop long de rapporter ici, ils jurèrent — « qu'ils n'avaient eu recours à aucune herbe, à aucun maléfice, à aucun sortilége pour les aider dans leur combat; qu'ils n'avaient imploré que l'aide de Dieu, de la Vierge, et de saint Georges, le preux chevalier. » — Après quoi ils se retirèrent pour descendre dans la lice.

Tandis que se passait ceci, la foule, semblable à une mer agitée, ondulait sur la place. C'était à qui pousserait son voisin afin de s'emparer de sa place, à qui se débattrait pour garder la position conquise.

— Si nous n'étions pas en temps d'interdiction, — dit le comte à Ottorino, — on célébrerait maintenant la messe que les champions rivaux devraient écouter agenouillés sur les marches de l'autel; puis on procéderait à la bénédiction des bâtons et des boucliers. Moi, qui connais parfaitement le recueil de Bernagio Porca,

Digitized by Google

sur les coutumes et usages des États milanais, je sais tout cela sur le bout du doigt. Je suis curieux de savoir comment ils vont s'en tirer ; car sans la bénédiction des armes, il n'y a pas de duel possible.

— J'ai ouï dire, — répondit le jeune homme, — que le curé du pays refuse son ministère.

— Et il a mille fois raison : les lois ecclésiastiques sont très-claires à ce sujet ; ceux qui agissent contre ces lois encourent l'anathème.

— Du reste, c'est leur affaire ; qu'ils se démêlent entre eux ! — reprit Ottorino.

Les deux champions arrivaient en ce moment sur la place, accompagnés par le juge, deux aides de camp et un trompette; sept ou huit lanciers leur frayaient un passage à travers la foule. Le juge, après avoir pris, des mains d'un valet, un bouclier et un bâton, les tendit à Ramengo, en lui disant d'un ton solennel :

— Reçois le bouclier et le bâton, pour le combat selon la justice. — Présentant ensuite les armes à Lupo, il lui dit : — Reçois le bouclier et le bâton pour la défense selon la justice.

Les deux rivaux entrèrent dans la lice; le juge alla se placer dans une loge avec deux greffiers, et les témoins et les assistants s'étant placés à leur tour, le duel allait commencer, quand plusieurs voix s'écrièrent : Il faut bénir les armes ! il faut bénir les armes ! — Le juge se leva et dit : — Votre curé ne veut pas les bénir. — Des murmures, des cris, des sifflets partirent de tous les côtés.

— Le curé a raison, disaient les gens du pays. — Qu'on l'oblige à bénir les armes ! vociféraient les soldats et les partisans de l'anti-pape. — Oui ! Non ! non ! Oui ! oui ! — C'était un bruit à ne pas s'entendre.

Le juge voyant que les défenseurs du curé étaient en très-grand nombre, pensa qu'il valait mieux se montrer prudent ; il aurait volontiers satisfait, du reste, son désir de maltraiter cet ecclésiastique, et dans ces temps de violence, il arrivait souvent qu'on brûlait ou qu'on écorchait un prêtre, parce qu'il se refusait à dire la messe ou à célébrer une cérémonie sainte, par respect pour l'interdiction. Aussitôt que le bruit fut calmé, le digne homme reprit :

— Si quelqu'un veut bénir les armes, il lui sera donné un marc d'argent.

Les témoins de cette scène se regardaient entre eux, comme pour s'interroger.

— Le curé de Davio était ici tantôt, — et celui de Perledo, — et celui de Limonta. — Mais ils ont disparu. — Où donc se sont-ils cachés ? — Ne saurait-on trouver un prêtre au milieu de tant de monde ?

Et tous de demander des renseignements à droite, à gauche, mais inutilement.

Enfin une voix fit entendre ces mots :

— Premacoldo n'est-il pas là ?

Digitized by Google

A cette heureuse suggestion, le peuple applaudit et se mit à crier :

— Que Premacoldo vienne! Qu'il vienne bien vite!

Or, il faut vous dire, ami lecteur, que ce Premacoldo, ce ménestrel que nous avons entendu chanter les louanges de Béatrix, était réellement un prêtre, un chanoine de Crescenzago. Un ecclésiastique faire le métier de bouffon, direz-vous! A cette époque ce n'était pas là chose fort extraordinaire. Les lois ecclésiastiques, il est vrai, condamnaient cet abus ; le concile de Vienne, celui de Bergame et beaucoup d'autres, avaient défendu aux prêtres d'exercer l'état de boucher, d'hôtelier et de charlatan. Cependant, malgré cette défense, de pareils scandales se renouvelaient assez fréquemment, même dans les temps ordinaires; que ne devait-on pas voir alors que tous les désordres demeuraient impunis, qu'il n'y avait plus de lois ecclésiastiques, plus de places à perdre, plus aucune retenue chez celui que ne guidait pas sa conscience?

— Que Premacoldo vienne donc! qu'il arrive, le chanoine, continuait à crier la foule.

Alors le jongleur sortit du palais de l'archevêque, précédé de deux hommes de mauvaise mine qui lui frayaient un passage, et pénétra dans l'enceinte réservée au combat.

Le fauconnier du comte, placé près de la barrière, en qualité de père de l'un des combattants, appela son fils qui attendait patiemment la fin de toute cette scène.

— Ecoute, lui dit-il, prends bien garde de combattre si tes armes ne sont pas bénies. Tu sais bien les bruits qui courent sur ce coquin-là! — et il montrait Ramengo qui, les bras croisés, était appuyé contre la barrière opposée.

— Rassurez-vous, mon père, répondit le jeune homme ; mes armes sont déjà bénies ; le curé, ce matin, a pris ce soin : mais, silence!

Le pauvre Ambrogio sentit son cœur se dilater à cette nouvelle.

Premacoldo, cependant, s'était tourné du côté des spectateurs : — Écoutez! dit-il, j'ai chanté toute la matinée, ce qui m'a beaucoup altéré : au moment où j'allais descendre dans les caves de l'archevêque pour satisfaire amplement ma soif, on est venu me chercher pour faire le métier de prêtre : mais je déclare et je proteste qu'avant d'avoir bu, je ne ferai rien, quoi qu'il puisse advenir.

L'envoyé fit un signe à un sergent, qui entra dans le palais et en sortit bientôt tenant un énorme *fiasco* (1) rempli de vin. Premacoldo s'en remplit un verre jusqu'au bord, le vida d'un seul trait, et reprenant bruyamment haleine, il dit :

---

(1) Bouteille recouverte en paille, dont on se sert dans toute l'Italie.

Digitized by Google

— La soif, il est vrai, fait paraître le vin bon, mais aussi il faut reconnaître le mérite de celui-ci. Un autre petit coup ne me fera pas de mal ; je ferai plus ample connaissance avec l'ami et je pourrai juger exactement de son mérite. — Il remplit un autre verre ; mais cette fois il but doucement et pour ainsi dire avec componction, savourant voluptueusement jusqu'à la dernière goutte. Il interrompait de temps en temps cette douce occupation par des exclamations, telles que :—Divin ! délicieux ! c'est du bon, vraiment, de celui qui fait venir les larmes aux yeux ! — Puis il lorgnait tendrement le vin à travers le verre. — Maintenant, dit-il, quand il eut fini, j'y vois mieux ; qu'on m'apporte les ornements, le rituel et l'eau bénite.

Quelques soldats coururent dans la sacristie et ayant enfoncé les armoires, ils prirent les chasubles et les chapes qu'ils trouvèrent, et les portèrent à Premacoldo. Celui-ci choisit la plus belle chasuble, s'en revêtit, et demanda :

— Et le bonnet ?

— Nous n'en avons pas trouvé.

— N'importe ! mon bonnet de jongleur me servira aussi bien pour faire le prêtre ; il y a remède à tout.

Se tournant ensuite vers un de ces hommes qui l'avaient escorté :—Ohé ! lui dit-il, tu vas me servir de clerc : prends ce goupillon, et tiens-le comme il faut, grand imbécile ? Tiens-toi bien droit et avec grâce. Encore ! C'est bien ! Tu seras nommé chanoine de Sainte-Marie-Majeure, à la première place vacante. — Alors il prononça une longue suite de mots inintelligibles, les accompagnant de signes multipliés sur les boucliers et les bâtons, et tout cela avec mille contorsions qui agitaient toutes les sonnettes dont il était couvert.

Il prit le goupillon des mains de son desservant postiche, et demanda de l'eau bénite.

— Je n'en ai pas trouvé dans les bénitiers de l'église, répondit le soldat.

— Il n'y a pas d'eau bénite ! Qu'à cela ne tienne ! Nous employerons du vin ; il est béni aussi puisqu'il sort des caves de l'archevêque. — Il prit alors le casque de son aide, et l'ayant rempli de vin, il en répandit sur les armes et donna un grand coup sur la tête du desservant pour la lui faire baisser et dire *amen*.

—Le restant des burettes appartient toujours au clerc, dit en finissant le bouffon au soldat. Tiens, prends !

Et il lui tendit le casque, que celui-ci vida à la santé du vainqueur.

Les spectateurs de cette scène burlesque avaient éprouvé différents sentiments. Les uns étaient convaincus que cette bénédiction, quoiqu'ainsi donnée, était valable, et ils n'avaient pas été trop scandalisés, comme nous pourrions le

Digitized by Google

croire : depuis plusieurs années que durait l'interdiction, ils avaient été témoins de tant d'extravagances et de sacriléges, que ceci leur paraissait fort innocent. D'autres, plus timorés, pensaient que Premacoldo avait fait de cette cérémonie une plaisanterie, afin de ne pas s'imposer une pareille responsabilité en temps d'interdiction; d'autres enfin ne firent qu'en rire, et personne ne dit rien.

Les deux champions allèrent se placer chacun à une extrémité de l'enceinte. Ils portaient tous deux des culottes en peau de chamois, qui leur descendaient jusqu'au bas de la jambe, et allaient rejoindre des brodequins rouges. Ils tenaient au bras gauche un large bouclier en bois recouvert de parchemin, et de la main droite un bâton de chêne gros et noueux.

Ramengo da Casale était un homme de trente-cinq ans environ; il était petit et trapu; sa poitrine et ses épaules étaient bien développées, ses bras courts et nerveux, ses cheveux rouges et hérissés.

Lupo était mieux proportionné, plus grand et plus gracieux que son adversaire; mais il était loin de paraître aussi robuste.

La foule était silencieuse; les derniers venus s'étaient rangés aux extrémités de la place, montés sur des bancs et des chaises; les balcons et les toits étaient couverts de monde. Tous les cœurs battaient; tous les regards étaient fixés avec anxiété sur les champions, et il était facile de voir que les vœux de la majorité étaient pour Lupo, non-seulement à raison de la cause qu'il défendait, mais aussi à raison de la sympathie qu'inspirait ce courageux et beau jeune homme.

Il leva les yeux vers le palais de l'archevêque, et ayant aperçu au balcon le comte Oldrado, sa fille et Ottorino, il s'inclina légèrement; puis se tournant du côté de son père, il le regarda d'une façon qui voulait dire : — Rassurez-vous; ne craignez rien!

La trompette sonna le dernier signal, et les deux champions marchèrent l'un sur l'autre, à pas mesurés, se couvrant la tête avec le bouclier et faisant adroitement tournoyer le bâton.

Arrivés au milieu de l'enceinte et presqu'à portée du coup, Ramengo se planta carrément sur ses jambes pour attendre l'assaut.

Lupo l'essaya d'abord de différentes manières, en tournant autour de l'ennemi; mais Ramengo, qui connaissait le métier, le laissa faire sans sourciller, se proposant de laisser se fatiguer son adversaire, et se contentant de tourner sur lui-même pour suivre ses mouvements. C'est ainsi que ce savant duelliste esquivait les coups qui lui étaient portées, tantôt avec son bouclier, tantôt avec son bâton, mais toujours avec une aisance et un sang-froid admirables. Ayant saisi un moment où Lupo avait laissé sa hanche à découvert, il allait lui asséner un coup à lui casser les

Digitized by Google

côtes, si le jeune homme, agile comme un chat, ne l'eût évité par un saut en arrière. Le bâton lui passa près de la peau avec un bruit si fort, qu'il retentit dans le cœur du pauvre Ambrogio, devenu pâle, tout à coup, comme la mort.

A cette vue, les partisans des Limontins commencèrent à trembler pour leur protégé. Mais celui-ci, rendu plus furieux par le danger qu'il venait de courir et la crainte d'être vaincu, se précipita de nouveau et avec tant de force sur son adversaire qu'il le fit reculer et perdre ainsi sa position avantageuse. Alors Ramengo reçut une grêle de coups les plus furieux et les plus violents, sans pouvoir les rendre. Cependant ayant profité d'un faux mouvement de Lupo, il lui asséna un coup terrible, mais qui porta sur le bouclier qu'il cassa en deux. Le jeune homme rejeta loin de lui cette arme devenue inutile, et saisissant son bâton à deux mains, il le laissa tomber de toutes ses forces sur la tête de son adversaire. Celui-ci porta de suite son bouclier sur la partie menacée, mais le coup fut tel qu'il abaissa violemment l'instrument protecteur, qui retomba avec une force effrayante sur sa tête. Il sentit ses yeux se voiler, ses oreilles tinter, et ne pouvant plus se soutenir, il tomba par terre comme une masse inerte. Mais, soit avec l'idée de se préserver de la chute, soit par un mouvement machinal, il tomba d'abord sur le coude gauche, qui se replia sous sa tête et empêcha qu'elle ne frappât le sol.

Pendant tout ce temps, le père de Lupo n'avait cessé de suivre son fils de la pensée et du regard. Il l'accompagnait dans tous ses mouvements par des gestes approbateurs ou découragés. Tantôt il se repliait sur lui-même et se faisait tout petit, comme pour lui éviter une atteinte; tantôt il se levait sur la pointe des pieds et saisissait, par un mouvement nerveux, la barrière contre laquelle il était appuyé, comme pour donner plus de force au coup que son fils allait porter. Quand il vit Ramengo étendu par terre sans connaissance, il leva les yeux au ciel, dans un sentiment de gratitude profonde.

En ce moment des cris, des applaudissements partirent de tous les côtés, et l'heureux père put jouir des louanges qu'on prodiguait à l'envi à son fils.

— Vive Lupo! vive le fils du fauconnier! vivent les Limontins! — criait-on avec enthousiasme.

L'avocat Garbagnate, qui était retourné de nouveau dans la salle des seigneurs, demanda alors à Ottorino :

— Croyez-vous que Ramengo soit mort?

— Mort! Pas du tout; le sang lui sort, il est vrai, par les oreilles et les narines, mais ce n'est qu'un étourdissement, qui passera bientôt.

— Alors, il faudrait avertir Lupo qu'il lui mette la tête par terre, car sans cela, on pourrait bien encore trouver quelque chose à dire.

Digitized by Google

En effet, nos lois ne déclaraient un duelliste vaincu qu'autant que sa tête touchât le sol en tombant, ou bien qu'il fût chassé hors de l'enceinte.

Le comte del Balzo avait entendu l'avertissement que l'avocat Garbagnate venait de donner, et, soit par le désir de voir les Limontins triompher, soit par vanité de vouloir paraître tout savoir, il le transmit à haute voix à Lupo, comme provenant de lui seul.

Mais il n'eut pas plutôt parlé, que déjà il s'en repentit ; il craignit de s'être compromis vis à vis de l'abbé, et Dieu sait de combien de battements de cœur il paya ce moment d'amour-propre.

Lupo avait été instruit par Garbagnate de toutes les formalités qu'exigeait le combat pour être valable ; mais comme il était d'une nature parfaitement loyale, il ne pouvait croire qu'on pût lui chercher noise pour si peu, et voyant Ramengo étendu, à moitié mort : — Lui faire toucher le sol avec sa tête, — se dit-il, — mais il est presque mort, que veulent-ils de plus ? — Cependant pour qu'il n'y eût aucun doute, il se baissa, souleva son adversaire, qui était encore sans connaissance, le chargea sur ses épaules, fit le tour de l'enceinte en courant, le jeta par-dessus la barrière, comme il aurait pu faire d'un sac, et l'envoya rouler dans les jambes des soldats et des spectateurs.

La foule frappait des mains et criait : Vive Limonta ! vive Lupo ! — Puis elle se dispersa, et s'écoulant peu à peu, se répandit dans les ruelles voisines.

Cependant les seigneurs et les dames entouraient de nouveau Premacoldo, qui de prêtre était redevenu jongleur, et le priaient de recommencer sa chanson de l'Hirondelle, interrompue par l'arrivée du comte del Balzo. On prétendait que cette chanson avait été composée par une princesse condamnée, par la brutale jalousie de son mari, à passer sa vie dans le château Rezzonico, sur les bords du lac de Côme.

Nous ferons connaître cette chanson si le ménestrel doit la chanter encore.

Quand Premacoldo eut fini, le comte del Balzo et sa fille sortirent, ainsi que beaucoup d'autres dames et de chevaliers, et il ne resta que très-peu de monde dans la salle.

— Écoute,—dit quelqu'un au chanteur,—chante-nous donc les vers que tu fis, alors que tu fus pris par les voleurs qui voulaient te tuer ?

— Je crois bien qu'ils voulaient !... Ils avaient déjà disposé de tout ce que je possède, et je m'étonne qu'ils m'aient laissé la tête sur les épaules.

— Et comment as-tu été sauvé ?

— L'idée vint à leur chef de m'entendre chanter.

— Et tu lui as obéi ?

Digitized by Google

— Je crois bien ! Je lui ai improvisé une chanson, ce qui m'a valu la vie sauve et quatre pièces d'or par-dessus le marché.

— Chante-la donc !

— Que je la chante comme je l'ai chantée ce jour-là?

— Oui ! oui !

— Eh bien ! la voici ! — Et après avoir préludé sur son instrument, il commença :

Veux-tu qu'à ton amour se rende
L'enfant des bois au doux regard,
Et du gendarme et de la hart,
Que saint Nicolas te défende?
Ne touche pas le luth plaintif
Ni le fardeau du ménestrel captif.

Dépourvu de tout dans la vie,
Avec son luth et son fardeau,
Le malheureux, jusqu'au tombeau,
Erre sans toit et sans patrie.
Ne touche pas le luth plaintif
Ni le fardeau du ménestrel captif.

Combien de fois, sous la ramure,
L'éveilla le chant de l'oiseau,
Couché le front sur son fardeau,
Avec son luth à la ceinture !
Ne touche pas le luth plaintif
Ni le fardeau du ménestrel captif.

Il touche le luth qui soupire,
Assis sur son fardeau toujours;
Il mord les riches dans les cours,
Et dans les foires il fait rire.
Ne touche pas le luth plaintif
Ni le fardeau du ménestrel captif.

Par monts et par vaux, en Judée,
Il a couru sans accident,
Avec le luth au col pendant,
Du fardeau l'épaule chargée.
Ne touche pas le luth plaintif
Ni le fardeau du ménestrel captif.

Digitized by Google

Las, et mendiant par la terre
Il parvint jusqu'au saint tombeau;
Avec son luth et son fardeau
Du sépulcre il toucha la pierre.
Ne touche pas le luth plaintif
Ni le fardeau du ménestrel captif.

Veux-tu qu'à ton amour se rende
L'enfant des bois au doux regard,
Et du gendarme et de la hart
Que saint Nicolas te défende
Ne touche pas le luth plaintif
Ni le fardeau du ménestrel captif.

CHAPITRE V.

Tous ceux qui étaient venus à Bellano pour assister au jugement, se remettaient en route pour retourner chez eux. Au port et sur le rivage régnait une grande animation causée par le départ de plusieurs barques, et par les cris des bateliers et des passagers. Ici l'on voyait une gondole déjà pleine de monde qui se détachait du rivage ; là les rameurs prêts à partir, s'impatientaient et appelaient quelques retardataires ; d'autres esquifs sortaient du port et s'éloignaient à toutes voiles : en un instant le lac fut couvert d'embarcations de toute espèce, qui se dirigeaient de différents côtés. Les Limontins restèrent les derniers; ils étaient venus dans six barques et voulaient repartir tous ensemble, ce qui les obligea à attendre Lupo, retenu par les avocats, pour je ne sais quelle formalité.

Le comte del Balzo avait gracieusement prié Ottorino de venir passer quelques jours à son château ; le jeune homme prit place dans le bateau qui, pareil à tous ceux des gens riches, avait au milieu une espèce de petite cabane, où l'on était commodément assis. Béatrix se plaça vis-à-vis de son père, et le curé, auquel le comte avait poliment offert une place, s'assit en face du jeune chevalier.

Il y avait deux rames en avant et deux en arrière : Arrigozzo était au premier banc occupé ordinairement par le batelier le plus vigoureux, et son père Michel, à raison de son âge, prit le gouvernail.

Lupo, après avoir reçu avec modestie les louanges de ses maîtres, alla s'asseoir, les jambes en dehors, sur la proue du bateau ; il éprouvait du plaisir à sentir ses pieds effleurer l'eau et surtout à recevoir sur le front cette légère rosée soulevée

Digitized by Google

par les rames. Les bras croisés sur la poitrine, il contemplait avec bonheur ces montagnes qui l'avaient vu naître et dont il avait été si longtemps éloigné ; il regardait avec tendresse ces pics élevés, ces rochers, ces abîmes, ces lieux tout remplis des souvenirs de son enfance, dont le nom lui était familier et doux comme le nom et la présence d'un ami.

Ambrogio, assis de son côté, au fond de la barque, songeait au bonheur d'avoir un fils pareil, un fils dont tout gentilhomme eût pu être fier ; alors de temps en temps, il se rapprochait de lui pour lui dire quelque douce parole que Lupo recevait avec un regard ou un sourire affectueux.

Arrivés à la pointe de Morcate, ils aperçurent des nuages qui s'avançaient du côté du val Menagio. — Il va faire de l'orage, dit Arrigozzo ; — allons, courage, dépêchons-nous ! Nous pourrons peut-être arriver à Varenna avant qu'il ne nous surprenne. — Et les quatre bateliers se mirent à ramer avec une nouvelle ardeur.

A l'intérieur du bateau, après avoir causé des événements du jour, le comte del Balzo amena la conversation sur Marco Visconti, et répéta une chose que tout le monde savait et dont il avait parlé déjà à Ottorino, c'est-à-dire qu'il avait été le compagnon de collége de ce grand capitaine.

— Nous avons fait nos études ensemble, dit-il. — Marco était un des élèves les plus instruits, je dirai même qu'il n'y en avait qu'un seul qu'on pût lui comparer. — Et là dessus le comte se mit à rire d'un certain air modeste qui voulait dire, qu'il était, lui, l'élève qu'il n'avait pas voulu nommer. Dans la crainte pourtant qu'Ottorino n'eût pas encore assez d'intelligence pour deviner la réticence :—Nous nous sommes toujours fait concurrence, ajouta-t-il, et je me souviens encore de nos querelles, lorsque parut un ouvrage de Dante Alighieri sur la monarchie, un livre bien dangereux, qui fut brûlé de la main du bourreau ainsi qu'il le méritait ; Marco, dans ses idées de gibelin, l'avait voulu défendre avec son épée. Je puis vous dire que nous nous sommes chaudement querellés et que nous avons crié notre part : mais, malgré cela, nous étions toujours bons amis.

— En effet, il m'a souvent parlé de vous, répondit Ottorino.

— Ah ! vraiment ? et que vous disait-il ?

— Comme il savait que j'avais été très-lié avec votre pauvre fils Lionetto, et que j'allais souvent au château de Limonta, il m'adressait des questions sur vous et sur la comtesse, dont il a toujours fait le plus grand éloge.

Le comte Oldrado baissa la voix et s'approcha de l'oreille du jeune chevalier pour ne pas être entendu de sa fille ; mais, malgré cette précaution, il parla encore assez haut pour que Béatrix, qui pourtant n'en avait nulle intention, ne perdit pas un mot de son discours. — Il faut que vous sachiez, dit-il, qu'Ermelinde devait

Digitized by Google

épouser Marco, mais il arriva tant de choses !..... Je vous conterai cela une autre fois : il y eut des empêchements, des querelles, du sang versé. Le père de ma femme y perdit la vie...

Ici il fut interrompu par un coup de tonnerre. Un instant après on entendit la voix du pilote qui criait : — Voici le vent ! sortez toutes les rames ! — Lupo et Ambrogio se hâtèrent d'obéir. Bientôt on entendit mugir le lac, et les vagues s'élevaient déjà menaçantes et terribles.

Le comte ayant ouvert la porte de la petite cabane dit à Michel :—Quand tu as vu l'orage s'approcher, pourquoi ne nous as-tu pas descendus au rivage tandis que nous pouvions aborder? qu'allons-nous faire maintenant au milieu de ces rochers?

— Le mauvais temps est arrivé si vite, qu'on dirait que le diable l'a apporté! répondit le batelier. Allons! courage! dit-il en s'adressant aux rameurs; allons! de l'ensemble et plus vite!

Ces hommes obéirent de suite à cette injonction; on put les voir réunir leurs efforts, se baisser et se relever tous ensemble; ce fut inutilement, le vent devenait plus violent, les vagues furieuses venaient se briser contre le bateau, qui, — tournant sur lui-même et reculant à tout moment,— perdait tout un long trajet, qu'il avait fait avec la plus grande peine.

Cependant les braves bateliers ne perdaient pas courage; ils continuaient à faire des efforts inouïs, et même ils avaient réussi à s'approcher de la pointe de Varenna, quand un furieux coup de vent fit faire un demi-tour à la barque : on entendit en même temps un bruit comme si quelque chose se cassait, et une voix prononça ces terribles paroles :

— Le gouvernail est brisé !

— Ah ! malheureux que nous sommes ! nous voilà perdus !

— Chien que tu es ! attache cette voile ! Vierge sainte !

— Mets une rame pour servir de gouvernail. — Vite, canaille ! vite, dépêche-toi ! Seigneur, ayez pitié de nous ! Ote cette rame; que le diable t'emporte ! —Au secours ! au secours ! — C'étaient des cris, des imprécations, dominés par le bruit du tonnerre et de la tempête qui résonnait dans les montagnes et les rochers.

Le curé leva la main pour bénir le temps, donna à tout le monde l'absolution *in articulo mortis,* et s'agenouillant ensuite dans un coin, se mit à prier pour les âmes de toutes les personnes présentes, tandis que le comte, les yeux égarés, la bouche entr'ouverte, tenait sa fille dans ses bras et répétait : —Seigneur, venez-moi en aide ! Seigneur, ayez pitié de moi !

Ottorino étant sorti de la cabane pour voir s'il pouvait se rendre utile, s'aperçut que le bateau était entraîné vers les rochers, et que malgré les efforts des

Digitized by Google

rameurs, il ne pouvait tarder de s'y briser. Au même moment, Arrigozzo s'étant trop penché sur sa rame, et ne trouvant pas à l'appuyer sur la vague qui était déjà passée, fut lancé hors du bateau et précipité dans le lac. Il se débattit un instant, puis la barque lui ayant passé sur la tête, on ne le vit plus reparaître.

— Toutes les rames du côté de la montagne, cria encore une fois le pilote, qui ne s'était pas aperçu du malheur de son fils que lui cachait la cabane derrière laquelle il était placé. On entendit encore quelques voix qui juraient, d'autres qui priaient, puis elles se réunirent toutes dans un seul cri d'angoisse, quand la barque, soulevée par les vagues, alla frapper contre un énorme rocher.

Ottorino fut le seul qui, en ce moment suprême, ne perdit pas sa présence d'esprit. Ayant aperçu une pointe de rocher qui avançait, il s'élança dessus, tirant après lui la chaîne de la barque; mais le flot repoussé par l'écueil, emporta de nouveau l'esquif, et il aurait infailliblement entraîné le jeune chevalier, si celui-ci ne se fût tenu avec force au rocher. Une autre vague ramena le bateau, et cette fois Ottorino, aidé de Lupo et du fauconnier, put saisir la chaîne et l'attacher fortement au tronc d'un figuier sauvage.

Il aida alors Béatrix et son père à sortir du bateau, tandis que le reste de l'équipage s'efforçait de découvrir le naufragé. Le père d'Arrigozzo seul, au milieu de tout ce bouleversement, ne s'était pas ému de l'absence de son fils ; il le cherchait, il est vrai, du regard; mais sans inquiétude, ne se doutant pas du malheur qui lui était arrivé.

Le comte, revenu de sa frayeur, et furieux contre Michel du danger qu'il avait couru, se mit alors à lui faire des reproches, mêlant dans ses récriminations le nom de son fils Arrigozzo, dont il était loin de soupçonner le sort. Michel l'écouta la tête baissée, dans l'attitude d'un homme qui sent ses torts; mais en entendant blâmer son fils, blessé dans ce qu'il avait de plus cher, il voulut répondre, et tournant la tête du côté du lac, il aperçut comme un objet qui semblait retenu par les écueils. Fixant ses regards de ce côté, dans une anxiété affreuse, il crut voir une jupe de laine brune, et l'ayant enfin distinctement reconnu, il aperçut une main qui tantôt sortait de l'eau et tantôt y rentrait; il se leva d'un seul bond et cria d'une voix désespérée : — Arrigozzo ! Arrigozzo ! — Personne ne lui répondit; alors il courut de tous côtés cherchant son fils parmi l'équipage sauvé; mais il ne le vit nulle part. Se trouvant en face du comte qui venait d'outrager le nom chéri de son fils : — Ah ! tu es ici, chien ! — dit-il avec fureur; et il leva sur lui la rame cassée qu'il tenait à la main. Béatrix jeta un cri, Ottorino détourna promptement le coup, et Lupo et les autres étant accourus, on désarma ce forcené qui se précipita dans le lac.

Digitized by Google

On le vit alors lutter contre les flots avec une force et une énergie que le désespoir seul peut donner : en un instant il eut rejoint le cadavre. Aussitôt il le saisit par les cheveux ; mais trouvant, sans doute, cet acte trop brutal pour son fils chéri, il lui passa la main gauche sous le menton, afin de lui tenir la tête haute, et nageant alors du bras droit, il regagna le rocher. Les bateliers lui jetèrent une corde pour l'aider, et il put aborder, sain et sauf, chargé de son précieux fardeau.

Il étendit le corps de son fils sur la pierre, posa sa tête sur ses genoux, et se penchant sur lui, il lui plaça la main sur le cœur pour s'assurer s'il battait encore ; il approcha sa joue de la sienne, baisa ses yeux et sa bouche, comme pour lui rendre la vie. Dans ce moment le bras pendant du cadavre ayant remué légèrement sous l'impulsion du vent, le pauvre père eut une lueur d'espérance ; le sang colora ses joues, ses yeux brillèrent et se fixèrent avec anxiété sur le visage de son bien-aimé fils ; mais quand il eut reconnu son erreur : — Maudit vent ! dit-il en tournant son poing fermé vers le lac, — maudit vent ! maudit lac ! maudite barque ! et que maudit soit le jour où j'y ai mis les pieds ! Que tout s'en aille au diable !

Tout le monde était rassemblé autour de lui, mais personne n'osait lui adresser une parole de consolation. Le curé, après avoir laissé un peu déborder sa douleur, s'approcha de lui, mais au lieu de lui parler, il posa la main sur la tête de son fils et dit d'une voix émue : — Pauvre Arrigozzo ! tu as toujours été un bon fils, craignant Dieu et aimant tes parents.

— C'est bien vrai, — répondit le père tout attendri de l'éloge qu'on faisait de son cher Arrigozzo ; — je ne méritais pas un si bon fils.

— En des temps où la foi court de si grands risques, continua le digne curé, sais-tu bien, mon pauvre Michel, que c'est peut-être une preuve de la miséricorde de Dieu, de l'avoir rappelé à lui, tandis qu'il en était digne? Allons, courage ! Offre-le à celui qui te l'avait donné et qui te l'a repris, dans un but que nous ne connaissons pas, mais qui, certainement, doit être un but de justice et de bonté pour ses élus.

— Oh ! mais que ferai-je au monde sans lui? s'écria le batelier ; que dirai-je à ma pauvre Marthe, quand je retournerai à la maison et qu'elle me demandera : Qu'as-tu fait de notre fils?

— Dieu ne vous abandonnera pas, — répliqua le bon prêtre. — Il vous a envoyé la douleur, il vous donnera aussi la force de la supporter.

Michel leva les yeux au ciel, puis, les reportant lentement vers la terre : — Pourquoi ne suis-je pas mort à sa place?..... dit-il ; pourquoi me laisser en vie, moi qui suis vieux et inutile, et faire mourir cet enfant, notre seul espoir, notre

Digitized by Google

soutien, notre consolation?... Mais il ne put continuer, les larmes le suffoquaient.

Quand il fut un peu calmé: — Quel fils j'avais là! — dit-il, en se tournant du côté du curé. — Quel fils j'ai perdu! Il m'aimait tant! Il était si tranquille! il avait tant de raison, qu'il n'y avait pas son égal dans le pays, et que sa pauvre mère me disait que, tout vieux que j'étais, il aurait pu me servir d'exemple.

Pendant ce temps, les autres naufragés délibéraient entre eux et cherchaient un moyen de quitter, avant la nuit, cet endroit désert. Le rocher sur lequel ils se trouvaient n'était qu'à une très-petite distance de la montagne; il avait même dû en faire partie anciennement, et s'en était détaché par quelque accident : on pouvait sans trop de difficultés, en s'aidant des aspérités de l'écueil, arriver au pied de la montagne, mais une fois là, il semblait impossible de gravir ces formidables rochers.

Ils attendirent longtemps, espérant toujours voir paraître quelque chasseur ou quelque pâtre à la recherche d'une brebis égarée, pour lui faire signe et lui demander du secours; mais ce fut inutilement, rien ne parut; et dans cette solitude, sous ces immenses voûtes, et au milieu du bruit des vagues, c'eût été peine perdue que de crier.

Après avoir hésité longtemps, Lupo dit à ses compagnons :

— Il faut cependant prendre un parti, avant que la nuit arrive; je vais essayer de monter là-haut, — et il montrait une hauteur sur la droite : — de là, je trouverai moyen de descendre jusqu'à Varenna, et je reviendrai avec un bateau.

Le fauconnier s'opposa à ce projet, ne voulant pas que son fils courût un aussi grand péril : — Reste ici, lui dit-il; restons tous ensemble, à la grâce de Dieu.

Ottorino tâcha aussi de le faire renoncer à une entreprise aussi téméraire : mais il persista. — J'ai été chasseur dans mon enfance; tous les précipices de ces montagnes me sont parfaitement connus; donc, laissez-moi faire, et vous verrez qu'avec l'aide de Dieu, je saurai bien m'en tirer. — Il ôta sa chaussure et son manteau, ne garda qu'une petite veste, et sans plus tarder il se mit en route.

Il atteignit sans trop de peine le pied de la montagne; arrivé là, il mesura de l'œil cette immense hauteur, puis il baissa la tête, comme s'il eût craint de ne pouvoir atteindre son but : mais, prenant courage, il fit le signe de la croix, et commença son ascension lentement et avec prudence, s'aidant de tous les buissons qu'il rencontrait; la moindre fente, la moindre pointe lui servait : il usait de ses bras autant que de ses jambes, et se trainait tantôt sur les genoux, tantôt sur la poitrine; enfin, de rocher en rocher, d'écueil en écueil, il avançait toujours sans accident.

Ses compagnons d'infortune le suivaient des yeux avec anxiété; ils purent le

Digitized by Google

voir, à la lueur des éclairs, parvenu déjà à moitié chemin, ayant au-dessous de lui les vagues mugissantes, et au-dessus de sa tête un trajet encore plus dangereux à parcourir.

Il trouva enfin une petite cavité où il put s'arrêter et reprendre haleine : de là il voulut voir le chemin qu'il avait fait ; mais il détourna aussitôt les yeux, sentant que le vertige le gagnait. Après quelques instants de repos, il fit de nouveau le signe de la croix et se remit en route. A mesure qu'il montait, il semblait décroitre en quelque sorte au regard ; on eût pu le prendre pour un buisson agité par le vent, ou pour un oiseau de proie cherchant son butin parmi les rochers.

Ceux qui l'observaient le perdirent un instant de vue, et remarquant tout à coup la chute d'un objet qu'ils ne pouvaient bien distinguer, ils eurent un moment une crainte horrible ; mais ils découvrirent bientôt que ce n'était qu'un fragment de rocher, qui, roulant et rebondissant, alla tomber en mille morceaux dans le lac. Ils virent encore une fois le hardi jeune homme apparaître près du sommet de la montagne, comme une tache brune, puis il disparut tout à fait.

Ottorino demanda alors à un des bateliers, si une barque pourrait se tenir sur le lac tant que la tempête serait si forte.

— En ce moment, répondit cet homme, celui qui oserait s'éloigner du rivage, ne fût-ce que de trois pieds, serait bien hardi et bien imprudent : mais au coucher du soleil le vent tombera, et, avant que Lupo ne soit arrivé à Varenna, le lac sera praticable.

Le jeune chevalier garda alors le silence, et alla s'asseoir sur le rocher, auprès de Béatrix. Le soleil commençait à se cacher derrière les montagnes de Prunezzo ; de gros nuages, teints d'un rouge de flamme par le soleil couchant, et chassés par le vent, s'avançaient et prenaient mille formes fantastiques. Le soleil se retirait de plus en plus et s'éteignait peu à peu. Déjà les objets prenaient la couleur grise et incertaine du crépuscule ; ils se perdaient dans une vapeur qui devenait à chaque instant plus épaisse. La cime des monts était éclairée encore par le soleil, mais le bas des montagnes était dans l'obscurité, et nos naufragés furent bientôt enveloppés de ténèbres si épaisses qu'ils pouvaient à peine se distinguer les uns les autres.

Les vagues continuaient à frapper le rocher où ils étaient réfugiés ; on eût dit qu'elles voulaient l'engloutir et reprendre ainsi la proie qui leur avait été enlevée.

Le silence le plus profond régnait ; on n'entendait que le mugissement des flots et la voix du pauvre Michel qui priait sur le corps de son fils.

Ottorino tenait la main de Béatrix dans la sienne ; la jeune fille, absorbée par sa

Digitized by Google

frayeur, ne songeait pas à la retirer ; elle éprouvait un grand bonheur à avoir près d'elle quelqu'un qui pût la protéger, car elle ne pouvait guère compter sur son père, qui, demeuré assis, la tête sur les genoux, mourait de peur et de froid, et ne pouvait certes inspirer aucune confiance.

Ses longs cheveux, soulevés par le vent, effleurèrent le front du jeune homme qui, malgré son naufrage et sa situation effrayante, n'eût pas donné ce moment en échange d'une journée de calme bonheur.

Au bout d'une heure, qui parut à tous une éternité, hormis à Ottorino et à Michel, tous deux également absorbés, mais par des pensées, hélas ! bien différentes, on vit paraître une lumière à la pointe de Varenna. Ce furent alors de tous côtés des cris, des exclamations, auxquelles répondirent d'autres cris étouffés par le vent. Après quelques instants, on entendit un bruit de rames qui s'approchait, et devenait de plus en plus distinct ; et enfin les nouveaux arrivants, dirigés par les cris des naufragés, abordèrent au rocher. Les bateliers du comte aidèrent leurs camarades pour empêcher la barque de frapper contre les écueils ; Lupo s'occupa aussitôt à placer une planche qui servit de pont entre l'esquif et le rivage.

Le comte Oldrado fut le premier à s'y hasarder ; il sauta dans la barque et se retourna ensuite pour appeler sa fille ; celle-ci, avec l'aide d'Ottorino, eut bientôt rejoint son père. Tous les naufragés prirent place l'un après l'autre : le pilote vint le dernier ; il déposa le corps de son fils au fond de la gondole, sur l'arrière, et s'étendit auprès. Lupo le voyant grelotter de froid et presque sans vêtements, ôta le manteau qu'il avait apporté et en couvrit le pauvre Michel. Celui-ci ne parut pas même s'apercevoir de cette charitable attention ; mais au bout d'un instant ayant voulu remuer le bras, il sentit le manteau, et l'ayant ôté, il en couvrit le corps de son fils avec un soin et une tendresse impossibles à décrire.

Après avoir dépassé la pointe de Varenna, on aperçut le port de ce petit pays couvert de monde et de lumières. La barque s'approcha du rivage et guidée par les conseils des plus habiles, elle arriva sans accident au débarcadère. Les habitants du pays s'empressèrent autour des naufragés ; ce fut une lutte de générosité, d'offres de service ; cependant au milieu de ce charitable concours, on entendit quelques personnes se moquer des bateliers du comte, qui s'étaient laissés surprendre ainsi par l'orage. Ceux-ci gardèrent d'abord le silence ; mais poussés à bout, ils répliquèrent bientôt et on allait peut-être en venir aux coups, quand une voix dans la foule fit connaître que le pilote du comte était dans la barque près du corps de son fils noyé dans le naufrage. Les cris cessèrent à l'instant, un murmure de compassion y succéda. On offrit au pauvre père un asile et des secours ; mais il n'accepta rien et voulut veiller toute la nuit auprès du cadavre

Digitized by Google

de son enfant, qu'il avait l'intention de transporter à Limonta le lendemain matin.

Aussitôt que le jour parut, il se rendit chez un menuisier, lui commanda une croix, pour la placer sur l'écueil du naufrage : il sortit de sa poche quelques pièces de monnaie et en les laissant tomber une à une dans la main de l'ouvrier : — C'est de l'argent gagné par lui, — dit-il, — c'est celui qu'il me donna l'autre jour, en revenant de Luco. Qui m'eût dit qu'il servirait à payer sa croix !

Quand le vent fut tombé, les autres barques des Limontins firent leur entrée dans le port ; dans le nombre se trouvait le bateau du pauvre Michel qui l'avait prêté la veille à ses camarades. Ceux-ci y placèrent le corps du pauvre Arrigozzo, et le malheureux père, en revenant au rivage, voyant son bateau et la charge qu'on y avait placée, sentit ses yeux se voiler de larmes ; il fit cependant un effort sur lui-même, s'embarqua avec calme, prit les rames et s'éloigna lentement du rivage.

La surface du lac était tranquille et unie comme un miroir : de temps en temps un poisson s'élevait sur l'eau pour humer l'air, puis y rentrait en y traçant un long cercle. Le ciel tout d'azur brillait clair et limpide ; on distinguait sur les montagnes les plus éloignées la moindre maisonnette. La verdure était fraîche et le soleil levant colorait les arbres des teintes les plus brillantes ; la nature entière semblait se réjouir. Les silencieuses angoisses du pauvre batelier croissaient au milieu de ce spectacle de paix et de bonheur.

Il continua à ramer pendant quelque temps en silence ; mais enfin, vaincu par la douleur, il frappa l'eau avec violence en s'écriant : — Traître de lac ! — L'une des rames se fendit, il rejeta l'autre avec rage dans le bateau, et du morceau qui lui restait, frappa un grand coup sur le bord et cassa une échome.

Mais, dans ce mouvement, la barque s'étant penchée, une troisième rame qui était dans un coin roula en avant, et serait tombée sur le corps de son fils, si Michel effrayé ne l'eût saisie : il la tint un moment dans ses mains, la regarda, et dit avec un soupir : — C'est la sienne : puis il la remit doucement à sa place

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, aidez-moi, tenez-moi en votre sainte garde ! afin que, dans mon désespoir, je ne me fasse pas mourir et que je ne perde pas mon âme ! — Et il se remit à ramer, en priant avec ferveur.

Il priait et il faisait avancer sa barque ; mais quoique ses lèvres murmurassent une prière et que ses bras fussent occupés à ramer, sa pensée n'était remplie que du souvenir de son enfant à jamais perdu : il repassait dans sa mémoire les années écoulées, depuis son enfance, jusqu'à ce moment : il se rappelait les premières paroles qu'il avait prononcées, et qui lui avaient fait sentir toute la joie qu'il y avait d'être père : il se rappelait toutes les espérances qu'il avait placées sur cette

Digitized by Google

tête chérie, espérances de repos et de paix pour ses vieux jours et ceux de sa douce compagne : il songeait à la joie et à l'orgueil de sa bonne mère, quand il fit son premier voyage ; à leur anxiété à tous deux, quand le vent soufflait et que penchés au bord d'une fenêtre, ils se demandaient :—Où est donc notre Arrigozzo? — Et puis quel n'était pas le mérite de son fils, le meilleur batelier du lac, qui maniait les voiles et le gouvernail mieux qu'aucun de ses camarades ! Il lui semblait entendre encore le bruit des rames et le son de sa voix égayant de sa chanson favorite la solitude du lac.

Tandis que toutes ces pensées se succédaient dans l'esprit du pauvre père, ses lèvres continuaient machinalement à répéter une prière ; mais à la fin, il s'interrompit et se mit à chanter la chanson de son Arrigozzo : le son de sa voix le fit tressaillir ; il s'éveilla comme d'un rêve et levant les yeux au ciel, de grosses larmes roulèrent sur ses joues.

Cependant la barque approchait de Limonta, et la vue de ces lieux ne fit que rendre plus amère la douleur du malheureux pilote.

Mais, Dieu de miséricorde ! que devint-il quand au milieu des personnes qui paraissaient l'attendre sur le rivage, il vit une femme échevelée dont il pouvait entendre les cris de douleur, qui tour à tour se frappait la poitrine et arrachait ses cheveux blancs.

Je ne veux pas vous entretenir plus longtemps d'un si désolant spectacle : nous quitterons donc l'infortuné batelier et sa femme, et nous retournerons auprès des personnages que nous avons laissés à Varenna.

CHAPITRE VI.

Ils passèrent la nuit chez le curé du village, qui les reçut de son mieux. Le digne homme était tout glorieux d'avoir de pareils hôtes, et longtemps après il se vantait encore de l'honneur qui lui avait été fait.

Pelagrua était aussi à Varenna ; il s'y était réfugié après avoir été chassé de sa maison, sans aucune ressource, sans aucun appui au monde, et il se voyait obligé de quitter ce pays où il était connu et haï de toute la population ; il était enfin réduit à l'état d'un chien chassé par son maître. Le misérable alla trouver le curé de Limonta, et d'un ton bien humble, du moins en apparence, et d'un air contrit, il lui demanda pardon pour le mal qu'il lui avait fait, et le supplia de vouloir bien l'aider à sortir de la position désespérée où il se trouvait.

Digitized by Google

Le bon prêtre se laissa toucher, non pas tant pour Pelagrua, qui avait mérité une punition, que pour sa femme et son pauvre enfant; il lui promit d'intercéder en sa faveur auprès du comte del Balzo, quoique, à dire vrai, il n'en espérait pas grand chose. Par bonheur pour ce coquin, quand le curé entra chez le comte, il le trouva avec sa fille et avec Ottorino. Naturellement bonne et humaine, la jeune fille qui avait vu la femme de Pelagrua lorsqu'elle s'était réfugiée au château, et qui avait partagé la compassion de sa mère pour cette infortunée, fut touchée des paroles du curé et insista auprès de son père afin qu'il protégeât Pelagrua et sa famille. On conçoit aisément de quelle manière ces sollicitations furent reçues par le comte qui, en cédant, craignait d'un côté de se brouiller avec l'abbé de San Ambrogio, de l'autre de mécontenter les Limontins.

Le pauvre homme qui ne voulait cependant pas contrarier ouvertement sa fille, cherchait mille prétextes pour se soustraire à ses prières, mais Ottorino, heureux de pouvoir faire quelque chose qui pût plaire à la jeune fille ainsi qu'à son père, offrit de donner asile à Pelagrua, et reçut en remercîment, de Béatrix, un regard rempli de tant de bonté, un regard si pur et si caressant, que le jeune homme en éprouva un frisson de bonheur.

Le curé de Limonta, qui connaissait le caractère de Pelagrua, crut qu'il était de son devoir d'avertir Ottorino de se tenir sur ses gardes; mais avec l'imprudence naturelle à son âge et la pensée qu'une personne bénie par la compassion de Béatrix ne pouvait conserver de mauvais sentiments, il fit peu de cas des conseils du prêtre, et se disposa à écrire à Marco Visconti, pour lui recommander son protégé, et le prier de le placer dans un de ses nombreux châteaux. Il demanda aussitôt de l'encre et une plume, mais dans tout le pays il ne fut pas possible d'en trouver. Le curé n'avait que faire à écrire, l'apothicaire et les seigneurs de l'endroit ne s'en occupaient pas non plus. Du reste cette ignorance n'existait pas seulement parmi les habitants du lac de Côme, mais dans toute l'Italie, et même dans toute l'Europe. Dans un siècle où les armes et la guerre étaient la seule occupation des hommes, la culture des lettres était tout à fait négligée. Le fauconnier du comte finit par se rappeler un vieux notaire qui demeurait dans les environs : il y courut et revint avec ce qu'il fallait pour écrire; on eut encore bien de la peine à trouver assez d'encre au fond d'un vieil écritoire, desséché depuis longtemps.

Le jeune homme, en écrivant à Marco pour lui recommander Pelagrua, fut aussi obligé de lui dire dans quelles circonstances il l'avait connu; il lui narra tout ce qui s'était passé, depuis le duel de son écuyer jusqu'à ce moment : il parla du comte del Balzo, chez qui il allait passer quelques jours; enfin il nomma

Digitized by Google

Béatrix et il s'étendit trop longuement et avec trop de complaisance sur ce charmant sujet, pour qu'on pût croire qu'il lui fût indifférent. Pour donner à son seigneur une idée plus juste de la jeune fille, il lui dit qu'elle ressemblait trait pour trait au portrait qu'il lui avait souvent entendu faire de sa mère. Cette lettre alluma les premières étincelles..... Mais n'anticipons pas sur les événements.

Nos personnages s'embarquèrent tous ensemble sur une gondole qu'ils louèrent et ils arrivèrent à Limonta dans la soirée. Le bruit répandu dans le pays que l'abbé de San Ambrogio était résolu à les punir de leur rebellion, quelque fût le résultat du jugement, la vue du corps du pauvre noyé, le spectacle du désespoir de ses malheureux parents, l'arrivée tardive du comte impatiemment attendu, toutes ces circonstances réunis diminuèrent l'enthousiasme qu'on avait éprouvé pour le jeune vainqueur et la reconnaissance qu'on lui devait; si bien que lorsque Lupo descendit sur le rivage, il n'y trouva pas la foule qu'il attendait et ne fut pas reçu en triomphateur avec les applaudissements qu'il espérait. En se rappelant les beaux rêves qu'il avait faits en revenant de Bellano, il se sentit presque humilié.

Le curé s'arrêta à Limonta, et les autres voyageurs, étant montés sur des chevaux qui les attendaient, prirent le chemin du château.

Ermelinde accueillit avec sa grâce naturelle l'hôte qui lui arrivait; sa présence lui était d'autant plus agréable qu'il avait été l'ami de son fils; mais bientôt elle éprouva de l'inquiétude en voyant les soins dont il entourait Béatrix; et ce qui l'effraya plus encore, ce fut la complaisance avec laquelle celle-ci les recevait.

Elle remarqua aussi que la jeune fille n'avait plus cette gaîté expansive qui l'avait distinguée jusqu'alors; elle était devenue silencieuse et recueillie; le nom d'Ottorino la faisait rougir; enfin, elle n'osait plus soutenir le regard inquisiteur de sa mère.

Celle-ci était loin de trouver que ce fût un mauvais parti pour sa fille, bien au contraire, elle ne pouvait pas espérer la marier plus avantageusement; mais elle croyait avoir entendu dire que le jeune homme était déjà engagé avec la fille de Franchino Rusconi, seigneur de Côme, et que Marco Visconti désirait ce mariage.

Quant au comte, heureux d'avoir chez lui un chevalier de ce renom, un cousin du vicaire, un ami de Marco, il faisait tout son possible pour lui rendre le séjour de sa maison agréable, et comme il ne pouvait pas se passer un instant de sa fille, elle l'accompagnait partout: le comte se plaisait à lui faire l'éloge du jeune homme, à lui rappeler tout ce qu'il avait fait pour eux lors de leur naufrage, les moindres détails de cette journée, les heures qu'ils avaient passées sur le rocher,—tout cela, la jeune fille ne se le rappelait que trop bien, et en y pensant, elle était saisie d'un frémissement qui n'était pas tout à fait causé par la terreur.

Digitized by Google

Le comte avait de plus découvert chez son hôte une nouvelle qualité : une grande soumission à tous ses avis, et une complaisance admirable à écouter toutes les histoires qu'il lui contait.

— « C'est un jeune homme réellement aimable, disait-il ; il ne ressemble pas à la jeunesse d'aujourd'hui, qui prétend donner des leçons, même aux savants. As-tu vu? ajoutait-il en se tournant vers Béatrix : hier, quand je lui expliquais les raisons pour lesquelles le combat de Lupo et de Ramengo était nul, as-tu vu comme il m'a écouté attentivement pendant deux heures? » — Et ceci était vrai, car le jeune homme étant placé auprès de Béatrix, était pour ainsi dire en extase et n'avait pas entendu un mot de ce que le comte avait dit.

Si parfois Ermelinde voulait faire une observation à son mari et le prier d'être prudent : il traitait ses soupçons de folies et de rêves, la forçait à se taire. La pauvre mère ne pouvant pas éclaircir les doutes qui la tourmentaient en parlant à Ottorino, chose que le comte lui avait expressément défendue, prit le seul parti qui lui restait ; elle écrivit à Côme pour savoir, au juste, les engagements que le jeune homme avait contractés : en attendant la réponse, elle surveilla davantage encore sa fille, et chercha, par tous les moyens possibles, de détourner sa pensée du dangereux sujet qui l'occupait tout entière.

Béatrix, comme tous les enfants gâtés, était assez volontaire ; mais au fond, elle avait une nature excellente : elle avait toujours aimé sa mère avec plus de respect, plus de tendresse même, malgré sa sévérité, que son père avec toute son indulgence ; un sourire d'elle, une caresse lui étaient plus doux que toutes les démonstrations du comte.

Mais depuis qu'Ottorino était au château, un notable changement s'était opéré en elle ; les conseils de sa mère, ses admonitions, sa sévérité nécessaire mais douce, lui étaient pénibles ; un nouveau sentiment inconnu jusqu'alors s'était emparé d'elle et remplissait son cœur. Le nom du jeune homme prononcé par son père la comblait de joie ; répété par sa mère, il lui inspirait de la terreur ; aussi évitait-elle toutes les occasions de se trouver seule avec Ermelinde, et de jour en jour elle sentait diminuer l'affection immense qu'elle avait toujours eue pour cette bonne mère. Que vous dirai-je? Elle se surprenait quelquefois à éprouver un ennui qu'elle se reprochait ensuite amèrement, se promettant bien de ne plus retomber dans une pareille faute.

Cet état de choses durait depuis plusieurs jours, quand un envoyé de Marco arriva au château, et Ottorino annonça qu'il partirait deux jours après.

Béatrix croyait rêver ; elle ne pouvait s'habituer à l'idée de son départ : elle trouvait sa présence si douce ! Tant qu'il était resté au château, si parfois il s'éloi-

Digitized by Google

gnait, elle était sûre de le revoir au bout de quelques heures; — que ferait-elle maintenant sans lui? Quelle pensée l'occuperait? A quoi passerait-elle ses journées et ses longues soirées?

Elle se reportait aux heureux jours qui avaient précédé l'arrivée d'Ottorino, à ce temps où elle n'était occupée que de sa mère, sa compagne, son luth et ses livres : mais son cœur ne répondait plus à ces images si puissantes autrefois; c'était comme si on eût touché un clavecin dont les cordes fussent brisées.

Le lendemain, veille du départ d'Ottorino, — fut consacré par le comte à la chasse, et Béatrix, comme d'habitude, devait accompagner son père.— Je veux que vous voyiez mes oiseaux — disait celui-ci à son hôte — et vous me direz ensuite si Marco Visconti en a qui puissent leur être comparés : vous verrez des éperviers, des faucons d'Irlande, de Norwége et de Danemarck; j'en ai de toutes espèces; et puis quelle belle meute de chiens! Je vous ferai voir mon faucon favori, celui que j'ai dressé moi-même à ma manière : je vous ferai voir tout cela.

Ce même jour, Ermelinde reçut une réponse de Côme, et elle resta longtemps renfermée avec son mari. Béatrix, de son appartement, pouvait entendre la conversation de ses parents : elle s'était aisément doutée du sujet dont ils s'entretenaient.

Pendant toute la matinée elle évita de se trouver seule avec sa mère : le soir étant à table, elle s'aperçut qu'Ermelinde la regardait souvent avec tristesse, comme si elle avait une révélation à lui faire : aussi, redoutant une explication, Béatrix se retira de bonne heure; elle donna pour prétexte la chasse du lendemain qui l'obligeait à se lever de grand matin. Arrivée dans sa chambre elle se sentit soulagée d'un poids énorme, et elle appela de suite Laurette afin de se coucher. Cette dernière avait depuis longtemps surpris le secret de sa maîtresse, aussi tâchait-elle malicieusement d'amener la conversation sur le compte d'Ottorino, et Béatrix, tout en paraissant fâchée, ne s'interrompait pas et paraissait même l'écouter avec bonheur. Après avoir arrangé les cheveux de sa maîtresse, Laurette s'apprêtait à la déshabiller, quand on frappa légèrement à la porte et la voix d'Ermelinde se fit entendre : — Ouvrez, c'est moi.—Laissez-moi, dit-elle ensuite à la suivante qui avait couru lui ouvrir; — celle-ci sortit de suite.

Restée seule avec sa mère, Béatrix éprouva un sentiment de confusion inexprimable; elle baissait la tête sans parler.

— Je vois que ma présence ne t'est pas trop agréable — dit Ermelinde, et j'en suis fâchée pour toi, mon enfant.

La jeune fille s'efforça de répondre, mais elle ne put que balbutier quelques mots sans suite.

Digitized by Google

— Je n'avais jamais pensé que tu pourrais avoir peur de ta mère, poursuivit la comtesse, il est vrai que depuis quelques temps tu as bien changé à mon égard, et que tu ne m'aimes plus comme autrefois: mais te faire trembler! ceci est trop, c'est un trop grand chagrin pour moi qui t'aime tant.

— Je ne tremble pas; pourquoi tremblerais-je? répondit vivement la jeune fille, honteuse d'avoir été devinée et par conséquent un peu dépitée.

— Béatrix!... tu me réponds avec dépit, dit la mère d'une voix fâchée : puis, comme si elle eût déjà regretté ce mouvement de colère, elle prit la main de sa fille dans la sienne et continua : — Écoute, mon enfant, ne parle pas ainsi à ta mère; crois-tu que je puisse avoir d'autre pensée au monde que celle de te voir heureuse? je n'ai pas d'autre bonheur que toi, tu es ma seule consolation. Si tu pouvais savoir toute la douleur que j'éprouve quand je me vois obligée de te contredire? Mais il faut que je le fasse, quand c'est mon devoir, et pour ton bien. Te rappelles-tu, mon cœur, un jour quand tu étais petite et que tu pleurais pour avoir du lait : je souffrais de ne pouvoir te satisfaire et pourtant je ne voulus pas t'en donner parce que le lait t'aurait été nuisible. Alors, dans ta petite tête, qu'auras-tu pensé de moi? Mais aujourd'hui tu dois me comprendre.

— Enfin à quoi voulez-vous en venir? demanda Béatrix moitié émue, moitié en colère.

— Je veux en venir à ceci.... Mais voyons, ne me regardes pas avec des yeux effrayés, ma chère fille; tu n'entendras pas une parole amère; aucun reproche ne sortira de la bouche de ta mère : approche-toi et écoute-moi avec calme et affection, comme je promets de te parler.

Ottorino part demain...

En entendant prononcer ce nom, la jeune fille se sentit défaillir; mais cependant elle surmonta son émotion, et d'une voix qu'elle tâcha de rendre calme, elle répondit : — Oui, je le sais; mais que m'importe? — Que t'importe? Hélas? Plus que je ne le voudrais pour ton bonheur et le mien, répondit Ermelinde sévèrement. Allons, ne feins pas avec moi. Crois-tu que tes sentiments aient pu échapper au regard de celle qui lit dans ton cœur? —

Mais enfin qu'ai-je fait de mal? J'ai simplement obéi à mon père?

— Ah! oui! tu te hâtais bien d'obéir à ton père depuis quelques jours, plus que tu ne le fis jamais. Auparavant tu écoutais aussi mes conseils, et, sans lui désobéir, tu te conduisais de manière.... Mais je ne veux pas te faire de reproches.... tu as pu croire.... C'est aussi ma faute puisque, jusqu'à présent, je ne t'ai pas parlé... Moi aussi j'espérais.... mais maintenant je sais positivement....

— Et que savez-vous? demanda la jeune fille en regardant fixement sa mère

Digitized by Google

comme pour lire d'avance dans ses yeux les paroles que sa bouche allait prononcer.

— Je sais qu'Ottorino.... enfin, tu ne dois plus penser à lui, car il a engagé sa parole... Il doit épouser la fille de Franchino Busconi, seigneur de cour.

Béatrix rougit, puis devint pâle comme une morte : elle tenta un instant de maîtriser son émotion, ses lèvres tremblantes essayèrent un sourire, mais, vaincue par la douleur, elle éclata en sanglots.

Sa mère vit dans ses larmes l'entier aveu que la honte lui avait empêché de faire ; aussi, entourant sa fille de ses bras et la couvrant de caresses, elle lui dit :

Pleure, ma fille chérie, pleure avec moi.... Crois-tu que je ne te comprenne pas? Crois-tu que je ne te plaigne pas et que je t'en aime moins? Non, tu es toujours ma fille bien-aimée.... Même, s'il était possible que je t'aimasse davantage, ta douleur, tes larmes seraient une nouvelle cause d'affection.

Béatrix, subjuguée par ces bonnes paroles et surtout par la douceur ineffable avec laquelle elles étaient prononcées, se jeta dans les bras de sa mère et appuya sur son sein son visage gonflé par les larmes.

— Maintenant tu dois comprendre toi-même, continua Ermelinde, tu dois comprendre que tu ne peux plus, que tu ne dois plus être aussi intime avec lui ; si ton père t'en fournissait encore l'occasion, évite-la. Ton père ne soupçonne pas ton secret, mais toi, qui connais ta faiblesse, qui sais.... qui peut-être as laissé lire dans ton cœur.... Enfin, les convenances exigent que tu l'évites. Demain il passera la journée dehors, tu resteras ici avec moi ; le jour suivant, il partira.... tu seras délivrée de tes angoisses et ton secret restera entre nous deux.

Elle aurait voulu lui indiquer ce qu'elle devait répondre à son père quand celui-ci l'appellerait le matin pour la chasse ; mais au même moment elle entendit un pas dans l'escalier ; ayant reconnu le comte et ne voulant pas qu'il la surprit causant avec sa fille, elle se hâta de l'embrasser et sortit en lui disant : Voilà ton père, il faut que je m'en aille.

Béatrix fut longtemps avant de se remettre, puis ayant appelé sa suivante, elle se fit déshabiller. Laurette la voyant toute triste, n'osa pas dire un mot. Quand elle l'eut mise dans son lit, elle demanda quel livre elle désirait lire, ainsi qu'elle en avait l'habitude. — Dois-je vous donner celui qui renferme des images diaboliques et des âmes damnées, et qui vous plaît tant?

— Non, baisses mes rideaux, éteins la lumière et laisses-moi.

— Demain, je dois vous réveiller de grand matin pour que vous puissiez être prête pour la chasse?

— Non, tu ne viendras pas avant que je ne t'appelles.

— Et quel robe dois-je vous préparer?

Digitized by Google

— Je t'ai dit que non ; sors, et laisses-moi tranquille.

— Soirée d'orage! se dit Laurette en obéissant.

Aussitôt qu'elle fut seule, Béatrix donna un libre cours à sa douleur : le visage enseveli dans ses oreillers, elle tâchait d'étouffer le bruit de ses sanglots. Son lit lui paraissait rempli d'épines ; elle ne pouvait y trouver le repos, elle se tournait de tous côtés avec une agitation fébrile, puis elle recommençait à pleurer.

Elle croyait déjà voir la fille de Rusconi chevaucher avec orgueil sur les bords du lac avec Ottorino et échangeant avec lui de douces paroles... Elle faisait d'inutiles efforts pour chasser ces pensées de son esprit ; elle cherchait dans le passé, dans l'avenir un point où elle pût rattacher ses espérances ; mais le passé et l'avenir étaient sans charmes pour elle ; le présent seul l'occupait entièrement, il la dominait, il la subjuguait.

Enfin, vaincue par la fatigue, elle finit par s'endormir d'un sommeil agité et plein de rêves douloureux.

Mais le matin, quand elle se réveilla longtemps avant le jour, elle se sentit plus calme, un rayon d'espoir avait pénétré dans son cœur, sans qu'elle pût en dire la raison : en songeant encore à ses chagrins elle eut une pensée qu'elle n'avait pas eue jusqu'alors, que la douleur lui avait refusée et que le calme de la nuit avait apportée avec le repos.

Tout ce que sa mère lui avait dit pouvait n'être pas vrai ; il ne fallait pas trop se hâter de condamner Ottorino : lui, si droit, si bon, se disait-elle, la tromperait-il après tant de serments! — Cependant ses pensées douloureuses l'obsédaient encore ; elle aurait voulu savoir la vérité. Si elle avait pu voir son père, elle aurait tâché de le questionner adroitement, mais il sortait au point du jour, et ne pouvant le suivre, elle ne devait le revoir que le soir.

Ottorino devait partir le lendemain ; il était donc bien douteux qu'elle pût saisir un instant pour causer seule avec le comte. Elle prit le parti de se lever et de le voir avant son départ pour la chasse, bien décidée à ne pas le suivre pour ne pas désobéir à sa mère.

Elle appela Laurette pour se faire habiller : celle-ci lui mit ses habits de chasse et Béatrix, absorbée dans ses pensées, n'y fit pas attention. Aussitôt qu'elle entendit la voix de son père, elle descendit au salon où elle le trouva seul. Le comte alla au devant de sa fille en lui disant : Maintenant que tout est prêt, nous pouvons partir.

— Je ne suis descendue que pour vous souhaiter le bonjour et vous embrasser, répondit Béatrix assez embarrassée.

— Encore une de tes idées, petite folle !

Digitized by Google

— Non ! non ! — reprit-elle ; et résistant à son père, qui avait pris sa main pour sortir,—laissez-moi ici et restez un instant, je voudrais vous dire deux mots.

— Tu auras le temps de m'en dire mille ; nous serons toute la journée ensemble. Allons, puisque tu as été si matinale, partons de suite, ne perdons pas de temps.

— Je vous ai déjà dit que je ne veux pas vous accompagner, que je veux rester à la maison.

— Et moi je te dis de cesser tes caprices, et de ne pas faire l'enfant.

Au même moment Ottorino parut, et après avoir demandé la permission du comte, il prit le bras de la jeune fille et la conduisit dans la cour où les chevaux les attendaient. Béatrix ne fit pas de résistance ; elle se sentait entrainée malgré elle. La pensée de désobéir à sa mère la tourmentait bien, mais que faire maintenant ? Après s'être laissée surprendre en habit de chasse, que dire ? Quelle raison donner ? Il aurait fallu qu'elle s'expliquât : le pouvait-elle ? Sa pauvre tête s'égarait et elle n'osa prononcer un mot.

Elle monta à cheval, aidée par un page et par Ottorino qui, toujours empressé, l'entourait de prévenances et de soins : le comte ayant pris familièrement le bras de son hôte, s'achemina à pied, suivi des fauconniers et des chiens conduits en laisse. Il entretenait le jeune homme de ses éperviers et de ses faucons, ce dont celui-ci ne se souciait nullement, car il était inquiet du silence que Béatrix s'obstinait à garder.

Il lui demanda si elle était souffrante, si son cheval allait bien ; il lui parla du temps, de mille choses banales ; puis voyant la froideur avec laquelle la jeune fille lui répondait, il n'osa pas insister ; si bien que le comte fit seul les frais de la conversation.

Au bout de deux heures, ils arrivèrent dans un bois de châtaigniers : les pages mirent les chiens en liberté, et le comte avec sa fille et Ottorino monta sur une petite élévation d'où l'on pouvait dominer la chasse.

Ils y étaient à peine arrivés, que le comte se tournant vers sa fille lui dit : — Fais attention à Diane qui sent quelque chose, et il indiquait une chienne qui s'avançait de leur côté en flairant la terre et en remuant la queue.—Elle s'arrête... elle a fait lever une bécasse... vite, ôtes le chaperon de Garbino ; allons ! dépêche-toi ! Qu'as-tu donc ce matin ?... Laisses-le partir ; il a vu la bécasse, c'est bien !... Regardes le beau vol !... oh ! maintenant elle ne lui échappera pas !... Bravo ! Garbino ! Avec quelle fureur il l'attaque ? Il l'a prise.

En effet, le faucon après avoir saisi sa proie, descendit avec elle jusqu'au bas du monticule où étaient les chasseurs. Le comte descendit précipitamment pour arra-

Digitized by Google

cher la bécasse des griffes du faucon, et Ottorino, profitant de ce moment, s'approcha de Béatrix, et d'une voix émue :—Par pitié ! dites-moi ce que vous avez?... Si j'ai pu vous déplaire, ne m'en punissez pas si cruellement, Béatrix ; vous savez que je vous quitte demain...

— Je le sais, répondit la jeune fille avec un sourire amer : je sais que vous partez demain, et même ma mère m'a dit une chose que vous m'aviez laissé ignorer ; elle m'a dit que vous preniez le chemin de Côme.

Bien qu'elle s'efforçât de donner à ses paroles un accent d'indifférence, le jeune homme ne fut pas trompé.

Il rougit et balbutia : — Écoutez-moi : je ne puis nier... mais alors je ne vous avais pas encore vue... je vous jure...; sur mon honneur, Béatrix, je vous jure que vous seule.. — Il fut interrompu par l'arrivée du comte qui criait à son fauconnier : — Donnes-lui à manger, et remets-lui son chaperon.

En voyant la rougeur, la confusion du jeune homme, Béatrix ne put plus douter de la vérité des paroles de sa mère. Elle en fut d'abord attérée, puis, honteuse de sa faiblesse, elle appela à son aide le sentiment de sa dignité offensée ; puis, pour le reste du jour elle ne parut plus occupée que de la chasse, des faucons, des chiens, et elle ne quitta pas un instant son père ; si bien qu'elle réussit à rendre Ottorino le plus malheureux des hommes, lui qui s'était promis tant de bonheur dans cette journée.

Le lendemain il partit, accompagné de Lupo, pour se rendre à Milan, et Béatrix, encore sous le poids de sa colère, éprouva du soulagement de ce départ. Sa mère, fâchée de sa conduite, fut sévère avec elle, ce qui augmenta encore son dépit : au lieu de reconnaître sa faute, elle se crut maltraitée. Capricieuse et maussade pour tout le monde, elle se retira de bonne heure ; sa suivante la voyant de mauvaise humeur, lui laissa de la lumière et sortit bien vite de sa chambre. Béatrix prit sur un guéridon, placé auprès de son lit, un volume de parchemin relié en peau, qui renfermait *l'Enfer* de Dante. Quand, la veille, Laurette lui avait offert le livre avec des diables et des âmes damnées, elle voulait parler de cette partie de *la Divine Comédie,* qui était en effet ornée de gravures représentant ces sujets. Un pareil livre serait un trésor de nos jours.

Béatrix lisait ce livre sans la permission de sa mère, et le comte lui-même avait longtemps résisté avant de céder ; ce n'était point parce qu'il croyait ce livre dangereux pour une jeune fille, mais à cause de sa haine contre Alighieri, pour son livre sur *la Monarchie,* que ce hardi gibelin avait publié bien des années auparavant, et qui, trois ou quatre ans après la mort de l'auteur, fit beaucoup de bruit en Italie et en Allemagne.

Digitized by Google

Ce n'était que quelques jours avant l'arrivée d'Ottorino au château, que le comte avait accordé à sa fille le livre qu'elle lui demandait depuis si longtemps. Béatrix le lisait le soir quand elle était retirée dans son appartement ; elle apportait une grande avidité dans cette lecture ; c'était le résultat de ces récits fantastiques, pleins de passion et de vie ; ajoutez-y le goût qu'inspire toujours le fruit défendu.

Elle étendit la main pour prendre le livre, comme nous l'avons déjà dit ; mais en l'ouvrant, elle sentit quelque chose qui en tombait. C'était une lettre... Qu'est-ce que cela pouvait être?... De qui venait-elle?...

(*La suite à la livraison de janvier.*)

Digitized by Google

M. MOUILLERON.

Il y a en ce moment à Bruxelles un artiste français qui, à force de talent, est parvenu à assigner un rang élevé à un genre longtemps considéré comme secondaire. On ne voyait dans la lithographie qu'un moyen facile de reproduire en peu de temps l'aspect général d'un tableau; on était loin de se douter qu'un jour viendrait où le lithographe rendrait le sentiment, la couleur du peintre, aussi bien, si ce n'est mieux, que le plus habile graveur.

Les peintres trouvaient les planches produites au moyen des procédés inventés par Sœnefelder, des œuvres essentiellement éphémères destinées à périr avec la mode qui les avait fait naître. La lithographie n'était bonne, selon eux, que pour des études ou des esquisses; ils ne prévoyaient pas les immenses développements qu'un homme supérieur donnerait à cet art. Aujourd'hui, ils doivent souvent au lithographe une grande partie de leur popularité.

Bellangé, Raffet, Charlet, De Lemud, Gavarni, etc., ont publié des planches fort remarquables. Charlet surtout a vaillamment travaillé aux progrès d'un art auquel il devait ses premiers succès; — il était constamment à la recherche des procédés nouveaux, et, peu de temps avant sa mort, il a publié une série de lithographies à la manière noire que l'on s'est disputées. Mais l'artiste qui a obtenu les résultats les plus surprenants, c'est incontestablement M. Mouilleron; personne n'a été plus loin, et sa supériorité est telle que, jeune encore, il a déjà fait école. Un de ses élèves a rapidement marché sur ses traces; nous voulons parler de M. Eugène Leroux. Comme son maître, il ne se contente pas de reproduire les œuvres des Decamps, des Robert-Fleury, des Delacroix et des Diaz; il compose lui-même des planches d'une grande beauté. C'est surtout dans Walter-Scott et dans Byron que M. Eugène Leroux a été chercher ses inspirations. Il a, par exemple, puisé dans *Lara* le sujet d'un dessin plein de poésie.

Robert-Fleury est le peintre favori de M. Mouilleron qui a lithographié presque toute son œuvre. Tout le monde connaît l'*Auto-da-fé*, cette magnifique planche qui lutte victorieusement avec les gravures à la manière noire les plus puissantes. — Le crayon de l'artiste français a l'éclat, le charme de la couleur. — Nous citerons encore la *Scène d'inquisition*, *Rembrandt peignant sa mère*

Digitized by Google

Charles-Quint ramassant le pinceau du Titien, *John Elwes*, *Ambroise Paré*, *Ramus*, *La mort de Christophe Colomb*, et vingt planches plus parfaites les unes que les autres, qui ont assuré le succès des *Artistes contemporains* (1), ce recueil sans rival pour lequel M. Mouilleron s'est tour à tour attaqué à Robert-Fleury, à Decamps, à Diaz, à Jules Dupré, à Isabey, car son talent est multiple et il transporte avec une égale habileté sur la pierre, un sujet historique, un tableau de genre ou un paysage.

La publication des *Artistes contemporains* est à peine terminée que M. Mouilleron s'occupe déjà d'une entreprise plus importante encore. Il veut faire pour les anciens ce qu'il a fait pour les modernes et, avec l'aide de ses collaborateurs habituels, MM. Eugène Leroux, H. Baron, Français, Anastasi, Célestin Nanteuil, etc., il commencera une *Galerie des maîtres anciens et modernes*, dès qu'il aura terminé l'important travail qui l'a amené à Bruxelles.

L'attention générale que les artistes et les amateurs ont accordée au *Vésale* de M. Édouard Hamman, a décidé un de nos éditeurs, M. Jules Géruzet (1), à prier M. Mouilleron de se charger de la reproduction de cette noble page de notre jeune compatriote. Nous avons été admis à voir la pierre de l'éminent artiste, et nous sommes restés émerveillés. C'est tout simplement un travail prodigieux, inexplicable. M. Mouilleron emploie mille procédés nouveaux, il s'en sert pour ainsi dire en se jouant; aucune difficulté ne l'arrête. Sa pierre est lavée, brûlée, grattée de toutes les manières; c'est un fouillis où l'artiste seul peut se retrouver.

La planche de *Vésale* aura les mêmes dimensions que l'*Auto-da-fé;* les éloges unanimes donnés à l'œuvre du célèbre lithographe français par nos artistes, a décidé M. Géruzet à traiter immédiatement avec lui pour un pendant d'après un tableau dont le sujet est emprunté aux fastes de la magistrature. M. Édouard Hamman s'est occupé de l'esquisse de cette nouvelle toile, depuis qu'il nous a quittés pour aller reprendre à Paris, dans son charmant atelier de la rue Rochechouart, les nombreux travaux qu'il avait abandonnés quelques semaines avant le Salon de Bruxelles.

Il est peu de revues illustrées que M. Mouilleron n'ait enrichi de ses dessins; l'*Artiste* et les *Salons de Paris*, publiés par Challamel, renferment un grand nombre de ses lithographies. Nous avons dit plus haut que son talent, essentiellement original, ne se bornait pas à copier les œuvres d'autrui. Il a orné les mélodies de nos compositeurs en renom de ses créations les plus poétiques.

Pierre Dupont, l'auteur des *Chants rustiques*, a surtout inspiré à M. Mouilleron de délicieux dessins. Quelques coups de crayon lui suffisent pour produire des œuvres pleines de cœur, de sentiment, de naïveté, de rêverie et souvent aussi de grandeur.

JULES PERRIER.

---

(1) Paris, Goupil et Vibert, 15, boulevard Montmartre. *Les Artistes contemporains* forment trois magnifiques albums composés chacun de vingt planches. Chaque album coûte 30 francs. Les planches se vendent séparément.

(1) Bruxelles, 27, rue de l'Écuyer.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ARTISTIQUE.

A M. le directeur de la Revue de Belgique.

Paris, 30 novembre 1848.

Quel que soit le parti qui nous compte dans ses rangs, on devrait, — aujourd'hui que les actes du gouvernement provisoire appartiennent à l'histoire. — rendre justice aux hommes qui ont accepté le pouvoir après la tempête du 24 février. Il est incontestable qu'au milieu de fautes inévitables en temps de révolution, lorsque le calme de l'esprit est sans cesse troublé par les agitations de la place publique, les membres du gouvernement provisoire ont pris d'excellentes mesures. Les arts ont particulièrement à se louer de leur sollicitude; au milieu des crises de tout genre qu'ils ont eu à traverser, ils s'en sont sérieusement occupés et ont adopté des résolutions fécondes en résultats heureux. Les arrêtés relatifs au jury d'admission, aux expositions annuelles, au conservatoire national de musique, aux divers concours entre les musiciens, entre les peintres, les sculpteurs, les graveurs, etc., les décrets décidant l'achèvement du Louvre, et la décoration intérieure du Panthéon, etc., etc., prouvent que les hommes qui ont gouverné le pays pendant quelques mois, n'ont pas un seul instant, — malgré les préoccupations les plus sérieuses, oublié les intérêts de l'art et de la littérature, ces deux gloires de la France.

Nous n'avons pas à nous occuper ici des concours de musique, de peinture et de sculpture; le premier a été seul remarquable. Les deux autres ont été loin de répondre aux espérances que l'état florissant des beaux-arts avait pu faire naître. Plusieurs maîtres n'ont pas pris part à la lutte; d'autres sont restés inférieurs à leur réputation; quelques-uns, — Diaz entre autres, — ont vainement essayé de triompher des difficultés d'un programme qui les forçait à sortir de leur manière habituelle. L'école des coloristes absolus devait se trouver impuissante en abordant l'allégorie officielle, qui exige avant tout les conditions les plus sévères d'invention, de style et de dessin.

Digitized by Google

I

II

III

IV

V Labargé lith.

Impr. de Simonau

Digitized by Google

Digitized by Google

Les graveurs, au moins, ont fait honneur à la réputation de l'école française. La planche qui accompagne cette lettre donne à nos lecteurs le trait du nouveau sceau de l'État et les types adoptés pour la monnaie républicaine.

Le sceau de l'État (fig. I) a été composé par M. Barre, l'habile graveur de la Monnaie. La figure de la République est noblement comprise; les draperies sont belles; l'agencement est d'un goût sévère. Les attributs allégoriques sont choisis et disposés avec art. Une combinaison ingénieuse présente, au premier plan, l'urne du suffrage universel, emblème des forces pacifiques de la nation, les symboles de l'industrie, du commerce et de l'agriculture, l'*alma mater* de toute prospérité. Les arts se groupent ingénieusement autour de ce puissant faisceau, tandis que les images de la guerre sur lesquelles s'appuie la jeune République, rappellent à la fois un passé glorieux et les espérances que le noble pays peut apporter aux nationalités opprimées.

Pour les monnaies, le programme du concours demandait des types différents pour les pièces d'or, d'argent et de cuivre, et exigeait de l'artiste des idées nouvelles. C'est ainsi que le bonnet phrygien est écarté de la figure principale, mais admis dans les ornements accessoires. L'appel du gouvernement n'a pas été entendu par moins de quarante-cinq artistes. Dix d'entre eux n'ont pas été admis comme étant en dehors des exigences du programme. Les trois prix, de dix mille francs chacun, ont été décernés, pour les types d'argent, à M. Oudiné (fig. II), sculpteur, dont on a souvent admiré, au Louvre, les poétiques compositions; à M. Merley (fig. IV), pour les pièces d'or de vingt francs, et à M. Domard (fig. III), pour la monnaie de cuivre. Six bourses d'indemnité de mille francs ont été accordées : à M. Barre, pour les trois pièces monétaires; à M. Domard, pour la pièce de cinq francs, et à M. Oudiné, pour la monnaie d'or et de cuivre.

Les coins et les matrices couronnés sont réellement remarquables; mais M. Barre rentre seul dans les conditions d'originalité demandées par le décret du gouvernement provisoire. L'idée bizarre d'orner la tête de la République d'une couronne d'enfants, fraternellement enlacés, a seule fait rejeter dans les mentions honorables les modèles de M. Barre, si remarquables par le modelé et le fini de l'exécution.

Toutefois, et malgré de légères imperfections de détail, on ne peut qu'applaudir aux résultats de ce brillant concours, qui contraste, — malheureusement pour nous, — d'une manière victorieuse, avec les produits négatifs de la lutte, engagée l'an dernier, entre nos graveurs en médailles.

N'oublions pas de signaler en terminant cette lettre, le respect de la chose jugée et l'abnégation des vaincus, parmi lesquels on compte des hommes éminents. M. Bovy entre autres, a été des premiers à féliciter généreusement les lauréats couronnés par le jury et on n'a pas eu à déplorer les tristes récriminations et les débats scandaleux qui ont donné à notre concours un retentissement fâcheux.

Louis Van Roy.

Digitized by Google

REVUE DU MOIS.

CHRONIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE.

Dans ces temps de pénurie lyrique, de disette musicale, la partition de *Nabuchodonosor* était une bonne fortune pour le théâtre de Bruxelles ; aussi, l'administration s'est-elle empressée de distribuer à ses nouveaux pensionnaires la traduction que venaient de terminer MM. Gravrand et J. Guillaume. La tâche de ces derniers était assez ingrate ; le choix du héros qui rappelle le Childebrand de Boileau, la faiblesse de la trame dramatique, tout leur était imposé par le librettiste italien, et l'on sait la valeur générale des poëmes transalpins. Les traducteurs devaient donc s'attacher à regagner par les soins donnés à la forme tout ce que leur faisait perdre l'étrangeté du sujet et la fable tragique du *Nabucco*. Leur travail a été couronné d'un plein succès : nous connaissons peu de traductions où l'on se soit plus préoccupé de toutes les exigences musicales, respect du rythme, étude des voix et des facilités que l'on peut donner à leur pleine et franche émission. La partition de Verdi, une des premières du jeune maëstro, nous présente l'ensemble de qualités et de défauts que nous avons signalés naguères dans *Jérusalem*. Moins riche que ce dernier opéra en airs, duos et trios, le *Nabucco* nous offre une brillante compensation par le nombre et l'importance des morceaux d'ensemble. Le quatuor du second acte, quoique calqué sur celui de *Mose : Mi manca la voce*, — l'entrée des chœurs qui précède ce quatuor, l'introduction de l'opéra et le finale du premier acte sont à coup sûr ce que Verdi a écrit de plus complet. Un morceau d'ensemble d'*I Lombardi*, placé au premier acte de *Jérusalem* nous a seul rappelé cette manière nette et franche que l'artiste a trop souvent abandonnée depuis ses premiers succès. Dans le trio du premier acte, c'est peut-être l'analogie de la situation qui nous a fait songer à la *Norma* et à son admirable trio ; mais les menaces doucereuses de notre *Abigaïl*, si bonne personne, malgré ses grimaces et ses contorsions bizarres, nous ont paru bien pâles et bien pauvres d'accent auprès de la sublime indignation de la prêtresse druidique.

Le duo de Nabuchodonosor et d'Abigaïl a de grandes prétentions au dramatique ; nous n'y avons vu qu'un morceau très-brillant, très-bien fait au point de vue de la formule italienne, mais rien de plus. Il a eu beaucoup de succès, ce qui peut s'expliquer assez facilement : le corps de musique des guides joue depuis trois ans ce duo arrangé pour pistons et trompettes, et le bon public, charmé de pouvoir dodeliner de la tête en retrouvant un motif sautillant de sa connaissance, s'est empressé de jeter ses bravos chaleureux à Mlle Julien et à M. Massol, qui, il faut le reconnaître, ont chanté ce duo avec une verve et un entrain dignes d'éloges. Il y a dans la partition de *Nabucco* un rôle de basse auquel l'exécution peut donner une certaine importance. Outre un air trop italien, le grand prêtre a une prière pleine de couleur et d'expression, soutenue par un accompagnement de violoncelles-*soli* empreint d'un grand sentiment religieux. La faiblesse de M. Violette — faiblesse qui se fait surtout remarquer dans les chants larges et graves — a nécessité la coupure de ce morceau. Ce nouvel Orovèze biblique est flanqué de deux personnages, qui, avec l'altière et jalouse Abigaïl, rappellent la distribution générale du livret de Norma. Mme Arga s'est chargée d'une jeune Adalgisa presque inutile, et le public lui a tenu bon compte de sa complaisance en applaudissant le charmant couplet du dernier acte. M. Carlo a reçu en partage une sorte de Pollione très ridicule : M. Carlo a voulu respecter scrupuleusement cette délicate intention, et il y est parvenu sans peine et sans efforts. Les chœurs et l'orchestre ont marché d'une manière très satisfaisante ; les études avaient été conduites avec un soin qui doit mériter à M. Hanssens toutes nos félicitations.

Puisque nous en sommes à Verdi, enregistrons ici la reprise de *Jérusalem*. Les rôles créés sur notre scène par M. Duprez et par Mme Julien Van Gelder sont confiés à M. Flavio et à Mlle Julien. Nous n'avons garde de vouloir établir à ce propos un système de comparaisons. Nous dirons seulement que M. Flavio a trouvé dans Gaston un de ses meilleurs rôles ; malgré la fatigue de répétitions nombreuses, M. Flavio chante le grand trio avec la vigueur et l'éclat qui sont nécessaires pour donner à ce cri de désespoir le cachet dramatique que Duprez lui avait imprimé. Mlle Julien a mis du brillant sinon de l'agilité dans le grand air du second acte, qui a reçu une véritable ovation. Les exagérations vocales de Mlle Julien portent déjà leur fruit. Sa voix n'a plus la puissance mordante d'autrefois ;

Digitized by Google

encore un an de ce régime musical, et Mlle Julien ne sera plus cette Falcon si brillante, si fière, et tout cela pour avoir voulu, mais en vain, ajouter à sa couronne les fleurons de la chanteuse à roulades... et quelles roulades ! Nos prévisions passées se réalisent, comme se réalisera notre prédiction de ce jour, si Mlle Julien ne se hâte de rompre avec une méthode qui lui a apporté de nombreuses qualités, mais qui lui donne chaque jour de nouveaux défauts. M. Perillié, qui débutait dans le rôle de Roger, a presque fait oublier, par la sagesse de son chant, l'âpreté d'une voix caverneuse et la prononciation la plus vicieuse qui soit jamais venue des montagnes du Béarn, ou des célèbres parages de Carcassone.

Après avoir tâté d'une douzaine de ténors, le grand-opéra avait mis la main sur M. Bauche, jeune artiste de grand avenir que nos sympathies avaient accueilli dès ses premiers débuts. Malheureusement notre climat a été fatal à M. Bauche, et il s'est vu contraint de nous quitter, alors que sa présence avait rendu au théâtre la vie et le souffle qui commençaient à s'éteindre d'une manière désespérante. M. Flavio est venu à notre aide, et nous l'avons revu avec plaisir. Nous ne rappellerons pas l'appréciation que nous avons faite jadis de M. Flavio. Le chanteur n'a pas changé, et nos observations subsistent, comme le disait élégamment Mme Dacier.

L'Opéra-Comique a eu la main heureuse. Personne n'était plus digne que M. Anthiome de succéder à M. Boulo. Chanteur habile et intelligent, M. Anthiome rachète, par la délicatesse et le goût des nuances, tout ce qui lui manque en force et en vigueur. Il a cependant, sur trois débuts, abordé résolûment deux créations de Roger, et il a su retrouver, dans *Haydée* et *les Mousquetaires*, le succès brillant qui l'avait accueilli dans la *Dame Blanche*. L'arrivée de M. Anthiome permettra de reprendre quelques opéras qui, avec le *Val d'Andorre* d'Halevy, renouvelleront un peu le répertoire. *Fra-Diavolo, Marie, le Pré aux Clercs* sont à l'étude. Puissent-ils être exécutés avec le soin et le respect que méritent des chefs-d'œuvre signés Hérold et Auber !

Avant de quitter le théâtre de la Monnaie, nous avons à annoncer l'apparition d'un drame national. L'*Agneessens* de M. Gustave Vaez, sera probablement représenté pendant que ces feuilles seront sous presse. Nous le retrouverons dans notre revue du mois de janvier.

Ce mot de *drame* nous rappelle l'existence, à Bruxelles, d'une troupe de comédie, de drame, de vaudeville, voire même de tragédie. Je ne m'en serais jamais douté; pas un de nos artistes n'oserait sérieusement balbutier deux vers de tragédie, — mais passons encore sur ce point. Otez Mme Doligny et M. Verdellet, — dans les rôles qui leur conviennent, — et le drame n'a pas un seul interprète sérieux. Dans le vaudeville — il n'est pas un théâtre de province qui ne puisse nous écraser de sa supériorité. Nous ne parlons ni de Baron, ni de Bouchez, derniers vestiges d'une joyeuse époque, ni de Mlle Mayer cette piquante *Déjazet*, qui n'ose débuter dans les soubrettes de comédie et qui joue des ingénues de mélodrame ; mais après ces noms, quelle est la muse, fille de mémoire, qui inscrira sur nos tablettes les nullités inconnues, les médiocrités trop connues qui se pressent dans cet asile du cabotin qu'on appelle au théâtre Royal le foyer de la comédie. Un seul trait suffira pour donner une idée de notre piteuse situation : Nous n'avons pas un seul comique. Nos contradicteurs — si nous devions en trouver sur ce point — ne pourraient que nous citer M. Lemaire, ce triste grotesque. Content de lui et de son esprit, M. Lemaire a la complaisance de se trouver si jovial, qu'il se rit au nez à la plus mince plaisanterie; M. Lemaire a de plus les honneurs d'une doublure — M. Minne — bien préférable au titulaire. Il ne faut cependant pas oublier M. Goffin, le maître Jacques du théâtre, jouant les Trialet les Laruette dans l'opéra-comique, les Mascarille, les Sganarelle et les Crispin de la grande comédie, les Bouffé, les Numa, les Achard, les Lepeintre, les Levassor du vaudeville : M. Lemaire a bien voulu joindre les Ravel aux Alcide Tousez. Nous imiterons la patiente longanimité du public, en riant — de bien mauvais cœur, pourtant — de ces amours-propres bouffons et de ces ridicules mascarades !

Hâtons-nous d'aller chercher aux Galeries un dédommagement à nos chagrins dramatiques. La compagnie italienne, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, poursuit le cours de ses succès. L'indifférence qui avait accueilli son arrivée, a fait place à un empressement, à une vogue qui ne peuvent que s'accroître encore. On se retrempe avec bonheur dans les sources vives et pures de la mélodie ; le charme délicieux des franches inspirations de Rossini, n'a rien de cette sorte de fatigue qui accompagne parfois les jouissances musicales que l'on cherche dans des œuvres plus sévères et accusant le travail et l'étude. L'*Italiana in Algeri*, *Il Barbiere* — ces deux joyaux scintillants de la couronne du maître, retrouvent à chacune de leurs apparitions leurs auditeurs fidèles et enthousiastes. La *Lucia* et *Lucrezia Borgia*, tiennent aux Galeries le sceptre de l'*opera seria*. Si, au lieu de *Gemma di Vergi*, long mélodrame lyrique que nous n'avons jamais aimé malgré les beautés de quelques pages dramatiques, la compagnie italienne avait songé à l'*Anna Bolena*, partition si remarquable et trop peu connue, à l'*Élisire d'amore* bien supérieure au *Don Pasquale*, le répertoire aurait offert à nos applaudissements les chefs-d'œuvre que l'auteur de *la Favorite* a légués à la postérité. Verdi a été moins heureux encore. L'*Ernani*, tout brillant que soit son premier acte, est bien au dessous d'*I Lombardi*, de *Nabucco*, d'*I Due Foscari*. Nous appelons de tous nos vœux l'exécution de quelques partitions de Bellini ; le répertoire ne peut présenter plus longtemps une lacune aussi importante. On parle d'*I Capuleti* : soit, mais nous croyons être l'interprète d'un désir général en demandant *La Sonnambula* et *I Puritani*. *Semiramide* est-elle impossible? Songe-t-on à *Cenerentola?* Voilà bien des vœux : nous ne croyons pas, à cette

Digitized by Google

bonne époque de souhaits, pouvoir en faire qui soient destinés à être mieux reçus par le monde musical.

Nous avons déjà fait pressentir la bonne exécution de la compagnie italienne. La phalange mélodieuse compte dans ses rangs des artistes de premier ordre; M. Calzolari est aujourd'hui le lion musical du monde dilettante; sa voix d'un timbre ravissant malgré sa nature un peu gutturale, sa méthode facile et gracieuse, le goût et la pureté de son style rappellent les chanteurs de cette grande école italienne qui bientôt ne vivra plus que dans nos souvenirs et dans nos regrets; M. Zucconi, le *Basso cantante* est une des natures musicales les mieux organisées que nous ayons entendues ; *La Calomnie* du *Barbier* est revêtue par lui des couleurs les plus saisissantes et les plus vraies; la voix de Mme Biscotini est souvent inégale, celle de M. Olivari est sourde et manque de portée, mais notre contralto et notre baryton font oublier ces défauts par des qualités dont nous déplorons trop souvent l'absence chez nos chanteurs — mieux doués en richesses vocales, mais pauvres en intelligence et en habileté. Mlle Everse est un soprano des plus remarquables; sans tomber dans des exagérations trop communes aujourd'hui, Mlle Everse sait être dramatique et tragédienne, non par des cris et des glapissements surhumains, mais avec une sagesse digne des plus grands éloges. — Tous, enfin, apportent dans l'exécution des œuvres qui leur sont confiées, le respect du style et des traditions, la réserve la plus grande dans l'emploi et le choix des traits et des vocalises, tous — justifient, chaque soir, les bravos et les encouragements qu'un public intelligent leur décerne avec un tact qui mérite d'être signalé — ne fût-ce que pour la rareté du fait. Ici nous sommes loin — sous ce rapport — des bévues et des niaiseries dont les doctes abonnés et habitués de la Monnaie fleurissent leurs couronnes et leurs palmes triomphales.

Les goûts et les appétits du public dominical et patriarchal exigent de l'administration des Galeries la représentation d'œuvres de haut goût dans le genre de *Fualdès*, du *Garçon de recette*, de *La propriété est un vol*. L'activité et l'intelligence de M. Quélus ont trop de droits à notre gratitude, pour que nous mêlions à nos justes éloges, le blâme que mériteraient ces monstruosités dramatiques et ces sottes billevesées; elles n'ont pas même le mérite de provoquer un de ces francs éclats de rire capables de faire absoudre les bouffonneries et les absurdités sérieuses ou grotesques.

Jamais mois n'a été plus musical; au contingent fourni par nos théâtres lyriques est venue s'ajouter une ample moisson mélodieuse et harmonique. Les soirées de musique classique organisées par M. Steveniers ont réuni dans les salons de M. Berden un auditoire d'élite. Les quatuors, les trios et sonates de Beethoven, Mozart, Haydn, Hummel ont eu de dignes et fidèles interprètes; il nous suffira de nommer MM. Steveniers, Allard, Batta, Fischer, Stadtfeld et Jaëll. Ce dernier vient, à son tour, de convier les amateurs à une série de séances musicales; cet appel sera entendu, nous n'en doutons pas, de tous ceux qui ont pu admirer et applaudir le jeune et déjà célèbre pianiste. Alexandre Batta nous est revenu pour quelques jours, et déjà Bruxelles, Anvers et Gand ont salué de leurs bravos enthousiastes le retour du digne émule de Servais.

Un concert, organisé au bénéfice de l'orchestre du Conservatoire, réunissait sur une affiche brillante de promesses, les noms de Mmes Pleyel, Everse, Biscotini, de MM. A. Batta, Calzolari, Olivari et Zucconi. La foule qui se pressait dans la vaste salle de la Grande-Harmonie n'a pas eu à constater les déceptions que les programmes nous ménagent trop souvent. Ce concert laissera de vifs souvenirs dans notre esprit, et nous regrettons que les limites étroites de notre cadre nous empêchent de raconter les merveilles de cette solennité musicale.

L'à *propos* des étrennes nous amène à consacrer quelques lignes aux *Albums* que le nouvel an fait éclore, aux nouveautés (plus ou moins neuves) qui s'offrent, riches et splendides, à l'admiration des amateurs de vignettes et de reliures élégantes. Quant à la musique, c'est une autre gamme; l'écorce est parfois trompeuse, et nous avons vu bien des pauvretés sous des habits dorés, moirés et satinés. Mme Amelot, MM. Huberti et Stadtfeldt ont rejeté ces déguisements pompeux, et ils ont bien fait. Les mélodies de nos compositeurs sont dignes de leur réputation. Nous signalerons parmi les six morceaux que renferme l'*Album* de Mme Amelot, une charmante inspiration : *Es-tu fille des Cieux;* nous avons reconnu le talent de la pianiste dans l'accompagnement, — écrit avec un soin et un goût exquis. Paris nous a envoyé toute une cargaison *d'Albums*. Nous ne parlerons que de ceux d'Arnaud et d'Henrion, sauf à revenir sur les autres — quand nous les aurons lus. Chacun de ces recueils ne compte pas moins de douze mélodies; nous avons remarqué parmi celles d'Étienne Arnaud : *Le retour des chansons — L'amoureux de Berthe — File, file, Jeanne — Les chagrins de Suzette* — et un petit duettino : *Quand on aime*. Si nous ne pouvons louer que cinq romances, nous admirons sans restriction les douze lithographies dues au gracieux crayon de Grenier. M. Henrion est en général plus heureux que M. Arnaud. Nous recommandons à nos lecteurs *Le moulin du village, le Pandero, La voix de la fleur* et surtout *Dans la grande hune*, que l'auteur appelle une *Marine* (le mot est nouveau). M. David a illustré avec goût les compositions de M. Henrion. Nous avons encore sous les yeux des images élégantes, dessinées par M. Aumont pour l'*Album* de Mme Victoria Arago; mais nous ne voulons pas louer le lithographe, de peur d'être entraîné à maltraiter le compositeur. Ce serait juste, mais peu galant.

Décembre 1848.

FIN DU PREMIER VOLUME (2e SÉRIE).

Digitized by Google

TABLE

DU PREMIER VOLUME, DEUXIÈME SÉRIE.

Page.

POÉSIE.

Lockman et la Perle, par Édouard D. L. 7
Réveil du printemps, par Mme Ruelens (Louïsa Stappaerts) 19
Invocation, par J.-J. Radoux 80
A***, par L. de B. 106
Les deux lapins, fable, par D. Marlin . 123
A M. Alfred de L***, par Édouard Wacken 197
L'âme, par Ch. Potvin. 211
Souvenirs, par Émile Nypels 214
La Particule, chanson, par Antoine Clesse 243
Une tombe, par Mme Ruelens (Louïsa Stappaerts). 257
Les larmes du bien-aimé, par Édouard Wacken. 267
Pauvre d'esprit, riche de cœur, par Ch. Potvin. 293
Vœu, par Th. Weustenraad. . . . .

THÉATRE.

Hélène de Tournon, drame en trois actes, par Edouard Wacken 145

ROMANS ET NOUVELLES.

Écrivains modernes de l'Allemagne. — Contes de la Forêt noire, par Bertold Auerbach. — Vevele, traduction de J. S. 81

Page.

Le Médaillon.—Pastel à M. L. Mathieu, par Félix Stappaerts. 258
Écrivains modernes de l'Italie. — Mario Visconti, Histoire du XIIIe siècle, par Thomaso Grossi, traduction de M. B. (Chap. I à VI). . . . . .

HISTOIRE.

Les maîtres de Rubens, par Alfred Michiels 34

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

Écrivains modernes de l'Espagne, par Antonio Lopez. — I. Mesarero Romanos 9
II. Don Antonio Feres del Rio. — Biographie de don José Espromeda. . 180
Cycles poétiques des premiers siècles. I. Le romancero gallois, par Charles Potvin 21
Poëtes politiques de la France. — Lebrun et les deux Chénier, par Édouard Wacken. 65
Météores littéraires, par Bénédict. — I. Fleurs d'Automne, poésies, par MM. Bertrand et Émile Colliot, du Rozoir, de Vroncourt. 124
La littérature française sous la Restauration, par Alfred Michiels. . . . 163
Phénomènes littéraires. — La nouvelle école parisienne. — II. M. Théodore

Digitized by Google

Page.

de Banville. — Le *Tragaldabas*, de M. Vacquerie, par Retchezken. . . 269

MÉLANGES.

A nos lecteurs. 1
Relation d'un Voyage à la côte occidentale d'Afrique, par F. Durant. . 107
De la tolérance politique, par Alfred Michiels. 199
Première exposition quinquennale des produits de l'agriculture et de l'horticulture, en 1848, par J. D. Hannon. 232
Salon de Paris (troisième et dernier article), par Louis Van Roy 48
Correspondance artistique, par Henry Mogford. 229

BEAUX-ARTS.

The Art-Journal, par E. James. . . . 296
M. Mouilleron, par M. Jules Perrier. . 374
Correspondance artistique, par Louis Van Roy 376

REVUE DU MOIS.

Juillet 1848 :
I. Chronique musicale et dramatique. 55
II. Bulletin artistique, par F. Decamps. 59
III. Critique littéraire, par G. N. — Dix-huit lettres de Frédéric-Guillaume de Brandebourg, *précédées d'une notice sur la vie de ce peintre, par le baron* de Stassart. 63

Page.

IV. Chronique. 64
Août 1848 :
I. Chronique musicale et dramatique. 134
II. Bulletin artistique. 136
III. A nos abonnés. 145
Septembre 1848 :
I. Impossible ! ! ou M. Sainte-Beuve et l'Université de Liége 188
II. Chronique musicale et dramatique 193
III. Bulletin artistique. 195
Octobre 1848 :
I. M. Sainte-Beuve, professeur à l'Université de Liége. 244
II. Fête du Cercle artistique et littéraire 248
III. Chronique musicale et dramatique. 250
IV. Bulletin artistique, par L. V. R. . 252
V. Chronique. 254
Novembre 1848 :
Correspondance artistique. 319
Décembre 1848 :
Chronique musicale et dramatique . . 378

PLANCHES.

Salon de Paris. —*La lecture pantagruélique*, le tableau de M. Hamman, lithographié par M. J. Schubert. . . 48
Types du nouveau sceau de l'Etat et des nouvelles monnaies de la République française, lithographié par Labargé. 376

ERRATA.

Page 10, ligne 1re, au lieu de : ont, lisez : on.
» 22, » 33, » consolidation, lisez : consolation.
» 33, » 15, » aussi, lisez : ainsi.
» 37, » 8, » Van Nort, lisez : Van Oort.
» 38, » 19, » étant, lisez : étaient.
» 43, » 15, » le flegmè de l'indolence, lisez : le flegme et l'indolence.
» 50, » 42, » deint, lisez : peint.
» 51, » 17, » Mieris, lisez : Miéris.
» 53, » 42, » son, lisez : sont.
» 280, » 16, » et, lisez : est.
» 287, » 18, » reviendra, lisez : retiendra.

FIN DE LA TABLE ET DE L'ERRATA DU PREMIER VOLUME (DEUXIÈME SÉRIE.)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

The Ohio State University
3 2435 05391351 3
THE OHIO STATE UNIVERSITY BOOK DEPOSITORY
D AISLE SECT SHLF SIDE POS ITEM C
8 02 35 10 8 05 010 0